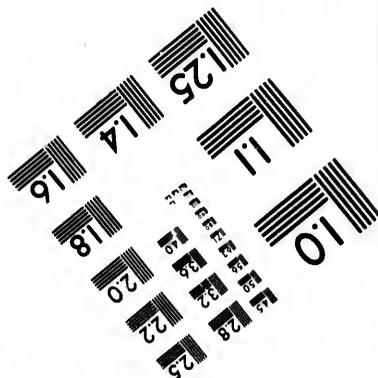
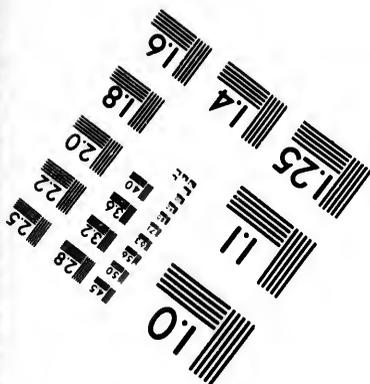
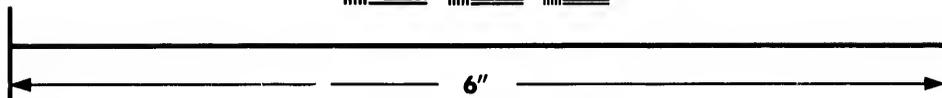
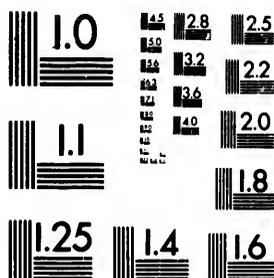


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires: **Pagination irrégulière : [1]-519, 516-524, 529-671 p. Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

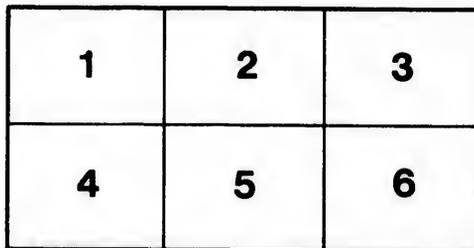
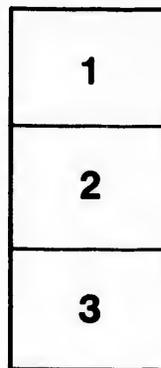
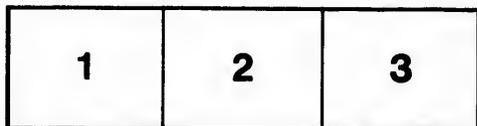
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

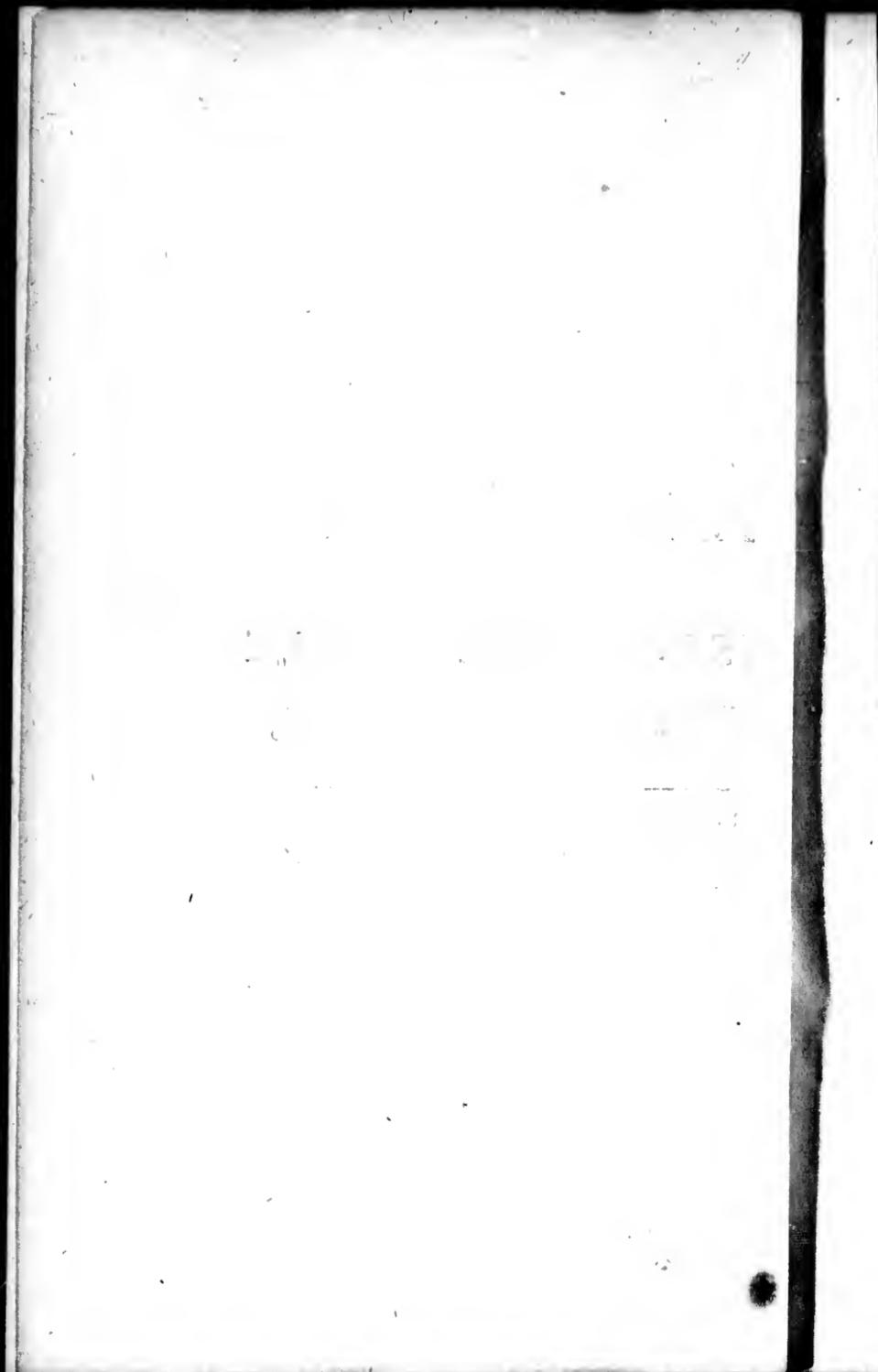
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

A
PHI
D I
—
T C
—

A B R É G É
DE
HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME VINGT-UNIÈME.



A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
C O N T E N A N T

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile
& de mieux avéré dans les Pays où les
Voyageurs ont pénétré; les mœurs des
Habitans, la Religion, les Usages, Arts &
Sciences, Commerce, Manufactures; enrichi
de Cartes géographiques & de Figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

TOME VINGTUNIÈME.



A P A R I S ,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M D C C C L X X X.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.



L'H

D

QU

VO

S U

SU

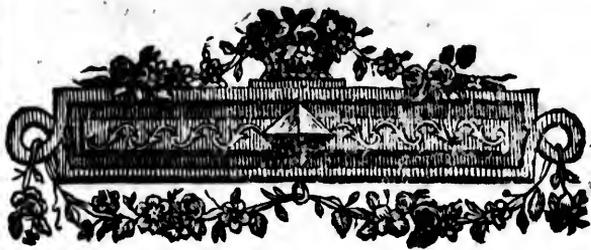
Contin

LE 7

Illes de

To

67542



A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.
VOYAGES AROUNDUMONDE.

SUITE DU LIVRE VI.

SUITE DU CHAPITRE VI.

Continuation du second Voyage du Capitaine Cook.

LE 7 OCTOBRE 1773, nous dîmes adieu aux
Iles du Tropicque, & nous fîmes route une seconde
Tome XXI, A

Cook.

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

Cook.

fois vers la Nouvelle-Zélande. Quatre mois s'étaient écoulés depuis notre départ de cette Isle ; &, dans cet intervalle , nous avons traversé la mer du Sud par des latitudes moyennes , au milieu de l'hiver : nous avons examiné un espace de plus de 40 degrés de longitude entre les tropiques , & rafraîchi les équipages à Taïti , aux Isles de la Société & aux Isles des Amis pendant trente-un jours. La saison de continuer nos découvertes dans les hautes latitudes méridionales s'avancait , & les rochers sauvages de la Nouvelle-Zélande , devaient nous prêter une seconde fois un asyle , aussi long-temps qu'il le faudrait , pour préparer nos voilures & nos agrêts , à affronter les tempêtes & les rigueurs des climats glacés.

Dès que nous eûmes quitté la zone-torride , des troupes d'oiseaux de mer suivirent les vaisseaux , & voltigerent sur les flots autour de nous. Le 12 Octobre , nous aperçûmes une albatrosse : ces oiseaux , qui n'osent jamais passer le tropique , rodent delà jusqu'au cercle polaire.

La nuit du jour suivant , plusieurs *Méduses* passèrent près du vaisseau , nous les reconnûmes à leur lueur phosphorique. Elles étaient si lumineuses , que le fond de la mer semblait contenir des étoiles plus brillantes que le firmament.

Le 21 , à cinq heures du matin , nous eûmes vue de la Nouvelle-Zélande , qui s'étendait du

N.
nou
dix
avo
de
me
des
qu'il
Rein
coche
dont
L
côté
es f
nids
Nous
mais i
sur ce
nous
que le
& pou
Port-L
pissoi
qu'alon
pêché
allié l
Kinapp
du ma

tre mois s'é-
e cette Isle;
s traversé la
yennes, au
iné un espace
tre les tropi-
iti, aux Isles
amis pendant
nuer nos dé-
méridionales
e la Nouvelle-
seconde fois
faudrait, pour
à affronter les
glacés.
zone-torride ;
nt les vaisseaux,
de nous. Le
ne albatrosse :
r le tropique,
t.
eurs *Méduses*
s reconnûmes
aient si lumi-
blait contenir
mament.
e nous eûmes
s'étendait du

DES VOYAGES. 3

N. O. $\frac{1}{4}$ N. au O. S. O. A midi , le Cap Table nous restait à l'Ouest , à la distance de huit ou dix lieues. Je souhaitais ardemment, dit M. Cook, avoir quelque communication avec les habitans de cette partie de l'Isle, aussi loin au Nord qu'il me serait possible, c'est-à-dire, dans les environs des baies de Pauvreté & de Tologa, où je crois qu'ils sont plus civilisés qu'autour du détroit de la Reine Charlotte. Je voukais leur donner des cochons, des poules, des graines, des racines, &c. dont je m'étais pourvu.

Cook.

Nouvelle-
Zélande.

Les côtes sont blanches & escarpées du côté de la mer, on découvrit les huttes & les fortereſſes des Naturels, semblables aux nids des aigles, placés sur le sommet des rochers. Nous apperçûmes les habitans sur le rivage ; mais ils n'entreprirent point de nager vers nous. Sur cela, nous arrivâmes sous Port-Land, où nous restâmes en panne quelque temps, pour que les Indiens pussent se rendre à notre bord, & pour attendre l'Aventure. On découvrait sur Port-Land beaucoup d'insulaires, mais ils ne pouvoient pas vouloir nous accoster ; il est vrai qu'alors l'impétuosité du vent les aurait seul empêché de le tenter. Aussi-tôt que nous eûmes rallié l'Aventure, nous fîmes voiles pour le Cap Kinappers, que nous doublâmes à cinq heures du matin, & nous continuâmes de côtoyer le

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

Cook.

rivage jusqu'à neuf heures : n'étant plus qu'à trois lieues de Black-Héad, quelques pirogues se détacherent du rivage ; je fis mettre à la cape afin de leur laisser le loisir d'arriver au vaisseau ; mais je donnai le signal à l'Aventure de poursuivre, ne voulant perdre que très-peu de momens.

La première pirogue qui nous aborda, n'avait à son bord que des pêcheurs, qui nous vendirent du poisson pour des pièces d'étoffe & des clous. La seconde était montée par deux Indiens, que leur vêtement & leur démarche me firent prendre pour des Chefs. Nous les engageâmes à monter sur le pont, en leur présentant des clous & d'autres articles. Ils recherchent les clous avec un empressement, qui montre assez qu'on ne peut rien leur offrir de plus précieux. Je donnai à celui de ces deux hommes, qui me parut le plus distingué, les cochons, les poules, les semences & les racines. Je crois qu'il n'imaginoit pas d'abord que je voulusse les lui laisser, car il y fit peu d'attention, jusqu'au moment qu'il ne douta plus que ce ne fût pour lui. Ce qui est assez singulier, un pareil don ne le jeta pas dans le même ravissement, qu'un grand clou que je lui offris. Néanmoins je remarquai qu'en s'éloignant, il considérait avec plaisir les cochons & les poules qu'il venait de recevoir. Il rangeait ces animaux les-uns à côté des autres, & il veillait à ce qu'on

plus qu'à trois pirogues se rendre à la cape par le vaisseau ; et de poursuivre le butin de momens. Le borda, n'avait nous vendirent & des clous. Les Indiens, que nous firent prendre nous emmes à monter nous & d'autres avec un empressement ne peut rien donner à celui qui fut le plus difficile des semences & ne fut pas d'abord qui fit peu d'attention ne douta plus assez singulier, et même ravi. Je lui offris un éloignant, il prit & les poules et ces animaux et dit à ce qu'on

ne les lui enlevât pas. Il me promit de n'en tuer aucun ; & s'il tient sa parole, & qu'il en ait quelques soins, l'Isle entière pourra bientôt s'en trouver peuplée ; car je lui laissai deux truies, deux verrats, quatre poules & deux coqs. Les semences étaient de celles qui auraient pour eux le plus d'utilité, du froment, des fèves & des haricots de France, des poix, des choux, de grosses raves, des oignons, des carottes, des panais, des ignames, &c. Ces Insulaires n'avaient pas oublié l'*Endéavour*, car les premières paroles qu'ils prononcèrent furent *Mataou no te pow pow* (nous avons peur des canons). Comme ils ne pouvaient point ignorer ce qui était arrivé au Cap Kidnappers, dans mon premier voyage, ils connaissaient, par expérience, les effets terribles de ces pièces meurtrieres.

L'un de ces deux indiens était d'une grande taille & d'un moyen-âge : il avait un vêtement élégant de lin de la Nouvelle-Zélande, & d'une forme nouvelle pour nous : ses cheveux, arrangés suivant la dernière mode du pays, étaient attachés au haut de la tête, huilés & garnis de plumes blanches. Il portait, à chaque oreille, un morceau de peau d'albatrosse, couverte de son duvet blanc, & son visage était *tatoué* en lignes courbes & spirales.

Ayant observé que le Capitaine Cook tirait

Cook.

les clous qu'il lui donnait de l'un des trous du cabestan, où son Secrétaire les avait mis, il tourna en entier le cabestan, & il examina chacun des trous, comme pour voir s'il n'y en avait plus; ce qui prouve le prix qu'ils attachent aux outils de fer depuis le premier voyage de l'*Endéavour*; car, lors de cette première expédition, les Zélandais voulaient à peine les recevoir.

Notre Insulaire de Bolabola, *Ædidée*, qui ne comprit pas d'abord la langue des Zélandais comme *Tupia*, apprenant de nous que ce peuple n'a point de noix de cocos ni d'ignames, alla en chercher pour les offrir au Chef; mais, quand nous l'assurâmes que le climat n'était pas favorable à la culture des palmiers, il ne lui présenta que les ignames; & il lui fit sentir en même temps, par une harangue, tout le prix des cochons, des volailles, des semences, &c. qu'il recevait de nous. Après que notre Compagnon de voyage eut bien parlé, le Zélandais, par reconnaissance, nous laissa sa hache de bataille toute neuve: la tête bien sculptée était ornée de plumes rouges de parrot, & de poils blancs de chien.

Les deux Indiens, avant de partir, nous donnerent le spectacle d'un *heiva*, ou d'une danse guerrière: ils frapperent du pied: ils brandirent leur courtes massues, leurs piques, & firent des contorsions de visage, tirant la

lang
N
déco
le C
nale
furet
sible
cet i
& bi
la rev
où se
Qu
élevé
gues s
à un
les di
toute
Soleil
blanc
& là
vent
avec
ce qu
qu'eff
les m
qui é
n'app
verie

des trous du
nis, il tourna
a chacun des
n avait plus;
ent aux outils
l'Endéavour;
ition, les Zé-

r.
idée, qui ne
les Zélandais
que ce peuple
ames, alla en
mais, quand
pas favorable
i présenta que
même temps,
cochons, des
avait de nous.
yage eut bien
ffiance, nous
euve: la tête
es rouges de

partir, nous
a, ou d'une
u pied: ils
eurs piques,
e, tirant la

langue & beuglant d'une manière épouvantable.

Nous forçâmes de voiles au Sud. Le 22, on découvrit le Cap Turn-Again, & le jour suivant, le Cap Palliser; ce Cap est la pointe septentrionale d'Eaheinomauwée. Les vents & les tempêtes furent si continues & si terribles, qu'il fut impossible d'y aborder avant le 2 Novembre. Pendant cet intervalle, l'Aventure joignit la Résolution, & bientôt après elle s'égara de nouveau & on ne la revit plus. M. Forster retrace ainsi la situation où se trouva l'équipage durant cette tourmente.

Quoique nous fussions au-dessous d'une côte élevée & remplie de montagnes, cependant les vagues s'élevoient très-haut, & elles se prolongeaient à une grande distance: la violence des raffales les dispersait en vapeurs qui obscurcissaient, de toute part, la surface de la mer, & comme le Soleil brillait dans un ciel sans nuage, l'écume blanche éblouissait nos yeux. Nous roulions çà & là à la merci des flots; nous embarquions souvent de grosses lames, qui tombaient sur les ponts avec une vitesse prodigieuse, & détruisaient tout ce qu'elles rencontraient. Les entorses continuelles qu'essuyait le bâtiment, relâchait les cordages & les manœuvres, & dérangeaient d'ailleurs tout ce qui était dans le vaisseau, de manière que les yeux n'apercevaient qu'une scène générale de bouleversement & de confusion. Dans un de ces énor-

Cook.

S HISTOIRE GÉNÉRALE

Cook.

mes roulis, la caisse d'armes posée sur le gaillard d'arrière, fut arrachée de sa place; & sans le grillage de plat-bord, elle seroit tombée à la mer sous le vent. L'un des Volontaires, M. Hood, qui se trouva devant elle, échappa, par hasard, en se baissant, lorsqu'il la vit se détacher, & il ne reçut aucune contusion, parce qu'il eut l'adresse de se placer dans l'angle que fit la caisse avec le grillage. Le désordre des élémens n'écarta pas de nous les oiseaux. De temps en temps, un fauchet noir voltigeait sur la surface agitée de la mer, & rompait la force des lames, en s'exposant à leurs actions. L'aspect de l'Océan étoit alors superbe & terrible: tantôt au sommet d'une grosse vague, nous contemplions une vaste étendue, sillonnée par un nombre infini de profonds canaux: d'autres fois la vague se brisait subitement sous nous, & nous plongeait dans une vallée profonde; tandis qu'une nouvelle montagne s'élevait à nos côtés, & de sa tête écumeuse & chancelante, menaçait de nous engloutir. La nuit amena de nouvelles horreurs, sur-tout pour ceux qui n'étoient pas accoutumés à la mer dès leur enfance. On ôta les vitres de la chambre du Capitaine, & on mit des volets en place, pour prévenir l'embarquement des vagues lorsqu'on revirait le vaisseau. Cette opération troubla, dans sa retraite, un scorpion caché au fond d'une crevasse: il étoit

probablement entré à bord, avec les fruits que nous avons pris sur les Isles. Notre ami *Ædidée* nous assura qu'il ne faisait point de mal; mais sa figure seule nous inspirait la crainte. L'eau remplissait les lits de tous les postes, & d'ailleurs le rugissement épouvantable des vagues, le craquement des couples & le roulis nous privaient du repos. Ce qui achevait de détruire la tranquillité, nous entendions les voix des Matelots plus fortes que les vents ou que la mer en fureur, vomissant des imprécations affreuses. Il est impossible d'imaginer quels juremens bizarres inventait leur emportement. Accoutumés aux dangers dès le bas-âge, l'image de la mort n'arrêtait point leurs blasphêmes. Je ne conçois rien de comparable à l'horrible énergie de leurs imprécations, si ce n'est celle d'Ernulphe dans *Tristram Shandy*.

 Cook.

Le 2 Novembre, on gagna enfin le rivage d'Eaheinomauwée. Le Capitaine Cook ayant découvert sur la côte orientale du Cap Téérawhite, un nouveau passage, qu'il n'avait point remarqué en 1770, résolut de le gagner. Il jeta l'ancre dans la baie qui se trouve à l'entrée.

Les environs de cette baie sont des montagnes noirâtres & pelées, d'une grande élévation, presque entièrement dépourvues de bois & d'arbrisseaux, & qui s'avancent en longues pointes dans la mer. La baie elle-même, semblait s'étendre fort avant

Cook.

entre les montagnes, & sa direction laiffait en doute fi la terre, fur laquelle gît le Cap Tierra-wittée, n'est pas une Ile féparée d'Eaheinomauwée. Ce misérable Pâys étoit cependant habité.

A peine fut-on à l'ancre, qu'on vit arriver trois pirogues, dont deux s'étoient détachées d'un côté du rivage, & une de l'autre. Il ne fallut pas faire aux Indiens de vives instances, pour en attirer trois ou quatre à bord. Les clous furent de tout ce qu'on pût leur présenter, ce qui leur fit le plus de plaisir.

Ils portaient des vêtemens très-sales & très-mauvais, auxquels ils donnoient le nom de *Boghée*, *Boghée*. La fumée qu'ils respirent continuellement dans leurs petites cabanes, & un amas d'ordures, qu'ils n'avaient peut-être jamais lavé depuis leur naissance, cache entierement la couleur de leur teint & répand sur leur visage un jaune noir. La saison de l'hiver qui allait finir, les avait probablement forcés à manger des poisons pourris, ce qui, joint à l'huile rance, dont ils rempliffent leurs cheveux, les rendait d'une puanteur si insupportable, que nous les sentions, & qu'ils nous dégoûtaient de très-loin. Le lendemain, nous fîmes voile dans l'anse du vaisseau, d'où nous étions partis le 7 Juin, près de cinq mois auparavant. Aussi-tôt nous reçûmes la visite des Habitans parmi lesquels M. Cook en

reconnut plusieurs qu'il avoit vus en 1770, & particulièrement un vieillard, nommé *Goubiah*. Chacun, de son côté, renouvela les connoissances qu'il avoit faites pendant la première relâche : nous les appellâmes par leurs noms, ce qui leur causa une grande joie : sans doute qu'ils crurent que nous nous intéressions à eux, puisque nous les portions dans notre pensée. Le tems était beau & l'air chaud pour la saison ; mais ces Indiens étaient tous couverts de ces manteaux déguenillés, dont ils se vêtissent pendant l'hiver. Nous leur fîmes plusieurs questions sur la santé de ceux de leurs compatriotes que nous ne voyions pas, & que nous connoissions.

Teiratu, le Chef qui avoit prononcé une longue harangue, le 4 Juin, était au nombre des Naturels qui vinrent nous voir. Il portait alors de vieux habits, ou, pour parler le langage des gens polis, il était en *déshabillé* ; il n'avait plus ces nattes brodées en peau de chien ; & ses cheveux rattachés négligemment, au lieu d'être peignés, étaient couverts d'une huile puante. En un mot, d'Orateur, de Chef d'une troupe de Guerriers, il était devenu un simple pêcheur. Nous eûmes peine à le reconnaître, sous ce déguisement : à la fin cependant on lui rendit quelques honneurs, on le mena dans la grand-chambre, & on lui donna des clous. Nos outils de fer &

 Cook.

Cook.

nos étoffes de Taïti, lui parurent si précieuses; ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient, qu'ils résolurent de s'établir près de nous, afin de profiter les premiers, des avantages que leur offrait notre commerce, & peut-être de nous voler tout ce qu'ils pourraient.

Nous allâmes à terre le matin & l'après-midi, & nous nous ouvrîmes un passage à travers un labyrinthe de lianes entrelacées d'un arbre à l'autre. Ouidée, qui était avec nous, erra, de son côté, au milieu de ces forêts touffues, & il fut fort surpris d'y trouver un grand nombre de différens oiseaux, dont le chant étoit agréable & le plumage très-joli. Une quantité prodigieuse d'autres oiseaux suçaient les fleurs & quelquefois arrachèrent la tige des radis & des turneps dans un de nos jardins. Nous en tuâmes plusieurs, & Ouidée, qui, de sa vie, n'avait manié des armes à feu, en tua aussi un au premier coup. Les sens des peuples, qui ne sont pas très-policés, sont infiniment meilleurs que les nôtres, affoiblis par mille accidens. Nous fîmes sur-tout bien convaincus de cette vérité à Taïti: les Naturels nous montraient très-souvent de petits oiseaux dans l'épaisseur des arbres, ou des canards au fond des roseaux, & aucuns de nous ne pouvait les appercevoir.

Le temps, qui était chaud & agréable, facilita

nos recherches Zoologiques, de manière que le soir, nous rapportâmes beaucoup d'oiseaux à bord.

Cook.

Nous allâmes examiner nos plantations, & comme ils avaient abandonné aux soins de la Nature, les semences qu'ils avaient reçu de nous, nous les retrouvâmes dans un état florissant.

Il paraît que l'hiver est fort doux dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, puisqu'il ne gela pas assez pour faire périr des plantes, qui meurent chez nous au mois de Janvier & de Février. Les radis & les navets étaient déjà en graines, les choux & les carottes, les oignons & le persil, en abondance & en bon ordre: les poix & les fèves étaient entièrement perdus, & ils paraissaient avoir été détruits par les rats. Les plantes indigènes du pays n'étaient pas si avancées. Les arbres & les arbrisseaux commençaient seulement à reverdir. Mais le lin, dont les Naturels préparent leurs cordages, était en fleur, ainsi que quelques autres espèces qui poussent de bonne-heure.

Les Matelots renouvelèrent leurs premières amours avec les Zélandaises. L'une de celles qui prodiguaient leurs charmes, avait des traits assez réguliers, & quelque chose de doux & de tendre dans les yeux. Ses parens l'offraient chaque jour en mariage, à un des Contre-Mâtres, chéri d'une manière spéciale de cette Nation, parce qu'il

 Cook.

traitait le peuple avec intérêt & affection, ce qui ne manque pas d'exciter l'attachement même des peuples sauvages. Toghéerée, car c'est ainsi que s'appellait cette fille, fut aussi fidèle à son mari, que si ç'eût été un Zélandois, & elle repoussait impitoyablement les sollicitations des autres matelots, en disant qu'elle était mariée (*tirra tane*). Quelque goût que l'Anglais eût pour sa femme Zélandaise, il ne tenta jamais de l'amener à bord, prévoyant qu'il serait malhonnête de nous rapporter la vermine qui remplissait ses habits & ses cheveux. Il allait donc la voir à terre, & seulement pendant le jour; il la régalaît de biscuit pourri, que nous avions jetté comme inutile; mais qu'elle aimait beaucoup. Odidée, notre Insulaire de Bolabola était si accoutumé, dans sa patrie, à se livrer à tous les mouvemens de la Nature, qu'il n'hésita pas à satisfaire ses desirs à la Nouvelle-Zélande, quoiqu'il vit très-bien que les femmes n'y valaient pas celles de son pays. La force de l'instinct triomphait de sa délicatesse. Eh! faut-il s'en étonner, puisque des Européens civilisés lui en donnaient l'exemple? Sa conduite envers les Zélandois mérite des éloges. Il découvrit bientôt que leur existence actuelle est fort misérable, en comparaison de celle des Insulaires des Isles du Tropicque, & il témoigna souvent de la pitié, en faisant l'énumération de tout ce qui leur

ection, ce qui
nt même des
'est ainsi que
à son mari,
lle repoussait
s autres ma-
(*tira tane*).
ur sa femme
ener à bord,
de nous rap-
ses habits &
à terre, &
galait de bif-
nme inutile;
e, notre In-
né, dans sa
emens de la
e ses desirs à
ès-bien que
son pays. La
cateffe. Eh!
péens civili-
uite envers
ouvrit bien-
miférable,
es des Isles
le la pitié,
qui leur

manquait. Il distribua des racines d'ignames à ceux qui vinrent au vaisseau au Cap Noir; & il accompagna toujours le Capitaine, quand il allait planter ou semer un terrain dans ce havre. Il n'entendoit pas assez bien leur langage, pour converser aisément avec eux; mais il le comprit dans peu, mieux qu'aucun de nous, à cause de la grande affinité qui est entre ce dialecte & le sien. Notre séjour aux Isles du Tropicque, avait cependant rendu plus intelligible pour nous le dialecte de la Nouvelle-Zélande, & nous voyions clairement qu'il ressemble beaucoup à celui des Isles des Amis, que nous venions de quitter. On peut conjecturer de-là d'où un pays, situé aussi loin, au Sud, que la Nouvelle-Zélande a pu tirer son origine.

Le 14, nous nous rendîmes, le Capitaine, mon pere & moi, à l'Observatoire à terre, avec les télescopes, pour observer l'émerfion d'un des satellites de Jupiter. D'après un grand nombre d'observations faites à différens temps, par notre savant & infatigable Astronome M. Wales, la longitude du détroit de la Reine Charlotte est de 174 degrés 25 minutes Est du méridien de Gréenwich.

Le 21, au matin, deux pirogues, montées par des femmes, vinrent de la côte: elles témoignèrent beaucoup de frayeur sur le sort de leurs

Cook.

maris, qui, à ce qu'elles nous dirent, étaient allés combattre. D'après la direction qu'elles semblaient indiquer, nous conclûmes que leurs ennemis habitaient quelque poste dans la baie de l'Amirauté.

Le lendemain, en retournant au vaisseau, nous rencontrâmes sept ou huit pirogues qui arrivaient du Nord, & qui, sans faire aucune attention à nous, allèrent directement à l'anse de l'Indien, tandis que les autres vinrent à bord, avec une grande quantité de vêtemens & d'armes de toute espèce, qu'ils nous vendirent. Dans cette seconde relâche, nous ne les avions jamais vus avec de si beaux vêtemens. Leurs cheveux étaient attachés au haut de la tête, & leurs joues peintes en rouge. Nous ne doutâmes plus alors qu'ils ne fussent allés combattre, ainsi que les femmes nous l'avaient dit la veille, car ils se parent dans ces occasions, le mieux qu'il leur est possible. Je crains bien que notre présence n'ait ranimé de malheureux différens entre les Tribus. Les Officiers de notre équipage, peu satisfaits d'acheter les haches de pierre, les pattoo-pattoos, les haches de bataille, les étoffes, les pierres vertes, les hameçons, &c. qu'on nous apportait, en demandaient sans cesse davantage, & nous leur montrions des pièces d'étoffes si précieuses pour eux, que sûrement elles excitaient leurs desirs. Il est

étaient allé
qu'elles sem-
blent leurs en-
fermer la baie de

un vaisseau ;
s'arroger qu'
sans aucune
consentement à l'anse
arrivent à bord,
armes & d'ar-
mes. Dans
l'histoire jamais
leurs cheveux
couverts, & leurs
costumes plus
simples, ainsi que
nous, car ils se
contentent qu'il leur est
présent n'ait
pas les Tribus.
peu satisfaits
de leurs too-pattoos,
de leurs pierres ver-
meilles, en
& nous leur
sont précieuses pour
leurs desirs. Il
est

est vraisemblable que, dès que ces fantaisies
s'emparent de l'esprit des Zélandais, ils pensent
que le moyen le plus court de les satisfaire, est
d'aller dépouiller leurs voisins de ces richesses
recherchées par les étrangers. La grande quantité
d'armes, d'ornemens & d'étoffes qu'ils étalent
alors, semblait prouver qu'ils venaient d'exécuter
un infâme dessein dont je parle, & sûrement ils
n'en étaient pas venus à bout sans verser du
sang.

En revenant des bois, M. Forster pere fut
témoin d'un fait qui prouve la férocité de mœurs
de cette Nation sauvage. Un petit garçon,
d'environ six ou sept ans, demanda un morceau
de pinguin grillé, que sa mere tenait à la main ;
comme elle ne le lui accorda pas tout-de-suite,
il prit une grosse pierre qu'il lui jetta à la tête.
La femme se mit en colere, & courut pour le
châtier ; mais, dès qu'elle lui eut donné le pre-
mier coup, son mari s'avança, la battit impi-
toyablement, la renversa à terre & la foula aux
pieds, parce qu'elle avait voulu punir un enfant
innocent. Ceux de nos gens, qui remplissaient
les futailles, dirent à mon pere, qu'ils voyaient
souvent de pareils exemples de cruauté, & sur-
tout des fils qui frappaient leur mere, tandis
que les peres la guettaient, pour la battre eux-
mêmes, si elle entreprenait de se défendre ou

Cook.

 Cook.

de châtier son enfant. Le sexe le plus faible est maltraité chez toutes les Nations sauvages, & on n'y connaît d'autre loi que celle du plus fort. Les femmes sont des esclaves qui font tous les travaux, & sur lesquels se déploie toute la sévérité du mari. Il semble que les Zélandais portent cette tyrannie à l'excès : on apprend aux garçons, dès leur bas-âge, à mépriser leur mere.

Quelques Officiers descendus à terre pour s'amuser avec les Habitans, virent au milieu de la plage, la tête & les entrailles d'un jeune homme, tué depuis peu, & le cœur enfilé à un bâton fourchu, arboré à l'avant d'une de leurs grandes pirogues. Un Officier acheta cette tête, qu'il apporta à bord, où un morceau de la chair fut grillé & mangé par un Indien, en présence de tous les Officiers & de la plus grande partie de l'équipage.

A la vue de cette tête sanglante, & de l'affreuse scène qui venait de se passer, M. Cook fut d'abord pénétré d'horreur & d'indignation contre ces Cannibales. Mais, considérant que c'était un mal sans remède, la curiosité l'emporta sur la colère ; & voulant être le moins d'un fait, que tant de gens révoquent en doute, il ordonna qu'on fît griller un morceau de cette chair, & qu'on le portât sur le gland d'arrière. Ce mets détestable ne leur fut

plus faible eff
sauvages, &
e du plus fort.
font tous les
toute la sévé-
andais portent
l aux garçons,
mere.

à terre pour
nt au milieu
les d'un jeune
ur enfilé à un
l'une de leurs
eta cette tête,
eau de la chair
, en présence
grande partie

ante, & de
fer, M. Cook
d'indignation
nsidérant que
curiosité l'em-
être les té-
ns révoque
riller un mor-
portât sur le
le ne leur fut

pas plutôt offert, qu'un des Anthropophages le
managea avec une avidité surprenante. A cet
odieux spectacle, quelques personnes de l'équi-
page se trouverent mal. *Œdidée*, qui était venu
avec le Capitaine à bord, en fut tellement affecté,
qu'il devint immobile, & parut métamorphosé
en une statue d'horreur. Son agitation se peignit
dans tous ses traits, d'une manière impossible
à décrire. Revenu de cet état, il fondit en
larmes, & continua de pleurer & de faire de
vifs reproches aux Indiens, en les traitant d'hom-
mes méprisables, & leur disant, qu'il n'était ni
ne serait jamais leur ami. Il ne souffrit pas même
qu'ils le touchassent. Il tint le même langage à
celui qui avait coupé le morceau de chair, & ne
voulut point accepter le couteau qui avait servi à
cette opération. Telle fut l'indignation d'*Œdidée*
contre cette abominable coutume.

Il fut impossible de découvrir la cause qui les
avait portés à cette expédition; tout ce qu'on
put découvrir, c'est qu'ils étaient allés à la baie
de l'Amirauté, la seconde ouverture à l'Ouest;
& que là, ils s'étaient battus contre leurs enne-
mis, dont plusieurs restèrent sur la place. Ils di-
saient en avoir tué cinquante, ce qui n'est guère
probable, puisqu'eux-mêmes ne formaient pas un
corps plus nombreux.

M. Pickersgill acheta la tête pour un clou; elle

 Cook.

est déposée maintenant à Londres, dans le cabinet de M. John-Hunter, Membre de la Société Royale. Les Zélandais qui vinrent à bord, tandis que tout l'équipage examinait cette tête, témoignèrent un grand desir de l'avoir, & ils firent remarquer par des signes très-clairs, qu'elle était délicieuse : on ne jugea pas à propos de la leur accorder ; mais on consentit à leur couper un morceau de la joue ; ils en parurent fort satisfaits, & nous prièrent de le cuire : on le grilla, & ils le mangèrent, en présence de tout le monde.

Cette seconde expérience, remarque M. Forster, produisit des effets bien différens sur les spectateurs ; les uns, en dépit de l'horreur que nous inspire l'éducation contre la chair humaine ; ne semblèrent pas fort éloignés de partager ces mets, & ils essayèrent de faire de l'esprit, en comparant les batailles des Zélandais à des chasses. D'autres si furieux qu'ils désiraient qu'on massacrât tous ces Cannibales, étaient prêts à devenir de détestables assassins, pour punir le crime imaginaire d'un peuple qu'ils n'avaient aucun droit de condamner : plusieurs vomirent, comme s'ils avaient pris de l'émétique : le reste déplorait la brutalité de la nature humaine. Ouidéc ne put pas souffrir long-temps la vue de cette scène, il se retira dans la grand'chambre, & là, il se livra

ans le cabinet
e la Société
à bord, tandis
tête, témoi-
, & ils firent
, qu'elle était
os de la leur
ur couper un
ent fort satis-
on le grilla,
e de tout le

que M. For-
érens sur les
l'horreur que
nair humaine ;
partager ces
e l'esprit, en
à des chasses.
qu'on massa-
êts à devenir
e crime ima-
aucun droit
comme s'ils
déplorait la
idée ne put
ette scène, il
là, il se livra

à tout l'accablement, & à tout le désordre de sa douleur. J'allai l'y voir, & je le trouvai entièrement baigné de larmes; il me parla beaucoup de l'affliction des parens infortunés de la victime qu'il avait vu manger. Cette épreuve nous donna la meilleure opinion de son cœur. Son trouble dura plusieurs heures, & , dans la suite, il ne nous a jamais entretenu, sur cette matiere, sans émotion.

Que les Habitans de la Nouvelle-Zélande; soient Anthropophages, c'est donc un fait qu'il n'est plus permis de révoquer en doute. J'avais cité, dans mon premier Voyage, dit M. Cook, des détails assez démonstratifs de cette coutume; mais j'ai appris depuis qu'ils ont été décrédités par plusieurs personnes, qui, sans doute, n'ont jamais sérieusement réfléchi sur l'état naturel de l'homme sauvage, ou même de l'homme un peu civilisé. Les nouveaux Zélandais ne sont plus dans la première barbarie. Leur conduite, envers nous, était courageuse & honnête; ils montraient de l'empressement à nous obliger dans toutes les occasions. Il y a, parmi eux, des Arts qui supposent beaucoup de jugement & une patience infatigable; & ils ont généralement moins de penchant pour le vol, que les autres Insulaires de la mer Pacifique. Je crois que ceux d'une même Tribu, ainsi que les Tribus qui sont en paix, se

Cook,

Cook.

comportent honnêtement entr'eux, & vivent en bonne intelligence. La coutume de manger leurs ennemis tués dans un combat, (car je suis persuadé qu'ils n'en mangent point d'autres), est indubitablement de toute antiquité; & chacun fait que ce n'est pas une chose aisée, de faire renoncer une Nation à ses anciens usages, quelque atroces & quelque sauvages qu'ils puissent être, particulièrement si cette Nation n'a aucun commerce avec d'autres peuples. Ce n'est qu'en se communiquant, que la plus grande partie du genre-humain s'est civilisée; & les Habitans de la Nouvelle-Zélande sont privés de ces avantages par leur position. Le commerce des étrangers adoucirait leurs mœurs, & polirait leur esprit farouche: ou même, s'ils étaient réunis sous une forme fixe de Gouvernement, ils auraient moins d'ennemis, & conséquemment cet usage, moins pratiqué, pourrait s'abolir avec le temps. Ils ont maintenant peu d'idées de cette première maxime de la Loi naturelle, *traite les autres comme tu voudrais l'être toi-même*; ils les traitent comme ils s'attendent à en être traités. Si j'ai bonne mémoire, un des argumens qu'ils firent le plus valoir à Tupia, qui souvent leur adressait de sanglans reproches sur cette horrible coutume, fut qu'il n'y a pas de mal à tuer & à manger un homme qui en ferait autant lui-même; car, disent-ils,

& vivent en
manger leurs
je suis per-
(autres), est
& chacun
de faire
usages, quel-
qu'ils puissent
on n'a aucun
ce n'est qu'en
de partie du
habitans de la
es avantages
des étrangers
t leur esprit
unis sous une
raient moins
usage, moins
emps. Ils ont
emière maxi-
autres comme
itent comme
si bonne mé-
le plus valoir
de sanglans
e, fut qu'il
r un homme
, disent-ils,

quel mal peut-il y avoir à manger des ennemis
que nous avons tués dans une bataille? Nos
ennemis ne feraient-ils pas la même chose de
nous? Je les ai souvent vu prêter une extrême
attention aux discours de Tupia; mais je n'ai
jamais observé qu'ils fussent satisfaits de ses
argumens, ni que toute la rhétorique en persua-
dât un seul de l'injustice de cet usage, & quand
Oëdidée & quelques autres en montrèrent de
l'horreur, ils riaient de leur simplicité.

Entre différentes raisons alléguées sur l'origine
de cette effroyable coutume, on a cité le défaut
de nourriture animale; mais je ne fais pas si on
peut déduire cette raison des faits & des circon-
stances, rapportés par les Voyageurs. Sur tous
les endroits où j'ai abordé, la pêche est si abon-
dante, que les Insulaires prennent toujours une
quantité de poissons, plus que suffisante pour leur
consommation & pour la nôtre. Ils élèvent beau-
coup de chiens, & l'on voit grand nombre d'oi-
seaux sauvages, qu'ils savent tuer très-adroite-
ment. On ne peut donc alléguer ni la faim, ni
le besoin d'aucune espèce d'alimens, pour une
des causes de leur anthropophagie. Mais quelle
qu'en soit la raison, il est évident, je pense, qu'ils
ont beaucoup de goût pour la chair humaine.

M. Forster croit que ces Sauvages reconnaissent
un Être Suprême & quelques Divinités inférieu-

Cook.

res; mais il n'a observé, parmi eux, aucune cérémonie qui ait rapport à une Religion. « Nous n'y avons vu, dit-il, ni Prêtres, ni Jongleurs d'aucune espèce, ce qui explique pourquoi ils sont si peu superstitieux. Lorsqu'une Société a acquis les aïssances de la vie, c'est alors qu'il y a des individus assez adroits pour raffiner sur les idées de Religion, afin de jouir de quelques avantages particuliers, & les Zélandais ne sont pas encore dans ce cas. »

M. Cook eut l'occasion de faire les remarques suivantes, sur la partie de la côte qui est entre les Caps Téerawhitte & Palliser. La baie, sur le côté occidental du dernier Cap, ne paraît point courir si avant dans les terres, au Nord, qu'il l'avoit d'abord pensé; l'erreur venait de ce que la terre du fond de la baie est extrêmement basse. Cette baie cependant a, pour le moins, cinq lieues de profondeur, & autant de largeur à son entrée. Quoiqu'elle paroisse exposée aux vents du Sud & du Sud-Ouest, il est probable qu'il y a, au fond, des endroits à l'abri même de ces vents.

La Baie ou entrée, sur le côté oriental du Cap Téerawhitte, devant lequel on mouilla, gît au Nord, un peu à l'Ouest, & semble à l'abri de tous les vents. Le Cap du milieu, ou la pointe qui sépare ces deux baies, s'élève à une hauteur

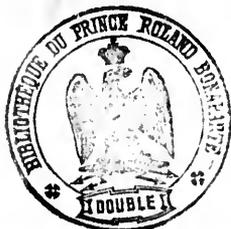
x, aucune céré-
gion. « Nous
s, ni Jongleurs
te pourquoi ils
u'une Société a
c'est alors qu'il
our raffiner sur
uir de quelques
landais ne font

e les remarques
e qui est entre
La baie, sur le
ne paraît point
au Nord, qu'il
naît de ce que
t extrêmement
our le moins,
ant de largeur
e exposée aux
l est probable
abri même de

é oriental du
n mouilla, gît
ble à l'abri de
ou la pointe
a une hauteur

considérable, sur-tout dans la partie du derriere ; car, près de la mer, il y a une bordure de basse terre, en travers de laquelle on trouve quelques rochers pointus ; mais ils sont si près du rivage, qu'ils ne sont point du tout dangereux. La navigation, de ce côté du détroit, est beaucoup plus sûre que l'autre, parce que les marées y sont bien moins fortes. Le Cap Téerawhitte & le Cap Palliser, gissent dans la direction du Nord 69 degrés Ouest, & Sud 69 degrés Est, à dix lieues l'un de l'autre. Celui qui sépare les deux baies est au-dedans, ou au Nord de cette direction. Toute la terre, près de la côte, entre ces Caps & aux environs, est extrêmement stérile, vraisemblablement parce qu'elle est exposée aux vents froids du Sud. Du Cap Téerawhitte aux deux Freres, situés en travers du Cap Koamaroo, la route est presque Nord-Ouest un quart au Nord & la distance de seize milles. Entre le Cap Théerawhitte & l'Isle d'entrée, il y a, au Nord, une Isle assez près de la côte. M. Cook jugea que c'était une Isle, quand il la vit lors de son premier voyage ; mais, comme il n'en était pas sûr, il avait laissé ce point indécis dans sa carte du détroit.

Le fond de cette Baie, paraît très-convenable pour un établissement Européen. Il y a une grande étendue de terre, qu'il serait aisé de cultiver &

 Cook.


Cook.

de défendre. On y trouve une quantité prodigieuse de bois ; & , suivant toute apparence , il y a une rivière considérable. Enfin le pays ne semble pas très-peuplé ; de sorte qu'il serait peu dangereux d'avoir des querelles avec les Naturels , ce qui est sur-tout à redouter dans les divers cantons de la Nouvelle-Zélande. Le lin (*Phormium tenax*) , dont les Naturels font leurs vêtemens , leurs nattes , leurs cordages , leurs filets , est luisant , élastique , & fort , de manière qu'il pourrait devenir un article de commerce aux Indes , où l'on manque de cordages & de cannavas. Dans les siècles futurs , lorsque les Puissances de l'Europe auront perdu leurs Colonies d'Amérique , on pensera peut-être à faire de nouveaux établissemens dans des régions plus éloignées ; & si jamais il est possible aux Européens d'avoir assez d'humanité pour traiter en frères les Insulaires de la mer du Sud , ils pourraient y former des Colonies qui ne seront pas souillées par le sang des Nations innocentes.

Le 26 Novembre , après avoir fait voile autour du Cap Palliser , nous quittâmes enfin la Nouvelle-Zélande (c'est M. Forster qui parle). Nous allions commencer cette nouvelle campagne en aussi bonne santé , suivant les apparences , que lors de notre départ d'Angleterre ; mais peut-être que les fatigues & les travaux continuels ,

que nous venions d'essuyer, avaient réellement affaiblis nos corps. Outre les dangers & les difficultés inséparables de cette navigation, nous n'avions plus à bord d'animaux vivans, comme en quittant le Cap de Bonne-Espérance; le peu de provisions choisies qu'on servait aux Officiers commençait à nous manquer, & nous n'étions pas mieux nourris que les simples matelots. L'espoir de rencontrer de nouvelles terres s'était évaporé. Jusqu'aux sujets ordinaires de conversation, tout était épuisé. Cette campagne au Sud ne promettait rien de nouveau à l'imagination, & elle ne se présentait à notre esprit qu'environnée d'horreurs & de périls. Nous venions de jouir de quelques beaux jours entre les Tropiques; les productions des Isles avaient couvert nos tables de mets exquis, & le spectacle de différentes Nations nous avait procuré du plaisir; mais ce moment agréable allait être remplacé par un long période de brumes, de gelées, de jeûnes, & sur-tout par une ennuyeuse monotonie. L'Abbé Chappe, dans son Voyage à la Californie, observe que la seule variété a des charmes pour le Voyageur qui passe d'un pays à un autre; & la Philosophie exalte tellement son imagination, que, suivant lui, *la vie qu'on mène en mer n'est ennuyeuse & uniforme que pour ceux qui ne sont pas accoutumés à regarder autour d'eux, & qui*

Cook.

Cook.

voient la Nature avec indifférence. Si l'Abbé Chappe avait eu le bonheur de faire un Voyage au Cercle Antarctique, sans ces milliers de volailles grasses, qui entretenaient sa bonne humeur, durant sa petite traversée de Cadix à la Vera-Cruz, il n'aurait peut-être pas parlé ainsi. Je quittai les côtes de la Nouvelle-Zélande avec des idées très-différentes de ce Voyageur ; mais j'étais animé par l'espoir d'achever le tour du Monde, près du Pole Austral, dans une latitude élevée. Le souvenir de nos familles & de la douceur de nos sociétés arracha un soupir à ceux dont le cœur sentait les tendres liens de l'affection filiale ou paternelle. Nous sommes les premiers Européens, & peut-être nous sommes les seuls qui soyons parvenus à ce point. On dit communément en Angleterre que Sir François Drake a passé sous l'arche du milieu du pont de Londres. Mais c'est une erreur, car il fit route le long de la côte d'Amérique ; cette fausseté s'est probablement répandue, parce qu'il a passé les *perioeci* ou le cent quatre-vingtième degré de longitude dans le même cercle de latitude Septentrionale, sur la côte de la Californie.

Le 8 Décembre, nous cessâmes de voir les penguins & les veaux marins, & nous en conclûmes qu'ils s'étaient retirés vers les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande.

re. Si l'Abbé
 re un Voyage
 illiers de vo-
 sa bonne hu-
 le Cadix à la
 parlé ainsi. Je
 Zélande avec
 oyageur ; mais
 r le tour du
 s une latitude
 t de la douceur
 ceux dont le
 ffection filiale
 emiers Euro-
 les seuls qui
 lit communé-
 çois Drake a
 t de Londres.
 le long de la
 est probable-
 es *perioeci* ou
 de longitude
 ptentrionale,
 de voir les
 ous en con-
 parties mé-

Le 10, à midi, nous étions par cinquante-neuf degrés de latitude Sud, sans avoir rencontré de glaces, quoique, l'année précédente, nous en eussions trouvé, le 10 Décembre, entre le cinquantième & le cinquante-unième degré de latitude. Il est difficile de rendre raison de cette différence ; peut-être l'hiver, qui précéda notre première campagne, avait accumulé plus de glace que l'année suivante, ce qui est d'autant plus probable que nous apprîmes au Cap, que l'hiver y fut plus froid qu'à l'ordinaire. Une tempête violente brisa peut-être la glace du pôle, & la chassa au Nord jusqu'à l'endroit où elle frappa nos regards : peut-être aussi que cet effet fut produit par ces deux causes, & par plusieurs autres.

Le 12, au matin, à quatre heures, par soixante-deux degrés dix minutes de latitude Sud, & cent soixante-douze degrés de longitude Ouest, on vit la première Isle de glace, onze degrés & une demi-minute plus au Sud qu'on ne l'avait trouvée l'année auparavant, après notre départ du Cap de Bonne-Espérance. On aperçut en même-temps un peterel antarctique, quelques albatrosses grisés, des pintades & des peterels bleus.

Le 13, le thermomètre se tint à trente-un degrés, & nous cinglâmes à l'Est, avec une

 Cook.

 Cook.

brise fraîche, quoiqu'il tombât une quantité prodigieuse de neige, qui remplissoit tellement l'atmosphère, que nous ne voyions pas à dix verges devant nous. Edidée avoit déjà témoigné sa surprise, en observant les jours précédens de petites ondées de neige & de grêle : ce phénomène est absolument inconnu dans son pays. Ces *pierres blanches*, qui se fondaient dans ses mains, étaient miraculeuses pour lui, & quoique nous essayassions de lui expliquer que le froid contribuait à leur formation, je crois que ses idées, sur cette matiere, n'étaient pas fort claires. Les flocons de neige, qui ne cessèrent de tomber ce jour, le surprirent plus que tout ce qu'il avoit vu jusqu'alors : après avoir considéré long-temps ses qualités singulieres, il nous dit qu'il l'appellerait de la *pluie blanche*, quand il serait de retour dans son Isle. Il n'apperçut pas les premières glaces, parce que nous les dépassâmes de trop bonne heure dans la matinée ; mais, deux jours après, à environ soixante-cinq degrés de latitude Sud, il fut frappé d'étonnement en regardant un des plus gros morceaux ; & lorsqu'il découvrit, le lendemain, une immense plaine de glace, qui nous empêchait de marcher plus loin au Sud, il témoigna un grand plaisir, parce qu'il croyait que c'était une terre. Nous lui dîmes qu'il se trompait, & qu'il n'avait que de l'eau douce sous les

quantité pro-
 soit tellement
 pas à dix
 déjà témoigné
 précédens de
 èle : ce phéno-
 son pays. Ces
 dans ses mains,
 quoique nous
 e froid contri-
 e ses idées, sur
 laires. Les flo-
 de tomber ce
 e qu'il avait vu
 long-temps ses
 il l'appellerait
 de retour dans
 emieres glaces,
 de trop bonne
 x jours après,
 latitude Sud, il
 ardant un des
 couvrit, le len-
 ace, qui nous
 n au Sud, il
 u'il croyait que
 il se trompait,
 louce sous les

yeux ; mais nous ne pûmes le lui persuader qu'en montrant la glace qui s'était formée dans les futailles sur le pont. Il nous assura cependant, qu'à tout événement, il voulait lui donner le nom de *terre-blanche*, afin de la distinguer de tout le reste. Il avait rassemblé, à la Nouvelle-Zélande, un certain nombre de petites baguettes, dont il faisait soigneusement un paquet, ce qui lui tenait lieu de journal. A chaque Isle qu'il avait vu & visité, après son départ des Isles de la Société, il avait ajouté une petite baguette, de sorte que sa collection montait alors à neuf ou dix, dont il se rappelait très-bien les noms, & la *terre-blanche*, ou *whennua-téatéa* était la dernière. Il demandait souvent à combien d'autres pays nous aborderions en allant en Angleterre ; & d'après quelques noms que nous lui dîmes, il forma un paquet séparé, qu'il étudiait chaque jour avec autant de soin que le premier. L'ennui de cette partie de notre Voyage, le rendait probablement si empressé d'en connaître la fin, & les provisions salées, & la froideur du climat, contribuèrent à le dégouter. Son amusement ordinaire était de détacher les plumes rouges des tabliers de danse, qu'il avait acheté à *Tonga-Tabboo*, & d'en faire un panache de huit ou dix. Il passait le reste de son temps à se promener sur le pont, à parler avec les Officiers &

 Cook.

Cook.

les Bas-Officiers, & à se chauffer dans la chambre du Capitaine. Nous profitâmes de l'occasion pour nous instruire davantage de sa langue; nous corrigâmes peu-à-peu le Vocabulaire que nous avions fait aux Isles de la Société, & nous acquîmes ainsi, sur son pays & sur les Isles voisines, des connaissances, qui nous portèrent à y faire diverses recherches durant notre seconde relâche.

Malgré les périls continuels auxquels nous étions exposés, l'équipage était moins inquiet que je ne l'aurois cru; &, comme dans une bataille, le spectacle de la mort devient familier & souvent indifférent, ainsi nous nous trouvions, chaque jour, en danger de périr, & nous étions tranquilles, comme si les flots, les vents & les rochers de glace n'avaient pas pu nous faire de mal. Ces glaces étaient de toute sorte de forme, comme celles que nous avons vu l'été précédent, & nous appercevions un grand nombre de pyramides, d'obélisques, & de clochers d'Eglise, dont la hauteur n'était pas fort inférieure à celle que nous avons observée parmi les premières Isles de glace en 1772; beaucoup d'autres aussi leur ressembloient, en ce qu'elles étaient très-étendues, & parfaitement unies au sommet.

La quantité d'oiseaux; que nous avons rencontrés jusqu'ici dans notre passage, aurait persuadé

persuadé d'autres Navigateurs, que nous étions proche de terre; mais nous ne formions là-dessus Cook.
aucune espérance.

Le temps, extrêmement humide & d'un froid désagréable, fut funeste aux colombes & aux pigeons, que plusieurs de nos gens avaient acheté sur les Isles de la Société, & sur celles des Amis, ainsi qu'aux oiseaux chantans que nous avons eu tant de peine à prendre en vie à la Nouvelle-Zélande. J'avais, à mon départ de ce pays, cinq colombes, mais elles moururent l'une après l'autre, avant le 16 de Décembre, parce qu'elles étoient plus exposées au froid dans nos chambres, que dans le poste des Matelots. Le thermomètre ne s'y tenoit jamais qu'à cinq degrés plus haut, qu'en plein air sur le pont.

Le 20, à sept heures du soir, par cent quarante-sept degrés quarante-six minutes de longitude, le vaisseau passa une seconde fois le cercle antarctique; on continua de marcher au Sud-Est jusqu'à six heures du lendemain matin: étant alors par soixante-sept degrés cinq minutes de latitude Sud, on rencontra tout-à-coup un groupe de très-grosses Isles de glace, & une grande quantité de morceaux flottans; &, comme la brume étoit extrêmement épaisse, on eut toutes les peines du monde à en sortir. Les Isles

Cook.

de glace, étaient très-hautes & très-escarpées, & formaient à leurs sommets divers pics, au-lieu que la plupart de celles qu'on avait apperçu auparavant, étaient plates au haut & moins élevées: plusieurs de celles-ci avaient cependant deux ou trois cens pieds d'élévation, & deux ou trois milles de circuit, avec des côtés perpendiculaires, qui inspiraient la frayeur quand on les regardait. De tous les oiseaux, qui avaient accompagné la Résolution, il ne restoit que les albatrosses grises, mais bientôt on apperçut quelques peterels antarctiques.

Le 22, on gouverna Est-Sud-Est avec un vent frais du Nord, qui scuffloit par raffales: le perroquet d'artimon fut enlevé & mis en pièces. A six heures du matin, le vent tournant vers l'Ouest, je marchai (M. Cook) Est-Nord, étant par soixante-sept degrés trente-une minutes de latitude, la plus haute où nous fussions encore parvenus.

Nous continuâmes notre route à l'Est un quart Nord-Est jusqu'à midi du 23: par soixante-sept degrés douze minutes de latitude, & cent trente-huit degrés de longitude: je gouvernai Sud-Est; nous voyons alors vingt-trois Isles de glaces de dessus le pont, & deux fois autant du haut des mâts, cependant notre horizon ne s'étendait pas à plus de deux ou trois milles. A

escarpées, &
pics, au-lieu
aperçu au-
moins élevées:
tant deux ou
deux ou trois
perpendicu-
quand on les
avaient accom-
que les alba-
erçut quelques

-Est avec un
par raffales:
vé & mis en
vent tournant
ok) Est-Nord,
e-une minutes
fussions encore

e à l'Est un
: par soixante-
tude, & cent
je gouvernai
trois Isles de
x fois autant
e horizon ne
ois milles. A

quatre heures de l'après-midi par soixante-sept degrés vingt minutes de latitude, & cent trente-sept degrés douze minutes de longitude, nous rencontrâmes une quantité si prodigieuse de glaces en plaines, ou de glaces flottantes, qu'elles couvraient la mer dans toute l'étendue du Sud à l'Est, & elles étaient si épaisses & si serrées, qu'elles obstruoient entièrement notre passage. Le vent étant assez modéré & la mer tranquille, je mis à la cape au bord intérieur de la glace, & je détachai deux chaloupes afin d'en ramasser quelques morceaux. Sur ces entrefaites, on en saisit de larges pièces aux côtés du bâtiment, & on les prit à bord avec nos palans à croc: l'enlèvement de la glace fut si pénible, à cause du froid, que les bateaux restèrent jusqu'à huit heures pour faire deux voyages: je portai ensuite à l'Ouest sous les huniers & les basses voiles, tous les ris pris, avec un vent fort du Nord, accompagné de neige & de pluie neigeuse, qui, se gelant sur les agrès en tombant, rendait les cordages aussi durs que du fil d'archal, & les voiles comme des planches de bois ou des plateaux de métal. Les rouets étaient d'ailleurs si fortement gelés dans les poulies, qu'il fallait faire les derniers efforts pour abattre ou pour hisser un hunier; & le froid si vif, qu'à peine pouvoit-on le supporter: des glaces couvraient, en quel-

 Cook.

Cook. que forte, toute la mer : il y avait des coups de vent & une brume épaisse.

Dans une position si défavorable, il était naturel de penser à retourner au Nord, puisqu'il n'y avait point de probabilité de trouver une terre dans ces parages, & qu'il ne paroïssoit pas possible de s'avancer plus loin au Sud. J'aurois eu tort de m'avancer à l'Est dans cette latitude, non-seulement à cause de la glace, mais parce que j'aurais laissé au Nord, sans le reconnoître, un espace de mer de vingt-quatre degrés de latitude, où il pouvoit y avoir une grande terre.

Tandis qu'on ramassait de la glace, nous primes deux peterels antarctiques; &, en les examinant, nous persistâmes à les croire de la Tribu des peterels. Ils sont, à-peu-près, de la grandeur d'un gros pigeon; les plumes de la tête, du dos, & une partie du côté supérieur des ailes, sont d'un brun léger; le ventre & le dessous des ailes blancs; les plumes de la queue, blanches aussi, mais brunes à la pointe : nous primes en même-temps un nouveau peterel plus petit que le premier, mais, comme les autres, d'un plumage gris sombre. Je remarquai que ces oiseaux avaient plus de plumes que ceux que nous avons vus, tant la Nature à pris soin de les vêtir suivant le climat qu'ils habitent. Nous aperçûmes aussi des albatrosses, couleur de

es coups de
 le , il était
 ord, puisqu'il
 trouver une
 paroissoit pas
 Sud. J'aurois
 ette latitude ,
 , mais parce
 reconnoître,
 e degrés de
 grande terre.
 glace , nous
 ; &, en les
 croire de la
 eu-près, de la
 plumes de la
 côté supérieur
 e ventre & le
 de la queue,
 pointe : nous
 peterel plus
 e les autres,
 quai que ces
 ue ceux que
 pris soin de
 bitent. Nous
 couleur de

chocolat : nous n'avons trouvé que parmi les glaces ces oiseaux ainsi que les peterels, dont on a parlé plus haut; d'où on peut conjecturer avec raison, qu'il y a une terre au Sud. Nous découvrîmes un gros veau marin, qui joua autour de nous pendant quelques minutes. Un de nos matelots, qui avait été au Groënland, l'appella cheval de mer; mais tous nos Messieurs, qui le virent, le prirent pour ce que j'ai dit. Depuis que nous avons rencontré des glaces, le thermomètre se tenait de trente-trois à trente-quatre degrés à midi.

Plusieurs personnes étaient alors affligées de rhumatismes violens & de maux de tête; d'autres avaient les glandes enflées, & des fièvres catharétiques, qu'on attribuaient à l'usage de la glace. M. Forster Pere, qui se plaignait d'un rhume, depuis quelques jours, fut obligé de garder le lit: sa maladie semblaient provenir de l'humidité de sa chambre, dans laquelle tout pourrissait: le froid y fut si sensible ce jour, que le thermomètre ne s'y tint qu'à deux degrés & demi plus haut que sur le pont.

Le 24, le vent diminua, tournant au Nord Ouest & le ciel s'éclaircit par soixante-sept degrés de latitude & cent trente-huit degrés quinze minutes de longitude. Comme nous avançons au Nord-Est avec un bon vent du

 Cook.

Nord-Ouest, les Isles de glace se multipliaient tellement autour de nous, qu'à midi nous étions environnés de près de cent, & en outre d'une immense quantité de petits morceaux. M'apercevant qu'il y allait avoir calme, je conduisis le vaisseau dans un parage, aussi net qu'il me fut possible : la Résolution cependant dériva avec la glace ; & , profitant de chaque léger souffle de vent, on l'empêcha de tomber sur quelques-unes de ces Isles flottantes. Nous passâmes ainsi le soir de Noël, à-peu-près de la même manière que l'année précédente. Heureusement il n'y avait point de nuit, & le temps était clair ; car, avec la brume des derniers jours, il aurait fallu un miracle, pour conserver le vaisseau.

Le Capitaine, suivant la coutume, invita les Officiers & les Maîtres à dîner, & l'un des Lieutenans régala les Bas-Officiers. On donna aux Matelots une double portion de pouding, & ils brûrent l'eau-de-vie de leur ration, qu'ils avaient épargné quelques mois d'avance pour le jour de Noël : ils eurent grand soin de s'enivrer. La vue d'une quantité innombrable d'Isles de glaces, au milieu desquelles on courait risque de faire naufrage à chaque moment, ne les empêcha pas de se livrer à leurs amusemens favoris. Tant qu'il leur resta de l'eau-de-vie, dit M. Forster, ils firent Noël en bons Chrétiens. La longue habi-

multipliaient
à nous étions
outre d'une
ux. M'apper-
conduisis le
il me fut pos-
avec la glace;
e de vent, on
unes de ces
si le soir de
re que l'année
avait point
car, avec la
allut un mira-

me, invita les
l'un des Lieu-
n donna aux
poudding, &
, qu'ils avaient
ur le jour de
ivrer. La vue
de glaces, au
de faire nau-
pêcha pas de
s. Tant qu'il
Forster, ils
longue habi-

tude de la mer leur inspire du mépris pour les
périls; & la fatigue & l'inclémence du ciel, dur-
cissant leurs muscles, & leurs nerfs, rendent in-
sensibile leur esprit. On conçoit aisément que des
hommes, qui ne s'occupent pas même de leur
sûreté, s'intéressent peu au bien-être des autres:
Assujettis à des ordres stricts, ils exercent une
autorité tyrannique sur ceux que la fortune met
en leur pouvoir; &, accoutumés à faire face à
l'ennemi, ils ne respirent que la guerre. Par la
force de l'habitude, le meurtre est tellement
devenu une passion de leur ame, que, pendant
notre Voyage, je les ai vu montrer, plusieurs
fois, un horrible empressement de tirer sur les
indiens, pour le plus léger prétexte. En général,
la vie qu'ils menent les prive des consolations
domestiques, & de grossiers besoins remplacent,
chez eux, des affections délicates. Quoique mem-
bres d'une société civilisée, on peut les regarder,
en quelque sorte, comme un corps d'hommes
barbares, passionnés, vindicatifs; mais d'ailleurs
braves, sinceres, & vrais les uns envers les
autres.

Tant que nous restâmes sous la Zône-Tor-
ride, continue M. Forster, nous eûmes à
peine une nuit; & je trouve, dans le Journal
de mon pere, plusieurs articles écrits, quelques
minutes avant minuit, à la lueur du soleil.

Cook.

Cet astre était si peu de temps au-dessous de l'horizon , qu'un crépuscule très-fort ne cessa point de nous éclairer. Ce phénomène frappa d'étonnement Œdidée , qui voulait à peine en croire ses sens. Nous fîmes envain des efforts pour le lui expliquer ; & il nous assura que ses compatriotes le traiteraient de menteur , quand il leur parlerait de la pluie pétrifiée , & du jour perpétuel. Les premiers Vénitiens , qui reconnurent l'extrémité septentrionale du continent de l'Europe , ne furent pas moins surpris de ce que le soleil ne quittait point l'horizon , & ils racontent qu'ils ne pouvaient distinguer le jour de la nuit , que par l'instinct d'un oiseau de mer , qui allait se jucher sur la côte pendant quatre heures : comme nous étions probablement fort éloignés de terre , cette indication nous manqua , & nous avons souvent observé un grand nombre d'oiseaux voltiger autour de nous , pendant toute la nuit , & en particulier de grosses troupes de différentes espèces , jusqu'à quatre heures.

Le 26 , au matin , toute la mer était couverte de glaces : dans l'étendue d'un horizon de quatre ou cinq milles , nous vîmes plus de deux cens grandes Isles , outre une quantité innombrable de petits morceaux.

Cette scène ressemblait aux débris d'un monde fracassé : au milieu de ce bouleversement , on en-

tendait, de toutes parts, les imprécations & les juremens des matelots, qui n'étaient pas encore sortis de leur ivresse.

Cook.

Mon pere & douze autres personnes, furent de nouveau attaqués de rhumatismes, & obligés de garder le lit. Le scorbut ne se montrait pas encore sous un aspect effrayant; mais tous ceux qui en avaient de légers symptomes, (j'étais du nombre) burent, deux fois par jour, du moût de bière frais, entierement chaud, & s'abstinrent, autant qu'il leur fut possible, de viandes salées. La langueur générale, le visage pâle de presque tout le monde, semblaient nous menacer de suites plus funestes. Le Capitaine Cook était très-maigre; il avait une constipation continuelle, & il perdit l'appétit.

Le 31, un petit vent souffla de l'Ouest, & un temps beau & clair, nous fournit l'occasion d'aérer les voiles de rechange, de nettoyer & de fumer les entreponts. A midi, notre latitude était de 59 degrés 40 minutes Sud, & notre longitude 135 degrés 11 minutes Ouest. L'observation de ce jour donna lieu de conjecturer que nous avions un courant Sud; en effet, il eût été difficile d'expliquer pourquoi des masses si énormes de glace, venaient du Sud. L'après-midi, il y eut un calme de quelques heures suivi d'une brise de l'Est,

qui nous mit en état de reprendre notre route au
 Cook. Nord-Ouest un quart Nord.

M. Cook va continuer les détails nautiques de sa route dont nous abrégeons peu de chose ici, parce que cette partie de la navigation est une des plus importantes du Voyage.

Le premier de Janvier 1774, le vent ne resta pas long-temps à l'Est, mais tournant par le Sud à l'Ouest, il fut frais, & suivi d'ondées de neige. Le soir, par 58 degrés 39 minutes de latitude Sud, nous dépassâmes deux Isles de glace, & nous n'en revîmes ensuite que lorsque nous portâmes de nouveau au Sud.

Le 2, à cinq heures du matin, il y eut calme : nous étions à cinquante-huit degrés deux minutes de latitude, & cent trente-sept degrés douze minutes de longitude. Une brise de l'Est succéda au calme, & je gouvernai Nord-d'Ouest quart-Ouest. Je portai ainsi le Cap, parce que je voulais reconnaître un plus grand espace de mer, entre le point où j'étais, & notre route au Sud.

Le 3, à midi, par cinquante-six degrés quarante-six minutes de latitude, & cent trente-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude ; le temps devint beau, & le vent tourna au Sud-Ouest. Nous aperçûmes de petits plongeurs (comme nous les appellions) de la classe

notre route au

détails nautiques
peu de chose
navigation est
ge.

le vent ne resta
ant par le Sud
dées de neige.
es de latitude
de glace, &
que nous por-

y eut calme :
rés deux mi-
-sept degrés
prise de l'Est
Nord-d'Ouest
parce que
d'espace de
notre route.

degrés qua-
ent trente-
de longi-
ent tourna
petits plon-
e la classe

des peterels, que nous jugeâmes être de ceux qu'on voit ordinairement près de terre, sur-tout dans les baies & sur la côte de la Nouvelle-Zélande. Je ne fais que penser de ces oiseaux. S'il y en avait eu davantage, je serais porté à croire que nous n'étions pas alors très-éloignés de terre ; car je n'en avais jamais vu à une aussi grande distance des côtes. Ceux-ci avaient probablement été amenés si loin, par quelques bancs de poisson : en effet, il devait y avoir de ces bancs autour de nous, puisque nous étions environnés d'un grand nombre de peterels bleus, d'albatrosses & d'autres oiseaux, qu'on voit communément dans le grand Océan ; tous, ou presque tous, nous quitterent avant la nuit : nous vîmes aussi deux ou trois morceaux de goémon ; mais il était vieil & gâté.

A huit heures du soir, par cinquante-six degrés de latitude Sud, & cent quarante degrés trente-une minutes de longitude Ouest, le vent se fixant dans l'Ouest, m'obligea de gouverner Nord-Est & m'empêcha de reconnaître un espace à l'Ouest de près de quarante degrés de longitude, & de vingt de latitude. Si le vent avait été favorable, je projettais de courir 15 ou 20 degrés de longitude, plus à l'Ouest, dans le parallèle où nous étions & de retourner ensuite à l'Est, par le cinquantième

 Cook.

parallèle. Cette route aurait tellement coupé l'espace mentionné ci-dessus , qu'il n'aurait plus resté de doute sur la supposition d'une terre dans ces parages : nous avons peu de raisons de penser qu'il y en a une. Nous sommes portés plutôt à croire le contraire ; car nous avons eu une grosse houle creuse , pendant plusieurs jours , de l'Ouest & du Nord-Ouest , quoique le vent ait soufflé d'une direction opposée la plus grande partie de ce temps ; preuve qu'entre ces deux rumb nous n'étions couverts par aucune terre.

Plusieurs personnes de l'équipage avaient encore une fièvre légère , effet des rhumes. Heureusement les remèdes les plus simples la dissipaient , il ne fallait pour cela que quelques jours. Nous n'avions pas plus d'un ou deux hommes à-la-fois sur la liste des malades.

Nous marchâmes au Nord-Est quart-Nord , jusqu'au 6 à midi. Nous étions alors par 52 degrés de latitude Sud , & 135 degrés 32 minutes de longitude Ouest , & à environ deux cens lieues de notre route à Taïti , dans lequel espace , tout examiné , il n'est pas probable qu'il y ait une terre étendue ; il est moins vraisemblable encore qu'il y en ait une à l'Ouest , puisque nous avons eu , & que nous avons encore de ce rumb de grandes lames monstrueuses ; en conséquence , je gouvernai Nord-Est , avec un vent frais de l'Ouest-Sud-Ouest.

ent coupé l'es-
 aurait plus resté
 terre dans ces
 ons de penser
 portés plutôt à
 eu une grosse
 urs, de l'Ouest
 vent ait soufflé
 grande partie de
 x rumb nous
 e.
 avaient encore
 nes. Heureuse-
 la dissipaient,
 es jours. Nous
 ommes à-la-fois
 art-Nord, jus-
 par 52 degrés
 2 minutes de
 ux cens lieues
 el espace, tout
 y ait une terre
 e encore qu'il
 ous avions eu,
 b de grandes
 , je gouvernai
 st-Sud-Ouest.

Le 9, par 48 degrés 17 minutes de latitude
 Sud, & 127 degrés 10 minutes de longitude
 Ouest, je mis le Cap à l'Est, avec un bon vent
 frais de l'Ouest, accompagné d'un temps clair &
 agréable, & d'une grosse houle, qui venait de la
 même direction que le vent.

 Cook.

L'équipage commençait à supporter ces climats
 froids, avec d'autant plus de peine, qu'il n'y
 avait pas d'espérance de retourner en Angleterre
 cette année. D'abord les visages parurent an-
 noncer du découragement, parce que je n'avais
 voulu faire part de mes desseins à personne;
 mais peu-à-peu les matelots se résignèrent à leur
 sort.

Le matin du 10, comme nous avions peu de
 vent, on mit une chaloupe en mer, & plusieurs
 Officiers allerent tuer des oiseaux: ils rapporterent
 des peterels & d'autres qu'on voit ordinairement
 à toutes les distances possibles de terre. Nous
 n'appercevions rien d'ailleurs qui pût nous don-
 ner la moindre espérance d'en trouver aucune,
 & le lendemain, à midi, par 45 degrés 51 mi-
 nutes de latitude Sud, & 122 degrés 12 minutes
 de longitude Ouest, & à un peu plus de deux
 cens lieues de la route que je suivis en allant à
 O-Taïti, en 1769, je changeai de route, &
 je gouvernai Sud-Est avec un vent frais du
 Sud-Ouest un quart-Ouest. Le soir, quand notre

latitude était de 48 degrés 22 minutes Sud , & notre longitude de 121 degrés 29 minutes Ouest, nous trouvâmes la déclinaison de l'aimant de 2 degrés 34 minutes Est : nous n'en avons jamais eu de moindre en-dehors du tropique. Le soir du lendemain , elle fut de 4 degrés 30 minutes Est , & notre latitude 50 degrés 5 minutes Sud , & 119 & demi de longitude Ouest.

Je marchai plus au Sud , jusqu'au soir du 13 , que notre latitude fut de 53 degrés Sud , & notre longitude 118 degrés 3 minutes Ouest. Le vent soufflant alors avec force du Nord-Ouest , avec une brume épaisse & de la pluie , ce qui rendait dangereuse une navigation au large , j'allai au plus près au Sud - Ouest , & je continuai cette route jusqu'à midi du lendemain.

M. Forster ajoute que le 14 , une vague énorme frappa le vaisseau , & inonda les ponts. L'eau de la mer retombait, dit-il, par-dessus nos têtes, & éteignait nos lumières , de sorte que nous croyions quelquefois être engloutis & tomber dans l'abîme. Tout était à flot dans la chambre de mon pere , & son lit absolument rempli d'eau. Son rhumatisme le tourmentait depuis plus de quinze jours , avec tant de violence , qu'il ne pouvait se servir de ses jambes , & ses peines redoublèrent ce matin. Notre situation était alors fort triste , même pour ceux qui avaient conservé leur santé , & in-

Cook.

lupp
bres
L'a
dit
som
Tou
filen
mêm
leur
ritur
faïfa
mens
poss
Ca
autre
que
ont p
guai
sous
toujo
à la
rafraî
partie
nouve
la con
même
regar
surfac

insupportable pour les malades , à qui leurs membres perclus causaient des douleurs excessives. L'aspect de l'Océan était épouvantable , & on eût dit qu'il se mettait en colere de ce que de présomptueux mortels osaient marcher sur son sein. Tout portait l'empreinte de la tristesse , & un silence alarmant régnait autour de nous. Ceux mêmes qui étaient accoutumés à la mer , depuis leur enfance , avaient du dégoût pour les nourritures salées : l'approche de l'heure du dîné nous faisait de la peine , & , dès que l'odeur des alimens atteignait nos organes , il nous était impossible d'en manger.

Ce voyage ne peut être comparé à aucun autre , pour la multitude de fatigues & des maux que nous avons essuyés. Les Navigateurs , qui ont parcouru la mer du Sud avant nous , naviguaient en-dedans du tropique , ou du moins sous la zone-tempérée. Ils jouissaient presque toujours d'un ciel doux & serein , & ils marchaient à la vue des terres qui leur fournissaient des rafraîchissemens. De pareilles campagnes sont des parties de plaisir , à côté des nôtres. Les objets nouveaux & attrayans soulagent l'esprit , égalaient la conversation & raniment le corps : mais les mêmes points de vue frappaient sans cesse nos regards ; la glace , la brume , les tempêtes & la surface ridée de la mer , formaient une scène

 Cook.

Cook.

lugubre, que n'égayaient jamais les rayons du soleil : enfin le climat était froid, & nous mangions des alimens détestables. En un mot, il semblaient que tout notre être se desséchait, & nous devenions indifférens à tout ce qui anime la vie en d'autres temps. Nous sacrifions notre santé, nos sentimens, nos jouissances, à la gloire de naviguer dans des parages inconnus jusqu'alors.

La situation des matelots était aussi affligeante que celle des Officiers, par une autre cause. Leur biscuit, qu'on avait trié à la Nouvelle-Zélande, cuit de nouveau, & ensuite encaissé, était aussi gâté qu'auparavant; ce qui provenait de ce que, dans le triage, on en conserva de mauvais & de ce que les tonneaux n'avaient été ni assez fumigés, ni assez séchés. Ils ne recevaient tous d'ailleurs que les deux tiers de leur ration ordinaire; mais une si petite quantité de biscuit, étant à peine suffisante quand il est bon, était bien loin de l'être alors, qu'il y en avait la moitié de pourri. Ils ne se plaignaient point: ce jour cependant le premier aide du maître vint dire, avec amertume, au Capitaine, que ni lui, ni ses camarades n'avaient de quoi se rassasier; & il lui montra, en même-temps des restes pourris & puans de son pain. Ses remontrances eurent de l'effet, & tout l'équipage reçut une ration ordinaire. M. Cook semblait recouvrer ses forces; mais

les rayons du
froid, & nous
En un mot, il
desséchait, &
ce qui anime
sacrifions notre
ces, à la gloire
nis jusqu'alors.
aussi affligeante
e autre cause.
a Nouvelle-Zé-
e encaissé, était
provenait de ce
rva de mauvais
ent été ni assez
recevaient tous
ur ration ordi-
tité de biscuit,
est bon, était
y en avait la
aient point: ce
du maître vint
ne, que ni lui,
moi se rassasser;
es restes pourris
ntrances eurent
cut une ration
vrer ses forces;
mais

mais ceux qui étaient attaqués de rhumatismes, se trouvaient aussi indisposés que jamais.

Cook.

Le Capitaine Cook continue ainsi: le vent ayant tourné au Nord, & la brume continuant, je cinglai à l'Est, sous les basses voiles & les huniers, tous les ris pris. Mais nous ne pûmes pas long-temps porter ces voiles; car, avant huit heures du soir, le vent, qui devint une tempête, nous obligea de mettre en panne, sous le perroquet d'artimon, jusqu'au matin du 16; le vent ayant alors beaucoup diminué & passé à l'Ouest, on hissa les basses voiles, & les huniers, tous les ris pris, & je marchai au Sud. Bientôt le ciel s'éclaircit; & le soir, notre latitude fut de 56 degrés 48 minutes Sud, & notre longitude de 119 degrés 8 minutes Ouest.

Nous continuâmes à marcher au Sud, inclinant à l'Est, jusqu'au 18, que nous portâmes au Sud-Ouest, avec un vent de Sud-Est, étant par 61 degrés 9 minutes de latitude Sud, & 116 degrés 7 minutes de longitude Ouest. A dix heures du soir, il y eut un calme, qui dura jusqu'à deux heures du lendemain au matin: une brise se leva du Nord, devint bientôt un vent frais, & se fixa au Nord-Est, j'en profitai pour gouverner Sud; jusqu'à midi du 20, par 62 degrés 34 minutes de latitude Sud, & 116 degrés 24 minutes de longitude Ouest; il y eut un nouveau calme,

 Cook.

Dans cette position, nous avions en vue deux Isles de glace, dont l'une semblaît aussi large que la plus grande de celles que nous avions rencontrées jusqu'ici : elle n'avait pas moins de deux cens pieds de hauteur, & elle se terminait par un pic ressemblant à la coupole de l'Eglise de S. Paul. Comme une grosse houle venait de l'Ouest, il n'était pas probable qu'il y eût une terre, entre nous & le méridien, de 133 degrés & demi, point de longitude où nous étions, sous cette latitude, quand nous cinglâmes au Nord. Durant toute cette route, nous n'avions rien vu qui pût nous porter à croire que nous étions dans les environs d'une terre. A la vérité, nous avons apperçu souvent du goëmon ; mais je suis sûr que ce n'est pas un signe assuré de la proximité de terre, puisqu'on rencontre du goëmon sur toutes les parties de l'Océan. Après un calme de quelques heures, nous eûmes un vent de Sud-Est, mais il fut très-incertain & accompagné de grosses ondées de neige : enfin il se fixa au Sud quart-Sud-Est, & nous forçâmes de voiles à l'Est. Le vent fut frais, avec un froid perçant, de la neige avec une pluie neigeuse.

Le 22, par 62 degrés 5 minutes de latitude Sud, & 112 degrés 24 minutes de longitude Ouest, nous vîmes une Isle de glace, un peterel antarctique, plusieurs peterels bleus, & quelques

ns en vue deux
aussi large que
avons rencon-
moins de deux
terminait par
de l'Eglise de
oule venait de
qu'il y eût une
de 133 degrés
à nous étions,
s cinglâmes au
, nous n'avions
croire que nous
re. A la vérité,
goëmon ; mais
signe assuré de
n rencontre du
l'Océan. Après
nous eûmes un
ès - incertain &
e neige : enfin
, & nous for-
t frais, avec un
pluie neigeuse.
tes de latitude
s de longitude
ace, un peterel
us, & quelques

autres oiseaux connus ; mais rien ne nous donnait
espoir de trouver terre.

Cook.

Le 23, à midi, notre latitude fut 62 degrés
24 minutes Sud, & notre longitude 110 degrés
22 minutes. L'après-midi, nous dépassâmes une
Isle de glace. Le vent, qui était frais, continua
à tourner à l'Ouest ; & le lendemain au matin,
à huit heures, comme il soufflait du Nord de
l'Ouest, je gouvernai Sud quart-Sud-Ouest &
Sud-Sud-Ouest. Nous étions alors par 63 degrés
20 minutes de latitude Sud, & 108 degrés 7 mi-
nutes de longitude Ouest, & nous avions une
grosse houle du Sud-Ouest. Je suivis la même
route, jusqu'à midi du lendemain 25, que je
gouvernai droit au Sud : notre latitude était à ce
moment de 65 degrés 24 minutes Sud, & notre
longitude de 109 degrés 31 minutes Ouest. Le
vent venait du Nord ; le temps était doux &
assez agréable, & nous n'apercevions pas un seul
morceau de glace, ce qui nous parut un peu
extraordinaire, car, un mois auparavant & à en-
viron deux cens lieues à l'Est, nous fûmes en
quelque sorte, enfermés par de grandes Isles de
glace, dans cette même latitude. Nous vîmes une
pintade peterele, des peterels bleus, & un
petit nombre d'albatrosses brunes. Le soir, sous le
même méridien, & par 65 degrés 44 minutes
de latitude Sud, la déclinaison de l'aimant fut de

 Cook.

19 degrés 27 minutes Est ; mais le lendemain au matin, par 66 degrés 20 minutes de latitude Sud, & la même longitude qu'on a énoncée plus haut, elle fut seulement de 18 degrés 20 minutes Est : le moyen entre ces deux termes, approche probablement davantage de la vérité. Nous avions alors neuf petites Isles en vue ; &, bientôt après, nous entrâmes, pour la troisième fois, dans le Cercle Polaire Antarctique, par 109 degrés 31 minutes de longitude. A midi, voyant quelque chose qui ressembloit à une terre au Sud-Est, on orienta les voiles à l'instant, & je portai dessus. Bientôt après, nous ne découvrîmes plus rien ; mais je suivis la même route jusqu'à huit heures du lendemain, que nous fûmes bien assurés que c'était un brouillard ou de la brume : je remis le Cap au Sud, avec une jolie brise du Nord-Est, accompagnée d'une brume épaisse de neige & de pluie neigeuse.

Les Isles de glace devinrent alors plus fréquentes qu'auparavant, & par 69 degrés 38 minutes de latitude Sud, & 108 degrés 12 minutes de longitude Ouest, nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes. Comme nous commencions à avoir besoin d'eau, on mit deux chaloupes en mer, & on en prit des morceaux, qui donnerent environ dix tonneaux d'eau douce. Les matelots, qui travaillèrent à cette opération, eurent froid ;

lendemain au
s de latitude
énoncée plus
ès 20 minutes
es, approche
e. Nous avions
ientôt après,
fois, dans le
109 degrés
voyant quel-
erre au Sud-
, & je portai
ouvrimés plus
e jusqu'à huit
fûmes bien
de la brume:
jolie brisé du
me épaisse de
ors plus fré-
egrés 38 mi-
s 12 minutes
imes un banc
commencions
chaloupes en
ui donnerent
Les matelots,
eurent froid;

mais ils étaient accoutumés à ces fatigues. Je fis de petites bordées sur le parage où nous étions; car une brume épaisse nous empêchait de voir à deux cens verges autour de nous; &, comme nous ne connaissions pas l'étendue des glaces flottantes, je n'osai pas gouverner au Sud, avant que le temps fût clair. Nous passâmes ainsi la nuit, ou plutôt cette partie des vingt-quatre heures qui répondait à la nuit; car il n'y avait d'autre obscurité que celle qu'occasionnait les brouillards.

A quatre heures du matin du 29, la brume se dissipa, & le jour devenant clair & serein, je gouvernai de nouveau au Sud, avec un joli vent du Nord-Est & du Nord-Nord-Est. La déclinaison de l'aimant était de 22 degrés 41 minutes Est, par 69 degrés 45 minutes de latitude Sud & 108 degrés 5 minutes de longitude Ouest; & l'après-midi, à la même longitude, & par 70 degrés 23 minutes de latitude Sud, elle fut de 24 degrés 81 minutes Est. Bientôt le ciel s'embruma, & l'air devint très-froid. Je continuai ma route au Sud, & nous laissâmes derrière nous un morceau de goëmon, couvert de bernacles, qu'une albatrosse brune mangeait. A dix heures, nous dépassâmes une Isle de glace, qui n'avait pas moins de trois ou quatre milles de circonférence. On en voyait plusieurs autres à l'avant. Le temps devenant brumeux, je serrai

 Cook.

 Cook.

le vent au Nord ; mais , en moins de deux heures , le ciel s'éclaircit , & je remis le Cap au Sud.

Le 30 , à quatre heures du matin , nous observâmes que les nuages au-dessus de l'horizon au Sud , étaient d'une blancheur de neige , extraordinairement brillante. Nous savions que cela annonçait une plaine de glace : bientôt on la découvrit du haut des mâts ; & , à huit heures , nous étions près de ses bords : elle s'étendait à l'Est & à l'Ouest , fort au-delà de la portée de notre vue ; & , la moitié de l'horizon était éclairée par les rayons de lumière qu'elle réfléchissait jusqu'à une hauteur considérable. Je comptai distinctement en-dedans de la plaine , quatre-vingt-dix-sept collines de glace , outre celles qui étaient sur les bords , la plupart très-larges , & ressemblant à une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres , & se perdant dans les nuages. Le bord extérieur & septentrional de cette immense plaine , était composé de glaces flottantes ou brisées , empilées & ferrées les unes contre les autres , de manière qu'aucun corps ne pouvait y pénétrer ; cette bordure avait environ un mille de large : par derrière , la glace solide ne formait plus qu'une seule masse très-compacte. Excepté les collines , elle était un peu basse & plate ; mais sa hauteur semblait s'augmenter en allant vers le Sud ; & , de ce côté , on n'en apper-

de deux heures,
 ap au Sud.
 n, nous obser-
 e l'horizon au
 neige, extraor-
 ions que cela
 bientôt on la
 à huit heures,
 elle s'étendait
 e la portée de
 n était éclairée
 lle réfléchissait
 . Je comptai
 aine, quatre-
 tre celles qui
 très-larges, &
 gnes s'élevant
 dant dans les
 ptentional de
 osé de glaces
 rrées les unes
 ucun corps ne
 avait environ
 a glace solide
 très-compacte.
 peu basse &
 ugmenter en
 n n'en apper-

cevait pas l'extrémité. On n'a jamais vu, je pense, des montagnes comme celles-ci, dans les mers du Groënland, du moins je ne l'ai lu nulle part, & je ne l'ai point oui dire; de sorte qu'on ne doit pas établir une comparaison entre les glaces du Nord & celle de ces parages. Il faut convenir que ces montagnes prodigieuses ajoutent un si grand poids aux plaines qui les renferment, qu'il est bien différent de naviguer sur cette mer glacée ou sur celle du Groënland.

Je ne dirai pas qu'il fut par-tout impossible d'avancer plus loin au Sud; mais la tentative aurait été dangereuse & téméraire; &, dans ma position, aucun Navigateur, je crois, n'y aurait pensé. A la vérité, c'était mon opinion, ainsi que celle de la plupart des Officiers, que cette glace s'étendait jusqu'au Pole, ou que peut-être elle touchait à quelque terre, à laquelle elle est fixée dès les temps les plus anciens; qu'au Sud de ce parallèle, se forment d'abord toutes les glaces que nous trouvions çà & là au Nord; qu'elles en sont ensuite détachées par des coups de vent, ou par d'autres causes, & jetées au Nord par les courans, que dans les latitudes élevées, nous avons toujours reconnu porter vers cette direction.

En approchant, nous entendîmes des penguins, mais nous n'en vîmes point; & nous n'aperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiseaux, qui nous

 Cook.

Cook.

donnassent lieu d'en conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au Sud de cette glace; &, dans ce cas, les oiseaux & les autres animaux ne peuvent habiter que sur la glace elle-même, dont elle doit être entièrement couverte. Comme j'avais l'ambition d'aller plus loin qu'aucun des premiers Navigateurs, & aussi loin qu'il est possible à un homme de s'avancer, je ne fus pas fâché de rencontrer cet obstacle, qui abrégait les dangers & la fatigue inséparable de la navigation des parages du Pole Austral. Puisque donc il ne me restait aucun moyen de marcher un pouce plus avant au Sud, je revirai & je remis le Cap au Nord: Nous étions alors par 71 degrés 10 minutes de latitude Sud, & 106 degrés 54 minutes de longitude Ouest.

Heureusement le temps était clair, quand nous rencontrâmes cette glace, nous la découvrimus assez-tôt; car, dès que j'eus reviré, une brume épaisse nous enveloppa. Le vent était à l'Est & soufflait frais; de sorte que je pus retourner une seconde fois sur un espace, que nous avions mal examiné. A midi, le mercure, dans le thermomètre, se tint à 32 degrés & demi, & l'air fut extrêmement froid. Une brume épaisse continua avec des ondées de neige; & nos agrêts eurent une couverture de glace de près d'un

proximité d'une
 bit y en avoir
 ans ce cas, les
 euvent habiter
 elle doit être
 vais l'ambition
 nièrs Naviga-
 e à un homme
 de rencontrer
 dangers & la
 n des parages
 ne me restait
 nce plus avant
 ap au Nord :
 10 minutes de
 minutes de lon-

clair, quand
 ous la décou-
 s reviré, une
 vent était à
 e pus retour-
 e, que nous
 ercure, dans
 & demi, &
 brume épaisse
 & nos agrêts
 de près d'un

pouce d'épaisseur. L'après-midi du lendemain, la brume s'éclaircit par intervalles ; mais le ciel était sombre & nébuleux, & l'air excessivement froid : cependant, dans notre horizon, il n'y avait point de glace sur la mer.

Cook.

Je portai au Nord, avec un vent d'Est, jusqu'à l'après-midi du premier Février ; lorsque, rencontrant des glaces flottantes, détachées d'une Ile au-dessus du vent, je mis deux chaloupes en mer ; &, après qu'on en eut pris des morceaux, je continuai ma route au Nord, & au Nord-Est ; avec de jolies brises du Sud-Est, accompagnées de beau temps, & quelquefois de neige & de pluie neigeuse.

Le 4, nous étions par 65 degrés 42 minutes de latitude Sud, & 99 degrés 44 minutes de longitude. Le lendemain, la force & la position du vent varierent beaucoup, & il y eut de la neige & de la pluie neigeuse. Enfin, le 6, après un calme de quelques heures, nous atteignîmes une brise du Sud, qui bientôt fraîchit, se fixa à l'Ouest-Sud-Ouest, & fut suivi de neige & de pluie neigeuse.

Je formai alors la résolution de marcher au Nord, & de passer l'hiver suivant en-dedans du Tropique, si je ne découvrais point de terre ; avant d'y arriver. J'étais bien persuadé qu'il n'y a point de continent dans cette mer, à moins

Cook.

qu'il ne soit si loin au Sud, que les glaces le rendent inaccessible ; & si j'en trouvais un dans l'Océan Atlantique Austral, il était nécessaire d'employer tout l'été à le reconnaître. D'un autre côté, en ne supposant point de terre, dans l'Océan Atlantique Austral, nous pouvions arriver au Cap en Avril, & finir ainsi l'expédition, du moins relativement à ce continent, premier objet du Voyage. Mais en quittant, à cette époque, la mer Pacifique du Sud, avec un bon vaisseau, envoyé expressément pour faire des découvertes, & un équipage en santé, des provisions & des munitions de toute espèce, j'aurais manqué de constance, & on aurait pu m'accuser de peu de jugement, puisque je supposais par-là que la mer Pacifique du Sud a été si bien reconnue, qu'il n'y a plus rien à découvrir. Je ne pensais pas ainsi : quoique j'eusse prouvé qu'il ne peut y avoir de continent que fort loin au Sud, il restait encore de la place pour de très-grandes Isles dans des parages, qui n'avaient pas été entièrement examinés. Plusieurs de celles qu'on y a trouvées jadis, n'étaient d'ailleurs qu'imparfaitement reconnues, & leurs positions mal déterminées. Je croyais en outre qu'une campagne plus longue au milieu de cette mer, avancerait les progrès de la Navigation, de la Géographie, & peut-être de l'Histoire Naturelle, &c. J'avais plusieurs

fois
Cap
de
Sud
les
ma
ne
I
emp
d'ab
été
un
ne
ou
posi
pou
ensu
à l'
con
il fa
de
juste
ver
app
cet
le
M.
ce

les glaces le
 uvais un dans
 ait nécessaire
 re. D'un autre
 , dans l'Océan
 arriver au Cap
 n , du moins
 nier objet du
 e époque, la
 bon vaisseau,
 s découvertes,
 visions & des
 is manqué de
 er de peu de
 là que la mer
 connue, qu'il
 e pensais pas
 peut y avoir
 il restait en-
 les Isles dans
 entierement
 y a trouvées
 faitement re-
 terminées. Je
 plus longue
 t les progrès
 ie , & peut-
 vais plusieurs

fois communiqué mes idées sur cette matière au Capitaine Furneaux ; mais , comme l'exécution de ces projets dépendait de notre navigation au Sud, qui pouvait durer plus ou moins, suivant les circonstances, pour ne pas courir le risque de manquer au premier objet de l'expédition, je ne pris point de parti.

Puisqu'il ne m'était encore rien arrivé , qui empêchât de remplir ces vues, je me proposais d'abord de rechercher la terre, qu'on dit avoir été découverte par Juan Fernandez, il y a environ un siècle, dans le trente-huitième parallèle ; si je ne la retrouvais pas, de chercher l'Isle de Pâque ou la terre de Davis, dont on connaît si peu la position, que les tentatives faites dernièrement pour la trouver, n'ont pas réussi. Je projettais ensuite d'entrer dans le Tropique, & de m'avancer à l'Ouest, en relâchant sur les Isles que je rencontrerais, jusqu'à notre arrivée à O-Taïti, où il fallait m'arrêter pour apprendre des nouvelles de l'Aventure. Je pensais aussi à porter à l'Ouest jusqu'à la terre *Australe du S. Esprit*, découverte par Quiros, & que M. de Bougainville appelle *les grandes Cyclades*. Quiros dit que cette terre est considérable, ou qu'elle gît dans le voisinage de quelque terre étendue ; & , comme M. de Bougainville n'a ni confirmé, ni réfuté ce dernier point, je crus qu'il valait la peine

 Cook.

 Cook.

d'être éclairci. De cette terre, mon dessein étoit de gouverner au Sud & de retourner à l'Est, entre le cinquante ou le soixantième parallèle; me proposant, s'il étoit possible, de gagner le travers du Cap de Horn, au mois de Novembre suivant, temps où nous aurions devant nous la meilleure partie de l'été, pour reconnaître la portion Australe de l'Océan Atlantique. Quelque grande que fût cette entreprise, son exécution me sembloit possible; &, quand je la communiquai aux Officiers, j'eus la satisfaction de voir qu'ils l'adoptèrent avec joie. Je ne rendrais pas justice à ces Messieurs, si je ne déclarais pas ici qu'ils ont toujours montré beaucoup d'empressement à exécuter toutes les mesures que je jugeais convenables de prendre. Il est à peine besoin de dire, que les matelots, de leur côté, donnerent des preuves d'obéissance & d'activité; &, en cette occasion, ils furent si loin de désirer la fin du voyage, qu'ils se réjouirent de le voir prolonger d'un an, & d'arriver bientôt dans un climat plus doux.

Je gouvernai alors au Nord, inclinant à l'Est; &, le soir, nous fûmes surpris par une furieuse tempête de l'Ouest-Sud-Ouest, accompagnée de neige & de pluie neigeuse. Elle s'éleva si subitement, qu'avant que nous puissions plier les voiles, deux vieux huniers, que nous avions envergués,

son dessein étoit
 tourner à l'Est,
 tième parallèle;
 , de gagner le
 s de Novembre
 ns devant nous
 r reconnaître la
 ntique. Quelque
 , son exécution
 je la communi-
 sfaction de voir
 ne rendrais pas
 déclarais pas ici
 coup d'empresse-
 es que je jugeais
 peine besoin de
 , donnerent des
 ; & , en cette
 esirer la fin du
 voir prolonger
 s un climat plus

clinant à l'Est;
 r une furieuse
 compagnie de
 éleva si subite-
 plier les voiles,
 ns envergés,

urent mis en pièces, & le reste de la voile
 fort endommagé. Le coup de vent dura, sans la
 moindre interruption, jusqu'au lendemain matin
 qu'il commença à diminuer, mais il souffla ce-
 pendant très-frais jusqu'à midi du 12, qu'il y eut
 calme.

Nous étions, par 50 degrés 14 minutes de
 latitude Sud, & 95 degrés 18 minutes de longi-
 tude Ouest. Le thermomètre avait regagné le
 quarante-huitième degré. Comme plusieurs oiseaux
 voltigeaient autour du bâtiment, je profitai du
 calme pour mettre une chaloupe en mer, & les
 chasseurs en tuerent quelques-uns, que nous
 mangeâmes le lendemain. L'un étoit de l'espèce
 connue sous le nom de *poule du Port-Egmont*,
 de l'espèce goeland, à-peu-près de la grosseur
 d'un corbeau, d'un plumage brun-foncé, excepté
 au-dessous de chaque aile, où il a des plumes
 blanches. Les autres oiseaux étoient des albatrosses
 ou des fauchets.

Nous eûmes une brise du Nord-Ouest, après
 un calme de quelques heures, & nous forçâmes
 de voiles au Sud-Ouest pendant vingt-quatre
 heures; &, durant cette route, nous vîmes un
 morceau de bois, un paquet de goëmon & un
 petrel plongeur. Le vent ayant tourné plus à
 l'Ouest, je revirai, & je forçai de voiles au Nord,
 jusqu'au 15. M. Forster observe qu'à cette époque,

 Cook.

un grand nombre de personnes étaient toujours attequées de violens rhumatismes, qui les privaient de l'usage de leurs membres, mais le sang des malades était si faible, qu'ils avaient peu de fièvre. Quoique l'usage de la *sour-krou* eut empêché le scorbut de paraître pendant le froid; cependant, comme elle est composée de choux, elle n'était pas, dit-il, assez nourrissante pour que nous puissions nous passer de biscuit & de bœuf salé: mais le premier étant pourri, & l'autre presque consumé par le sel, cette nourriture ne rendait pas au corps sa force & sa vigueur. Mon Pere, qui avait éprouvé des douleurs extrêmes durant la plus grande partie de notre campagne au Sud-Est, eut des maux de dents, les joues enflées, des maux de gosier, & un mal-aise par-tout le corps, jusqu'au milieu de Février, qu'il parut sur le pont avec une maigreur effrayante. Le chaud, qui lui était salutaire, fut funeste au Capitaine Cook: sa maladie bilieuse semblait avoir disparu, mais il manquait toujours d'appétit: le retour au Nord lui procura une obstruction dangereuse, qu'il voulut cacher à tout l'équipage: en s'efforçant de manger comme les autres, il accrut le mal, au lieu de le guérir. La douleur augmenta tellement, qu'il fut contraint de garder le lit, & de recourir à une médecine, qui, au-lieu de produire l'effet qu'on en espérait, causa un vomisse-

men
mar
qui
les
zi p
plus
en n
quân
il de
cun
pique
C
men
sible
58 n
nute
agréa
d'été
la N
mètre
N
que l
dema
nute
lèle
nan
dans
L

ment très - fort. Il eut bientôt un hoquet alarmant, qui dura plus de vingt-quatre heures, & qui nous fit désespérer de sa vie. On essaya tous les remèdes, & tous les remèdes étaient inutiles. Il passa une semaine entière dans le danger le plus imminent. Notre domestique tomba malade en même-temps que le Capitaine, & nous manquâmes de le perdre. Mais, depuis cette époque, il devint si faible, qu'il ne put nous être d'aucun service, pendant notre route entre les Tropiques.

 Cook.

Comme nous avançons au Nord, le changement de l'air nous affecta d'une manière plus sensible. Le 20, à midi, nous étions par 39 degrés 58 minutes de latitude Sud, & 94 degrés 37 minutes de longitude Ouest. Le ciel était clair & agréable, & on peut dire que ce fut le seul jour d'été que nous ayions eu depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. Le mercure dans le thermomètre s'éleva à 66 degrés.

Nous continuâmes à gouverner au Nord, parce que le vent restait dans l'ancien rumb; & le lendemain, à midi, nous étions à 37 degrés 54 minutes de latitude Sud; c'est-à-dire, dans le parallèle où l'on place l'Isle découverte par Juan Fernandez. Rien cependant n'annonçait une terre dans notre voisinage.

Le lendemain, à midi, notre latitude fut 36

Cook.

degrés 10 minutes Sud, & notre longitude 94 degrés 56 minutes Ouest. Bientôt après, le vent tourna au Sud-Sud-Est, & M. Cook mit en état de gouverner Ouest-Sud-Ouest. Il crut qu'en suivant cette direction, il trouverait plus probablement la terre qu'il cherchait, & cependant il n'avait aucune espérance de réussir; car une large houle creuse venait du même rumb. Il suivit cependant cette route jusqu'au 25, que le vent ayant passé de nouveau à l'Ouest, il abandonna ses recherches, & il porta au Nord, afin d'atteindre la latitude de l'Isle de Pâque: on était alors par 37 degrés 52 minutes, & 101 degrés 10 minutes Ouest de longitude. La situation dangereuse où se trouvait le Capitaine, fut peut-être la raison pour laquelle on n'avançât pas plus loin au Sud.

J'étais bien assuré, dit M. Cook, que la terre découverte par Juan Fernandez, si jamais elle a existé, ne peut être qu'une petite Isle: car il y a peu d'espace pour une grande terre, ainsi qu'on le voit clairement par les routes du Capitaine Wallis, de M. de Bougainville, de l'Endéavour, & celle de la Résolution. Si l'on veut lire des détails sur la découverte dont il est ici question, on les trouve dans la Collection des Voyages à la mer du Sud par M. Dalrymple. Cet Ecrivain place la terre sous le méridien de 90 degrés, où je crois

longitude 94
près, le vent
mit en état
fut qu'en sui-
plus probable-
cependant il
car une large
. Il suivit ce-
le vent ayant
donna ses re-
d'atteindre la
alors par 37
s 10 minutes
dangereuse où
t-être la rai-
plus loin au

que la terre
jamais elle a
Isle : car il y
e, ainsi qu'on
du Capitaine
l'Endéavour,
veut lire des
ici question,
es Voyages à
Cet Ecrivain
90 degrés,
où je crois

où je crois qu'elle ne peut pas être, puisque M. de Bougainville semble avoir reconnu les parages sous ce méridien, & nous avions alors examiné la mer depuis le 94 degré jusqu'au 101 degré. Il n'est pas probable qu'elle gisse à l'Est de 90 degrés, parce que, dans ce cas, elle aurait été apperçue par les vaisseaux qui vont des parties Nord, aux parties méridionales de l'Amérique. M. Pingré, dans un petit Traité sur le Passage de Vénus, publié en 1768, donne des détails sur une terre qu'on dit avoir été découverte par les Espagnols, en 1714, à 38 degrés de latitude, & à 550 lieues de la côte du Chili; c'est-à-dire, à 110 ou 111 degrés de longitude Ouest, & à un ou deux degrés de la route de l'Endéavour, de sorte qu'il est difficile que ce soit là sa position. En un mot, elle ne peut être qu'aux environs du 106 ou du 108 degrés de méridien Ouest, & alors ce n'est qu'une petite Ile, ainsi que je l'ai déjà observé.

Comme ma colique bilieuse me retenait toujours au lit, M. Cooper, le premier Officier sous moi, avait la conduite du vaisseau, & je fus fort satisfait de sa petite administration. Les symptômes les plus dangereux de ma maladie, ne se dissipèrent qu'après bien des soins. M. Patten, Chirurgien de la Résolution, me donna des preuves d'un habile Médecin, & d'une garde compa-

 Cook.

tiffante, & je reconnaitrais mal les soins envers moi, si je ne lui témoignais pas ma reconnaissance d'une manière publique. Quand je commençai à guérir, un chien appartenant à M. Forster, qui l'aimait beaucoup, fut la victime de mon estomac délicat. Il n'y avait aucune autre viande fraîche à bord, & j'eus du goût pour cette chair, ainsi que pour le bouillon qu'on en fit, lorsque je ne pouvais supporter aucune autre nourriture : ce mets, qui aurait rendu la plupart des Européens malades, me donna de la force & avança ma convalescence ; tant il est vrai que la nécessité ne connaît point de loi.

Le 28, par 33 degrés 7 minutes de latitude Sud, & 102 degrés 33 minutes de longitude Ouest, nous commençâmes à voir des poissons volans, des oiseaux d'œufs & des *nodies*, qui, à ce qu'on dit, ne vont pas à plus de 60 ou 80 lieues de terre, mais on n'est pas assuré de cela. Personne ne sait à quelle distance s'écartent des côtes les oiseaux de mer ; pour moi, je ne crois point qu'il y en ait un seul sur lequel on puisse compter, pour annoncer, avec certitude, le voisinage de la terre.

Par 30 degrés 30 minutes de latitude Sud, & 101 degrés 45 minutes de longitude Ouest, nous commençâmes à voir des frégates : par 29 degrés 44 minutes de latitude, & 100 degrés

45 minutes de longitude Ouest, nous eûmes calme près de deux jours, & pendant cet intervalle, la chaleur fut insupportable ; mais ce qu'il faut remarquer, il y eut une très-grosse houle du Sud-Ouest.

Cook.

Le scorbut faisait de grands progrès, M. Forster, fils, en eut une forte atteinte. Des taches livides, les gencives gâtées, l'enflure de ses jambes, jointes à des douleurs violentes, l'affaiblirent extrêmement dans l'espace de peu de jours ; & son estomac étant dérangé, il ne put pas prendre assez de moût pour dissiper le mal. Beaucoup d'autres personnes, qui se traînaient péniblement sur les ponts, étaient dans le même cas, & jusqu'au Chirurgien, qui eut une maladie bilieuse, qui fit craindre pour ses jours.

Cependant on rencontrait déjà un grand nombre d'oiseaux, tels que des frégates, des oiseaux du Tropique, & des oiseaux d'œufs, des *nodies*, des fauchets, &c. on vit plusieurs morceaux d'éponge, & d'une petite feuille sèche, ressemblant à une baie ; bientôt après un serpent de mer, pareil à celui qu'on avait découvert auparavant aux Isles du Tropique, & une grande multitude de poissons. On prit quatre albacores, qui furent très-agréables à l'équipage, & sur-tout à M. Cook, qui sortait de maladie. La moindre pesait 23 liv.

On n'avait pas mangé de poisson frais depuis cent jours.

Cook.

Isle de
Pâque.

Le 11, à huit heures du matin, on vit du haut des mâts une terre dans l'Ouest; & à midi, on observa de dessus le pont qu'elle s'étendait de l'Ouest, trois-quarts Nord, à l'Ouest, quart Sud-Ouest, à la distance d'environ douze lieues.

Il est difficile de décrire la joie que ressentit l'équipage. On avait passé trois mois & demi sans voir terre; les tempêtes, les calmes, les changemens de climat, la mauvaise nourriture, & les fatigues de toute espèce, avaient affaibli tout le monde. Chacun reprenait son courage & sa gaieté.

Je ne doutai point que ce ne fût la terre de Davis ou l'Isle de Pâque; car son aspect du point où nous étions, correspondait parfaitement à ce qu'en dit Wafer. L'Isle était alors d'un aspect noir & un peu désagréable. On s'amusa à prendre des goulus de mer, dont plusieurs nageaient autour du vaisseau, & se jetaient avidement sur l'hameçon, qui était amorcé de porc ou de bœuf salé.

Le lendemain, on força de voiles sur la terre, & à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes des Habitans. A mesure que nous avançons, la terre semblait fertile: il y avait peu de verdure; & on

Voyait à peine quelques buissons ; mais , dans notre situation , le rocher le plus stérile était un charmant spectacle. Ce qui attirait davantage nos regards , c'étaient les statues que l'équipage de Roggevin , prit pour des idoles (a). Nous vîmes une plus grande quantité de feux aux environs. Nous passâmes la soirée à remarquer l'exactitude avec laquelle notre vaisseau trouvait la longitude. Nous étions arrivés directement à cette Ile , quoique plusieurs autres Navigateurs , tels que Byron , Carteret , Wallis , & Bougainville l'eussent manqué , après avoir pris leur point de départ d'une Ile aussi peu éloignée que celle de Juan Fernandez : il paraît que le Capitaine Carteret s'égara uniquement à cause d'une latitude fautive dans les Tables Géographiques qu'il consulta. Nous admirions la construction ingénieuse de nos deux montres marines. Malheureusement celle de M. Arnold s'arrêta immédiatement après avoir quitté la Nouvelle-Zélande , au mois de Juin , 1773 ; mais celle de M. Kendall est allé parfaitement jusqu'à notre retour en Angleterre. Il semble cependant que , dans une longue route , il faut plus compter sur les observations des distances.

Cook.

(a) Voyez la Collection des Voyages dans la mer du Sud , par M. Dalrymple.

Cook.

de la lune au soleil & aux étoiles, si elles sont faites avec de bons instrumens, que sur les gardes-temps. La méthode de déduire la longitude, d'après les distances du soleil & de la lune, ou de la lune & des étoiles, une des découvertes les plus précieuses qu'ait fait la Navigation, doit immortaliser ses premiers Inventeurs. Tobias Mayer, Professeur Allemand à Gottingen, fut le premier qui entreprit la tâche laborieuse de calculer des Tables pour cela ; & le Parlement d'Angleterre a accordé une récompense à ses héritiers. Depuis sa mort, de nouveaux calculs ont rendu sa méthode si facile, que la longitude en mer ne sera peut-être jamais déterminée avec plus de précision par aucun autre moyen.

La latitude de l'Isle de Pâque correspond, à une minute ou deux près, avec celle qui est marquée dans le Journal manuscrit de Roggewin, & sa longitude n'est fautive que d'un degré. La latitude que lui donnent les Espagnols, est aussi exacte ; mais ils se trompent d'environ trente lieues sur la longitude.

Nous ne cessions de regarder le rivage composé de roches brisées, dont l'aspect caverneux & la couleur noire & ferrugineuse, annonçait des vestiges d'un feu souterrain. Nous observâmes surtout deux rochers : la forme de l'un était singulière, il ressemblait à une colonne ou obélisque

énorme, & tous les deux étaient remplis d'une quantité innombrable d'oiseaux de mer, dont les cris discordans assourdisaient nos oreilles. A mesure que nous avançons, le terrain s'inclinait doucement vers la mer. Sur la pente, nous découvrimus plusieurs plantations à l'aide de nos lunettes; en général cependant la surface de l'Isle paraissait très-déserte & très-seche. Mais nos yeux, privés si long-temps du doux spectacle de la verdure, se portaient sans cesse sur cette Isle, où nous appercevions des Naturels presque nus, qui descendaient précipitamment du haut des collines pour se rendre à la greve.

Cook.

Bientôt une pirogue montée par deux hommes, s'approcha de nous; ils apportèrent des plantains, qu'ils monterent dans notre vaisseau à l'aide d'une corde, & ils retournerent ensuite à terre; ce qui nous donna une bonne opinion des Insulaires, & nous fit espérer de trouver les rafraîchissemens dont nous avions besoin.

Dès que les Indiens furent près de nous, pour demander une corde, ils prononcerent le même mot que les Taïtiens. Ce fut un singulier spectacle que celui qu'offrait tout l'équipage, qui s'approcha afin de contempler les bananes qu'ils nous envoyèrent. Chacun désirait de manger de ces beaux fruits. Toutes les physionomies respiraient la joie. Au moins cinquante d'entre nous

 Cook.

s'efforcèrent de commencer une conversation avec les Naturels de la birogue; & comme tout le monde leur parla à la-fois, ils ne pouvaient répondre. Le Capitaine Cook leur jetta des rubans, des médailles & des grains de verre, pour les remercier de leurs présens. Ils parurent les admirer beaucoup, & ils les transportèrent sur-le-champ à terre. En nous quittant, ils attachèrent à une ligne de pêche, qui pendait à l'un des côtés du bâtiment, une petite pièce d'étoffe, de la même écorce que celle des Taïtiens, & peinte en jaune. D'après quelques paroles qu'ils préférèrent, nous conclûmes que leur langue est un dialecte du Taïtien, qui est ainsi répandu jusqu'aux deux extrémités de la mer du Sud; tout d'ailleurs en eux confirmait cette opinion, & annonçait que les deux peuples ont une origine commune. Ils étaient d'une stature moyenne, mais un peu mince; leurs traits ressembloient à ceux des Taïtiens, mais ils étaient moins agréables; l'un d'eux avait une barbe d'environ un demi-pouce; l'autre ne paroissoit pas âgé de plus de dix-sept ans. Ils étaient *tatoués* comme les Naturels des Isles de la Société, des Isles des Amis & de la Nouvelle-Zélande; mais des piquures couvraient tout le corps parfaitement nu. Ce qui nous frappa le plus, fut la grosseur de leurs oreilles, dont le bas se alongé, qu'il appuyait presque sur l'épaule,

conversation avec
 comme tout le
 ne pouvaient
 jeta des ru-
 e verre, pour
 parurent les
 acerent sur-le-
 s attachèrent à
 l'un des côtés
 étoffe, de la
 ens, & peinte
 qu'ils profé-
 langue est un
 répandu jus-
 du Sud; tout
 opinion, &
 t une origine
 oyenne, mais
 laient à ceux
 gréables; l'un
 demi-pouce;
 de dix-sept
 Naturels des
 mis & de ia
 s couvraient
 i nous frap-
 reilles, dont
 sur l'épaule,

était percé d'un très-grand trou, où l'on mettait
 aisément quatre ou cinq doigts. Leur pirogue à
 balancier composée de différentes petites pièces,
 qui n'avaient pas plus de quatre ou cinq pouces
 de large, & deux ou trois pieds de long, était
 d'environ dix ou douze pieds de longueur: cha-
 que homme tenait une pagaie, dont la pale était
 aussi de plusieurs pièces. Tous ces faits sont d'ac-
 cord avec ce que dit le Voyage de Roggewin,
 imprimé à Dort, en 1728.

 Cook.

Le 13 Mars, on jeta l'ancre, & on envoya
 le Maître dans une chaloupe, pour sonder le
 rivage; un des Naturels, qui s'approcha de lui à
 la nage, demanda instamment d'être amené au
 vaisseau, où il passa deux nuits & un jour. La
 première chose qu'il fit, après avoir monté à
 bord, fut de mesurer la longueur du bâtiment, de-
 puis le couronnement jusqu'à l'arrière, & nous re-
 marquâmes que, pour compter les brasses, il expri-
 mait les nombres par les mêmes termes que les
 Taïtiens: son langage était d'ailleurs inintelligible
 pour nous.

Dès que les Insulaires observerent notre cha-
 loupe en mer, ils se rassemblèrent sur la côte,
 près de l'endroit où nos gens semblaient vouloir
 aborder. Au milieu d'une foule d'hommes, nous
 en vîmes de revêtus d'une brillante étoffe jaune,
 ou plutôt couleur d'orange, & nous les primes

Cook. pour des Chefs. Nos yeux débrouillaient aussi l'aspect des maisons, qui semblaient très-basses & longues.

L'Indien que le Maître amena à bord, avait environ cinq pieds huit pouces, & beaucoup de poils sur la poitrine & sur tout le corps. Son visage était brun, sa barbe forte, mais courte, & noire comme les cheveux de sa tête. Le tatouage de ses jambes offrait des compartimens d'un goût que je n'ai remarqué nulle part. Tout son vêtement consistait en un ceinturon, où pendait un réseau trop clair pour rien cacher à la vue; d'où un os plat, à-peu-près de la forme d'une langue, & d'environ cinq pouces de long, placé sur sa poitrine, tenait à un collier. Il nous dit que c'était un os de marfoum, (*Eeyé Toharra*) & il employa précisément les mêmes mots qu'aurait employé un Taïtien; afin de se faire mieux entendre, il lui donna aussi le nom d'*Eeyé-Eeka*, & nous reconnûmes que cela signifiait l'os d'un poisson (a).

M. Gilbert nous raconta que, dès que l'Indien se fut assis dans la chaloupe, il se plaignit du froid, & qu'il fit des gestes très-intelligibles; on

(a) Eeya à Taïti, & Eeké à la Nouvelle-Zélande, & aux Isles des Amis, signifient un poisson.

A LE

...illaient aussi
...ent très-basses
à bord, avait
beaucoup de
le corps. Son
mais courte,
sa tête. Le
des comparti-
qué nulle part.
ceinturon, où
rien cacher à la
de la forme
ouces de long,
collier. Il nous
Eevée Toharra)
es mots qu'au-
se faire mieux
d'Eevée-Eeka,
nifiait l'os d'un

ès que l'Indien
se plaignit du
ntelligibles; on

ouvelle-Zélande
oisson.



Bouard Drex.

HOMME DE L'ISLE DE PÂQUES.

i donn
tête,
pont.
illes,
ous pr
ontra
il de
nemi
fluré qu
ut en s
uiétude
ous eû
ent; m
entes pa
ue son
Société
u'il n'en
rec des
morance
oulait al
oid. Mo
e l'espè
fant qu
nfuite à
r une t

nuit.

Edidé

aller à

i donna une jaquette; on mit un chapeau sur
 tête, & c'est dans cet équipage qu'il parut sur
 pont. Nous lui offrîmes des clous, des mé-
 illes, des cordons de grains de verre, qu'il
 nous pria de lui attacher autour du front. Il
 montra d'abord de la crainte & de la défiance,
 & il demanda si nous le tuerions comme un
 ennemi (*Matté-Toa*)? mais quand nous l'eûmes
 assuré qu'on le traiterait fort amicalement, il se
 fut en sûreté, & au lieu de témoigner de l'in-
 quiétude, il ne parla que de danser (*héeva*).
 Nous eûmes peine à le deviner au premier mo-
 ment; mais, après lui avoir fait nommer diffé-
 rentes parties du corps, nous reconnûmes bientôt
 que son langage approchait de celui des Isles de
 la Société. Lorsque nous prononcions un mot
 qu'il n'entendait pas, il le répétait plusieurs fois,
 avec des regards qui exprimaient fortement son
 ignorance. A l'approche de la nuit, il dit qu'il
 voulait aller dormir, & il se plaignit encore du
 froid. Mon pere lui donna une étoffe de Taïti,
 de l'espèce la plus épaisse; il s'en couvrit, en
 disant qu'il la trouvait assez chaude. On le mena
 ensuite à la chambre du Maître; il s'y coucha
 sur une table, & dormit tranquillement toute
 la nuit.

Oedidée, qui avait déjà montré de l'impatience
 d'aller à terre, fut très-charmé de trouver que

 Cook.

Cook.

les Habitans de cette Isle, parlaient presque
langue ; il entreprit plusieurs fois de converser
avec l'Insulaire qui était à bord ; mais il fut in-
terrompu par les questions que d'autres personnes
du vaisseau propoisaient à notre hôte.

Après avoir passé quelque temps sur la greve
parmi les Naturels du pays, nous pénétrâmes
dans l'intérieur des terres. Toute la campagne
était couverte de rochers & de pierres de diffé-
rentes grandeurs, qui, par leur couleur noirâtre
& leur aspect poreux, semblaient avoir été ex-
posés à un grand feu. Deux ou trois espèces
d'herbes ridées croissaient au milieu de ces pier-
res, ce qui donnait un air de vie à ce pays in-
animé d'ailleurs. A environ quinze verges de la
place du débarquement, nous vîmes une muraille
perpendiculaire de pierres de taille carrées
d'environ un pied & demi, ou deux pieds de
long, & d'un pied de large : sa plus grande hau-
teur était d'environ sept à huit pieds ; mais in-
sensiblement elle diminuait en pente des deux ex-
trêmes, & toute la longueur était d'environ vingt
verges. Ce qu'il y a de remarquable, ces pierres
étaient jointes d'après les règles les plus pré-
cisées de l'art, & elles s'emboîtaient de maniere
à se tenir long-temps. Le grain cependant n'était
pas très-dur ; c'est une lave pierreuse, noirâtre
brune, cavernueuse & cassante. Le terrain s'élevait

nt presque
de conver
mais il fut
tres person
te.

sur la greve
us pérétrâ
la campagne
erres de diff
ouleur noirâ
avoir été ex
trois espèc
eu de ces pie
à ce pays in
e verges de
une murail
aille quarrée
deux pieds
us grande ha
pieds ; mais
te des deux
l'environ ving
le, ces pierre
les plus pro
nt de manie
ependant n'é
usé, noirâtre
terrain s'élev

tellement du bord de la mer, vers le centre de
l'Isle, qu'une seconde muraille parallèle à la pre-
miere, dont elle n'était éloignée que de douze
verges, n'avait pas plus de deux ou trois pieds
de hauteur. Du terreau & des herbages rem-
plissaient tout l'espace entre les deux murailles.
Cinquante verges plus loin, au Sud, nous trou-
vâmes un autre canton élevé, dont la surface
était pavée de pierres quarrées, semblables à celles
qui formaient les murailles ; & au milieu, une co-
lonne d'une seule pierre, représentait une figure
humaine à mi-corps, d'environ deux pieds de
haut, & de plus de cinq de large. La grossie-
reté du travail de cette figure, annonce l'enfance
des Arts. Sur une tête mal dessinée, on apper-
çoit, à peine, les yeux, le nez & la bouche : les
oreilles excessivement longues, suivant la cou-
tume du pays, sont moins mal exécutées que le
reste. Le col est petit & court, & on ne distin-
gue presque pas les épaules & les bras. Il y a au
sommet de la tête un énorme cylindre de pierre,
de plus de cinq pieds de diamètre & de hau-
teur, placé tout droit. Ce chapiteau, qui appro-
che de celui que des Divinités Egyptiennes por-
taient autrefois sur leurs têtes, est d'une pierre
différente du reste de la colonne, & plus rou-
geâtre. La tête, & ce qui est au-dessus, fait la
moitié de toute la figure. Nous n'avons pas re-

 Cook.

Cook.

marqué que les Naturels rendent aucun culte ces colonnes; ils paraissent cependant avoir pour elles de la vénération; car ils témoignaient du mécontentement lorsque nous marchions sur l'espace pavée, ou sur les pedestaux, ou que nous en examinions les pierres.

Un petit nombre de Naturels nous accompagnèrent plus loin en-dedans du pays, près de quelques buissons, où nous espérons trouver de nouvelles plantes. Nous découvrîmes aux environs des groupes d'*Hibiscus populneus*, Lim répandus aussi aux Isles de la Société, où les Insulaires l'emploient dans leur teinture jaune; & des *Mimosa*, le seul arbrisseau qui fournisse de massues, & du bois assez gros pour raccommoder leurs pirogues.

A mesure que nous avançons, la surface du pays devenait plus stérile, & plus hérissée de roches, jetées çà & là, dans le désordre du chaos. Il paraît que le petit nombre d'habitans qui nous reçurent au débarquement, formaient le gros de la Nation; car nous n'en rencontrâmes pas d'autres dans notre promenade: nous n'aperçûmes même que dix ou douze cabanes, quoique notre vue embrasât une grande partie de l'Isle: l'une des plus jolies était située sur un montain, à environ un demi-mille de la mer, & nous y marchâmes. Sa construction annonçait

la pau
pierre
veau
lignes
dian
d'un p
courb
ment,
par ur
pieds
degrés
tous au
ges, à
semble
tons, r
de can
gées de
aigu, a
trou d
de hau
se déc
trer d
était a
l'herbe
me ter
point
triste.
occup

aucun culte
 tant avoir pou
 moignaient d
 chions sur l'é
 , ou que nou

nous accompa
 pays, près de
 ions trouver de
 mes aux env
 pulneus, Lim
 iété, où les In
 ture jaune ;
 ui fournisse de
 our raccomme

la surface de
 us hérissée de
 éfordre du ce
 d'habitans qu
 , formaient b
 rencontrâmes
 e : nous n'ap
 cabanes, quoi
 ande partie de
 située sur un
 le de la mer
 tion annonçai

la pauvreté & la misère de ses propriétaires. Des pierres d'environ un pied de longueur, de niveau avec la surface du terrain, & formant deux lignes courbes, lui servaient de fondement ; une distance de six pieds au milieu, & seulement d'un pied aux extrémités, séparait les deux lignes courbes. Dans chacune de ces pierres de fondement, je remarquai un ou deux trous remplis par un pieu. Les pieux du milieu avaient six pieds de haut, mais les autres diminuaient par degrés jusqu'à deux pieds. Les pieux, convergeant tous au sommet, étaient attachés par des cordages, à des baux de traverse, qui les tenaient ensemble. Une espèce de couverture de petits bâtons, revêtus d'une natte propre & de feuilles de cannes à sucre, portait sur chacune des rangées de pieux, & formait un faite, ou angle très-aigu, au sommet ; sur un des côtés, il y avait un trou d'environ dix-huit pouces, ou de deux pieds de haut, d'où sortait un long tuyau, par où l'eau se déchargeait. Je me traînai à quatre, pour entrer dans cette ouverture : l'intérieur de la case était absolument vide, & je n'y vis pas même de l'herbe sur laquelle on pût se coucher. Je ne pus me tenir droit dans aucune partie, excepté au point précis du milieu : tout était sombre & triste. Les Naturels nous dirent que la nuit ils occupent ces cases : ils doivent y être entassés

 Cook.

les uns sur les autres, puisqu'il y a si peu de ces habitations ; à moins que le bas-peuple ne couche en plein air, & ne laisse ces misérables huttes à leurs Chefs.

La cabane que j'examinai, était entourée d'une plantation de cannes à sucre & de bananiers, en fort bon état, vu la qualité pierreuse du terrain. Les bananiers croissaient tous dans des trous d'un pied de profondeur, faits, à ce que nous supposâmes, pour recueillir la pluie, & la conserver plus long-temps autour de la plante. Sur ce mauvais terrain, les cannes à sucre jettent cependant des tiges de neuf ou dix pieds, qui renferment un jus très-doux. Un seul Insulaire, que nous trouvâmes le matin, nous offrit de ce jus, quand nous lui demandâmes quelque chose à boire. Nous en conclûmes qu'il n'y a point d'eau sur leur Ile ; mais, revenant à la place de débarquement, nous rencontrâmes le Capitaine Cook, que les Naturels avaient conduit très-près de la mer à une pointe taillée dans le rocher & rempli d'ordures : l'eau y était dégoûtante ; & , cependant les Indiens en burent avec beaucoup d'avidité. M. Cook faisait des échanges avec les Naturels, dont le nombre était diminué de la moitié ; les autres étaient probablement allés dîner : nous remarquâmes de nouveau que la quantité des femmes n'était pas du tout proportionnée

propor
il n'y
& alo
taient
morce
passion
mais le
l'air de
En m
mer, n
qui ab
lande,
cette c
font in
duites p
rant de
aussi un
Lin.) I
peuple
finité av
Sud, no
ques de
après les
remarqu
& d'un
dies si a
les des
To

a si peu de
s-peuple nê
s misérables
tourée d'une
bananiers, en
e du terrain.
es trous d'un
ne nous sup-
& la confér-
ante. Sur ce
ettent cepen-
, qui renfer-
nfulaire, que
rit de ce jus,
que chose à
a point d'eau
place de dé-
le Capitaine
conduit très-
llée dans le
était dégou-
burent avec
des échan-
ore était di-
nt probable-
de nouveau
pas du tout
proportionnée

proportionnée à celle des hommes. Le matin, il n'y en avait pas plus de douze ou quinze, & & alors il n'en restait que six ou sept. Elles n'étaient ni réservées, ni chastes; & pour un petit morceau d'étoffe, les matelots assouvièrent leur passion. Leurs traits avaient assez de douceur; mais leurs grands chapeaux pointus leur donnaient l'air des prostituées de profession.

 Cook.

En nous promenant, le long de la côte de la mer, nous découvrîmes la même espèce de céleri qui abonde sur les greves de la Nouvelle-Zélande, & deux autres petites plantes communes à cette contrée. Je ne puis pas dire si ces plantes sont indigènes sur l'Isle, ou si elles ont été produites par des semences qu'ont transporté le courant de la mer ou les oiseaux. Nous trouvâmes aussi une plantation d'ignames (*dioscorea alata*. Lin.) Les traits, les coutumes & la langue du peuple de l'Isle de Pâque ayant beaucoup d'affinité avec ce qu'on observe aux Isles de la mer du Sud, nous espérions y voir les animaux domestiques de Taïti & de la Nouvelle-Zélande; mais, après les recherches les plus soigneuses, je n'y ai remarqué que des volailles ordinaires, très-petites & d'un plumage peu fourni; deux ou trois nodies si apprivoisés, qu'ils se plaçaient sur les épaules des Naturels, frappèrent aussi nos regards;

 Cook.

mais on ne peut pas en conclure qu'ils aient un grand nombre de ces oiseaux.

A l'Ouest de l'anse, il y avait trois colonnes, placées en ligne sur une plate-forme ou piédestal très-large & très-élevé. Les Naturels donnaient à cette rangée le nom d'*Hangaroa*, & à la colonne seule, celui d'*Obéna*. Dix ou douze Indiens étaient assis à peu de distance de la dernière, autour d'un petit feu dans lequel ils grillaient des patates. Ils nous offrirent une partie de leurs soupers. Cette hospitalité nous surprit dans un pays si pauvre, & nous pensâmes aux Peuples civilisés qui, en pareil cas, n'ont presque plus de commiseration pour les besoins de leurs semblables.

Sur le côté Est, près de la mer, nos Messieurs rencontrèrent trois plates-formes, ou plutôt les ruines de trois plates-formes de maçonnerie. Il y avait eu, sur chacune d'elles, quatre grandes statues; trois étaient tombées, la chute en avait brisé ou mutilé deux; de sorte qu'il n'en restait plus qu'une debout, & une seconde couchée, mais entière. M. Wales mesura celle-ci, & il la trouva de quinze pieds de longueur, & de six pieds de large au-dessus des épaules. Chaque statue portait sur sa tête une grosse pierre cylindrique, d'une couleur rouge, parfaitement ronde: l'une de ces pierres, qui n'était pas la plus grande,

av.
foi
qu
éta
J
côt
gui
pav
pac
droi
n'of
une
parv
cant
de c
de p
mais
ceper
&, c
qu'ell
devan
à leur
lées &
tête d
de file
nerenu
thode
soin q

avait cinquante-deux pouces d'élevation, & soixante-six de diametre. La partie supérieure de quelques cylindres était enlevée ; mais plusieurs étaient entiers.

 Cook.

De cet endroit ils suivirent la direction de la côte au Nord-Est : l'homme qui leur servait de guide marchait toujours le premier, agitant son pavillon. Ils trouverent le pays très-stérile, l'espace d'environ trois milles ; & , en quelques endroits, manquant de terrain, de manière qu'il n'offrait qu'un rocher nu, qui semblait être une mauvaise espèce de mine de fer. Au-delà ils parvinrent à la partie la plus fertile de l'Isle : ce canton était entre-mêlé de plantations de patates, de cannes à sucre & de plantains, moins hérissé de pierres que ceux qu'ils venaient de passer ; mais sans eau ; les Naturels leur en apportèrent cependant à deux ou trois reprises différentes ; & , comme ils avaient soif, ils la burent, quoiqu'elle fût saumâtre & puante. Ils passèrent aussi devant des huttes, dont les propriétaires vinrent à leur rencontre, & leur offrirent des patates grillées & des cannes à sucre ; & , se mettant à la tête du premier de nos Anglais, qui marchaient de file, pour profiter du sentier, ils leur en donnerent à chacun une. Ils observerent la même méthode dans la distribution de l'eau. Ils eurent soin que les plus altérés n'en bussent pas trop, de

Cook.

peur qu'il n'en restât point pour les derniers. Tandis que ces généreux Insulaires s'efforçaient d'appaîser la faim & la soif des Etrangers, d'autres tâchaient d'enlever tout ce qu'ils avaient reçu en présent. Pour prévenir des suites plus funestes, nos Messieurs furent obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb sur l'un d'eux, qui eut l'audace d'arracher un de nos sacs. Le plomb l'atteignit au dos, il abandonna alors le sac, fit quelques pas en s'enfuyant, & ensuite tomba; mais il se releva bientôt & marcha.

Ils observerent, en passant, un grand nombre d'Indiens rassemblés sur une colline, tenant des piques à la main; mais qui se disperserent à l'appel de leur compatriote, excepté cinq ou six, l'un desquels semblaît être un Indien d'importance. C'était un homme robuste & bien fait, d'une physionomie ouverte: il avait le visage peint, le corps tatoué, il portait un hahou ou vêtement meilleur que celui des autres, & un grand chapeau de longues plumes noires; il aborda nos Messieurs; &, pour les saluer, il étendit ses bras avec les deux mains fermées, il les éleva au-dessus de sa tête, il les ouvrit ensuite le plus qu'il lui fut possible, & les laissa retomber peu-à-peu sur ses côtés. Le porte-étendard donna son pavillon blanc à cet homme, qui paraissait être le Chef de l'Isle; celui-ci le remit à un autre, qui le porta devant eux le reste du jour.

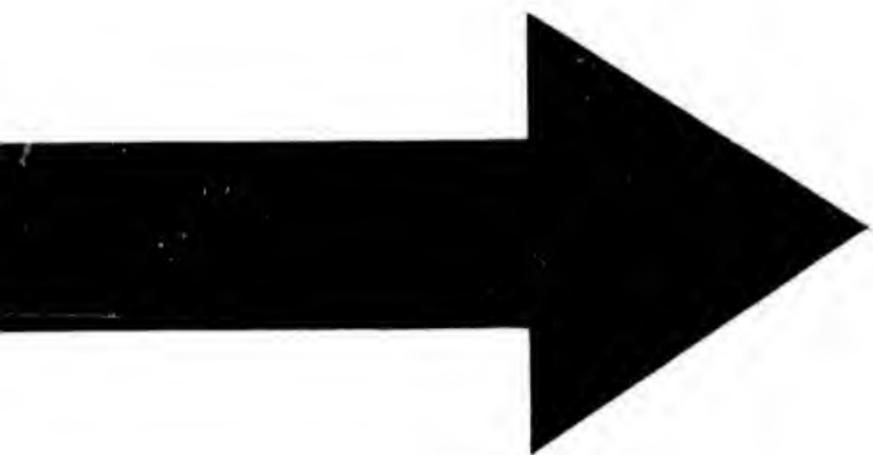
not
ou
nou
Hé
offi
nom
on
vou
ton
fon
dire
com
trinc
ajou
fit b
penc
ne r
pour
trée
des l
rels
dang
desfri
de re

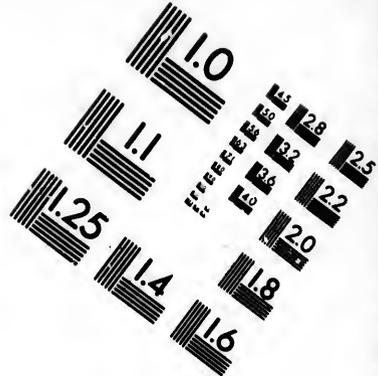
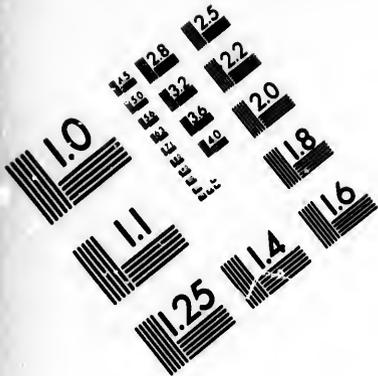
(a)
des A

Avant l'arrivée de cet homme, les Naturels nous avaient averti de l'approche de leur *Hé rée*, ou *Harékée*, ou Roi. Comme les Naturels, en nous faisant des présens, avaient prononcé le mot *Héeo* (a), ce qui signifie ami : nous allâmes lui offrir des dons, M. Pickersgill & moi ; en prononçant *Héeo*. Nous demandâmes son nom, & on nous dit qu'il s'appellait Ko-Tohetaï ; nous voulions savoir s'il était Chef seulement d'un canton ou de tout le pays, & sur cela il étendit son bras, comme pour embrasser l'Isle entière, & dire *Waihu*. Afin de lui montrer que nous le comprenions, nous mîmes nos mains sur la poitrine ; nous l'appellâmes par son nom, & nous ajoutâmes le titre de Roi de *Waihu*, ce qui lui fit beaucoup de plaisir. Alors il se mit à causer pendant long-temps avec ses Compatriotes. On ne remarqua pas qu'aucun des Insulaires eût pour lui des égards ou du respect : dans une contrée si pauvre, le Chef ne peut gueres s'approprier des honneurs, sans empiéter sur les droits naturels de ses camarades, & sans s'exposer à des dangers. Il parut mécontent de ce que nous desirions continuer notre marche, & il nous pria de retourner sur nos pas, en nous promettant de

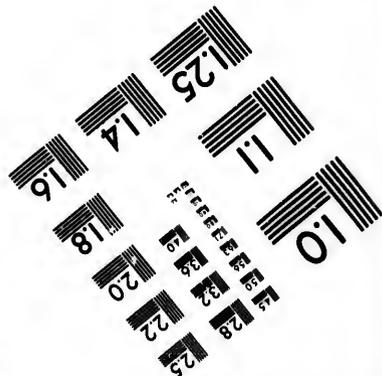
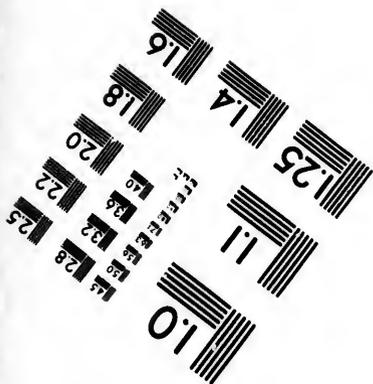
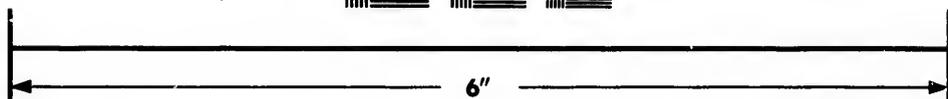
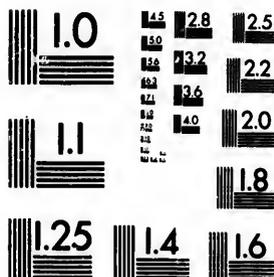
(a) *Hoa* aux Isles de la Société est *Woa* à celle des Amis.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8
2.0 2.2
2.5 2.8
3.2 3.6
4.0 4.5

50
55
60
65
70
75
80
85
90
95

Cook.

nous accompagner : mais , voyant que nous étions déterminés à aller plus avant , il finit ses supplications , & il nous suivit.

On remarqua que cette partie de l'Isle était remplie des mêmes statues gigantesques dont on a parlé si souvent ; quelques-unes placées en groupes sur des plates-formes de maçonnerie , d'autres seules , enfoncées en terre , & à peu de profondeur : en général , ces dernières sont beaucoup plus grosses que les autres. L'une d'elles , qui était tombée , avait près de vingt - sept pieds de long , & plus de huit pieds au-dessus de la poitrine ou des épaules , & cependant elle paraissait bien moindre qu'une qu'on vit debout : son ombre , un peu après deux heures , suffisait pour mettre à l'abri des rayons du soleil toute la troupe , composée de près de trente personnes.

La campagne était hérissée par-tout de pierres irrégulières , cavernueuses , spongieuses , brunes , noires & rougeâtres , monumens incontestables d'un volcan. Des deux côtés le terrain était revêtu d'une herbe de la Jamaïque (*paspalum*) , qui croissait en touffes , & si glissante , que nous ne pouvions pas nous y soutenir.

Ailleurs on trouvait un tuf ferrugineux , des plaines d'un seul rocher bien réuni , ou de lave noire fondue , qui semblait contenir du fer , sans terreau , ni herbe , ni aucune plante,

Da
de l'I
pareil
Ceux-
tres ;
mesur
d'ou c
n'a pa
collin
jecture
Voi
observ
cette I
Rogge
tions d
l'état a
vit le
l'apper
qu'en
qu'il d
côte d
bien r
centien
beauc
été un
douce
à cher
Davis ,

Dans un petit creux, sur la partie la plus élevée de l'Isle, M. Pickersgill rencontra des cylindres pareils à ceux qui couronnent les têtes des statues. Ceux-ci sembloient plus larges qu'aucun des autres; mais il était trop tard pour s'arrêter à les mesurer. M. Wales pense qu'il y a une carrière d'où on a originairement tiré ces pierres, & qu'il n'a pas été très-difficile de les rouler en bas de la colline, après qu'elles ont été taillées. Cette conjecture me paraît fort raisonnable.

Voici ce que le Capitaine Cook ajoute aux observations de M. Forster; sur l'Isle de Pâque: cette Isle est la même que celle où relâcha l'Amiral Roggewin, en Avril 1722, quoique les descriptions de son Voyage ne soient plus d'accord avec l'état actuel du pays: c'est peut-être aussi celle que vit le Capitaine Davis en 1686; car, quand on l'apperçoit de l'Est, elle répond parfaitement à ce qu'en dit Wafer, si ce ne l'est point, la terre qu'il découvrit ne peut pas être située loin de la côte d'Amérique, puisque cette latitude a été bien reconnue depuis le quatre-vingt jusqu'au centième méridien. Le Capitaine Carteret la plaçait beaucoup plus loin; mais sa route semble avoir été un peu trop au Sud. Si j'avais trouvé de l'eau douce, je me proposais de passer quelques jours à chercher l'Isle Basse-Sablonneuse, que rencontra Davis, ce qui aurait terminé la question: mais,

Cook.

comme il me restait un long chemin à faire , avant d'être sûr de remplir les futailles , & comme d'ailleurs j'avais besoin de rafraîchissemens , je n'exécutai pas cette entreprise. Le plus petit délai pouvait entraîner des conséquences fâcheuses pour l'équipage : les Matelots étaient déjà affectés , plus ou moins , du scorbut.

Aucune Nation ne doit prétendre à l'honneur de la découverte de cette Isle : car il n'y a pas de contrée qui soit d'une moindre ressource aux Marins. Il n'y a point de mouillage sûr ; point de bois à brûler , & point d'eau douce dont on puisse remplir ses futailles. La Nature a répandu ses faveurs , avec bien de la réserve , sur ce coin de terre. Puisque rien n'y croît qu'à force de travail , on ne peut pas supposer que les Insulaires fassent des plantations au-delà de ce qui leur est nécessaire , & leur population étant peu considérable ; ils sont incapables de fournir aux besoins des Navigateurs.

Elle produit des patates douces , des ignames , des racines de tata-oreddy , des plantains & des cannes à sucre : ces fruits sont assez bons & surtout les patates , les meilleures que j'aie jamais mangé ; ils ont aussi de citrouilles , mais en si petit nombre , que rien n'était dans leur opinion si précieux que la coque d'une noix de cocos. On voit , parmi eux , des volailles apprivoisées , telles que des coqs & des poules , petits , mais d'une bonne

faveur
renco
sa mai
fit ent
peine
ceux d
des fré
d'œuf
ne par
nous n
à la li
parmi
L'IN
27 deg
& 109
tude O
12 lieu
reuse ,
élevés
de l'ext
roche g
Est de l
hauteur
la partic
dans lac
lerent.
milles a
fablonn

faveur; des rats qu'ils semblent manger; car j'ai rencontré un homme qui en tenait des morts à sa main; il ne voulut pas me les donner, & me fit entendre qu'il se proposait de s'en nourrir: à peine trouve-t-on quelques oiseaux de terre, & ceux de mer sont en petit nombre; j'y ai compté des frégates, des oiseaux du tropique, des oiseaux d'œuf, des nodies, des hirondelles, &c. La côte ne paraît point abonder en poisson, du moins nous n'en avons pas pris un seul à l'hameçon ni à la ligne; & nous en avons apperçu bien peu parmi les Naturels.

Cook.

L'Isle de Pâque ou la Terre de Davis, gît par 27 degrés 5 minutes 30 secondes de latitude Sud & 109 degrés 46 minutes 20 secondes de longitude Ouest. Sa circonférence est d'environ 10 ou 12 lieues; elle a une surface montueuse & pierreuse, & une côte ferme. Les collines sont si élevées qu'on les voit à 15 ou 16 lieues: en travers de l'extrémité méridionale, il y a deux Islots de roche giffant près du rivage: les pointes Nord & Est de l'Isle s'élèvent directement de la mer à une hauteur considérable: entre ces deux pointes, sur la partie Sud-Est, la côte forme une baie ouverte, dans laquelle, je crois, que les Hollandais mouillèrent. Je jetai l'ancre, à l'Ouest de l'Isle, trois milles au Nord de la pointe méridionale; la grevé sablonneuse restant Est-Sud-Est. Cette rade très-

Cook.

bonne avec les vents d'Est, mais dangereuse avec ceux de l'Ouest; ainsi que l'autre, sur la côte Sud-Est, doit être périlleuse par les vents d'Est.

D'après ces inconvéniens, ainsi que beaucoup d'autres, un Navigateur ne touchera jamais sur cette Isle, à moins qu'il n'y soit contraint, ou qu'il ne se détourne pas de sa route. Alors la relâche serait avantageuse, car les Insulaires vendront avec empressement & à bon marché les rafraîchissemens qu'ils auront. Le petit nombre de ceux que nous achetâmes, nous fut utile; mais, dans ces parages, les vaisseaux doivent avoir besoin d'eau, & l'on n'y en trouve point. Il fut impossible de consoimner celle que nous y prîmes; tant elle était salée; elle avait filtré à travers une greve pierreuse, dans un puits de pierre. Les Naturels ont construit ce puits pour cela, un peu au Sud de la greve sablonneuse, dont on a fait mention si souvent; & l'eau y entre par le flux & le reflux, avec la marée. Nous en avons vu plusieurs boire de l'eau de la mer.

L'Isle est si stérile, qu'on n'y trouve pas plus de vingt espèces différentes de plantes; & la plus grande partie ne croîtrait pas sans culture. L'espace qu'occupent les plantations est peu considérable, en comparaison de celui qui reste en friche. Enfin le sol est pierreux & par-tout brûlé par le soleil. Quand on considère la misère de ces Insulai-

res, on
dont la c
& de tra
vation
d'ustens
sistance
de possé
apportio
force in
sur les l
veraient.

Les H
plus de
femmes p
point, d

A jug
Insulaires
les Habit
leur attri
traordina
sur toutes

la Nouve
c'est-à-dir
rence du
se connai
laps du t
sorte, étr
mes, des

res, on est étonné qu'ils vendent des provisions, dont la culture a dû leur coûter beaucoup de peine & de travail. La mauvaise qualité du sol, la privation d'animaux domestiques, de bateaux & d'ustensiles propres à la pêche, rendent leur subsistance très-difficile & très-précaire. Mais le desir de posséder les joujous, & les curiosités que nous apportions parmi eux, donnant à leurs desirs une force irrésistible les empêchaient de réfléchir sur les besoins pressans, que bientôt ils éprouveraient.

Les Habitans de cette Isle ne semblent pas être plus de six ou sept cens. Ils n'ont que peu de femmes parmi eux, ou bien ils ne leur permirent point, durant notre relâche, de se montrer.

A juger du teint, des traits & de la langue des Insulaires, ils semblent avoir tant d'affinité avec les Habitans des Isles plus occidentales, que chacun leur attribuera une origine commune. Il est extraordinaire que la même Nation se soit répandue sur toutes les Isles, dans ce vaste Océan, depuis la Nouvelle-Zélande, jusqu'à l'Isle de Pâque; c'est-à-dire, sur presque un quart de la circonférence du globe. La plupart de ces Insulaires ne se connaissent que par de vieilles traditions; & le laps du tems, a rendu ces Nations, en quelque sorte, étrangères; chacune a adopté des coutumes, des manieres particulieres, &c. Un Obser-

Cook.

Cook. vateur intelligent y apperçoit cependant encore de la ressemblance.

En général, le peuple de cette Isle est d'une race faible. Je n'ai pas vu un homme de six pieds (a), & ces Insulaires sont bien loin d'être des géants, comme l'assure un des Auteurs du Voyage de Roggewin. Ils sont vifs & actifs, d'une physiologie assez heureuse, & d'un maintien qui n'est pas désagréable : ils ont de l'amitié & de l'hospitalité pour les Etrangers ; mais ils sont aussi portés au vol que les Habitans des Isles de la Société.

En général, leurs cheveux sont noirs : les femmes les portent longs, & quelquefois relevés au sommet de la tête ; les hommes les coupent, ainsi que leurs barbes.

A l'égard des statues gigantesques, je n'en ai examiné que deux ou trois, près de la place du débarquement : elles sont d'une pierre grise, la même, en apparence, que celle des plates-formes. Mais quelques-uns de nos Messieurs qui traversèrent l'Isle, & qui en observèrent beaucoup d'autres, pensaient que la pierre diffère de toutes celles qu'ils ont vu dans le pays, & elle leur parut factice. Nous avons peine à concevoir comment ces Insulaires, qui ne connaissent en

(a) On se souviendra que le pied Anglais est moins long que le pied de France.

autune
ont pu
placer a
dont on
thode
l'extrém
pierres,
sant tou
dressée :
d'écha fa
dre pour
ôter enf
ficielle, l
place, da
posé enf
colline, e
que man
temps im
& la per
es a elev
ainement
pas même
en ruines.
els que G
Toogoo,
précéder
quelqueso
Chef, & l

lant encore
 e est d'une
 six pieds (a),
 des géants,
 Voyage de
 une physio-
 en qui n'est
 e de l'hospit-
 t aussi portés
 a Société.
 ars : les fem-
 s relevés au
 upent, ainsi
 , je n'en ai
 la place du
 re grise, la
 plates-formes
 qui traver-
 nt beaucoup
 ere de toutes
 & elle leur
 à concevoir
 naissent en
 glais est moins

autune maniere les puissances de la mécanique, ont pu élever des masses si étonnantes, & ensuite placer au-dessus les grosses pierres cylindriques dont on a fait mention plus haut. La seule méthode que j'imagine, est d'élever peu-à-peu l'extrémité supérieure, en la soutenant avec des pierres, à mesure qu'elle se hausse, & en bâtissant tout autour, jusqu'à ce qu'elle soit toute dressée: ils feraient ainsi une sorte de colline ou d'échafaudage, sur lequel ils rouleraient le cylindre pour le placer sur la tête de la statue, & en ôter ensuite les pierres. Mais si la pierre est artificielle, les statues peuvent avoir été mises en place, dans leur position actuelle, & le cylindre posé ensuite, en construisant tout autour une colline, comme on vient de le dire. De quelque maniere qu'on les ait élevées, il a fallu un temps immense; ce qui montre assez l'industrie & la persévérance des Insulaires, au siècle où on les a élevées; car les habitans actuels n'y ont certainement eu aucune part, puisqu'ils ne réparent pas même les fondemens de celles qui tombent en ruines. Ils leur donnent des noms différens, tels que *Gotomoara*, *Marapate*, *Kanaro*, *Goway-Toogoo*, *Matta-Matta*, &c. &c. qu'ils font précéder du mot *Moi*, & auxquels ils ajoutent quelquefois celui d'*Aréekée*. Le dernier signifie Chef; & le premier, lieu où l'on enterre, lieu

Cook.

où l'on dort, (du moins à ce que nous avons compris.)

Ces monumens singuliers, observe M. Forster, étant au-dessus des forces actuelles de la Nation, sont vraisemblablement des restes d'un temps plus fortuné. Sept cens Insulaires, privés d'outils, d'habitations & de vêtemens, tout occupés du soin de trouver des alimens & de pourvoir à leurs premiers besoins, n'ont pas pu construire des plates-formes, qui demanderaient des siècles de travail. En effet, nous n'avons pas remarqué dans nos excursions, un seul instrument qui soit du moindre usage dans la maçonnerie ou la sculpture. Je n'y ai jamais vu de carrières récemment exploitées, ni aucune ébauche de statue qui pût passer pour l'ouvrage du temps présent. Il est donc très-probable que jadis ce Peuple étoit plus nombreux, plus riche & plus heureux, qu'alors il avait du loisir pour flatter la vanité de ses Princes, en perpétuant leurs noms par des monumens durables. Les restes des plantations, qu'on trouve sur le sommet des collines, donnent un nouveau poids à cette conjecture. On ne peut pas déterminer par quels accidens divers une Nation si florissante, a pu décheoir & retomber à l'état d'indigence où on la trouve aujourd'hui. Mais il est aisé d'imaginer plusieurs causes capables de produire cet effet; & la dé-

vastati
pour
laire
qui p
tous le
suivan
le feu.
domes
Nation
épouva
faim &
perent
Tou
les dif
à trent
d'un b
probabl
lieux ca
trente
homme
de temp
que sur
La plus
lieu de
époux:
bauchée
disprop
qu'on a

nous avons
 M. Forster,
 de la Nation,
 d'un temps
 rivés d'outils,
 occupés de
 pourvoir à
 pu construire
 nt des siècles
 as remarqué
 ment qui soit
 ie ou la scul-
 s récemment
 atue qui plus
 présent. Il est
 Peuple était
 us heureux,
 ter la vanité
 noms par des
 plantations,
 nes, donnent
 ture. On ne
 idens divers
 décheoir &
 on la trouve
 èr plusieurs
 et; & la dé-

vastation causée par un volcan, suffiroit seule pour rassembler toutes les misères sur des Insulaires resserrés dans un si petit espace: cette Isle, qui peut-être produisit jadis un volcan, puisque tous les minéraux sont purement volcaniques, a, suivant toute apparence, été bouleversée par le feu. Les arbres, les plantes, tous les animaux domestiques, & même une grande partie de la Nation, peuvent avoir péri dans une de ces épouvantables convulsions de la Nature; & la faim & la misère auront poursuivi ceux qui échappèrent au feu.

 Cook.

Toutes les femmes, que nous avons vues dans les différentes parties de l'Isle, ne montent pas à trente, quoique nous l'ayions traversée presque d'un bout à l'autre, & il n'est point du tout probable qu'elles se fussent retirées dans quelque lieu cachés. Si réellement il n'y a pas plus de trente ou quarante femmes pour six ou sept cens hommes, la Nation doit s'éteindre en très-peu de temps, à moins que nos principes de physique sur la pluralité des maris, ne soient erronés. La plupart de ces femmes ne nous ont pas donné lieu de croire qu'elles ne fréquentent qu'un seul époux: au contraire, elles semblaient aussi débauchées que Messaline & Cléopâtre. Mais cette disproportion est un phénomène si singulier, qu'on a peine à la croire, & je ne serais

Cook.

pas éloigné de penser que réellement les deux sexes sont en nombre égal. Quoique personne de notre équipage n'ait observé de vallées, ou de retraites où les femmes aient pu se soustraire à nos regards pendant notre séjour, le Lecteur se rappellera cependant les cavernes dont il a été question plus haut, & dont les Naturels nous refuserent l'entrée. Les cavernes d'Islande sont assez vastes pour contenir plusieurs milliers d'habitans, & il est probable que, dans une Isle également volcanique, telle que celle de Pâque, de pareilles cavernes pourraient servir d'asyle à un grand nombre de Naturels. Nous ne savons pas pourquoi les habitans de l'Isle de Pâque sont plus jaloux de leurs femmes que les Traitiens. Leurs craintes, à notre égard, n'étaient pas mal fondées, car la conduite des Matelots est insolente & immodeste, par-tout où ils jouissent de quelque supériorité sur les Peuples sauvages.

Je dois dire que nous avons apperçu très-peu d'enfans; & si ce peuple jugeait à propos de soustraire ses femmes à nos yeux, il n'y avait aucune raison de cacher les enfans. Cette matiere reste ainsi dans l'obscurité; & si réellement le nombre des femmes n'est pas considérable, il doit avoir été diminué par quelque accident extraordinaire que les Naturels seuls peuvent révéler. Notre
 ignorance

ignor
 d'écla
 Ou
 qu'on
 a plus
 rens e
 des pi
 généra
 toujou
 ces tas
 indiqu
 enterre
 statues.

Les
 &, cor
 cette m
 quillage
 aux ou
 dinaire
 peut c
 grand b

Enfin
 leverfé
 plus ex
 civilisé,
 aifances
 biens d
 Edidée
 To

l'ignorance de la langue nous a privé de beaucoup d'éclaircissements.

Cook.

Outre les nombreux monumens d'antiquité, qu'on ne trouve que près de la côte de la mer, il y a plusieurs petits tas de pierres empilées en différens endroits le long du rivage. Deux ou trois des pierres supérieures de chaque pile, étaient généralement blanches; peut-être qu'elles le sont toujours ainsi quand le tas est complet. Sûrement ces tas ont quelque objet : il est probable qu'ils indiquent les endroits où des morts ont été enterrés, & qu'ils tiennent lieu des grandes statues.

Les outils de ce Peuple sont très-mauvais; &, comme ceux de tous les autres Insulaires de cette mer, composés de pierres, d'os & de coquillages, &c. ils attachent peu de prix au fer & aux ouvrages de ce métal; ce qui est extraordinaire, car ils en connaissent l'usage; mais on peut conjecturer de-là qu'ils n'en ont pas un grand besoin.

Enfin, en supposant que les volcans ont bouleversé depuis peu cette Ile, ses habitans doivent plus exciter de pitié qu'aucun autre pays moins civilisé, puisque, connaissant les commodités, les aisances & le luxe de la vie, le souvenir de ces biens doit leur en rendre la perte plus sensible. Cette idée déplorait souvent leur situation, & il

Cook.

semblait prendre plus de part à leurs maux qu'à ceux des Zélandais. Il ajouta un autre bâton au paquet qui composait son Journal, & il grava dans sa mémoire cette observation sur l'Isle de Pâque, *Tata-Maitai*, *Whennua*, *Eeno*; le Peuple y est bon, mais l'Isle est très-pauvre; au-lieu qu'à la Nouvelle-Zélande il faisait plus de reproches aux habitans qu'au pays. Ses sentimens étaient toujours humains, & ses idées toujours justes: rien n'avait corrompu la bonté de son cœur, & la droiture de son entendement.

Le 24 Mars 1774, on quitta cette Isle pour se rendre à celles des Marquises, dans le cas où l'on n'en pourroit découvrir d'autres dans l'intervalle qui les sépare de l'Isle de Pâque.

Tous ceux qui avaient fait de longues courses à travers l'Isle, avaient le visage brûlé par le soleil, & ils éprouvaient des douleurs extrêmes à mesure que la peau se levait. Le séjour à terre & le peu de végétaux qu'on y venait de prendre, avaient rétabli la santé des scorbutiques; mais plusieurs retomberent bientôt, & se plainquirent de constipations & de maladies bilieuses, qui sont mortelles dans les climats chauds. Le Chirurgien fut obligé de garder le lit; &, ce qu'il y eut de plus malheureux, les malades ne pouvaient pas manger de patates, parce qu'elles étaient trop venteuses pour leurs estomacs faibles. Les calmes sur-

tout
voya
frais.
du T
venta
lance
Le
la mo
vant
nites
temp
avec
temp
perma
fort a
jours
gétaux
més:
nées c
entier
si l'est
grosfi
nous
qui tr
mes v
quises
conje
calcul

rs maux qu'à
tre bâton au
, & il grava
sur l'Isle de
, Eeno ; le
très-pauvre ;
aisait plus de
ses sentimens
nées toujours
onté de son
dement.

tte Isle pour
ans le cas où
es dans l'in-
âque.

ngues courtes
ilé par le so-
s extrêmes à
our à terre &
de prendre,
tiques ; mais
blaignirent de
ses, qui sont
e Chirurgien
qu'il y eut de
ouvaient pas
ent trop ven-
es calmes sur-

tout nuisirent beaucoup aux malades ; mais on les voyait se ranimer à mesure que le vent devenait frais. On appercevait, chaque jour, des oiseaux du Tropique, & des fauchets. Le vaisseau épouvanta plusieurs bancs de poissons volans qui s'élançerent hors de l'eau.

Le ciel en général fut serein, & la couleur de la mer d'un joli bleu plus ou moins foncé, suivant celle du firmament. Les dauphins, les bonites & les goulus se montraient de temps-entemps, ainsi que différens oiseaux, qui se battaient avec les poissons volans. La chaleur du soleil, tempérée par le mouvement rapide de l'air, nous permettait de faire sur les ponts des promenades fort agréables. Nous avions besoin de ces beaux jours pour ranimer nos esprits défailans : les végétaux de l'Isle de Pâque étaient déjà consommés : il fallait manger des viandes salées, marinées depuis trois ans, & dont les sucres étaient entièrement détruits, ou se contenter de biscuit, si l'estomac ne pouvait pas digérer ces substances grossières. Comme tout le monde désirait la terre, nous consultations, avec empressement, les livres qui traitaient du Voyage de Mindana, & les termes vagues qui expriment la distance des Marquises au Pérou, donnant une libre carrière à nos conjectures, chaque jour produisait de nouveaux calculs sur leur longitude. Nous passâmes pen-

 Cook.

 Cook.

dant cinq jours consécutifs sur les différentes positions que les Géographes ont donné à ces Isles. Durant cette route, nous jouîmes de quelques soirées charmantes; & le 3 Avril, au coucher du soleil, nous observâmes en particulier que le firmament & les nuages étaient teints de différentes couleurs vertes. Frézier avait observé, avant nous, cette couleur qui n'est point extraordinaire, si l'air est chargé de vapeurs, comme cela arrive souvent entre les Tropiques. Le même jour, nous prîmes un petit poisson suceur, qui s'attacha à un poisson volant avec lequel nous avions amorcé un hameçon; preuve que ces animaux ne sont pas toujours collés aux goulus, & nous aperçûmes un gros poisson de l'espèce des raies, appelé *diable de mer* par quelques Auteurs; il ressemblait parfaitement à un autre, qui avait frappé nos regards dans la mer Atlantique, le premier de Septembre 1772. Le nombre des hirondelles, des oiseaux du Tropic & des frégates augmentait autour de nous à mesure que nous marchions à l'Ouest, & que nous approchions des Isles que nous nous attendions à trouver.

 Les Mat-
quises.

Je continuai, dit M. Cook, à cingler à l'Ouest jusqu'au 6, à quatre heures de l'après-midi, temps où, par 9 degrés 20 minutes de latitude & 138 degrés 14 minutes de longitude Ouest, nous découvriâmes une Isle qui nous restait à l'Ouest un

quart
lieues.
autre
blait p
celle-c
nuit,
raffales
quand
main,
nous r
Ouest
Je don
dernier
quatrie
alors bi
couvert
Isle éta
mai Isl
qui la
de San
quatrie
La
parais
pointe
observâ
par-là q
cissait,
reilles à

érentes po
à ces Isles.
e quelques
coucher du
ue le firma-
différentes
avant nous,
rdinaire, si
cela arrive
e jour, nous
s'attacha à
ions amorcé
ux ne font
us apperçû-
ies, appellé
; il ressem-
avait frappé
le premier
hirondelles,
es augmen-
s marchions
es Isles que

er à l'Ouest
midi, temps
ude & 138
st, nous dé-
l'Ouest un

quart Sud-Ouest, à la distance d'environ trois lieues. Deux heures après, nous en vîmes une autre dans le Sud-Ouest un quart-Sud, qui semblaît plus étendue que la première. J'arrivai sur celle-ci, & je marchai à petites voiles toute la nuit, ayant un temps pluvieux, variable & des raffales; ce qui est assez commun dans cette mer, quand on est près d'une haute terre. Le lendemain, au matin, à six heures, la première Isle nous restait au Nord-Ouest; la seconde au Sud-Ouest demi-Ouest; & une troisième à l'Ouest. Je donnai ordre de gouverner entre les deux dernières: bientôt après, nous en apperçûmes une quatrième encore plus à l'Ouest. Nous étions alors bien assurés que c'étaient les Marquises, découvertes par Mindana, en 1595. La première Isle étoit une nouvelle découverte, & je la nommai Isle de Hood, d'après le jeune Volontaire qui la montra le premier; la seconde étoit celle de San-Pédro; la troisième la Dominica; & la quatrième Sainte-Christine.

La Dominica, la plus voisine de nous, paroît montueuse, hérissée & stérile à la pointe Nord-Est; mais plus loin, au Nord, nous observâmes des vallées remplies d'arbres, & par-ci par-là quelques huttes. Comme la brume s'éclaircissait, nous vîmes plusieurs roches escarpées, pareilles à des clochers, & des sommets creux en-

 Cook.

 Cook.

tassés au centre de l'Isle ; ce qui prouve que les volcans & les tremblemens de terre ont bouleversé la surface de ce pays. Toute la partie orientale offre une coupe perpendiculaire fort élevée, & déchiquetée en obélisques & en ravins.

Nous rangeâmes le côté Sud-Est sans trouver la moindre apparence de mouillage, jusqu'au canal qui le sépare de Sainte-Christine. Je traversai ce canal, portant sur la dernière Isle, & je longeai la côte au Sud-Est, cherchant le port de Mindana. Nous dépassâmes plusieurs anses, qui semblaient offrir un ancrage ; mais une grosse houle brisait sur toutes les côtes. Quelques pirogues se détachèrent bientôt des rivages, & nous suivirent.

Nous remarquons des cantons agréables sur les deux terres, entre les fentes des montagnes ; mais nous ne découvrions point de plaines pareilles à celles qui embellissent les Isles de la Société. Cependant la côte de Sainte-Christine ranimait notre courage, & nous inspirait cette gaieté que ressentent tous les Marins fatigués, à l'aspect d'une campagne fertile. Les deux pointes de chaque anse, que nous dépassâmes, enfermaient une vallée remplie de forêts & de plantations d'une charmante verdure. Nous voyions, de toute part, des Habitans courir en contemplant notre vaisseau.

Par
j'essay
debou
cette
mome
&, av
brisés
m'obl
voiles
cap v
ner, j
quatre
tant, t
proche
mais i
à veni
& des
d'un c
tous le
ayant
contre
terre,
vâmes
& cha
autour
Qu
bles d
contra

Parvenus devant le port que nous cherchions, j'essayai d'y entrer; mais comme le vent était debout, & qu'il soufflait par raffales violentes de cette haute terre, l'un des grains nous saisit au moment de la manœuvre, cassa un de nos mâts; & , avant d'avoir viré, nous manquâmes d'être brisés contre les rochers, sous le vent; ce qui m'obligea de porter au large & de forcer de voiles au-dessus du vent; je remis ensuite le cap vers la côte, & sans entreprendre de tourner, je mouillai à l'entrée de la baie par trente-quatre brasses d'eau, fond de beau sable. A l'instant, trente ou quarante Naturels du pays s'approchèrent de nous sur dix ou douze pirogues; mais il fallut beaucoup d'adresse pour les engager à venir aux côtés du bâtiment. Enfin une hache & des clous de fiche déterminèrent les Insulaires d'un des canots à s'avancer près des bouteilles; tous les autres imiterent ensuite cet exemple; & , ayant échangé des fruits à pain & du poisson contre de petits clous, &c. ils se retirèrent à terre, après le coucher du soleil. Nous observâmes des amas de pierres à l'avant des pirogues, & chaque homme avait une fronde entortillée autour de sa main.

Quelques-unes de leurs pirogues étaient doubles & portaient quinze hommes; d'autres, au contraire, plus petites, en contenaient de trois.

Cook.

à sept. Avant de monter sur notre bord, ils nous offrirent des plantes de poivre, (sans doute des symboles de paix) comme aux Isles de la Société & aux Isles des Amis : pour achever leur cérémonie, nous ne manquâmes pas de les attacher aux hauts bans.

Dès le grand matin du 8, les Insulaires nous firent une seconde visite, en plus grand nombre que la veille : ils nous vendirent du fruit à pain, des plantains & un petit cochon pour des clous, des haches, &c. mais ils voulaient souvent garder nos marchandises, sans rien donner en retour : je fus obligé de tirer un coup de fusil par-dessus la tête de l'un d'eux, qui nous avait déjà trompé plusieurs fois : ils se comporterent ensuite avec plus d'honnêteté, & bientôt après, quelques-uns monterent à bord. Nous nous préparions alors à touer le vaisseau plus loin dans la baie, & j'allai sur une chaloupe chercher un endroit convenable pour amarrer. Comme il y avait trop de naturels à bord, je dis aux Officiers : « Vous devez bien les guetter, sans cette précaution, ils commettront des vols. » A peine fus-je dans la chaloupe, qu'on me dit qu'ils avaient pris un des chandeliers de fer du passe-avant, & qu'ils l'emportaient en fuyant ; j'ordonnai de faire feu sur la pirogue jusqu'à ce que je pus l'atteindre avec la chaloupe, mais je défendis de tuer. Les

Natur
enten
troisie
gnaier
sur le
Ils av
Un In
en pou
jeune
jetait
eûmes
fils.

Ils t
la hou
Bientôt
vit un
sur la g
ils sem
On ne
ce mall
accuse
Conqué
les Peup
qu'il est
combien
par les
siècle !
comme

Naturels firent trop de bruit pour que je fusse entendu, & le malheureux voleur fut tué au troisieme coup. Deux autres, qui l'accompagnaient, se jetterent à l'eau; mais ils rentrèrent sur leur bord au moment où je m'en appochai. Ils avaient précipité le chandelier dans la mer. Un Indien, d'un âge mûr, vidait le sang & l'eau, en poussant de grands éclats de rire. L'autre, un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans, jetait sur le mort un regard triste & abattu: nous eûmes, par la suite, lieu de croire que c'était son fils.

Ils traînerent la pirogue sur la côte à travers la houle, & porterent le mort dans les bois. Bientôt on entendit le son des tambours, & l'on vit un nombre considérable d'Habitans assemblés sur la greve, & armés de piques & de massues: ils semblaient nous faire beaucoup de menaces. On ne peut s'empêcher de gémir sur le sort de ce malheureux Indien, tué si légèrement. On accuse de cruauté, & avec raison, les premiers Conquérens de l'Amérique, parce qu'ils traitaient les Peuples de ce continent comme des animaux, qu'il est permis de tuer pour son amusement; & combien d'Insulaires de la mer du Sud ont péri par les armes des Européens dans le dix-huitieme siècle! *Edidée* fondit en larmes quand il vit un homme assassiner un autre homme pour une pa-

 Cook.

 Cook.

reille bagatelle : sa commiseration doit faire rougir ces Marins civilisés, qui parlent si souvent d'humanité, sans que leurs cœurs soient plus compatissans.

Ce malheureux accident mit en fuite les Naturels. Je les suivis dans la baie, & je persuadai à ceux d'une pirogue de se ranger aux côtés de ma chaloupe. Je leur donnai des clous & d'autres choses, ce qui dissipa un peu leurs craintes. Après avoir examiné la baie & trouvé de l'eau douce, (c'est-à-dire ce dont nous avions le plus besoin) je retournai à bord, & on alla placer l'ancre. Il semble que les Indiens, connaissant alors l'effet de nos armes à feu, ne devaient pas nous engager à leur tirer dessus une seconde fois; mais, dès que la chaloupe eut placé l'ancre, deux hommes, sur une pirogue, se détachèrent de la côte, firent la corde de la bouée, & entreprirent de la traîner à terre, sans savoir à quoi elle tenait. De peur qu'après avoir découvert leur méprise, ils n'enlevassent la bouée, on leur tira un coup de fusil. La balle n'alla pas jusqu'à eux, & ils n'y firent pas la moindre attention; mais une seconde ayant passé par-dessus leur tête, ils abandonnerent la bouée & s'enfuirent vers le rivage. Pendant notre relâche, nous n'eûmes pas occasion de tirer un autre coup de fusil; ce dernier les frappa peut-être plus que la mort de

leur
l'éloi
du m
dans
Quel
ne les
eux,
troub
retard
sions
souffla
qu'il f
se haf
Il y av
un ho
Il s'ap
épaule
n'enter
Résolu
plusieu
son co
dans le
Indien
rogues
rétabli
Sur
chemer
les Na

leur compatriote, parce qu'il leur montra que l'éloignement ne les mettait pas en sûreté; c'est du moins ce que nous imaginâmes, en les voyant dans la suite fort effrayés à la vue de nos armes. Quelques vols qu'ils commissent, je résolus de ne les plus punir, parce que notre séjour, parmi eux, ne devait pas être de longue durée. Le trouble & l'embarras qu'ils nous causèrent, nous retarderent si long-temps, qu'avant que nous fussions prêts à lever l'ancre, le vent s'accrut & souffla par raffales du dehors de la baie, de sorte qu'il fallut amarrer plus fortement. Les Naturels se hasarderent bientôt à revenir près de nous. Il y avait, sur la première pirogue qui s'avança, un homme qui semblait au-dessus du commun. Il s'approchait lentement avec un cochon sur son épauLe, & il prononçait quelques mots que nous n'entendions pas. Dès qu'il fut aux côtés de la Résolution, je lui fis présent d'une hache & de plusieurs autres choses: en retour, il me donna son cochon, & je le déterminai enfin à entrer dans le couiroir, où il resta peu de temps. Cet Indien fut si bien reçu, que ceux des autres pirogues imiterent son exemple, & les échanges se rétablirent à l'instant.

Sur ces entrefaites, j'allai à terre avec un détachement, pour voir ce qu'on pouvait y faire: les Naturels nous accueillirent d'une manière très-

 Cook.

Cook.

amicale, &, comme s'il n'était rien arrivé, ils nous vendirent des fruits & de petits cochons; &, après avoir chargé la chaloupe d'eau, je retournai à bord.

Je débarquai aussi, dit M. Forster, avec le Docteur Sparrman, Edidée & mon Pere, sous les rochers en forme de voûte. Nous fûmes reçus par plus de cent Insulaires, armés de piques & de massues, dont ils n'essayerent pas de faire le moindre usage; nous les priâmes de s'asseoir, & ils y consentirent sur-le-champ. Leur prodiguant ensuite toutes les marques possibles d'attachement & de bienveillance, nous essayâmes de justifier ce qui était arrivé; nous leur dîmes que nous n'avions mis à mort un de leurs compatriotes, que parce qu'il venait de nous voler; que nous désirions vivre en bonne intelligence avec eux; que nous voulions seulement faire de l'eau, du bois, &c. & que nous leur donnerions des clous, des haches, &c. Nos raisonnemens spécieux les séduisirent: ils semblaient persuadés que le mort avait mérité d'être tué, & ils nous menerent le long de la greve à un ruisseau, où l'on conduisit ensuite les futailles.

Nous n'aperçûmes aucune femme dans la foule: elles s'étaient probablement retirées au fond des montagnes à la première alarme. Quelques hommes, qui paraissaient être les con-

ducte
les a
petit
quere
corps
d'appe
parmi
tatoué
frapp
mettio
de l'an
n'était p
Isles de
infinime
avec la
jambe, c
exactem
sentaient
consistai
quiers &
garré. L
annonçai
grands &
forts, si
avaient c
était peu
c tatouag

ducteurs, étaient mieux armés & plus parés que les autres, qui n'avaient pour vêtemens qu'un petit morceau d'étoffe autour des reins. Les piquures, qui couvraient presque entièrement le corps de ceux d'un moyen-âge, empêchaient d'appercevoir l'élégance de leurs formes; mais, parmi les jeunes gens qui n'étaient pas encore *tatoués*, on distinguait aisément leur beauté si frappante qu'elle excitait notre admiration. Nous mettions la plupart à côté des modèles fameux de l'antiquité. Le teint de ces jeunes Insulaires, n'était pas aussi brun que celui des gens du peuple des Isles de la Société; mais les hommes paraissaient infiniment plus noirs. Ces piquures étaient disposées avec la plus grande régularité; & les marques d'une jambe, d'un bras & d'une joue, &c. correspondaient exactement avec celles de l'autre. Elles ne représentaient ni un animal, ni une plante; mais elles consistaient en taches, en spirales, barres, échiquiers & lignes, qui offraient un aspect très-bigarré. Leur physionomie agréable & ouverte, annonçait de la vivacité: ils avaient des yeux grands & noirs, des cheveux noirs, bouclés & forts, si on en excepte un petit nombre, qui les avaient couleur de fable. En général, leur barbe était peu fournie, à cause des cicatrices laissées par le *tatouage*. S'ils ne portaient point d'habits, en

 Cook.

 Cook.

revanche ils étaient chargés d'ornemens. Une espèce de diadème, ou cercle de plumes, de frégates, ou une frange de cordons de bourre de cocos, décorait leur tête. L'oreille était cachée par deux morceaux aplatis de bois, d'une forme ovale & d'environ trois pouces de long, & peints en blanc avec de la chaux. Une espèce de hausse-col de petits morceaux de bois léger, pareils au liège, & joints ensemble avec de la gomme en forme circulaire, pendait sur le col, ou plutôt sur la poitrine des Chefs: des feves écarlates (*abrus precatorius*. Linn.) formaient aussi sur ce hausse-col, un grand nombre de cordons de deux ou trois pouces de longueur. Ceux qui ne jouissaient pas de cette noble parure, portaient du moins un cordon, auquel était attaché un coquillage, poli & représentant une large dent. On voyait encore autour de leur ceinture, de leurs bras, de leurs genoux & des chevilles de leurs pieds, des touffes de cheveux. Ils vendaient pour peu de chose leurs autres ornemens, excepté ces derniers, auxquels ils mettaient un grand prix, quoiqu'ils fussent remplis de vermine. Il est probable qu'ils conservent ces touffes de cheveux, en mémoire de leurs parens morts; ou bien ce sont des dépouilles de leurs ennemis, qu'ils gardent comme trophées de leurs victoires. Un gros clou, ou

quelq
 yeux,
 qu'ils
 bagate
 Apr
 qui no
 pour p
 du Cap
 nous av
 Société.
 beaucoup
 jour, r
 delà de
 est entie
 pendant
 quarrés,
 figure ré
 taient de
 jecturer d
 a fait ab
 occupent
 était dest
 bois, dor
 pente. L
 arrêter,
 côté qui
 d'une lo
 ceinture

quelque chose qui frappait fortement leurs yeux, l'emportait ordinairement sur la répugnance qu'ils montraient à nous céder ces précieuses bagatelles. Cook.

Après avoir fait ces observations sur les Indiens, qui nous environnaient, nous quittâmes le rivage, pour pénétrer dans les bois, à quelque distance du Capitaine Cook: je rassemblai des plantes, dont nous avions déjà vues la plupart aux Isles de la Société. Comme nous ne voulions pas avancer beaucoup dans l'intérieur de l'Isle; le premier jour, nos recherches ne s'étendirent pas au-delà de la terre basse qui borde la greve, & qui est entierement inhabitée, nous trouvâmes cependant, parmi les arbres, des compartimens quarrés, enfermés par de grosses pierres, & d'une figure régulière. Nous apprîmes ensuite que c'étaient des fondemens de maisons. On peut conjecturer de-là que la mauvaise qualité du terrain a fait abandonner ces places, ou qu'ils ne les occupent qu'en certaines saisons. Tout ce canton était destitué de plantations, & couverts de grands bois, dont plusieurs paraissent bons pour la charpente. Les Naturels n'essayerent point de nous arrêter, & nous dirigeâmes notre promenade du côté qui nous plut. Une petite colline, revêtue d'une longue herbe, qui montait jusqu'à notre ceinture, se projette en avant, & sépare cette

Cook.

greve d'une autre qui est au Sud. Sur le côté septentrional de cette coline, il y a, à l'endroit qu'indiquent les Navigateurs Espagnols, une belle source d'eau limpide, qui, sortant du rocher, forme ensuite un petit bassin, & coule de-là dans la mer : près de cette source, un ruisseau descend des hautes collines ; un second, plus considérable que le premier, se précipite au milieu de la greve (c'est-là que nous remplîmes nos futailles) ; & on en rencontre un troisième du côté du Nord. Cette Isle est bien arrosée, ce qui est fort utile aux végétaux, ainsi qu'aux habitans. Nous retournâmes bientôt à la place du marché, emportant la collection que nous avons faite, & nous causâmes avec les Naturels, qui témoignaient si peu de défiance, qu'ils changeaient leurs armes contre nos outils de fer. Ces armes étaient toutes de bois de massue, ou de casuarina (a) ; nous n'achetâmes que de simples piques, d'environ huit ou dix pieds de long, ou des massues, qui avaient communément un gros nœud à une extrémité.

Dès qu'on eût dîné, le Capitaine Cook renvoya les bateaux à l'aiguade, sous la protection

(a) Les Taïtiens lui donnent le nom de *Toa*, qui signifie *Guerre*, parce qu'il fournit des instrumens de mort.

d'une garde:

d'un
s'ent
fort
& o
midi
cette
L
rent
gens
de le
débar
cipite
dès q
toutes
s'enfui
nous
paraît
qu'ils
ment ;
lemen
Ver
monde
ment :
avait ;
uns de
finis ,
gence
pour e
T

Sur le côté
 , à l'endroit
 ls, une belle
 rocher, forme
 le-là dans la
 eau descend
 e considérable
 milieu de la
 nos futailles);
 côté du Nord.
 est fort utile
 Nous retour-
 é, emportant
 , & nous cat-
 gnaient si peu
 s armes contre
 toutes de bois
); nous n'a-
 s, d'environ
 des massues,
 s nœud à une

ine Cook ren-
 s la protection

m de Toa, qui
 s instrumens de

d'une garde:

d'une garde : à leur débarquement , les Insulaires s'enfuirent tous , excepté un homme qui semblait fort effrayé , un ou deux autres revinrent ensuite , & on n'en vit pas un plus grand nombre après midi. Nous ne pouvions concevoir la raison de cette frayeur subite.

Cook.

Le 9 , dès le grand matin , les chaloupes allerent faire de l'eau , comme à l'ordinaire ; & nos gens n'apperçurent les Naturels qu'au moment de leur retour. Après leur déjeuner , M. Cook débarqua avant la garde , & les Naturels se précipiterent autour de lui , en grande foule. Mais , dès que la garde eût descendu à terre , il eut toutes les peines du monde à les empêcher de s'enfuir : enfin leurs craintes se dissipèrent , & ils nous vendirent des fruits & des cochons. Il paraît qu'ils avaient pris la fuite la veille , parce qu'ils ne le voyaient pas à la tête du détachement ; & , sans sa présence , ils se seraient également retirés.

Vers midi , un Chef , suivi de beaucoup de monde , se rendit à la place de notre débarquement : le nôtre lui offrit toutes les bagatelles qu'il avait ; le Sauvage , de son côté , donna quelques-uns des ornemens dont il était paré. Ces échanges finis , il parut qu'il régnaît de la bonne intelligence entre nous : ayant acheté assez de fruits pour en charger deux chaloupes , nous retour-

Cook. nâmes dîner à bord ; fans que le Chef voulût nous accompagner.

Il portait un manteau d'écorce de mûrier , pareille à l'étoffe de Taïti , & il avait le diadème , le hausse-col , les pendans d'oreilles , & les touffes de cheveux. On nous fit entendre que c'était le Roi de toute l'Isle , quoiqu'on ne lui témoignât pas beaucoup de respect. Il nous avertit qu'il s'appellait *Honoo* (a) , & qu'il était *He-ka-ai* , titre qui correspond sans doute à l'Arée de Taïti , & à l'Aréké des Isles des Amis. Il paraissait intelligent & d'un bon caractère : sa figure était d'ailleurs très-expressive. M. Hodges l'a peint avec vérité. Nous lui demandâmes le nom de son Isle & de celles des environs , & il nous répondit , que Sainte-Christine se nomme *Waitahoo* , la Dominica , *Heevaroa* , & Saint-Pédro *Onatéyo*. *Œdidée* , qui aimait passionnément ce Peuple parce qu'il ressemblait , par les mœurs , le langage & la figure , à ses compatriotes , conversait sans cesse avec les Naturels , & il en achetait un grand nombre d'ornemens. Il leur apprit différens

(a) Ce mot signifie une Tortue dans la langue de Taïti ; & il est probable que ces Peuples empruntent quelquefois leurs noms de ceux des animaux , comme les Habitans de l'Amérique Septentrionale. Le mot *O-too* , nom du Roi de Taïti , signifie aussi *Héron*.

ALE

Chef voulde

de mûrier ;
t le diadème,
& les touffes
que c'était le
lui témoignât
rtit qu'il s'ap-
e-ka-ā, titre
de Taïti, &
araissait intel-
ure était d'ail-
l'a peint avec
m de son Isle
ous répondit,
Waitahoo, la
édro *Onatéyo*,
nt ce Peuple
œurs, le lan-
tes, conversait
en achetait un
apprit différen

ns la langue de
ples empruntent
animaux, comme
tionale. Le mot
aussi *Héron*.



Bernard Orca

CHEF DE L'ISLE DE S^{TE} CHRISTINE.

usage
d'allu
des n
ils pr
tions.
Tong
les ac
de têt
vîmes
cercle
revêtu
femme
l'aurait

Nou
bord r
un can
le Hav
compos
noyers
teur co
on trou
Taïti ,
ces Ile
tations
bane , e
Iles de
élevée d

usages de son pays , & entr'autres la méthode d'allumer du feu , en frottant l'un contre l'autre des morceaux de bois secs de l'*Hibiscus Tiliaceus* : ils prêterent une oreille attentive à ses instructions. Les Insulaires estimaient fort les plumes de Tonga-Tabboo , ou de l'Isle d'Amsterdam , & ils les achetaient volontiers au prix de leurs parures de tête , ou de tous leurs ornemens. Nous ne vîmes qu'une seule femme âgée assise dans un cercle au milieu de ses compatriotes : elle était revêtue d'une pièce d'étoffe d'écorce , comme les femmes des Isles de la Société : à sa figure , on l'aurait prise pour une Taïtienne.

Nous fîmes environ un mille & demi sur le bord méridional du ruisseau : après avoir traversé un canton , d'où nous découvrîmes en plein le Havre , nous entrâmes dans un bois épais , composé principalement de *rattas* , ou de noyers de Taïti d'une grosseur & d'une hauteur considérables , & de beaux arbres à pain : on trouve ces deux espèces dans les plaines de Taïti , où la chaleur est moins violente que sur ces Isles. Nous arrivâmes enfin à une des habitations des Naturels ; c'était une misérable cabane , en comparaison des maisons élevées des Isles de la Société , placée sur une plate-forme élevée de pierres , qui n'étaient pas même assez

 Cook.

unies & assez égales , pour qu'on pût s'y asseoir sans se briser le corps , quoiqu'elles fussent revêtues de nattes. Les Naturels avaient érigé sur cette base , des cannes de bambous , serrées très-près les unes des autres , d'environ cinq ou six pieds d'élévation , & par-dessus lesquelles le toit formait un faîte au sommet , composé de petits bâtons couverts de feuilles d'arbres à pain & de rattas. Toute la hutte avait environ cinq pieds de long , & huit ou dix de large : l'usage où ils sont de soutenir leurs habitations par des fondemens de pierres , semble supposer que le pays est sujet en certaines saisons de l'année , à de fortes pluies & à des inondations. Nous y trouvâmes de grandes auges de bois remplies de morceaux de fruits à pain , mêlés avec de l'eau. Trois Indiens , qui parurent près de la hutte , allèrent nous chercher de l'eau à un ruisseau qui coulait à environ cent verges de-là. Les ayant remercié de leur bonté par des présens , nous nous rendîmes à la greve , & nous retournâmes ensuite à bord. Pour rejoindre notre chaloupe , nous courumes le plus grand risque de périr en chavirant : la houle , qui brisait contre les rochers , nous couvrit entierement d'eau. Edidée , qui était resté à terre , nous voyant en danger , se jetta à la mer , & se rendit près de nous à la

nag
veau
panc
L
diné
que
pere
diona
habit
vage
l'hom
appar
n'avai
paren
mort
soupe
voit
cimet
échang
touré
perçu
Ma
gravir
recom
couve
paliss
chacun
& de

nage, afin de ne pas nous exposer à un nouveau péril, quand nous voudrions aller le répandre.

 Cook.

Le Docteur Sparrman passa avec moi l'après-dinée à bord, à décrire & dessiner les plantes que nous avons rassemblées le matin. Mais mon père accompagna le Capitaine à la greve méridionale, & il trouva, près de la mer, plusieurs habitations, sans voir de femmes. C'était le rivage où les Insulaires porterent le corps de l'homme tué : ils arriverent à une cabane qui appartenait au défunt. M. Cook demanda s'il n'avait ni femmes, ni fils, ni sœurs, ni parens, & on lui dit qu'elles pleuraient le mort au sommet de la montagne ; d'où l'on peut soupçonner que les palissades ou enclos qu'on voit le long du sommet des rochers, sont les cimetières des habitans. Le Capitaine fit des échanges en cet endroit, &, quoiqu'il fût entouré des parens de l'Insulaire tué, on n'aperçut parmi eux, ni animosité, ni ressentiment.

Malgré la chaleur extrême, nous résolûmes de gravir la montagne, espérant que nous serions récompensés de nos peines par de nouvelles découvertes. J'avais sur-tout envie d'examiner les palissades qui sont au sommet, & sur lesquelles chacun formait différentes conjectures. M. Patten & deux autres de nos Messieurs, nous accom-

Cook.

pagnerent. Après avoir traversé le joli ruisseau ; où les matelots remplissaient les futailles , nous prîmes au côté septentrional , un sentier , par où le plus grand nombre des Insulaires , qui s'étaient rendus près de nous , étaient arrivés de l'intérieur du pays. La montée ne fut pas d'abord très-fatigante : nous atteignîmes le haut de plusieurs collines doucement inclinées , presque de niveau au sommet , & contenant des plantations spacieuses de bananiers , dans un ordre admirable. Ces cantons cultivés , se découvraient tout-à-coup à nos regards , parce que nous marchions à travers un bois d'arbres fruitiers serré & touffu , & qui nous procurait un ombrage rafraîchissant , tout-à-fait agréable. Nous rencontrions çà & là un cocotier solitaire , qui , loin d'élever avec fierté sa tête majestueuse , se trouvait abaissé & caché par des arbres d'une espèce inférieure. En général , le palmier aime un terrain bas , & ne croît pas bien sur les montagnes ; voilà pourquoi il abonde sur des bancs de corail , qui offrent à peine assez de sol pour y prendre racine. Quelques Naturels nous suivaient , & plusieurs , qui allaient à notre marché , passèrent près de nous.

A mesure que nous montions , nous laissions derrière nous un grand nombre de maisons , toutes construites sur une base élevée de pierres , d'après le plan qu'on a déjà décrit. Les unes

paraissent
mais je
mentie
parler
sur le
Le
& plus
vent de
sentier
verser
toujour
en appr
en diffé
l'eau ne
ressembl
comme
çûmes p
étaient t
Leur po
cice qu'il
balement
trois mill
femme ,
nous , &
vêtue d'u
qu'à ses
bles ; mai
elle eut s

paraissaient très-neuves & très-propres en dedans ,
 mais je ne pus pas y distinguer ces lits dont font
 mention les Espagnols, qui, sans doute, veulent
 parler seulement des différentes nattes répandues
 sur le plancher.

 Cook.

Le terrain devenait à chaque pas plus escarpé
 & plus hérissé de roches. Le ruisseau coulait sou-
 vent dans un ravin profond, au bord duquel notre
 sentier était un peu dangereux; il nous fallut tra-
 verser l'eau plusieurs fois. Nous remarquâmes
 toujours une plus grande quantité d'habitations
 en approchant du sommet. Nous prîmes du repos
 en différens endroits, & par-tout des fruits & de
 l'eau nous furent offerts par les Naturels, qui
 ressemblent trop aux Taïtiens, pour ne pas avoir;
 comme eux, de l'hospitalité. Nous n'en apper-
 çûmes pas un seul de difforme ou de mal fait; ils
 étaient tous forts, grands & extrêmement agiles.
 Leur position contribue à leur activité, & l'exer-
 cice qu'ils sont obligés de prendre, conserve pro-
 bablement l'élégance de leurs formes. A environ
 trois milles du rivage, nous apperçûmes une jeune
 femme, qui sortait d'une maison située devant
 nous, & qui montait en hâte la colline. Elle était
 vêtue d'une étoffe de mûrier, qui descendait jus-
 qu'à ses genoux: ses traits nous parurent agréa-
 bles; mais nous n'en jugeâmes que de loin, car
 elle eut soin de se tenir à trente verges de nous.

Cook.

Les Naturels nous firent alors des signes pour retourner sur nos pas ; & ils témoignèrent du mécontentement de ce que nous continuions notre route. Comme nous voulions, le Docteur Sparrman & moi, conserver les plantes que nous avions rassemblées, nous revînmes effectivement en arrière, tandis que M. Patten & les autres allèrent environ deux milles plus loin, sans rien découvrir de nouveau. La chaleur du jour, notre mauvaise santé & la fatigue de la route, nous avaient épuisé : d'ailleurs rien n'annonçait que nous serions bientôt au sommet ; on ne l'apercevait qu'à plus de trois milles de distance, au-delà d'un espace infiniment plus escarpé que celui que nous venions de parcourir.

Tous les Cantons, que nous vîmes, sont couverts d'un riche terreau, parsemés de belles plantations & de bocages de différens arbres fruitiers. Les rochers au-dessous, qui se montrent principalement près des bords du ruisseau, ou sur les côtés rompus du sentier, contiennent des productions volcaniques ou diverses laves, dont quelques-unes sont remplies de coquillages blancs & verdâtres. Par leurs minéraux, ces Isles ressemblent donc aussi à celles de la Société, qui paroissent avoir des montagnes brûlantes autour des cabanes ; nous remarquâmes beaucoup de cochons, de grosses volailles, & de tems en tems des rats,

Les a
de l'é
breux
diffé
n'ont
ci, o
havre
No
mer,
notre
diffé
meurt
premi
près d
rent fa
trême
venaien
voleren
mais, c
jamais
de pre
pour l'a
de leur
frappa.
même :
en ach
Je re
les col

Les arbres sont d'ailleurs pleins de petits oiseaux de l'espèce de ceux de Taïti, mais moins nombreux & moins variés. Enfin les Marquises ne diffèrent des Isles de la Société, qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies plaines qui environnent celles-ci, ou le récif de corail qui forme leurs excellens havres.

 Cook,

Nous nous hâtâmes de gagner le bord de la mer, avant le départ des chaloupes: le vaisseau, à notre arrivée, était environné de Naturels de différentes parties du pays: l'alarme, que le meurtre de l'Indien avait répandu parmi eux, le premier jour, était alors oubliée, & ils vinrent près de nous en très-grand nombre; ils conversèrent familièrement, & ils témoignèrent une extrême joie de tout ce qu'ils voyaient. Ils se souvenaient si peu du meurtre, que plusieurs nous volèrent, aussi souvent que l'occasion s'en présentait; mais, quand on les surprenait, ils ne manquaient jamais de rendre paisiblement ce qu'ils venaient de prendre. Ils dansèrent beaucoup sur les ponts pour l'amusement des Matelots, & la ressemblance de leurs danses, avec celles des Taïtiens, nous frappa. Il paraît que leur musique est aussi la même: ils ont des tambours pareils, & Ouidée en acheta un.

Je restai l'après-midi à bord, & je mis en ordre les collections que nous avons faites. Le soir,

 Cook.

M. Cook, quelques Officiers, M. Hodges, le Docteur Sparrman & mon Pere, revinrent au vaisseau, après avoir visité deux anses au Sud du havre où nous mouillions. Ils les trouverent très-ouvertes & exposées à la mer, & ils coururent de grands risques en mettant à terre & en se rembarquant, à cause de la houle prodigieuse qui brisait sur le rivage. Ils acheterent des cochons & d'autres rafraîchissemens. Les Naturels leur parurent moins réservés qu'aux environs de notre mouillage: ils rencontrèrent un nombre considérable de femmes, avec lesquelles les Matelots de la chaloupe eurent bientôt fait connoissance, & plusieurs d'entr'elles furent aussi complaisantes que les Indiennes des Isles de la Société & des Amis, de la Nouvelle-Zélande & de l'Isle de Pâqué. Elles étaient d'une stature inférieure à celle des hommes, mais bien proportionnées; & les traits de quelques-unes approchaient du contour agréable des Taïtiennes d'un rang distingué. En général, leur teint ne différait pas de celui des gens du Peuple des Isles de la Société: il y en avait de plus blanches que les autres; on ne remarqua sur leur corps aucune piquure, quoique les hommes soient accoutumés à se défigurer par le *tatouage*. Une des plus belles se laissa peindre. Toutes portaient des étoffes de mûrier; mais ces étoffes n'étaient ni aussi variées, ni en aussi grand

nombre
 foule
 cette
 mante
 Apr
 Messie
 donna
 venait
 terais p
 Nature
 intéress
 montre
 rent *ta*
 voyaien
 l'équipag
 freres. J
 les idées
 ils se re
 dont l'a
 parvenus
 les Taïti
 rences de
 pas acqui
 nature de
 & de cul
 principale
 qu'ils ne

nombre qu'à Taïti : au-lieu de s'envelopper d'une foule de pièces, comme les chefs voluptueux de cette Isle, elles n'avaient qu'un seul *ahow* ou manteau qui descendoit des épaules aux genoux.

Après avoir passé quelque tems à terre, nos Messieurs revinrent à leur chaloupe. Le Capitaine donna plusieurs coups à un des Matelots, qui venait de manquer à son devoir. Je ne rapporterais point cette circonstance minutieuse, si les Naturels n'avaient pas fait une observation forte intéressante. Dès qu'ils s'en apperçurent, ils se montrèrent l'un à l'autre M. Cook, & ils s'écrièrent *tape a-hai te tina*, il bat son frere. Ils voyaient très-bien l'autorité du Commandant sur l'équipage; mais ils nous regardaient tous comme freres. Je pense qu'ils transposaient, parmi nous, les idées de subordination qui régnerent chez eux; ils se regardent probablement comme une famille dont l'aîné est Chef ou Roi. N'étant pas encore parvenus à ce degré de civilisation dont jouissent les Taïtiens, ils ne connoissent gueres les différences de rang, & leur constitution politique n'a pas acquis une forme monarchique déterminée. La nature de leur pays, qui demande plus de travail & de culture qu'aux Isles de la Société, est la principale cause de cette différence; car, puisqu'ils ne se procurent pas si aisément leur subsis-

Cook.

Cook.

tance , la population & le luxe doivent être moindres , & le Peuple garde son égalité. Effectivement ils ne montrèrent ni respect , ni égards particuliers pour leur Roi *Honoo* , qui vint nous voir le second jour , après notre arrivée. Toute sa prééminence semblait consister dans son habillement , plus complet que celui de ses Indiens , qui , par choix ou par indolence, vont nus dans ce climat du Tropicque , où l'on n'a pas besoin de vêtemens.

Nos acquisitions en Histoire Naturelle étaient peu nombreuses , parce que ces Isles ressemblent trop à Taïti , & que d'ailleurs nous y étions depuis trop peu de tems. Nous n'avons par formé une connaissance bien intime avec les Naturels , qui sont dignes de l'étude des Voyageurs Philosophes. Je regrettais en particulier de partir , sans examiner ces enclos qui sont au sommet des montagnes , & qui, je crois, ont quelque rapport avec leur religion. Les Espagnols font mention d'un Oracle , qui, d'après leur description , semble être un cimetiere de l'espèce de ceux des Isles de la Société.

Comme cette Isle ne devait pas nous fournir ce dont nous avions besoin , & ce que nous pouvions espérer de trouver à celles de la Société , & que d'ailleurs elle n'était pas commode pour y faire du bois & de l'eau , & donner au vaisseau le radoub nécessaire , M. Cook résolu d'appareiller,

& de
étion
avion
cepe
bien
mod
du C
fanté.
M.
ces II
la Ma
Christ
tentric
tude S
& den
la plus
l'Est &
largeur
de tou
qui s'é
mer: d
fondes
quelqu
mais e
44 mir
a envi
haut, g
l'extrém

LE

être moins
activement
particuliers
ir le second
rééminence
ment, plus
i, par choix
e climat du
e vêtements.
relle étaient
resemblent
étions depuis
rmé une con-
els, qui sont
osophes. Je re-
e examiner ces
agnes, & qui,
leur religion.
Oracle, qui,
e un cimetiere
Société.
nous fournir
que nous pou-
de la Société,
ommode pour
ner au vaisseau
d'appareiller,

DES VOYAGES. 125

& de chercher une relâche plus avantageuse. Nous étions depuis dix-neuf semaines en mer, & nous avions vécu, tout ce tems, de provisions salées : cependant nous avions à peine un seul homme bien malade, & peu se plaignaient de légères incommodités. Les anti-scorbutiques & les soins extrêmes du Chirurgien, contribuerent sans doute à notre santé.

Cook.

M. Cook ajoute les observations suivantes sur ces Isles : les Marquises sont au nombre de cinq ; la Magdalena, Saint-Pédro, la Dominica, Sainte-Christine, & l'Isle de Hood : celle-ci, la plus septentrionale, gît par 9 degrés 26 minutes de latitude Sud, & Nord 13 degrés Ouest, à cinq lieues & demie de la pointe Est de la Dominica, qui est la plus grande de toutes les Isles, & qui s'étend à l'Est & à l'Ouest l'espace de six lieues. Elle a une largeur inégale, & environ quinze ou seize lieues de tour ; elle est remplie de collines escarpées, qui s'élèvent en chaînes directement hors de la mer : ces chaînes sont séparées par des vallées profondes, revêtues de bois, ainsi que les côtés de quelques-unes des collines : son aspect est stérile, mais elle est habitée. Sa latitude est 9 degrés 44 minutes 30 secondes Sud. Saint-Pédro, qui a environ trois lieues de tour, & qui est assez haut, gît au Sud, à quatre lieues & demie de l'extrémité orientale de la Dominica : nous ne

 Cook.

avons pas s'il est désert. La Nature n'y a pas répandu ses largesses avec trop de profusion. Sainte-Christine gît sous le même parallèle, trois ou quatre lieues plus à l'Ouest. Cette Isle, qui court Nord & Sud, a neuf milles de long dans cette direction, & environ sept lieues de circonférence. Une chaîne étroite de collines, d'une élévation considérable, se prolonge dans toute la longueur de l'Isle. D'autres chaînes sortent de la mer & se joignent à celle-ci, dont elles égalent la hauteur. Des vallées resserrées & profondes, fertiles, ornées d'arbres fruitiers, &c. & arrosées par de jolis ruisseaux d'une eau excellente, coupent ces montagnes. Nous n'avons vu que de loin la Magdalena : sa position doit être à-peu-près 10 degrés 25 minutes de latitude & 138 degrés 50 minutes de longitude. Ces Isles occupent l'espace d'un degré en latitude, & à-peu-près un demi-degré en longitude ; savoir, du 138 degrés 47 minutes, au 139 degrés 13 minutes Ouest, longitude de l'extrémité occidentale de la Dominica.

Le Port de Madre de Dios, que j'ai nommé *Port de la Résolution*, gît près du milieu du côté Ouest de Sainte-Christine, & sous la terre la plus élevée de l'Isle, par 9 degrés 55 minutes 30 secondes de latitude, & 139 degrés 8 minutes 40 secondes de longitude Ouest, & au Nord 15 mi-

nut
min
esca
met
app
la ch
poin
plus
l'une
Nord
a près
& de
de fa
neufes
de roc
eau tr
comme
trouve
Pilote
de la
sieurs a
per, en
celle-ci
Ouest d
qu'on p
Les
tions de
connois

nutes Ouest de l'extrémité occidentale de la Do-
 minica. La pointe Sud de la baie est un rocher
 escarpé d'une hauteur considérable, dont le som-
 met se termine en une colline à pic, où vous
 appercevez un sentier qui conduit, par le haut de
 la chaîne étroite, dessus la cime des collines. La
 pointe Nord n'est pas si élevée, & la pente est
 plus insensible: ces deux pointes sont à un mille
 l'une de l'autre dans la direction du Nord quart-
 Nord-Est, & Sud quart-Sud-Ouest. La baie, qui
 a près de trois quarts de mille de profondeur,
 & de trente-quatre à douze brasses d'eau, fond
 de sable propre, renferme deux anses sablon-
 neuses, séparées l'une de l'autre par une pointe
 de rocher. Il y a dans chacune un ruisseau d'une
 eau très-bonne. L'anse septentrionale est la plus
 commode pour faire du bois & de l'eau. On y
 trouve la petite cascade, dont parle Quiros;
 Pilote de Mindana; mais le village est au fond
 de la seconde anse. Ce côté de l'Est offre plu-
 sieurs autres anses ou baies, & on peut se trom-
 per, en en prenant quelques-unes au Nord pour
 celle-ci; c'est pourquoi le gissement de l'extrémité
 Ouest de la Dominica, est la meilleure direction
 qu'on puisse donner.

Les arbres, les plantes & les autres produc-
 tions de ces Isles du moins autant que nous les
 connoissons, sont à-peu-près les mêmes qu'à Taïti

 Cook.

E
 y a pas
 profusion.
 èle, trois
 Ile, qui
 long dans
 de circon-
 nes, d'une
 ns toute la
 rtent de la
 s égalent la
 ondes, fer-
 arrochées par
 ce, coupent
 e de loin la
 à-peu-près
 138 degrés
 es occupent
 peu-près un
 138 degrés
 nutes Ouest,
 de la Do-

 j'ai nommé
 lieu du côté
 terre la plus
 nutes 30 se-
 8 minutes 40
 Nord 15 mi-

Cook.

& aux Isles de la Société. On peut s'y procurer des cochons, des volailles, des plantains, des ignames, quelques racines, & une petite quantité de fruits à pain & de noix de cocos. Nous achetâmes d'abord ces différens articles avec des clous. Les grains de verre, les miroirs & les baguettes pareilles, si recherchées aux Isles de la Société, n'ont aucun prix ici, & même les clous perdirent beaucoup de leur valeur.

En général, les Habitans des Marquises sont la plus belle race des Habitans de cette mer. Ils paroissent surpasser toutes les autres Nations par la régularité de leur taille, & de leurs traits. Cependant la ressemblance de leur langage à celui que parlent les Naturels de Taïti & des la Société, prouvent qu'ils ont une même origine. Oïdée conversoit assez bien avec eux; mais, quoique je fusse un peu la langue de Taïti, je ne venais pas à bout de me faire entendre. J'observerai qu'ils ne pouvaient pas prononcer R.

Les hommes sont *tatoués* de la tête aux pieds: ils portent différentes figures, arrangées suivant les caprices de leur imagination, plutôt que suivant la coutume. Ces piquures leur donnent un regard sombre; mais les femmes (qui en ont peu), les jeunes gens, & les jeunes enfans (qui n'en ont point du tout), ont le teint aussi

blanc

blanc
homme
pieds;
fort qu
n'en ai
moins l
animés
La coul
vous: ce
Quelque
ils les or
chaque ce
un nœud
leur barb
ans la pa
au-dessous
laissent
certaine ha
Leur vè
osé égale
s une au
e sont pas
raient en
l'appelle
toile qui
tre les ja
mat, & f
Tome

blanc que celui de quelques Européens. La taille des hommes est ordinairement de 5 pieds 10 pouces à 6 pieds; mais je n'en ai vu aucun d'aussi gras & aussi fort que les Earées de Taïti: d'un autre côté, je n'en ai point apperçu de maigres. Leurs dents sont moins bonnes, & leurs yeux moins vifs & moins animés que ceux des Habitans des autres Nations. La couleur de leurs cheveux varie comme parmi nous: cependant je n'en ai point trouvé de rouge. Quelques-uns les portent longs; mais en général ils les ont courts, & ils laissent seulement, de chaque côté de la tête, deux touffes relevées par un nœud. Ils disposent, de différentes manières, leur barbe, qui est communément longue. Les uns la partagent & l'attachent en deux touffes au-dessous du menton, d'autres la tressent, ceux-ci laissent flotter, & ceux-là la coupent à une certaine hauteur.

Leur vêtement, le même qu'à Taïti, est composé également d'écorce d'arbres; mais ils n'ont pas une aussi grande quantité d'étoffes, & elles ne sont pas aussi bonnes. La plupart des hommes seraient entièrement nus sans le *Morra* (comme on l'appelle à Taïti); c'est-à-dire, sans une bande de toile qui passe autour de la ceinture, & tombe entre les jambes. Ce simple vêtement suffit au climat, & satisfait la modestie. Les femmes sont

Cook.

vêtues d'une pièce d'étoffe, qui enveloppe leurs reins en forme de jupon, descend au-dessous du milieu de la jambe; & un manteau flottant couvre leurs épaules. Leur principale parure de tête & leur premier ornement, est une sorte de large diadème artistement fait des fibres de la gouffe d'une noix de cocos: il présente au-devant une coquille de nacre de perle arrondie: & par-dessus cette première, une seconde plus petite, d'une très-belle écaille de tortue, trouée de différentes manières curieuses: au centre de cette seconde, il y a un troisième morceau rond de nacre de perle, à-peu-près de la grandeur d'un demi-écu, & enfin un quatrième morceau d'écaille de tortue, peint & de la grandeur d'un schelling. Cet ornement pare ordinairement leur front; mais quelques-uns le portent aussi de chaque côté; alors il est fait de plus petites pièces: tous ces diadèmes sont embellis de plumes de la queue des coqs ou des oiseaux du Tropique, qui se tiennent debout, de façon qu'elles forment un joli panache. Ils mettent autour de leur col, un collier de bois léger, dont le côté supérieur & antérieur est couvert de petits poix rouges qui y sont collés avec de la gomme: ils garnissent aussi leurs jambes de touffes de cheveux d'hommes, attachés à un cordon: souvent au lieu de cheveux, ils emploient des plumes courtes; mais on apperçoit

rarements

Le C
seul qu
orneme
lettres d
pendant
oreilles

Leurs
sur les cô
tions: ell
qu'à Tai
bonnes, &
à pain. L
pierres, q
dessus du
plables pa
y asseoir
Nous r
ain aussi
nous en ac
qui étaient
eu trop f
Ce Peup
ue les Tai
s apprêter
our de pie
société; m

rarement sur la même personne tous les ornemens dont on vient de parler.

Cook.

Le Chef, qui vint nous faire visite, est le seul que j'ai vu avec tout cet attirail; leurs ornemens ordinaires sont des colliers, des amulettes de coquillage, &c. : je n'ai remarqué aucun pendant d'oreille, quoiqu'ils eussent tous les oreilles percées.

Leurs habitations sont placées dans les vallées; sur les côtés des collines, & près de leurs plantations : elles sont construites de la même manière qu'à Taïti; mais elles sont beaucoup moins bonnes, & seulement couvertes de feuilles d'arbre à pain. La plupart sont bâties sur un pavé de pierres, carré ou oblong, élevé un peu au-dessus du niveau du terrain. Il y a aussi de semblables pavés près de leurs maisons, & ils vont s'y asseoir & s'y récréer.

Nous n'avons trouvé nulle part de fruits à pain aussi gros & aussi délicieux que les leurs; nous en achetâmes plusieurs parfaitement mûrs, qui étaient tendres comme des flans, mais un peu trop sucrés.

Ce Peuple est moins propre dans ses repas que les Taïtiens; leur cuisine est sale d'ailleurs : ils apprêtent le cochon & les volailles dans un four de pierres chaudes, comme aux Isles de la société; mais ils grillent sur le feu les fruits &

Cook.

les racines ; & , après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, où j'ai vu les hommes & les cochons manger tous à-la-fois. Je les ai trouvé un jour délayant des fruits & des racines au fond d'un vase chargé d'ordures, au moment où les cochons venaient de le quitter, sans le laver, sans même laver leurs mains, qui n'étaient pas moins sales ; & , lorsque je leur témoignai que cela me causait du dégoût, ils se moquerent de moi. Je ne fais si jamais il n'y a plus de propreté parmi eux. Il est vrai que les actions de quelques individus ne suffisent pas pour dire que toute une Nation agit de même.

Voici cependant un article sur lequel ils sont plus propres que les Taïtiens : aux Isles de la Société, les excréments qui remplissent les chemins, blessent, tous les matins, le nez & les yeux ; mais les habitans des Marquises sont accoutumés, comme les chats, à les cacher dans les entrailles de la terre. Les Taïtiens comptent sur le secours des rats, qui mangent avidement ces ordures ; ils sont convaincus que leur usage est le plus propre du monde, car Tupia reproche aux Européens leur prétendue délicatesse, quand il vit dans chaque maison de Batavia un petit édifice destiné à Cloacine.

Leurs massues & leurs piques ressemblent

celles
ils ont
fort lo
extrém
Leur
d'un ar
abonda
elles on
15 pouc
l'avant
un peu,
finit en
ment, &
visage ha
des paga
latine de
Nous
quadrupè
poules fo
dant les b
d'un très-
La crainte
pèché d'e
aire.
Le no
peut pas
ont très-
les Marqu

celles de Taïti; elles sont un peu mieux faites: ils ont aussi des frondes, avec lesquels ils jettent fort loin des pierres; mais ils n'ont pas une extrême adresse pour toucher le but.

Cook.

Leurs pirogues sont de bois, & de l'écorce d'un arbre mol, qui croît près de la mer en grande abondance, & qui est très-propre à cet usage: elles ont de 16 à 20 pieds de long, & environ 15 pouces de large; deux bouts solides forment l'avant & l'arrière; l'arrière s'élève ou se courbe un peu, mais dans une direction irrégulière, & finit en pointe; l'avant se projette horizontalement, & offre une ressemblance grossière d'un visage hamain sculpté; elles se manœuvrent avec des pagayes, & plusieurs ont une sorte de voile latine de natte.

Nous n'avons remarqué dans l'Isle d'autres quadrupèdes que les cochons; les coqs & les poules sont les seuls animaux apprivoisés; cependant les bois paraissent remplis de petits oiseaux d'un très-joli plumage, & qui chantent bien. La crainte d'alarmer les Naturels nous a empêché d'en tuer autant que nous aurions pu le faire.

Le nombre des habitans des Marquises ne peut pas être fort considérable, car ces Isles sont très-petites. La Dominica, la plus grande des Marquises, est si escarpée & si hérissée de

 Cook.

rochers dans la plupart des cantons, que proportionnellement à son étendue, elle ne peut pas avoir autant d'habitans que Sainte-Christine. Ces terrains propres à la culture, sont très-peuplés sur ces îles; mais, comme elles sont toutes remplies de montagnes & de landes stériles, il est douteux que ce groupe de terre contienne 50 mille ames.

Les Espagnols qui les découvrirent, y trouverent un Peuple doux & paisible; ils eurent cependant un petit différend à Magdalena, probablement à cause de quelque mal-entendu, ou du caractère violent & impétueux de ces Navigateurs. On a déjà parlé de l'accueil qu'ils nous firent, & de leur rapport avec les Taïtiens. Les Habitans des Marquises ne peuvent pas goûter les avantages que procurent à ceux des Îles de la Société, les fertiles plaines qui bordent leurs côtes. Après avoir cultivé le terrain nécessaire à leur subsistance, il ne reste plus d'espace pour ces plantations étendues de mûrier, qui frappent par-tout les yeux à Taïti; &, lors même qu'ils auraient de l'emplacement, ils ne pourraient pas y employer le temps qu'exige cette branche de culture. On ne remarque point aux Marquises l'Opulence & le luxe, la profusion d'alimens, la quantité & la variété d'étoffes dont jouissent les Taïtiens; mais les Insulaires y ont le nécessaire

ils font
peut les
Taïtien
habiles
raffinée
une par
maladies

Le 1
se rend
& Forst

Le 17
terre res
connûme
Îles bas
rangeai
mille, ju
qui est d
ensuite à
ouvrir un
milieu de
ques, con
Îles, à r
cape, &
il ne trou

Nous
en espace
rochers n
droits, d

ils sont tous égaux , actifs , bien portans , & rien ne peut les priver de ce qui fait leur bonheur. Les Taïtiens ont plus d'aifance ; ils sont peut-être plus habiles dans les Arts , & ils mènent une vie plus raffinée ; mais ils ont perdu leur égalité primitive , une partie vit des travaux de l'autre , & des maladies les punissent déjà de leurs excès.

Le 13 Avril , on quitta les Marquifes pour fe rendre à Taïti. Pendant ce trajet MM. Cook & Forfter firent les découvertes fuivantes.

Le 17 , à 10 heures du matin , on vit une terre reftant à l'Oueft demi-Nord , que nous reconnûmes enfuite pour être une ceinture de petites Ifles baffes , réunies par un récif de corail. Je rangeai la côte Nord-Oueft à la diftance d'un mille , jufqu'aux trois quarts de fa longueur , qui eft de près de quatre lieues : nous arrivâmes enfuite à une crique ou goulet , qui femblait ouvrir une communication dans le lac fîtué au milieu de l'Ifle. Comme je voulais acquérir quelques connoiffances fur les productions de ces Ifles , à moitié fubmergées , nous mîmes à la cape , & j'envoyai le Maître fonder : en dehors , il ne trouva point de fond.

Nous voyions le terrain couvert d'efpace en efpace de cocotiers d'un afpect agréable. Les rochers nous parurent teints , en plufieurs endroits , d'un bel écarlatte , comme les trouva

 Cook.

 Ifles
 Pallifcr.

Cook.

le Commodore Byron ; des pirogues qui naviguaient sur le lac , des tourbillons de fumée qui sortaient du milieu des grouppes d'arbres , & des hommes armés de longues piques & de massues , qui couraient le long du rivage , achevaient de varier notre perspective. Nous remarquions aussi des femmes qui se retirèrent à l'extrémité la plus éloignée d'un banc , portant des paquets sur leur dos ; preuve qu'elles n'auguraient pas favorablement de notre apparition sur la côte. Ces Insulaires ayant eu le malheur de vouloir s'opposer aux chaloupes de M. Byron , perdirent quelques-uns de leurs Compatriotes , & furent chassés de leur habitation , pendant tout un jour , par l'équipage du Dauphin , qui mangea à discrétion leurs noix de cocos ; & il ne faut pas s'étonner s'ils faisaient déjà des préparatifs pour mettre leurs petites richesses en sûreté contre l'invasion d'une race d'étrangers qu'ils regardaient comme leurs ennemis.

Quelques-uns se rassemblèrent sur le rivage. Le Maître me dit à son retour , qu'on ne pouvait pas entrer dans le lac par la crique , large de 50 brasses à l'entrée , & profonde de 30 ; que le fond était de roche par-tout , & que des bancs de corail entouraient les bords. Nous n'étions pas obligés de conduire le vaisseau à cet endroit : comme les Naturels nous avaient an-

non
blen
ce q
bien
Lieu
& de
ches
débar
Insula
j'appe
çaient
nous
voir
heureu
bateau
débarq
venu à
troupe
pique
nos pro
quemer
de leur
quer, c
avancé,
les moy
Quand
quelque
& d'aut

noncé des dispositions amicales, en venant paisiblement sur notre chaloupe, ou en prenant tout ce qu'on leur donnait, j'envoyai deux bateaux bien armés à terre, sous le commandement du Lieutenant Cooper, afin d'obtenir une entrevue; & de donner une occasion de faire des recherches d'Histoire Naturelle. Je vis nos Messieurs débarquer sans la moindre opposition de la part des Insulaires, qui étaient sur le rivage: bientôt après, j'apperçus 40 ou 50 hommes tous armés, qui s'avançaient pour joindre leurs Compatriotes, & nous nous tîmes très-proches de la côte, afin de pouvoir soutenir nos bateaux, en cas d'attaque: heureusement il n'y eut aucune hostilité, les bateaux revinrent, & M. Cooper me dit qu'à son débarquement, un petit nombre de Naturels était venu à sa rencontre sur la greve, & qu'une grosse troupe se rangea à la lisière du bois, avec une pique à leur main: ils reçurent très-froidement nos présens, ce qui prouve que notre débarquement leur causait peu de plaisir. A l'arrivée de leur renfort, il jugea à propos de se rembarquer, d'autant plus que le jour était déjà fort avancé, & j'avais donné ordre d'employer tous les moyens possibles pour éviter une escarmouche. Quand nos Matelots rentrèrent sur leurs bateaux, quelques Insulaires voulaient les pousser au large, & d'autres les retenir; mais enfin ils les laissèrent

Cook.

Cook.

partir tranquillement. Le Lieutenant rapporta cinq cochons, qui paraissent abonder dans l'Isle; il ne vit de fruits que des noix de cocos, & il en acheta deux douzaines. L'un des Matelots eut un chien pour un seul plantain, ce qui nous fit croire qu'ils manquent de bananes.

Cette Isle, que les Naturels appellent Tiookéa; fut découverte & reconnue par le Commodore Byron: sa forme est un peu ovale; elle a environ dix lieues de tour, & elle gît dans la direction de l'Est-Sud-Est & de l'Ouest-Nord-Ouest par 14 degrés 27 minutes 30 secondes de latitude Sud, & 144 degrés 56 minutes de longitude Ouest. Les habitans & peut-être ceux de toutes les Isles basses, sont d'une couleur beaucoup plus brune, que ceux des Isles plus élevées, & leur caractère semble plus farouche. Cette différence provient peut-être de leur position. La Nature n'y ayant pas répandu ses faveurs avec autant de profusion, que sur les autres, les hommes y recourent sur-tout à la mer pour leur subsistance: ils sont par conséquent plus exposés au soleil & aux rigueurs du temps, & ils deviennent ainsi plus noirs, plus forts, & plus robustes; car certainement ils ont une origine commune. Nos gens n'observerent que des hommes vigoureux, bien faits, & qui avaient sur leur corps la figure d'un poisson; emblème de ce qui occupe leur loisir.

très
fein
que
que
d'ét
Les
ordi
que
jaun
qué
nez,
Edid
chien
bana
fruit
Basse
donc
puisq
banes
d'une
mais
Edid
que,
orner
d'allen
duque
riers;

Les Insulaires n'avaient d'autre vêtement, qu'un très-petit morceau d'étoffe autour des reins. Leurs femmes ne s'approchèrent pas de nous ; mais celles que nous vîmes de loin, étaient du même teint que les hommes ; elles portaient un morceau d'étoffe un peu plus large, en forme de tablier. Les cheveux & la barbe des hommes étaient ordinairement noirs & bouclés, & coupés quelquefois : je remarquai des cheveux extrêmement jaunes à la pointe. Dès que nous eûmes débarqué, ils nous embrassèrent & touchèrent nos nez, suivant la coutume de la Nouvelle-Zélande. Oïdée, qui nous accompagnait, acheta plusieurs chiens pour des petits clous, & d'autres pour des bananes mûres, qui venaient des Marquises. Ce fruit était fort estimé par les Habitans de l'Isle-Basse, qui le reconnurent sur-le-champ. Il paraît donc qu'ils ont des liaisons avec les Hautes-Isles, puisque les bananes ne croissent jamais sur leurs bancs de corail déchaussés. Les chiens n'y sont pas d'une race différente de ceux des Isles de la Société ; mais ils ont un joli poil long, de couleur blanche. Oïdée était fort empressé d'en acheter, parce que, dans son pays, on fait usage de ce poil pour orner les cuirasses des Guerriers. Nous entreprîmes d'aller directement dans le bocage, au-dessus duquel étaient situées les habitations des Guerriers ; mais les Naturels s'y opposèrent, & nous

Cook, longeâmes la pointe , recueillant diverses plantes , & en particulier du cochléaria , qui était commun , & qui semblait très-salubre. Les Insulaires nous apprirent qu'ils brisent cette plante , qu'ils la mêlent avec des poissons à coquilles , & qu'ils la jettent dans la mer , lorsqu'ils apperçoivent un banc de poissons. Cette amorce enivre les poissons pour quelque-tems , & alors ils viennent sur la surface de l'eau , où on les prend aisément. Ils donnent à cette plante utile le nom d'*Enow*. On y trouve aussi une grande quantité de pourpier , ressemblant au pourpier ordinaire , & que les Naturels appellent *E-toorlé*. Cette plante croît aux Isles de la Société , & sert de nourriture au Peuple. Plusieurs arbres de cette Île se rencontrent aux Isles de la Société , & j'y ai remarqué des plantes que nous ne connaissons pas encore.

Le sol est extrêmement maigre ; des bancs de corail , très-peu élevés au-dessus de la surface de l'eau , servent de fondement : ils sont revêtus d'un sable grossier blanc , mêlé de débris de corail & de coquillages , & d'une couche très-mince de terreau.

En faisant le tour de la pointe , nous arrivâmes derrière les habitations , & nous découvrîmes une autre pointe , qui se projetait dans la lagune , & formait une espèce de baie , dont la côte est entièrement garnie d'arbrisseaux & de bocages.

L'ea
 appe
 passé
 après
 vinn
 tans
 des
 petite
 voie
 leurs
 même
 trouva
 époint
 En ar
 les N
 voir s
 Sur
 fer ave
 ou un
 beaucc
 leur p
 guttura
 Les
 haut é
 pieux a
 quatorz
 dentelé
 nous re

L'eau est très-basse entre les deux pointes : nous aperçûmes un grand corps de Naturels qui y passèrent la mer , & qui traînaient leurs piques après eux. Gagnant à l'instant les buissons , nous vîmes à côté de quelques huttes , dont les habitans étaient sur la greve : nous n'aperçûmes que des chiens , dans l'intérieur de ces huttes très-petites , basses & couvertes d'une espèce de claire-voie de branches de palmier. Les remises de leurs pirogues sont composées exactement des mêmes matériaux , mais un peu plus larges : j'y trouvai des pirogues très-courtes , mais fortes & époutées aux deux bouts , avec une quille aigue. En arrivant à la greve , nous nous mêlâmes parmi les Naturels , qui furent fort-étonnés de nous voir sortir de leur village.

 Cook.

Sur ces entrefaites, Ouidée nous aidait à causer avec eux ; ils nous dirent qu'ils ont un Chef ou un Aréekée. En tout leur langue approche beaucoup du dialecte de Taïti , excepté que leur prononciation est plus grossière & plus gutturale.

Les hommes du renfort dont on a parlé plus haut étaient armés de longues massues ou de pieux arrondis & courts , & de piques longues de quatorze ou de neuf pieds , garnies de queues dentelées de raies. Nous nous hâtâmes alors de nous rembarquer ; & , entre les divers mouve-

 Cook.

mens d'hostilité, d'attaque & de ruse que nous remarquâmes, ils parurent contents de notre départ : quelques-uns jeterent, près de nous, de petite pierres dans l'eau, & tous semblaient fiers de nous avoir épouvantés. Ils parlerent beaucoup, & très-haut, après que nous fûmes en mer; & enfin ils s'assirent le long de la greve, à l'ombre des arbres. Dès que nous fûmes à bord, le Capitaine fit tirer par-dessus leurs têtes, &, dans la mer, devant eux, quatre ou cinq coups de canon, pour leur montrer quelle étoit notre puissance. Les derniers boulets sur-tout les effrayèrent tellement, qu'ils quitterent tous cette pointe avec la plus grande précipitation. Ils ne nous vendirent pas plus de trente noix de cocos & de cinq chiens.

Les vastes lagunes qui sont en-dedans de ces Isles circulaires sont probablement des réservoirs abondans de poissons, qui leur fournissent une subsistance assurée. La partie sablonneuse des bancs est un lieu où les tortues peuvent commodément déposer leurs œufs; & il paraît, par les débris que trouva l'équipage du Dauphin, qu'ils savent prendre ces gros poissons, dont la chair doit être un régal pour eux. Le peu de plantes qui croissent autour est très-utile, & leur facilite des moyens de pêcher : quelques arbres sont si gros, que de leurs troncs on peut faire des pirogues, &,

avec
coco
tions
infini
sont v
limpi
partic
pour é
la noix
ressem
devien
amand
prime
veux &
Nature
l'envel
s'usent
différen
ou bran
met de
treffant
térieure
dans ce
plus de
truction
Outre l
des chie
bitans e

avec leurs branches, des armes & des outils. Le cocotier, la principale richesse de plusieurs Nations du Globe, est aussi pour eux d'une utilité infinie. Les noix qu'il porte donnent, quand elles sont vertes, d'une pinte à une quarte de liqueur limpide, d'une douceur agréable & d'une saveur particulière : cette boisson, fraîche, est excellente pour éteindre la soif dans un climat chaud. Quand la noix a pris de l'accroissement, la moëlle, qui ressemble d'abord à de la crème, se forme ; elle devient ensuite ferme & huileuse comme une amande, & elle est très-nourrissante : on en exprime souvent l'huile, dont ils se peignent les cheveux & tout le corps. La coque dure fournit aux Naturels des coupes, & la bourre filandreuse qui l'enveloppe, des cordages fort élastiques, qui ne s'usent gueres par le frottement ; &, en outre, différens meubles & outils : les longues feuilles ou branches à panaches, qui s'élancent du sommet de la tige, couvrent leurs maisons, & en les tressant on en fabrique des paniers : l'écorce intérieure donne une espèce de vêtement qui lussit dans ce climat ; &, lorsque la tige ne pousse plus de rejettons, on l'emploie encore à la construction des huttes, ou à la mâturation d'une pirogue. Outre les poissons & les végétaux, ils ont aussi des chiens qui sont ictyophages, & que les Habitans des Isles de la Société trouvent bons à

 Cook.

 Cook.

manger. Ainsi, sur ces misérables bancs de rochers, la Nature produit ce qui est nécessaire à la subsistance d'une race entière d'hommes. On fait que le corail est l'ouvrage d'un ver, qui agrandit son habitation à mesure que la grosseur de son corps augmente. Ce petit animal, qui paraît si insensible qu'on le distingue à peine d'une plante, construit un édifice de roches, depuis un point du fond de la mer, que l'art humain ne peut pas mesurer, jusqu'à la surface des flots, & il prépare une base assurée à la résidence de l'homme.

Le nombre de ces Isles basses est très-grand, & on est bien éloigné de les connaître toutes; il y en a dans toute l'étendue de la mer Pacifique, entre les Tropiques. Elles sont sur-tout très-communes l'espace de dix ou quinze degrés à l'Est des Isles de la Société. Quiros, Schouten, Roggewin, Byron, Wallis, Carteret, M. de Bougainville & Cook sont tous tombés sur de nouvelles dans leur route; &, ce qui est plus remarquable, ils les ont vu habitées à deux cens quarante lieues à l'Est de Taïti. A chaque nouvelle route, les vaisseaux rencontreront probablement d'autres Isles de cette espèce, & sur-tout entre le seizième & dix-septième degré de latitude Sud: aucun Navigateur n'ayant encore reconnu ce parallèle du côté des Isles de la Société. Il serait digne des Philosophes

des Pl
font si
pel au
font di
de ce
qu'il y
l'Ouest
celles-c
coup p
elles re
duction
croître.

Le r
nuit à f
autre I
heures,
mille de
tout à c
présente
& d'arb
palmiers
l'espace
trois à c
quart O
mité occ
les même
le nom d

Ta

des Philosophes de rechercher pourquoi ces Isles sont si nombreuses & forment un si grand Archipel au vent de celles de la Société, tandis qu'elles sont dispersées au loin les unes des autres, au-delà de ce groupe d'Isles montucuses. Il est vrai qu'il y a un autre Archipel de bancs de corail à l'Ouest (je veux parler des Isles des Amis); mais celles-ci sont très-différentes, & paroissent beaucoup plus vieilles; elles occupent plus d'espace, & elles renferment assez de sol pour que les productions végétales des hautes terres puissent y croître.

Le 18, à la pointe du jour, après avoir passé la nuit à faire de petites bordées, j'arrivai sur une autre Isle, que nous voyions à l'Ouest : à huit heures, nous rangeâmes la bande Sud-Est à un mille de la côte. Nous la trouvâmes pareille en tout à celle que nous venions de quitter. Elle présente des bouquets nombreux d'arbrisseaux & d'arbres, & elle est ornée de beaucoup de palmiers. Elle s'étend Nord-Est & Sud-Ouest l'espace de près de quatre lieues, & elle a de trois à cinq milles de large. Elle gît Sud-Ouest un quart Ouest à la distance de deux lieues de l'extrémité occidentale de Tiookéa. Ces Isles doivent être les mêmes auxquelles le Commodore Byron a donné le nom d'Isles de George. Leur position en longi-

Cook.

tude, déterminée par des observations de lune, faites près de la côte, corrigée en outre par la différence de longitude, mesurée avec la montre marine jusqu'à Taïti, est de trois degrés cinquante-quatre minutes plus à l'Est que ne le dit le Commodore. Je pense que cette correction peut s'appliquer à toutes les Isles qu'il a découvertes.

Après avoir dépassé ces Isles, je mis le cap Sud Sud-Ouest & demi-Ouest & Sud-Ouest un quart Sud, avec un bon vent d'Est : différens signes, & sur-tout une mer tranquille, nous annonçaient terre, &, le 19, à sept heures du matin, on en vit une à l'Ouest : j'arrivai dessus, & atteignis l'extrémité Sud-Est à neuf heures. C'était une autre de ces Isles submergées, ou à moitié inondées, si communes dans cette partie de l'Océan; c'est-à-dire, une ceinture de petites Isles, jointes ensemble par un récif de rocher de corail. En général, l'Océan est par-tout incommensurable en-dehors de la bordure : tout l'intérieur est couvert d'eau, & on m'a dit qu'il y a beaucoup de poissons & de tortues dont se nourrissent les Naturels. Ceux qui habitent les parties basses, donnent quelquefois des tortues aux Habitans des parties hautes pour des étoffes. Ces golfes seraient d'excellens havres, si les bâtimens pouvaient y aborder. Si on en croit les Habitans des autres

Isles,
péens
exacte
douce
tentati
n'y ai p
Une
rivage
du mili
pirogue
Cete
minutes
vingt mi
long dan
Sud - Suc
lieues. E
on décou
basse au S
mais, con
pus pas l
parut au S
dessus; &
travers de
quarante-l
quarante -
Ouest. El
Sud-Est: l

Illes, on peut entrer dans quelques-uns. Les Européens n'ont pas fait, sur cela, des recherches assez exactes; le peu d'espérance d'y trouver de l'eau douce a communément découragé toutes leurs tentatives. J'en ai vu un grand nombre, mais je n'y ai pas apperçu une seule passe.

 Cook.

Une foule d'Insulaires couraient le long du rivage tenant des piques à la main. La lagune du milieu paraissait très-spacieuse, & plusieurs pirogues y marchaient à la voile.

Cette Ile gît par quinze degrés vingt-six minutes de latitude, & cent quarante-six degrés vingt minutes de longitude: elle a huit lieues de long dans la direction du Nord-Nord-Est & du Sud-Sud-Ouest; sa largeur est d'environ trois lieues. En approchant de l'extrémité méridionale, on découvrit, du haut des mâts, une autre Ile basse au Sud-Est, à environ quatre ou cinq lieues; mais, comme elle était au-dessus du vent, je ne pus pas l'atteindre. Bientôt après une troisième parut au Sud-Ouest un quart Sud; je gouvernai dessus; & , à deux heures après midi, j'étais en travers de l'extrémité Est située par quinze degrés quarante-sept minutes de latitude Sud, & cent quarante-six degrés trente minutes de longitude Ouest. Elle s'étend Ouest-Nord-Ouest & Est-Sud-Est: sa longueur est de sept lieues dans cette

Cook.

direction ; mais elle n'en a pas plus de deux de largeur. Elle ressemble, à tous égards, aux autres. Seulement il y a un peu moins d'illots, & la terre, sur le récif, qui enferme le lac, est un peu moins ferme. En rangeant la côte Nord à la distance d'un demi-mille, nous vîmes des Insulaires, des huttes, des pirogues & des espèces d'échifauds, construits, à ce qu'il nous parut, pour faire sécher du poisson. Les Naturels paraissaient de la même race qu'à Tiookéa, &, comme eux, ils étaient armés de longues piques. En serrant l'extrémité Ouest, nous découvrîmes une quatrième Isle au Nord-Nord-Est. Elle semblait basse comme les autres, & elle gît à l'Ouest de la première Isle, à la distance de six lieues. J'ai donné à ces quatre Isles le nom de *Palliser*, en honneur de mon digne ami Sir Hugues Palliser, Contrôleur de la Marine.

Je crois que la plus septentrionale est l'Isle pernicieuse sur laquelle Roggewin perdit la galère *Africaine* : le gouvernail de chaloupe que M. Byron trouva sur Tiookéa, qui est à peu de distance de ces Isles, semble confirmer mon opinion.

Ne voulant pas marcher plus loin dans l'obscurité, je passai la nuit à faire de petites bordées sous les huniers, & le 20, à la pointe du jour,

nous
Isle
houle
étion
ne vo
un d
fort
Malg
déter
ce gr
décou
n'en o
titude.
la part
quator
est si r
teur n
dans sa
Il n'
l'équip
Taïti.
nous re
patrie.
Edid
tous de
quoique
fissent l
Isles de

nous doublâmes l'extrémité Ouest de la troisième Isle, nous atteignîmes tout-de-suite une grosse houle qui venait du Sud, signe certain que nous étions hors de ces Isles basses; &, comme nous ne voyons plus de terre, je mis le Cap Sud-Ouest un demi-Sud pour Taïti, profitant d'un vent fort de l'Est, accompagné d'ondées de pluie. Malgré l'opinion de M. Forster, on ne peut pas déterminer avec quelque degré de certitude, si ce groupe d'Isles, fait partie de celles qu'ont découvert les Navigateurs Hollandais, parce qu'il n'en ont pas transmis la position avec assez d'exactitude. Il est cependant nécessaire d'observer que la partie de l'Océan, qui s'étend du vingtième au quatorzième ou douzième degré de latitude; est si remplie de ces Isles-Basses, qu'un Navigateur ne peut pas prendre trop de précautions dans sa marche.

 Cook.

Il n'est pas possible de décrire la joie que ressentit l'équipage, en voyant qu'on portait le cap sur Taïti. Assurés de la bienveillance des Insulaires, nous regardions cette Isle, comme une seconde patrie.

 Isles de
la Société.

Edidée était peut-être plus empressé que nous tous de voir Taïti, où il n'avait jamais été, quoique plusieurs de ses parens & de ses amis y fissent leur résidence. Comme les Naturels des Isles de la Société, la regardent comme la plus

 Cook.

riche & la plus puissante; comme nous lui avons dit souvent la même chose, sa curiosité était encore plus vive: d'ailleurs, ayant rassemblé un grand nombre de curiosités, il comptait qu'elles le rendraient un personnage important parmi ses Compatriotes, & il avait acquis tant de nouvelles idées, & visité des pays si lointains & si inconnus, qu'il espérait attirer les regards & l'attention du sien. Il était ravi de penser que chacun le caresserait, qu'il vivrait dans l'intimité avec nous en présence des Indiens; qu'il leur apprendrait nos usages & nos manières, & par-dessus tout qu'il s'amuserait avec nos armes à feu. Sans doute il souhaitait aussi de rendre service à ses Compagnons de Voyage, qu'il aimait d'un attachement sincère, & dont il était généralement estimé.

Nous découvrîmes la haute terre de Taïti le 21 Avril; & à midi, nous nous trouvions à environ treize lieues à l'Est de la Pointe-Vénus, sur laquelle on gouverna.

 Taïti.

Chacun contemplant la Métropole des Isles du Tropicque; elle étoit infiniment plus belle alors que huit mois auparavant. Les forêts, sur les montagnes, revêtues d'un nouveau feuillage, semblaient étaler avec complaisance la variété de leurs couleurs: les plaines & les côteaux brillaient par l'éclat de leurs couleurs: les teintes les plus

vives
 rappo
 lypse
 celle
 croiss
 décou
 parco
 Qu
 mirent
 des p
 vinrent
 tain ra
 du Cap
 polites
 en don
 les leur
 mirent
 leur m
 quelque
 grand p
 Le l
 mouilla
 Dès qu
 vinrent
 Odi
 avait re
 particul
 plus jol

vives embellissoient ces fertiles bocages ; tout rappelloit à notre esprit l'Isle enchantée de Calypso. L'imagination & les yeux revoloient sans cesse vers ce délicieux paysage ; & ce qui accroissoit nos plaisirs, en longeant la côte, nous découvrîmes des lieux que nous avions déjà parcourus.

Quand les Insulaires nous apperçurent, ils mirent leurs pirogues en mer & nous apportèrent des présens de fruit. Parmi les premiers, qui vinrent à bord, il y avait deux jeunes gens d'un certain rang, que nous fîmes entrer dans la chambre du Capitaine, où on leur présenta *Œdidée*. La politesse de la Nation vouloit qu'ils lui offrisseient en dons des vêtemens : & à l'instant ils ôtèrent les leurs, qui étoient d'une étoffe fine, & ils les mirent sur ses épaules. Pour les remercier, il leur montra tous ses trésors, & il leur donna quelques plumes rouges auxquels ils attachaient un grand prix.

Le lendemain, à six heures du matin, on mouilla dans la baie de Matavai par sept brasses. Dès que les Naturels en furent informés, plusieurs vinrent nous témoigner leur joie de nous revoir.

Œdidée partit & ne revint pas le soir ; il avait rencontré plusieurs de ses parens, & en particulier une sœur nommée *Teïàa*, une des plus jolies femmes de l'Isle, mariée à un homme.

Cook.

grand & bien fait, appelé Noona, personnage d'un certain rang & natif d'Uliétéa. Sa maison très-vaste, était située près de nos tentes, seulement à environ cent verges au-delà de la rivière. **Edidée** avait quitté ses vêtemens Européens avant d'aller à terre, & mis ceux que ses Amis lui avaient donné. Il changea de costume avec un degré d'empressement & de plaisir, qui montrait sa prédilection pour les usages & les mœurs de son pays. Il ne faut pas s'étonner qu'un Naturel des Isles de la Société préfère la vie heureuse, les alimens sains, & les habits simples de ses Compatriotes, à l'agitation perpétuelle, aux mets dégoûtans, & à la parure gênante & bizarre d'une troupe de Navigateurs Européens, puisqu'on voit les Eskimaux retourner joyeusement dans leur affreux pays, se nourrir de la peau & de l'huile rance de baleine, après avoir mangé à Londres des viandes substantielles, & joui de la pompe des vêtemens, & de la magnificence de cette grande Capitale.

Edidée fut traité ainsi qu'il l'espérait, tous les Taïtiens qui le virent le regardaient comme un prodige : ils lui offrirent les mets les plus exquis, plusieurs vêtemens complets, & les nymphes de la contrée lui prodiguèrent leurs faveurs. Il aimait le plaisir comme tous les enfans de la Nature : privé de femmes pendant long-

temps,
débaut
manqu
plus g
plus d
pouvoir
leurs le
asyle p
été enf
au-lieu
embaum
un vent
dont pa
Edidée
incapabl
Dès le
des femm
s'y passer
Les fe
à bord, r
de plusie
la lienne.
mante; &
Saint Ge
ils mêler
ces anniv
Le 24
Chefs, fu

temps, & ayant pris peut-être du goût pour la débauche, en fréquentant les Matelots, il ne manqua pas d'en profiter, & il ne revint plus guères à bord. Ce qui lui donnait le plus de goût pour rester à terre, c'est qu'il pouvoit aisément y satisfaire tous ses desirs. D'ailleurs le vaisseau, sous un climat chaud, est un asyle peu commode pendant la nuit. Il y aurait été enfermé dans une chambre étroite & puante, au-lieu que sur la côte il respiroit un air pur, embaumé de parfums agréables, & rafraîchi par un vent de côte, exactement pareil au zéphyr, dont parlent tant les Poëtes. Enfin l'heureux Oïdée goûta des jouissances dont nous sommes incapables de sentir le charme.

Dès le premier soir, les Matelots appellerent des femmes à bord, & les excès de débauches qui s'y passerent, sont incroyables.

Les femmes, qui avaient passé la première nuit à bord, revinrent, la nuit suivante, accompagnées de plusieurs autres, de sorte que chaque Matelot eut la sienne. La nuit fut très-belle & la lune charmante; &, comme nous célébrions la Fête de Saint George, Patron de la Grande-Bretagne, ils mêlerent les plaisirs de Vénus aux orgies de ces anniversaires.

Le 24, le Roi O-Too & plusieurs autres Chefs, suivis d'un nombreux cortège, nous ren-

Cook.

Cook.

dirent visite, & nous apporterent en présent dix ou douze gros cochons, outre des fruits : nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut possible. M. Cook fut averti de l'arrivée du Prince. Sachant combien il était important de gagner son amitié, il alla à sa rencontre près de nos tentes, & le conduisit sur sa chaloupe, ainsi que ses Amis, à bord, où ils restèrent à dîner. Ils partirent ensuite chargés de présens, & très-contens de notre réception.

Le Roi était accompagné de sa sœur Towraï & de son frere, & il ne montrait plus cette défiance qu'il avait lors de notre première relâche. Il demanda sur-tout des plumes de perroquet rouge, qu'il appelait *oora*. Les petits présens de ce plumage précieux qu'Édidée fit à ses Amis, donnerent sans doute occasion aux demandes du Prince : cherchant à l'instant tout ce que nous avions rassemblé aux Isles des Amis, nous en trouvâmes une quantité considérable, que nous ne jugeâmes pas à propos de montrer tout-à-la-fois. Ils mettent un prix inestimable à ces plumes rouges, dont les Guerriers ornent leurs vêtemens, & dont ils se servent, peut-être, dans les grandes solemnités.

Le lendemain, les principaux personnages des deux sexes s'efforcèrent de gagner nos bonnes grâces, en nous amenant des cochons, des fruits,

& tou
aussi d
avoir l
était al
il eût
des ras
Notr
Whain-
vinrent
de nos p
afin d'en
chons p
de ces pl
Le to
une chaî
l'instant
milieu de
delà du p
dessus le v
le long d
tonnerre
ment, au
Tâitiens
nous caus
prouve l
démontré
à Batavia.
Nous

& tout ce que produisait l'Isle, afin d'obtenir aussi de ces plumes. Il fut heureux pour nous d'en avoir beaucoup, car notre fonds de marchandises était alors fort épuisé: de sorte que, sans elles, il eût été difficile d'approvisionner le vaisseau des rafraîchissemens nécessaires.

Cook.

Notre ami Potatow, sa femme du moment, Whain-ee-ow & Polatehera, sa première femme, vinrent aussi nous voir: ils étaient attirés par l'éclat de nos plumes rouges, & ils ne négligèrent rien afin d'en avoir; ils donnèrent les plus gros cochons pour des petits morceaux d'étoffe garnis de ces plumes.

Le tonnerre ayant paru très-violent, on plaça une chaîne de cuivre au haut du grand mât: à l'instant où un des Matelots venait de l'ôter du milieu des hautbans, & de jeter l'extrémité au-delà du platbord, un éclair terrible s'élança par-dessus le vaisseau, & nous vîmes la flamme s'écouler le long de la chaîne; il fut suivi d'un coup de tonnerre épouvantable, qui ébranla tout le bâtiment, au grand étonnement des Européens & des Taïtiens qui étaient à bord. Cette explosion ne nous causa pas le moindre dommage, ce qui prouve l'utilité de la chaîne électrique, si bien démontrée d'ailleurs, tandis que l'Endéavour était à Batavia.

Nous trouvâmes qu'on venait de construire;

 Cook.

& qu'on construisait une grande quantité de grosses pirogues & de maisons de toute espèce ; que le même Peuple , qui , huit moi auparavant , n'avait pas d'asyle pour s'y mettre à l'abri , vivait alors dans des habitations spacieuses ; plusieurs gros cochons rodaient autour des cases , & on apercevait d'ailleurs la prospérité d'un état naissant. Nous avions déjà tant de cochons , qu'il fallut faire une étable à terre , & l'on se souvient qu'en 1773 , c'était une faveur , lorsque le Roi ou le Chef voulait bien nous en céder un seul.

D'après ces favorables circonstances , M. Cook résolu d'y faire un long séjour. En conséquence , on porta à terre les futailles vides & les voiles pour les réparer ; on calfata le bâtiment , on raccommoda les agrêts ; les hautes latitudes méridionales avaient rendu indispensables tous ces travaux.

Le matin du 26 , dit M. Cook , j'allai à O-parrée avec quelques-uns de nos Officiers , & MM. Forster , pour faire à O-too une visite en forme. En approchant , nous observâmes un mouvement de quantité de grandes pirogues ; mais nous fûmes surpris , à notre arrivée , d'en voir plus de 300 rangées en ordre , le long de la côte , toutes complètement équipées & armées , & sur le rivage un nombre considérable de Guerriers. Un armement si inattendu rassemblé autour de

nous , d
conjectu
milieu d
immeuse
mais les
niers éta
Tiyo no
mes par
de la flot
à terre ,
Roi , & u
Je lui de
vint bien
toisie ; il
tre , & la
traînerent
en deux l
vers moi l
Une part
l'autre vo
Arrivé à la
sur laquell
suite , &
gageait à
comme je
consentis p
tant me co
pour cela.

nous, dans l'espace d'une nuit, excita différentes conjectures : nous débarquâmes cependant au milieu de la flotte : nous fûmes reçus par une foule immense de Naturels ; la plupart avait des armes ; mais les autres n'en avaient pas ; le cri des derniers était *Tiyo no O-Too* , & celui des premiers *Tiyo no Towha*. Ce Chef, à ce que nous apprîmes par la suite, était Amiral, ou Commandant de la flotte & des troupes. Au moment où je mis à terre, un autre Chef, nommé Tee, oncle du Roi, & un de ses Ministres, vint à ma rencontre. Je lui demandai des nouvelles d'O-too : Towha vint bientôt me recevoir avec beaucoup de courtoisie ; il me prit par une main , & Tee par l'autre, & sans savoir où je desirais aller, ils me traînerent ainsi à travers le Peuple, qui se sépara en deux haies, & qui, de toutes parts, pouffait vers moi les acclamations d'amitié *Tiyo no Tootee*. Une partie voulait me conduire à O-too , & l'autre voulait que je restasse près de Towha. Arrivé à la place d'audience, on étendit une natte sur laquelle on me fit asseoir : Tee me quitta ensuite, & il alla chercher le Roi. Towha m'engageait à ne pas m'asseoir & à le suivre ; mais, comme je ne connaissais pas ce Chef, je n'y consentis point. Tee revint bientôt, & souhaitant me conduire vers le Prince, il prit ma main pour cela. Towha s'y opposa ; de sorte que les

 Cook.

grosses
que le
n'avait
it alors
rs gros
apper-
naissant.
il fallut
nt qu'en
oi ou le
.
M. Cook
équence,
les voiles
ment, on
des mérit-
tous ces
allai à O-
ficiers, &
visite en
s un mor-
ues ; mais
d'en voir
e la côte,
es, & sur
Guerriers
autour de

Cook,

deux Taïtiens me tirant chacun à eux , me fatiguerent beaucoup , & je fus obligé de dire à Tee de permettre à l'Amiral de me mener vers sa flotte. Dès que nous fûmes devant le bâtiment Amiral , nous trouvâmes deux haies d'hommes armés , destinés , à ce que je pensai , à écarter les spectateurs , & à m'ouvrir un passage ; mais , comme j'étais résolu à ne pas y aller , je donnai pour excuse l'eau qui se trouvait entre les Pirogues & moi. A l'instant un homme se jeta à mes pieds , & m'offrit de me porter. Je déclarai alors positivement que cela ne me plaisait point. Towha me quitta , sans que je visse quel chemin il prit ; tout le monde refusa de me le dire.

Ce Towha s'en alla très-froidement , & il paraît qu'il était fâché : il avait beaucoup d'autorité ; car , au moment où il s'approcha de nous , les Gens du Peuple s'écrierent : *Voici Towha* , & ils lui firent place avec un degré de respect qui nous étonna.

En jetant les yeux autour de moi , j'aperçus Tee , qui , je crois , ne m'avait jamais perdu de vue ; je lui demandai des nouvelles du Roi , & il m'apprit qu'il était allé dans le pays *Mataou* , & il me conseilla de me retirer sur ma chaloupe. Nous suivâmes son Conseil , dès que nous fûmes rassemblés , car M. Edgecumbe était seul à mes côtés ; les autres se trouvaient poussés & con-

fondus

En c
mes d
flotte.

160 g

de long
& bien

eussent

meurs ,

tous ceu

combats

c'est-à-di

turbans ,

de quelq

coup ceu

semblait

plus prop

qu'il en s

à ce spec

pas de se

avantageu

Des pav

les pirogue

tacle maje

pas à voir c

& des pie

guerre. L

des autres

fondus dans la foule , comme nous l'avions été.

Cook.

En entrant sur notre chaloupe , nous profitâmes du moment pour examiner cette grande flotte. Les bâtimens de guerre consistaient en 160 grosses doubles pirogues de 40 à 50 pieds de long , bien équipées , bien approvisionnées , & bien armées ; mais je ne suis pas sûr qu'elles eussent leur complément de Guerriers & de Rameurs , ou plutôt je ne le crois pas. Les Chefs & tous ceux qui occupaient les plates-formes de combats étaient revêtus de leurs habits militaires ; c'est-à-dire , d'une grande quantité d'étoffes , de turbans , de cuirasses & de casques. La longueur de quelques-uns de ces casques embarrassait beaucoup ceux qui les portaient : tout leur équipage semblait mal imaginé pour un jour de bataille , & plus propre à la représentation qu'au service. Quoi qu'il en soit , il donnait sûrement de la grandeur à ce spectacle , & les Guerriers ne manquaient pas de se montrer sous le point de vue le plus avantageux.

Des pavillons , des banderoles , &c. décoraient les pirogues , de sorte qu'elles formaient un spectacle majestueux , que nous ne nous attendions pas à voir dans ces mers. Des massues , des piques & des pierres composaient leurs instrumens de guerre. Les bâtimens étaient rangés près les uns des autres , la proue tournée vers la côte ; le

Cook.

vaisseau Amiral occupait le centre : entre les bâtimens de guerre, il y avait 170 doubles pirogues plus petites, qui toutes portaient un pavillon peu spacieux, avec un mât & une voile, ce dont manquaient les pirogues de guerre. Nous les jugeâmes destinées aux transports, à l'avitaillement, &c., car ils ne laissent, dans les bâtimens de guerre, aucune espèce de provisions. Je comptai qu'il n'y avait pas moins de 7760 hommes sur ces 330 bâtimens : ce nombre paraît d'autant plus incroyable, qu'on nous dit qu'elles appartenaient seulement aux districts d'Attahourou & d'Ahopatéea. Dans ce calcul, je suppose qu'une chaque pirogue de guerre contenait 40 hommes, Guerriers, ou Rameurs, & que chacune des petites était montée par huit. Quelques-uns de nos MM. évaluerent à un nombre supérieur la quantité de monde qu'il y avait sur les pirogues de guerre; il est sûr que la plupart semblait avoir besoin de plus de Pagayeurs que je n'en mets; mais je crois qu'elles n'avaient pas leur monde complet. Tupia m'apprit, dans mon premier voyage, que toute l'Isle ne levait que 6 ou 7 mille hommes : puisque deux districts fournissaient ce nombre de soldats, ses calculs doivent avoir été ceux des anciens tems; ou bien il n'y comprenait que les *Tatatus*, c'est-à-dire, les Guerriers, ou les hommes adonnés aux armes dès leur enfance, & non pas les Rameurs.

ni ceux

ni ceux
des au
milice
forces
besoin.

Le sp
les idées
avons
l'étonner
dent ces
le travail
énormes,
porter ces
perfection
ciseau, un
qu'ils avai

Après a
rais beauco
avec lui, à
demandâ
terre pour
tant de bru
fit attention
& me chuc
pour Matav
me rembar
endroit. Je

Tome

ni ceux qui étaient nécessaires à la manœuvre des autres pirogues : je crois qu'il parlait de la milice sur pied, & non pas de toutes les forces que l'Isle peut mettre en campagne au besoin.

Cook.

Le spectacle de cette flotte agrandissait encore les idées de puissance & de richesses que nous avions de cette Ile, & tout l'équipage était dans l'étonnement : en pensant aux outils que possèdent ces Peuples, nous admirions la patience & le travail qu'il leur a fallu pour abattre des arbres énormes, couper & polir les planches, & enfin porter ces lourds bâtimens à un si haut degré de perfection. C'est avec une hache de pierre, un ciseau, un morceau de corail & une peau de raie, qu'ils avaient produit ces ouvrages.

Après avoir bien examiné cette flotte, je désirais beaucoup de revoir l'Amiral, afin d'aller, avec lui, à bord des pirogues de guerre. Nous demandâmes en vain de ses nouvelles. Je mis à terre pour m'informer où il était ; mais il y avait tant de bruit & tant de foule, que personne ne fit attention à ce que je disais. Enfin Tee arriva, & me chuchota à l'oreille qu'O-Too était parti pour Matavai ; il me conseilla de retourner & de me rembarquer pour descendre dans un autre endroit. Je suivis son conseil, qui excita dans

Tome XXI.

L

Cook.

notre esprit différentes conjectures. Nous en conclûmes que Towha était un Chef puissant & mécontent, qui se disposait à faire la guerre à son Souverain ; car nous n'imaginions pas qu'O-Too pût avoir d'autre raison de quitter O-Parrée, comme il le fit.

A peine fûmes-nous hors d'O-Parrée, que toute la flotte se mit en mouvement du côté de l'Ouest, d'où elle venait. En arrivant à Matavai, nos Amis nous dirent qu'elle faisait partie d'un armement destiné contre Eiméo, dont le Chef avait secoué le joug de Taïti, & s'était rendu indépendant. On nous apprit encore qu'O-Too n'était pas à Matavai, & même qu'il n'y était point venu ; de sorte que nous ne concevions pas les raisons de sa fuite d'O-Parrée. Ceci nous engagea à y retourner une seconde fois l'après-midi : nous l'y retrouvâmes alors, & nous fûmes qu'il avait évité de me voir, le matin, parce que quelques-uns de ses Sujets ayant volé plusieurs de mes vêtements qu'on lavait à terre, il craignait que je n'en exigeasse la restitution. Il me demanda, à diverses reprises, si je n'étais pas fâché ; & quand je l'assurai que non, & que les voleurs pouvaient garder mes effets, il parut satisfait. Towha prit l'alarme, en partie, pour le même sujet. Il pensa que le mécontentement m'empêchait d'aller à bord de son bâtiment, & que je n'aimais pas

voir
ne co
prise
soin,
& de
Une
car la
intellig
mes q
les obj
ment e
ment C
& Tee
compte
davanta
Le ma
gros coc
mestique
recevoir
qu'ils ne
à O-Parr
après avo
ramenai d
cadet du
l'Amiral,
extrême su
bâtiment,
une grand

voir dans mon voisinage tant de forces, dont je ne connaissais pas la destination. Ainsi, une méprise m'ôta l'occasion d'examiner, avec plus de soin, une partie des forces navales de cette Isle, & de m'instruire davantage de leurs manœuvres. Une pareille circonstance ne se présentera plus; car la flotte était commandée par un Chef brave, intelligent & éclairé, qui aurait répondu à toutes mes questions; &, comme nous aurions eu les objets sous les yeux, nous nous serions sûrement entendus les uns les autres. Malheureusement Odidée ne nous accompagnait pas ce matin; & Tee, le seul homme sur qui nous pouvions compter, ne servait qu'à nous embarrasser davantage.

Le matin du 27 Avril, Towha m'envoya deux gros coccons & des fruits, par deux de ses domestiques, qui il avait donné ordre de ne rien recevoir; &, en effet, je leur offris des présents qu'ils ne voulurent point accepter. Bientôt j'allai à O-Parrée, où je trouvai ce Chef & le Roi; &, après avoir resté peu de temps à terre, je les ramenai dîner à bord, ainsi que Tarevato, frere cadet du Roi, & Tee: à l'approche du vaisseau, l'Amiral, qui n'en avait jamais vu, témoigna une extrême surprise. On le conduisit dans l'intérieur du bâtiment, & il en examina toutes les parties avec une grande attention. O-Too faisait les honneurs,

Cook.

& lui expliquait tout ; car alors il connaissait bien la structure de la *Résolution*. Towha ayant dîné, mit un cochon dans les entreponts, & se retira, sans que je fusse rien : il ne me laissa pas le temps de le remercier, par des libéralités, de ce présent, ni de celui qu'il m'avait fait le matin : le Roi & sa suite partirent aussi bientôt. O-Too montrait du respect pour ce Chef : il désirait que je lui en témoignasse de mon côté ; & cependant il en avait conçu de la jalousie, je ne sais pourquoi. Il nous avoua franchement, la veille, que Towha n'était pas son ami. Ces deux Chefs me sollicitèrent, à bord, de les aider contre Tiarrabou, quoique la paix régnaît alors entre les deux royaumes, & on me dit que leurs forces réunies allaient marcher contre Eiméo. Je ne sais pas s'ils me firent cette proposition dans la vue de rompre avec leurs voisins & leurs alliés, en cas que je promisse du secours, ou seulement pour sonder mes dispositions ; probablement ils auraient embrassé volontiers une occasion qui les mît en état de conquérir ce Royaume, & de le réunir au leur, comme il l'était autrefois. Quoi qu'il en soit, je n'entendis plus parler de ce projet, & je ne dis rien qui pût les y encourager.

M. Forster ajoute ce qui suit : je fus frappé de l'extrême attention que portait Towha sur toutes les parties du bâtiment : il admirait la force & la

grosseur
& il tro
supérieur
manda p
des ancre
Peuple,
présence
il avait
énorme,
taires cac
gris-argent
plus préve
Il mangea
lui servit.
ne se gêna
plaisir à inf
apprit à se
à manger d
Il badinait
moment où
du sang. T
queurs, con
goûter de l
Bretannée,
un verre sa
joyeux, ains
l'un & l'aut
manière de

grosseur des couples, des mâts & des cordages, & il trouva nos manœuvres & nos machines si supérieures à celles de son pays, qu'il nous demanda plusieurs choses, & sur-tout des cables & des ancrés. Il était alors vêtu comme le reste du Peuple, & nu jusqu'à la ceinture, à cause de la présence du Roi: j'eus peine à le reconnaître; il avait beaucoup d'embonpoint & un ventre énorme, que les longs plis de ses robes militaires cachaient la veille. Ses cheveux étaient gris-argent, & sa physionomie la meilleure & la plus prévenante que j'aie jamais vue sur ces Isles. Il mangea de bon cœur, ainsi qu'Otoo, ce qu'on lui servit. Le Roi, qui se mettait fort à son aise, ne se gênait pas plus que chez lui, & il prenait plaisir à instruire Towha de nos manières. Il lui apprit à se servir du couteau & de la fourchette, à manger du sel avec la viande & à boire du vin. Il badinait sur la couleur rouge du vin, & au moment où il allait l'avalér, il disait que c'était du sang. Towha ayant goûté d'une de nos liqueurs, composée d'eau-de-vie & d'eau, voulut goûter de l'eau-de-vie seule, & l'appella *Evaï no Bretannée*, de l'eau de la Bretagne, & il en but un verre sans faire de grimaces. Il fut très-joyeux, ainsi que Sa Majesté, & ils montrèrent, l'un & l'autre, beaucoup de goût pour notre manière de vivre & d'apprêter les alimens.

 Cook.

Cook.

Dans la foule de pirogues, qui ne cessaient de nous entourer, il y avait toujours des Chefs de districts, qui nous apportaient des cochons, & ce qu'ils avaient de plus précieux, pour les échanger contre des plumes rouges auxquelles ils mettaient un prix extravagant. Ces plumes produisirent une grande révolution dans les liaisons des femmes avec nos Matelots ; ceux qui avaient eu soin de faire provision de cette marchandise précieuse aux Isles des Amis, recevaient les caresses des Taïtiennes & choisissaient, parmi elles, celles qui leur plaisaient davantage. Le fait suivant prouvera quelles tentations irrésistibles ces plumes excitaient dans l'âme des Taïtiens. J'ai dit ailleurs que les femmes des Chefs ne permettaient aucune liberté aux Européens, & que si, avant le mariage, les filles accordaient leurs faveurs, les épouses ne souillaient point la couche nuptiale : cependant un Chef vint offrir sa femme à M. Cook, & la Taïtienne, suivant l'ordre de son mari, essaya de séduire le Capitaine, & pour cela elle exposa ses charmes avec beaucoup d'impudence. Je fus fâché que cette proposition vint de la part de Potatow, dont le caractère était d'ailleurs sans tache ; mais, après nous avoir montré tant de grandeur, il descendit à cet excès de bassesse. Sa conduite nous inspira une indignation que nous ne pûmes pas nous empêcher

de l
repro
telots
confi
le pri
avaier
la vale
que n
mens
seule
valeur
un clou
vêtu de
ressentir
du Gran
que mor
changea
exemple
sans not
offrirent
le premi
absolument
composé
& de la
un soin
parmi
achetâmes
en Angl

de lui témoigner, & nous lui fîmes de sanglans reproches sur sa faiblesse. Heureusement les Matelots avaient vendu aux Marquises une quantité considérable de ces plumes rouges, avant de savoir le prix qu'elles auraient ici. Si toutes ces richesses avaient été apportées à Taïti, il est probable que la valeur des provisions se ferait tellement accrûe, que nous aurions obtenu moins de rafraîchissemens que lors de notre première relâche. Une seule plume formait un présent d'une extrême valeur & fort supérieur à un grain de verre & à un clou ; & le plus petit morceau d'étoffe, revêtu de ces plumes, produisait la folle joie que ressentirait un Européen qui trouverait le diamant du Grand-Mogol. Potatow nous apporta son casque monstrueux de cinq pieds de haut, & il l'échangea contre des plumes ; d'autres suivirent son exemple, & chaque Matelot acheta des boucliers sans nombre. Ce qui est plus étonnant, ils nous offrirent ces habits singuliers, dont on parle dans le premier Voyage de Cook, qu'ils refusèrent absolument d'échanger en 1769. Ces vêtemens, composés de productions les plus rares de l'Isle & de la mer qui l'environne, & travaillés avec un soin & une adresse extrêmes, doivent être parmi eux, d'un prix considérable. Nous n'en achetâmes pas moins de dix, qu'on a rapportés en Angleterre. Le Capitaine Cook en a donné

Cook.

Cook.

un au Muséum : & mon Pere a eu l'honneur d'en présenter, à l'Université d'Oxford, un second, qui est déposé aujourd'hui au Muséum Ashmoléen. Cet ajustement remarquable consiste en une planche légère d'une forme demi-ronde d'environ deux pieds de long, & de quatre ou cinq pouces de large : la planche est garnie de cinq coquilles de nacre de perle choisies, attachées à des cordons de bourre de cocos, passées dans les bords des coquilles, & dans plusieurs trous dont le bois est percé : une autre coquille de la même espèce, mais plus grande, festonnée de plumes de pigeon, gris-bleu, est placée à chaque extrémité de cette planche, dont le bord concave est tourné en haut. Au milieu de la partie concave, il y a deux coquilles qui forment ensemble un cercle d'environ six pouces de diamètre, & au sommet de ces coquilles, il y a un très-grand morceau de nacre de perle oblong, s'élargissant un peu vers l'extrémité supérieure, & de neuf ou dix pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des oiseaux du Tropicque, forment autour un centre rayonnant. Du bord convexe de la planche, pend un tissu de petits morceaux de nacre de perle, qui, par l'étendue & la forme, ressemble à un tablier : on y compte dix ou quinze rangs de pièces d'environ un pouce & demi de long, & un dixième

de pouce
extrémité
rangs. L
parallèles
courtes,
Les infé
étroites,
pendu un
fois de g
la planche
de plumes
tablier, ce
vêtement.
corde atta
L'ajustemen
lui ; le tab
la planche
deux prem
Une de ces
à travers lec
se conduire.
plumes don
moins deux
de l'homme
Le reste
quable. Le
ordinaire du

de pouce de large ; chacune est trouée aux deux extrémités, afin de pouvoir se poser sur d'autres rangs. Les rangées sont parfaitement droites & parallèles ; les supérieures coupées & extrêmement courtes, à cause du demi-cercle de la planche. Les inférieures sont aussi communément plus étroites, & aux extrémités de chacune est suspendu un cordon, orné de coquillages, & quelquefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes & jaunes, sur chaque côté du tablier, ce qui est la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une grosse corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajustement tombe perpendiculairement devant lui ; le tablier cache sa poitrine & son estomac ; la planche couvre son col & ses épaules, & les deux premières coquilles masquent son visage. Une de ces coquilles est percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui les porte, regarde pour se conduire. La coquille supérieure & les longues plumes dont elle est entourée, s'étendent à au moins deux pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme.

Le reste de l'habit n'est pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'est-à-dire, une natte ou une

Cook.

pièce d'étoffe trouée au milieu : il place dessus une seconde pièce de la même espèce, mais dont la partie de devant, qui retombe presque jusqu'aux pieds, est garnie de boutons de coques de noix de cocos. Une corde d'étoffe brune & blanche, attache ce vêtement autour de la ceinture : un large morceau de réseau, entouré de grandes plumes bleuâtres, couvre tout le dos, & un turban d'étoffes brunes & jaunes, retenues par de petites cordes brunes & blanches, est placé sur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes parallèles, & alternativement brunes, jaunes & blanches, descend du turban sur le col & les épaules, afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins possible.

Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bizarre ; il tient dans la main deux grandes coquilles perlières, avec lesquelles il produit un son continuel, & dans l'autre un bâton armé de dents de goulu dont il blesse tous les Naturels, qui s'approchent par hasard de lui. Je ne fais pas quelle a été l'origine de cette singulière coutume, mais il me semble qu'elle est destinée à inspirer de l'horreur ; & l'ajustement fantastique qu'on vient de décrire, ayant cette forme effrayante & extraordinaire que les nourrices attribuent aux esprits & aux

fantôme
super
être i
tribut
qu'ils
Quoi
donné
laient
ment ;
entend
cet usa
mort d
plit le
la mort

En A
ont exc
vendu u
ne le cè
que (a)
pays qu
sans cess
hoo, &
difes d'
plumes e
les mass

(a) De
Sainte-Cl

fantômes, je suis tenté de croire qu'il y a quelque superstition cachée sous ce rit funéraire. Peut-être imaginent-ils que l'âme du mort exige un tribut d'affliction & de larmes, & c'est pour cela qu'ils appliquent des coups de dents de goulu. Quoi qu'il en soit, les Naturels ne nous ont donné aucune lumière sur ce sujet. Ils nous parlaient fort en détail de la cérémonie & du vêtement; mais il n'a pas été possible de nous faire entendre, quand nous demandions la cause de cet usage. Ouidée découvrit seulement qu'à la mort d'un homme, c'est une femme qui accomplit le rit funéraire; mais que c'est un homme, à la mort d'une femme.

Cook.

En Angleterre, les habits de deuil de Taïti ont excité tant de curiosité, qu'un Matelot en a vendu un 25 guinées. Les Taïtiens, à cet égard, ne le cèdent en rien aux Nations civilisées. Après que Ouidée eut raconté tout ce qu'il savoit des pays qu'il avoit vus, les Chefs nous demandaient sans cesse des curiosités de Tonga-Tabbo, Waïhoo, & Waïtahoo (a), plutôt que des marchandises d'Angleterre. Les ajustemens de tête en plumes des deux dernières Isles, & les paniers, les massues & les étoffes peintes de la première,

(a) De l'Isle d'Amsterdam, de l'Isle de Pâque & de Sainte-Christine.

 Cook.

leur plaisaient extrêmement ; ils acquéraient , avec empressement , les nattes de Tonga-Tabbo , quoiqu'en général elles fussent pareilles à celles qu'ils fabriquent. Nos Matelots profiterent de cette fantaisie pour les tromper ; ils leur vendaient , sous le nom d'Amsterdam , des nattes achetées aux Isles de la Société. Ainsi , il y a une ressemblance universelle dans les goûts des hommes de de tous les pays.

Ce rapport nous parut encore plus frappant , en les voyant écouter avidement les histoires d'Ædidée leur compatriote. Ils le suivaient toujours en foule ; les vieillards lui témoignaient beaucoup d'estime , & les principaux personnages de l'Isle , sans en excepter la famille Royale , recherchaient sa compagnie. Outre le plaisir de l'entendre , ils obtenaient de lui des présens fort riches : il passait son temps si agréablement à terre , où il trouvait , à chaque pas , de nouveaux Amis , qu'il venait rarement à bord , à moins que ce ne fût pour y chercher quelques-uns de ses trésors , ou pour montrer le bâtiment à ses connaissances , & les présenter au Capitaine Cook & à ses compagnons de voyage. Ce qu'il racontait cependant paraissait quelquefois trop merveilleux , pour être cru , & alors les Taïtiens nous demandaient s'il disait la vérité. La pluie changée en pierre , les rochers blancs & les montagnes so-

lides q
 le jou
 sembla
 eûmes
 aisém
 la Nou
 d'horre
 Ædid
 aux coll
 troupe
 du Zélan
 de l'espr
 voir , de
 afin de jo
 sent tout
 & , ce qu
 le terme
 prononc
 posant des
 traordinair
 plus intelli
 tradition ,
 leurs Isles
 très-robuste
 dans la con
 était éteint
 j'ai causé ,
 depuis la m

lides que nous convertissions en eau douce, & le jour perpétuel du cercle antarctique, leur semblaient sur-tout si inconcevables, que nous eûmes peine à le leur persuader. Ils crurent plus aisément ce qu'on leur raconta des Cannibales de la Nouvelle-Zélande, quoique cet usage les remplît d'horreur.

 Cook.

Œdidée, pendant l'excursion que fit mon Pere aux collines, amena, sur la Résolution, une troupe de Naturels, pour leur montrer la tête du Zélandais que M. Pickersgill conservait dans de l'esprit-de-vin. Après qu'on la leur eut fait voir, de nouvelles foules accoururent bientôt, afin de jouir d'un si étrange spectacle. Je fus présent toutes les fois qu'on l'exposa devant eux; &, ce qui m'étonna, ils ont, dans leur langue, le terme de *te taë-aii*, *mangeurs d'hommes*, qu'ils prononcèrent tous dès le premier abord. En proposant des questions sur cette circonstance extraordinaire, parmi les Chefs & les Insulaires les plus intelligens, ils me dirent qu'ils savent, par tradition, que très-anciennement il y avait sur leurs Isles des mangeurs d'hommes d'une taille très-robuste, & qui causerent de grands ravages dans la contrée; mais que cette race abominable, était éteinte depuis long-temps. O-Mai, avec qui j'ai causé, sur ce sujet, en Angleterre, m'a dit depuis la même chose, & en termes encore plus

Cook. forts. Faut-il en conclure qu'une troupe de Cannibales descendirent jadis dans cette Isle, où n'est-il pas évident plutôt que les Taïtiens furent autrefois anthropophages, avant d'arriver à ce degré de civilisation qu'ont amené par la suite l'excellence de leur pays & de leur climat, & la profusion de végétaux & de nourritures animales dont ils jouissent ? Plus on examine l'Histoire des différentes Nations, & plus cet usage semble universel. On voit encore, à Taïti, des restes d'anthropophagie. Le Capitaine Cook y remarqua, en 1769, quinze mâchoires récentes, suspendues à une maison.

Pendant la nuit du 28, un des Naturels entreprenant de voler une futaille à l'aiguade, fut pris en flagrant délit, envoyé à bord, & mis aux fers, O-Too & les autres Chefs le virent dans cette situation. Après que M. Cook leur eut exposé son crime, O-Too demanda sa liberté; il la refusa, en disant que, puisque nous punissons les hommes de notre équipage quand ils commettaient la moindre offense envers ses sujets, il était juste aussi de châtier ce Taïtien. En conséquence, il ordonna qu'on conduisît le voleur à terre dans les tentes, & le suivant avec O-Too, Towha, il fit mettre la Garde sous les armes, & attacher l'Indien à un poteau. O-Too, sa sœur, & plusieurs Naturels demanderent sa grace avec instance; Towha, sans préférer un seul mot, était

fort
alors
homme
il lui
payer
nous l
anima
remen
puisque
le châ
sauver
en les d
pour le
de fusil
parure
l'homme
on com
breuse,
&, en p
vingt-qu
beaucoup
fuirent;
pella &
discours
on n'ent
nous app
M. Cook
avantages

Fort attentif à tout ce qui passait. M. Cook adressa alors des plaintes au Roi sur la conduite de cet homme, & sur celle de son Peuple en général; il lui dit que nous ne leur prenions rien sans les payer; &, énumérant les différens articles que nous leur donnions en échange de leurs provisions, animaux, outils, étoffes, &c. il insista particulièrement sur ce qu'ils avaient tort de nous voler, puisque nous étions leurs Amis; ajoutant que le châtiment de cet homme serait un moyen de sauver la vie à quelques-uns de ses Compatriotes, en les détournant de commettre de pareils crimes, pour lesquels ils seraient tués, tôt ou tard, à coups de fusil. Ces argumens, qu'il comprit très-bien, parurent le persuader, & il supplia seulement que l'homme ne fût pas *matteerou* (mis à mort). Alors on commanda à la foule, qui était assez nombreuse, de se tenir à une distance convenable, &, en présence de l'assemblée, le voleur reçut vingt-quatre coups de fouet, il les supporta avec beaucoup de fermeté. Les Naturels, effrayés, s'enfuirent; mais Towha courant après eux, les rappella & les harangua plus d'une demi-heure. Son discours était composé de petites sentences dont on n'entendit que quelques-unes; mais, à ce que nous apprîmes, il récapitula une partie de ce que M. Cook venait de dire à O-Too; il exposa les avantages divers que nous leur avions procurés,

 Cook.

Cook.

& condamnant leur conduite passée, il leur recommanda d'en avoir une différente à l'avenir. La grace de ses gestes & l'attention de ses Auditeurs lui donnerent, dans notre esprit, le rang de grand Orateur. O-Too ne dit pas un mot. Dès que Towha eut fini sa harangue on ordonna aux soldats de marine de faire l'exercice, & de tirer des volées à balle; &, comme ils étaient très-prompts dans leurs manœuvres, il est plus aisé de concevoir que de décrire l'étonnement des Insulaires, sur-tout de ceux qui n'avaient rien vu de semblable auparavant. Les Chefs prirent ensuite congé, & se retirèrent avec leur cortège, plus effrayés peut-être que charmés de ce qu'ils avaient vu.

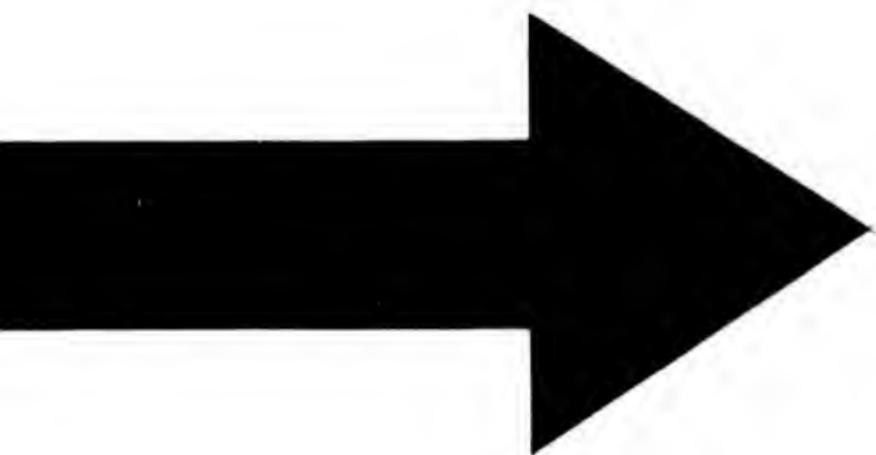
Towha revint, l'après-midi, avec sa femme, qui était très-âgée, & qui semblait avoir un aussi bon caractère que son mari: ils montaient une grande double pirogue, garnie d'un pavillon sur l'arrière, & conduite par huit Pagayeurs; ils nous inviterent, M. Hodges & moi, à entrer dans leur bâtiment, & nous les accompagnâmes à O-parréc. Pendant la route, Towha nous fit différentes questions, & en particulier sur la nature & la constitution de notre patrie. Il croyait que M. Banks était au moins frere du Roi, & le Capitaine Cook Grand-Amiral; il fut fort étonné, & il nous écouta avec une extrême attention, quand nous lui apprîmes qu'il se trompait; mais, dès que

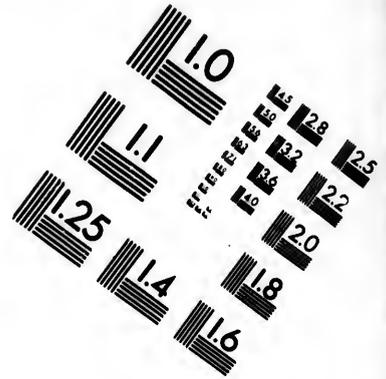
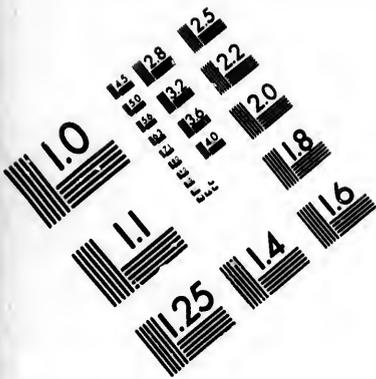
que nous
cocos,
vaisé op
que nous
il ordon
fruits: r
mais, ne
& nous
compario
homet, o
de dire q
nos mains
d'attendre
apporta un
de bambou
chettes. T
à chacun
à la manie
à pain à sa
en petites p
que bouché
le temps qu
oublié nos
nous eûmes
pays. Après
avec eux,
embarquâmes
district appe
Tome

que nous lui dîmes que nous n'avions ni noix de cocos, ni arbres à pain, il parut avoir assez mauvaise opinion de notre pays, malgré les avantages que nous lui exposions d'ailleurs. En débarquant, il ordonna de servir un repas de poissons & de fruits: nous avions quitté la table pour parti, mais, ne voulant pas le blesser, nous nous assîmes & nous mangeâmes des mets excellens; nous comparions cet heureux pays au Paradis de Mahomet, où l'appétit n'est jamais rassasié. J'ai oublié de dire que, voulant tout de suite manger avec nos mains, Towha nous arrêta, & nous pria d'attendre: & bientôt un homme de sa suite apporta un grand couteau de cuisine & des bâtons de bambou, qui devaient nous tenir lieu de fourchettes. Towha découpa les mets, & il nous donna à chacun un bambou, en disant qu'il mangerait à la manière anglaise; au-lieu de porter son fruit à pain à sa bouche en gros morceaux, il le coupait en petites parcelles, & il en prenait une après chaque bouchée de poisson, pour montrer que, depuis le temps qu'il avait diné avec nous, il n'avait pas oublié nos usages. La femme dîna à part, quand nous eûmes fini, suivant la coutume invariable du pays. Après nous être promenés, & après avoir causé avec eux, jusqu'au coucher du soleil, nous nous embarquâmes sur leur pirogue, pour aller au district appellé *Atahooroo*, dont une partie appar-

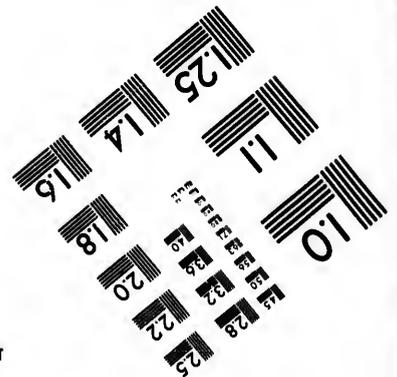
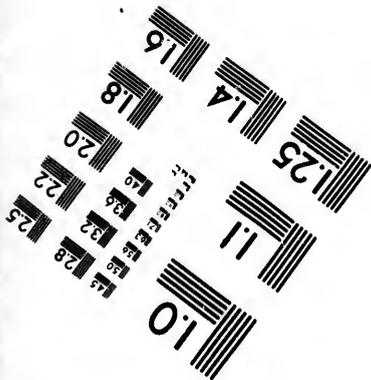
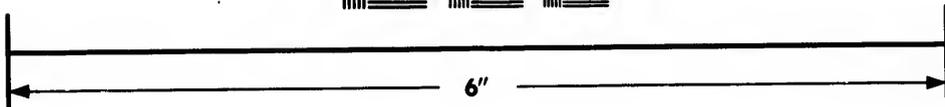
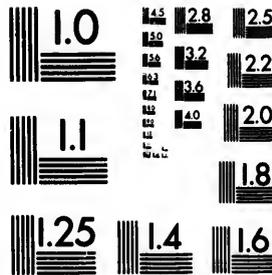
Cook.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



tenait à Towha. Ils nous firent de tendres adieux ;
 Cook. & promirent de revenir au vaisseau en peu de
 jours. Nous louâmes une double pirogue pour un
 clou , & nous fûmes de retour à bord avant la nuit.

Le nombre des prostituées était fort augmenté
 sur notre bord , depuis que nous avions montré
 les plumes rouges ; & , cette nuit , plusieurs ro-
 derent autour des ponts , cherchant des amou-
 reux. Le porc frais les attirait aussi , car , privées
 chez elles de ces mets exquis , elles tâchaient
 d'en obtenir de nous , & quand elles en venaient
 à bout , elles en consommaient une quantité in-
 croyable ; la digestion les exposait ensuite à de
 grands embarras , & elles troublaient souvent les
 matelots , qui voulaient dormir , après les fatigues
 de la journée : dans certaines occasions pressantes ,
 elles desiraient être accompagnées de leurs amans ;
 mais , comme ceux-ci n'y consentaient pas tou-
 jours , les entre-ponts se remplissaient d'ordures.
 Tous les soirs , ces femmes se divisaient en diffé-
 rentes troupes , qui dansaient sur les gaillards
 d'arrière & d'avant , & sur le grand pont ; leur
 gaieté était tumultueuse , & approchait quelque-
 fois de l'extravagance ; d'autres fois , l'originalité
 & la bizarrerie de leurs idées nous amusaient.
 Un de nos scorbutiques , à qui les nourritures
 végétales avaient rendu un peu de forces , excité
 par l'exemple de ses camarades , fit sa cour à une

Taiï
 & a
 ama
 un c
 sur l
 le m
 convi
 privau
 Le
 O-Res
 où mo
 au Cap
 il ver
 Potavin
 il prop
 dit que
 dans le r
 dites-lu
 le revor
 niez de
 cochon
 suite à r
 avait de
 femme l
 tance ; c
 femme f
 dition. I
 Espagnol

Taitienne , la mena vers le soir dans son poste , & alluma une chandelle. L'Indienne regarda son amant en face , & , s'apercevant qu'il avait perdu un œil , elle le prit par la main , & le conduisit sur le pont , auprès d'une fille qui avait éprouvé le même accident , & elle lui dit : *Celle-ci vous convient , mais pour moi , je n'aurai pas de privautés avec un borgné.*

Le premier Mai , mon Pere alla à terre , & trouva O-Rettée , le Chef d'O-Hiddéa , district & havre où mouilla M. de Bougainville. Ce Chef demanda au Capitaine Cook si , à son retour en Angleterre , il verrait M. de Bougainville , qu'il appelait Potavirrée ; & , ayant eu une réponse négative , il proposa la même question à mon Pere , qui lui dit que cela était possible , quoiqu'il ne vécût pas dans le même Royanme. *Alors , répliqua O-Rettée , dites-lui que je suis son ami , & que je desire de le revoir à Taïti , & afin que vous vous souveniez de ma commission , je vous enverrai un cochon dès que je serai chez moi.* Il se mit ensuite à raconter que son ami , M. de Bougainville , avait deux vaisseaux , & , sur l'un d'eux , une femme laide : il revint souvent à cette circonstance ; car il lui paraissait extraordinaire qu'une femme seule s'embarquât dans une pareille expédition. Il parla aussi de l'arrivée d'un vaisseau Espagnol , que nous avons déjà appris durant

Cook. notre première relâche; mais il nous assura que lui & ses compatriotes ne sentaient pas beaucoup d'affection pour ces étrangers.

Nous apprîmes qu'Œdidée venait d'épouser la fille de Toperrée, Chef de Matavaï : l'un des Volontaires nous dit qu'il avait assisté à ce mariage, & qu'il avait vu faire un grand nombre de cérémonies; mais, quand on le pria de nous les raconter en détail, il répondit que, quoiqu'elles fussent très-curieuses, il ne pouvait s'en rappeler aucune; & que d'ailleurs, s'il s'en souvenait, il ne saurait pas comment s'exprimer. De cette manière, nous perdîmes l'occasion de faire des découvertes intéressantes sur les usages de ces Insulaires; c'est dommage qu'un Observateur intelligent n'ait pas été témoin de ce mariage. Œdidée amena son épouse à bord; elle était très-jeune, d'une petite taille, & sa beauté n'avait rien de remarquable; mais très-avide dans l'art de demander des présens; elle avait sur chaque partie du vaisseau, rassemblant une grande quantité de grains de verre, de clous, de chemises & de plumes rouges, que chacun s'empressait de lui donner, parce que nous aimions tous son mari. Œdidée nous apprit qu'il désirait beaucoup de s'établir à Taïti, parce que ses amis lui offraient des terres, une maison, & des propriétés de toute espèce; il était agrégé à la famille d'un

Arée,
de tous
lui avait
ne le qu
ses ordr
obéissan

Quoi
venir e
plein d'
contrée
ainsi qu
de le p
posé de
taine Co
annonça
à ne jan
être, on
Hoono e
cette diff
ner, dans
mais, le f
le recevo
fut oblig
proposi
& du ferr
avec des
Mai, qui
gleterre,

Arée, estimé par le Roi lui-même, & respecté de tous les Insulaires, & même un de ses amis lui avait donné un domestique, ou toutow, qui ne le quittait jamais, qui exécutait ponctuellement ses ordres, & qui enfin, par sa soumission & son obéissance, ressembloit à un esclave.

Cook.

Quoiqu'Édidée eût renoncé au projet de venir en Angleterre, Hoono, jeune homme plein d'intelligence, souhaitait de visiter cette contrée, & il pria instamment mon Pere, ainsi que plusieurs autres de nos Messieurs, de le prendre à bord. Mon Pere ayant proposé de se charger de tous les frais, le Capitaine Cook y consentit sur-le-champ, & on annonça au Taitien, qu'il devait s'attendre à ne jamais revoir sa patrie, parce que, peut-être, on n'enverrait pas un autre vaisseau à Taïti. Hoono était trop empressé de partir, pour que cette difficulté l'arrêtât; il sacrifia l'espoir de retourner dans son pays, au plaisir de connaître le nôtre; mais, le soir, M. Cook déclara qu'il ne voulait point le recevoir sur son vaisseau, & le jeune-homme fut obligé de rester à Taïti. Comme nous nous proposons de lui apprendre l'art du charpentier & du ferrurier, il serait retourné dans son Isle avec des connaissances au-moins aussi utiles qu'O-Mai, qui, après un séjour de deux ans en Angleterre, sera en état d'amuser ses compatriotes

Cook.

avec la musique d'une orgue portative, ou avec des marionnettes.

A notre retour, nous trouvâmes à bord toute la Famille Royale, & dans la foule, Nechourraï, sœur aînée d'O-too, mariée à T'arree-Derre, fils d'Ammo. Tarre-Watow, frere du Roi, resta parmi nous, après que tous les autres furent partis, & passa la nuit à bord. Pour l'amuser, on tira des feux d'artifice du haut des mâts, ce qui lui causa un extrême plaisir. A souper, il nous fit l'énumération de tous ses parens, & il nous raconta l'histoire de Taïti. O-Maï m'a confirmé, en Angleterre, tous les détails qu'il me donna; il nous apprit qu'Ammo, Happaï & Tootahah étaient trois freres, & qu'Ammo, comme le plus vieil, avait la souveraineté de tout Taïti. Il épousa O-poréa (Obéréa,) Princesse du sang royal, & il en eut Tarree-Derre, qui fut appelé, dès le moment de sa naissance, Aree-Rahaï, ou Roi de Taïti. Sous le règne d'Ammo, le Capitaine Wallis visita l'Isle, & trouva Obéréa revêtu de l'autorité souveraine. Environ un an après son départ, une guerre s'alluma entre O-Ammo & son vassal Wahéatua, Roi de la plus petite péninsule; Wahéatua débarqua à Paparra, où Ammo résidait; & après avoir mis en déroute ses forces, & massacré une grande partie de ses soldats, il brûla les plantations & les cabanes,

& emm
qu'il pu
leur suit
s'enfuire
cembre
paix, à
gouvern
ferait-ôt
de son t
de part
d'Ammo
ressemble
dans les
rare que
qu'il a su
y nomm
la famille
Obéréa
mari, &
rent, le
femme. tr
digu. ses
Les-infidél
dement de
font pas a
terre, arr
si la femme

& emmena tous les cochons & toutes les volailles qu'il put trouver. Ammo & Obérea, avec toute leur suite, dont O-Mai m'a dit qu'il faisait partie, s'enfuirent dans les montagnes au mois de Décembre 1768. Le conquérant consentit enfin à la paix, à condition qu'Ammo se dépouillerait du gouvernement, & que le droit de succession serait ôté à son fils, & donné à O-Too, fils aîné de son frere Happai. La convention se termina de part & d'autre, & Tootohah, frere cadet d'Ammo, fut nommé Régent. Cette révolution ressemble beaucoup à celles qui arrivent souvent dans les Royaumes despotiques de l'Asie : il est rare que le conquérant ose gouverner le pays qu'il a subjugué : ordinairement il le pille, & il y nomme un autre Souverain, qu'il choisit dans la famille régnante.

Obérea avait de fréquentes querelles avec son mari, & elle le battait souvent. Ils se séparèrent, le mari prit pour maîtresse, une jeune femme très-belle, & Obérea, de son côté, prodigua ses faveurs à Obadéc & à d'autres amans. Les infidélités d'Ammo semblent avoir été le fondement de ces disputes : ces brouilleries, qui ne sont pas aussi communes à Taïti qu'en Angleterre, arrivent cependant quelquefois, sur-tout si la femme commence à perdre ses charmes, &

Cook.

exige toujours les mêmes soins. Voici un second fait dont nous fûmes témoins. Polatchera , jadis femme de Potatow , mais qui en était alors séparée , avait pris en sa place un jeune mari ou amant , dès qu'elle avait vu son premier amant s'attacher à une autre Taïtienne. Le jeune-homme aimait une fille de son âge , ils se donnaient des rendez-vous sur notre vaisseau ; & , comme ils ne cachaient pas bien leurs amours , on les découvrit. La fiere Polathera les surprit un matin , donna à sa rivale plusieurs coups sur la tête , & fit à l'amant coupable une sévère réprimande.

Le Capitaine Cook trouva , en 1767 , le gouvernement de Taïti dans les mains de Tootahah : ce Prince , devenu fort riche , par les présens qu'il avait reçu des Anglais , après le départ de l'Endéavour , persuada aux Chefs de Taïti-Nue ou de la grande Péninsule de marcher contre Wahéatua , qui avait fait un si grand outrage à sa famille. Ils équipèrent une flotte , & se rendirent à Tiarabou , où Wahéatua se prépara à les recevoir ; mais comme c'était un vieillard , qui désirait finir ses jours en paix , il assura Tootahah par Députés qu'il était son ami , qu'il lui resterait toujours attaché , & il le conjura de retourner dans son pays , sans attaquer ceux qui l'aimaient. Tootahah , dont ces caresses ne changerent point la

résolu
perte
Toota
terre.
cette
Toota
entre
rencon
y péri
Taïtien
mis à r
Maï n
fort de
fond de
choisis,
rieuses,
parrée.
Wahéat
avec lui
souhaité
chemins
du som
tous ceu
rale fut
verneme
quions c
travail
sujets.

résolution, donna ordre de livrer bataille : la
 perte fut à-peu-près égale des deux côtés, &
 Tootahah se retira, afin d'attaquer l'ennemi par
 terre. Happai & toute sa famille, désapprouvant
 cette entreprise, restèrent à O-parrée ; mais
 Tootahah emmena O-Too, & se mit en route
 entre les deux Péninsules ; Wahéatua vint à sa
 rencontre ; il y eut un combat sanglant ; Tootahah
 y périt, & son armée fut dispersée. Quelques
 Tâitiens nous dirent qu'il fut fait prisonnier, &
 mis à mort ensuite ; mais d'autres, & sur-tout O-
 Mai nous assurèrent qu'on le massacra dans le
 fort de la mêlée. O-Too se retira en hâte au
 fond des montagnes avec un petit nombre d'amis
 choisis, & Wahéatua, suivi de ses forces victo-
 rieuses, marcha sur-le-champ à Matavaï & à O-
 parrée. A son arrivée, Happai s'enfuit ; mais
 Wahéatua lui fit dire qu'il n'avait aucun différend
 avec lui ni avec sa famille, & qu'il avait toujours
 souhaité la paix. O-Too, après avoir traversé des
 chemins difficiles & des précipices, arriva bientôt
 du sommet des montagnes, joignit son Pere &
 tous ceux qui l'accompagnaient. Une paix géné-
 rale fut conclue : O-Too prit les rênes du gou-
 vernement, & les améliorations que nous remar-
 quions depuis huit mois, semblent prouver qu'il
 travaille avec intelligence au bien-être de ses
 sujets.

 Cook.

" Cook.

Te-Aréc-Watow nous apprit en outre que son Pere avait huit enfans; 1.^o Tedua Neehourai, âgée d'environ trente ans, & mariée à Tarree Deeree, fils d'Ammo; 2.^o Tedua Towrai, âgée de vingt-sept ans, qui n'était pas encore mariée, & qui semblait avoir une aussi grande autorité parmi les femmes, que le Roi son frere en avait sur toute l'Isle; 3.^o O-Too, Arée Râhai, ou Roi de Taïti, qui a environ vingt-six ans: Wahéatua est obligé de découvrir ses épaules en sa présence, comme devant son légitime Seigneur; 4.^o Tedua-Tehamaï, morte jeune; 5.^o Tearée Watow, qui semblait âgé d'environ seize ans; il nous dit qu'il portait un autre nom, que j'ai oublié, d'où je conclus que celui que je viens d'énoncer était son titre; 6.^o Tubuaiterai, appelé aussi Mayorro, âgé de dix ou onze ans; 7.^o Erré-rétua, petite fille de sept ans; & 8.^o Tepaow, petit garçon de quatre ou cinq ans. Un corps sain, sans être corpulent, & une tête touffue, paraissaient caractériser toute la famille; en général, leurs traits étaient agréables, mais leur teint un peu brun, si on en excepte celui de Nechourai & d'O-Too: ils étaient fort chéris de la Nation, qui, en tout, aime passionnément ses Chefs; leur conduite est en effet si affable & si amicale, qu'elle inspire une bienveillance universelle. Tedua-Towrai accompagnait ordinairement le Roi son

frere,
 ne croy
 lots des
 plumes
 Grand C
 & mon
 & d'au
 appelé
 à son fre
 l'attentio
 question
 fit semb
 la Prince
 grands cl
 M. Cool
 stratagém
 n'en rier
 toutes le
 pour qu
 lui avait
 en donni
 donc ext
 voler un
 tement. E
 furent a
 Towtows
 sans que
 l'on suit

frere, quand il venait nous voir à bord, & elle ne croyait pas s'abaisser, en vendant aux Matelots des fruits & différentes curiosités pour des plumes rouges. Se trouvant un jour dans la Grand'Chambre avec O-Too, le Capitaine Cook & mon Pere, elle regardait des tas d'outils de fer & d'autres marchandises, M. Cook ayant été appelé sur le pont, elle chuchota quelque chose à son frere, qui, à l'instant, s'efforça de détourner l'attention de mon Pere, en lui proposant diverses questions. Mon Pere, qui s'apperçut de ses desseins, fit semblant de ne pas regarder autour de lui, & la Princesse croyant ne pas être vue, cacha deux grands clous dans les plis de son vêtement. Quand M. Cook revint, mon Pere l'avertit de ce petit stratagème, mais ils jugerent qu'il valait mieux n'en rien dire que l'ébruiter. On remarquera que toutes les fois qu'elle avait témoigné du goût pour quelques-unes de nos richesses, on ne les lui avait jamais refusées, au contraire, nous lui en donnions plus qu'elle n'en demandait. Il est donc extraordinaire qu'elle ait eu la tentation de voler une chose qu'elle pouvait acquérir honnêtement. Plusieurs des femmes, qui étaient à bord, furent accusées de conduire dans son lit des Towtows, ou des hommes d'un rang inférieur, sans que son frere en sût rien. Dans un pays où l'on suit librement les mouvemens de la Nature,

 Cook.

Cook.

on ne peut pas attendre de la réserve de ceux à qui leur rang permet encore plus qu'aux autres de faire toutes leurs volontés. Les passions sont les mêmes par-tout : le même instinct domine l'Esclave & le Prince, & produit toujours le même effet dans tous les pays.

Le 14 Mai, Oëdidée se rendit à bord, & nous apprit qu'il se décidait à rester dans l'Isle ; mais je le déterminai à nous accompagner à Uliétéa. Il présenta au Capitaine Cook plusieurs Insulaires de Bolabola, dont l'un était son frere. Ils demandoient à être transportés aux Isles de la Société, & M. Cooky consentit.

Tout transporté de joie, il nous annonça, en secret, qu'il avait partagé la couche d'Obérea la nuit dernière : il regardait cette faveur signalée, comme une marque de distinction, & il nous montra plusieurs pièces de l'étoffe la plus fine qu'elle lui avait donnée. Obérea, malgré sa vieillesse, conservait donc encore des desirs très-vifs.

Bientôt après, Towha, Poatatou, Oamo, Happi, Obérea, & quelques autres de nos Amis, nous apportèrent des fruits, &c. Pour monter Towha sur le vaisseau, on laissa tomber un fauteuil, soutenu par des cordes, & nous le tirâmes en haut ; ce qui lui fit un grand plaisir, & ce qui étonna beaucoup ses Compatriotes. On l'assit ensuite sur une chaise, au milieu du gaillard :

sa fo
que
Angl
en ap
Ne
Eimé
aurait
Malgr
la flot
peu in
long-t
il étai
le véri
une te
Dès
(récit
nombr
d'O-Pa
me ren
uns de
piroque
voir de
quand
elles pr
division
(peut-
chaque
ensuite

sa femme était avec lui. Parmi divers présens que lui fit M. Cook, il y avait un pavillon Anglais, qui l'enchantait d'autant plus qu'on lui en apprit l'usage.

Cook.

Nous parlâmes de l'expédition projetée contre Ejméo, & Towha continua de nous assurer qu'elle aurait lieu immédiatement après notre départ. Malgré sa maladie, il était déterminé à commander la flotte en personne : il nous dit que sa vie était peu importante, puisqu'il ne pouvait pas être long-tems utile à son pays ; quoique très-infirmes, il était fort gai ; tous ses sentimens annonçaient le véritable héroïsme : il prit congé de nous avec une tendresse & une cordialité extrêmes.

Dès que nous eûmes renvoyé nos Amis, (récit de M. Cook) nous aperçûmes un grand nombre de pirogues de guerre, doublant la pointe d'O-Parréc. Voulant les examiner de plus près, je me rendis en hâte, sur la côte, avec quelques-uns de nos Messieurs : j'arrivai avant que les pirogues eussent débarqué, & j'eus occasion de voir de quelle manière elles approchent du rivage : quand elles se trouverent devant l'endroit, où elles projetoient d'atterrer, elles se formerent en divisions, composées de trois ou quatre bâtimens, (peut-être qu'il y en avait un peu plus dans chaque division,) qui se suivaient de près, & ensuite chaque division, l'une après l'autre, pagaya,

Cook.

de toutes les forces, vers le rivage : la manœuvre s'exécuta d'une manière si adroite, qu'elles formerent, le long de la greve, une ligne qui n'avait pas un pouce d'inflexion. Les Rameurs étaient excités par leurs Chefs, placés sur les plates-formes, & dirigés par un homme qui tenait une baguette à la main, & qui occupait l'avant de la pirogue du milieu. Ce Conducteur annonçait aux Rameurs, par des paroles & par des gestes, quand ils devaient pagayer tous à-la-fois ; quand l'un des côtés devait s'arrêter, &c. Les pagayes de gouvernail ne suffisaient pas pour la marche. La promptitude de tous leurs mouvemens prouvait leur habileté dans la manœuvre. Après que M. Hodges eut dessiné la flotte, telle qu'elle était le long de la côte, nous mîmes à terre, & nous allâmes à bord de plusieurs de ces pirogues, afin de les mieux contempler. La flotte, composée de quarante voiles, & équipée de la même manière que celle dont on a parlé plus haut, appartenait au petit district de Tettaha, & elle venait à O-Parrée passer, comme la première, la revue du Roi. Elle était suivie de quelques petites doubles pirogues, qu'ils appellaient *marais*, & qui avaient, à l'avant, une espèce de double couchette couverte de feuilles vertes, chacune suffisante pour contenir un homme. Ils nous dirent que c'est-là où l'on dépose les morts : je suppose



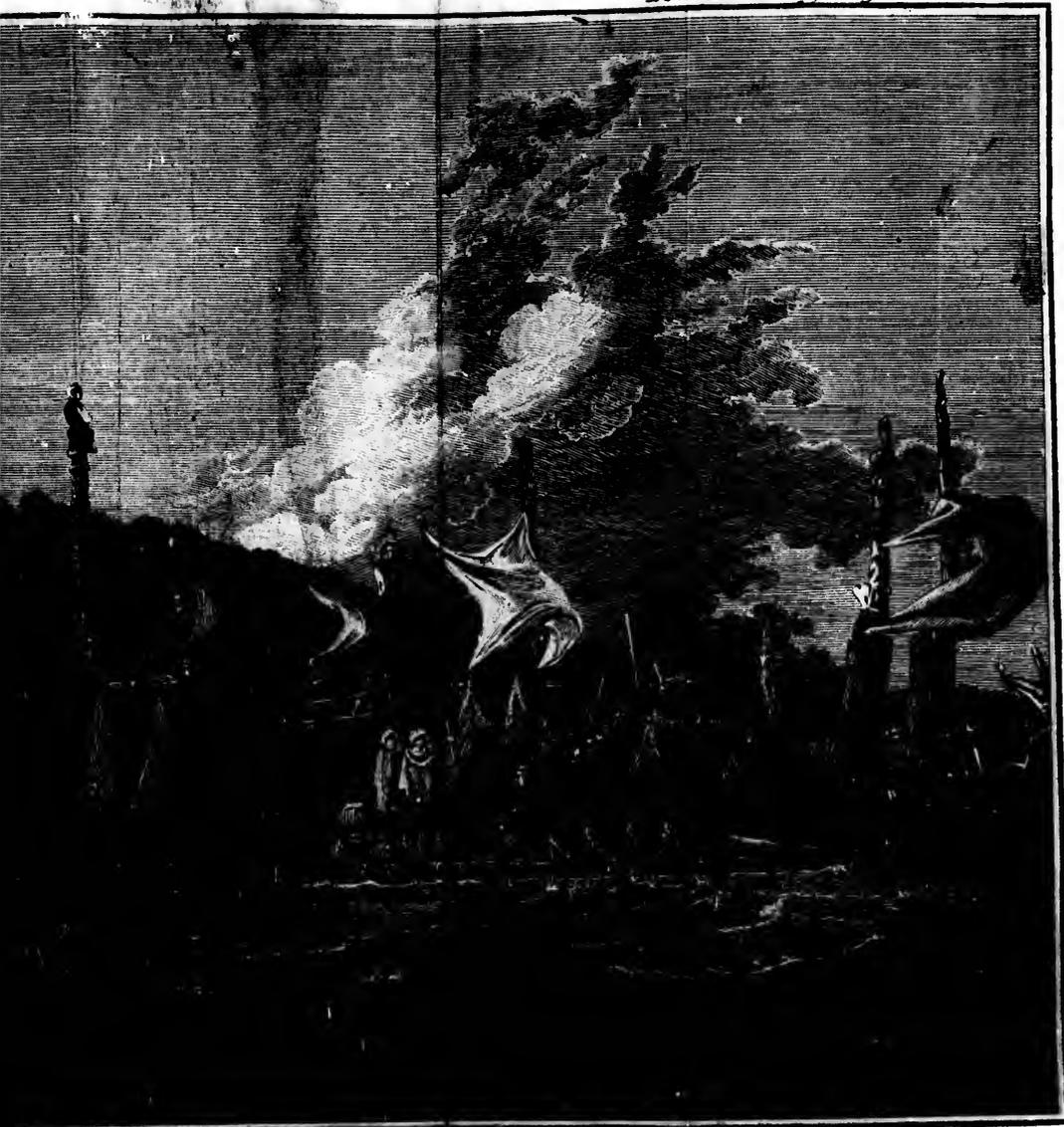
Bernard Drevet.

BLEE

œuvre
es for-
ne qui
ameurs
sur les
i tenait
l'avant
annon-
par des
-la-fois;
&c. Les
pour la
mouve-
œuvre.
tte, telle
mimes à
rs de ces
La flotte,
pée de la
plus haut,
, & elle
niere, la
es petites
arais, &
e double
chacune
ous dirent
je suppose



FLOTTE DE TAITI ASSEMBLÉE À



Bernard Duvet.

SEMBLÉE À OPARÉE.

qu'ils
ils d
comb
d'ord
troup
mens
mais
je n'e
livrer
treren
manier
ment
de leu
de piqu
faisaie
de ma
jambes
tête; il
côté: a
les: cou
pique: d
inclinaie
du corps
un peu
paient fa
les: botte
battant
profitait

qu'ils voulaient parler des Chefs, car autrement ils devraient perdre peu de monde dans les combats. O-Too, qui était présent, eut la bonté d'ordonner, à ma prière, à quelques-unes des troupes, de faire leur exercice. Deux détachemens commencerent d'abord avec des massues; mais ce combat finit tout de suite de sorte que je n'eus pas le tems de faire des observations. Ils livrerent ensuite un combat singulier, & ils montrerent avec beaucoup de prestesse les différentes manieres de se battre; ils paraient fort adroitement les coups que leurs adversaires essayaient de leur porter. Ils étaient armés de massues & de piques; qu'ils lançaient comme des darts. Ils faisaient un saut en l'air, pour éviter les coups de massues; qu'ils tâchaient de s'appliquer sur les jambes, & afin d'éviter ceux qui menaçaient leur tête; ils se couchaient un peu & sautaient de côté: ainsi, le coup portait à terre. Ils paraient les coups de pique ou de dart, à l'aide d'une pique qu'ils tenaient droit devant eux, qu'ils inclinaient ensuite plus ou moins, suivant la partie du corps qu'attaquait leur antagoniste; en remuant un peu la main à droite ou à gauche, ils échappaient facilement, & d'une maniere aisée, à toutes les bottes. Il me sembla que, lorsqu'un combattant avait paré les coups de l'autre, il ne profitait pas de l'avantage qui s'offrait à lui. Par

 Cook.

exemple , après avoir paré un dart , il se tenait toujours sur la défensive , & il laissait son antagoniste en prendre un autre : il ne profitait pas du tems pour le transpercer. Ces champions ne portaient aucun vêtement superflu. Les Spectateurs leur enleverent une ou deux pièces d'étoffes dont ils étaient couverts , & ils nous les donnerent. Dès que le combat eut fini , la flotte partit , sans suivre aucun ordre. Chaque bâtiment s'empressa de gagner le large le premier , & nous allâmes accompagner O-Too à un de ses chantiers , où on construisait deux grandes *pahies* ; chacune avait cent huit pieds de long. On était prêt à les lancer , & on voulait en faire une double pirogue. Le Roi me demanda un grapin & une corde ; j'y ajoutai un pavillon Anglais , (dont il connaissait très-bien l'usage ,) & je le priai de donner au *pahie* le nom de *Britannia*. Il y consentit , & elle reçut effectivement ce nom.

M. Forster continue ainsi : l'homme qui commandait la manœuvre avec une baguette à la main , peut être comparé au *κελευστος* des navires des anciens Grecs , & cette flotte de Taïti nous rappella souvent les forces navales qu'employait cette Nation dans les premiers tems de son Histoire. Les Grecs étaient sans doute mieux armés , parce qu'ils se servaient des métaux ; mais on voit , par les écrits d'Homere , qu'ils combattaient sans ordre ,

ordre ,
 que ce
 contre
 bles qu
 méo , d
 si céléb
 qu'une
 de cinq
 nœuvrè
 pas cell
 due , ca
 d'une H
 dant la
 l'Archip
 Mer Paci
 & les bl
 sont des
 trépidité.
 imaginati
 que leur
 les comb
 roïsme , q
 Poète Gre
 Qu'il nou
 peu cette
 d'Homere
 & d'une f
 Taïti , con
 Tome

ordre, & que leurs armes étaient aussi simples que celles de Taïti. Les efforts réunis de la Grèce contre Troïe, ne furent guères plus considérables que l'armement d'O-Too contre l'Isle d'Eiméo, & il y a apparence que les *mille Carinae* si célébrées, n'étaient guères plus formidables qu'une flotte de grandes pirogues, qui exigent de cinquante à cent-vingt hommes pour les manœuvrer. La navigation des Grecs ne surpassait pas celle des Taïtiens d'aujourd'hui par son étendue, car elle se bornait à de courtes traversées d'une Isle à l'autre; & comme les étoiles, pendant la nuit, dirigeaient les Navigateurs, dans l'Archipel, elles guident aussi les Insulaires de la Mer Pacifique. Les Grecs avaient de la bravoure; & les blessures nombreuses des Chefs de Taïti, sont des preuves de leur courage & de leur intrépidité. Il paraît que, dans les batailles, leur imagination s'exalte jusqu'à la phrénésie, & que leur bravoure est toujours en accès. D'après les combats d'Homere, il est évident que l'héroïsme, qui produisait les exploits que raconte le Poète Grec, était exactement de la même nature. Qu'il nous soit permis de prolonger encore un peu cette comparaison. On nous peint les Héros d'Homere, comme des hommes d'une grosseur & d'une force plus que naturelles: les Chefs de Taïti, comparés au bas-peuple, sont si supérieurs,

Cook.

par leur stature & l'élégance de leurs formes, qu'ils paraissent être d'une race différente. Leurs estomacs, d'une dimension prodigieuse, exigent une quantité extraordinaire d'alimens. On remarque que les Héros du siège de Troye, & les Chefs de Taïti sont fameux, par la quantité d'alimens qu'ils consomment, & il paraît que les Grecs n'aimaient pas moins le porc que les Taïtiens d'aujourd'hui. On observe la même simplicité de mœurs dans les deux Nations, & leur caractère est également hospitalier, affectueux & humain. Il y a même de la ressemblance dans leur constitution politique. Les Chefs des districts de Taïti, sont des Princes puissans qui n'ont pas plus de respect pour O-Too, que les Grecs n'en avaient pour Agamémnon, & on parle si peu du bas-peuple dans l'Iliade, qu'on a lieu de supposer qu'il était d'aussi peu d'importance que les Towtows de la Mer du Sud. Enfin je pense que la ressemblance pourrait être poussée plus loin; mais je n'ai voulu que l'indiquer sans abuser de la patience des Lecteurs. Ce que j'ai dit, prouve assez que les hommes, parvenus au même degré de civilisation, se ressemblent les uns les autres plus que nous ne le croyons, même aux deux extrémités du monde. Je serais fâché d'avoir fait ces courtes observations, si elles engageaient un Ecrivain systématique à trouver une origine commune

aux Grecs
manie de
par exem
derniers
qu'elle ne
O-Too
de rester
ment de le
tons d'Op
invitation
provenait u
Nous quitt
motion & l
ions.
Un des ar
la beauté de
qu'il forma
e pouvait
ans la baie
qu'on eut re
biles, il se
ais on le
ourfuivit &
in, entre la
c qui semb
ée à le pre
i la montai
tinrent éloig

aux Grecs & aux Habitans de la Mer du Sud. La manie de rapprocher les Egyptiens & les Chinois, par exemple, a excité tant de disputes dans ces derniers temps, que les vrais Savans desirent qu'elle ne devienne pas une maladie contagieuse.

O-Too proposâ à mon Pere & à M. Hodges de rester à Taïti, & il lui promit très-sérieusement de les faire Arée ou Chefs des riches cantons d'Oparrée & de Matavaï; je ne sais si cette invitation avait des motifs d'intérêt, ou si elle provenait uniquement de la bonté de son cœur. Nous quittâmes cet aimable Prince avec l'émotion & la tristesse naturelle en pareilles occasions.

Un des aides du Canonnier fut si enchanté de la beauté de l'Isle & du caractère de ses habitans, qu'il forma le projet d'y rester. Sachant bien qu'il ne pouvait pas l'exécuter tant que nous serions dans la baie, dès que nous en fûmes dehors, & qu'on eut rentré les chaloupes, & déployé les voiles, il se jeta à l'eau : il était bon nageur; mais on le découvrit bientôt : un bateau le poursuivit & le reprit. On observa à mi-chemin, entre la Résolution & le rivage une pirogue qui semblait nous suivre; mais qui était destinée à le prendre à bord; dès que les Taïtiens, qui la montaient aperçurent notre bateau, ils s'en tinrent éloignés; notre déserteur avait concerté

Cook. son plan avec eux, & O-Too qui en fut instruit ; l'avait encouragé. Ils espéraient, avec raison, qu'un Européen leur procurerait de grands avantages.

En considérant la position de ce fuyard, observe M. Cook, il ne parut pas si coupable ; & le desir qu'il avait de rester à Taïti m^e sembla moins extraordinaire. Il était Irlandais de naissance, & il avait servi dans la Marine Hollandaise. Je le pris à Batavia au retour de mon premier Voyage, & il ne m'avait pas quitté depuis. Je ne lui connaissais ni Parens ni Amis, & rien ne l'engageait à habiter un coin du monde plutôt qu'un autre. Toutes les Nations lui étaient indifférentes, & où pouvait-il goûter plus de bonheur que sur une de ces Isles ? Là, sous le plus beau climat de la terre, il allait jouir des besoins & des aisances de la vie, & achever des jours dans la tranquillité & l'abondance. Je crois que je lui aurais accordé mon consentement s'il me l'avait demandé, avant l'appareillage.

Dès qu'on eut ramené le Matelot sur le vaisseau, je le fis mettre aux fers pour quinze jours, & je gouvernai pour Huaheine, afin d'y voir nos Amis ; mais, avant de quitter Taïti, il est à propos de parler de l'état actuel de cette Isle, d'autant plus qu'elle avait beaucoup changé depuis huit mois.

J'ai
avaient
parrée ;
les autre
ment, c
pu const
fons. Le
& des a
ment à c
progrès ;
qu'on le v
Pendan
précédent
des talens
dans l'Isle
rent de m
de mérite.
judicieux,
gouvernem
s'étend son
torité il a
avoir conce
doute il y a
Etat, ainsi
autrement,
Towha l'A
Chefs, n'éta
aloux de la

J'ai déjà indiqué les améliorations qui nous avaient frappé dans les plaines de Matavai & d'Oparrée; nous en observâmes également sur tous les autres cantons. Nous ne concevions pas comment, dans un espace de huit mois, ils avaient pu construire tant de grandes pirogues & de maisons. Les outils de fer qu'ils avaient tiré de nous & des autres Nations qui ont relâché dernièrement à cette Ile, contribuent sans doute à ce progrès, & ils ne manquent pas d'ouvriers, ainsi qu'on le verra bientôt.

Pendant le séjour que je fis à Taïti, l'année précédente, j'avais une opinion assez défavorable des talens d'O-Too. Les progrès que je remarquai dans l'Ile, depuis cette époque, me convainquirent de mon erreur, & c'est sûrement un homme de mérite. Il est vrai qu'il est entouré de Conseils judicieux, qui, je crois, ont une grande part au gouvernement; au fond, je ne fais pas jusqu'où s'étend son pouvoir, comme Roi, ni quelle autorité il a sur les Chefs. Tout paraissait d'ailleurs avoir concouru à l'état florissant de l'Ile. Sans doute il y a des divisions parmi les Grands de cet Etat, ainsi que dans la plupart des autres pays; autrement, pourquoi le Roi nous disait-il que Towha l'Amiral, & Potatow, deux principaux Chefs, n'étaient pas ses Amis? Nous le crûmes jaloux de la puissance considérable dont ils jouis-

Cook.

 Cook.

faient ; car, dans toutes les occasions, il sembleroit
 rechercher leurs bonnes grâces. Nous avons lieu
 de penser qu'ils venoient de rassembler le plus grand
 nombre de bâtimens & d'hommes que pouvoit
 fournir l'Isle, pour marcher contre Eiméo, &
 qu'ils alloient commander tous les deux cette ex-
 pédition, qui, à ce qu'on nous dit, devoit com-
 mencer cinq jours après notre départ. Wahéatua,
 Roi de Tiarrabou, avoit promis d'envoyer une
 flotte qui se joindroit à celle d'O-Too, afin de
 l'aider à réduire à l'obéissance le Chef d'Eiméo.
 Il semble me souvenir qu'on nous apprit qu'un
 jeune Prince étoit un des Commandans. On ima-
 gine qu'une Isle aussi petite qu'Eiméo, ne pou-
 vant braver les forces réunies de ces deux Roya-
 mes, entreprit de terminer la querelle par une
 négociation ; mais on ne nous a rien dit de pareil,
 au contraire, on ne parloit que de combattre ;
 Towha me protesta plus d'une fois qu'il y mour-
 rait, ce qui prouve l'idée qu'il se formoit de cette
 guerre. Edidée m'assura que la bataille se don-
 nait en mer, & dans ce cas, l'ennemi avoit une
 flotte à-peu-près égale à celle qui alloit l'attaquer ;
 ce qui ne me paraît pas probable. Il y avoit d'au-
 tant plus d'apparence que les Insulaires d'Eiméo
 resteroient à terre sur la défensive, qu'ils survi-
 rent, ce plan cinq ou six ans auparavant, quand
 ils furent assaillis par les Habitans de Tiarrabou

qu'i
 geai
 bre :
 qu'il
 trois
 affez
 vait p
 en C
 coup
 J'av
 de plu
 aurait
 notre
 cer les
 eux. O
 jour, q
 ce ne
 qu'O-T
 livrer b
 mis à la
 été néce
 effet, no
 de leur
 sieurs jo
 citaient p
 fortuné
 flotte par
 je march

qu'ils repousserent. Cinq Officiers-Généraux dirigeaient cette expédition, & O-Too était du nombre : s'il nous les ont nommés suivant le rang qu'ils occupaient, O-Too ne remplissait que la troisième place dans le commandement. Cela est assez vraisemblable, puisqu'étant jeune, il ne pouvait pas avoir assez d'expérience pour commander en Chef dans une campagne qui exigeait beaucoup d'habileté & de savoir.

J'avoue que j'aurais volontiers resté cinq jours de plus à Taïti, si j'avais été sûr que l'expédition aurait lieu ; mais nous jugeâmes qu'ils desiraient notre départ, & qu'ils ne voulaient pas commencer leur campagne tant que nous serions parmi eux. On nous avait dit, pendant tout notre séjour, qu'on ne se battrait que dans dix lunes ; & ce ne fut que la veille de notre appareillage, qu'O-Too & Towha convinrent qu'ils allaient livrer bataille, cinq jours après que nous aurions mis à la voile ; comme si cet espace de temps eût été nécessaire pour achever leurs préparatifs. En effet, nous occupions une partie de leur temps & de leur attention. Je remarquais que, depuis plusieurs jours, O-Too & les autres Chefs ne sollicitaient plus nos secours : ayant été beaucoup importuné là-dessus, je leur avais promis que si leur flotte partait au moment de notre appareillage, je marcherais, avec eux, contre Eiméo ; mais ils

Cook.

Cook.

ne me parlerent pas depuis sur cet objet: En examinant cette affaire, ils avaient probablement conclu qu'ils seraient bien plus en sûreté sans moi; ils savaient que je donnerais la victoire à qui je voudrais, & que peut-être je ne ferais que dépouiller les vainqueurs & les vaincus. Quelques fussent leurs raisons, ils souhaitaient d'être débarrassés de nous, avant de rien entreprendre. Ainsi, nous fûmes privés de voir l'équipement de toute la flotte; nous aurions peut-être été témoins d'un combat de mer; ce qui nous aurait instruit de leurs manœuvres.

Je n'ai jamais pu découvrir combien de vaisseaux composeraient cette expédition: je n'en ai vu que deux cens dix, outre de petites pirogues destinées à servir de bâtimens de transport, &c. & outre la flotte de Tiarrabou, sur la force de laquelle on ne nous a rien dit. Je n'ai pas pu savoir non plus le nombre d'hommes nécessaires pour équiper cette flotte: quand je le demandais, les Insulaires répondaient, *warou, warou, warou, Te Tata*, c'est-à-dire, *beaucoup, beaucoup, beaucoup* d'hommes, comme si cette quantité eût surpassé toutes les évaluations de leur arithmétique. En comptant quarante hommes pour chaque pirogue de guerre, & quatre pour chacune des autres, supposition qui paraît modérée, le nombre

sera
cett
& r
quan
ne c
être
de le
dant
en ce
aucun
vu &
que l
avaier
flotte
mé tou
le Roi
de cet
les fo
pagne.
On
de guer
pata, q
n'y env
mettant
quarante
gues qu
peut éq
guerre,

sera de neuf mille. On est étonné de la force de cette armée, levée seulement dans quatre districts; & même celui de Matavaï ne fournissait pas le quart de sa flotte. On vient de dire que ce calcul ne comprend point celle de Tiarrabou; & peut-être aussi que d'autres districts armaient alors de leur côté de nouvelles pirogues. Je crois cependant que toute l'Isle ne faisait pas des préparatifs en cette occasion; car nous n'en avons remarqué aucun à O-Parrée. D'après ce que nous avons vu & d'après ce que nous avons appris, je pense que le Chef, où les Chefs de chaque canton, avaient la surintendance de l'équipement de la flotte de leurs districts; mais l'équipement formé toutes les pirogues passaient en revue devant le Roi de qui elles relevent en dernier lieu; de cette manière, il connaît l'état de toutes ses forces, avant qu'elles entrent en campagne.

On a déjà observé que cent soixante pirogues de guerre appartenaient à Attahourou & à Aho-pita, quarante à Tettaha, & dix à Matavaï, qui n'y envoyait pas le quart de ses forces. En admettant que chaque district de l'Isle (il y en a quarante-trois) arme le même nombre de pirogues que Tettaha, on trouvera que toute l'Isle peut équiper mille sept cents vingt pirogues de guerre, & soixante-huit mille hommes, à qua-

 Cook.

Cook.

rante hommes pour chaque bâtiment. Et, comme les Guerriers ne peuvent pas prendre plus d'un tiers de la population des deux sexes, y compris les enfans, toute l'Isle contient au moins deux cens quarante mille Habitans, nombre qui me parut incroyable au premier moment; mais quand je réfléchis à ces essains de Taïtiens, qui frappaient nos regards par-tout où nous allions, je fus convaincu que cette évaluation n'est pas trop grande. Rien ne prouve mieux la fertilité & la richesse de ce pays, qui n'a pas quarante lieues de tour.

L'Isle ne formait jadis qu'un Royaume; j'ignore depuis quand elle est divisée en deux États. Les Rois de Tiarrabou sont une branche de la famille de ceux de O-Poureou: les deux Princes sont aujourd'hui proches parens, & je crois que le premier dépend, en quelque sorte, du second. O-Too est appelé *Earée de Hie* de toute l'Isle; & on nous a dit que Wahéatua, Roi de Tiarrabou, se découvrait devant lui, ainsi que le dernier de ses Sujets. Cet hommage est dû à O-Too comme *Earée de Hie* de l'Isle, à Tarevatou son frere, & à sa sœur cadette; à l'un, comme héritier; & à l'autre, comme héritier apparent: sa sœur aînée, étant mariée, n'a pas droit à cette vénération.

Les *Eowas* & les *Whannos* paraissaient quel-

quefois couverts devant le Roi ; mais nous n'avons jamais pu favoir si c'était par politesse, ou s'ils y sont obligés, en vertu de leur place : ces hommes, les principaux personnages qui entourent le Roi & qui forment sa cour, sont ordinairement & peut-être toujours ses parens. Tee, dont j'ai parlé si souvent, était de ce nombre. On nous a dit que les *Eowas*, qui occupent le premier rang, servent par tour & par journée ; ce qui nous les fit appeller les Gentilshommes de service ; je ne puis pas assurer que nous ne nous trompions point en ceci. Tee quittait rarement le Roi ; en effet, sa présence était nécessaire, parce qu'il était plus en état de traiter les affaires qui se passaient entre nous & le Prince ; on le chargeait toujours de cette commission, & j'ai lieu de croire qu'il l'exécutait à la satisfaction des deux Parties.

Il est fâcheux que nous connaissions si superficiellement ce Gouvernement ; car nous ne savons point par quelle liaison & par quel rapport, tant de classes, d'ordres, de fonctions & d'emplois différens, forment un corps politique. Je suis sûr cependant que c'est une espèce d'administration féodale ; &, s'il est permis d'en juger, d'après ce que nous avons vu, elle a de la stabilité, & sa forme n'a rien de vicieux.

Les *Eowas* & les *Whannos* mangent toujours avec le Roi : excepté les *Towtows*, je ne sache

Cook.

pas qu'aucun Insulaire soit excepté de ce privilège ; mais il n'est point ici question des femmes, qui ne mangent jamais avec les hommes, de quel que rang qu'elles soient.

Malgré cette espèce d'établissement monarchique, la personne ou la Cour d'O-Too n'avait rien qui pût, aux yeux d'un Etranger, distinguer le Roi de ses Sujets : je ne l'ai jamais vu vêtu que d'une pièce commune d'étoffe, enveloppée autour de ses reins ; de manière qu'il semblait fuir toute pompe inutile, & il mettait plus de simplicité dans ses actions qu'aucun autre des *Ea-rées*. Je l'ai observé pagayant, avec les autres Rameurs, quand il venait au vaisseau, ou qu'il s'en retournait, & même lorsque quelques-uns de ses *Towtows* assis, le regardaient & ne faisaient rien. Tous ses Sujets l'abordent & lui parlent librement, & sans la moindre cérémonie, par-tout où ils le rencontrent. J'ai remarqué que les Chefs de ces Isles sont plus aimés que craints par le Peuple. Ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur & avec équité ?

On a dit que Wahéatua, Roi de Tiarrabou, est parent d'O-Too, qui l'est aussi des Chefs d'Eiméo, de Tapanmannoo, de Huaheine, d'Uliétéa, d'O-Taha & de Bolabola ; car ils sont tous alliés à la famille Royale de Taïti. C'est un usage parmi

les *Earées*, & les autres Insulaires d'un rang distingué, de ne jamais se marier avec les *Towtows*, ou dans des classes inférieures à la leur. Ce préjugé est probablement une des grandes causes qui produisent les Sociétés appelées *Earéoies*. Il est sûr que ces Sociétés empêchent beaucoup l'accroissement des classes supérieures, dont elles sont uniquement composées; car je n'ai jamais oui-dire qu'un *Towtow* fût *Earéoy*, ni qu'il pût sortir de la classe dans laquelle il est né.

 Cook.

J'ai déjà eu occasion de parler de la passion extraordinaire des Taïtiens pour les plumes rouges; ils les nomment *oora*, & celles qu'ils appellent *ooravine*, & qui croissent sur la tête d'un perroquet verd, sont aussi précieuses à leurs yeux, que les diamans le sont en Europe. Ils mettent un grand prix à toutes les plumes rouges; mais ils en mettent un particulier à celles-ci, & ils savent très-bien distinguer les unes des autres, plusieurs de nos Matelots essayèrent de les tromper, en teignant d'autres plumes, mais leur fourberie ne put pas réussir. Ils en forment des panaches de huit ou dix, & ils les attachent à l'extrémité d'une petite corde d'environ trois pouces de long, faites de grosses fibres extérieures de la noix de cocos, & si bien torsé qu'elle est ferme comme un fil-d'archal, & sert de queue au pa-

Cook.

nache. Ils les emploient comme des symboles des Eatuas ou des Divinités, dans toutes leurs cérémonies religieuses. Je les ai vu souvent tenir un de ces panaches, & quelquefois deux ou trois plumes seulement entre l'index & le pouce, & dire une priere, dont je ne comprenais pas un mot. Les Navigateurs qui aborderont désormais à cette Isle, doivent se pourvoir de plumes rouges : les mieux faites, & les plus petites, seront les meilleures : ils doivent aussi y apporter une provision considérable de grosses & de petites haches, de clous de fiche, de limes, de couteaux, de miroirs, de grains de verre, &c. Les draps de lit & les chemises auront du débit, surtout parmi les femmes, comme l'expérience l'a appris à plusieurs de nos Messieurs.

Les deux chèvres que le Capitaine Furneaux donna au Roi O-Too, lors de notre dernière relâche, semblaient devoir perpétuer leur race. La chèvre avait déjà fait deux petits, devenus si gros que bientôt ils allaient engendrer, & elle était pleine pour la seconde fois. Les Taïtiens paraissaient aimer passionnément ces animaux, qui, étant fort bien nourris, s'accoutumaient au climat : on peut espérer que, dans quelques années, ces quadrupèdes se propageront jusques sur les Isles voisines, & qu'ainsi ils rempliront, peu-à-peu, toutes les terres de la mer du Sud. Les

mout
except
vait e
chats,
Un
de Ta
charma
regards
femmes
nous à
avait q
s'enfuir
tendresse
craignait
s'attendait
Insulaires
nessé. Co
ment, à
elle s'était
de ce Pri
mer, elle
frere d'Ce
Naturels d
ils se fiaie
fidèlement
forçaient d
ques d'amit
versation &

moutons que nous y avions laissés étaient morts, excepté un, qui, à ce que nous comprîmes, vivait encore. Nous y avons déposé en outre vingt chats, ainsi qu'à Uliétéa & à Huaheine.

Cook.

Un vent frais, dit M. Forster, nous éloignait de Taïti : nous regardions toujours cette Isle charmante, lorsqu'un autre spectacle attira nos regards sur les ponts. C'était une des plus belles femmes de l'Isle, qui avait résolu de venir avec nous à Uliétéa, sa patrie. Ses parens, qu'elle avait quitté quelques années auparavant pour s'enfuir avec son Amant, vivaient encore, & sa tendresse filiale la portait à les revoir. Elle ne craignait point leur colere, au contraire, elle s'attendait à en être bien reçue ; en effet, ces Insulaires pardonnent aisément les fautes de jeunesse. Comme O-Too avait défendu, expressément, à aucune de ses sujettes de nous suivre, elle s'était cachée à bord durant la dernière visite de ce Prince ; mais, se voyant alors en pleine mer, elle ne craignit point de se montrer. Le frere d'Edidée, son domestique & deux autres Naturels de Bolabola, nous accompagnerent aussi : ils se fiaient à des étrangers qui avaient ramené si fidèlement un de leurs compatriotes, & qui s'efforçaient de leur donner toutes sortes de marques d'amitié : leur compagnie anima notre conversation & abrégea en quelque sorte notre pas-

 Cook.

sage à Huaheine. La Taïtienne portait l'habit complet d'un de nos Officiers, & elle était si charmée de son nouveau vêtement, qu'elle descendit à terre ainsi vêtue, dès qu'on eut abordé. Elle dina avec les Officiers sans le moindre scrupule, & elle rit, des préjugés de ses Compatriotes, avec toute la grâce des femmes du monde. Si son éducation avait été soignée, elle aurait brillé par son esprit, même en Europe, puisque son extrême vivacité, jointe à des manières très-polies, la rendait déjà supportable.

Nous marchâmes toute la nuit, & le 15 Mai, au matin, nous découvrîmes Huaheine.

A une heure, après midi, on mouilla à l'entrée septentrionale du havre d'O-Wharre. Durant les manœuvres, plusieurs Naturels vinrent nous faire une visite : le vicil Chef Orée, qui était à leur tête, offrit à M. Cook un cochon & d'autres présens, avec les cérémonies accoutumées.

Ce vicil Chef était plus indolent que lors de notre première relâche, & sa tête nous paraissait fort affaiblie. Il avait les yeux rouges & enflammés, & tout le corps écaillé & maigre. Il nous fut aisé d'expliquer ce changement, quand nous apprîmes qu'il aimait beaucoup la boisson enivrante qu'ils tirent du poivre, & qu'il en prenait de très-grandes quantités. Edidée eut l'hon-

neur

 neu
& i
un
L
rent
présé
Taïti
il a é
prop
grin,
du mo
versa l
frent
ment,
Taïtien
posent
tent au
poser q
afin de
son exer
Il faut
point ici
velle pre
tiens, qu
Cette dif
Taïti cor
qui sert d
Tom

neur de passer plusieurs nuits à boire avec lui, & il s'éveillait communément le lendemain avec un violent mal de tête.

Cook.

Le soir, quelques-uns de nos Messieurs assistèrent à un Spectacle Dramatique. La pièce présentait une fille, qui s'enfuyait avec nous de Taïti : le fait était vrai ; & la jeune femme, dont il a été question plus haut, vit elle-même jouer ses propres aventures, ce qui lui causa tant de chagrin, que nos Messieurs eurent toutes les peines du monde de l'engager à rester jusqu'à la fin ; elle versa beaucoup de larmes. La réception que lui firent ses Amis à son retour, formait le dénouement, qui n'était gueres favorable à la pauvre Taïtienne. Ces peuples, dans l'occasion, composent sur-le-champ de petites pièces qu'ils ajoutent aux grandes. N'est-il pas raisonnable de supposer qu'ils punissent cette fille par une satire, afin de décourager celles qui voudraient imiter son exemple ?

Il faut observer que les plumes rouges n'ayant point ici de valeur intrinsèque, c'est une nouvelle preuve de l'opulence & du luxe des Taïtiens, qui les achètent avec tant d'empressement. Cette différence provient de l'extrême fertilité de Taïti comparée à celle d'Huaheine, où la plaine qui sert de ceinture aux collines, est si étroite &

Tome XXI.

O

 Cook.

si peu considérable, que les Naturels sont obligés de cultiver les collines.

Comblés des bons traitemens de ce Peuple, nous nous en séparâmes le 24 Mai 1774. Le bon vieil Chef fut le dernier Insulaire qui quitta le vaisseau. En partant, M. Cook lui dit que nous ne le reverrions plus; il se mit à pleurer, & répondit: « *Laissez venir ici vos enfans, & nous les traiterons bien.* »

 Uliétéa.

Dès que nous eûmes débouqué le havre; dit M. Cook, je fis voile & je portai sur l'extrémité méridionale d'Uliétéa. Le 25, nous arrivâmes devant le canal, & le vaisseau pénétra à toutes voiles le plus qu'il fut possible. Le Chef Oréo, mon vieil ami, & plusieurs autres vinrent nous voir: ils ne manquèrent pas de nous apporter des présens. Le lendemain, j'allai à terre, avec les Officiers, rendre une visite au Chef, & lui offrir les présens accoutumés. En entrant dans sa maison, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes, qui pleuraient & se lamentaient, & qui, en même-temps, se découpaient la tête avec des instrumens de dents de goulou; le sang inondait leurs visages & leurs épaules: ce qu'il y eut de plus fâcheux, il fallut essuyer les embrassemens de ces vieilles furies, dont la face nous couvrit de sang. Cette cérémonie (car c'en était une) finie, elles sortirent, se laverent, & revin-

rent
Com
tour.
sâdeu
que r
epinie
confia
là peu
cochon
vinrent
L'ap
promen
seau, au
bordée
chaque
se prépar
vilions a
Société p
& de fen
temps, &
livrant a
notre rel
xante-dix
Arréoyo,
nous app
au côté c
arrivés su
deux avan

rent bientôt-aussi joyeuses que le reste de leurs Compatriotes. Oréo parut enchanté de notre retour. La présence d'Œdidée, celle d'un Ambassadeur du pays, que nous venions de quitter, & que nous amenions, affermit sans doute la bonne opinion qu'il avait de nous, & inspira de la confiance à tout son Peuple. Après avoir resté à peu de temps, le Chef & ses Amis mirent un cochon & des fruits dans ma chaloupe, & ils vinrent dîner à bord avec nous.

L'après-midi, ajoute M. Forster, nous nous promenâmes le long de la crique, où était le vaisseau, autant que le permit la pluie. La côte était bordée d'une quantité innombrable de pirogues, & chaque maison ou cabane fourmillait d'Habitans qui se préparaient à faire de bons dînés sur des tas de provisions accumulées par-tout. On y voyait alors une Société particuliere (appelée Arréoy), d'hommes & de femmes, qui se rassemblent de temps-entemps, & voyagent sur toutes les Isles, en se livrant aux plaisirs & à la débauche. Durant notre relâche à Huaheine, nous avions vu soixante-dix pirogues montées par plus de sept cens Arréoy, qui partirent un matin pour Uliétéa : nous apprîmes ici qu'ils passèrent quelques jours au côté oriental de cette Ile; & qu'ils étaient arrivés sur la côte Ouest, seulement un jour ou deux avant nous; nous remarquâmes que c'étaient

 Cook.

tous des personnages de quelque importance, & de la race des Chefs. Le *tatouage* des uns offrait de larges figures, & *Œdidée* nous assura que c'étaient les premiers de l'Ordre, & que plus ils étaient couverts de piquures, & plus leur rang était élevé. En général, ils étaient tous robustes & bien faits, & tous guerriers de profession. *Œdidée* avait beaucoup de respect pour cette Société, & il nous déclara qu'il en était. Ceux qui la composent sont unis par les liens d'une amitié réciproque, & ils exercent entr'eux l'hospitalité dans toute son étendue : dès qu'un Arréoy en va voir un autre, quoiqu'il ne le connoisse pas, il est sûr qu'on pourvoira à ses besoins, & qu'on lui donnera ce qu'il voudra demander : on le présente aux Membres de l'Ordre, qui se disputent à qui le comblera de plus de caresses & de présens ; c'est pour cela qu'*Œdidée* jouit de tant de plaisirs à Taïti. Les premiers Insulaires qui le virent à bord, étaient Arréoy, & à l'instant ils lui offrirent leurs habits, parce qu'il n'avait que des vêtemens Européens. Il paraît qu'une ou plusieurs personnes de chaque petite famille de Chef entrent dans cette Communauté, dont la loi invariable & fondamentale est qu'aucun des Membres ne peut avoir d'enfans. D'après le témoignage des Naturels les plus éclairés, nous avons lieu de croire que, dans son institution primitive,

on ex
cette
ture,
ce cli
vent
suffoq
eux.

Les
& on
Isles d
de ne
pia, q
famille
ce Prin
part de
norable
Taïtien
reproch

Dans
Arréoy
nourri
gent be
poissons
classe in
ralement
racine d
étonnant
par-tout

on exigeait un célibat perpétuel ; mais, comme cette loi blesse trop les mouvemens de la Nature, qui sont d'une vivacité extraordinaire dans ce climat, ils y manquèrent bientôt : ils conservent cependant l'esprit de cette abstinence, en suffoquant tous les enfans qui naissent parmi eux.

Cook.

Les Arréoyoys jouissent de différens privilèges, & on a pour eux une grande vénération aux Isles de la Société & à Taïti ; ils sont très-fiers de ne point avoir d'enfans. Quand on dit, à Tupia, que le Roi d'Angleterre a une nombreuse famille, il avoua qu'il se croyait plus grand que ce Prince, parce qu'il était Arréoyo. Chez la plupart des autres Peuples, le nom de pere est honorable, & il imprime le respect ; mais un Arréoyo Taïtien le prend pour un terme de mépris & de reproche.

Dans les grandes assemblées que tiennent les Arréoyoys, & dans les voyages qu'ils font, ils se nourrissent des végétaux les plus exquis ; ils mangent beaucoup de porc, de viande de chien, de poissons & de volailles, que les Towtows, ou la classe inférieure du Peuple, leur fournissent libéralement. On leur prépare aussi une boisson de racine de poivre, dont ils font une consommation étonnante. Les plaisirs sensuels les accompagnent par-tout où ils vont ; ils ont de la musique & des

 Cook,

danfes, qu'on dit être très-lascives, sur-tout la nuit, quand ils ne sont vus de personne.

L'Isle étant sortie depuis long-temps de sa barbarie premiere, une Société si injurieuse au reste de la Nation ne s'y ferait point perpétuée jusqu'à présent, si elle n'offrait pas des avantages considérables. Deux raisons semblent favoriser l'existence des Arréoyoys, & ces deux raisons tiennent l'une à l'autre ; la premiere, la nécessité d'entretenir un corps de Guerriers pour défendre la contrée contre l'invasion & les déprédations de l'Ennemi ; tous les Arréoyoys sont en effet soldats ; mais comme l'amour pouvait les énerver, ou les assujettit peut-être d'abord à un célibat qu'ensuite ils ont trouvé trop difficile ; enfin, par cet établissement, on a lieu de croire qu'ils veulent empêcher la multiplication de la race des Chefs. Un Taitien intelligent, législateur de son pays, a pu prévoir que le Peuple gémirait à la longue sous le joug de ces petits tyrans, si on les laissait pulluler en liberté. Le moyen le plus court, d'aller au-devant de ce mal, était d'obliger une partie des Chefs à garder le célibat ; mais, afin de vaincre leur répugnance & de les assujettir à un si grand sacrifice, il fallait leur offrir quelque compensation : c'est peut-être de-là que vient la haute estime de toute la Nation pour l'Ordre de l'Arréoy : peut-être expliquera-t-on aussi par là

Paut
Gue
les I
céna
freig
mes
perdi
mait
les I
n'aie
ment
dit qu
homm
matier
peu de
Que
de la
Topar
gere :
tuées,

(a)
M. Forf
Relation
que les
blées ; g
eux , se
femmes

l'autorité & la gourmandise des Membres, car les Guerriers jouissent de pareils avantages chez toutes les Nations, avant qu'ils deviennent de vils mercénaires de la tyrannie. Dès que les Arréoyoys enfreignant leurs premières loix, admirent les femmes parmi eux, il est aisé de concevoir qu'ils perdirent peu-à-peu l'esprit de chasteté qui animait leur Corps. Sûrement ce sont aujourd'hui les Insulaires les plus voluptueux; quoique je n'aie pas eu occasion de remarquer ce raffinement de débauche qu'on leur a reproché. On a dit que chaque femme est commune à tous les hommes; mais, en faisant des questions sur cette matière, il nous a paru que cette accusation a peu de fondement (a).

Quelques Arréoyoys sont mariés à une femme, de la manière qu'Ædidée avait épousé la fille de Toparrée; mais d'autres ont une maîtresse passagère: la plupart connaissent sans doute les prostituées, communes sur toutes les Isles. La disso-

 Cook.

(a) On ne peut s'empêcher de remarquer ici, que M. Forster accuse un peu légèrement d'inexactitude, la Relation du premier Voyage; car, puisqu'il convient que les Etrangers mêlent de la débauche à leurs assemblées; qu'ils font mourir les enfans qui naissent parmi eux, serait-il donc étonnant que chacune de leurs femmes fût commune à tous les hommes?

Cook.

lution est beaucoup plus universelle dans chaque pays policé de l'Europe, & je ne crois pas qu'on puisse en conclure qu'il y existe une société d'hommes & de femmes aussi débauchées qu'on le suppose les Arréoyo.

Quand on considère le caractère doux, généreux & tendre des Taïtiens, on ne conçoit pas comment ils peuvent massacrer leurs enfans; on est révolté de la barbarie farouche du pere, & sur-tout de la dureté impitoyable de la mere, qui étouffe la voix & l'instinct de la Nature; mais la coutume éteint tous les sentimens & tous les remords. Dès qu'on m'eut assuré que les Arréoyo pratiquent cet usage cruel, je reprochai à notre ami *Ædidée*, de se vanter d'être d'un si détestable Corps; j'employai sur cela tous les argumens possibles; je le convainquis enfin, & il me promit de ne pas tuer ses enfans, & de quitter la Société, dès qu'il obtiendrait le titre glorieux de pere. Il nous protesta que les Arréoyo ont très-rarement des enfans. Comme ils choisissent vraisemblablement leurs femmes & leurs maîtresses parmi les prostituées, & comme d'ailleurs ils portent la volupté à un point extrême, ils n'ont pas beaucoup à craindre d'engendrer. Les réponses d'*Omai*, que j'ai consulté sur ce sujet, après mon retour en Angleterre, m'ont fait encore plus de plaisir,

car
lave
pou
que
de
nen
cieur
con
son
se de
ne fu
en ou
secret
même
maison
témoir
Les
ils pas

(a)
déprava
affichent
offrent le
sur cela,
ning - Po
On leur
tion des
Note de

car elles diminuent la noirceur de ce crime , & lavent le gros de la Nation du reproche qu'on pourrait lui faire d'y prendre part ; il m'a confirmé que les loix immuables des Arréoy's , ordonnent de mettre à mort les enfans ; que la prééminence & les avantages d'un Arréoy sont si précieux , qu'il leur sacrifie la pitié ; que la mere ne consent jamais à cet horrible assassinat ; mais que son mari & les autres membres la persuadent de se dessaisir de l'enfant , & que , lorsque les prières ne suffisent pas , on emploie la force ; il ajoutait en outre , que ce meurtre se commet toujours en secret , de maniere que personne du peuple , ni même des Towtows & des domestiques de la maison ne le voient ; que si quelqu'un en était témoin , les meurtriers seraient tués (a).

Les Arréoy's s'établirent dans notre voisinage ; ils passerent plusieurs jours dans les fêtes & dans

(a) Je dois remarquer qu'il y a presque autant de dépravation dans nos contrées policées. Des misérables affichent publiquement , à Londres , leurs talens , & offrent leurs services pour procurer l'avortement. (Voyez , sur cela , un Avertissement dans un Papier public , *Morning-Post* N.º 1322 , du Mercredi , 15 Janvier 1777.) On leur permet de trafiquer impunément de la destruction des enfans qui sont dans le ventre de leur mere. *Note de M. Forster.*

 Cook.

la joie, & nous inviterent souvent à être de leurs festins.

Le 26, après avoir erré dans leur pays jusqu'au coucher du soleil, nous retournâmes au vaisseau au moment où *Ædidée*, la femme & les autres passagers Indiens venaient de le quitter. Nous reçûmes la visite d'un grand nombre de Naturels, & entr'autres de plusieurs femmes, qui restèrent parmi les matelots. Les habitantes d'*Huaheine* avaient été peu complaisantes pour eux, ils furent obligés de se contenter de quelques étrangères qui étaient en visite sur cette Isle, & ils se livrèrent ici au plaisir avec le plus grand empressement.

Le 27, dès le grand matin, *Oréo*, sa femme, son fils, sa fille, & plusieurs de ses amis nous firent une visite, & ils nous apportèrent une assez grande quantité de toutes sortes de rafraîchissemens; c'étaient, pour ainsi dire, les premiers que nous eussions obtenu. Ils restèrent à dîner.

Boba, Vice-Roi de l'Isle d'*O-Taha*, & *Teïna*, la belle danseuse, était aussi avec *Oréo*. *Boba* était un jeune homme grand & bien fait, natif de *Bolabola*, & parent de *O-Poonée*, Roi de cette Isle, & conquérant d'*Uliétèa* & de *Taha*. *Ædidée* nous a dit souvent qu'il est héritier présomptif d'*O-Poonée*, dont il doit épouser la seule fille,

Ag
be
ma
cci
l'uf
dial
par
lang
notr
proc
dit
terre
Arré
tent.
notre
verait
lui ap
plume
fant c
parlât
de co
d'obje
avait
si long
Apr
où on
Harran
nouem

âgée de douze ans , & qu'on assure être fort belle. Boba était Arréoy , & il entretenait, comme maîtresse , la charmante Teina, qui était alors enceinte. Nous nous entretenimes avec elle sur l'usage de tuer les enfans des Arréoy; notre petit dialogue se fit dans les termes les plus simples , parce que nous ne connoissions pas assez leur langue pour exprimer des idées abstraites. Toute notre réthorique fut ainsi bientôt épuisée , & elle produisit peu d'effët; seulement Teina Maï nous dit que *notre Eatua (notre Dieu)*, en Angleterre, *serait peut-être fâché de la conduite des Arréoy; mais que le leur n'en était pas mécontent. Elle ajouta que si nous voulions venir de notre patrie chercher son enfant, elle le conserverait peut-être en vie, pourvu toutefois que nous lui apportassions une hache, une chemise & des plumes rouges.* Elle rit tellement, en nous adressant cette réponse, que nous ne crûmes pas qu'elle parlât sérieusement. Nous aurions essayé en vain de continuer la conversation, car toutes sortes d'objets différens détournaient son attention; elle avait déjà eu beaucoup de peine à nous écouter si long-temps.

Après midi, nous les accompagnâmes à terre, où on joua pour nous une pièce appelée *Mididi Harramy*, ce qui signifie *l'enfant vient*. Le dénouement fut l'accouchement d'une femme en

Cook.

travail : ils firent paraître tout-à-coup sur la scène , un gros enfant , haut d'environ six pieds , qui courut autour du théâtre , traînant après lui un grand torchon de paille , suspendu par une corde à son nombril.

L'homme , qui joua le rôle de la femme , fit tous les gestes que les Grecs allaient admirer dans les bosquets de Venus Ariadne , près d'Amathie , où on observait la même cérémonie , le second jour du mois *Gorpioeus* , en mémoire d'Ariadne , qui mourut en couches (a) ; ainsi , l'imagination folle des hommes , a inventé , dans tous les pays , les coutumes les plus extravagantes. Il est impossible d'exprimer les éclats de rire des Naturels , lorsqu'ils virent le nouveau-né courant sur la scène , & poursuivi par les danseuses , qui essayaient de l'attraper. Les femmes contemplerent , sans rougir , toute la pièce qui n'était point du tout indécente pour elles , & elles ne furent pas obligées , comme nos Dames d'Europe , de regarder à travers leurs éventails. Au commencement , à la fin & dans les entr'actes , il y eut des danses & des pantomimes. Poyadua , fille d'Oréo , déploya son agilité ordinaire , & nous l'applaudîmes de bon cœur ; des

(a) Voyez Plutarque , Vie de Thésée.

hommes jouèrent aussi des farces, dans les chansons desquelles nous reconnûmes le nom du Capitaine Cook, de plusieurs personnes de l'équipage, & il nous parut qu'il était question d'un vol commis par un de leurs compatriotes. Une autre farce représenta l'invasion des Insulaires de Bolabola, & pour cela ils se battirent les uns les autres à coups de courroie ou de fouets, qui produisaient un bruit retentissant.

M. Cook eut occasion de voir une seconde fois la pièce de *l'enfant vient*, & il remarqua qu'au moment où ils reçurent l'homme qui représentait l'enfant, ils comprimerent & applatirent son nez. On peut en conclure qu'ils compriment ainsi celui des enfans, à l'instant où ils naissent, & voilà peut-être pourquoi ils ont en général, le nez plat.

Le 28, Oréo, qui dîna à bord, but une bouteille de vin sans paraître ivre : il fut très-facétieux, comme à l'ordinaire. Il parla sur-tout des pays que nous avons visités dernièrement, & dont Odidée, son compatriote, lui avait fait la description. Après qu'on lui eut résolu différentes questions qu'il proposa, il dit que, quoique nous eussions vu bien des pays, il nous citerait une Ile que nous ne connaissons pas encore. *Elle ne git*, ajouta-t-il, *qu'à quelques jours de chemin ; elle est habitée par des géans monstrueux, aussi*

 Cook.

Cook.

hauts que le grand mât , & aussi gros à la ceinture que la tête du cabestan. Ces Peuples sont bons ; mais quand ils se fâchent contre quelqu'un , ils le prennent & le jettent dans la mer , comme si c'était une petite pierre. Si vous arrivez près de leurs côtes avec votre vaisseau , ils se rendront peut-être à gué à côté du bâtiment , & ils l'emporteront sur leur dos , à terre. Il mit dans son discours plusieurs autres circonstances badines ; & , pour donner plus de poids à ce qu'il avançait , il finit , en nous disant que l'Isle s'appellait *Mirro* , *Mirro* : nous jugeâmes que toute son histoire était une ironie , contre cette partie de notre relation , qu'il ne croyait point , & dont il ne pouvait pas se former une idée. Nous admirâmes l'imagination & la gaieté d'esprit qui brillait dans ce conte , & nous crûmes , avec M. de Bougainville , que l'abondance du pays , qui procure aux Insulaires du contentement & du plaisir , leur donne en même-temps ce talent & ce caractère.

Notre Ami *Œdidée* était peut-être le seul des Nobles qui ne partageait point la joie & les divertissemens de ses Compatriotes. Il ne recevait pas les marques distinguées de faveur qu'on lui avait prodiguées à Taïti ; car il paraît que , même sur les Isles de la mer du Sud , un homme n'est jamais moins estimé que dans son pays. Tous ses parens , qui ne formaient pas un petit nombre , attendaient

de lui des présens, comme une obligation de sa part ; à Taïti, au contraire, sa libéralité lui faisoit des Amis, & lui procurait beaucoup d'avantages. Tant qu'il resta à ce généreux Indien quelques-unes des richesses qu'il avait rassemblées, au péril de sa vie, pendant notre dangereuse & triste campagne, & on ne cessa point de lui en demander ; & , quoiqu'il donnât de bon cœur tout ce qu'il avait, ses connaissances l'accusaient d'avarice. Il fut bientôt réduit à venir, à bord, nous supplier de lui accorder de nouveaux trésors ; car il n'avait plus que quelques plumes rouges, & d'autres curiosités, qu'il destinoit à O-Poonée, son parent, Roi de Bolabola.

 Cook.

Le 30, M. Cook partit avec les deux chaloupes, accompagné des deux MM. Forster, d'Ædidée, du Chef, sa femme, son fils & sa fille, pour une habitation, située à l'extrémité septentrionale de l'Isle, & qu'Ædidée disoit être à lui. Il nous avait tant parlé de ses possessions, que quelques-uns des Officiers paroissoient en douter, & il fut bien aisé de prendre une occasion de se justifier. Il avait promis de nous donner des cochons & des fruits en abondance ; mais, en y arrivant, nous trouvâmes que le pauvre Ædidée n'y jouissoit d'aucune autorité, quelque droit qu'il pût avoir au *Whennon*, que possédoit alors son frere, qui, bientôt après notre débarquement, présenta au

Cook.

Capitaine deux cochons , avec les cérémonies ordinaires: on lui offrit , en retour , un très-beau présent , & Oëdidée lui donna aussi quelque chose.

En retournant au vaisseau , remarque M. Cook , nous mîmes à terre au coin d'une maison , où nous aperçûmes quatre figures de bois , de deux pieds de long , rangées sur une tablette: elles avaient une pièce d'étoffe autour des reins , & sur leurs têtes une espèce de turban , garni de longues plumes de coq. Un naturel , qui occupait la cabane , nous dit que c'étaient *Eatua note Toutou , les Dieux des Serviteurs ou des Esclaves*. Cette assertion ne suffit peut-être pas pour conclure qu'ils les adorent , & qu'on ne permet point aux serviteurs & aux esclaves d'avoir les mêmes Dieux que les hommes d'un rang plus élevé. Je n'ai jamais oui dire que Tupia fit une pareille distinction , ni même que ses Compatriotes rendissent un culte à quelque chose de visible. D'ailleurs ce sont les premières Divinités de bois que nous ayons rencontrées sur quelque-une de ces Isles ; & même nous jugeâmes que c'étaient des Dieux , uniquement sur la parole d'un Insulaire , peut-être superstitieux , & que peut-être nous n'avons pas compris. Il faut convenir que les habitans de cette Isle , sont , en général , plus superstitieux qu'à Taïti. Dans la première visite que je fis au Chef , il me pria de ne permettre à personne de
mon équipage

mon
oiseau
ges,
en A
conna
leurs
pour e
sieurs
étaient
adoptâ
aurions
nous av
un hom
fances
pu ajout
nous a d
Les In
bientôt à
de fruits
à bord , i
quatre po
jeune que
Parmi l
serve M. F
instruits de
Mythologi
pays. Oëdi
avait souve
Tome

mon équipage de tuer des hérons, ni des pie-verds, oiseaux aussi sacrés chez eux, que les rouges-gorges, les hirondelles, &c. le sont parmi les vieilles en Angleterre : Tupia, qui était Prêtre, & qui connaissait bien leur religion, leurs coutumes, & leurs traditions, ne montra pourtant aucun égard pour eux. Je fais cette remarque, parce que plusieurs de nos Officiers pensaient que ces oiseaux étaient des *Eatus* ou Dieux. A la vérité, nous adoptâmes cette opinion en 1769, & nous en aurions adopté d'autres plus absurdes, si Tupia ne nous avait pas détrompés. Nous n'avons pas retrouvé un homme d'autant de pénétration & de connaissances que lui, & par conséquent nous n'avons pu ajouter que des idées superstitieuses à ce qu'il nous a dit de la Religion de ces contrées.

Les Insulaires, sachant que nous mettrions bientôt à la voile, nous apportèrent, le 31, plus de fruits qu'à l'ordinaire. Parmi ceux qui vinrent à bord, il y avait un jeune-homme de six pieds quatre pouces & six dixième, & sa sœur plus jeune que lui, avait cinq pieds dix pouces & demi.

Parmi les Naturels des Isles de la Société, observe M. Forster, il y a un petit nombre d'hommes instruits des traditions nationales, & des idées de Mythologie & d'Astronomie répandues dans le pays. Ouidée, tandis que nous étions en mer, nous avait souvent parlé d'eux, comme des plus savans

Cook.

de ses Compatriotes, & il les nommait *Tata-ou Rerro*, terme qu'on peut rendre par celui de maître. Après beaucoup de recherches, nous trouvâmes dans le district d'Hamaméno un Chef nommé Tootavaï, qui portait ce titre : nous regrettâmes de ne l'avoir pas connu plutôt ; mais mon Pere résolut d'employer le temps qui lui restait, à faire des recherches sur un sujet aussi intéressant que l'Histoire des Opinions Religieuses.

Tootavaï fut charmé de trouver une occasion de déployer ses connaissances : il était flatté de notre attention à l'écouter, & il parla sur le même objet avec plus de patience & plus long-temps, que nous ne l'attendions d'un Habitant de ces Isles, dominé par la vivacité & la légèreté de son caractère. La religion de ces Insulaires paraît former un système de polythéisme singulier. Quelques peuples absorbés par le soin de pourvoir à leur subsistance, ne s'élèvent pas jusqu'à la Divinité ; mais il y en a peu : ceux de Taïti & des Isles de la Société croient l'existence d'un Etre Suprême, créateur de toutes choses. Ces Nations ont fait des recherches plus ou moins profondes sur les qualités de cet esprit universel & incompréhensible, & elles ont adopté des absurdités en se perdant là-dessus dans des réflexions inutiles. Les petits esprits que surchargeait la vaste

son
fiere
Les
& un
dans
l'exist
cette
de ran
passion
fitant
cerent
& défig
gnirent
son bien
parait qu
comme a
nités de
singulier
Le Lecte
dire avec
inférées d
Cook.
Tootava
chaque Isle
diffèrent au
& du ciel ;
Il ajouta qu

ait *Tata-ou*
ar celui de
rches, nous
no un Chef
e : nous re-
olutôt ; mais
mps qui lui
n sujet aussi
nions Reli-

ne occasion
tait flatté de
a sur le même
long-temps,
bitant de ces
légereté de
ulaires parait
ne singulier.
oin de pour-
pas jusqu'à la
x de Taïti &
xistence d'un

choses. Ces
us ou moins
prit universel.
adopté des ab-
des réflexions
argeait la vaste

DES VOYAGES.

227

conception d'une perfection suprême, personni-
fierent bientôt les différens attributs de la Divinité.
Les Dieux & les Déeses devinrent innombrables,
& une erreur en enfanta mille autres. L'homme,
dans le cours de l'éducation, apprend de son pere
l'existence d'un Dieu, & l'instinct nourrit en lui
cette idée. La population s'accrut, les distinctions
de rang s'établirent, & on vit naître de nouvelles
passions. Dans chaque société des individus pro-
fitant du penchant du peuple à adorer, s'effor-
cerent de captiver le jugement de la multitude,
& défigurant les qualités du Tout-Puissant, étei-
gnirent l'affection du genre-humain à l'égard de
son bienfaicteur, & lui fit craindre sa colere. Il
parait que ceci est arrivé aux Isles de la Société
comme ailleurs : les Habitans réverent des Divi-
nités de toute espèce, & ce qu'il y a de plus
singulier, chaque Isle a une Théogonie séparée.
Le Lecteur doit comparer ce que nous allons
dire avec les observations sur cette matiere,
insérées dans le premier Voyage du Capitaine
Cook.

Tootavaï commença à nous apprendre que sur
chaque Isle de ce groupe, ils donnent un nom
différent au Dieu Suprême, Créateur de la terre
& du ciel ; &, voulant s'exprimer plus clairement,
il ajouta que sur chaque Isle, on croit des Divi-

Cook.

nalités différentes, parmi lesquelles il y en a une reconnue de toutes, qui tient le premier rang. Ainsi, à Taïti & Eiméo, l'Être Suprême, c'est O-Rooahottoo; à Huaheine, c'est Tané; à Uliétéa, O-Roo; à O-Taha, Orra; à Bolabola, Taootoo; à Mowrua, O-Too; & à Tabbooa, Mannoo (l'Isle de Sir Charles Saunders) Taroa.

Treize Divinités président sur la mer dont elles ont le gouvernement: savoir, 1.° Oorohaddoo. 2.° Tama-Ooe. 3.° Ta-Apée. 4.° O-Tooareeoonoo. 5.° Tanaca. 6.° Tahoumeonna. 7.° Ota-Mauwe. 8.° Owhai. 9.° O-Whatta. 10.° Tahooa. 11.° Te-Ootya. 12.° O-Mahooroo. 13.° O-Waddoo. Une Divinité différente de celle-là, Oo-Marrò, passe cependant pour avoir créé la mer. Il en est de même du soleil, créé par O-Mauwée, Dieu puissant, qui produit les tremblemens de terre. La Divinité qui réside dans cet astre, & qui le gouverne, se nomme Tootoomo-Hororirrée: ils lui donnent une très-belle forme, & des cheveux qui lui descendent jusqu'aux pieds. Ils assurent que les morts vont partager son habitation, & que là ils mangent continuellement du fruit à pain & du porc, qui n'ont pas besoin d'être préparés au feu. Ils croient que chaque homme a au-dedans de lui un être séparé appelé Tee, qui agit d'après l'impression des sens, & qui, de ses

(a) Les
no te Oboc
yentre.

conceptions forme des pensées (a). Cet être, qui ressemble à l'ame, existe après la mort, & il habite les images de bois placées autour des cimetières, auxquelles ils donnent le nom de Tee. Ainsi, la croyance d'une vie à venir, & l'union de l'esprit & de la matière, sont répandues jusque sur les Isles les plus éloignées. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils admettent des récompenses ou des châtimens dans l'autre monde; mais il est probable que ces idées ne sont point étrangères à une Nation dont la civilisation est aussi avancée que celle de Taïti.

La lune, suivant eux, a été créée par une Divinité femelle, nommée O-Héenna, qui gouverne aussi cette planète, & qui réside dans les taches ou les brouillards noirs. Les femmes chantent un couplet qui semble être un acte d'adoration à cette Divinité; cet usage provient peut-être de ce qu'elles pensent qu'elle a de l'influence sur les infirmités périodiques de leur sexe.

Te-Oowa no te Malama,

Te-Oowa te heenàrro.

Le Brouillard en dedans de la Lune,

Ce Brouillard j'aime!

(a) Les Naturels donnent aux pensées le nom de *Paroia no te Oboo*, ce qui signifie littéralement, *paroles dans le ventre.*

Cook.

On a lieu de supposer que, pour les Taïtiens, la Déesse de la Lune n'est pas la chaste Diane des Anciens, mais plutôt l'Astarté des Phéniciens. Les étoiles ont été créées par une Déesse appelée Tetoo - Matarou, & les vents sont gouvernés par le Dieu Orrée - Orrée.

Outre ces grandes Divinités, ils ont un nombre considérable de Dieux inférieurs, dont quelques-uns passent pour être méchants, & pour tuer les hommes pendant leur sommeil. Le Tahowarohai, ou le Grand-Prêtre de l'Isle, les adore publiquement dans les principaux Moraïs. On adresse aux Dieux bienfaisans des prières qu'on ne prononce pas à haute voix : nous ne remarquons ces prières qu'au mouvement des lèvres des Indiens. Le Prêtre lève les yeux au Ciel, & l'Eatua, ou Dieu, est supposé descendre & converser avec lui, sans être aperçu du peuple, & sans être entendu de qui que ce soit, excepté du Prêtre, qui, comme on voit, a soin de voiler la Religion de mystères.

On offre aux Dieux des cochons & des volailles rôties, & toute sorte de comestibles; mais on ne rend pas d'autre culte aux Divinités inférieures, & sur-tout aux esprits malfaisans. On croit que quelques-uns habitent une certaine Isle déserte nommée Mannua, où on les voit sous la figure d'hommes grands & forts, qui ont des

yeux
proc
à l'an
sur c
Il
aux L
raïs, c
le ban
de poi
minali
des sig
que le
sont au
observé
vénérati
différent
différens
Les L
leur vie,
Pontife d
jouit du
les consu
tantes : c
dans la co
se rendre
district, u
comme T
Cosmogon

yeux farouches, & qui dévoient ceux qui ap-
 prochent de leur côte. Ceci fait peut-être allusion
 à l'anthropophagie, qui semble avoir existé jadis
 sur ces Isles, comme je l'ai observé ailleurs.

Cook,

Il y a des plantes consacrées particulièrement
 aux Divinités. On trouve souvent près des Mo-
 raïs, ou des Temples, le casuarina, le palmier &
 le bananier, ainsi qu'une espèce de *crataeva*, sorte
 de poivre, l'*hibiscus populneus*, la *dracaena ter-
 minalis*, & le *calophyllum*, qui tous passent pour
 des signes de paix & d'amitié. Des oiseaux, tels
 que le héron, le martin-pêcheur, & le coucou
 sont aussi consacrés à la Divinité; mais j'ai déjà
 observé que tous les Insulaires n'ont pas une égale
 vénération pour eux; & il faut remarquer que
 différentes Isles donnent en cela la préférence à
 différens oiseaux.

Les Prêtres conservent leurs places pendant
 leur vie, & leur dignité est héréditaire. Le Grand
 Pontife de chaque Isle est toujours un Arée, qui
 jouit du premier rang, après celui du Roi. On
 les consulte dans la plupart des occasions impor-
 tantes: on leur donne ce qu'il y a de meilleur
 dans la contrée, car ils ont trouvé le moyen de
 se rendre nécessaires. Il y a aussi, sur chaque
 district, un ou deux Docteurs, ou Tata-O-Rerro,
 comme Tootavai, qui savent la Théogonie & la
 Cosmogonie, & qui, à de certains temps, inf-

 Cook.

truisent le peuple : les Indiens conservent ainsi les connaissances qu'ils ont dans la Géographie & Astronomie, & sur la division du temps. Ils nomment quatorze mois lunaires dans l'ordre suivant. Le premier, O-pororo-Moda ; le second, O-pororo-Moorée ; le troisième, Moorehah ; le quatrième, Oohée-Eiya ; le cinquième, OWhirre-Ammà ; le sixième, Taowa ; le septième, Owhirre-Erre-Erre ; le huitième, O-Téarrée ; le neuvième, Ote-Tai ; le dixième, Warehoo ; le onzième, Wahou ; le douzième, Pipirée ; le treizième, E-Oonoonoo ; le quatorzième, Oomannoo. Les trois premiers mois collectivement s'appellent Oorroo, ou la saison du fruit à pain ; mais nous ne savons pas encore par quel arrangement ils font de ces mois un cycle, ou une année complète. Il paraît que quelques-uns, sur-tout le second & le septième, sont intercalaires ; car leurs noms ressemblent à ceux du premier & du cinquième, & ils les insèrent dans les différentes années. Chacune des lunes est composée de 29 jours. Pendant les deux derniers, ils disent que la lune est morte, parce qu'on ne la voit pas ; il est donc clair qu'ils commencent à compter de la première apparition de la Planete, & non du temps réel de la conjonction. Le vingt-cinquième jour de la treizième lune E-Oonoonoo, répondait à notre troisième de Juin, jour où on nous apprit ces différents détails.

Le nom de Tahowa, que les Taïtiens donnent aux Prêtres, ne leur est pas particulier ; ils le donnent aussi aux personnes qui connaissent la propriété du petit nombre de plantes qu'ils emploient comme les remèdes de différentes maladies. La quantité de leurs remèdes n'est pas considérable, & leur médecine est très-simple ; mais n'ont pas beaucoup de maladies, & elles ne sont point compliquées.

Le 4 Juin, dès le grand matin, j'ordonnai, dit M. Cook, de tout apprêter pour l'appareillage. Oréo, le Chef, & toute sa famille vinrent à bord nous dire adieu pour la dernière fois ; ils étaient accompagnés d'Oo-oo-rou l'*Earée de Hi*, & de Boba l'*Earée d'O-Taha*, & de plusieurs de leurs Amis. Ils nous apportèrent tous des présens ; mais Oo-oo-rou en fit un beaucoup plus considérable que les autres, parce que c'était sa première & sa dernière visite. Ils ne cessèrent pas de me conjurer de retourner les voir. Le Chef, sa femme & sa fille, & sur-tout les deux femmes, pleurerent presque sans relâche. Quand il fallut lever l'ancre, ils prirent congé de nous d'une manière très-affectueuse & très-tendre. La dernière prière d'Oréo fut encore pour m'engager à retourner : Quand il vit que je ne voulais pas le lui promettre, il demanda le nom de mon *Marai*, du lieu où l'on m'enterrerait. Je ne balançai pas un

 Cook.

Cook.

moment à lui répondre *Stepney*, nom de la Paroisse que j'habite à Londres. Il me supplia de le répéter plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il le pût prononcer : alors cent bouches à-la-fois s'écrierent *Stepney Marai no Tooté, Stepney le tombeau de Cook*. M. Forster m'apprit ensuite qu'un homme, à terre, avait demandé la même chose, mais il fit une réponse différente & plus convenable, en disant qu'un Marin ne savait pas où il ferait enterré. Toutes les grandes familles de ces Isles ont coutume d'avoir des cimetières particuliers, qui passent, avec leurs biens, à leurs héritiers. Le *Marai* d'O-Parée à Taïti, pendant le règne de Tootoha, était appelé *Marai no Tootaha* ; mais on le nomme aujourd'hui *Marai no O-Too*, comme on l'a déjà remarqué. Quelle plus grande preuve d'amitié ces Insulaires pouvaient-ils nous donner, que de vouloir se souvenir de nous, lors même que nous ne serions plus ? Nous leur avons répété souvent que nous les voyions pour la dernière fois : ils voulurent savoir dans quel endroit nos cendres iraient se joindre à celles de nos Ancêtres.

Comme je ne pouvais ni promettre, ni espérer qu'on enverrait de nouveaux vaisseaux sur ces Isles, *Ædidée*, notre fidèle Compagnon, se décida à rester dans sa patrie ; mais il nous quitta avec des regrets qui montraient bien son estime

pour
cra
Ch
je l
faie
me
je ve
cour
tout
Je
plire
alla :
& il
gue.
qu'il
Au
deman
montr
qui, d
confen
qu'il a
à ceux
En
j'avais
Tupia
rafrâc
que je
nonçai

pour nous ; & rien ne put l'y déterminer que la crainte de ne jamais revoir son pays. Quand le Chef me pressait avec tant d'instance de revenir, je lui fis quelquefois des réponses qui lui laissaient un peu d'espérance. Ce didée, à l'instant, me tirait de côté, & il se faisait répéter ce que je venais de dire. Lorsqu'il fallut nous séparer, il courut de chambre en chambre pour embrasser tout le monde.

Cook.

Je ne puis pas décrire les angoisses qui remplirent l'ame de ce jeune homme quand il s'en alla : il regardait le vaisseau, il fondit en larmes, & il se coucha de désespoir au fond de la pirogue. En sortant des récifs, nous le vîmes encore qu'il étendait ses bras vers nous.

Au moment où il sortit du vaisseau, il me demanda *tatou parou*, quelque chose qu'il pût montrer aux Commandans des autres bâtimens qui, dans la suite, relâcheraient sur son Ile ; j'y consentis, & je lui accordai un certificat du temps qu'il avait été avec nous, & je le recommandai à ceux qui toucheront ici après nous.

En abordant sur ces Isles, la première fois, j'avais envie de visiter la fameuse Bolabola de Tupia ; mais, comme j'avais pris à bord assez de rafraîchissemens de toute espèce, & que la route que je projetais exigeait tout mon temps, je renonçai à ce dessein, & je marchai à l'Ouest, fai-

 Cook.

tant nos adieux à ces Isles fortunées, où la Nature a, d'une main prodigieuse, répandu ses faveurs.

Avant de terminer la description de ces Isles; il est nécessaire de dire tout ce que je fais sur le Gouvernement d'Uliétéa & d'O-Taha. Oréo, dont on a parlé si souvent, est natif de Bol.bola; mais il possède des *Whennoas* ou des terres à Uliétéa, qu'il a gagné, je pense, par la conquête, ainsi que plusieurs de ses Compatriotes. Il réside, sur cette dernière Isle, comme Lieutenant d'Opoony, qui semble jouir de l'autorité Royale & de la suprême Magistrature. Oo-oo-Rou, qui est Earée par droit héréditaire, ne semble plus posséder que le titre, & son propre *Whennoa* ou district, dans lequel, je crois, il est Souverain. J'ai toujours vu Oréo lui montrer le respect dû à son rang; & il était charmé quand il s'apercevait que je le distinguais des autres.

O-Taha, autant que j'ai pu le découvrir, est gouvernée de la même manière. Boba & Ota sont les deux Chefs. Je n'ai point vu le dernier. Boba est jeune, robuste & bien fait; & l'on m'a dit qu'après la mort d'Opoony, Monarque actuel, il doit épouser sa fille, & que ce mariage lui donnera l'autorité Royale; de façon qu'il semble qu'une femme, qui peut être revêtue de la dignité Royale, ne peut cependant pas exercer le

por
ces
tag
qui
part
aucu
avon
plu
& de
a-t-il
1769
il ne
lence.
niere
retour
niere
Les
Tâiti
toutes
la moi
rien,
qu'en
Odidé
tes rai
Isles d
Wallis
plusieu
de cett

pouvoir souverain. Je crois que la conquête de ces Isles n'a procuré à O-Poony d'autres avantages qu'un moyen de récompenser ses Nobles, qui, en effet, se sont emparés de la meilleure partie des terres. Il ne paraît pas qu'il ait exigé aucune des marchandises, outils, &c. que nous avons laissés en si grand nombre. Oëdidée m'a fait, plusieurs fois, l'énumération de toutes les haches, & des clous, que possède O-Poony; à peine en a-t-il autant qu'il en avait, lorsque je le vis en 1769. Quelque vi. il que soit ce fameux Insulaire, il ne passe point ses derniers jours dans l'indolence. Quand nous arrivâmes ici, pour la première fois, il était à Maurana: bientôt après, il retourna à Bolabola; & l'on nous dit, cette dernière fois, qu'il était allé à Tubi.

Les six semaines que nous venions de passer à Taïti & aux Isles de la Société, avaient dissipé toutes les maladies bilieuses & scorbutiques; mais la moitié de l'équipage était attaquée du mal vénérien, d'une espèce moins mauvaise cependant qu'en Europe. D'après nos conversations avec Oëdidée sur ses ravages, nous avons les plus fortes raisons de croire qu'il existait à Taïti & aux Isles de la Société, avant l'arrivée du Capitaine Wallis, en 1768: il nous a souvent assuré que, plusieurs années auparavant, sa mere était morte de cette maladie à Bolabola. On a fait, dans tous

Cook.

les pays, de bien mauvais raisonnemens sur l'origine de cette peste : on a maudit les Espagnols pendant près de trois siècles, pour l'avoir apporté d'Amérique, & il est prouvé, d'une manière incontestable, qu'elle a commencé en Europe, lorsque l'Amérique n'était pas encore découverte (a). Les privautés de l'équipage avec les femmes de Tonga-Tabboo & des Marquises, & leurs liaisons très-intimes avec les trompeuses Habitantes de l'Isle de Pâque, n'eurent aucun effet funeste. On peut en conclure que l'infection n'a pas encore éclaté sur ces Isles ; mais ces conséquences ne sont pas toujours justes ; car le Capitaine Wallis quitta Taïti sans avoir à bord un seul Vénérien, & la maladie y était pourtant avant son débarquement. Il est sûr que les nouveaux Zélandais en étaient déjà attaqués, lorsqu'ils ne connaissaient pas les Européens.

Le 16 Juin, on découvrit un groupe de cinq ou six Isles couverts de bois liés ensemble par des bancs de sable & des brisans, entourés d'un récif, qui ne présente aucune passe : au milieu, on ap-

(a) Voyez *Petr. Martyr. ab Anglerica Decad. Americam.* — Dissertation sur l'origine de la Maladie Vénérienne, par M. Sanchez : Paris, 1752. — Examen historique sur l'Apparition de la Maladie Vénérienne en Europe : Lisbonne, 1774. — Le Docteur Hunter, dans les *Transactions Philosophiques & d'autres.*

pe
l'O
die
d'e
près
roc
vân
per
gran
être
est à
la Sa
n'avo
descri
quenc
décou
en l'h
de l'A
minute
minute
Le
pour a
dont n
tance d
Elle
on déc
fabonne
par-tout

perçoit un lac. Nous rangeâmes les côtes de l'Ouest & du Nord-Ouest, depuis la pointe méridionale jusqu'à l'extrémité septentrionale, l'espace d'environ deux lieues, nous nous approchions si près du rivage, que nous vîmes quelquefois les roches sous le vaisseau ; cependant nous ne trouvâmes pas un lieu propre à l'ancre, & l'on n'apercevait aucun vestige d'Habitans. Il y a une grande quantité de divers oiseaux, & la côte paraît être fort poissonneuse. La position de cette Isle ; est à-peu-près celle que M. Dalrymple donne à la Sagittaire, découverte par Quiros ; mais nous n'avons rien remarqué qui fût d'accord avec la description du Navigateur Espagnol. En conséquence, je l'ai regardée comme une nouvelle découverte, & je l'ai nommée l'Isle Palmerston, en l'honneur du Lord Palmerston, un des Lords de l'Amirauté : elle est située par 18 degrés 4 minutes de latitude Sud, & par 163 degrés 10 minutes de longitude Ouest.

Le 21, à la pointe du jour, nous fîmes voile pour amener la pointe Nord d'une autre Isle, dont nous rangeâmes la côte occidentale à la distance d'un mille, jusqu'à près de midi.

Elle paraissait escarpée & remplie de roches ; on découvrait seulement par-ci par-là une greve sabonneuse étroite : elle était presque de niveau par-tout, & sa plus grande hauteur ne surpassait

E
ur l'ori-
spagnols
apporté
nière in-
pe, lorf-
verte (a).
mmes de
rs liaisons
tantes de
neste. On
as encore
uences ne
ine Wallis
Vénérien,
son débar-
x Zélandais
onnaissaient

pe de cinq
mble par des
s d'un récif,
lieu, on ap-

Decad. Ame-
a Maladie Vê-
— Examen
Vénérienne en
teur Hunter,
autres.

Cook,

pas 40 pieds, mais au sommet elle était couverte de grands bois & d'arbrisseaux. Nous aperçûmes sur le rivage sept ou huit Indiens nus, & qui paraissaient d'une couleur noirâtre; quelque chose de blanc enveloppait leur tête & leurs reins, & chacun d'eux avait une pique, une massue ou une pagaye à sa main. Nous observâmes des pirogues dans les fentes, entre les rochers, & des cocotiers peu élevés.

La descente nous paraissant facile, je fis mettre deux bateaux dehors, dans l'un desquels je m'embarquai avec quelques Officiers, MM. Forster, le Docteur Sparrman, & M. Hodges. Comme nous approchions de la greve, les Insulaires, qui étaient sur les rochers, se retirèrent dans le bois. Nous conjecturâmes qu'ils venaient à notre rencontre, ce qui était vrai: nous débarquâmes dans une petite crique, sans aucun obstacle; &, pour éviter une surprise, nous prîmes poste sur un rocher élevé, où, après avoir arboré notre pavillon, M. Forster & d'autres personnes se mirent à herboriser.

Nous ne vîmes que des rochers escarpés de corail, revêtus de petites plantes, qu'on trouve par-tout sur les Isles-Basses: nous y aperçûmes cependant de nouvelles espèces qui croissaient, ainsi que les autres, dans les crevasses du corail, où il n'y avait pas un seul grain de terre. Des corlicux,

Tome

corlieux , des becassines & des hérons pareils à ceux de Taiti, frapperent aussi nos regards.

Cook.

La côte était si couverte d'arbres, de brossailles, de plantes, de pierres, &c. que nous ne pouvions pas voir à cinquante verges autour de nous. Prenant avec moi deux de mes Officiers, j'entrai dans un sentier qui coupait le bois: à peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes les Indiens s'avancer. Nous nous retirâmes sur notre premier poste; & je criai à M. Forster, qui était à environ cinquante verges de la mer, d'en faire autant. Comme nous y arrivions, les Insulaires parurent à l'entrée du sentier, à la distance d'un jet de pierre. Nous leur fîmes des signes d'amitié; mais ils n'y répondirent que par des menaces, & l'un d'eux s'étant approché à quarante verges de nous, lança une pierre qui atteignit M. Sparrman au bras. On tira alors deux coups de mousquet, sans ordre, & à cette décharge, ils rentrèrent dans la forêt pour ne se plus montrer.

Un Champion, qui vint nous braver de fort près, observe M. Forster, était noirci jusqu'à la ceinture; sa tête était ornée de plumes placées debout, & il tenait une pique à la main: on entendait parderrière des Indiens qui parlaient & qui poussaient des cris. Il fut ensuite joint par un jeune-homme sans barbe, noirci comme lui, &

Cook,

qui portait un long arc, pareil à ceux de Tonga-Tabboo. C'est ce jeune-homme qui jeta la pierre: le Docteur Sparrman, dans le premier mouvement de douleur & de colere, lui lâcha son coup de fusil, qui heureusement ne parut pas le blesser.

Quoique repoussés par les Insulaires, nous ne manquâmes pas de faire la vaine cérémonie de prendre possession de leur Isle.

Après avoir ainsi fait quelques milles, sans découvrir un seul Habitant & sans trouver un mouillage, nous atteignîmes le travers d'une plage, sur laquelle était quatre pirogues. Nous descendîmes ici à l'aide d'une petite anse, formée par des roches à fleur d'eau. Notre dessein était d'examiner les pirogues, & d'y laisser quelques grains de rassade; car on ne voyait pas un Insulaire. Mais cette descente pouvait être encore plus dangereuse que la précédente. Le rivage est bordé d'un rocher, derriere lequel est une plage étroite & pierreuse, terminée par une colline escarpée, d'inégale hauteur, & dont le sommet est couvert de brossailles: deux fentes profondes & étroites, pratiquées dans l'escarpement, semblent ouvrir une communication avec la contrée. C'était à l'entrée d'une de ces fentes qu'étaient les quatre pirogues; mais je remarquai qu'en y allant, nous serions exposés à une attaque des Insulaires, s'il s'en trouvait dans ce canton, & que la place servait

co
pé
fer
be
le
jap
près
retir
paré
dont
des c
To
féren
une f
leurs
l'un d
une ja
javelin
teignit
coûté
n'étais
partir f

peu propre à nous défendre. Pour prévenir ce désavantage & nous assurer une retraite, je plaçai un détachement sur le rocher, d'où il découvrirait les hauteurs, & je m'avancai, avec quatre de nos Messieurs, vers les pirogues.

 Cook.

Ces bâtimens avaient de forts balanciers; ils contenaient des nattes grossières, des lignes de pêche, des piques & des morceaux de bois, qui semblaient avoir servi, aux Insulaires, de flambeaux pendant leurs pêches nocturnes. Tandis que le Capitaine remplissait ces pirogues de présens, j'aperçus une troupe de Naturels qui descendait près de nous. J'en avertis M. Cook, & nous nous retirâmes quelques pas. Deux de ces Indiens, parés avec des plumes & noircis, comme ceux dont on a déjà parlé, s'avancèrent, en poussant des cris furieux, & en agitant leurs piques.

Tous nos efforts, pour les amener à une conférence, furent inutiles. Les autres montraient une férocité terrible, & ils décochèrent sur nous leurs traits. Une légère fusiliade n'empêcha pas, l'un d'entr'eux, de venir plus près, & de lancer une javeline qui me rasa l'épaule. Une seconde javeline effleura la cuisse de M. Forster fils, & teignit de noir son habit. Son courage lui aurait coûté la vie, si mon fusil eût pris feu; car je n'étais pas à plus de cinq pas de lui quand il fit partir sa javeline, & je l'aurais tué pour ma pro-

 Cook.

pre défense. Je fus ensuite bien aisé que l'amorce eût brûlée. Dans le moment de l'attaque, nos Gens, qui occupaient le rocher, firent feu sur d'autres Indiens qui se montraient dans les hauteurs; ce qui ralentit l'ardeur de ceux que nous avions en tête, & nous donna le temps de regagner ce poste, où j'ordonnai qu'on cessât le feu. La dernière décharge dispersa tous les Insulaires dans le bois, & ils ne reparurent plus, tant que nous demeurâmes en cet endroit. Nous ne fûmes point s'ils eurent des tués ou des blessés. L'un d'eux seulement poussait un hurlement douloureux, qui annonçait une blessure considérable.

La conduite & l'air farouche des Habitans de cette Terre, m'engagerent à la nommer l'Isle Sauvage. Sa position est par les 19 degrés 1 minute de latitude Sud, & par les 169 degrés 37 minutes de longitude à l'Ouest. Elle a environ onze lieues de tour : sa forme est circulaire ; ses terres sont fort élevées ; & la mer, près du rivage, a beaucoup de profondeur. Toute la côte est entièrement couverte d'arbres & d'arbustes, entre lesquels s'élèvent quelques cocotiers ; mais nous n'avons pas été à portée de reconnaître les productions de l'intérieur. Elles ne doivent pas être fort considérables, à en juger par ce que nous vîmes sur les bords : car nous n'y aperçûmes que des rochers de corail, remplis d'arbres & d'ar-

bu
les
l'hu
de
les
gran
tren
à-pe
d'exp
renc
de co
de de
les ro
font d
aux ye
où le
férent
unes se
de ces
clonne
donné
vernes
d'une o
la voult
la chât
chers ad
Je ne
ses des

buftes. On n'y voit pas un feul coin de terre, & les arbres pompent, dans l'intérieur des rochers, l'humidité qui leur eft néceffaire. Si ces rochers de corail ont d'abord été formés dans la mer par les animaux, comment ont-ils été portés à une fi grande hauteur? Cette Ile s'eft-elle élevée par un tremblement de terre? Ou les eaux l'ont-elle peu-à-peu laiffée à fec? Des Philofophes ont effayé d'expliquer la formation des Isles-Baffes, qu'on rencontre dans cette mer; mais ils n'ont rien dit de ces Isles-Hautes, que j'ai fouvent eu occafion de décrire. Dans celle-ci, ce n'eft pas feulement les roches éparfes qui couvrent fa furface, qui font de pierre de corail; mais toute la côte n'offre, aux yeux, qu'une file folide de rochers escarpés, où le battement continuel des flots a creufé différentes cavernes très-curieufes, & dont quelques-unes font d'une étendue confidérable. Les voûtes de ces cavernes fe trouvent foutenues par des colonnes auxquelles les vagues, en fe brifant, ont donné les formes les plus variées. Une de ces cavernes étoit éclairée par le jour qu'elle recevoit d'une ouverture dans la voûte: Dans une autre, la voûte, qui s'étoit détachée, avoit produit, par fa chute, une grande vallée au-deffous des rochers adjacens.

Je ne puis dire d'ailleurs que très-peu de chofes des Habitans, qui, je crois, ne font pas nom-

 Cook.

breux : ils paraissent agiles, dispos, & d'une assez belle stature. Tous vont nus, à l'exception d'une ceinture qu'ils portent autour des reins. Quelques-uns d'eux avaient le visage, la poitrine & les cuisses peints d'un bleu-foncé. Les pirogues que nous observâmes, construites comme celles d'Amsterdam, avaient, de plus, une espèce de platbord, qui s'élevait un peu de chaque côté ; & les bas-reliefs, dont elles étaient décorées, annoncent que ces Peuples ne sont pas sans industrie. L'aspect de ces Insulaires & de leurs pirogues, s'accorde assez avec la description que nous a donnée M. de Bougainville de l'Isle des Navigateurs, située à-peu-près sous le même parallèle.

Les jours suivans, nous aperçûmes un grand nombre d'autres Isles d'une petite étendue, & environnées d'une multitude de rochers. Le 25, quelques pirogues, montées chacune par deux ou trois personnes, s'avancèrent hardiment aux côtés du vaisseau ; elles avaient, à bord, des fruits & du poisson, qu'elles échangeaient pour de petits clous.

Ces Indiens nous apprirent les noms de toutes les Isles des environs. Ils nous montrèrent aussi Anamocka & Rotterdam ; & nous inviterent à nous rendre dans la leur, qu'ils appellaient Cornango. La brise commençant à fraîchir, nous les laissâmes parderrière, & je gouvernai sur Anamocka.

COR
 nale d
 rent à
 fines :
 racines
 propos
 change
 mon ne
 cent av
 beaucou
 fant ent
 mouillag
 Oest d
 Sud &
 avancé,
 vers le ri
 un batea
 donc de
 distance
 La côt
 à vingt p
 on ne voy
 elle resse
 les bois p
 Une quat
 cette Ter
 Le 26 J
 aneres, q

Comme nous approchions de la côte méridionale de Rotterdam, une foule de pirogues vinrent à notre rencontre des différentes Isles voisines : elles étaient toutes chargées de fruits, de racines & de cochons. Mais, ne jugeant pas à propos de diminuer de voile, il se fit peu d'échanges. Une de ces pirogues me demanda par mon nom; preuve que ces Insulaires commercent avec ceux d'Amsterdam. Ils nous pressèrent beaucoup de relâcher sur leur côte, en nous faisant entendre que nous y trouverions un excellent mouillage. Cette côte, qui est la bande du Sud-Ouest de l'Isle, paraît être à l'abri des vents du Sud & du Sud-Est; mais le jour était déjà trop avancé, & je pouvais d'autant moins faire voile vers le rivage, qu'il aurait d'abord fallu envoyer un bateau pour le reconnaître. Je m'approchai donc de la bande du Nord, où je mouillai à la distance de trois quarts de milles de la greve.

La côte s'élevait perpendiculairement de quinze à vingt pieds; ensuite elle paraissait presque plate: on ne voyait qu'un seul mondrain près du milieu: elle ressemblait à celle de l'Isle Sauvage; mais les bois paraissaient plus abondans & plus fertiles. Une quantité innombrable de cocotiers ornaient cette Terre de toutes parts.

Le 26 Juin, le vaisseau était à peine assuré sur ses ancres, que nous vîmes arriver des pirogues de

 Cook.

 Anamocka
ou Rotterdam.

Cook.

toutes les parties de l'Isle : elles apportaient des ignames & du poisson, qu'elles échangeaient pour de petits clous & de vieux morceaux d'étoffe. Un de ces Indiens se saisit de la sonde ; & , malgré toutes les menaces que put lui faire M. Cook, il eut la hardiesse de couper la ligne. On tira dans sa pirogue un coup de mousquet chargé à balle, & il se retira tranquillement de l'autre côté du vaisseau : on lui redemanda le plomb une seconde fois, mais envain. On lui tira dessus à grain ; & , quand il se sentit blessé, il rama à l'avant du vaisseau, où pendait une corde, à laquelle il attachait la sonde. Ses compatriotes, non-contens de cette restitution, le chassèrent de sa pirogue, & le contraignirent de s'enfuir à terre à la nage. Parmi différentes choses qu'ils nous vendirent, il y avait des poules d'eau, couleur de pourpre, en vie, un très-beau *sparus* tout apprêté, & servi sur des feuilles & une racine bouillie, qui enfermait une poulpe très-nourrissante, aussi douce que si elle avait été cuite dans son sucre. D'après tout ce que nous voyions, nous croyions être à l'Isle d'Amsterdam : comme cette Isle est à peu de distance de Namoka, ces Insulaires avaient probablement appris notre arrivée à Tonga-Tabboo, au mois d'Octobre 1773.

Entr'autres marques d'hospitalité qu'on donna à M. Cook, une des plus belles femmes de l'Isle

lui
aux
de
déf
vais
vint
emp
mais
du v
cevo
M
à un
pour
condu
mène
prix c
fruits
la chal
deux f
rempli
Les
en pro
que no
plus ra
espèces
vaient
autour
que la

lui fit une offre qu'il n'accepta pas. On défendit aux personnes infectées ou guéries depuis peu de la maladie vénérienne, d'aller à terre, & on défendit aussi d'admettre aucune femme dans le vaisseau. Un grand nombre d'Indiennes, qui vinrent sur plusieurs pirogues, semblaient fort empressées de faire connaissance avec les matelots; mais, après avoir payé quelque temps autour du vaisseau, comme on ne voulut pas les recevoir, elles s'en retournerent très-mécontentes.

Cook.

M. Cook ayant monté la chaloupe, ordonna à un bateau de nous suivre avec les pièces à l'eau, pour les remplir; les Indiens nous aiderent à conduire ces futailles à l'Aiguade, & à les ramener. Un clou & un grain de rassade étaient le prix de ce petit service: ils nous apportèrent des fruits & des racines en si grande abondance, que la chaloupe & le premier bateau en furent chargés deux fois avant midi, tandis que le second bateau remplit tous les tonneaux.

Les bananes & les noix de cocos étaient rares en proportion des pimplemoufes & des ignames que nous achetâmes: le fruit à pain était encore plus rare, quoique les arbres qui portent ces trois espèces fussent très-nombreux. Les hommes n'avaient pour vêtement qu'une petite ceinture autour des reins, quelques-uns cependant, ainsi que la plupart des femmes, portaient une étoffe

 Cook.

d'écorce très-roide, ou des nattes qui leur descendaient du bas du dos à la cheville du pied.

Les cris de tous ceux qui avaient quelque chose à vendre, devinrent si forts à notre débarquement sur la côte, que nous nous hâtâmes de pénétrer dans l'intérieur du pays, dont l'aspect était très-attractif : des plantes variées étaient répandues sur le terrain avec profusion, & les plantations de toute espèce, faisaient de cette Ile un charmant jardin : les haies, qui arrêtaient notre vue à *Tonga-Taboo*, beaucoup moins fréquentes ici, n'enfermaient qu'un côté du sentier, & laissaient l'autre découvert à l'œil. Le terrain, qui n'était pas parfaitement de niveau, s'élevait en plusieurs petits monts, environnés de haies & de buissons, formant une très-agréable perspective. Le chemin que nous suivions, passait quelquefois sous de longues allées d'arbres élevées, plantées à des distances considérables les uns des autres, & dans l'intervalle, la plus riche verdure tapissait le terrain : d'autres fois, un berceau touffu d'arbustes odorans, se prolongeait sur nos têtes, & nous cachait entièrement le soleil : on apercevait çà & là un mélange de plantations & de terres en friche. Les maisons des Naturels étaient d'une forme singulière ; elles avaient à peine huit ou neuf pieds de haut ; les parois, proprement faites de roseaux, qui, loin d'être

perpendi
fond, ne
pieds du
de sorte
un penta
& le toit
de la mai
quinze à
d'environ
porte. La
jamais tre
nément d
d'igname,
riture des
térieur ;
ependant,
d'étendre
elles sur
têtes, font
même usag
mangards o
pareils à ce
Tabboo. Ce
& nous les
tant le jour
Dans not
grand nomb
vines peu d

perpendiculaires, convergeoient beaucoup vers le fond, ne s'élevoient pas à plus de trois ou quatre pieds du terrain : le toit formait un faite au sommet, de sorte que le corps de la maison ressembloit à un pentagone : elle étoit couverte de branchages, & le toit se projettoit au-delà des parois penchées de la maison. Dans un des longs côtés, il y avoit, quinze à dix-huit pouces de terre, une ouverture d'environ deux pieds en carré, qui tenoit lieu de porte. La longueur de l'habitation ne surpassoit jamais trente pieds, & la largeur étoit communément de huit ou neuf. De grosses racines d'igname, qui semblent être la principale nourriture des Insulaires, remplissoient toujours l'intérieur ; le coucher doit être assez dur ; & cependant, pour dormir la nuit, ils se contentent d'étendre quelques nattes pardessus. Ces petites selles sur lesquelles les Taitiens appuient leurs têtes, sont très-communes ici, & elles servent au même usage. Nous observâmes aussi plusieurs hangards ouverts, soutenus par des poteaux, pareils à ceux que nous avons vus à Tonga-Tabboo. Ceux-ci étoient planchayés de nattes, & nous les crûmes destinés à être occupés pendant le jour.

Dans notre course, nous passâmes à côté d'un grand nombre de ces habitations ; mais nous vîmes peu d'habitans : la plupart étoient à notre

 Cook.

Cook.

marché. Tous ceux que nous rencontrâmes, nous traitèrent poliment; ils inclinaient leurs têtes, disant *lelei*, (bon), *woa*, (ami), ou ils employaient d'autres expressions qui annonçaient leur bon caractère & leurs dispositions amicales à notre égard. Ils nous servaient de guides; ils allaient nous cueillir des fleurs au haut des plus grands arbres, & nous chercher des oiseaux au milieu des ondes; ils nous montraient souvent les plus belles plantes, dont ils nous apprenaient les noms. Si nous leur en faisons voir une dont nous voulions emporter des échantillons, ils couraient en chercher fort loin; ils nous offraient avec empressement, des noix de cocos & des pimplemoufes, & ils portaient avec joie, de gros fardeaux pour nous: un clou, un grain de raffiné, ou un mauvais morceau d'étoffe leur paraissaient une récompense précieuse; en un mot, dans toutes les occasions, ils étaient disposés à nous obliger.

Durant notre promenade, nous atteignîmes un grand lac ou lagune d'eau salée à l'extrémité septentrionale de l'île: ce lac, qui, en un endroit, n'était séparé de la mer que de peu de verges, avait environ trois milles de long & un de large; trois petites îles, remplies d'arbres disposés d'une manière pittoresque, ornaient cette belle pièce d'eau, dont les bords attiraient sans cesse les regards. Le paysage réfléchi sur les

ondes,
scène;
haut d'
des arb
soleil.

Je n'a
grande v
& nous n
fleurs; le
était rem
les côtes
rales & p
dirent plu

Ceux q
beaucoup
chargée de
& d'une si
nous en ma
femmes, c
qui étaient
doubles pir
& des uster
Notre C
le suivre po
sans crainte
avoir fait ur
l'anse sablon
onze canar

ondes , accroissait encore les délices de cette scène ; nous en jouâmes tout à loisir ; du haut d'une éminence , où des arbres élevés & des arbrustes épais , nous mettaient à l'abri du soleil.

Cook.

Je n'avais point vu d'Isle qui offrît une aussi grande variété de sites , dans un si petit espace , & nous n'avons trouvé nulle part autant de jolies fleurs ; leur doux parfum embaumait l'air ; le lac était rempli de canards sauvages , & les bois & les côtes abondaient en pigeons , perroquets , râles & petits oiseaux : les Naturels nous en vendirent plusieurs.

Ceux qui étaient restés à bord , avaient acheté beaucoup de provisions ; toute la poupe était chargée de pimplemoufés d'une excellente saveur , & d'une si prodigieuse quantité d'ignames , que nous en mangeâmes chaque jour , durant plusieurs semaines , en place de biscuit. Quelques Indiens , qui étaient venus des Isles voisines sur de grandes doubles pirogues , avaient aussi vendu des armes & des ustensiles.

Notre Chirurgien ayant engagé un Naturel à le suivre pour quelques grains de rassade , il erra sans crainte sur une grande partie de l'Isle. Après avoir fait une bonne chasse , il pensa à revenir à l'anse sablonneuse , & l'Insulaire lui rapportait onze canards. Trouvant les chaloupes parties ,

Cook.

il fut un peu déconcerté: une foule nombreuse le pressa de toutes parts; il se rendit, comme il put, sur la côte de roches, en travers du vaisseau, d'où nous l'aperçûmes pendant le dîné. Chemin faisant, l'homme qui était chargé des canards, en laissait tomber à dessein quelques-uns; mais M. Patten se retournait pour les ramasser; les Indiens l'entourant alors de plus près, le menacèrent de piques dentelées, & il n'y eut que la crainte du fusil qui leur en imposa. Plusieurs femmes, assises près des hommes, s'efforçaient, par mille gestes lascifs, & par mille postures déshonnêtes, de détourner son attention; mais la situation était trop critique pour se laisser ainsi séduire. Quelque temps après, une pirogue arriva du vaisseau, & M. Patten promit un clou au Propriétaire de ce bâtiment, s'il voulait le conduire à bord de la Résolution. Le marché se conclut, & au moment où il entra sur le canot, les Naturels lui arrachèrent son fusil, lui prirent tous les canards, excepté trois, l'empêchèrent de partir, & même renvoyerent la pirogue: fort effrayé, il résolut de se rendre une seconde fois au sommet du rocher où il croyait qu'il serait vu plus aisément du vaisseau. L'audace des Indiens s'accroissant à chaque instant, ils le dépouillèrent. Il se laissa tranquillement enlever sa cravatte & son mouchoir; mais, voyant qu'ils saisissaient ses ha-

bits avec vi
très-menac
de cette in
cha dans t
autre instru
défendre,
qu'un mau
le présenta
voyant qu'i
trois pas; il
arme formid
dant toujours
le soleil dar
avait marché
gue, & il a
lorsqu'une je
par de longs
sur son sein,
ment du mi
compassion é
visage annonç
qu'il fut impo
elle lui offrit
accepta avec
reconnaissance
morceau, elle
chaloupes, qu
perirent tout

bits avec violence, & qu'ils lui faisaient des gestes très-menaçans, il désespéra de sa vie. Au milieu de cette inquiétude, & de cet embarras, il chercha dans toutes ses poches un couteau, ou un autre instrument avec lequel il pût du moins se défendre, ou se venger en mourant. Il n'avait qu'un mauvais étui de cure-dents: il l'ouvrit, & le présenta avec assurance à ces brigands, qui, voyant qu'il était creux, reculèrent de deux ou trois pas; il continua à les intimider avec cette arme formidable; ces misérables tenaient cependant toujours leurs piques levées contre lui. Comme le soleil dardait ses rayons sur sa tête, & qu'il avait marché tout le jour, il était épuisé de fatigue, & il allait succomber à son accablement, lorsqu'une jeune femme, très-belle, remarquable par de longs cheveux, qui flottaient en boucles sur son sein, eut pitié de lui: elle s'avança hardiment du milieu de la foule; l'humanité & la compassion étaient peintes dans ses yeux; son visage annonçait tellement l'innocence & la bonté, qu'il fut impossible à M. Patten de se défier d'elle; elle lui offrit un morceau de pimplemousse, qu'il accepta avec empressement & avec beaucoup de reconnaissance, & quand il eut mangé ce premier morceau, elle lui en donna d'autres. Enfin deux chaloupes, qui se détachèrent du vaisseau, dispersèrent toute la foule. La généreuse Indienne

 Cook.

 Cook.

& un vieillard, qui était son pere, resterent assis près du Chirurgien, avec la tranquillité qu'inspire une conduite noble & vertueuse. Elle demanda le nom de son ami; il lui dit celui que les Taïtiens lui avaient donné, Patéénée. Elle l'adopta sur-le-champ, en le changeant en Partéénée.

Après le départ des canots, il prit une pirogue pour se faire conduire à bord; &, au moment qu'il y entra, un Indien lui arracha son fusil. D'après ce rapport, M. Cook allait descendre dans ce même lieu. A son approche, quelques Insulaires se retirèrent en hâte. Il trouva sur les bords de l'anse nos Officiers, avec un grand nombre d'Indiens. On n'avait fait aucune démarche pour recouvrer le mousquet; il crut devoir dissimuler, & en cela il eut réellement tort. La facilité qu'ils avaient eue de se saisir de cette arme, qu'ils croyaient bien sûrement en leur possession, les encouragea à de nouvelles tentatives. L'alarme que ce vol avait répandue s'étant dissipée, les Insulaires apporterent assez de provisions pour nous mettre en état de retourner à bord avant la nuit, avec nos bateaux bien chargés.

Les Naturels firent, dès le même jour, d'autres petits vols: ils ne paraissaient pas moins filoux que les Insulaires de Tonga-Tabboo & des Isles de la Société.

Le matin, du 28, de très-bonne heure, le

second

second
& du
bateau
qui s'ét
peu de
s'il deva
comptan
fut pas sa
à les ren
vail, les
& l'empo
du tonnel
trouva sou
vols furtiv
verte. Je c
que ce bat
rels, en gr
arriver, pri
de ce qui
plusieurs à
forma de to
résolus auffi
ce dessein,
tous les sold
Vaisseau deu
vertir M. F
rée avec pl
avais pas co

Tome 2

second bateau aux ordres du Lieutenant Clerke & du Maître, débarqua pour faire de l'eau. Le bateau était à peine à terre, que les Insulaires, qui s'étaient assemblés, se conduisirent avec si peu de ménagement, que l'Officier ne savait trop s'il devait descendre les pièces à l'eau ; mais, comptant sur mon arrivée, il s'y hasarda. Ce ne fut pas sans beaucoup de rumeur, qu'on parvint à les remplir, & à les charger. Pendant ce travail, les Indiens ôtèrent au Lieutenant son fusil, & l'emportèrent ; ils prirent aussi quelques outils du tonnelier, & enleverent aux autres ce qui se trouva sous leurs mains. Ils commirent tous ces vols furtivement, & sans employer la force ouverte. Je débarquai, dit M. Cook, au moment que ce bateau allait retourner à bord. Les Naturels, en grand nombre sur la plage, me voyant arriver, prirent la fuite. Je soupçonnai une partie de ce qui était arrivé. Cependant j'en engageai plusieurs à demeurer, & mon Lieutenant m'informa de toutes les circonstances précédentes. Je résolus aussi-tôt de les forcer à la restitution. Dans ce dessein, je donnai ordre de faire débarquer tous les soldats de marine armés, & de tirer du Vaisseau deux ou trois coups de canon, pour avvertir M. Forster, qui se trouvait dans la contrée avec plusieurs autres personnes ; car je ne savais pas comment les Insulaires se conduiraient

Cook.

dans cette occasion. Je renvoyai ensuite tous les bateaux, & je ne gardai que la chaloupe, avec laquelle je restai au milieu d'un grand nombre d'Habitans, qui montraient, à mon égard, les dispositions les plus favorables. Je les persuadai si bien de mon intention, que long-temps avant l'arrivée des soldats de marine, on avait rapporté le fusil de M. Clerke; mais ils me firent plusieurs instances pour que je n'insistasse pas sur le reste. L'arrivée de M. Edgcombe avec les soldats de marine causa, aux Insulaires qui étaient présents, une crainte si vive, que quelques-uns s'enfuirent. Je fis d'abord saisir deux grandes doubles pirogues qui étaient dans l'anse. Un Indien voulut résister, je tirai sur lui à dragées, & je l'obligeai à se retirer en boitant. Les Insulaires, alors convaincus que l'affaire était sérieuse, prirent tous la fuite. Je les rappelai, & plusieurs revinrent avec confiance. Cet acte de sévérité eut tout l'effet que j'en attendais. Le second mousquet fut incessamment rendu. J'ordonnai à l'instant qu'on relâchât les pirogues, afin de leur apprendre par quels motifs on les avait arrêtées. Le reste de ce qu'ils avaient volé étant d'une mince valeur, je ne poussai pas plus loin les recherches. Dans cet intervalle, le second bateau était revenu à l'Aiguade, & nous remplîmes nos futailles, sans que les Indiens osassent s'en approcher, à l'exception

d'un
défap
En
d'Indi
conje
l'homn
mort o
très-peu
qui sem
pour no
perdue
hommes
porter:
pas enter
me prése
avaient c
à mes p
mort, je
cependant
la main &
rurgien p
remède co
Insulaires
me la faire
une vieille
débarquem
choses à m
donna une

d'un seul, qui, dans tout ceci, avait hautement désapprouvé la conduite des autres.

Cook.

En revenant de l'Aiguade, je trouvai beaucoup d'Indiens rassemblés près de l'anse ; ce qui fit conjecturer à quelques-uns de mes Officiers, que l'homme à qui j'avais tiré un coup de fusil était mort ou mourant. Cette conjecture me paraissait très-peu vraisemblable. Je m'adressai à un Naturel, qui semblait jouir d'une certaine considération, pour nous faire rendre l'herminette du tonnelier, perdue dans la matinée. Aussi-tôt il détacha deux hommes, & je crus que c'était pour nous la rapporter : mais je reconnus que nous ne nous étions pas entendus ; car, au lieu de l'herminette, on me présenta l'homme que j'avais blessé, & qu'ils avaient couché sur une planche. Le voyant étendu à mes pieds, avec toutes les apparences de la mort, je fus ému de ce triste spectacle : j'observai cependant bientôt qu'il n'avait de blessures qu'à la main & à la cuisse. J'envoyai chercher le Chirurgien pour visiter ses plaies & y appliquer un remède convenable. Ensuite je pariai à différens Insulaires de l'herminette, car j'étais résolu de me la faire rendre. Je questionnai en particulier une vieille Indienne, qui, depuis mon premier débarquement, avait toujours eu beaucoup de choses à me dire ; mais, dans cette occasion, elle donna une libre carrière à la volubilité de sa

Cook.

langue. Toute son éloquence était presque en pure perte : je compris seulement de sa leçon, que je ne devais pas insister sur la restitution d'une chose de peu de valeur. S'apercevant que j'y étais déterminé, elle se retira avec trois ou quatre autres femmes, & l'instant d'après, l'herminette me fut rapportée, mais la vieille ne reparut plus. La première fois que j'étais venu à terre, pour reconnaître l'Aiguade, cette vieille m'avait présenté une fille, en me faisant entendre qu'elle était à mon service. La jeune Miss, qui avait probablement reçu ses instructions, exigeait, pour préliminaire, un grand clou, ou une chemise. Je lui dis, par signes, que je n'avais rien à lui donner, espérant par-là m'en débarrasser ; mais je me trompais fort, & la vieille m'assura que je pouvais disposer de la jeune personne, & remettre à une autrefois ma reconnaissance. Sur mon refus la vieille s'emporta, & se mit à me quereller. Je comprenais peu ses discours ; mais ses gestes avaient une expression, qui annonçait assez le sens de ses paroles. Elle me disait, avec un ris moqueur : quelle espèce d'homme êtes-vous, de rejeter ainsi les caresses d'une si jolie fille ? Il est vrai que la jeune personne était d'une grande beauté ; cependant j'aurais mieux résisté à ses charmes, qu'aux injures de la vieille ; & je me hâtai de rentrer dans la chaloupe. La vieille

me p
bord
qu'ava
ment
sous qu
pour de
poser.

Auffi
sita & p
une saig
nances, b
plafme,
des cann
qu'ils lui
plaies. C
banane ;
Insulaires

On leur
leur recon
tait pas da
été tiré à
très-froissée

Je fis en
Maître, ou
gue, prit pr
fut arrangée
tout le mor
où, trouvan

me pressait encore de prendre la jeune fille à bord : mais cela était d'autant moins possible qu'avant de quitter le vaisseau, j'avais expressément défendu de n'y recevoir aucune femme, sous quelque prétexte que ce pût être, & cela pour des raisons que j'aurai bientôt occasion d'exposer.

Cook.

Aussi-tôt que le Chirurgien fut à terre, il visita & pansa les plaies de l'Indien, à qui il fit une saignée; mais, ayant demandé des figues bananes, bien mûres, pour les faire servir de cataplasme, au-lieu de ces fruits, ils lui apportèrent des cannes de sucre, dont ils tirèrent la pulpe, qu'ils lui présentèrent pour l'appliquer sur les plaies. Cette plante est plus balsamique que la banane; & cela même semble supposer que ces Insulaires ont quelque connaissance des simples.

On leur donna une bouteille d'eau-de-vie, en leur recommandant d'en laver la plaie, qui n'était pas dangereuse; mais comme l'Indien avait été tiré à neuf ou dix verges, les chairs étaient très-froissées, & il souffrait de grandes douleurs.

Je fis ensuite un présent au blessé, que son Maître, ou du moins celui qui réclamait la pirogue, prit probablement pour lui. Dès que l'affaire fut arrangée, en apparence, à la satisfaction de tout le monde, nous retournâmes dîner à bord, où, trouvant une quantité considérable de fruits

Cook. & de racines , j'ordonnai qu'on se tint prêt à mettre à la voile.

Ces Insulaires firent tout ce qu'ils purent pour regagner nos bonnes grâces : après avoir rendu le fusil & la hache , une femme , d'un moyen-âge , qui semblaient jouir de beaucoup d'autorité , dépêcha , dans l'intérieur du pays , quelques-uns de ses Gens , qui rapportèrent la gibecière & le fusil de M. Patten.

D'autres femmes , qui assistèrent au pansément de leur Compatriote blessé , paraissaient fort empressées de rétablir la paix , & leurs timides regards nous reprochaient notre superbe & violente conduite. Elles s'assirent sur un joli gazon , & formant un groupe de plus de cinquante , elles nous invitèrent à nous placer à leurs côtés : chacune d'elles avait des pinplemoufes , & elles nous en donnerent de petits morceaux , en nous prodiguant toutes les marques possibles de tendresse & d'affection. L'Amie de M. Patten fut une des plus caressantes ; elle occupait un des premiers rangs parmi les beautés de l'Isle ; sa taille avait de la grace & ses formes de la proportion : ses traits , parfaitement réguliers , étaient pleins de douceur & de charmes ; ses grands yeux noirs étincelaient de feu ; son teint était plus blanc que celui du bas-peuple , & elle portait une étoffe brune , qui lui serrait le corps au-dessus de la

gorge ,
ce vêtement

Européen

Je fus

avait ob

vaient a

canons

l'excepti

à en vid

pièce d'a

précisém

vrage. Le

cet intrép

vidé l'eau

montrer d

Indien fait

pirogues ,

faisaient qu

il les empo

du vaisseau

un jour qu'

trouvait pr

montaient

gardait d'u

lui enlever

en même-

du tour qu

cette pirog

gorge, mais qui s'élargissait ensuite par en bas; ce vêtement lui allait peut-être mieux que la robe Européenne la plus élégante.

Cook.

Je fus ensuite informé d'une circonstance qu'on avait observée à bord. Les pirogues qui se trouvaient autour du vaisseau au moment où les canons firent feu, s'étaient toutes retirées, à l'exception d'une seule, dont le Maître s'occupait à en vider l'eau. Au premier coup, il regarda la pièce d'artillerie, & sans se déconcerter, il resta précisément sous la bouche, & continua son ouvrage. Le second coup ne fit pas plus d'effet sur cet intrépide Indien; & ce ne fut qu'après avoir vidé l'eau de sa pirogue, qu'il se retira sans montrer de frayeur. On avait souvent vu ce même Indien saisir des fruits & des racines dans les autres pirogues, & nous les vendre; & si les Propriétaires faisaient quelque difficulté de les lui laisser prendre, il les emportait de force: voilà pourquoi les Gens du vaisseau le nommerent le Commis de la Douane: un jour qu'il avait levé cette espèce de tribut, il se trouvait près d'une pirogue à voile: un de ceux qui montaient cette dernière, s'apercevant qu'il regardait d'un autre côté, saisit cette occasion de lui enlever quelque chose de sa pirogue, & partit en même-temps à la voile. L'Indien s'aperçut du tour qu'on venait de lui jouer, & poursuivit cette pirogue; après l'avoir atteinte, il battit le

Cook.

voleur, & reprit, non-seulement ce qu'on lui avait dérobé, mais il s'empara de plusieurs autres articles. Nous remarquâmes que ce même Insulaire levait une espèce de dîme dans le marché qui se tenait au rivage. Le prenant un jour dans ce marché pour un homme de confiance, j'allais lui faire quelque présent, lorsque j'en fus empêché par un Indien, qui me dit que cet homme n'était point *Aréeké*, c'est-à-dire Chef. Il avait toujours les cheveux poudrés d'une espèce de poudre blanche.

Le calme ne nous permettant pas de partir cet après-midi, plusieurs personnes de l'équipage me suivirent à terre. Les Insulaires se montrèrent si affables & si obligeans, que, si nous eussions fait dans cette Ile un plus long séjour, probablement nous n'aurions pas eu à nous plaindre davantage de leur conduite. Tandis que j'étais sur le rivage, j'appris les noms de vingt Isles, situées entre le Nord-Ouest & le Nord-Est, & dont quelques-unes étaient en vue. Deux de celles qui sont le plus à l'Ouest; savoir, Amattafoa, & Oghao, sont remarquables par la grande élévation de leurs terres. Nous conjecturâmes qu'il y avait un volcan dans Amattafoa, la plus occidentale des deux; & cela, par les colonnes de fumées que nous voyons continuellement s'élever du milieu. Au Nord de

telles-

Le
notre
peine é
autour
& mêm
chetai,
dans ces
midi, n
sâmes e
les sépar
on n'y a
est sûre.

Durar
mattafoa
nous ne p
titude, s
blait en
cinq lieu
mais elle
d'un pain

Autour
Ouest, au
il y a un g
& de bri
Nord à p
qu'ils se p
ou de Ton

telles-ci , nous en aperçûmes treize autres.

Le 30, dès la pointe du jour , nous dirigeâmes notre route sur Amattafoa. Le Soleil avait à peine éclairé l'horizon, que des pirogues arrivèrent, autour du vaisseau, de toutes parts. Il se fit autant, & même plus d'échanges , que la veille, car j'achetai , d'une pirogue, deux cochons, très-rare dans ces cantons. Vers les quatre heures de l'après-midi, nous étions près d'Amattafoa, & nous passâmes entre cette Isle & Oghao. Le canal, qui les sépare, est d'environ deux milles de largeur: on n'y trouve point de fond, & la navigation y est sûre.

Durant toute cette journée , le sommet d'Amattafoa fut caché dans les nuages; de sorte que nous ne pûmes pas encore déterminer, avec certitude, s'il s'y trouve un volcan; mais tout semblaient en confirmer l'existence. L'Isle a environ cinq lieues de tour. Oghao a moins d'étendue; mais elle est plus ronde, & sa forme est celle d'un pain de sucre.

Autour d'Anamocka, c'est-à-dire, du Nord-Ouest, au Sud, en passant par le Nord & l'Est, il y a un grand nombre d'Ilot, de bancs de sable & de brisans. Nous les vîmes s'étendre dans le Nord à perte de vue, & il n'est pas impossible qu'ils se prolongent jusqu'au Sud d'Amsterdam, ou de Tonga-Tabboo. Ces Isles, y compris Mid-

Cook.

Cook.

deiburg ou Eeaowée, & Pilstart, forment un groupe qui embrasse environ trois degrés en latitude & deux en longitude. L'amitié & l'alliance étroites qui semblent subsister entre leurs Habitans, & leur conduite affable & honnête envers les Etrangers, m'ont engagé à les nommer l'Archipel ou les Isles des Amis. Nous pourrions peut-être porter plus loin cet Archipel, & y comprendre les Isles Boscawen & Keppel, découvertes par le Capitaine Wallis, situées à-peu-près sous le même méridien, à la latitude de 15 degrés 53 minutes. Si je puis juger des Habitans de ces deux Isles, d'après ce qu'on m'en a dit, leur caractère n'est pas moins pacifique que celui des Indiens de notre Archipel.

Les Habitans, les productions, &c. de Rotterdam & des Isles voisines, sont à-peu-près les mêmes qu'à Amsterdam. Les cochons & les volailles n'y sont pas moins rares. Nous ne pûmes nous y procurer que six cochons, & très-peu de volailles. Nous en tirâmes des ignames & des pimplemoufes en abondance; mais il n'était pas si facile d'y avoir d'autres fruits. Il n'y a pas plus de la moitié de l'Isle, qui soit, comme à Amsterdam, en plantations closes. Il est vrai que le terrain ouvert, y est cultivé & fertile. Cependant on rencontre plus de landes dans cette Isle, eu égard à son étendue, que dans l'autre. Les Ha-

bitans
qu'on
moins
jeure p
Pacifiqu
Les
jets à la
que par
plus affe
sieurs à
tomber
Nous
principal
avoir une
& la vic
mari & f
occasions
voir que
M. For
contrée :
le nom d'
race de po
du Sud, d
général, c
dam est p
Anamocke
plus fertile
nos calculs

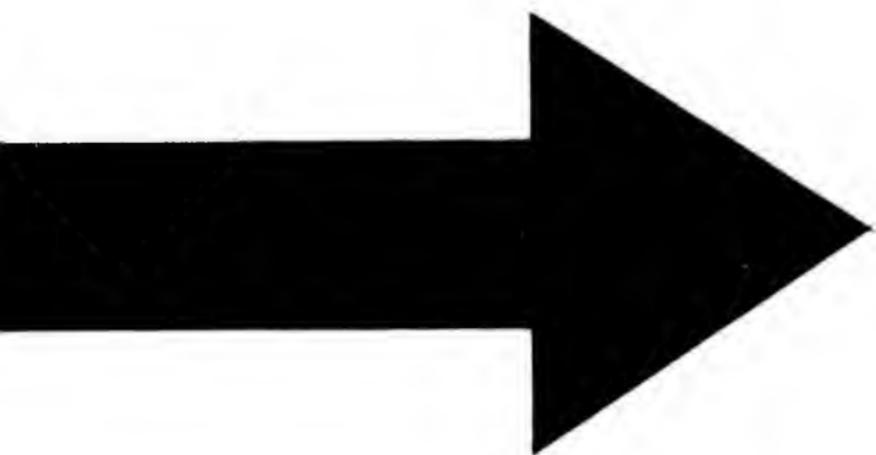
bitans paraissent aussi plus pauvres, c'est-à-dire, qu'on y voit moins d'étoffes, moins de nattes, moins d'ornemens, &c. ce qui constitue la majeure partie des richesses des Habitans de la Mer Pacifique. Cook.

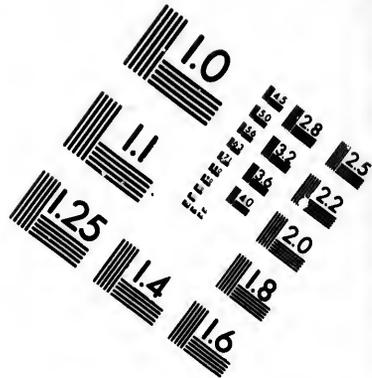
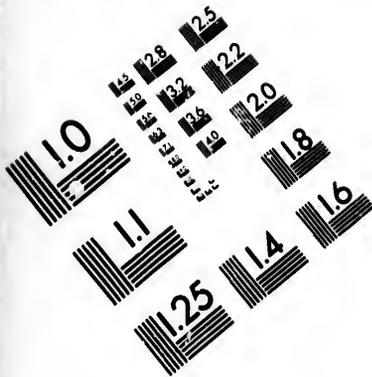
Les Naturels de Rotterdam semblent plus sujets à la lépre, & aux autres maladies de la peau, que par-tout ailleurs: leur visage est beaucoup plus affecté que le reste du corps. J'en ai vu plusieurs à qui la lépre avait rongé le visage & fait tomber le nez.

Nous ne vîmes, dans cette Isle, ni Roi, ni principal Chef: aucun des Insulaires ne nous parut avoir une autorité absolue sur les autres. L'Indien & la vieille dont j'ai parlé, & que je crus être mari & femme, s'intéressèrent bien en quelques occasions dans nos affaires, mais il était aisé de voir que leur crédit ne s'étendait pas loin.

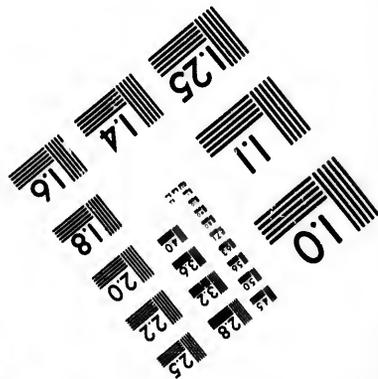
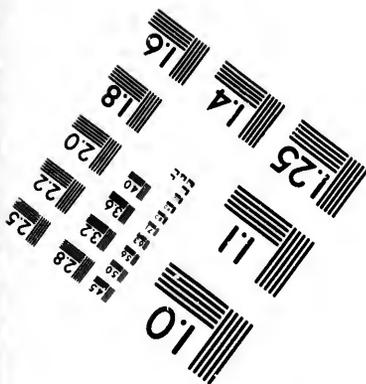
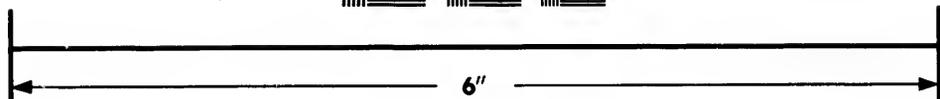
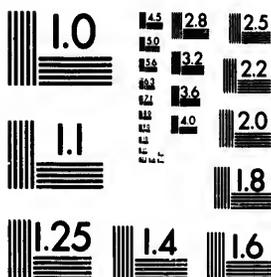
M. Forster termine ainsi la description de cette contrée: L'Archipel, auquel nous avons donné le nom d'Isles des Amis, semble habité par une race de peuples qui parlent le dialecte de la Mer du Sud, & qui ont tous le même caractère. En général, ces terres sont bien peuplées. Amsterdam est presque un jardin continu; Middelburg, Anamocka & les Isles adjacentes paraissent les plus fertiles, & nous serons très-modérés dans nos calculs, si nous comptons deux-cens mille







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28 25
16 32
17 36 22
18 20

19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

Cook.

ames sur toutes ces Isles. La salubrité du climat & des productions, les préservent de ces maladies intérieures sans nombre dont nous sommes les victimes, & ils n'ont aucun besoin qu'ils ne puissent satisfaire. Ils ont fait, dans les Arts, & dans la Musique, plus de progrès que les autres Nations de la Mer du Sud; ils passent leur temps d'une manière agréable, & ils se recherchent les uns les autres. Ils sont actifs & industrieux; mais, à l'égard des Etrangers, ils ont plus de politesse que de cordialité. Le goût particulier qu'ils ont pour le commerce, pourrait faire croire qu'ils ont substitué cette civilité trompeuse à la place de la véritable amitié: ils semblent agir d'après les principes mercénaires & intéressés qu'inspire le commerce. Cette partie de leur caractère est directement opposée à celui des Taïtiens, qui se plaisent dans une vie indolente, mais dont les affections plus senties ne se bornent pas à de simples apparences. Cependant il y a, aux Isles de la Société, un grand nombre d'individus voluptueux, tels que les *Arréoyo*s, dont le caractère moral paraît un peu dépravé, au-lieu que les Insulaires des Isles des Amis semblent ignorer les vices qui sont les fruits de l'opulence.

Nos Voyageurs vont maintenant parcourir un Archipel nouveau, situé entre les Isles des Amis

& la N
qui le c
pour le
scurité
de la ca
aisément
Le p
Soleil, r
qui nous
tance de
à l'Ouest
mes, dan
Terre que
elle nous
au Nord-C
temps, des
paraissaient
jour était t
découverte
jour, que n
nous ne l'av
avant de po
le vent de l'
paraissaient p
premier, j'e
Maître, pren
alle, nous r
L'Isle semb

& la Nouvelle Hollande. Le grand nombre d'Isles qui le composent, & les difficultés qu'on éprouva pour les observer, jetteront peut-être quelque obscurité sur cette partie du Voyage; mais à l'aide de la carte qu'on va placer ici, l'on parviendra aisément à s'en former une idée distincte.

 Cook.

Le premier de Juillet 1774, au coucher du Soleil, nous avions encore la vue d'Amattafoa, qui nous restait Est un quart Nord-Est, à la distance de vingt lieues. En continuant notre route à l'Ouest, le lendemain à midi, nous découvrimus, dans le Nord-Ouest un quart Ouest, la Terre que nous voulions visiter. A quatre heures, elle nous restait du Nord-Ouest & demie-Ouest au Nord-Ouest un quart Nord, & , en même temps, des brisans, qui se montrèrent de l'avant, paraissaient s'étendre de l'Ouest au Sud-Ouest. Le jour était trop avancé pour pousser plus loin la découverte: nous reconnûmes, à la pointe du jour, que nous étions plus loin de la côte que nous ne l'avions imaginé; & il était onze heures, avant de pouvoir arriver au Nord-Ouest, sous le vent de l'Isle, où l'ancre & le débarquement paraissaient praticables. Afin de nous assurer du premier, j'envoyai un bateau, aux ordres du Maître, prendre les sondes; & , dans cet intervalle, nous restâmes sur les bords.

 Nouvelles :
Hébrides.

L'Isle semblait avoir deux petites collines, d'une

Cook.

pente très-douce, couvertes de bois ; une extrémité se terminait en pointe plate, sur laquelle nous observâmes de jolis bocages de cocotiers & d'arbres fruitiers, entremêlés de maisons ; une belle greve de sable entourait la côte.

Nous aperçûmes sur le récif qui borde l'Isle, quatre ou cinq Indiens, & environ une quinzaine sur le rivage. A la vue du bateau qui s'avançait, ceux qui occuperent le récif allèrent rejoindre les autres, & tous s'enfuirent dans le bois, au moment de la descente. Le bateau revint à bord avec la nouvelle, qu'on ne trouvait point de fond endedans du récif, dans lequel le Maître n'avait découvert qu'une seule passe, de six pieds d'eau, qui n'était abordable que pour un canot. Après être entré par cette coupure, il avait ramé vers le rivage, espérant parler aux Insulaires au nombre d'environ vingt, & tous armés de massues & de lances ; mais, au moment où le bateau mit à terre, ils avaient gagné la forêt : il laissa, sur le récif, des médailles, des clous & un couteau, que les Naturels prirent, sans doute, puisqu'ils reparurent bientôt après à la même place. La longueur de cette Isle, dans la direction du Nord-Est au Sud-Ouest, est d'un peu moins d'une lieue, & elle n'a pas la moitié autant de largeur. Ses terres sont entièrement boisées ; & elle est défendue, tout au tour, par un récif de corail, qui, en quelques

endro
est tr
bitans
venaic
car il
pour c
Voy
Ouest,
avant l
fis voil
nous dé
un banc
de circui
nous ne
fussent les
le soir pr
à basse m
Nous o
rail s'éleva
la surface d
& qu'ils s
si un trembl
au-dessus d
été formés
ce singulier
Près des
dans le mi
un mot, il

endroits, s'étend à deux milles du rivage. Elle est trop petite pour renfermer beaucoup d'habitans: peut-être même que ceux qu'on apperçut, venaient d'une Isle voisine pour pêcher des tortues; car il y en avait plusieurs près des récifs, & c'est pour cela que j'en ai donné le nom à l'Isle.

Voyant les brifans courir dans le Sud-Sud-Ouest, & voulant m'assurer de toute leur étendue, avant la nuit, je quittai l'Isle de la Tortue, & fis voile pour les reconnaître. A deux heures, nous découvrîmes qu'ils étaient occasionnés par un banc de corail, d'environ quatre ou cinq lieues de circuit. Par la route que nous avions tenue, nous ne pûmes pas douter que ces brifans ne fussent les mêmes que ceux que nous avions vus le soir précédent. Ce banc de corail découvre, à basse mer, dans presque toutes ses parties.

Nous observâmes que de larges rochers de corail s'élevaient à près de quinze pieds au-dessus de la surface de la mer, qu'ils étaient étroits à la base & qu'ils s'élargissaient au sommet. Je ne fais pas si un tremblement de terre les a poussés si haut au-dessus des flots dans lesquels ils doivent avoir été formés, ou s'il faut assigner un autre cause à ce singulier phénomène.

Près des accores de ce banc, l'eau est basse; dans le milieu, elle a de la profondeur. En un mot, il ne manque à ce banc que des îlots.

Cook.

pour le rendre exactement semblable à une de ces Isles rases , à demi-noyées , avec une lagune , dont nous avons souvent fait mention. Il se trouve au Sud-Ouest de l'Isle de la Tortue , à la distance d'environ cinq ou six milles ; & le canal , qui le sépare du récif de l'Isle , a trois milles de largeur. Ne voyant plus d'Isles ni d'écueils , & persuadé qu'on pourrait pêcher des tortues sur ce banc , j'y envoyai deux bateaux convenablement équipés ; mais ils ne firent que d'inutiles tentatives.

Le 13 , les Matelots célébrèrent , avec leur gaieté accoutumée , le second anniversaire de notre départ d'Angleterre. Ils burent copieusement ; ils avaient épargné une partie de leur ration pour ce grand jour , & ils noyèrent leurs idées tristes dans le grog (a). L'un d'eux , dont l'esprit était fanatique , composa une Hymne à cette occasion , ainsi qu'il avait déjà fait la première année ; & , après avoir exhorté sérieusement ses camarades à la pénitence , il se mit à boire & s'enivra comme les autres.

Le 16 , vers les trois heures après-midi , nous eûmes la vue d'une grande côte qui nous restait au Sud-Ouest , & nous gouvernâmes sur la terre. Nous ne doutions plus que ce ne fussent les Terres australes du Saint-Esprit découvertes par Quiros , que

(a) Sorte de boisson composée d'eau-de-vie , d'eau , &c.
M. de Bongainville

M. de
clades
nous p
Aurore

Le r
ques sur
Autant
juger, e
aspect ag
découvri

M. de H
pic de l
muaiant
bientôt.

A deux
châmes d
Habitant
de superbe
tagnes voi
plus basse
palmiers, e
& croissen
aussi bel orn
N'étant plu
fonde rapp
sable ; mais
point trouve
dix brasses.

Tome

M. de Bougainville a nommées les Grandes-Cyclades ; & nous étions assurés que la côte que nous prolongions, était la bande de l'Est de l'Isle Aurore.

Cook.

Le 18, nous appercevions des cocotiers, jusques sur les hautes chaînes de montagnes de l'Isle. Autant qu'une brume épaisse nous permit d'en juger, elle est revêtue de forêts touffues d'un aspect agréable, mais sauvage. M. Forster, Pere, découvrit un moment le petit pic de rocher que M. de Bougainville appelle pic de l'Etoile ou pic de l'Averdy ; mais les nuages, qui se remuaient avec beaucoup de vitesse, le couvrirent bientôt.

A deux heures après-midi, nous nous approchâmes du milieu de l'Isle des Lépreux. Les Habitans parurent sur le rivage, & nous vîmes de superbes cascades qui s'élançaient des montagnes voisines. Toute la pointe Nord-Est était plus basse & couverte de différens arbres ; les palmiers, en particulier, y sont innombrables, & croissent sur des collines. Ces bois font un aussi bel ornement au paysage qu'à la baie Dusky. N'étant plus qu'à un demi-mille de terre, la sonde rapporta trente brasses d'eau, fond de sable ; mais, à un mille de distance, nous n'avions point trouvé de fond avec une ligne de soixante-dix brasses. Deux pirogues se détachèrent du

Cook.

rivage pour s'avancer vers le vaisseau ; l'une était montée par trois Indiens, & l'autre par un seul. Elles ne s'approchèrent qu'à un jet de pierre, malgré tous les signes d'amitié que nous nous efforçons de leur faire. Elles ne s'y arrêterent pas même long-temps, avant de retourner à la greve, où nous voyions un grand nombre d'Habitans assemblés & armés d'arcs & de fleches.

Comme je me proposais de m'avancer au Sud, afin de reconnaître les terres de ce parage, je continuai d'aller au plus près du vent, entre l'Isle des Lépreux & l'Isle Aurore. Le 19, au lever du Soleil, nous étions parvenus par le travers de la pointe méridionale de l'Isle Aurore. Sur sa bande du Nord-Ouest, la côte forme une petite baie, dans laquelle nous cherchâmes un mouillage ; mais la sonde ne rapporta pas moins de quatre-vingt brasses d'eau, fond d'un beau sable brun, à un demi-mille de la greve. Je suis cependant tenté de croire que, plus près de terre, il y a moins de profondeur & un ancrage sûr ; & la contrée fournirait, en abondance, des eaux fraîches & du bois de chauffage. L'Isle entière, depuis les bords de la mer jusqu'aux sommets des montagnes, paraît couverte de bois, & toutes les vallées y sont coupées de ruisseaux. L'Isle Aurore a environ douze lieues de long & pas plus de cinq mille de large : elle court à-peu-près Nord & Sud : la

montagne
hauteur
qu'aussi ;
est plus l
Les Hab
voyait, s
vinrent p
nous fime
Aurore d
plus peup
les deux p
quâmes dif
les vîmes s
il paraît qu
cipaux moy
peu de piro
escarpées, n
autant à la p
Le 21, à
âmes deva
entecôte de
iron deux li
ut alors s'éte
ondissant jus
pouvait port
nous, qu
devaient deu
ous jugeâmes

montagne qu'elle renferme, est pointue & d'une hauteur considérable. L'Isle des Lépreux est presque aussi grande que celle de l'Aurore ; mais elle est plus large, & elle gît à-peu-près Est & Ouest. Les Habitans se montrèrent sur la plage, & l'on voyait, sur la côte, des pirogues ; mais elles ne vinrent pas près du vaisseau. En quittant la baie, nous fîmes voile dans le canal qui sépare l'Isle Aurore de l'Isle de la Pentecôte. Elle semblait plus peuplée & plus remplie de plantations que les deux précédentes. A minuit, nous y remarquâmes différens feux, & sur la première, nous les vîmes s'étendre jusqu'au sommet des collines : il paraît que l'agriculture leur fournit leurs principaux moyens de subsistance ; & , puisqu'ils ont peu de pirogues, & que leurs côtes sont très-escarpées, nous jugeâmes qu'ils ne s'adonnent pas tant à la pêche que les autres Insulaires.

Le 21, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes devant le canal qui sépare l'Isle de la Pentecôte de la terre méridionale, & qui a environ deux lieues de large. La terre au Sud paraît alors s'étendre du Sud un quart Sud-Est, en s'arrondissant jusqu'à l'Ouest, aussi loin que la vue pouvait porter, & sur la partie la plus voisine de nous, qui est d'une considérable hauteur, s'élevaient deux grosses colonnes de fumée, que nous jugeâmes partir de quelques volcans. Toute

Cook.

la côte Sud-Ouest formait, en s'inclinant, une plaine très-belle & très-étendue, de laquelle jaillissaient des tourbillons innombrables de fumée, entre les bocages les plus riches qu'eussent jamais contemplé nos yeux depuis notre départ de Taïti. L'aspect fertile de la contrée & le nombre des feux annonçaient que l'Isle est bien peuplée. Dans ce moment, je cinglai au Sud-Sud-Ouest, & vers les dix heures, nous découvrîmes que cette portion de terre était une Isle à laquelle les Naturels donnent le nom d'Ambrym. A peine eûmes-nous amené la pointe méridionale d'Ambrym, que nous aperçûmes une haute terre; & , après celle-là, une autre encore plus haute, sur laquelle s'élève une montagne en forme de pyramide. Nous conjecturâmes que ces terres appartenaient aux deux Isles séparées. La première se montre dans le Sud-Est; & la seconde à l'Est-quart-Sud-Est, & leur distance est à-peu-près de dix lieues. Poursuivant notre route pour reconnaître celle qui était de l'avant à nous; à midi, nous n'en étions éloignés que de cinq milles.

Tout en approchant du rivage, nous remarquâmes une crique, qui avait l'apparence d'un bon havre; elle était formée par une pointe basse, ou Péninsule qui s'avancait au Nord. Sur cette pointe étaient des habitans, qui paraissaient

faient
sembl
car il
fleches
temps
les bar
bordée
d'un au
Les de
naître l
signalé
havre,
tomber
deux en
mille en
L'Offi
dit que
pirogues
aucune in
& qu'aprè
ils la ver
qua pas
témoignag
enfin du
vertes, &
Terminali
ils répéta
ou Tomar

faient nous inviter à descendre à terre; & vraisemblablement ce n'était pas à bonne intention, car ils étaient presque tous armés d'arcs & de fleches. Dans la vue de gagner du terrain & le temps nécessaire pour équiper & mettre dehors les bateaux, je revirai de bord & courus une bordée, ce qui nous occasionna la découverte d'un autre hayre, une lieue environ plus au Sud. Les deux bateaux, que j'avais envoyés reconnaître les fondes & un lieu d'ancrage, nous ayant signalé qu'ils en trouvaient un dans le dernier havre, je gouvernai Sud-Sud-Ouest, & laissai tomber l'ancre sur onze brasses d'eau à près de deux encablures de la rive du Sud-Est, & à un mille en dedans de l'entrée.

L'Officier, qui commandait les bateaux, nous dit que les Naturels s'étaient avancés sur leurs pirogues, très-près de lui; que, loin de lui faire aucune insulte, ils agitaient des rameaux verts & qu'après avoir rempli leurs mains d'eau salée, ils la versaient sur leurs têtes: l'Officier ne manqua pas de leur rendre ce compliment & ce témoignage de bienveillance. Ils s'approchèrent enfin du vaisseau, remuant toujours des plantes vertes, & en particulier les feuilles du *Dracaena Terminalis*, & d'un beau *Croton Variegatum*: ils répétaient continuellement le mot Tomarr, ou Tomarro; expression qui semble équivaloit

S iij

Cook.

Mallicolo.

Cook.

au *Tayo* de Taïti. La plupart étaient cependant armés d'arcs, de traits & de piques. Ils se préparent ainsi à tout événement, à la paix ou à la guerre.

Dès que nous fûmes à l'ancre, observe M. Forster, plusieurs arrivèrent dans leurs pirogues. On leur donna des étoffes de Taïti, qu'ils acceptèrent avec empressement; &, par reconnaissance, ils offrirent quelques-uns de leurs traits, d'abord ceux qui étaient armés seulement de bois, & ensuite d'autres armés de pointes d'os, & barbouillés d'une gomme noirâtre, qui nous les fit croire empoisonnés. On les essaya sur un petit chien de Taïti, qu'on blessa à la jambe; mais cette blessure n'eut aucune suite funeste. La langue de ce Peuple est si différente de tous les dialectes de la mer du Sud, que nous avions entendu jusqu'alors, que nous n'y comprîmes pas un seul mot: elle était beaucoup plus dure, & remplie de r, s, ch, & d'autres consonnes. Ces Insulaires ne ressembaient pas non plus, par la stature, à leurs voisins; ils étaient tous d'une noirceur remarquable, &, en général, leur hauteur n'excédait pas cinq pieds quatre pouces; leurs membres manquaient souvent de proportion; ils avaient les jambes & les bras longs & grêles; le teint d'un brun noirâtre; les cheveux noirs, frisés & laineux; les traits de leur visage

nous p
le reste
des jou
front tr
comprin
étaient c
blessait e
un petit
un chape
lument n
si fort, q
La plup
d'une pag
dée, que
laires, nu
favorable.
Ils ne ces
ton très-éle
tant de bo
nous amuse
sur l'un d'e
D'après leur
quacité, no
Le soir,
merent des
haut entr'e
mais, à huit
eau sur leur

nous paraissaient plus extraordinaires que tout le reste : ils avaient un large nez plat, les os des joues proéminens, comme les Nègres, un front très-court, & quelquefois extrêmement comprimé : le visage & la poitrine de la plupart étaient d'ailleurs peints en noirs ; ce qui nous blessait encore plus que leur laideur naturelle : un petit nombre d'entr'eux portaient sur la tête un chapeau de natte ; mais ils étaient tous absolument nus, & une corde leur serrait le ventre si fort, qu'elle y faisait un sillon très-profond : La plupart des autres Nations se servent d'une pagne par pudeur ; mais l'étoffe cordée, que portent continuellement ces Insulaires, nuit plutôt à la modestie qu'elle ne lui est favorable.

Ils ne cessèrent de parler autour du bâtiment d'un ton très-élevé ; mais, en même-temps, ils mirent tant de bonne humeur dans leurs propos, qu'ils nous amusèrent : dès que nous jetions les yeux sur l'un d'eux, il babillait sans aucune réserve. D'après leurs manières, leurs figures & leur loquacité, nous les comparions à des singes.

Le soir, ils retournerent à terre, ils y allumèrent des feux, & on les entendit parler aussi haut entr'eux qu'ils avaient parlé parmi nous ; mais, à huit heures, ils revinrent tous au vaisseau sur leurs pirogues, avec des tisons brûlans,

Cook.

afin de recommencer une nouvelle conversation; Ils y mêlerent une activité surprenante; nos répliques avaient un peu moins de volubilité. La foirée fut calme & belle, & la lune brilla par intervalles. Nous fûmes surpris de les voir si empressés autour de nous la nuit, car les Indiens restent rarement autour d'un vaisseau, après le coucher du soleil. Quelques personnes de l'équipage pensaient qu'ils venaient comme espions; pour reconnaître si nous étions sur nos gardes; mais leur conduite paisible ne donnait pas lieu à ce soupçon. Le Capitaine défendit d'en laisser monter un à bord, & de rien acheter d'eux, & ils se retirèrent vers la côte à minuit; ils chanterent & battirent du tambour jusqu'au jour, & même nous en vîmes quelques-uns qui dansaient; nous en conclûmes qu'ils sont très-gais.

Les Insulaires, qui avaient monté à bord, grimperent avec la plus grande aisance, par les hautbans, jusqu'au haut des mâts. Nous n'avons jamais rencontré de Peuple si intelligent; ils comprenaient nos signes & nos gestes, comme s'ils les avaient vu pratiquer depuis long-temps, & en peu de minutes, ils nous apprirent un grand nombre de mots de leur langue; ce qui nous convainquit encore mieux qu'elle est absolument différente de cette langue générale dont on parle

conversations
 ante ; nos ré-
 volubilité. La
 une brilla par
 de les voir si
 car les Indiens
 sseau, après le
 nes de l'équi-
 comme espions,
 ur nos gardes ;
 nnaît pas lieu à
 dit d'en laisser
 acheter d'eux,
 e à minuit ; ils
 mbour jusqu'au
 es quelques-uns
 mes qu'ils font
 té à bord, grim-
 ce, par les haut-
 us n'avons jamais
 nt ; ils compre-
 comme s'ils les
 ng-temps, & en
 irent un grand
 e ; ce qui nous
 e est absolument
 le dont on parle

les dialectes divers aux Isles de la Société, aux Isles des Amis, aux Isles-Basses, à l'Isle de Pâque & à la Nouvelle-Zélande : elle n'est pas difficile à prononcer ; mais elle a plus de consonnes qu'aucune de celles dont on vient de faire mention : le son le plus singulier qu'ils formaient était celui de *Brrr*. Ainsi, par exemple, un de nos amis s'appellait Mambrrùm, & un autre Bonombrooài.

Ils desiraient tout ce qu'ils voyaient ; mais ils ne murmuraient point quand on ne le leur accordait pas ; ils admiraient beaucoup les miroirs, & prenaient un extrême plaisir à s'y regarder : ce Peuple laid nous semblait plus entiché de sa figure que la belle Nation de Taïti & des Isles de la Société.

Ils avaient les oreilles percées, & un trou dans le *Septum narium*, où ils portaient un morceau de bâton, ou deux petits cailloux de felenite ou d'albâtre joints ensemble, de manière qu'ils formaient un angle obtus ; des bracelets proprement travaillés, de petites coquilles noires & blanches ornaient la partie supérieure de leur bras ; ces bracelets les ferraient si fortement, qu'ils avaient sans doute été mis dans le bas-âge ; leur corps n'était point tatoué.

Le 22, nous partîmes avec deux bateaux, & nous descendîmes en présence de quatre ou cinq

 Cook.

cens Habitans rassemblés sur le rivage. Quoique tous fussent armés d'arcs, de fleches, de massues & de lances, ils ne firent pas la moindre opposition ; au contraire, voyant que je m'avançais seul (M. Cook) sans armes, un rameau verd à la main, l'un d'eux, qui paraissait être un Chef, donna son arc & ses fleches à un autre, se mit dans l'eau pour venir à ma rencontre ; il portait un pareil rameau, qu'il échangea contre le mien, & me prenant ensuite la main, il me présenta à ses Compatriotes. Je leur distribuai aussi-tôt des présens, tandis que les soldats de Marine se rangerent en bataille sur la plage. Je fis signe à ces Insulaires, (car nous n'entendions pas un seul mot de leur langue) que nous avions besoin de bois, & ils nous répondirent que nous pouvions en couper. Dans ce même-temps, on amena un petit cochon, qu'on m'offrit, & je donnai au député une pièce d'étoffe, dont il parut charmé ; nous espérons obtenir bientôt de ces Indiens d'autres provisions ; mais nous nous trompions. Le cochon n'avait point été apporté pour être échangé, mais probablement pour être offert, comme le sceau de la pacification. Nous n'obtînmes d'eux qu'une demi-douzaine de noix de cocos, & une très-petite quantité d'eau fraîche. Ils ne mettaient aucune valeur aux clous ni à nos outils de fer, & même ils n'estimaient rien

de tout
ils écha
tossé, r
partir c
quittass
& ils d
vaisseau.

Plusie
d'un arb
ils étaien
à nous s
ils sembla
& du pa
sons. No
instruire,
notre lan
ment les
de leur p
gence. Co
role très-f
prononcer
de l'Europ
difficulté,
la syllabe
suite les t
répéterent
un mot, s'i

de tout ce que nous avions. De temps à autre, ils échangeaient une fleche pour une pièce d'étoffe, mais ils consentaient rarement à se départir d'un arc. Ils ne voulaient point que nous quittassions le rivage pour entrer dans la contrée, & ils desiraient fort que nous retournassions au vaisseau.

Cook.

Plusieurs d'entr'eux s'affirent volontiers au pied d'un arbre, afin de nous apprendre leur langage : ils étaient surpris de l'aptitude que nous avions à nous souvenir des mots qu'ils prononçaient, & ils semblaient réfléchir comment, avec une plume & du papier, il était possible de conserver des sons. Non-seulement ils mettaient du zèle à nous instruire, mais ils desiraient aussi d'apprendre notre langue, dont ils prononçaient si exactement les termes, que nous admirions la vivacité de leur pénétration & l'étendue de leur intelligence. Comme ils avaient les organes de la parole très-flexibles, nous essayâmes de leur faire prononcer les sons les plus difficiles des langues de l'Europe, & ils rendirent, sans la moindre difficulté, & après l'avoir entendu une seule fois, la syllabe russe *Shitch*. Nous leur apprîmes ensuite les termes numériques anglais, & ils les répétèrent très-rapidement sur leurs doigts : en un mot, s'ils ne prêtaient pas une longue atten-

 Cook.

tion à nos discours, ils faisaient, & imitaient; dès le premier instant, tout ce que nous voulions leur dire.

Ils nous vendirent des traits empoisonnés, mais en nous avertissant de ne pas en éprouver la pointe contre nos doigts, & ils nous assurèrent, par les signes les plus intelligibles, qu'un trait ordinaire peut transpercer le bras d'un homme sans le faire mourir, mais que la plus légère égratignure de ceux-ci suffit pour le tuer. Si, malgré ces conseils, nous les approchions de nos doigts, ils nous faisaient amicalement par le bras, afin de nous préserver d'un danger imminent.

Le jour était trop avancé pour retourner à terre après dîné, & les gens de l'équipage furent employés aux diverses réparations nécessaires dans les manœuvres; mais, appercevant un Indien du rivage qui portait une bouée qu'il avait prise, dans la nuit, d'un ancre de jet, je descendis sur la côte pour la reprendre. Au moment que je débarquai, elle fut rendue par l'homme même, qui se retira sans prononcer une parole. Je dois observer que cette bouée fut l'unique chose que ces Insulaires cherchèrent à nous enlever. Comme nous étions descendus près de quelques maisons & plantations, précisément à l'entrée du bois, j'engageai

un Insu
lut jam
de me
celles q
elles son
de l'atar
autour,
quarrée
trée: ce
l'on refu
n'y avai
tites plan
haie de
y voyait
des banar
étaient c
cûmes un
ignames
chages, c
vingtaine
autour de
nous rent
geâmes le
havre, c
le long
à découv
dont nou
alors les

un Insulaire à nous y conduire ; mais il ne voulut jamais permettre à personne qu'à M. Forster de me suivre : ces cabanes sont assez semblables à celles que nous avons vues dans les autres Isles ; elles sont un peu basses, & couvertes de feuilles de latanier : quelques-unes étaient fermées tout autour, avec des planches, & une ouverture carrée, qui servait de porte, était la seule entrée : cette espèce de porte était close alors, & l'on refusa de nous l'ouvrir : en cet endroit, il n'y avait gueres que six huttes, & quelques petites plantations de racines, &c. entourées d'une haie de roseaux, comme aux Isles des Amis. On y voyait encore des cocotiers, des arbres à pain, des bananiers ; mais ces arbres, en petit nombre, étaient chargés de peu de fruits. Nous aperçûmes une provision assez considérable de belles ignames qu'on avait mises en tas sur des brancages, ou sur une espèce de plate-forme ; une vingtaine de cochons & des poules qui rodaient autour de ces habitations. Ayant tout observé, nous rentrâmes dans la chaloupe, & nous rangâmes le rivage jusqu'à la pointe Sud-Est du havre, où nous descendîmes pour aller à pied le long de la plage. Nous ne tardâmes pas à découvrir les Isles qui sont au Sud-Est, & dont nous avons fait mention. Nous apprîmes alors les noms de ces Isles & de celle où nous

 Cook.

Cook.

étions, qu'ils appellent Mallicolo (a). Celle qui est au-dessus de la pointe méridionale d'Ambrym reçoit le nom d'Apée; & l'autre, sur laquelle s'élève un pic, est appelée Apoom. Nous trouvâmes sur la plage un fruit ressemblant à une orange, que les Insulaires nomment Abbi-mora; mais, comme il était pourri, je ne dirai pas s'il est bon à manger.

Le 23, à sept heures du matin, je fis lever l'ancre pour profiter du clair de lune. Les Indiens, nous voyant sous voile, arrivèrent dans leurs pirogues. Les échanges se firent avec plus de confiance qu'auparavant, & ils nous donnerent des preuves si extraordinaires de leur loyauté que nous en fûmes surpris. Comme le vaisseau marcha d'abord fort vite, nous laissâmes en arriere plusieurs de leurs canots qui avaient reçu nos marchandises, sans avoir eu le temps de donner les leurs en échange. Au-lieu de profiter de cette occasion pour se les approprier, comme auraient fait nos Amis des Isles de la Société, ils employèrent tous leurs efforts pour nous atteindre & nous remettre ce dont ils avaient reçu le prix. Un des Indiens

(a) Ou *Mallicola*. Quelques-uns de nos gens prononçaient *Manicolo*, ou *Manicola*, & c'est ainsi qu'elle est écrite dans les Mémoires de Quiros, que M. Dalrymple a fait imprimer.

nous fu
le calm
Dès qu
vendu;
mais il re
çut celu
remit. L
en offrit
Indien n
ce qu'il a
& le pap
Insulaires
clous, à
Les pirog
semble d
plus de q
ce qui pro
Il arrivait
ment au ri
échanges
d'autres ve
Comme
un grand n
récifs qui b
quillages. N
pêcha point
Sans doute
tude, si no

nous suivit pendant un temps considérable ; & , le calme survenant , il parvint à nous joindre. Dès qu'il fut au vaisseau , il montra ce qu'il avait vendu ; plusieurs personnes voulurent le lui payer , mais il refusa de s'en défaire , jusqu'à ce qu'il aperçut celui qui le lui avait déjà acheté , & il le lui remit. La personne , ne le reconnaissant pas , lui en offrit de nouveau la valeur ; mais cet honnête Indien ne voulut point l'accepter , & lui fit voir ce qu'il avait reçu en échange. Les pièces d'étoffes & le papier marbré furent fort recherchés de ces Insulaires , qui ne mettaient aucun prix à nos clous , à nos outils de fer , à nos grains de raffade. Les pirogues ne furent jamais plus de huit ensemble devant le vaisseau , & il n'y avait pas plus de quatre ou cinq Indiens dans chacune ; ce qui prouve qu'ils ne sont pas habiles pêcheurs. Il arrivait quelquefois qu'ils se retiraient subitement au rivage , sans avoir fait la moitié des échanges qu'ils paraissaient s'être proposés ; & d'autres venaient ensuite les remplacer.

Comme nous sortions du havre à la marée basse ; un grand nombre d'Habitans étaient alors sur les récifs qui bordent l'Isle , pour y amasser des coquillages. Notre séjour sur leur côte ne les empêcha point de suivre leurs occupations ordinaires. Sans doute que , ne leur causant aucune inquiétude , si nous eussions fait un plus long séjour ,

 Cook.

Cook.

nous aurions été dans une plus étroite amitié avec eux. On pourrait presque les regarder comme une espèce de singes ; car ils sont très-hideux & très-mal proportionnés ; & , à tous égards , ils différent beaucoup des Nations que nous avons visitées dans cette mer. Ces hommes , d'une très-petite race , sont d'une couleur bronzée ; ils ont la tête longue , le visage plat , & la mine des singes. Leurs cheveux , généralement noirs ou bruns , sont courts & crépus , mais sans être aussi doux & aussi laineux que ceux d'un Nègre d'Afrique. Leur barbe est forte , touffue , & ordinairement noire & courte. Mais ce qui ajoute infiniment à leur difformité , c'est une ceinture ou corde qu'ils portent tous autour des reins , & qu'ils serrent si étroitement sur le ventre , que la forme de leur corps est semblable à celle d'une grosse fourmie. Ce cordage est aussi gros que le doigt , & il forme une entaille si profonde sur le nombril , que le corps paraît en quelque sorte double. Les hommes vont tout nus , & à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'un morceau de nattes , ou d'une feuille dont ils se servent comme d'une pagne.

Nous vîmes peu de femmes , & elles n'étaient pas moins hideuses que les hommes. Elles se peignent la tête , le visage & les épaules de rouge. Elles portent une espèce de jupe. Quelques-unes

avaient,

avaient
placent
& quan
jours à
des pen
bracelets
curieux :
il était f
garni d'é
du coude
dents de c
avec une p
gauche. Il
la cloison
blanche co
longueur.
Les Hab
Nation abso
nous avons v
vingt mots
semblés , à
quelque affi
à nous avo
Je crois qu
eux des Ile
en suis du
urs arbres à

Tome X

avaient, sur le dos, une sorte d'écharpe, où elles placent leurs enfans. Il n'en vint aucune à bord, & quand nous étions à terre, elles se tinrent toujours à une certaine distance. Leurs parures sont des pendans d'oreilles, d'écaille de tortue, & des bracelets. Un de ces bracelets nous a paru très-curieux: sa largeur était de quatre à cinq pouces; il était fait avec de la tresse ou de la ficelle, & garni d'écaille, il se mettait précisément au-dessus du coude. Au poignet droit ils ont un cercle de dents de cochons, & de grands anneaux d'écaille, avec une plaque de bois arrondie autour du poignet gauche. Ils sont encore dans l'usage de se percer la cloison du nez, pour la décorer d'une pierre blanche courbe d'environ un pouce & demi de longueur.

Cook.

Les Habitans de Mallicolo paraissent être une Nation absolument différente de toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent. D'environ quarante-huit mots de leur langue, que M. Forster a rassemblés, à peine s'en trouve-t-il un qui ait quelque affinité avec les langues des autres Isles où nous avons relâché.

Je crois que leurs fruits ne sont pas si bons que ceux des Isles des Amis ou des Isles de la Société. Je suis du moins assuré à l'égard des cocos: leurs arbres à pain & leurs bananiers ne paraissent

Cook.

pas valoir mieux ; mais les ignames semblent y être excellentes.

Voici ce que M. Forster ajoute à cette description. Mallicolo a environ vingt lieues de long du Nord au Sud : les montagnes intérieures sont très-élevées, couvertes de forêts, & contiennent, sans doute, de belles sources d'eau douce, quoique nous n'ayons pas pu les découvrir entre les arbres. Le sol, autant que nous l'avons examiné, est riche & fertile, comme celui de plaines des Isles de la Société ; & le voisinage du volcan d'Ambrym, nous donne lieu de supposer qu'elle en a un aussi. Ses productions végétales semblent être abondantes & fort variées, les plantes utiles ne sont pas moins nombreuses qu'aux Isles que nous venions de visiter. Peut-être qu'elles y sont moins bonnes, comme le croit M. Cook.

Les cochons & les volailles sont leurs animaux domestiques, nous y avons ajouté des chiens en leur donnant un mâle & une femelle, qui reçurent avec un extrême plaisir. Je suis persuadé qu'ils en prendront un grand soin ; mais, par ce qu'ils les appelaient *broas*, (ce qui signifie cochon) nous fûmes convaincus qu'ils étaient absolument nouveaux pour eux. Nous n'y avons point trouvé d'autre quadrupède durant notre petite relâche & il n'est pas probable que, dans une Ile

éloigné
sauvage

une grande
une id
d'un p
marque
espèces
doute,

A jug

que nous

on croir

grande ét

poser très

quante m

persés, co

mais ils so

quarrées. L

ils ont seul

quelques pe

comme de

Peut-être q

l'histoire de

arrivée, sur

les Naturels

il est sûr du

Enfin, co

preuves d'int

éloignée des continens, il y ait des quadrupèdes sauvages : à la vérité, un seul jour employé sur une greve stérile, ne suffit pas pour se former une idée complète des animaux & des végétaux d'un pays ; mais nous avons eu occasion de remarquer que les bois sont habités par plusieurs espèces d'oiseaux, parmi lesquels il y en a, sans doute, d'inconnus aux Naturalistes.

A juger du nombre des habitans, par la foule que nous apperçûmes au port où nous mouillâmes, on croirait qu'il est considérable ; mais, vu la grande étendue de l'Isle, je ne puis pas la supposer très-peuplée. Il n'y a pas, je pense, cinquante mille Insulaires ; ils ne sont point dispersés, comme à Taïti, aux bords des collines, mais ils sont répandus sur plus de six cens mille quarrées. Le pays semble être une forêt étendue ; ils ont seulement commencé à ouvrir & à planter quelques petits cantons perdus dans ce vaste espace, comme de petites Isles dans la Mer Pacifique. Peut-être que si l'on venait à bout de pénétrer l'histoire de cette race, on trouverait qu'elle est arrivée, sur cette terre, beaucoup plus tard que les Naturels des Isles de la Société & des Amis : il est sûr du-moins qu'elle paraît très-différente. Enfin, comme ils nous ont donné de grandes preuves d'intelligence & de pénétration, leur en-

Cook.

tendement est susceptible de beaucoup de progrès ; ils n'ont besoin que d'un individu ambitieux pour les civiliser davantage.

Le havre , situé sur le côté Nord-Est de Mallicolo , à très-peu de distance de la pointe du Sud-Est , reçut le nom de port de Sandwich. Il a environ une lieue de profondeur au Sud-Ouest un quart Sud , & sa largeur est d'un tiers de lieue. En-dehors , il part de chaque pointe un récif de peu d'étendue ; mais le canal est d'une bonne largeur , & l'on y trouve depuis quarante jusqu'à vingt-quatre brasses d'eau. Dans le port , la profondeur de l'eau est depuis vingt jusqu'à quatre brasses , & il est si bien abrité , qu'un vaisseau à l'ancre ne peut jamais y être incommodé des vents. Il offre un autre avantage ; on peut mouiller assez près de la greve pour y protéger les travailleurs.

Le 23 Juillet 1774 , on leva l'ancre , & on doubla la pointe Sud-Est de Mallicolo , à la hauteur de laquelle on découvrit trois ou quatre Isles , qui s'étaient d'abord montrées comme une seule terre. Bientôt on aperçut les Isles d'Ambrim & de Paom.

Ambrim , qui contient un volcan , paraît avoir plus de vingt lieues de tour. Paom a un pic élevé qui est au Sud , & peu étendu ; mais on ne dé-

couvri
Ouest ,
parties
férence
de tour
rentes
Naturels
en plein
où les ha
des pierr
feu ou d
Le 24
quable pa
circonstan
récif très-
Elle est fo
plée , car
turs qui
qui étaient
Ayant dou
groupe de
de la pointe
Isles Sheph
Docteur Sh
bridge.
On va
Au point de
l'Est des I

couvrit point si la terre qu'on vit auparavant à son Ouest, lui est jointe : en supposant que ces deux parties ne forment qu'une seule Isle, la circonférence n'est pas de plus de cinq lieues. La quantité de tourbillons de fumée, qui s'élevaient des différentes Isles, donnerent lieu de croire que les Naturels apprêtent leurs aliments au-dessus de terre, en plein air. Aux Isles de la Société & des Amis, où les habitans cuisent leurs mets sous terre, avec des pierres chaudes, on appercevait rarement du feu ou de la fumée.

Cook.

Le 24, on découvrit une autre Isle, remarquable par trois collines, qui forment trois pics, circonstance qui lui a fait donner ce nom. Un récif très-étendu sort de sa pointe méridionale. Elle est fort boisée, & probablement bien peuplée, car on vit sur la côte, plusieurs des Naturels qui ressembloient à ceux de Mallicolo, & qui étoient, comme eux, armés d'arcs & de traits. Ayant doublé *trois collines*, on porta sur un groupe de petites Isles, qui sont au Sud-Est de la pointe d'Apée, & M. Cook les nomma les Isles *Shepherd*, en l'honneur de son ami, le Docteur Shepherd, Professeur d'Astronomie à Cambridge.

On va transcrire la suite de sa narration. Au point du jour, le 25 Juillet, nous courumes à l'Est des Isles Shepherd, tenant le plus près du

 Cook.

vent , jusqu'après le lever du Soleil , que , ne voyant plus de terre dans cette direction , nous revîrâmes de bord , & gouvernâmes sur une Isle que nous avions apperçue dans le Sud. Nous passâmes à l'Est de Trois-Collines & d'une Isle rase , qui est à son Sud-Est , entre un rocher remarquable par sa forme pyramidale , que nous nommâmes le Monument , & une petite Isle appelée *Deux-Collines* , à cause de ses deux collines , taillées en pic , & séparées par un isthme étroit & bas. Le canal , entre cette Isle & le Monument , a près d'un mille de largeur , sur un fond de vingt - quatre brasses d'eau. Excepté ce rocher , qui n'est accessible qu'aux oiseaux , nous n'avons pas découvert une seule Isle inhabitée. La houle , en brisant sur le Monument , y avait formé des sillons & des canaux très-profonds. Il est noirâtre , de cinquante verges de haut , & pas absolument dépouillée de verdure.

Poursuivant notre route au Sud , nous nous trouvâmes , à cinq heures après midi , dans le voisinage des Isles méridionales , qui consistent en une grande Isle , dont les extrémités Sud & Ouest s'étendent à perte de vue , & trois ou quatre petites situées sur la côte du Nord. Les deux plus septentrionales , qui sont les plus vastes , ont leurs terres assez élevées , & elles gisent entre Est un quart Sud - Est , & Ouest un quart

Nord-Est, dans un éloignement de deux lieues. Je nommai l'une Montagu, l'autre Hinchinbrook, & la plus considérable Sanwich, en l'honneur du Comte de Sandwich mon protecteur.

Sur la fin du jour, nous apperçûmes une pirogue, avec une voile triangulaire, qui s'avançait du côté de Trois-Collines: les Naturels de ces différentes Isles, communiquent probablement entr'eux de la même manière que les habitans des Isles des Amis & des Isles de la Société.

L'aspect de l'Isle Sandwich est très-riant: des plaines, des bosquets en diversifient agréablement le terrain: du pied des montagnes, qui sont d'une médiocre hauteur, il y a une pente douce jusqu'au bord de la mer, défendue par une chaîne de brisans, qui rendent l'Isle inaccessible de ce côté. Plus à l'Ouest, au-delà de l'Isle Hinchinbrook, la côte semble se replier, pour former une baie à l'abri des vents régnans. En avançant, nous apperçûmes des cocotiers, des palmiers, & différens autres arbres, parmi lesquels on découvrait de petites huttes & des pirogues échouées sur la greve. Nous admirions ailleurs des bocages touffus, & des espaces considérables de terrain défriché, qui, par leur couleur jaunâtre, ressembloient exactement aux champs de bled de l'Europe. Nous convinmes tous que cette Isle est une des plus belles de ce nouveau groupe, &

Cook.

elle paraît très-bien située pour y faire un établissement Européen. A en juger de la distance d'où nous la vîmes, elle nous parut moins habitée que celles que nous avons laissées au Nord, ce qui faciliterait encore l'établissement d'une Colonie. D'après ce que nous avons observé à Mallicolo, cette race d'Insulaires est très-intelligente, & recevrait, avec empressement, les avantages de la civilisation.

Après avoir été contrariés par les vents, les calmes & les courans, depuis le 27 Juillet jusqu'au 4 Août, nous parvîmes enfin à l'Isle d'Erramanga. Au point du jour, j'allai, avec deux bateaux, examiner la côte, pour reconnaître un lieu propre à la descente, & à faire de l'eau & du bois. Dans ce même-temps, les Insulaires s'assemblerent sur le rivage, &, par leurs signes, nous inviterent à venir à terre. J'arrivai d'abord à une petite pointe du côté du Cap, où je ne trouvai point le débarquement facile, à cause des rochers qui bordent, de toute part, la côte. Néanmoins je poussai l'avant de ma chaloupe sur le rivage, & je distribuai des étoffes, des médailles, &c. aux Insulaires qui y étaient. Ils m'offrirent de tirer les bateaux par-dessus les brisans de la pointe sablonneuse. Je ne doutai pas que cette offre ne fût amicale; mais j'eus ensuite lieu de changer d'opinion. Voyant que nous nous refusions à ce qu'ils desi-

raien
& n
nom
à la
trois
point
turels
que j
pointe
beau t
grande
meau
n'étais
j'ordon
distanc
honnê
de ma
signe d
Chef, l
l'avant
de pass
mes lib
& je leu
dans l'e
sient. I
qui cour
l'eau dan
instruit c

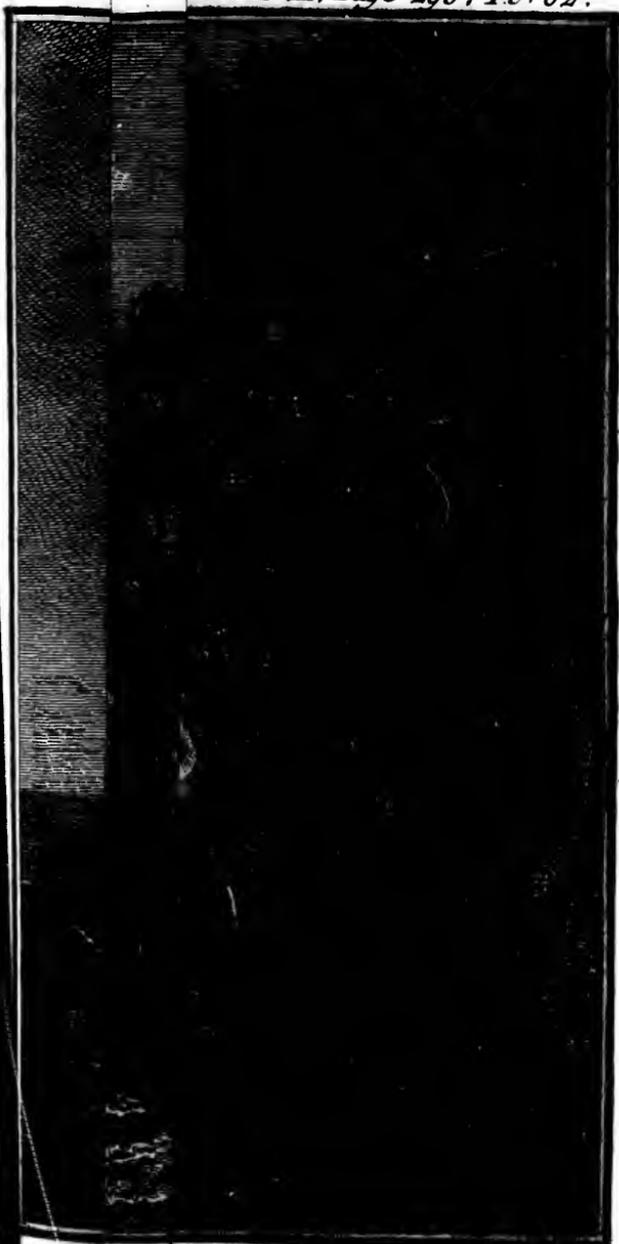
raient, ils nous firent signe de remonter la baie, & nous y consentîmes, & les Insulaires, dont le nombre croissait prodigieusement, nous suivirent à la course. J'essayai de débarquer en deux ou trois endroits; mais la greve ne me paraissant point commode, je ne mis pas à terre. Les Naturels, qui s'étaient, sans doute, aperçus de ce que je desirais, me conduisirent autour d'une pointe de roche, ou sur une plage d'un très-beau sable. Je débarquai à sec, en présence d'une grande multitude, n'ayant à la main qu'un rameau verd, que j'avais reçu de l'un d'eux. Je n'étais accompagné que d'une seule personne, & j'ordonnai à l'autre bateau de se tenir à une petite distance du bord. Ils me reçurent de l'air le plus honnête & le plus obligeant, & ils s'éloignèrent de ma chaloupe, dès que je les en priai par un signe de la main. L'un d'eux, que je pris pour un Chef, leur fit former un demi-cercle autour de l'avant du bateau, & il frappa ceux qui tentaient de passer cette ligne. Je le comblai de présens; mes libéralités s'étendirent aussi sur les autres, & je leur demandai, par signes, de l'eau fraîche, dans l'espérance de voir la source où ils la puisaient. Le Chef parla tout-de-suite à un Indien, qui courut à une maison, d'où il revint avec de l'eau dans un vase de bambou. J'étais par-là peu instruit de ce que je voulais savoir. Je demandai

Cook.

 Cook.

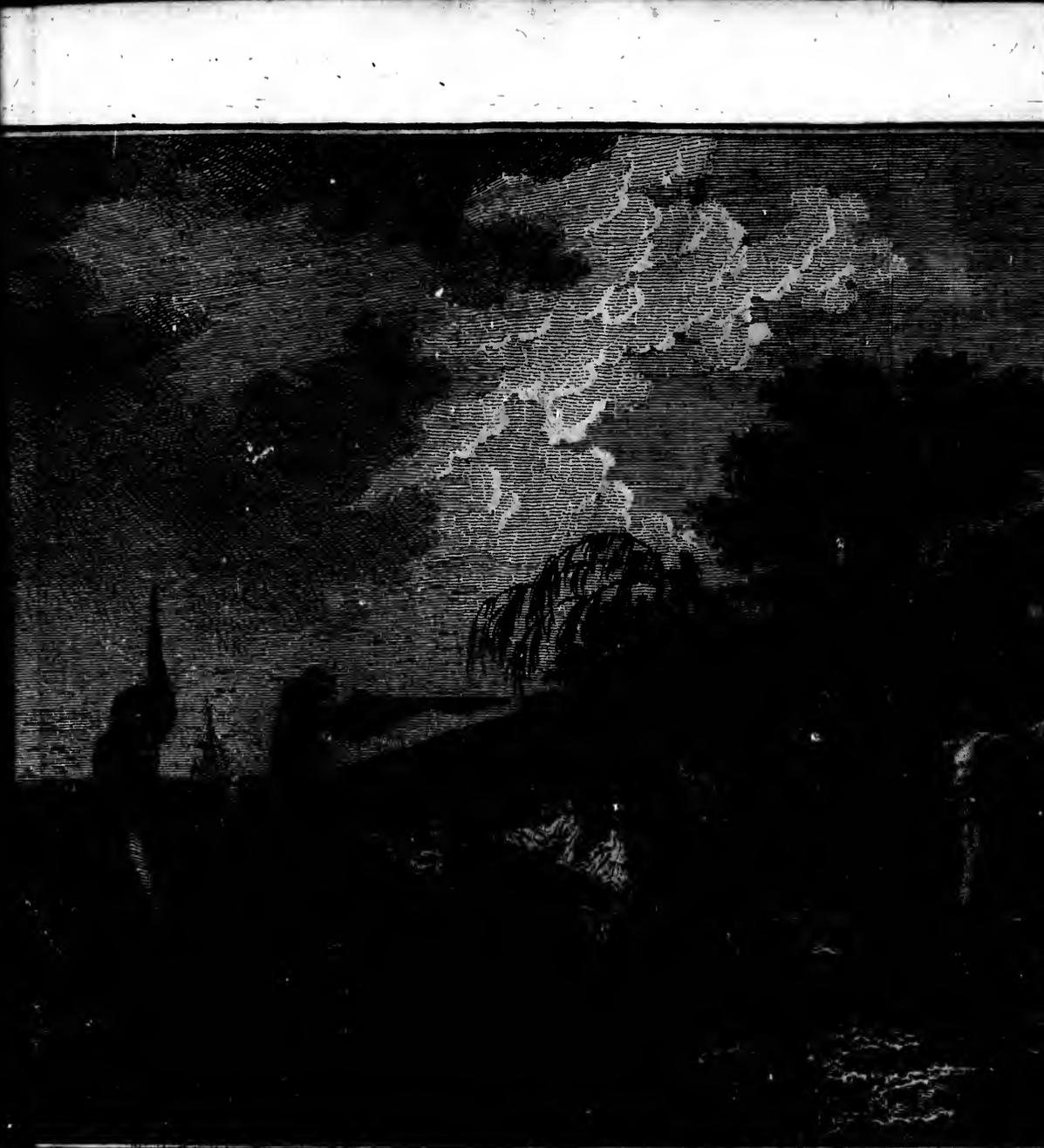
ensuite des rafraichissemens , & à l'instant , on m'apporta une igname & des noix de cocos. J'étais assez content de leur conduite , & la seule chose qui pût me laisser du soupçon , c'est que la plupart d'entr'eux étaient armés de massues , de lances , de dards , d'arcs , & de fleches. Par cette raison , j'avais continuellement l'œil sur le Chef , & je n'observai pas moins attentivement ses regards que ses actions. Il me fit plusieurs signes , pour haler le bateau sur le rivage , & enfin il s'avança dans la foule , où je le vis causer avec plusieurs Indiens : revenant ensuite vers moi , il me répéta par signes , de haler le bateau , & il hésita , pendant quelque temps , à recevoir des clous que je lui offrais. Cela me fit suspecter quelque dessein ; & je m'approchai aussi-tôt du canot , en l'avertissant , par signes , que j'allais revenir. Mais leur intention n'était pas que nous nous séparassions si vite , & ils essayèrent de nous obliger , de force , à ce qu'ils n'avaient pu obtenir par des manieres plus douces. La planche ne se trouva malheureusement pas mise pour entrer dans le bateau. Je dis malheureusement , car si elle n'eût pas été ôtée , & que l'équipage eût été plus prompt à tenir le bateau prêt , les Indiens n'auraient pas eu le temps d'exécuter leur dessein , & la scène désagréable qui suivit , n'aurait pas eu lieu. Au moment où

E
tant, on
de cocos.
& la seule
est que la
assues, de
Par cette
r le Chef,
ent ses re-
urs signes,
& enfin il
causer avec
ers moi, il
ateau, & il
recevoir des
fit suspecter
aussi-tôt du
que j'allais
pas que nous
essayerent de
ils n'avaient
s douces. La
rent pas mise
malheureuse-
e, & que l'é-
mir le bateau
eu le temps
e désagréable
u moment où



L'UN

Benard Drex.



DÉBARQUEMENT À ERRAMANGA, L'UNE DES



L'UNE DES N^{LES} HÉBRIDES.

Benard Del.

nous ve
planche
de l'arr
pas, je
& j'orde
rent eu
tirer le l
temps; f
cher des
leur prés
prise; ma
résolution
Chef étai
qui ne p
tenaient
des lances
prêts à fo
menaces r
à notre sù
sur la mul
seul la vie
instant cri
coup partit
de nos arr
que comme
rent combi
faisant pleu
de dards &

nous voulions rentrer à bord , ils saisirent la planche de débarquement , & la décrochèrent de l'arrière ; mais , comme ils ne l'emportaient pas , je crus que cela s'était fait par accident , & j'ordonnai de la remettre. Alors ils l'accrochèrent eux-mêmes sur l'étrave , & essayèrent de tirer le bateau sur le rivage ; d'autres , en même-temps , se jetterent sur les rames , pour les arracher des mains des matelots. En voyant que je leur présentais le bout de mon fusil , ils lâchèrent prise ; mais , un instant après , ils revinrent , avec résolution de haler le bâtiment sur la greve. Le Chef était à la tête de ce parti ; & ceux d'entr'eux qui ne pouvaient pas nous serrer de près , se tenaient derrière , ayant à la main des traits , des lances , des pierres , des arcs & des fleches prêts à soutenir les premiers. Les signes & les menaces ne les contenant plus , il fallut penser à notre sûreté. Cependant je ne voulais pas tirer sur la multitude , & je résolus de rendre le Chef seul la victime de sa perfidie ; mais , dans cet instant critique , l'amorce brûla , sans que le coup partît. Quelqu'idée qu'ils se fussent formée de nos armes , ils ne devaient plus les regarder que comme des armes d'enfans , & ils montrèrent combien les leurs étaient supérieures , en faisant pleuvoir sur nous une grêle de pierres , de dards & de fleches. Je fus dans la nécessité

 Cook.

Cook.

d'ordonner de tirer. La première décharge les mit dans une grande confusion ; mais une seconde fut à peine suffisante pour les chasser du rivage ; & , malgré ces fusillades , ils continuèrent de jeter des pierres de derrière les arbres & les buissons , & , de temps à autre , ils s'avançaient afin de lancer des dards. De quatre , qui paraissaient être restés morts sur le rivage , nous en vîmes ensuite deux qui se traînèrent dans les broussailles. Ce fut pour eux une chose très-heureuse , qu'il n'y eût que la moitié des mousquets qui prît feu ; sans cela , il en serait resté sur la place un plus grand nombre. Un des nôtres fut blessé , à la joue , d'un dard , dont la pointe était de l'épaisseur du doigt , & qui cependant était entrée de deux pouces ; ce qui montre avec quelle force le trait avait été lancé. M. Gilbert fut atteint à la poitrine d'une fleche , à la distance d'environ trente verges ; cette fleche avait rencontré quelque obstacle , car elle ne fit guères qu'effleurer la peau. Les fleches étaient armées de pointes d'un bois dur.

Les premiers coups de fusil exciterent sans doute la colere de ces Insulaires , car on les vit alors courir des plantations sur les collines , & traîner après eux des morts & des blessés. Ils se formerent ensuite en bataille , & parurent disposés à venger la mort de leurs compatriotes.

Après
perçûme
dans les
une élév
retranch
gens , qu
à les guet
tira sur eu
taquer l'é
de notre
que les
Voyages
visiter.

A notre
dans le de
quement.
verte de p
& qui para
entrefaites
pointe basse
rames que
Je regardai
mission , &
ces rames. M
pour leur do
canons. Le
il leur caus

Après que le premier feu eut cessé, nous aperçûmes des Naturels qui se traînaient à quatre dans les buissons ; d'autres se cachèrent derrière une élévation sablonneuse, qui leur servait de retranchement, & d'où ils tâcherent d'assaillir nos gens, qui, à leur tour, s'amuserent quelque temps à les guetter & à les fusilier. Le coup de fusil qu'on tira sur eux, ou plutôt sur leur Chef, les porta à attaquer l'équipage. D'un autre côté, cette violence, de notre part, était nécessaire ; il faut regretter que les Européens ne puissent pas faire de Voyages, sans nuire aux Nations qu'ils vont visiter.

A notre arrivée à bord, je fis lever l'ancre ; dans le dessein de mouiller plus près du débarquement. Toute la côte occidentale était couverte de palmiers qui produisaient un bel effet ; & qui paraissaient différens du cocotier. Sur ces entrefaites, plusieurs habitans se montrèrent à la pointe basse du rocher, & nous firent voir deux rames que nous avions perdues dans le démêlé. Je regardai cela comme un signe de leur soumission, & du desir qu'ils avaient de nous rendre ces rames. Néanmoins on tira une pièce de quatre, pour leur donner une idée de l'effet de nos grands canons. Le boulet ne porta pas jusqu'à eux, mais il leur causa une telle frayeur, qu'ils ne repa-

 Cook.

 Cook.

rurent plus , & ils laisserent les rames contre des buissons.

Le temps était alors calme ; mais l'ancre était à peine au bossoir , qu'il s'éleva une brise du Nord, dont nous profitâmes pour sortir de la baie ; nous n'espérions pas y pourvoir à nos besoins , du-moins comme nous l'aurions désiré : d'ailleurs il était toujours en mon pouvoir d'y revenir , en cas que nous ne trouvassions pas une descente plus commode , en nous avançant plus au Sud.

Ces insulaires paraissent être une race différente de celle qui habite Mallicolo ; aussi ne parlent-ils pas la même langue ; ils sont d'une médiocre stature , mais bien pris dans leur taille , & leurs traits ne sont point défagréables ; leur teint est très-bronzé , ils se peignent le visage , les uns de noir , & d'autres de rouge ; leurs cheveux sont bouclés & un peu laineux. Le peu de femmes que j'ai apperçues , semblaient être fort laides ; elles portent une espèce de jupe de feuilles de palmier , ou de quelque autre plante semblable ; mais les hommes , comme les habitans de Mallicolo vont nus , & ils n'ont autour des reins qu'une corde. Je n'ai vu de pirogues en aucun endroit de la côte ; ils vivent dans des maisons couvertes de feuilles de palmier , leurs plantations sont

alignées

A de
 dehors d
 nous por
 méridion
 Ouest jo
 est une
 paraît co
 Nord-O
 adjacente
 elles sont
 d'œil enc
 cement ,
 qu'entiere
 vents du S
 soit mieux
 ble , parce
 que les ve
 Nord-Est u
 Est , souffi
 J'ai appelle
 ces deux b
 conduite p
 Le 5 ,
 une autre
 taient sous
 Sud-Est , &
 nous avion

alignées & entourées d'une haie de roseaux.

A deux heures de l'après-midi, nous étions en dehors de la baie ; & , après avoir rangé le Cap, nous portâmes Sud-Sud-Est, pour amener la pointe méridionale de l'Isle, le vent étant au Nord-Ouest joli frais. Sur le côté Sud-Ouest du Cap, est une belle baie profonde, qui, en-dedans, paraît courir derrière celle qui est sur la côte du Nord-Ouest : ses rives sont basses, & les terres adjacentes semblent être fertiles des deux côtés ; elles sont revêtues de forêts touffues d'un coup-d'œil enchanteur ; au Sud, elles se penchent doucement, & présentent une vaste étendue presque entièrement cultivée. La baie est exposée aux vents du Sud-Est : par cette raison, jusqu'à ce qu'elle soit mieux connue, celle du Nord-Ouest est préférable, parce qu'elle est à l'abri des vents régnans, & que les vents auxquels elle est ouverte, ceux du Nord-Est un quart Nord, & de l'Est un quart Nord-Est, soufflent rarement avec une certaine force. J'ai appelé le Cap, ou la Péninsule qui sépare ces deux baies, *le Cap des Traîtres*, d'après la conduite perfide des habitans.

Le 5, au lever du soleil, nous découvrîmes une autre Isle, dont les terres hautes se présentaient sous la forme d'une table, dans l'Est-quart-Sud-Est, & une Isle basse au Nord-Nord-Est que nous avions doublé la nuit, sans l'apercevoir.

Cook.

Tanna.

Cook.

Nous avons encore la vüe du Cap des Traîtres ; qui nous restait au Nord 20 degrés Ouest, à quinze lieues, & l'Isle au Sud s'étendait du Sud 7 degrés Ouest au Sud 87 degrés Ouest, dans un éloignement de trois ou quatre milles. Nous reconnûmes alors que la lumière, que nous avions vue la nuit, était occasionnée par un volcan, d'où sortait une grande quantité de feu & de fumée, avec un bruit sourd, qui se faisait entendre à une grande distance.

La colline la plus basse de toutes celles de la même rangée, & d'une forme conique, avait un cratere au milieu : elle était d'un rouge-brun, & composée d'un amas de pierres brûlées, parfaitement stériles. Une colonne épaisse de fumée ; pareille à un grand arbre, en jaillissait de tems-en-tems, & sa tête s'élargissait à mesure qu'elle montait. Toutes les fois qu'une nouvelle colonne de fumée était ainsi jetée en l'air, nous entendions un son bruyant pareil à celui du tonnerre, & les colonnes se suivaient de près. La couleur de la fumée n'était pas toujours la même : en général, elle nous paraissait blanche & jaunâtre ; mais quelquefois d'un sale-gris un peu rouge : nous jugeâmes que cette différence provenait en partie du feu du cratere, qui éclairait la fumée & les cendres. Toute l'Isle, excepté le volcan, est bien boisée, & contient une grande quantité de jolis palmiers.

Nous y remarquions

Nous
à cette
ce clin.

Nou
tant d'
ture da
Port. A
deux b
Cooper,
opératio

portée de
dont il po
tale de l'
tement un
maisons &

nos bateau
serent que
mais sans c
fit signal d
aussi-tôt de
& notre rou

très-près la
sur des roch
n nous app
iron à un
très dans le
mes forcés
rales d'eau.

Tome 2

Nous y remarquons une belle verdure, même à cette saison de l'année, qui était l'hiver pour ce climat.

Cook.

Nous gouvernâmes alors sur l'Isle, & l'instant d'après, nous découvrîmes une petite ouverture dans la côte, qui avait l'apparence d'un bon Port. Afin de nous en mieux assurer, j'envoyai deux bateaux armés, aux ordres du Lieutenant Cooper, pour y prendre les sondes; pendant cette opération, nous tâchâmes de nous maintenir à portée de le suivre, ou de lui donner les secours dont il pourrait avoir besoin. Sur la pointe orientale de l'entrée, nous aperçûmes assez distinctement un certain nombre d'Habitans, plusieurs maisons & des pirogues; & au moment que nos bateaux entrèrent dans le Port, ils en lancèrent quelques-unes à l'eau, pour les suivre, mais sans oser en approcher. Bientôt M. Cooper fit signal de bon mouillage, & nous essayâmes aussi-tôt de le rejoindre. Le vent étant à l'Ouest, & notre route Sud-Sud-Ouest, nous rangeâmes de très-près la pointe occidentale, & nous passâmes sur des roches noyées, que nous aurions évitées, si nous approchant un peu plus de l'Est, ou environ à un tiers du canal. Nous étions à peine entrés dans le Port, que le vent se calma, & nous fûmes forcés de laisser tomber l'ancre sur quatre toises d'eau: alors je renvoyai les bateaux recou-

Tanna.

Cook.

naitre les fondes ; & , dans cet intervalle , je fis mettre dehors la chaloupe avec les ancrs pour touer le vaisseau , aussi-tôt que nous aurions pris connaissance du canal. Ce fut le seul mouillage où nous restâmes quelque temps dans le vaste groupe d'Isles , que nous venions de découvrir.

Tandis qu'on remorquait le vaisseau , les Insulaires s'assemblerent en divers endroits du rivage ; tous étaient armés d'arcs , de fleches , &c. Quelques-uns s'avancerent vers nous à la nage , d'autres dans des pirogues : ils se montrerent d'abord timides , & n'approcherent qu'à la distance d'un jet de pierre ; mais insensiblement ils devinrent plus hardis , & des pirogues , qui passèrent sous l'arrière , y firent des échanges. Une des premières s'étant approchée d'aussi près que la crainte le lui permit , jeta à bord des noix de cocos ; je descendis dans un canot pour la joindre , & je lui donnai quelques pièces d'étoffe & d'autres articles. Ce traitement engagea les autres à se rendre sous l'arrière & le long des côtés , où leur conduite devint insolente & téméraire. Ils tenterent d'écarter le pavillon , en voulant l'arracher de dessus son bâton ; d'autres essayaient de faire sauter les gonds du gouvernail : il nous contraignirent de veiller les bouées des ancrs , qui ne furent

plut
enlev
n'eur
d'un
sauter
à la r
arrivé
pousser
armes ,
fallut fa
oreilles.
leur avai
bientôt
fut perm
part.
Je con
qui nous
de dix-sep
mes ; d'au
deux : de
cens Insul
intervalle
questions ;
du dialecte
étaient sans
niere.
Le prem
tre , fut de

plutôt hors des bateaux, qu'ils cherchent à les enlever. Des coups de mousquet, tirés en l'air, n'eurent aucun effet; mais, au bruit de la décharge d'un canon de quatre, la frayeur les saisit, & ils sautèrent tous hors de leurs pirogues pour se jeter à la nage. Dès qu'ils virent qu'il ne leur était arrivé aucun mal, ils rentrèrent dans leurs canots, poussèrent des cris, en nous menaçant de leurs armes, & retournerent hardiment aux bouées. Il fallut faire siffler quelques balles autour de leurs oreilles. Quoiqu'aucun d'eux n'eût été blessé, on leur avait inspiré assez de crainte pour les écarter: bientôt ils se retirèrent sur le rivage, & il nous fut permis de dîner sans être troublés de leur part.

Je comptai, observe M. Forster, les pirogues qui nous entouraient, & elles étaient au nombre de dix-sept; les unes portaient vingt-deux hommes; d'autres dix, sept, cinq, & les plus petites deux: de sorte qu'en tout il y avait plus de deux cents Insulaires; ils disaient quelques mots par intervalle, & semblaient nous proposer des questions; mais, quand nous prononcions un mot du dialecte de Taïti ou de Mallicolo, ils le répétaient sans paraître le connaître en aucune manière.

Le premier vol qu'ils entreprirent de commettre, fut de prendre un réseau, qui contenait la

Cook.

viande salée de notre diné, qu'on laissait flotter dans la mer pour l'y rafraîchir : comme nous nous en aperçûmes, on poussa des cris pour les engager à s'arrêter. Ils s'arrêterent effectivement; mais l'un d'eux brandit sa pique contre nous, & un second ajusta un trait sur son arc, & sembla viser tour-à-tour plusieurs personnes placées sur le gaillard d'arrière. M. Cook, afin de les effrayer, se disposa à tirer un coup de canon; mais auparavant, il fit signe aux pirogues de se ranger de côté, pour qu'elles ne fussent pas exposées à l'action du boulet. Ces marques d'autorité ne les offenserent point, & ils vinrent promptement se placer à notre arrière. Au bruit du canon, on vit les deux cens Indiens se jeter à la mer, & au milieu de cette consternation générale, un jeune homme bien fait, & d'une physionomie très-ouverte, resta seul dans sa pirogue, sans donner le moindre indice d'étonnement ou de crainte; mais, avec un air de gaieté, il jeta des regards de dédain sur ses Compatriotes effrayés. Voyant ensuite que notre bravade n'avoit eu pour eux aucune suite funeste, ils causèrent d'un ton très-haut, & ils parurent rire de leur propre épouvante.

J'observai un autre trait de courage dans un vieillard, qui se trouvait autour d'une bouée, qu'il voulait probablement enlever : quoiqu'il eût été

bleffé p
para p
à la tr
ainsi en
pour ve
fenter u
Ce m
rivage a
noix de
échange t
cond, au
la galerie
assez pour
avoir ama
fort détach
sur la poin
serent pas
corps, l'un
tous étaient
ces, de fr
fleches. Ap
(car nous n
ques autres,
mit à terre
à un étang,
du débarque
que c'était-l
besoin. Nous

bleffé par un premier coup de fusil, il ne désem-para point, & il garda son poste à la seconde & à la troisième décharge, & même, après avoir ainsi enduré notre feu, il eut assez de générosité pour venir nous offrir son amitié, & nous présenter une noix de cocos.

Ce même vieillard fit plusieurs voyages du rivage au vaisseau, apportant chaque fois des noix de cocos, ou une igname, & prenant en échange tout ce qu'on voulait lui donner. Un second, au moment qu'on tira le canon, était dans la galerie du faux pont, on ne put le rassurer assez pour l'engager à rester. Vers le soir, après avoir amarré le vaisseau, M. Cook alla, avec un fort détachement, descendre à l'entrée de la baie, sur la pointe du Sud-Est. Les Indiens ne s'opposèrent pas à notre descente: ils formaient deux corps, l'un à notre droite, & l'autre à la gauche; tous étaient armés de mailles, de dards, de lances, de frondes & de pierres, d'arcs & de fleches. Après avoir distribué aux plus âgés (car nous ne distinguions pas les Chefs) & à quelques autres, des pièces d'étoffe, des médailles, on mit à terre deux pièces à l'eau, pour les remplir à un étang, qui se trouvait environ à vingt pas du débarquement, faisant entendre aux Insulaires que c'était-là une des choses dont nous avions besoin. Nous ne pûmes obtenir de ces Indiens

Cook.

que des noix de cocos, qui paraissaient être en grande abondance sur les arbres; mais nous ne parvînmes point à leur faire échanger quelques-unes de leurs armes. Ils se tinrent toujours dans l'attitude de gens prêts à se défendre ou à attaquer, & il n'aurait fallu que le plus petit motif pour causer un engagement : c'est du moins ce que nous présumions, en les voyant se pousser sur nous, malgré tous nos efforts pour les écarter. Il est probable que nous déconcertâmes leur projet d'attaque, en nous rembarquant plutôt qu'ils ne s'y étaient attendus. Dès que nous fûmes à bord, tous se retirèrent. Le bon vieillard dont on a parlé, était dans l'un des partis; nous le jugeâmes d'un caractère pacifique.

Leur conduite, pendant notre débarquement, mérité des éloges : car, en ayant trouvé d'abord quelques-uns assis sur l'herbe, le long de la greve, ils s'enfuirent, mais ils revinrent, dès que nous les rappelâmes par signes. Nous les priâmes ensuite de s'asseoir, & la plupart s'assirent : nous leur défendîmes de passer une ligne que nous traçâmes sur le sable, & ils obéirent. Dès que nous demandâmes à couper du bois, ils nous montrèrent eux-mêmes des arbres : seulement ils nous invitèrent à ne pas abattre des cocotiers, dont une quantité innombrable couvrait la côte. Quoique les soldats de Marine fussent rangés en ba-

taille, c
les Nat
rable, &
vieillards
dès que
mes de
quiescere
Ils étai
ment plus
Habitans
rement nu
ventre une
d'une mani
laires dont
que nous v
laides que c
chacune une
En causaa
grand nomb
pour nous :
idée par deu
pour nous,
des Isles des
ont des voisir
langue. Ils r
Tanna, mot
Malaïse.
Le soir, no

taille, quoiqu'au moindre de leurs mouvemens, les Naturels s'enfuissent à une distance considérable, & qu'il ne restât près de nous que des vieillards, ils ne craignaient pas de se rapprocher, dès que nous le desirions. Nous leur ordonnâmes de mettre bas les armes, & la plupart acquiescerent à ce commandement déraisonnable.

Ils étaient d'une moyenne stature, mais infiniment plus forts & mieux proportionnés que les Habitans de Mallicolo, & comme ceux-ci, entièrement nus; seulement ils portaient autour du ventre une corde qui ne coupait pas leur corps d'une manière aussi choquante que celle des Insulaires dont on a parlé ailleurs. Quelques femmes que nous vîmes de loin, me paraisaient moins laides que celles de Mallicolo: deux filles tenaient chacune une longue pique dans leurs mains.

En causant avec eux, nous rassemblâmes un grand nombre de mots entièrement nouveaux pour nous: quelquefois ils exprimaient la même idée par deux termes, dont l'un était nouveau pour nous, & le second répondait au langage des Isles des Amis, d'où nous conclûmes qu'ils ont des voisins d'une autre race qui parlent cette langue. Ils nous dirent que leur Isle s'appelle *Tanna*, mot qui signifie *Terre* dans la langue Malaise.

Le soir, nous vîmes briller la flamme du vol-

Cook.

Cook,

can, & de cinq en cinq minutes, nous entendions une explosion. Ce phénomène avait attiré notre attention toute la journée : le bruit de quelques-unes des explosions égalait celui des plus violens coups de tonnerre, & un fracas sourd retentissait pendant une demi-minute ; l'air était rempli de particules de fumée & de cendres, qui nous causaient beaucoup de douleur, quand elles nous tombaient dans les yeux. Les ponts, les agrès & toutes les parties du vaisseau furent remplis de cendres noires l'espace de quelques heures, & le même sable, mêlé de fraïsil & de pierre ponce, couvrait la côte de la mer. Ce volcan était éloigné de notre havre de cinq ou six milles ; mais, comme plusieurs collines occupaient l'espace intermédiaire, nous n'en appercevions que le sommet, qui vomissait continuellement de la fumée.

Comme nous avions besoin de faire une grande quantité de bois & d'eau, & que j'avais observé à terre, qu'on pouvait approcher davantage le vaisseau de l'endroit du débarquement, ce qui faciliterait considérablement les travaux, puisque nous serions en état de couvrir, de protéger les Travailleurs & de contenir les Insulaires par la crainte, le 6 Août on toua le vaisseau à la place désignée pour le nouveau mouillage.

Tandis qu'on remorquait le bâtiment, les Insulaires arrivaient de tous les côtés de l'île, &

forma
chaqu
fait le
armes.
& que
temps
noix d
rien de
lui fit
inviter à
si bien si
de ceux
entendre
leurs arm
étaient d
je lui do
je ne pou
& il port
dès qu'il f
cessivemen
avec les I
avec des a
où étaient
l'un deux
en frappa
actes de vio
pour un ra
bagatelles.

endions
 é notre
 quelques-
 s violens
 tentiffait
 empli de
 nous cau-
 elles nous
 les agrès
 remplis de
 ures, & le
 rre ponce,
 était cloi-
 illes; mais,
 l'espace in-
 que le som-
 de la fumée.
 e une grande
 vais observé
 davantage le
 ent, ce qui
 eux, puisque
 protéger les
 laires par la
 au à la place
 ent, les In-
 de l'Isle, &

formant deux corps séparés, ils se rangerent de
 chaque côté du débarquement, comme ils avaient
 fait le jour précédent; ils portaient tous les mêmes
 armes. Une pirogue, montée par un seul homme,
 & quelquefois par deux ou trois, venait de
 temps à autre au vaisseau: elle était chargée de
 noix de cocos ou de bananes, qu'elle offrait sans
 rien demander en retour; mais j'avais soin qu'on
 lui fît toujours des présens. Le Chef parut nous
 inviter à descendre à terre. Le vieillard, qui avait
 si bien su se concilier notre amitié, fut du nombre
 de ceux qui se rendirent au vaisseau; je lui fis
 entendre, par signes, qu'ils devaient mettre bas
 leurs armes. Il commença par prendre celles qui
 étaient dans la pirogue, & les jeta dans la mer:
 je lui donnai une grande pièce d'étoffe rouge,
 je ne pouvais pas douter qu'il ne m'eût compris,
 & il porta ma requête à ses Compatriotes; car,
 dès qu'il fut à terre, nous le vîmes passer suc-
 cessivement de l'un à l'autre corps, & conférer
 avec les Insulaires, & depuis il ne reparut plus
 avec des armes. L'instant d'après, une pirogue,
 où étaient trois Indiens, s'approcha de l'arrière;
 l'un d'eux branlant sa massue d'un air arrogant,
 en frappa le côté du vaisseau, & commit divers
 actes de violence; mais il offrit enfin de l'échanger
 pour un rang de grains de rassade, & d'autres
 bagatelles. On les lui descendit du vaisseau avec

Cook.

une corde ; au moment qu'il les eut en sa possession , il se retira avec les Compagnons , en forçant de rames , sans vouloir livrer sa massue , ou quelque autre chose en retour. C'était-là ce que j'attendais , & je n'étais pas fâché d'avoir une occasion de convaincre la multitude qui bordait le rivage , de l'effet de nos armes à feu , en ne leur faisant que le moins de mal possible. J'avais un fusil de chasse , chargé à dragées que je tirai ; & , quand ils furent hors de la portée du mousquet , on lâcha quelques coups de mousqueton. A ce bruit , ils sautèrent pardessus bord , se couvrant de leur pirogue , & nageant avec elle jusqu'au rivage. Cette mousquetade ne produisit que peu ou point d'impression sur ces Insulaires : ils n'en parurent que plus insolens , & commencerent à faire des cris & des huées.

Après avoir assuré , sur ses ancrs , le vaisseau qui présentait le travers au rivage , & placé l'artillerie de maniere à commander tout le havre , je m'embarquai avec les Soldats de la Marine & un détachement de Matelots , dans trois bateaux , & nous ramâmes sur le rivage. Les deux Corps avaient laissé entr'eux une espace d'environ cente ou quarante verges , dans lequel étaient placés des régimes de bananes , une igname & deux ou trois racines. Entre ces fruits & la greve , ils avaient dressé , dans le sable , (je n'ai jamais vu à quel

propos)
deux pi
côte , (c
après.)
étaient i
descendi
piège qu
prendre
devaient
dessin.
divisions
de se reti
grand esp
par signes
firent pas
probablen
d'Etranger
& prétend
Le vieillar
pas plus
se rappro
ception de
En un mo
se proposai
Il était ai
grand nom
bleffés , &
échappé à

propos) quatre petits roseaux, chacun d'environ deux pieds, sur une ligne à angles droits avec la côte, (on les y trouva encore deux ou trois jours après.) Le vieillard, déjà connu, & deux autres étaient isolés, & nous invitaient, par signes, à descendre à terre; mais je n'avais pas oublié le piège qu'on nous tendit, & où je pensai me laisser prendre dans la dernière Isle. Tous ces apprêts devaient nous donner des soupçons sur leur dessein. Je répondis, en faisant signe aux deux divisions, composées d'environ neuf cents hommes, de se retirer en arrière, & de nous laisser un plus grand espace. Nous voulûmes aussi leur dire, par signes, de mettre bas les armes, mais ils n'y firent pas la moindre attention; ils trouvaient probablement absurde & injuste qu'une poignée d'Etrangers vînt leur prescrire des loix chez eux, & prétendît désarmer plus de neuf cents hommes. Le vieillard parut les y engager; mais ils n'eurent pas plus d'égard pour lui que pour nous. Ils se rapprochèrent encore davantage; &, à l'exception de deux ou trois, ils étaient tous armés. En un mot, tout tendait à nous faire croire qu'ils se proposaient de nous attaquer à notre descente. Il était aisé d'en prévoir les conséquences; un grand nombre d'entr'eux auraient été tués ou blessés, & nous-mêmes aurions difficilement échappé à leurs traits; deux choses que je vou-

Cook.

Cook.

lais également prévenir. Voyant qu'ils refusaient de nous laisser de la place, je crus qu'il était plus à propos de les effrayer que de les contraindre à la fuite, par des décharges meurtrieres. Je fis tirer un coup de mousquet sur la division de notre droite, qui était la plus nombreuse; (il y avait environ sept cens Indiens) mais l'alarme ne fut que momentanée. Bientôt ils revinrent de leur frayeur, & commencerent à nous menacer avec leurs armes. Un des plus impudens nous montra son derriere, dans une attitude qui ne laissait aucune équivoque. Il se frappait les fesses avec sa main; ce qui est un défi & un appel au combat chez toutes les Nations de la mer du Sud. Nous répondimes à ces bravades par trois ou quatre coups de fusil; c'était le signal de commandement pour le vaisseau, qui dans ce moment, fit jouer l'artillerie, & le rivage fut bientôt balayé. On tira cinq piéces de quatre, deux pierriers & quatre mousquetons. Alors nous descendimes à terre, & marquâmes des limites par une ligne, à droite & à gauche. Notre vieil Ami était resté seul à son poste, & je reconnus sa confiance par un présent. Les Habitans revinrent peu-à-peu, & en apparence, avec des dispositions plus pacifiques; quelques-uns même reparurent sans armes, mais la majeure partie restait armée: &, quand nous leur fimes signe de les mettre bas, ils répondirent

que nous
Ainsi, de
Comme
se rendre
veaux ven
avons éta
Les présen
autres Ind
peu d'effi
monterent
dormerent
tais toujou
chose en é
de ne plu
gnaient de
qu'ils parais
Prenant ave
je-l'appris a
dans le bois
obligés de c
bord du va
nous en aba
dans nos ch
eau, dans
que c'était p
mandions. P
croupe du bo
opposition.

que nous devons commencer par poser les nôtres. Ainsi, de part & d'autre, on resta toujours armé. Comme ils sortaient peu-à-peu des buissons pour se rendre sur la greve, nous défendîmes aux nouveaux venus de passer les bornes que nous leur avions établies ; &, en ce point, ils obéirent tous. Les présens que je fis aux vieillards, & à quelques autres Indiens de considération, n'eurent que très-peu d'effet sur leur conduite. Il est vrai qu'ils monterent sur des cocotiers, & qu'ils nous en dornerent les noix, sans en rien exiger ; mais j'étais toujours attentif à leur faire accepter quelque chose en échange : ils nous prièrent instamment de ne plus tirer. J'observai que plusieurs craignaient de toucher à ce qui nous appartenait, & qu'ils paraissoient n'avoir aucune notion d'échange. Prenant avec moi le vieillard, (son nom, comme je l'appris alors, était Paowang) je le conduisis dans le bois : là, je lui expliquai que nous étions obligés de couper des arbres, & de les prendre à bord du vaisseau ; &, dans le même-temps, nous en abattîmes quelques-uns qu'on transporta dans nos chaloupes, avec des petites pièces à l'eau, dans le dessein de montrer à ces Indiens que c'était principalement ce que nous leur demandions. Paowang consentit sur-le-champ à la coupe du bois, & les autres n'y formerent point d'opposition. Il nous supplia seulement de ne

pas couper de cocotiers ; ce que nous lui pro-
 Cook. mîmes.

L'après-midi , nous refallâmes à terre pour faire de l'eau ; & , avec nos filets , nous prîmes , en trois coups , plus de trois cens livres de mulets & d'autres poissons ; & entr'autres une espèce commune aux Isles d'Amérique. (*Esox-Argentus*) Les Insulaires ne revinrent que quelque temps après : ils étaient au nombre de vingt ou trente. Notre bon ami Paowang , qui se trouvait parmi la foule , nous fit présent d'un petit cochon , & ce fut le seul que nous eûmes de cette Isle.

Nous descendîmes à terre , de notre côté , sans trouver un seul Insulaire sur la greve. A une distance considérable , à l'Est , nous en vîmes environ trente assis à l'ombre de leurs palmiers ; mais ils ne daignerent pas venir près de nous. Nous profitâmes de l'occasion pour faire trois ou quatre cens pas dans le pays , où l'on rassembla plusieurs plantes nouvelles. Cette partie de la plaine , au pied de la colline unie , était en friche , & remplie de différens arbres & arbrisseaux ; nous craignîmes d'aller plus loin , parce que nous ne connoissions pas encore le caractère des Insulaires : nous nous en approchâmes peu-à-peu , bientôt ils se rendirent près de nous sans armes , & causèrent , le micux qu'ils purent , & avec la plus grande cordialité.

Le
 rassé
 aupar
 Après
 coupe
 plusieu
 disposé
 furent
 à dem
 vailleu
 qu'ils n
 retourna
 ordres d
 ces Mess
 ils m'inf
 jours cor
 notre dé
 que les a
 nécessité
 & que ce
 circonsp
 bateaux r
 à table , u
 mina les
 gagna enf
 L'après-
 petit nomb
 mencions à

Le 7, dans la même matinée, les habitans se rassemblèrent près de l'Aiguade, armés, comme auparavant, mais non pas en si grand nombre. Après le déjeuner, nous allâmes à terre pour couper du bois, & remplir les futailles. Je trouvai plusieurs Insulaires, & sur-tout les vieillards, disposés à être de nos amis; mais les plus jeunes furent audacieux & insolens, & nous obligèrent à demeurer en armes. Je restai, avec les travailleurs, jusqu'à ce que je fusse comme assuré qu'ils ne commettraient point de désordre, & je retournai à bord, laissant le détachement sous les ordres des Lieutenans Clerke & Edgcumbe. Quand ces Messieurs arriverent au vaisseau pour dîner, ils m'informerent que les Indiens s'étaient toujours comportés avec la même irrégularité qu'à notre débarquement, qu'un plus mutin encore que les autres, avait mis M. Edgcumbe dans la nécessité de lui lâcher son fusil chargé à dragées, & que cette correction les avait enfin rendus plus circonspects. Tous s'étaient retirés, en voyant nos bateaux retourner à bord. Tandis que nous étions à table, un vieillard vint sur la Résolution, examina les différentes parties du bâtiment, & regagna ensuite le rivage.

L'après-midi, il ne se rendit à l'Aiguade qu'un petit nombre d'Indiens, avec lesquels nous commençons à avoir un peu plus de liaison. Paowang

 Cook.

Cook.

nous rapporta une hache que les travailleurs avaient laissée dans le bois, ou sur le rivage. Quelques autres articles, qu'on avait perdus par négligence, ou que les habitans avaient furtivement enlevés, nous furent encore rendus, tant ils craignaient de nous offenser à cet égard.

Au coucher du soleil, ils se disperserent tous; excepté quelques-uns, qui vinrent nous dire qu'ils voulaient aller dormir: ils semblaient nous en demander la permission. Nous leur fîmes signe de partir, & à l'instant ils nous quitterent. Nous jugeâmes qu'il y avait une espèce de cérémonial dans cette conduite, & qu'ils ne croyaient pas qu'il fût honnête de laisser leurs hôtes seuls dans leur pays; ce qui paraît supposer qu'ils ont des idées de politesse & de décence, que nous ne comptons pas trouver chez un Peuple aussi peu civilisé.

En quittant le rivage, j'engageai un jeune Indien, appelé Whà-à-gou, à me suivre à bord. C'était celui qui montra tant de sang-froid, en restant seul dans sa pirogue, lorsqu'à l'explosion du canon, deux cens autres Insulaires se jetterent pêle-mêle dans la mer. Avant le dîné, je lui montrai toutes les parties du vaisseau; mais je remarquai que rien ne pouvait fixer un moment son attention, ni lui causer la moindre surprise.

Il n'avait

Il n'avait
de cha
les app
d'un ch
féter au
vint à b
dans un
ment pa
par le h
ils retour
aussi-tôt u
des noix
il ne vou
salé; mais
but un ver
Ainsi qu
même facilit
&, quand il
obligés de l
vant les org
avait de bea
et toute sa
meur, de
M. Forster c
Le Capitaine
Vocabulaire,
not différent
apporterent
Tome X

Il n'avait jamais vu de chèvres, ni de chiens, ni de chats, & il les prenait pour des cochons, en les appelant *booga*, ou *bougas*. Je lui fis présent d'un chien & d'une chienne, qu'il paraissait préférer aux autres espèces d'animaux. Bientôt il revint à bord; quelques-uns de ses amis le suivirent dans une pirogue, & le demandèrent probablement par inquiétude pour sa sûreté. Il regarda par le haut des bouteilles; &, dès qu'il eut parlé, ils retournerent au rivage, & lui rapportèrent aussitôt un coq, une petite canne à sucre, & des noix de cocos qu'il me donna. A table, il ne voulut goûter d'autre viande que du porc salé; mais il mangea volontiers de l'igname, & but un verre de vin.

Ainsi que ses compatriotes, il n'avait pas la même facilité de prononciation que les Mallicolois; &, quand il nous demanda nos noms, nous fûmes obligés de les lui dire, en les adoucissant, suivant les organes plus flexibles des Taitiens. Il avait de beaux traits, de grands yeux très-vifs, & toute sa physionomie annonçait de la bonne humeur, de l'enjouement & de la pénétration. M. Forster cite un exemple de son intelligence. Le Capitaine Cook & mon Pere comparant leur Vocabulaire, trouverent qu'ils avaient noté un mot différent pour exprimer le Ciel, & ils s'en rapportèrent à lui pour savoir lequel des deux

 Cook.

termes était le véritable. A l'instant, il étendit une de ses mains vers le Ciel, & il la posa sur un des mots; il remua ensuite son autre main sous lui, & il prononça le second, en nous faisant comprendre que le premier signifiait proprement le firmament, & le second, les nuages qui se trouvent au-dessous. Il nous apprit aussi les noms de plusieurs Isles des environs. Il appelait *Iromanga*, celle d'où nous partîmes pour Tanna, & sur laquelle le Capitaine eut un malheureux différend avec les Naturels. Il appelait *Immer*, l'Isle-basse que nous avions dépassée en entrant dans le havre; *Ironan*, une autre Isle que nous avions découverte à l'Est de Tanna, le même jour; & *Anattom*, une troisième, au Sud, que nous n'avions pas encore vue. Ses manières, à table, furent très-décentes & pleines de grâces; la seule chose qui nous parut mal-propre, c'est qu'en place de fourchette, il se servait d'un petit bâton, qu'il portait dans ses cheveux, & avec lequel il se grattait de temps-en-temps la tête; comme ses cheveux étaient arrangés, suivant la dernière mode du pays, à la *porcépic*, & remplis d'huile & de peinture, il nous dégoûta encore davantage; mais il ne croyait pas manquer de politesse.

Aussi-tôt que nous eûmes remis nos hôtes sur terre, dit M. Cook, le jeune-homme & le

amis
comm
habita
que de
raison,
en con
ne me
me che
de m'ass
faire. D
nous join
l'ombrag
greve, a
d'y confes
excursions
rivage du
Paowang
racines, qu
j'imaginai
paraître plu
de bananes
mois de co
auraient po
me fut fait
dans la mati
es porteurs.
Ces Insul
rière qui m

amis me prirent par la main , dans le dessein ,
 comme je le présuimai , de me mener à leurs
 habitations. Nous n'étions pas encore bien loin ,
 que deux ou trois d'entr'eux , je ne sais par quelle
 raison , ne voulurent point continuer la route ;
 en conséquence , tout le monde s'arrêta ; & , si je
 ne me trompai pas , l'un d'eux fut chargé d'aller
 me chercher quelque chose ; car ils me prièrent
 de m'asseoir & d'attendre , ce que je crus devoir
 faire. Dans cet intervalle , les Officiers vinrent
 nous joindre ; cette réunion parut leur causer de
 l'ombrage , & ils me presserent de retourner à la
 greve , avec tant d'instance , que je fus obligé
 d'y consentir. Ils voyaient , avec inquiétude , nos
 excursions dans la contrée , & même le long du
 rivage du havre. Sur ces entrefaites , notre ami
 Paowang arriva avec un présent de fruits & de
 racines , que portaient environ vingt personnes ;
 j'imaginai que c'était dans la vue de le faire
 paraître plus considérable. L'un portait un régime
 de bananes , l'autre une igname , un troisième une
 noix de cocos , &c. & assurément deux hommes
 auraient porté le tout fort à l'aise. Ce présent
 me fut fait en retour d'un don qu'il avait reçu
 dans la matinée ; je crus néanmoins devoir payer
 les porteurs.

Ces Insulaires me firent entendre , d'une ma-
 nière qui me parut fort claire , qu'ils mangent

 Cook.

de la chair humaine, & que la circoncision est pratiquée parmi eux. Ils entamerent les premiers cette matiere , en me demandant si nous mangions de cette chair ; sans cela , je n'aurais pas songé à leur proposer cette question. J'ai vu des personnes prétendre que la faim seule peut rendre une Nation anthropophage , & rapporter ainsi cet usage à la nécessité. Les habitans de cette Isle forment au-moins une exception à ce systême , car ils ont des cochons , des poules , des racines & des fruits en abondance.

Durant la nuit , & toute la journée du 11, le volcan devint excessivement incommodé : il grondait d'une maniere terrible ; il pouffait jusqu'aux nues des torrens de feu & de fumée à chaque explosion , dont l'intervalle n'était guere que de trois ou quatre minutes : du vaisseau , nous le voyions lancer en même-temps des pierres d'une prodigieuse grosseur : les petites colonnes de vapeurs , qui s'élevaient des environs du cratere , nous paraissaient être des feux allumés par les Insulaires.

Tous les matins , observe M. Forster , nous faisons de petites courses dans l'intérieur du pays. Différens détours nous reconduisirent aux habitations , où les femmes apprêtaient leurs dîners. Elles grillaient des racines d'ignames & d'eddoes sur un feu allumé au pied d'un arbre. Notre ap

proch
nos c
tinuer
pied
nous e
que qu
des ra
de mot
de satis
habits ,
pas enco
Les habi
notre ar
de nous ,
nous con
avec eux.
son , ils
quoiqu'auc
nous satisf
tâmes diffé
Anglaises ,
infiniment
Sparman ,
sels. Quand
vouloir bie
d'admirer le
l'instant un a
n'en avions

ncision est
es premiers
nous man-
'aurais pas
J'ai vu des
peut rendre
ter ainsi cet
e cette Ile
e systême,
des racines

te du 11, le
de : il gron-
ait jusqu'aux
ée à chaque
ere que de
au, nous le
pierres d'une
nnes de va-
du cratere,
umés par les

orter, nous
ieur du pays.
nt aux habi-
t leurs dînes
& d'eddoes
e. Notre ap

DES VOYAGES.

325

proche les fit tressaillir & les mit en fuite ; mais nos conducteurs les tranquilliserent , & elles continuerent leur opération. Nous nous assîmes au pied d'un arbre , devant une des maisons , & nous essayâmes de causer avec ces Indiens , tandis que quelques-uns d'eux étaient allés nous chercher des rafraîchissemens : je notai un grand nombre de mots de leur langue , & nous eûmes le plaisir de satisfaire leur curiosité , relativement à nos habits , nos armes , &c. sur lesquels ils n'avaient pas encore osé nous proposer une seule question. Les habitans des plantations voisines , apprenant notre arrivée , se rassemblèrent en foule autour de nous , & parurent fort charmés de ce que nous conversions amicalement & familièrement avec eux. Je fredonnai , par hasard , une chanson , ils me prièrent instamment de chanter ; quoiqu'aucun de nous ne fût habile Musicien , nous satisfîmes leur curiosité , & nous leur chantâmes différens airs. Les chansons Allemandes & Anglaïses , sur-tout les plus gaies , leur plaisaient infiniment ; mais les tons Suédois du Docteur Sparrman , obtinrent des applaudissemens universels. Quand nous eûmes fini , nous les priâmes de vouloir bien aussi nous donner une occasion d'admirer leurs talens ; l'un d'eux commença à l'instant un air très-simple , mais harmonieux ; nous n'en avions jamais entendu un aussi bon chez les

Cook.

Cook.

différentes Nations de la Mer du Sud. Il embrassait une plus grande quantité de notes que ceux de Taïti, ou même de Tonga-Tabboo, & il avait un tour sérieux qui le distinguait avantageusement de la musique plus douce & plus efféminée de ces Isles. Les mots paraissaient disposés en mètre, & coulaient de la bouche avec aisance. Dès que le premier eut fini sa chanson, un autre en entonna une seconde : la composition en était différente, mais toujours dans ce style sérieux, qui indique le caractère général du Peuple. En effet, on les voyait rarement rire de bon cœur, ou badiner comme les Nations plus polies des Isles des Amis & de la Société, qui savent déjà mettre un grand prix à ces petites jouissances. Les Naturels nous montrèrent aussi, en cette occasion, un instrument musical, composé de huit roseaux, comme le syrinx de Tonga-Tabboo, avec cette différence, que la grosseur des roseaux décroissait en proportion régulière, & qu'il comprenait un octave, quoique les roseaux ne fussent pas parfaitement d'accord. Peut-être qu'ils auraient joué devant nous de cet instrument, si l'arrivée de quelques-uns de leurs compatriotes, qui venaient nous offrir des noix de cocos, des ignames, des cannes de sucre & des figues, ne nous avait obligé de négliger les Musiciens, pour nous occuper de ceux qui nous

appor
coup
me co
des M
Zéland
Tanna.
Si l'e
Insulaire
temps qu
ne font
Comme
on ne de
témoigne
de notre a
de nos int
véritable
d'échanges
opulence é
pitalité ne
dont on a
pas assez.
Arrivés
temps au m
semblés. Il
avons enco
& portaient
& sur leur do

apportaient un pareil présent. Je regrette beaucoup que l'ingénieux ami, qui a eu la bonté de me communiquer ses remarques sur la Musique des Isles des Amis, de Taïti & de la Nouvelle-Zélande, n'ait pas également visité l'Isle de Tanna.

Si l'esprit de vengeance est très-vif parmi les Insulaires de Tanna, il faut convenir en même temps que la bienveillance & l'amour des hommes ne sont pas entièrement bannies de leur cœur. Comme la guerre trouble probablement leur vie, on ne doit pas être surpris de la défiance qu'ils témoignèrent tous à notre égard, les premiers jours de notre arrivée; mais, dès qu'ils furent convaincus de nos intentions pacifiques, ils se livrèrent à leur véritable caractère. Ils ne firent pas beaucoup d'échanges, parce qu'ils ne jouissent pas d'une opulence égale à celle des Taitiens, mais l'hospitalité ne consiste point à donner une chose dont on a trop, pour une autre dont on n'a pas assez.

Arrivés sur la greve, nous y passâmes quelque temps au milieu des Naturels qui y étaient rassemblés. Il y avait plus de femmes que nous n'en avions encore vues. La plupart étaient mariées, & portaient leurs enfans dans un sac de nattes sur leur dos. Quelques-unes gardaient, dans des

Cook.

paniers de baguettes pliantes, une couvée de petits poulets, & nous présentèrent des yamboos & des figues. Nous en aperçûmes un, qui avait un panier rempli d'oranges vertes; nous n'avions jamais remarqué un seul oranger dans les plantations; nous fûmes très- charmés de trouver ce fruit à Mallicolo & à Tanna, parce qu'il y a lieu de supposer que c'est aussi une production des Isles voisines. Une autre femme nous donna un pâté ou pudding, dont la croûte était de bananes & d'eddoes, & qui contenait en-dedans des feuilles de l'okra, (*hibiscus-esculentus*) mêlé avec des amandes de noix de cocos. Ce pudding, d'un excellent goût, montrait que les femmes ont des connoissances sur la cuisine. Nous achetâmes aussi des flûtes de huit roseaux & des arcs, des traits & des massues.

L'après-dinée, nous allâmes sur la colline plate faire une autre visite aux Naturels. Quelques-uns vinrent à notre rencontre à moitié chemin, & nous conduisirent à leurs huttes. Dès que nous fûmes assis avec le pere d'une de ces familles, homme d'un moyen-âge, & d'une physionomie intéressante, nos amis nous prièrent de nouveau de chanter. Nous y consentîmes volontiers, & lorsqu'ils parurent s'étonner de la différence de nos chansons, nous tâchâmes de

leur fa-
rens pa-
dans la
qu'il éta-
à nous a-
à l'instan-
mença u-
rens geste-
les Spect-
du tout
n'était ni
fique. Il p-
mais très-
nous avior-
cessé de ch-
de Tanna
ne connaiss-
dire s'il éta-
ou s'il avait
apprirent,
massues, fa-
d'Iromanga
des liaisons
habitans de
sa physionon-
nous n'observ-
il s'habillait &

leur faire comprendre que nous étions de différens pays. Alors, nous indiquant un vieillard, dans la foule de nos auditeurs, ils nous dirent qu'il était natif d'Irromanga, & ils l'engagerent à nous amuser par ses chants. L'Indien s'avança à l'instant au milieu de l'assemblée, & commença une chanson, pendant laquelle il fit différens gestes, qui nous divertirent, ainsi que tous les Spectateurs. Son chant ne ressemblait point du tout à celui des Insulaires de Tanna, il n'était ni désagréable, ni discordant avec la musique. Il paraissait aussi avoir un certain mètre, mais très-différent du mètre lent & sérieux que nous avions entendu le matin. Après qu'il eut cessé de chanter, il nous parut que les Naturels de Tanna lui parlaient dans sa langue, mais qu'il ne connaissait pas la leur. Nous ne pouvons pas dire s'il était venu de son gré dans cette Isle, ou s'il avait été fait prisonnier. Les Indiens nous apprirent, à cette occasion, que leurs meilleures massues, faites de bois de Casuarina, se tirent d'Irromanga; de sorte qu'ils ont probablement des liaisons de commerce ou d'amitié avec les habitans de cette Isle. En comparant les traits de sa physionomie avec ceux des Indiens de Tanna, nous n'observâmes aucune différence remarquable; il s'habillait & il s'ornait comme eux; ses cheveux

Cook.

étaient laineux & courts, mais non pas divisés en petites queues. Il était d'un caractère très-gai, & il paraissait plus disposé à rire qu'aucun des habitans de Tanna.

Tandis que l'insulaire d'Irromanga chantait, les femmes sortirent de leurs huttes, & vinrent former un petit groupe autour de nous. En général, elles étaient d'une stature beaucoup moindre que celle des hommes, & elles portaient de vieux jupons d'herbes & de feuilles, plus ou moins longs, suivant leur âge. Celles qui avaient fait des enfans, & qui semblaient âgées d'environ trente ans, ne conservaient aucune des graces de leur sexe, & leurs jupons touchaient à la cheville du pied. De jeunes filles d'environ quatorze ans, avaient des traits fort agréables, & un sourire qui devint plus touchant, à mesure que leur frayeur se dissipa. Elles avaient les formes sveltes, les bras d'une délicatesse particulière, le sein rond & plein, & elles n'étaient couvertes que jusqu'au genou. Leurs cheveux bouclés flottaient sur leurs têtes, ou étaient retenus par une tresse, & la feuille de banane verte qu'elles y portaient ordinairement, montrait, avec plus d'avantage, leur couleur noire. Elles avaient des anneaux d'écaille de tortue à leurs oreilles : nous remarquâmes que la quantité de leurs ornemens s'accroit avec l'âge : les plus vieilles & les plus laides étaient

chargées
nez, & d
obéissaien
n'avaient
tous les fa
travail &
stature, c
proportion
Les Inf
yeux un ex
passions &
les mêmes
d'environ hu
nous examin
Indiens affis
la regardoit
hutte. Je lui
engager, je
Taiti ; mais
rapprocher.
caresses, il la
& je lui donn
la joie & le
sur le visage
Nous restâ
toucher du
ours d'adresse
ils décocheren

divisés en
très-gai,
aucun des

chantait,
& vinrent
ous. En gé-
coup moins
portaient de
, plus ou
qui avaient
s d'environ
s graces de
à la che-
n quatorze
t un sourire
que leur
nés sveltes,
e sein rond
ie jusqu'au
nt sur leurs
esse, & la
raient ordi-
ntage, leur
ux d'écaille
marquâmes
accroît avec
des étaient

DES VOYAGES.

331

chargées de colliers, de pendans d'oreilles & de nez, & de bracelets. Il me parut que les femmes obéissaient au moindre signe des hommes, qui n'avaient pour elles aucun égard. Elles traînaient tous les fardeaux, & peut-être que ce genre de travail & de fatigue contribue à diminuer leur stature, car les charges ne sont pas toujours proportionnées à leur force.

Les Insulaires de Tanna présentèrent à nos yeux un exemple d'affection, qui prouve que les passions & les bonnes qualités des hommes sont les mêmes dans chaque pays. Une petite fille d'environ huit ans, d'une physionomie intéressante, nous examinait furtivement entre les têtes des Indiens assis à terre. Dès qu'elle s'aperçut qu'on la regardoit, elle alla en hâte se cacher dans la hutte. Je lui fis signe de revenir, &, pour l'y engager, je lui montrai une pièce d'étoffe de Taïti; mais je ne pus pas la déterminer à se rapprocher. Son pere se leva, &, à force de caresses, il la ramena. Je pris la main de l'enfant, & je lui donnai l'étoffe, avec de petits ornemens: la joie & le contentement se peignirent aussi-tôt sur le visage du pere.

Nous restâmes parmi ces Insulaires jusqu'au coucher du Soleil, ils chanterent, & firent des tours d'adresse pour nous plaire. A notre priere, ils décocherent leurs traits en l'air & contre un

Cook.

Cook.

but ; ils ne les lançoient pas à une hauteur extraordinaire : mais ils tiraient avec beaucoup d'adresse, à peu de distance, comme on l'a déjà observé. A l'aide de leurs massues, ils paraient les dards de leurs antagonistes, à-peu-près comme les Taïtiens. Ils nous dirent que toutes les massues, qui ont un tranchant latéral comme une flamme, se tirent de l'Isle-Basse, qu'ils appellent Immer ; mais nous n'avons pas découvert si elles y sont fabriquées par les Naturels, ou si l'Isle est déserte, & s'ils y vont seulement, par occasion, pour y rassembler des coquillages & couper du bois.

Avant notre départ des huttes, les femmes allumerent différens feux dans l'intérieur & aux environs, elles se mirent à apprêter leurs soupers. Les Indiens se précipitaient autour de ces feux, il semblaient que l'air du soir était un peu trop froid pour leurs corps nus. Plusieurs avaient, à la paupière supérieure, une tumeur que nous attribuâmes à la fumée, dans laquelle ils sont toujours assis, elle obstruait tellement leur vue, qu'ils étaient obligés de tourner la tête en arrière, jusqu'à ce que l'œil fût dans une ligne horizontale, avec l'objet qu'ils désiraient de regarder ; plusieurs petits garçons de cinq ou six ans, avaient cette tumeur : ce qui nous fit penser qu'elle se propage peut-être d'une génération à l'autre.

Quant
plus de
délicieuses
& nous
fin du cr
tites char
& voltige
envain d
lorsque n
les reperç
Le 14
M. Cook,
près qu'il
distance &
mirent poi
il se trouve
la chaleur d
fut ensevel
d'où sortait
une minute
ce qui est à-
il fut à ce p
le trou, c'est
qu'on l'en so
degrés, & p
était avant
laire de la p
veau de la m

Quand nous arrivâmes au rivage, il n'y avait plus de Naturels. La fraîcheur de la soirée fut délicieuse pour nous qui portions des vêtements, & nous errâmes, dans des bois déserts, jusqu'à la fin du crépuscule. Un nombre prodigieux de petites chauves-souris fortaient de chaque buisson, & voltigeaient autour de nous : nous essayâmes en vain d'en tuer : nous ne les appercevions que lorsque nous en étions très-près, & alors nous les perdions tout de suite de vue.

Le 14 Avril, nous partîmes plusieurs, avec M. Cook, pour aller reconnaître le volcan d'aussi près qu'il nous serait possible. Mais la grande distance & les alarmes des Insulaires ne nous permirent point d'atteindre jusqu'à la montagne où il se trouve. Nous fîmes quelques expériences sur la chaleur des terres du voisinage ; le thermomètre fut enseveli entièrement dans la craie blanche d'où sortait la vapeur : après qu'il y eut resté une minute, il s'éleva à deux cens dix degrés, ce qui est à-peu-près la chaleur de l'eau bouillante ; il fut à ce point, tant que nous le tînmes dans le trou, c'est-à-dire, l'espace de cinq minutes. Dès qu'on l'en sortit, il retomba sur-le-champ à 95 degrés, & peu-à-peu à 80 degrés, point où il était avant l'immersion. La hauteur perpendiculaire de la première solfaterra, au-dessus du niveau de la mer, est d'environ quatre-vingt verges

 Cook.

Cook.

Nous découvrîmes ailleurs une source d'eau chaude ; on y plongea la boule du thermomètre, & le mercure s'éleva à 191 degrés dans l'espace de cinq minutes. Nous ôtâmes ensuite le sable & les pierres à travers lesquelles l'eau coulait doucement dans la mer, nous y replaçâmes l'instrument, de manière qu'il enfonçait au-dessus de la boule ; alors il monta de rechef à 191 degrés, & il y resta pendant plus de dix minutes. Nous jetâmes dans la source quelques poissons à coquilles, ils furent cuits en deux ou trois minutes ; une pièce d'argent, qui y avait resté plus d'une demi-heure, en sortit brillante, & sans être ternie ; le sel de tartre ne produisit sur l'eau aucun effet visible ; mais, comme elle était un peu astringente par le goût, nous en remplîmes une bouteille, & nous la fermâmes avec soin, pour en faire des expériences plus exactes à mon retour. Nous vîmes beaucoup de petits poissons, seulement de deux pouces de long, qui sautilaient autour des rochers mouillés, comme des lézards, auxquels ils ressembloient : leurs nageoires pectorales faisaient l'office des pieds, leurs yeux étaient placés près du sommet de la tête, comme pour les mettre en garde contre leurs ennemis, quand ils sont hors de l'eau : ces petits animaux amphibies étaient si agiles, que nous avons peine à les attraper ; ils faisaient

aînement
appartien
taine Co
qua la r
de poisso
Nous les
couverte
tombés d
Le Cap
demain, e
à la marée
veille ayan
approché à
plongea le
pouvait av
nous y ple
plein air,
argent ne s
une minute
conclûmes
chaleur rela
se confirma
nouvelle sou
au Sud. Là,
laire, form
à l'Ouest,
faterras, l'e
travers un fa

aifément des fauts d'une verge de long, ils appartiennent au genre des *Blennies*. Le Capitaine Cook, dans son premier Voyage, remarqua la même espèce, ou une espèce semblable de poisson sur la côte de la Nouvelle-Hollande. Nous les vîmes une fois acharnés à détruire une couvée de petits crillons, qui semblaient être tombés d'une crevasse du rocher.

 Cook.

Le Capitaine Cook vint de nouveau, le lendemain, examiner avec nous les sources chaudes à la marée basse, parce que les expériences de la veille ayant été faites durant le flot, qui s'était approché à deux ou trois pieds de celle où l'on plongea le thermomètre, nous jugeâmes que cela pouvait avoir contribué à refroidir l'eau : alors nous y plongâmes le thermomètre, qui, en plein air, se tenait à 78 degrés, & le vif-argent ne s'éleva plus qu'à 187, après avoir été une minute & demie dans l'eau chaude : nous en conclûmes que d'autres causes influèrent sur la chaleur relative de ces sources ; cette opinion se confirma de plus en plus, en examinant une nouvelle source, qui jaillissait sur la grande greve au Sud. Là, au pied d'un rocher perpendiculaire, formant une partie de la montagne à l'Ouest, sur laquelle sont situées les solfaterras, l'eau chaude sort en bouillonnant à travers un sable noir, & court dans la mer.

Cook.

Dès que le thermomètre eut resté une minute dans cette source, il s'éleva à 202 degrés un deuxième (ce qui est presque le degré de l'eau bouillante), & il se tint plusieurs minutes à ce point. Il paroît que le volcan échauffe ces sources, & qu'elles roulent leurs ondes sous terre, jusqu'à ce qu'elles trouvent une issue. Il y a apparence que le feu de cette montagne n'est pas toujours également violent, & qu'il diminue peu-à-peu dans les intervalles entre les éruptions : les différentes parties peuvent avoir aussi différens degrés de chaleur, & les sources diverses, en traversant un espace plus long ou plus court, doivent perdre plus ou moins de leur chaleur primitive. Les solfaterras qui sont sur la colline, directement au-dessus de ces sources, ont, suivant moi, des liaisons avec ces sources, & la vapeur qui en sort, à travers les crevasses souterraines, est peut-être une portion de la même eau, qui monte avant que la fraîcheur du terrain, sur lequel elle est portée, puisse en former un fluide.

Comme nous n'attendions plus qu'un vent favorable pour partir, nous cherchâmes à bien employer le reste du temps. Un parti nombreux descendit à terre ; mais chacun se sépara & alla de son côté. Je rencontraï beaucoup d'Indiens qui se rendaient au rivage ; ils sortirent tous du sentier pour me faire place, quoique je fusse sans

Compagnon

Compagnon
fenfer. J
colline p
que nous
cages très-
& je n'app
tions, qui
line. Je vis
arbres, ou
qui leur t
ignames, &
en travaill
ton que les
La perspecti
celle de Tai
c'est que tout
table autour
ticules & des
de culture ; a
escarpées & fa
milieu de la pla
de largeur. La
ont d'ignamie
annes à sucre
mettent à l'œil
terrain. Des
es espaces sol
es-pittoresques
Tome X 2

Compagnon, & aucun d'eux n'entreprit de m'offenser. Je fis seul plusieurs milles au haut de la colline plate, ou dans la vallée, vers un canton que nous n'avions pas encore examiné. Des bocages très-épais cachaient le chemin que je suivis, & je n'apercevais que par intervalles les plantations, qui couvraient toute la croupe de la colline. Je vis les Naturels couper, ou émonder des arbres, ou creuser la terre avec une branche qui leur tenait lieu de bêche, ou planter des ignames, &c. : j'entendis aussi un homme qui, en travaillant, chantait à-peu-près sur le même ton que les Chanteurs dont on a parlé plus haut. La perspective dont je jouissais, approchait de celle de Taïti ; elle avait même un avantage, c'est que tout le pays, à une distance considérable autour de moi, présentait de petites monticules & des vallées spacieuses, toutes capables de culture ; au-lieu qu'à Taïti des montagnes escarpées & sauvages s'élevaient tout-à-coup du milieu de la plaine, qui n'a nulle part deux milles de largeur. La plupart des plantations de Tanna sont d'ignamiers, de bananiers, d'eddoes & de cannes à sucre, qui, étant tous fort bas ; permettent à l'œil d'embrasser une grande étendue de terrain. Des arbres touffus occupent çà & là des espaces solitaires, & produisent des scènes très-pittoresques. Le sommet de la colline plate,

Cook,

qui borde une partie de l'horizon, paraît festonnée de petits bosquets, où les palmiers élèvent leurs têtes par dessus les autres arbres.

Ceux qui savent jouir des beautés de la Nature, concevront le plaisir qu'on goûte à la vue de chaque petit objet, minutieux en lui-même, mais important au moment où le cœur s'épanouit, & qu'une espèce d'extase transporte les sens. On contemple alors, avec ravissement, la face sombre des terres préparées pour la culture, la verdure uniforme des prairies, les teintes différentes & la variété infinie des feuillages. Un pareil spectacle, dans toute sa perfection, était ici étalé à mes regards. Quelques arbres réfléchissaient mille rayons ondoyans, tandis que d'autres formaient de grandes masses d'ombrages en contraste avec les flots de lumière, qui couvraient tout le reste. Les nombreux tourbillons de fumée, qui jaillissaient de chaque bocage, offraient l'idée de la vie domestique : mes pensées se portèrent naturellement sur l'amitié & le bonheur de ce Peuple, en considérant ces vastes champs de plantains, qui m'environnaient de toutes parts, & qui, par leurs fruits, me paraissaient avoir été choisis, avec raison, pour les emblèmes de la richesse & de la paix. Le paysage, à l'Ouest, n'était pas moins admirable que celui dont je viens de parler. La plaine y était entourée d'un grand nombre de

collines
plantées
de haies
à celle
vient
scène
que le
leurs
sérieuse
& couvraient
branches
oiseaux
gayaient
la fraîcheur
à l'agrément
par cette
illusions,
représentant
vue favorable
zaine de
avait accueilli
s'était préparé
espèce d'horizon
notre monde
inquiète. On
rence, n'a
bons, aux
tables que

collines fertiles, revêtues de bois entremêlés de plantations, & parderrière, s'élevait une chaîne de hautes montagnes, qui ne sont pas inférieures à celles des Isles de la Société, quoiqu'elles semblent être d'une pente plus aisée. J'examinai cette scène champêtre du milieu d'un groupe d'arbres, que les lisérons & les plantes enlaçaient de leurs fleurs odorantes. La richesse du sol est prodigieuse ; car des palmiers, déracinés par les vents & couchés à terre, avaient poussé de nouveaux branchages. Du milieu du feuillage, différens oiseaux, ornés des plus belles couleurs, m'égayaient par leurs chants. La sérénité de l'air & la fraîcheur de la brise, contribuèrent d'ailleurs à l'agrément de ma situation. Mon esprit, entraîné par cette suite d'idées douces, se livrait à des illusions, qui augmentaient mon plaisir, en me représentant le genre-humain sous un point de vue favorable. Nous venions de passer une quinzaine de jours au milieu d'un Peuple qui nous avait accueilli avec beaucoup de défiance, & qui s'était préparé à repousser courageusement toute espèce d'hostilité : l'honnêteté de notre conduite, notre modération, avaient dissipé leur frayeur inquiète. Ces Insulaires qui, suivant toute apparence, n'avaient jamais connu d'hommes aussi bons, aussi paisibles, & pourtant aussi redoutables que nous, qui étaient accoutumés à voir,

Cook.

Cook.

dans chaque Étranger, un ennemi lâche & perfide, conçurent alors des sentimens plus nobles de notre espèce. Ils partagerent, avec nous, des productions qu'ils ne craignaient plus qu'on leur enlevât par force ; ils nous permirent de visiter leurs charmantes retraites, & nous fûmes témoins de leur félicité domestique. Bientôt ils commencèrent à aimer notre conversation, & ils conçurent de l'amitié pour nous. Je tombai ensuite dans des rêveries sur la prééminence des Sociétés civilisées ; un bruit, qui frappa mes oreilles dans le lointain, m'en fit sortir ; je me retournai, & j'aperçus le Docteur Sparrman : je lui montrai le spectacle qui me causait tant de joie, & je lui communiquai mes idées. Nous partîmes ensuite pour nous rendre à bord, parce que l'heure de midi approchait. Le premier Naturel que nous rencontrâmes, s'enfuit & se cacha dans un buisson : nous surprîmes ensuite, à l'entrée d'une plantation, une femme qui n'avait pas eu le temps de s'échapper ; elle nous offrit, d'une main tremblante & avec une extrême frayeur, un panier rempli d'yamboos. L'effet de ces deux rencontres nous étonna. D'autres Naturels, qui se tenaient derrière les buissons, remuaient leurs mains vers la greve, & nous firent signe de nous y rendre. Enfin, en sortant du bois, nous vîmes deux Indiens assis sur l'herbe, & tenant un de leurs

Comp
montr
ils dir
tué (a
On n
tre, &
mir. Le
delà des
probable
ne conna
étions ar
Marine le
les Comp
à ce trait
taient : le
dans son p
prépara à
bornes, un
était le ma
sentinelle l
soldat aussi
qui se trou
Nous fûm
& moi, de la
avait laissé

(a) Ils expr
frappante par

Compatriotes mort entre leurs bras. Ils nous montrèrent une blessure qu'il avait au côté; & ils dirent, avec des regards touchans : *Il est tué (a)*.

Cook.

On nous raconta alors les détails de ce meurtre, & nous ne pûmes nous empêcher d'en gémir. Le Naturel, qui avait voulu s'avancer au-delà des limites que gardait la sentinelle, n'était probablement jamais venu sur cette grève; il ne connaissait point les défenses que nous nous étions arrogées le droit de faire: le Soldat de Marine le repoussa durement parmi le reste de ses Compatriotes, qui étaient déjà accoutumés à ce traitement injurieux, & qui s'y soumettaient: le nouveau venu refusa d'être dominé, dans son propre pays, par un Etranger, & il se prépara à passer, une seconde fois, ces fatales bornes, uniquement peut-être pour montrer qu'il était le maître de marcher où il lui plaisait. La sentinelle l'ayant repoussé, il tendit son arc, le soldat aussi-tôt lâcha son fusil, & tua un Indien qui se trouvait à côté du prétendu coupable.

Nous fûmes étonnés, le Docteur Sparrman & moi, de la modération des Insulaires, qui nous avaient laissé passer sans nous attaquer, lorsqu'ils

(a) Ils exprimerent cela d'une manière encore plus frappante par un mot de leur langue *Markom*.

Cook.

pouvaient aisément venger sur nous l'assassinat d'un de leurs Compatriotes. Nous nous rendîmes à bord, avec le Capitaine Cook, fort en peine de mon Pere, qui était toujours dans les bois, suivi d'un seul Matelot : nous eûmes cependant le plaisir de le voir, un quart d'heure après, sain & sauf au milieu des Soldats de Marine qu'on avait laissés à terre pour garder nos futailles. Une chaloupe alla tout de suite le chercher : il avait été aussi bien traité des Naturels que nous.

Ainsi une action détestable détruisit toutes les chimères de mon imagination. Les Naturels, au lieu d'avoir meilleure opinion de nous que des autres étrangers, avaient droit de nous abhorrer davantage, puisque nous venions les exterminer sous le masque spécieux de l'amitié : quelques personnes de l'équipage regrettaient qu'au lieu d'expier les différens actes de violence que nous avons commis sur presque chaque Isle, durant le Voyage, nous nous y fussions au contraire rendus coupables de la plus grande cruauté. Le Capitaine Cook avait résolu de punir, très-rigoureusement, le Soldat de Marine, pour avoir transgressé ses ordres positifs ; mais l'Officier, qui commandait à terre, déclara que, sans avoir donné ces ordres particuliers à la Sentinelle, il lui en avait enjoint d'autres, suivant lesquels la moindre menace, de la part des Naturels, devaient être punie

de mo
des fers
sur la v
Les
les noix
pêche,
la figue
n'est pas
ne fais pa
muscade,
à pain, le
pas si ab
cannes à
plus grand
Une de c
Les coch
ne vîmes p
seuls anima
Les oiseaux
près, si no
mais on y
plumage,
Les arbres
terre, font
dans aucun
le temps d'
Parmi les
un grand no

de mort sur-le-champ. Le Soldat sortit donc des fers, & le droit que s'approprioit l'Officier, sur la vie des Insulaires, passa pour incontestable.

Cook.

Les productions de l'Isle sont le fruit à pain, les noix de cocos, un fruit ressemblant à la pêche, qu'on nomme pavie, l'igname, la patate, la figue sauvage, un fruit pareil à l'orange, qui n'est pas mangeable, & quelques autres dont je ne fais pas le nom. Je ne puis douter que la noix muscade, dont j'ai parlé, n'y croisse. Les fruits à pain, les noix de cocos, & les bananes n'y sont pas si abondans ni si bons qu'à Taïti; mais les cannes à sucre & les ignames s'y trouvent en plus grande quantité, plus grosses & meilleures. Une de ces ignames pesait cinquante-six livres. Les cochons ne paroissent point rares; nous ne vîmes pas beaucoup de poules; ce sont là les seuls animaux domestiques qu'aient les Habitans. Les oiseaux de terre n'y sont pas, à beaucoup près, si nombreux qu'aux Isles de la Société; mais on y trouve de petits oiseaux du plus joli plumage, & dont l'espèce nous était inconnue. Les arbres & les plantes, qui croissent sur cette terre, sont aussi variés dans leurs espèces, que dans aucune des Isles où nos Botanistes ont eu le temps d'herboriser.

Parmi les plantes dont sont remplis les bois, un grand nombre étaient nouvelles pour nous.

Cook,

& d'autres croissent aux Isles des Indes Orientales. Les terres cultivées en contiennent en outre quarante espèces inconnues aux Isles de la Société & des Amis.

Je crois que ces Insulaires vivent principalement du produit de la terre, & que la mer contribue peu à leur subsistance. Cela vient-il de ce que leur côte n'est pas poissonneuse, ou de la maladresse de leurs pêcheurs? Je n'ai vu dans l'Isle aucune espèce de filet, ni aucun Habitant pêcher ailleurs que sur les récifs, ou le long du rivage du Port, où ils épiaient le poisson qui passait à leur portée pour le darder; &, à cet exercice, ils montrent de la dextérité. Ils admiraient les pêches que nous faisons avec la seine.

Les coquillages sont rares sur la côte. Les Habitans vont en chercher sur les autres Isles, & ils mettent quelque prix aux grandes nacres de perle. Le poisson y paraît abondant & varié. Nous prîmes à la seine & à l'hameçon des mulets (*mullus*), des brochets du Brésil, des dauphins, des perroquets de mer, des raies, des raies sans dents, des anges, des goulus, des suceurs, & plusieurs espèces de maquereaux, & des *mugils*.

Dans les commencemens, nous pensions que les Naturels de cette Isle, ainsi que ceux d'Erromango, étaient un mélange des Habitans des Isles des Amis & de Mallicolo; mais, en les ob-

servant pl
vaincus qu
les uns, m
cheveux,
de Mallico
& bruns d
Nous en a
à la pointe
autour desq
déliée, jusq
mesure que
de rouler. L'é
plusieurs cor
Ils portent
& épaisse. I
cheveux cour
l'âge de viri
& des femme
les nôtres; m
étaient d'une
fit entendre
cette Isle qu
qu'ils parlent
celle des Habi
probable que
tiré ses Habi
communication av
lignes, les diffé
différentes lang

servant plus particulièrement, nous fûmes convaincus qu'ils n'ont presque aucune affinité, ni avec les uns, ni avec les autres; à l'exception de leur cheveu, qui diffèrent peu de ceux des Indiens de Mallicolo. Ces cheveux, noirs dans les uns, & bruns dans les autres, sont crépus & frisés. Nous en avons remarqué quelques-uns jaunâtres à la pointe. Ils les séparent en petites mèches; autour desquelles ils roulent l'écorce d'une plante défilée, jusqu'à un pouce de l'extrémité; & à mesure que les cheveux croissent, ils continuent de rouler l'écorce autour; ce qui fait l'effet de plusieurs cordelettes.

Ils portent leur barbe courte, elle est forte & épaisse. Les femmes ont généralement des cheveux courts, ainsi que les jeunes gens; jusqu'à l'âge de virilité. Nous avons vu des hommes & des femmes, qui avaient des cheveux comme les nôtres; mais on s'appercevait aisément qu'ils étaient d'une autre race; & je crois qu'on nous fit entendre qu'ils venaient d'Erronam. C'est à cette Ile qu'appartient une des deux langues qu'ils parlent; & qui est presque la même que celle des Habitans des Isles des Amis. Il est très-probable que c'est de ces Isles qu'Erronam a tiré ses Habitans; & que, par une longue communication avec Tanna & les autres terres voisines, les différentes Nations ont appris leurs différentes langues.

Cook.

Celles que parlent les habitans de Tanna, ceux d'Erromango & d'Anatom, leur est particulière. Elle diffère de celles de toutes les autres Îles, & n'a aucune affinité avec celle de Mallicolo; de sorte qu'il paraît que le Peuple de ces trois Îles, est une Nation absolument distincte. Mallicolo, Apée, &c. sont des noms qui leur étaient inconnus; ils n'avaient même jamais entendu parler de l'Île Sandwich, qui est bien moins éloignée. Je me donnai assez de peine pour savoir jusqu'où s'étendaient leurs connoissances géographiques, & je trouvai qu'elles ne passaient pas les bornes de leur horizon.

Ces Insulaires sont d'une médiocre stature, minces de taille; il en est beaucoup de petits; on en voit peu de gros ou de robustes; ils ont un air agréable; mais on remarque rarement à Tanna ces beaux traits, si communs parmi les Insulaires des Îles de la Société, des Amis & des Marquises. Je n'ai pas trouvé un seul homme corpulent; ils sont tous pleins de vivacité & de feu, ils ont le nez large, les yeux pleins & doux. La physionomie de la plupart est ouverte, mâle & honnête; quelques-uns cependant l'ont mauvaise. Ils sont, comme les Peuples des Tropiques, agiles & dispos; ils excellent à manier leurs armes, & montrent de l'aversion pour le travail; jamais ils ne voulurent nous aider, et

quelque on
autres Îles,
pour l'oisiv
indigne do
propremen
marcher un
sur le dos
tandis qu'un
ne tenait à
Nous avons
la plage;
d'hommes
femmes, ch
rien n'est plu
portant des
Je ne dira
sont belles;
pour les hab
l'usage qu'ils
corde autou
pailles, qui
Les deux sex
mais non pas
des Nègres;
sont naturel
visage avec
aussi d'un far
brunâtre, ou

quelque ouvrage que ce fût, & les habitans des autres Isles s'en faisaient un plaisir : leur penchant pour l'oïveté se manifeste sur-tout par la maniere indigne dont ils traitent les femmes, qui ne sont proprement que des bêtes de somme. J'en ai vu marcher une ayant un gros paquet & un enfant sur le dos, & un autre paquet sous le bras, tandis qu'un jeune homme, qui allait devant elle, ne tenait à la main qu'une massue ou une lance. Nous avons fréquemment observé, le long de la plage ; sous l'escorte d'un certain nombre d'hommes armés, de petits troupeaux de femmes, chargées de fruits & de racines ; mais rien n'est plus rare que de rencontrer des hommes portant des fardeaux.

Je ne dirai pas que les femmes de cette contrée sont belles ; mais je pense qu'elles sont assez jolies pour les habitans, & qu'elles le sont trop pour l'usage qu'ils en font ; elles ne portent qu'une corde autour des reins, & quelques brins de pailles, qui y sont attachés devant & derrière. Les deux sexes sont d'une couleur très-bronzée, mais non pas noire ; ils n'ont même aucun trait des Nègres ; ils paraissent plus bruns qu'ils ne le sont naturellement, parce qu'ils se peignent le visage avec un fard noir de plomb ; ils usent aussi d'un fard rouge, & d'une troisième sorte brunâtre, ou d'une couleur entre le rouge & le

Cook. noir. Ils se mettent de larges couches de tous ces fards, non-seulement sur le visage, mais encore sur le cou, les épaules & la poitrine. Pour mettre ces peintures, ils se servent d'huile de noix de cocos, ils se font des barres obliques de deux ou trois pouces de large; ils emploient rarement la couleur blanche; mais ils couvrent quelquefois une moitié du visage de rouge, & l'autre moitié de noir.

Les hommes n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture & une pagne, qu'ils placent d'une manière aussi indécente que les habitans de Mallicolo. Les femmes s'enveloppent aussi d'une pièce d'étoffe qui les couvre de la ceinture aux genoux, en forme de jupe, & cette étoffe est de fibres de bananiers. Les enfans prennent ces feuilles à l'âge de six ans. M. Forster ajoute: je ne puis m'empêcher de répéter encore ici qu'ils ne se servent pas de cette couverture, par des motifs de décence; elle produit même un effet si contraire, que chaque Insulaire de Tanna ou de Mallicolo, ressemble à cette Divinité fameuse, qui protégeait les vergers & les jardins des Anciens.

Une espèce de pierre argilleuse, mêlée avec des morceaux de pierre de craie, forme la plupart des rochers, que nous examinâmes. Elle est communément d'une couleur brune ou jaunâtre, & elle se trouve en couches presque horizontales

D
d'environ (...)
droits, nous
composée d
volcan, mêl
que des min
substance est
natives avec
volcanique,
sol le meille
dit, tous les v
volcan, qui b
beaucoup ses
ions peut-être
cette partie, t
empêché const
trouvé le soufr
ouvre les solf
queuses: cette
tre imprégnée
aussi remarqué
puges, & les
urs narines d
ous y avons
res; mais, co
ochés du volc
grande quant
Telles furent
globe que nou

d'environ six pouces d'épaisseur. En plusieurs endroits, nous observâmes une pierre noire, tendre, composée des cendres & des choërls vomis par le volcan, mêlée d'argille ou d'une sorte de tripoly, que des mineurs appellent pierre pourrie. Cette substance est placée quelquefois en couches alternatives avec la pierre noire. Le même sable volcanique, mêlé au terreau végétal, forme le sol le meilleur de l'Isle, où, comme je l'ai déjà dit, tous les végétaux croissent en abondance. Le volcan, qui brûle sur l'Isle, change, sans doute, beaucoup ses productions minérales, & nous aurions peut-être fait des observations nouvelles en cette partie, si les Naturels ne nous avaient pas empêché constamment de l'examiner. Nous avons trouvé le soufre natif dans la terre blanche, qui couvre les solfaterras d'où s'élevent les vapeurs aqueuses : cette terre est très-alumineuse, & peut-être imprégnée de particules de sel. Nous avons aussi remarqué, près de ces endroits, des bois rouges, & les Naturels ornent les cartilages de leurs narines d'une pierre blanche seleniteuse. Nous y avons vu des échantillons de grosses pierres ; mais, comme nous ne sommes jamais approchés du volcan, nous n'en avons pas trouvé une grande quantité. Telles furent nos découvertes dans ce point du globe que nous avons désignée sous le nom de

Cook.

Nouvelles-Hébrides. Ce groupe d'Isles, que nous avons examiné rapidement, en 46 jours, semble mériter l'attention des Navigateurs à venir, surtout de ceux qu'on enverra faire des découvertes dans les différentes parties des Sciences: on ne prétend pas dire qu'ils y trouveront l'argent & les perles dont Quiros était obligé de parler, pour engager une Cour intéressée & avare à favoriser ses grandes & nobles entreprises. Ces petits mensonges ne sont pas nécessaires, depuis que plusieurs Monarques de l'Europe ont appris au genre-humain qu'ils peuvent ordonner des expéditions, uniquement afin de hâter les progrès des connaissances humaines. On a reconnu que les sommes prodiguées par leurs Prédécesseurs, à de vils Courtisans, suffisaient pour produire une révolution nouvelle & importante dans l'état des Sciences, qui, avec peu de dépense, peuvent triompher des obstacles sans nombre que les opposent l'ignorance, l'envie & la superstition. Les productions naturelles des nouvelles Hébrides, sans parler des richesses artificielles, sont dignes seules de l'attention des Voyageurs.

Au lever du Soleil, le premier de Septembre 1774, après avoir couru la nuit au Sud-Ouest nous perdîmes toute terre de vue. Le vent continuant de régner dans la partie du Sud-Est nous poursuivîmes notre route au Sud-Ouest.

Nou
à t.ave.
largeur
que ; &
pa. un
M. Cook
droit sur
sans dout
qui leur
de suppor
ment, apr
couverimes
teur Euro
changea en
notre séjou
On appe
nomma le C
la découvrit
tinctement
lequel on en
terre. Je vo
non-seuleme
encore pour
du Soleil, q
dessein, je fi
chargeai deux
mal ; sur ces en
gues à la voil

les, que nous
 jours, semble
 à venir, sur-
 es découvertes
 ences: on ne
 nt l'argent &
 gé de parler,
 e avare à favo-
 ses. Ces petits
 s, depuis que
 ont appris au
 inner des expé-
 es progrès de
 connu que le
 écesseurs, à d
 oduire une re-
 dans l'état de
 ense, peuv
 mbre que les
 la superstition
 uvelles Hébr
 tificielles, so
 oyageurs.
 de Septemb
 au Sud-Oue
 Le vent co
 e du Sud-E
 Sud-Ouest.

DES VOYAGES:

351

Nous nous préparions, continue M. Forster, à traverser la mer du Sud dans sa plus grande largeur, du côté de l'extrémité de l'Amérique; &, quoique l'usage des viandes salées, par un climat chaud, eût fort affoibli l'équipage; M. Cook ne se proposait de toucher à aucun endroit sur sa route. L'exécution de ce projet aurait sans doute été funeste à quelques-uns de ceux à qui leur mauvaise constitution ne permettait pas de supporter une pareille abstinence. Heureusement, après trois jours de navigation, nous découvrimus une grande terre, où aucun Navigateur Européen n'avait encore abordé; ce qui changea en entier le plan formé pour le reste de notre séjour dans les mers du Sud.

Cook,

On aperçut d'abord une terre que M. Cook nomma le Cap Colnett, nom du volontaire qui la découvrit le premier. Ensuite on vit plus distinctement une longue côte & un canal dans lequel on crut pouvoir entrer afin d'accoster la terre. Je voulais y attérir, nous dit M. Cook, non-seulement pour la reconnaître, mais plus encore pour avoir occasion d'y observer une éclipse du Soleil, qui devait bientôt arriver. Dans ce dessein, je fis mettre le vaisseau en panne, & je chargeai deux bateaux armés d'aller sonder le canal; sur ces entrefaites, dix à douze grandes pirogues à la voile n'étaient qu'à une petite distance

Nouvelle-
Calédonie.

Cook,

de nous. Toute la matinée, nous les avions vus partir de différens endroits du rivage : quelques-unes s'étaient arrêtées près des récifs, où nous supposâmes qu'elles s'occupaient à la pêche. Aussitôt qu'elles furent rassemblées, elles s'avancèrent toutes à-la fois sur le vaisseau, & elles en étaient assez près, quand nous mêmes de hors nos bateaux, qui probablement les alarmerent ; car, sans s'arrêter, elles ramerent sur les récifs, & nos bateaux les suivirent. Nous reconnûmes alors que ce que nous avions pris pour des ouvertures dans la côte, n'était qu'une terre basse, sans interruption. On peut en excepter l'extrémité occidentale qui formait une Île, connue sous le nom de *Balabéa*, ainsi que nous l'apprîmes après.

Les bateaux nous ayant fait le signal pour le passage, & l'un d'eux s'étant placé près de la pointe & au vent du récif, nous entrâmes dans le canal ; sur notre route, nous prîmes à bord l'autre bateau. L'Officier, qui le commandait, m'informa que la mer où nous devions passer, avait seize & quatorze brasses d'eau, fond de sable fin, & qu'il avait abordé deux pirogues, dont les Indiens s'étaient montrés obligeans & civils ; ils lui offrirent quelques poissons, & en échange, il leur présenta des médailles, &c. Dans une des pirogues, était un jeune-homme fort & robuste, que nous prîmes pour un Chef ; les

camarades

camarade

A peine
environne
avaient sur
dont la pl
pas d'abo
nous leur
allez pour
descendion
attachaient
gâtés, que
était déjà ar
formant, en
Indiens hafa
les autres
s'affirrent à t
bœuf & por
rent pas la c
tent des ign
qu'ils nomm
d'Oofée, ain
des Îles, à l'e
tes les Nation
tées, ces Ind
couvrent-ils le
paigne, telle q
curieux d'exam
leur causait u

Tome X

camarades lui donnaient tout ce qu'ils recevaient.

A peine eut-on placé l'ancre, que nous fûmes environnés d'une foule d'Indiens, qui nous avaient suivi, dans seize ou dix-huit pirogues, & dont la plupart étaient sans armes. Ils n'osèrent pas d'abord accoster le vaisseau; mais bientôt nous leur inspirâmes la confiance de s'approcher assez pour recevoir des présens. Nous les leur descendions au bout d'une corde, à laquelle ils attachaient, en échange, des poissons, tellement gâtés, que l'odeur en était insupportable; ce qui était déjà arrivé dans la matinée. Ces échanges formant, entre nous, une sorte de liaison, deux Indiens hasardèrent de monter à bord, & bientôt les autres remplirent le vaisseau. Quelques-uns s'affirèrent à table avec nous. La soupe de pois, le bœuf & porc salés, étaient des mets qu'ils n'eurent pas la curiosité de goûter; mais ils mangèrent des ignames que nous avions encore, & qu'ils nommèrent Oobée. Ce nom differe peu d'Oofée, ainsi qu'on les appelle dans la plupart des Isles, à l'exception de Mallicolo: comme toutes les Nations que nous avons récemment visitées, ces Indiens sont presque nus; à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'une espèce de pagne, telle qu'on en porte à Mallicolo. Ils furent curieux d'examiner tous les coins du vaisseau, qui leur causait une extrême surprise. Les chèvres,

Cook.

Cook.

les cochons, les chiens & les chats leur étaient si inconnus, qu'ils n'avaient pas même de terme pour les nommer. Ils paraissaient faire un grand cas des clous & des pièces d'étoffe, parmi lesquelles les rouges étaient les plus estimées.

Après le dîné, nous allâmes à terre avec deux bateaux armés. Un de ces Insulaires, qui s'était attaché à moi de son propre mouvement, nous accompagnait. Nous débarquâmes sur une plage sablonneuse, en présence d'un grand nombre d'Habitans, qui s'étaient rassemblés pour nous voir; aussi nous reçurent-ils avec des démonstrations de joie, & cette surprise naturelle à un Peuple qui voit des hommes & des objets dont il n'a pas encore d'idées. Je fis des dons aux Insulaires, que me présenta mon nouvel Ami, & qui étaient, ou des vieillards, ou des gens de considération; mais il ne marqua aucun égard pour quelques femmes placées derrière la foule, & il me retint la main, lorsque je voulus leur donner des grains de rassade ou des médailles. Nous retrouvâmes ici le même Chef qu'on avait vu le matin dans une des pirogues. Il se nommait Téobooma, comme nous l'apprîmes alors; nous ne fûmes pas à terre dix minutes, qu'il fit faire silence. Tout le Peuple lui ayant donné cette marque d'obéissance, il prononça un petit discours. A peine eut-il fini, qu'un autre Chef imposa silence

D
à son tour,
gues étaient
chacune des
daient par d
de murmure
ment; peut-ê
auxquelles on
sible de devi
nous étant ad
lement rien
e temps que
euple, & je
e la défiance.
Nous nous n
s mieux exan
s d'une e
s & les bras P
solumment nus,
étaient autour
our de leur
orce de figu
our de la cein
rite à peine le
pas plus de v
aux yeux des
nête que déce
ainsi que les
o, était une fig

à son tour, & parla une seconde fois. Ces harangues étaient composées de courtes sentences, à chacune desquelles deux ou trois vieillards, répondaient par des branlemens de tête, & une espèce de murmure, sans doute en signe d'applaudissement; peut-être aussi qu'il proposait des questions auxquelles on lui répondait. Il nous était impossible de deviner le sens de ces harangues, qui, nous étant adressées, ne contenaient vraisemblablement rien que de favorable pour nous. Tout le temps que ces Chefs parlerent, j'observai le peuple, & je ne vis rien qui dût nous inspirer de la défiance.

Nous nous mêlâmes ensuite dans la foule pour mieux examiner; plusieurs, qui paraissaient affectés d'une espèce de lèpre, avaient les jambes & les bras prodigieusement gros: ils étaient absolument nus, si on en excepte un cordon qu'ils portaient autour de leur ceinture, & un second autour de leur cou. Le petit morceau d'étoffe de corce de figuier, qu'ils replient quelquefois autour de la ceinture, ou qu'ils laissent flotter, n'annonce à peine le nom d'une couverture; il ne sert pas plus de voile que celui des Mallicolois; aux yeux des Européens, il était plutôt malpropre que décent. Chaque Habitant de cette île, ainsi que les Naturels de Tanna & de Mallicolo, était une figure ambulante du Dieu Priape.

Cook.

Les idées de modestie sont différentes dans chaque pays, & changent aux différentes époques de la civilisation. Lorsque tous les hommes vont nus, comme à la Nouvelle-Hollande, où par pudeur on ne porte pas le moindre vêtement, on se regarde avec autant de simplicité que si on était vêtu. Les habits à la mode, & les armures du quinzième & seizième siècles, dans toutes les Cours d'Europe, passeraient à présent pour fort indécentes. Qui osera dire qu'il y avait alors moins de modestie qu'aujourd'hui ?

Cette même pièce d'étoffe que les Habitans de la Nouvelle-Calédonie contournent d'une manière si indécente, est souvent d'une telle longueur, qu'ils en attachent l'extrémité à la corde qui est autour de leur col: plusieurs portaient cette corde de petits grains d'une pierre néphritique d'un verd-pâle, qui est de la même espèce que celle de Tanna, & presque semblable à celle de la Nouvelle-Zélande; quelques-uns avaient sur leur tête des chapeaux cylindriques noirs, d'une natte très-grossière, entièrement ouverts aux deux extrémités, & de la forme d'un bonnet de Hunsard: ceux des Chefs étaient ornés de petites plumes rouges; de longues plumes noires de corne en décoraient la pointe. A leurs oreilles, dont l'extrémité est étendue jusqu'à une longueur prodigieuse, & dont tout le cartilage est coupé

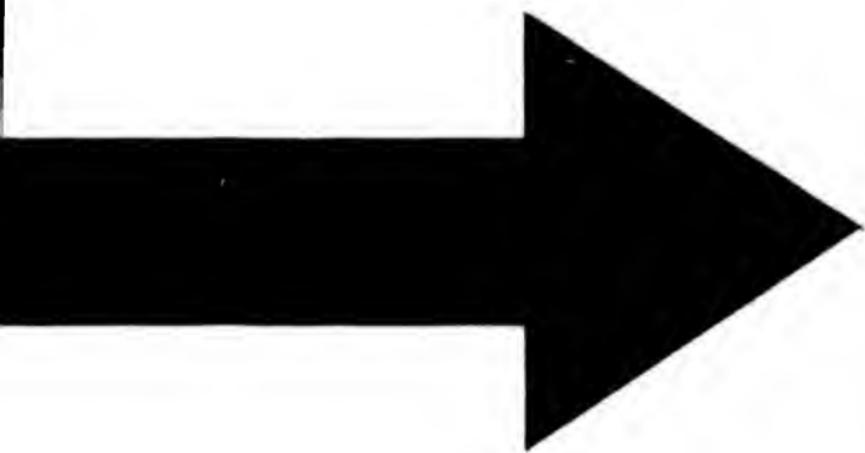
deux, c
une' gra
tue, ain
mettent
cannes à
bien pro
d'un châ
noirs & si
laineux.

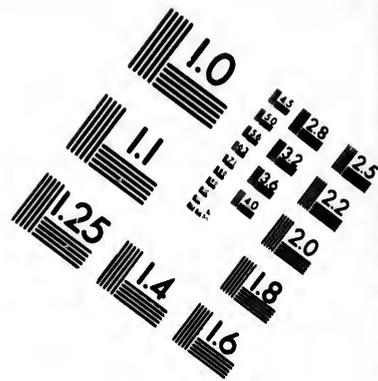
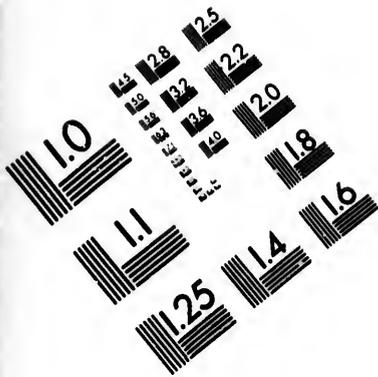
Dès qu
avions be
l'Est, & d
nous condu
Nous rang
viron deux
tout couver
travers ces
une riviere
Village, au
quâmes, &
douce. Le f
de culture,
niers, d'igna
de petits can
cipal ruisseau
gne. Du mil
vaient des co
paraissaient p

deux, comme à l'Isle de Pâque, ils suspendent une grande quantité d'anneaux d'écaille de tortue, ainsi que les Insulaires de Tanna, ou ils mettent, dans le trou, un rouleau de feuilles de cannes à sucre. Ils sont d'une grande stature, & bien proportionnés, d'une figure intéressante, & d'un châtain foncé; ils ont la barbe & les cheveux noirs & si frisés, que plusieurs individus paraissent laineux.

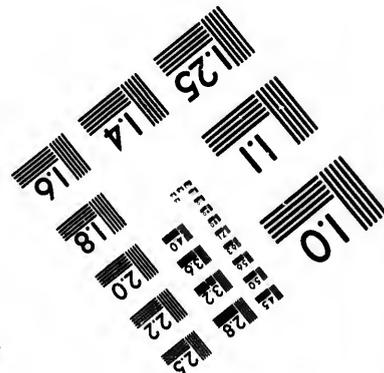
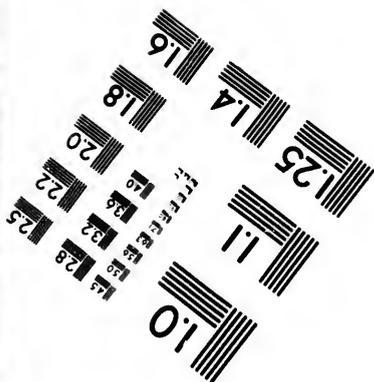
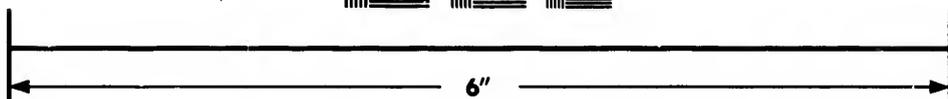
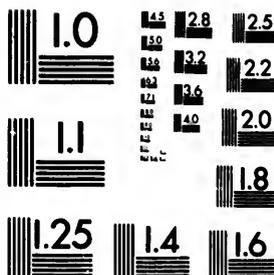
Dès que je leur eus fait entendre que nous avions besoin d'eau, les uns nous montrèrent l'Est, & d'autres l'Ouest. Mon Ami entreprit de nous conduire, & s'embarqua avec nous à ce sujet. Nous rangeâmes la côte vers l'Est, l'espace d'environ deux milles; & nous la vîmes presque partout couverte de mangliers. Nous entrâmes, à travers ces arbres, dans une crique étroite, ou une rivière, nous porta au pied d'un petit Village, au-dessus des mangliers; là, nous débarquâmes, & l'on nous montra une source d'eau douce. Le sol des environs était en très-bon état de culture, planté de cannes à sucre, de bananiers, d'ignames & d'autres racines, & arrosé par de petits canaux conduits avec art depuis le principal ruisseau, qui avait sa source dans la montagne. Du milieu de ces belles plantations, s'élevaient des cocotiers, dont les rameaux épais ne paraissaient pas fort chargés de fruits. Nous en-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28 25
18 32 22
20
18

01
57

Cook.

tendîmes le chant des coqs, mais nous n'en vîmes aucun. Les Habitans cuisaient alors des racines dans une jarre de six ou huit gallons ; nous ne doutâmes point que ce vase de terre ne fût de leur propre fabrique. Comme nous remontions la crique, M. Forster tira un canard qui volait au-dessus de nous ; ce fut le premier usage que ce Peuple nous vit faire de nos armes. Mon Ami le demanda ; &, quand nous mîmes à terre, il raconta à ses Compatriotes, de quelle maniere cet oiseau avait été tué.

M. Forster répéta la même expérience, afin de leur donner, par ces innocens moyens, une idée de notre puissance. La riviere n'ayant pas plus de douze verges de large, nous débarquâmes sur ses bords, élevés d'environ deux pieds au-dessus de l'eau. Il y avait quelques petites familles : les femmes & les enfans vinrent familièrement autour de nous, sans montrer la moindre marque de défiance ou de mauvaise volonté. Le teint des femmes était en général de la même couleur que celui des hommes : leur stature moyenne ; quelques-unes grandes, leurs formes un peu grossieres, & robustes. A voir leur vêtement qui les défigurait beaucoup, on les croyait accroupies ; c'était un jupon court, ou une frange composée de filemens ou de cordelettes d'environ huit pouces de long, repliées plusieurs fois autour de la ceinture ;

les cor
des autr
autour d
chaume
la cuisse :
mais com
de cette
couleur d
comme les
d'oreilles d
d'autres av
longeaient
jusqu'au ba
fait de la m
& de la So
Le 6, no
taines d'Indi
rogues, & le
chacune des
Bientôt les p
en furent ple
re, m'appor
avaient av
ons. Des fer
mais elles ne v
ni étaient ar
rent ces ar
étouffe, &c. A

s n'en vîmes
des racines
as ; nous ne
e. ne fût de
remontions
d qui volait
r usage que
. Mon Ami
à terre, il
elle maniere

nce, afin de
ns, une idée
t pas plus de
âmes sur ses
au-dessus de
les : les fem-
nt au.tour de
que de dé-
nt des fem-
couleur que
enne ; quel-
u grossieres,
i les défigu-
pies ; c'était
osée de fila-
it pouces de
la ceinture ;

DES VOYAGES.

359

Cook.

les cordelettes étaient placées les unes au-dessus
des autres, en différentes rangées, qui formaient
autour du corps une espèce de couverture de
chaume, qui ne cachait pas plus d'un tiers de
la cuisse : elles étaient quelquefois teintes en noir ;
mais communément les extérieures étaient seules
de cette couleur, tandis que les autres étaient
couleur de paille sale. Ces femmes portaient,
comme les hommes, des coquillages, des pendans
d'oreilles & des morceaux de pierre néphrétique ;
d'autres avaient trois lignes noires, qui se pro-
longeaient longitudinalement de la lèvre inférieure
jusqu'au bas du menton. Ce tatouage avait été
fait de la même maniere qu'aux Isles des Amis
& de la Société.

Le 6, nous eûmes la visite de quelques cen-
taines d'Indiens ; les uns arrivaient dans des pi-
rogues, & les autres à la nage ; ils avaient dans
chacune des feux qui brûlaient sur des pierres.
Bientôt les ponts & toutes les parties du vaisseau
en furent pleins. Mon Ami, qui était du nom-
bre, m'apporta des racines ; mais tous les autres
n'avaient avec eux aucune sorte de provi-
sions. Des femmes accompagnaient les hommes ;
mais elles ne vinrent point à bord. Quelques-uns,
qui étaient armés de massues & de dards, échan-
chèrent ces armes pour des clous, des pièces
de étoffe, &c. Après le déjeuner, j'envoyai deux

Cook.

bateaux armés aux ordres du Lieutenant Pickersgill, pour découvrir une source d'eau douce; car celle que nous avions trouvée, le jour précédent, ne pouvait nous convenir en aucune manière. Dans le même temps, M. Wales & le Lieutenant Clerke allèrent sur la petite Isle faire les préparatifs nécessaires pour observer l'éclipse du Soleil, qui devait arriver l'après-midi. M. Pickersgill revint bientôt à bord pour m'informer qu'il y avait sur la petite Isle un ruisseau d'eau douce, où les bateaux arriveraient très-commodément: aussitôt on mit la chaloupe en mer, pour remplir les futailles, & je me rendis ensuite sur l'Isle, afin d'être un des Observateurs.

L'éclipse commença vers une heure après midi; des nuages ne nous permirent point d'en observer le commencement, & nous perdîmes le premier contact: nous fûmes plus heureux pour la fin.

La latitude de l'Isle, ou du lieu de l'observation, fut de 20 degrés 17 minutes 39 secondes Sud: la longitude par la distance de la Lune & du Soleil, & de la Lune & des étoiles, résultant d'un moyen de 48 suites d'observations, de 164 degrés 41 minutes 21 secondes à l'Est, &, d'après le montre, de 163 degrés 58 minutes.

M. Wales mesura la quantité de l'éclipse avec un quartier de Hadley, méthode qui n'avait jam

été pr
du mi
ce qui
de ce
finies,
Téabo
m'en a
que je
Après
débarqu
qui étai
d'arbriss
une caba
derriere
ensuite u
dont l'ea
vîmes un
pays para
couche le
répandu
le marnen
au contra
morceaux
des herbe
de haut; u
plupart de
les unes de
noirs à la

été pratiquée. Il me semble qu'il répond à l'objet du micrometre avec un grand-degré de certitude; ce qui donne beaucoup plus d'étendue à l'usage de cet instrument précieux. Nos observations finies, nous retournâmes à bord, où était le chef Téabooma, qui quitta le vaisseau, sans que je m'en apperçusse; &, par-là, il perdit le présent que je voulais lui faire.

Après avoir mis à terre, à l'endroit où nous débarquâmes la veille, nous longeâmes la greve qui était sablonneuse, & bornée par un fourré d'arbrisseaux sauvages; nous atteignîmes bientôt une cabane, d'où des plantations se prolongeaient derriere la greve & le bois: nous parcourûmes ensuite un canal qui arrosait les plantations, mais dont l'eau était très-saumâtre. Delà, nous gravîmes une colline qui était près de nous, & où le pays paraissoit changé. La plaine était revêtue d'une couche légère de sol végétal, sur lequel on avait répandu des coquilles & des coraux brisés, pour le marnier, parce qu'il était très-sec. L'éminence au contraire, était un rocher composé de gros morceaux de quartz ou de mica. Il y croissoit des herbes seches, d'environ deux ou trois pieds de haut; mis elles étaient très-clair-sêmes dans la plupart des endroits; &, à quinze ou vingt verges les unes des autres, nous vîmes de grands arbres, noirs à la racine, qui avaient une écorce parfai-

Cook.

Cook.

tement blanche, & des feuilles longues & étroites, comme nos saules. Ils étaient de l'espèce que Linnée appelle *Mela-leuca leucadendra* & Rumphius *arbor alba* : ce dernier Ecrivain dit que les Habitans des Moluques tirent l'huile de *cayputi*, des feuilles qui sont extrêmement odorantes. Il n'y avait pas le moindre arbrisseau sur cette colline, & la vue se portait fort loin, sans être interceptée par les bois. Nous distinguâmes delà une ligne d'arbres & d'arbustes touffus, qui se prolongeaient du bord de la mer vers les montagnes.

Nous gagnâmes bientôt le ruisseau où l'on remplit nos futailles. Les bords étaient garnis de mangliers, au-delà desquels un petit nombre d'autres plantes & arbres occupaient un espace de quinze ou vingt pieds, revêtu d'une couche de terreau végétal, chargé d'humidité, & d'un lit verdâtre de gramen, où l'œil aimait à se reposer, après avoir contemplé un canton brûlé & stérile. Les arbrisseaux & les arbres, qui bordaient la côte, nous offrirent des richesses en Histoire Naturelle. Nous trouvâmes des plantes inconnues, & nous y vîmes une grande variété d'oiseaux de différentes classes, qui, pour la plupart, étaient entièrement nouveaux; mais le caractère des Naturels & leur conduite amicale, à notre égard, nous causa plus de plaisir que tout

le reste
était plu
éparfes.
trois mai
groupe
étaient f
montrait
cheur ag
Cette cha
avantage
continuel
mettaient
Le ramag
un concert
ceux qui a
bitans eux-
pied de ces
quable : de
pouffent de
elles étaient
terre à dix
après avoir
extrémemen
corde d'un
tir. Il paraît
qu'ils font le
servent de f
Ils nous

le reste : le nombre de ceux que nous aperçûmes était plus considérable, & leurs habitations très-éparfées. Nous rencontrions communément deux ou trois maisons, situées près les unes des autres, sous un groupe de figuiers élevés, dont les branches étaient si bien entrelacées, que le firmament se montrait à peine à travers le feuillage : une fraîcheur agréable entourait toujours les cabanes. Cette charmante position leur procurait un autre avantage ; car des milliers d'oiseaux voltigeaient continuellement au sommet des arbres, où ils se mettaient à l'abri des rayons brûlans du Soleil. Le ramage de quelques grimpereaux, produisait un concert charmant, & causait un vif plaisir à tous ceux qui aiment cette musique simple. Les Habitans eux-mêmes s'asseyaient communément au pied de ces arbres, qui ont cette qualité remarquable : de la partie supérieure de la tige, ils poussent de larges racines, aussi rondes que si elles étaient faites au tour : elles s'enfoncent en terre à dix, quinze & vingt pieds de l'arbre, après avoir formé une ligne droite, très-exacte, extrêmement élastique, & aussi tendue que la corde d'un arc, au moment que le trait va partir. Il paraît que c'est de la substance de ces arbres qu'ils font les petits morceaux d'étoffe, qui leur servent de pagnes.

Ils nous apprirent quelques mots de leur

 Cook.

langue, qui n'avait aucun rapport avec celle des autres Isles. Leur caractère était doux & pacifique, mais très-indolent : ils nous accompagnaient rarement dans nos courses. Si nous passions près de leurs huttes, & si nous leur parlions, ils nous répondaient, mais si nous continuions notre route, sans leur adresser la parole, ils ne faisaient pas attention à nous. Les femmes étaient cependant un peu plus curieuses ; elles se cachaient dans des buissons écartés pour nous observer ; mais elles ne consentaient à venir près de nous qu'en présence des hommes.

Ils ne parurent ni fâchés, ni effrayés de ce que nous tuyons des oïseaux à coups de fusil ; au contraire, quand nous approchions de leurs maisons, les jeunes-gens ne manquaient pas de nous en montrer, pour avoir le plaisir de les voir tirer. Il semble qu'ils étaient peu occupés à cette saison de l'année : ils avaient préparé la terre & planté des racines & des bananes, dont ils attendaient la récolte l'été suivant : c'est peut-être pour cela qu'ils étaient moins en état, que dans un autre temps, de vendre leurs provisions ; car d'ailleurs nous avons lieu de croire qu'ils connaissent ces principes d'hospitalité, qui rendent les Insulaires de la mer du Sud si intéressans pour les Navigateurs.

Ce même soir, vers les sept heures, mourut

notre b
En tom
tilles, il

Le 7
guade,
aux ord
Bientôt
autres pe
de la co
nous fim
laire; &
servir de
montagne
Dans la r
qui, pou
forte que
breux. Qu
retournass
aucun égar
quâmes po
voir pourfu
le sommet
quâmes la m
montagnes
Sud-Ouest d
d'autant plu
la largeur d
n'excédait p

notre boucher, homme estimé dans le vaisseau. En tombant, le jour précédent, dans les écoutilles, il s'était blessé mortellement.

Cook.

Le 7, de très-bonne heure, le parti de l'aiguade, & un détachement de Soldats de Marine, aux ordres d'un Officier, furent envoyés à terre. Bientôt après, je m'embarquai avec plusieurs autres personnes, pour prendre une vue générale de la contrée. Dès que nous fûmes sur la côte, nous fîmes comprendre notre dessein aux Insulaires; & deux d'entr'eux s'offrirent pour nous servir de guides. Ils nous conduisirent sur les montagnes, par des chemins assez praticables. Dans la route, nous rencontrâmes des Indiens, qui, pour la plupart, vinrent avec nous; de sorte que notre cortège se trouva enfin très-nombreux. Quelques-uns parurent desirer que nous retournassions sur nos pas; mais nous n'eûmes aucun égard à leurs signes, & nous ne remarquâmes point qu'ils fussent mécontents de nous voir poursuivre notre route. Après avoir atteint le sommet de l'une des montagnes, nous aperçûmes la mer en deux endroits, entre quelques montagnes avancées, à l'opposite, ou au côté Sud-Ouest de la terre. Cette découverte nous était d'autant plus utile, qu'elle nous faisait juger de la largeur de la contrée, qui, dans cette partie, n'excédait pas dix lieues.

Cook.

Parmi ces montagnes avancées , & la chaîne sur laquelle nous étions , est une grande vallée , dans laquelle serpente une rivière. Ses bords sont ornés de diverses plantations , & de quelques villages , dont nous avons rencontré les Habitans sur notre route , & que nous trouvâmes en plus grand nombre au sommet de la chaîne , d'où vraisemblablement ils observaient le vaisseau. La plaine , ou le terrain uni , qui s'étend le long de la rive de notre mouillage , se présentait , à cette hauteur , sous l'aspect le plus avantageux : les sinuosités des eaux qui l'arrosent , des plantations , de petits villages , la variété des groupes dans les bois , & les écueils au pied de la côte , diversifiaient tellement la scène , qu'il n'est pas possible d'imaginer un ensemble plus pittoresque. Sans le sol fertile des plaines & des côtés des collines ; la contrée entière n'offrirait qu'un point de vue triste & stérile. Les montagnes & d'autres endroits élevés , ne sont , pour la plupart , susceptibles d'aucune culture. Ce ne sont proprement que des masses de rochers , dont plusieurs renferment des minéraux. Le peu de terre qui les couvre est desséchée , ou brûlée , par les rayons du Soleil ; cependant il y croît une herbe grossière , & d'autres plantes , & çà & là s'élèvent des arbres & des arbustes. La contrée ; en général , ressemble beaucoup à quelques cantons de la Nouvelle-

Hollande
des prod
mêmes ,
bois , cor
rive , & c
rent tous
Nous obs
était remp
dent au-d
vue. Après
Guides ne
descendime
rent de celu
Ce dernier
des plantati
cieule , anno
On voyait de
écemment
ong-temps ,
recommençai
niere chose q
est de mettr
surface. Ils
pour rendre a
de le laiss
age est génér
er. Ils n'ont
n'en ai jama

Hollande, situés dans le même parallèle: plusieurs productions naturelles paraissent y être les mêmes, & les forêts y manquent encore de sous-bois, comme dans cette Isle. Les récifs sur la rive, & d'autres objets de ressemblance frappent tous ceux qui avaient vu les deux pays. Nous observâmes que toute la côte Nord-Est était remplie d'écueils & de brisans, qui s'étendent au-delà de l'Isle de Balabéa, à perte de vue. Après avoir fait toutes ces remarques, nos Guides ne se souciant pas d'aller plus loin, nous descendîmes les montagnes, par un chemin différent de celui que nous avions suivi pour y monter. Ce dernier nous conduisit dans la plaine, à travers des plantations, dont la distribution, très-judicieuse, annonçait beaucoup de soin & de travail. On voyait des champs en jachere, quelques-uns récemment défrichés, & d'autres qui, depuis long-temps, étaient en état de culture, & qu'on recommençait à fouiller. J'ai observé que la première chose qu'ils font, pour défricher un terrain, est de mettre le feu aux herbes qui en couvrent la surface. Ils ne connaissent d'autres moyens, pour rendre au sol épuisé sa première fertilité, que de le laisser quelques années en jachere; cet usage est général chez tous les peuples de cette Isle. Ils n'ont aucune idée des engrais; du moins j'en ai jamais vu d'employés.

Cook.

Le rocher, par-tout de la même nature durant toute la route, était un mélange d'une espèce de mica & de quartz, plus ou moins teint d'une couleur ocreuse ou rougeâtre, qui provenait des particules de fer. A mesure que nous avançons vers le haut des montagnes, la grosseur & la hauteur des arbres diminueaient, excepté en quelques vallées profondes où il y avait de petits ruisseaux, qui fertilisaient tellement le terrain, que diverses plantes y croissaient en abondance. Près du sommet d'une colline, nous nous arrêtâmes pour examiner des pieux fichés çà & là en terre : des branches & des arbres secs, traversaient ces pieux. Les Naturels nous dirent qu'ils enterraient les morts sur cette colline, & que les pieux indiquaient les endroits où ils avaient déposé des corps. Les Insulaires nous voyant d'ailleurs fatigués de la chaleur excessive & altérés, nous ap-
 portèrent des cannes à sucre ; mais je ne puis pas concevoir comment ils purent les trouver si-tôt car nous n'en apperçûmes point, & rien ne nous donna lieu de penser qu'il en croissait dans le voisinage. Les sommets des collines, presque entièrement stériles, offraient toujours la même espèce de pierre ; ce qui semble indiquer que la Nouvelle-Calédonie contient des minéraux précieux : leur hauteur ne paraît pas fort considérable ; elle doit être inférieure à celle de

Montagne

Montagne
 rance,
 3350 pi
 A mi
 curlion ;
 mais nou
 & nous
 frais. No
 Naturels,
 vaisseau, &
 piques & l
 digieusement
 six pieds c
 trique qu'il
 pouces.
 Ils comm
 merce, nos
 es taquets
 ordages éta
 grand desir d
 nous voler la
 orterent ave
 nrent, à la
 un mille : ils
 étoffe brune
 daient les
 affue, qui n'é
 Tome X

Montagne de la Table, au Cap de Bonne-Espérance, qui, suivant l'Abbé de la Caille, est de 3350 pieds Rhinlandais.

Cook.

A midi, nous étions de retour de cette excursion ; l'un de nos Guides nous avait quittés ; mais nous retînmes les autres à bord pour dîner, & nous récompensâmes leur fidélité à peu de frais. Nous trouvâmes un grand nombre de Naturels, qui examinaient chaque partie du vaisseau, & qui vendaient leurs massues, leurs piques & leurs ornemens. L'un d'eux était prodigieusement grand ; il paraissait avoir au moins six pieds cinq pouces ; le chapeau noir cylindrique qu'il portait, l'exhaussait encore de huit pouces.

Ils commençaient à recevoir, dans le commerce, nos grands clous de fiche ; mais, voyant les taquets & les boucles de fer auxquels les cordages étaient attachés, ils montrèrent un grand desir d'en avoir. Ils n'essayerent jamais de nous voler la moindre bagatelle, & ils se comportèrent avec beaucoup d'honnêteté. Plusieurs furent, à la nage, de la côte, éloignée de plus d'un mille : ils tenaient d'une main leur morceau de étoffe brune hors de l'eau, & de l'autre, ils regardaient les flots, en élevant une pique ou massue, qui n'était pourtant pas de casuarina, parce

que cette espèce est trop pesante pour être portée
 Cook. de cette manière.

L'après-midi, M. Forster continua ses courses : nous trouvâmes, dit-il, sur la greve, une grande masse irrégulière de rocher de dix pieds cubes ; d'une pierre de corne d'un grain ferme, étincelant par-tout des grenats un peu plus gros que des têtes d'épingles ; cette découverte nous persuada davantage qu'il y a des minéraux précieux sur cette Isle, qui, dans la partie que nous avions déjà reconnue, différait de toutes celles que nous avons examinées, en ce qu'elle n'avait point de productions volcaniques. Après nous être enfoncés dans les bois très-épais qui bordent la côte de toutes parts, nous y rencontrâmes de jeunes arbres à pain, qui n'étaient pas encore assez gros pour porter du fruit ; mais ils semblaient être venus sans culture, & ce sont peut-être les arbres indigènes sauvages de la contrée : j'y recueillis aussi une espèce de fleur de passion ; on croyait que cette fleur ne se trouvait qu'en Amérique. Je me séparai de mes Compagnons ; je parvins à un chemin de sable creux, rempli des deux côtés, de liferons & d'arbrisseaux odorans, & qui paraissait avoir été le lit d'un torrent ou d'un ruisseau : il me conduisit à un groupe de deux ou trois huttes, environnées de cocotiers. A l'entrée de l'une d'elles, j'observai un homme

assis, ten
 ou dix a
 bord sur
 sa tranq
 à la main
 comme l
 chant, il
 couper les
 à tous les
 sembleren
 autres cab
 proches l'u
 espace d'e
 en partie,
 moyen-âg
 plus jeunes
 pot de te
 elles me
 voulant con
 alimens, je
 d'herbes séc
 elles avaient
 être que, qu
 ceau de terre
 à Taïti. Ce
 d'examiner l
 veau, par s
 es cabanes,

tre portée

es courfes :

une grande

eds cubes ;

rme , étin-

us gros que

te nous per-

aux précieux

nous avions

celles que

u'elle n'avait

Après nous

s qui bordent

constrâmes de

nt pas encore

s ils semblaient

t peut-être les

entrée : j'y re-

t de passion

trouvait qu'é

Compagnons

reux , rempli

brifféaux odo-

it d'un torrent

à un groupe

es de cocotiers

vai un homme

assis, tenant sur son sein une petite fille de huit ou dix ans, dont il examinait la tête : il fut d'abord surpris de me voir ; mais, reprenant bientôt sa tranquillité, il continua son opération : il avait à la main un morceau de quartz transparent, & ; comme l'un des bords de ce quartz était tranchant, il s'en servait, au-lieu de ciseaux, pour couper les cheveux de la petite fille. Je leur donnai, à tous les deux, des grains de verre noir, dont ils semblerent fort contens. Je me rendis alors aux autres cabanes, & j'en trouvai deux placées si proches l'une de l'autre, qu'elles enfermaient un espace d'environ dix pieds quarrés, entourés, en partie, des haies. Trois femmes, l'une d'un moyen-âge, la seconde & la troisième un peu plus jeunes, allumaient du feu sous un grand pot de terre : dès qu'elles m'aperçurent ; elles me firent signe de m'éloigner ; mais ; voulant connaître leur méthode d'apprêter les alimens, je m'approchai. Le pot était rempli d'herbes sèches & de feuilles vertes, dans lesquelles elles avaient enveloppé de petites ignames : peut-être que, quelquefois, on les cuit sous un morceau de terre, parmi des pierres chaudes, comme à Taïti. Ce fut avec peine qu'elles me permirent d'examiner leur pot ; elles m'avertirent de nouveau, par signes, de m'en aller ; & , montrant les cabanes, elles remuerent leurs doigts à diffé-

Cook.

 Cook.

rentes reprises sous leur gosier : je jugeai que si on les surprenait ainsi seules dans la compagnie d'un étranger, on les étranglerait, ou on les tuerait. Je les quittai donc, & je jettai un coup-d'œil furtif dans les cabanes qui étaient entièrement vides. En regagnant le bois, je rencontrai le Docteur Sparrman, nous retournâmes vers les femmes, afin de les revoir & de me convaincre si j'avais bien interprété leurs signes. Elles étaient toujours au même endroit; nous leur offrîmes, tout-de-suite, des grains de rassade, qu'elles acceptèrent avec de grands témoignages de joie, mais elles réitérèrent cependant les signes qu'elles avaient faits quand j'étais seul: elles semblèrent même y joindre la prière & les supplications; afin de les contenter, nous nous éloignâmes à l'instant. Quelque-temps après, nous rejoignâmes le reste de nos Compagnons; & comme nous avions soif, je demandai de l'eau à l'homme qui coupait les cheveux de la petite fille; il me montra un arbre auquel pendaient une douzaine de coques de noix de cocos, remplies d'eau douce, qui nous parut un peu rare dans ce pays: nous retournâmes à l'aiguade par terre & en chaloupe; chemin faisant, je tuai plusieurs des oiseaux curieux dont l'Isle est remplie, & entr'autres une espèce de corneille commune en Europe. Il y avait à l'aiguade un nombre considérable de Natu-

rels: c
de Ta
loupe
verges
les bat
y appe
homme
s'amusa
des Mat
derriere
les suiva
qu'on ne
ainsi plai
elles riaie
jouaient
Les tr
terre, co
cier de g
Téabooma
& de can
deux jeune
étaient pr
chien est b
poil entie
renard d'A
larité, par
propager le
ne pouvait

rels: quelques-uns, pour un petit morceau d'étoffe de Taïti, nous portèrent, en sortant de la chaloupe, ou en y entrant, l'espace de quarante verges, parce que l'eau était trop basse, pour que les bateaux vinssent jusques sur le rivage: nous y aperçûmes des femmes qui, sans craindre les hommes, se mettaient au milieu de la foule, & s'amusaient à répondre aux caresses & aux avances des Matelots. Elles les invitaient communément derrière des buissons; mais, dès que les Amans les suivaient, elles s'enfuyaient avec tant d'agilité, qu'on ne pouvait pas les attraper. Elles prenaient ainsi plaisir à déconcerter leurs Adorateurs, & elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles jouaient ce rôle.

Les travailleurs & la garde retournerent à terre, comme à l'ordinaire. L'après-midi, l'Officier de garde informa M. Cook, que le Chef Téabooma était venu avec un présent d'ignames & de cannes à sucre. Il lui envoya, en retour, deux jeunes chiens, un mâle & une femelle, qui étaient presque dans toute leur croissance. Le chien est blanc, tacheté de feu, & la chienne a le poil entierement roux, ou de la couleur d'un renard d'Angleterre. On rapporte cette particularité, parce que ces deux chiens pourront très-bien propager leur espèce dans cette contrée. Ce Chef ne pouvait d'abord se persuader qu'on lui donnât

Cook.

les deux chiens; dès qu'il en fut convaincu, il parut transporté de joie, &, à l'instant même, il les conduisit à son habitation.

Le 10, deux bateaux de l'équipage se rendirent à l'Isle de Balabéa; le Chef, appelé Téaby, & les habitans qui s'étaient assemblés sur le rivage, afin de les voir, leur firent l'accueil le plus obligeant. Néanmoins, pour n'être point trop pressés par la foule, les Officiers tirèrent une ligne, & les avertirent de ne point passer outre. Les Indiens se conformèrent à cette défense, & bientôt après, l'un d'eux fut la tourner à son avantage: il avait quelques noix de cocos, qu'un des nôtres voulut lui acheter, & qu'il ne jugeait pas à propos de vendre. S'étant retiré, & se voyant suivi par l'acheteur, il s'assit sur le sable, traça autour de lui un cercle, comme il l'avait vu faire aux gens de l'équipage, & signifia à celui qui l'importunait, de ne point dépasser sa ligne de démarcation: on souscrivit à ses intentions. Comme ce fait a été bien attesté, je ne l'ai pas cru indigne de trouver place dans ce Journal.

L'aspect de cette Isle vers l'extrémité Nord-Ouest, est assez semblable à la partie qui faisait face à notre mouillage, mais plus fertile & plus cultivée, & couverte d'une plus grande quantité de cocotiers.

L'un des Naturels qui accompagnait les bateaux

à Balabé
tieux, &
part de
coup à n
vant & i
& se gli
pour se n
froid que
Comme i
faim le pr
connaissanc
Les Nat
la même
donie; leu
dirent vol
ouvrages d
Le détac
buiffons, &
avait achet
rent avec
grande terre
appellaient
leurs ennem
indiquèrent
pulcral, où
par un Natur
des matelots
du souper, le

à Balabéa, s'appellait Boobik : il était très-facétieux, &, à cet égard, fort différent de la plupart de ses compatriotes : il parla d'abord beaucoup à nos gens ; mais ensuite les vagues s'élevant & inondant le bateau, il devint silencieux, & se glissa dans la couverture de la chaloupe, pour se mettre à l'abri des vagues ; & dissiper le froid que le vent produisait sur son corps nu. Comme il n'avait point pris de provisions, la faim le pressa tout-à-coup, & il reçut avec reconnaissance ce qu'on lui donna.

Les Naturels de cette Ile sont exactement de la même race que ceux de la Nouvelle-Calédonie ; leur caractère est aussi bon, & ils vendirent volontiers leurs armes pour de petits ouvrages de fer, ou des étoffes de Taïti.

Le détachement se retira le soir, sous des buissons, &, après avoir grillé le poisson qu'il avait acheté, il soupa. Quelques Naturels restèrent avec M. Pickersgill, & parlèrent d'une grande terre qu'ils disaient être au Nord, & qu'ils appellaient *Mingha*, dont les habitans étaient leurs ennemis, & fort adonnés à la guerre. Ils indiquèrent aussi un mondrain, ou *tumulus sépulcral*, où était enterré un de leurs Chefs, tué par un Naturel de *Mingha*. Comme quelques-uns des matelots rongeaient un os de bœuf sur la fin du souper, les Indiens se mirent à causer entr'eux

Cook.

d'un ton fort haut, & avec agitation; ils regardaient nos gens d'un air surpris & dégoûté, enfin ils s'en allerent tous ensemble, témoignant par signes, qu'ils soupçonnaient les étrangers de manger de la chair humaine. M. Pickersgill essaya de les détromper; mais il ne put pas se faire entendre, cela eût été d'autant plus difficile, que les Insulaires n'avaient jamais vu de quadrupèdes en vie.

Un des aides du Chirurgien, qui était de cette excursion, rassembla une quantité prodigieuse de coquillages nouveaux & curieux sur l'Isle de Balabéa, & plusieurs espèces nouvelles de plantes différentes de celles que nous avions vues dans les autres cantons; mais, par des sentimens vils & absurdes, il nous cacha ses découvertes, quoiqu'il fût absolument incapable de les employer au progrès des Sciences.

M. Forster fut très-affligé de ce qu'une maladie l'eût mis hors d'état d'être de ce Voyage. A cette occasion, il fait une remarque bien humiliante pour la plupart de ses compagnons de Voyages. Nos recherches, dit-il, rencontraient des obstacles dans ceux mêmes qui auraient dû nous donner toutes sortes de secours. Les Sciences & la Philosophie ont toujours été méprisées des ignorans & nous avons partagé cette disgrâce sans murmurer. Mais, comme nous ne pouvions pas acheter

avec ce
tyran,
vations
qui nou
pénétral
doute,
envoyés
la plus
moyens d
ploie por
à des bar
visite les
n'essuie p
Bédouins
éprouvés
nous entr
un trésor
quelques p
& l'amour
maient no
ment succ
ordres poss
jours répri
M. Cook
Comme le
depuis qu'i
& que je d
produire un

avec de l'or la bienveillance de chaque petit tyran, on nous empêchait de profiter des observations des autres. Des faits connus de tous ceux qui nous entouraient, restaient des mystères impénétrables pour nous. Il est extraordinaire, sans doute, que des hommes occupés des Sciences, envoyés sur un vaisseau appartenant à la Nation la plus éclairée de la terre, soient privés des moyens d'étendre les connoissances, & qu'on emploie pour cela des expédiens qui conviendraient à des barbares; mais sûrement le Voyageur qui visite les ruines de l'Égypte & de la Palestine, n'essuie pas plus de disgraces de la part des Bédouins & des Arabes, que nous en avons éprouvés: chaque recherche de Minéralogie que nous entreprenions de faire, semblait contenir un trésor, qui devenait l'objet de l'envie. Sans quelques personnes, dont le caractère généreux, & l'amour désintéressé pour les Sciences, ranimaient notre courage, nous aurions probablement succombé sous cette malveillance que les ordres positifs de M. Cook ne pouvaient pas toujours réprimer.

M. Cook reprend ainsi le fil de sa narration. Comme le Chef Téabooma n'avait point reparu, depuis qu'il avait reçu les deux chiens en présent, & que je desirais laisser sur cette terre de quoi y produire une race de cochons, j'embarquai dans

Cook.

ma chaloupe un mâle & une femelle, & j'allai à la crique des Mangliers pour y trouver mon ami, afin de les lui donner. Mais, en y arrivant, on nous dit qu'il était dans l'intérieur de la contrée, & qu'on allait le chercher. Je ne sais si l'on prit cette peine; mais, ne le voyant pas arriver, je résolus de mettre les cochons à la garde du plus distingué des Insulaires qui étaient présents. Apercevant l'Indien qui nous avait servi de guide sur la montagne, je lui fis entendre que je me proposais de laisser les deux cochons sur le rivage, & j'ordonnai qu'on les fit sortir de la chaloupe. Je les présentai à un grave vieillard, dans la persuasion que je pouvais les lui confier avec sûreté; mais, secouant la tête, il me fit signe, ainsi que tous les autres, de reprendre les cochons dans le bateau, parce qu'il en était épouvanté. Il faut convenir que la forme de ces quadrupèdes n'est pas attrayante; & ceux qui n'en ont jamais vu, ne doivent pas prendre du goût pour eux. Comme je persistais à les leur laisser, ils parurent délibérer ensemble sur ce qu'ils devaient faire; & ensuite notre guide me dit de les envoyer à l'*Aléekée*, (au Chef.) Nous nous fîmes donc conduire à l'habitation du Chef, que nous trouvâmes assis dans un cercle de huit ou dix personnes d'une âge mûr. Dès que je fus introduit avec mes cochons, on me pressa très-civile-

ment de
cellence
de leur p
nerait, e
eux-même
un nomb
de ces an
nourrir av
cet égard
tervalle,
campagne
me présen
je retourna
L'après-m
un grand a
du rivage,
nant le nor
rée, &c. co
les premiers
cette forma
nous avons
amis, & ret
à bord nos
d'être prêts
Tout était
leva l'ancre le
sept jours &
M. Forster,

ment de m'asseoir, & alors je leur vantai l'excellence des deux quadrupèdes, & je m'efforçai de leur persuader combien la femelle leur donnerait, en une seule fois, de petits, qui venant eux-mêmes à se multiplier, leur en produiraient un nombre considérable. J'exagérais ainsi la valeur de ces animaux, pour engager ces Indiens à les nourrir avec le plus grand soin; & je crois, qu'à cet égard, je réussis pleinement. Dans cet intervalle, deux personnes qui avaient quitté la campagne, revinrent avec six ignames, qu'elles me présentèrent. Je pris ensuite congé d'eux, & je retournai à bord.

L'après-midi, je retournai à terre, où, sur un grand arbre voisin de l'aiguade, & proche du rivage, je fis graver une inscription, contenant le nom du vaisseau, la date de notre arrivée, &c. comme un témoignage que nous avons les premiers découvert cette contrée; j'ai observé cette formalité sur toutes les nouvelles terres que nous avons reconnues. Nous congédiâmes nos amis, & retournâmes au vaisseau, où je fis mettre à bord nos bâtimens à rames, dans le dessein d'être prêts, le lendemain, à reprendre la mer.

Tout était disposé pour le départ, en sorte qu'on leva l'ancre le 13 de Septembre, après avoir passé sept jours & demi dans ce Havre; mais, observe M. Forster, dès le troisième jour, nous nous

 Cook.

Cook.

étions empoisonnés en mangeant du poisson, & nous perdîmes ainsi l'occasion de profiter de notre relâche : au moment du départ, nous n'étions pas entièrement guéris; nous ressentions encore de violens maux de tête, des douleurs spasmodiques sur tout le corps, & nous avions des boutons aux lèvres. Notre faiblesse, qu'augmentait de plus en plus la privation des nourritures fraîches, nous empêcha de nous livrer à nos occupations ordinaires.

C'est ainsi que nous quittâmes une Isle située dans la partie la plus occidentale de la mer du Sud, éloignée seulement de douze degrés de la Nouvelle-Hollande, & habitée par une race d'hommes très-différens de ceux que nous avions vus jusqu'alors. Comme ils sont proches de la côte de la Nouvelle-Hollande, on pourrait supposer cependant qu'ils ont la même origine que le Peuple de ce Continent; mais, en comparant les Relations des Voyageurs, qui y ont abordé, les Habitans des deux contrées n'ont point de ressemblance entr'eux, & leurs vocabulaires sont absolument différens.

Après avoir rangé toute la bande septentrionale de la nouvelle-Calédonie, nous avons jugé qu'il n'y a pas plus de cinquante mille ames sur une côte de mer de près de deux cens lieues. Le pays ne paraît pas propre à la culture dans la

plupart d
 rogne, e
 couverte
 cette part
 est un per
 qu'il faut
 lèvent plu
 sèche & l
 espèces de
 arbrisseaux.
 montagnes
 pouillées de
 rouge & br
 Ce sol ne
 taux : il est
 autant qu'or
 parties de la
 de liserons,
 étions frappe
 Calédonie &
 végétal brill
 sité du caract
 pas moins.
 mer du Sud,
 trouva à Tor
 de chasser le
 côte. Ceux d
 traire, nous

plupart des cantons : la plaine étroite qui l'environne, est remplie de marais jusqu'au rivage, & couverte de mangliers : il est difficile de dessécher cette partie avec des canaux ; le reste de la plaine est un peu plus élevé, mais d'un sol si mauvais, qu'il faut l'arroser par des rigoles. Derrière s'élèvent plusieurs collines revêtues d'une terre sèche & brûlée, où croissent çà & là quelques espèces de gramens ridés, le cayputy & des arbrisseaux. De-là, vers le centre de l'Isle, les montagnes intérieures, presque entièrement dépouillées de terre végétale, n'offrent qu'un mica rouge & brillant, & de gros morceaux de quartz. Ce sol ne peut pas produire beaucoup de végétaux : il est même surprenant qu'il en produise autant qu'on y en voit. Les bois, en différentes parties de la plaine, sont remplis de buissons, de lisérons, de fleurs & d'arbres touffus. Nous étions frappés de ce contraste entre la Nouvelle-Calédonie & les Nouvelles-Hébrides, où le règne végétal brille dans toute sa splendeur : la diversité du caractère des deux Peuples ne nous étonna pas moins. Tous les Naturels des Isles de la mer du Sud, si on en excepte ceux que Tasman trouva à Tonga-Tabboo & à Anamoka, essaient de chasser les Etrangers qui abordent sur leur côte. Ceux de la Nouvelle-Calédonie, au contraire, nous reçurent comme amis : dès la pre-

 Cook.

 Cook.

mière entrevue, ils monterent sur notre vaisseau; sans la moindre marque de défiance ou de crainte, & ils nous permirent d'errer librement dans leur pays.

Comme la Nature a répandu ses faveurs avec réserve sur cette Isle, il est très-étonnant que les Habitans, au-lieu d'être sauvages, défiants & guerriers, comme à Tanna, se trouvent paisibles, bienveillans & peu soupçonneux. Ce qui n'est pas moins remarquable, en dépit de la stérilité de tout le pays, & du peu de secours qu'ils tirent des végétaux, ils sont plus gros & plus grands, & leur corps est plus nerveux : peut-être qu'il ne faut pas chercher uniquement, dans la diversité des nourritures, les causes de la différence de stature & de taille des Nations. La race primitive d'où descend ce peuple peut y avoir contribué : supposons, par exemple, que les Naturels de la Nouvelle-Calédonie viennent d'une Nation qui vivant dans l'abondance, & sous un heureux climat, avait pris une forte croissance; la Colonie, qui s'est établie sur le mauvais sol de cette Isle, conservera probablement, pendant plusieurs générations, l'habitude de corps de ses ancêtres. Le peuple de Tanna a peut-être subi une révolution contraire; & s'il descend d'une race petite & grêle, telle que celle des Mallicolais, la richesse de sa contrée n'a peut-être pas encore

pu cha
Les
seuls de
dre de
les nomi
considere
lence de
la vie de
fallu un
pas attire
La sim
dans le G
trict oppo
reste de
aucune m
seule chose
part, c'est
fit M. Pic
cantons vo
l'autorité de
Chefs partie
mille est go
Nous n'av
un rapport
n'avons obse
dre apparene
matieres son
le reste de

pu changer ces germes primitifs de faiblesse.

Les Indiens de la Nouvelle-Calédonie sont les seuls des mers du Sud qui n'aient pas à se plaindre de notre arrivée parmi eux. Quand, d'après les nombreux exemples cités dans ce Voyage, on considère combien il est aisé de provoquer la violence des Marins qui se jouent si légèrement de la vie des Indiens, on doit avouer qu'il leur a fallu un degré extraordinaire de bonté, pour ne pas attirer sur eux un seul acte de brutalité.

La simplicité des Insulaires doit régner aussi dans le Gouvernement : Téabooma, Chef du district opposé à notre mouillage, vivait comme le reste de ses compatriotes : ils ne lui donnaient aucune marque extérieure de déférence, & la seule chose qui annonçât quelques égards de leur part, c'est qu'ils lui remirent les présens que leur fit M. Pickersgill à la première entrevue. Les cantons voisins sur lesquels ne s'étendait point l'autorité de Téabooma, ont probablement leurs Chefs particuliers, ou peut être que chaque famille est gouvernée par le pere.

Nous n'avons rien remarqué qui semblât avoir un rapport même éloigné à la Religion, & nous n'avons observé aucune coutume qui eût la moindre apparence de superstition. Leurs idées sur ces matières sont vraisemblablement aussi simples que le reste de leur caractère. Nous avons vu quel-

Cook.

Cook.

ques-uns de leurs cimetières : sans doute quelques cérémonies accompagnent leurs funérailles, mais nous ne les connaissons pas.

Nous longeâmes la côte de l'Isle, depuis le 14 jusqu'au 23 ; & nous donnâmes à sa pointe Sud-Est, le nom de *Promontoire de la Reine Charlotte* ; & à une autre pointe moins avancée, celui de cap du Promontoire. On découvrit, sur ce dernier, un grand nombre de pointes très-élevées & des terres basses. Nous ne pouvions pas nous accorder sur la nature de ces objets. Je supposais que c'était une espèce singulière d'arbres, par la raison qu'il étaient très-nombreux, & que d'ailleurs une grande quantité de fumée sortit tout le jour du milieu de ces objets, près du Promontoire. Nos Philosophes, dit M. Cook, pensaient que c'était la fumée d'un feu interne & perpétuel. Je leur représentai que le matin il n'y avait point eu de fumée dans cette même place, car ce feu, prétendu éternel, cessa avant la nuit ; & depuis on n'y en apperçut plus.

Depuis le 24 jusqu'au 28, nous errâmes parmi les rochers. J'étais déjà bien las de suivre une côte, qu'il était difficile de reconnaître plus loin, sans m'exposer au risque évident d'un naufrage, qui ferait perdre tout le fruit de cette expédition. Je ne pouvais cependant me résoudre à l'abandonner, avant d'avoir

reconnu

reconnu
nos spéc
d'excellen
n'en avio
ridionale
notre curi
une borde
nous avior
rant trouve
petites Isle
heures, no
qui s'étende
toire de la
en ce monn
rente-six br
approchions
multiplier, &
entre les deu
Comme no
rent des Isles
ous fines vo
mesure qu
mes qu'elle
environs, &
ouiller sous
été occiden
ait au haut
Tome X

reconnu ces arbres, qui avaient été le sujet de nos spéculations ; ils semblaient d'ailleurs offrir d'excellens bois de construction, & comme nous n'en avions vus nulle part que sur la partie méridionale de cette Terre, cela piquait davantage notre curiosité. Dans cette vue, après avoir couru une bordée au Sud pour doubler les écueils que nous avions de l'avant, je portai au Nord, espérant trouver un ancrage sous le vent de quelques petites Isles où croissent ces arbres. Vers les huit heures, nous nous trouvâmes en vue des brisans qui s'étendent entre l'Isle des Pins & le Promontoire de la Reine Charlotte ; les sondes furent, en ce moment, de cinquante-cinq, quarante & trente-six brasses, fond de sable fin. Plus nous approchions de ces écueils, plus ils semblaient se multiplier, & nous n'apercevions aucun passage entre les deux Terres.

Comme nous n'étions que de quelques milles au vent des Isles basses, situées sous le Promontoire, nous fîmes voile pour attaquer la moins éloignée. A mesure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle n'était pas liée avec les écueils des environs, & que probablement nous pourrions mouiller sous le vent de cette Isle, ou sur son côté occidental. Après qu'un Officier m'eut conduit au haut des mâts, je marchai pour arriver

Cook.

à cette Terre ; & , après avoir doublé la pointe du récif qui borde l'Isle , j'essayai de serrer le vent , dans le dessein d'amener de plus près le rivage. Un autre récif , qui courait au Nord , nous enfermait dans un canal étroit , où se trouvait un courant , qui , portant contre nous , rendit cette tentative inutile : de sorte qu'il fallut laisser tomber l'ancre , l'Isle nous restant à un mille de distance. Dès que nous fûmes mouillés , on mit dehors une chaloupe , où je m'embarquai avec les Botanistes , & nous descendîmes sur l'Isle. Nous trouvâmes que les gros arbres étaient une espèce de pin de Prusse , très-propre pour des espars dont nous avions besoin. Leurs branches croissaient autour de la tige , formant de petites touffes ; mais elles surpassaient rarement la longueur de dix pieds , elles étaient minces en proportion. Ce fait bien constaté , nous nous hâtâmes de revenir à bord , afin d'avoir plus de temps l'après-midi. Nous retournâmes sur l'Isle avec deux bateaux , où s'embarquerent plusieurs Officiers , le Charpentier & les Travailleurs qui devaient choisir les arbres qui nous étaient nécessaires. Tandis qu'on coupait les arbres , je pris les relevemens de plusieurs Terres autour de nous. La montagne de l'Isle des Pins nous restait au Sud 59 degrés 30 minutes Est ; la pointe basse du Promontoire de la Reine Charlotte , au Nord

14 de
dessus,
ses, au
Terre l
à l'Oue
sept lieu
mens ,
depuis l
j'appelle
sement e
Sud , & p
à l'Est. Ce
quand on
il se prése
la côte cor
est un peu
que nous a
Mais, com
se découvr
rection , il
basse , que
vrait plutô
Ouest , pren
la même ma
qu'il en soit
de la Terre
ée en de co
La petite

14 degrés 30 minutes Ouest; la haute Terre au-dessus, qu'on voyait par-dessus les deux Isles basses, au Nord 20 degrés Ouest; & la pointe de Terre la plus avancée à l'Ouest, nous demeurait à l'Ouest une demi-pointe Sud, à la distance de sept lieues. Nous avons, d'après plusieurs relevemens, déterminé la vraie direction de la côte, depuis le Promontoire jusqu'à cette pointe, que j'appellerai le *Cap du Prince de Galles*. Son gisement est par 22 degrés 29 minutes de latitude Sud, & par 166 degrés 57 minutes de longitude à l'Est. Ce Cap est d'une hauteur considérable; & quand on commence à le découvrir sur l'horizon, il se présente comme une Isle. De cette pointe, la côte court presque au Nord-Ouest. Sa direction est un peu trop Nord, pour joindre cette partie que nous aperçûmes des montagnes de Balade. Mais, comme c'était une Terre très-haute, qui se découvrait à la hauteur du Cap dans cette direction, il est très-probable qu'une Terre plus basse, que nous ne pouvions pas voir, se découvrirait plutôt, ou autrement la côte, plus au Nord-Ouest, prend une direction plus occidentale de la même manière que la côte du Nord-Est. Quoiqu'il en soit, nous connoissons assez l'étendue de la Terre, parce que nous l'avons vue resserrée en de certaines limites.

La petite Isle, sur laquelle nous débarquâmes

 Cook.

n'est proprement qu'un banc de sable, qui n'a pas plus de trois quarts de mille de tour. Elle produit, outre les pins, l'arbre que les Taïtiens nomment *Etos*, & beaucoup d'autres, ainsi que des arbuttes & des plantes. Nos Botanistes ne manquèrent pas d'occupations; & c'est ce qui me la fit appeler l'*Isle de la Botanique*. On y compta trente espèces de plantes, dont plusieurs sont nouvelles. Le sol est très-sablonneux sur les côtes; mais il est mêlé, dans l'intérieur, de terre végétale: c'est l'effet des arbres & des plantes qui y tombent continuellement en pourriture.

Il y a des hydres, (*Anguis Platura*) des pigeons & des tourterelles, différentes en apparence de toutes celles que nous avons vues. Un des Officiers tira un faucon pareil à ceux qu'on trouve sur les côtes d'Angleterre, & nous prîmes une nouvelle espèce d'attrape-mouche. Les débris de quelques feux, des branchages, des feuilles encore fraîches & des restes de tortue, annonçaient que ce Canton avait été visité récemment par les Indiens. Une pirogue, précisément de la forme de celles de la Balade, était échouée sur le sable. Nous ne fûmes plus en peine de savoir quels arbres ces Indiens employaient à la construction de leurs canots; ils se servent sûrement pour cela des pins. Sur cette Isle, il s'en trouvait de vingt pouces de diamètre, & de

soixant
fort bie
s'il cût
taille cr
probable
pale Ter
pouvons
déchus par
Je ne
Pacifique
où un var
de vergue
est précieu
Charpentie
un mât, c
vaisseau,
le chantier
arbres don
en est blanc
rébenthine é
le Soleil l'av
tronc & auto
ment leurs b
avec cette di
ches plus cou
es nœuds dev
tige. J'observ
aient les bra

soixante à soixante-dix pieds de haut. On aurait fort bien pu en faire un mât pour la Résolution, s'il eût été nécessaire. Puisque des arbres de cette taille croissent dans une aussi petite Isle, il est probable qu'il y en a de plus gros sur la principale Terre & sur des Isles plus grandes; nous pouvons même l'assurer, si nous n'avons pas été déçus par les apparences.

Je ne connaissais alors aucune Isle de la Mer Pacifique, à l'exception de la Nouvelle-Zélande, où un vaisseau pût mieux se fournir de mâts & de vergues. Ainsi, la découverte de cette Terre est précieuse, ne fût-ce qu'à cet égard. Mon Charpentier, qui n'était pas moins habile à faire un mât, qu'à travailler à la construction d'un vaisseau, deux métiers qu'il avait appris dans le chantier de Deptford, pensait que ces arbres donneraient de très-bons mâts. Le bois en est blanc, le grain serré, dur & léger. La térébenthine était sortie de la plupart des branches; le Soleil l'avait épaissie en une résine attachée au tronc & autour des racines. Ces arbres développent leurs branches comme les pins d'Europe, avec cette différence, que ceux-ci ont des branches plus courtes & plus petites: de sorte que les nœuds deviennent à rien, quand on travaille la tige. J'observai que les plus grands de ces arbres avaient les branches plus petites & plus courtes,

 Cook.

& qu'ils étaient couronnés comme s'il y eût eu à leur sommet un rameau qui eût formé un buisson. C'était-là ce qui les avait fait prendre d'abord, avec si peu de fondement, pour des colonnes de balsâtes par M. Forster, il est vrai qu'on ne pouvait gueres s'attendre à trouver de pareils arbres sur cette Terre. La semence est dans des capsules coniques; nous n'en vîmes aucun qui renfermât de cette semence, du moins dans un état propre à la reproduction. Outre ces arbres, il y en a un autre de l'espèce des sapins de Prusse; mais il est très-petit, & c'est moins un arbre qu'un arbrisseau. Nous rencontrâmes encore sur cette Isle une espèce de cresson & une plante semblable à celle qu'on nomme en Angleterre *Quartier d'agneau*, ou *poule grasse*, (*Tetragonia*) qui, étant bouillie, se mange comme des épinards.

L'objet pour lequel nous étions venu mouiller près de cette Isle, étant rempli, il ne restait plus qu'à fixer la route que je voulois prendre.

Nous avons eu, du haut des mâts, une vue de la mer autour de nous, & observé qu'à l'Ouest elle était entièrement semé d'Islots, de bancs de sable, & de brisans, qui s'étendaient aussi loin que l'horizon. Tous ces écueils n'étaient point liés ensemble, laissaient appercevoir plusieurs canaux de différente sinuosité. Mais, en

confidér.
Ouest, c
risque év
ver cette
aurait pri
fallait évi
au vent
qui pou
d'en sortir
rable pour
d'avoir le
couples à b
durant no
n'aurait pu
le calfatage
seau avait l
relâche que
jettais. Il
à la constru
servir ensuit
dans notre c
utilité.
Nous ap
pour, ayant
bler les écue
mais à pein
prise comme
après-midi, i

confidérant que l'étendue de cette côte du Sud-Ouest, était déjà suffisamment déterminée, le risque évident que nous allions courir, pour achever cette reconnaissance, & le temps qu'elle nous aurait pris, à cause des dangers multipliés, qu'il fallait éviter, m'empêcherent de pousser plus loin au vent de ce nombre prodigieux de brisans, qui pouvaient nous enfermer. La difficulté d'en sortir nous aurait fait perdre la saison favorable pour naviger au Sud, je souhaitais alors d'avoir le petit bâtiment, dont nous avons les couples à bord. J'avais songé à le faire construire, durant notre dernier séjour à Taïti; mais on n'aurait pu exécuter cet ouvrage, sans négliger le calfatage, & les autres réparations dont le vaisseau avait besoin, ou, sans faire une plus longue relâche que ne le permettait la route que je projettais. Il était alors trop tard pour penser à la construction d'un pareil bâtiment, & s'en servir ensuite à la découverte de cette côte; & dans notre campagne au Sud, il n'était d'aucune utilité.

Nous appareillâmes, le 30, au point du jour, ayant quelques bordées à courir pour doubler les écueils au vent de l'Isle de la Botanique; mais à peine les eûmes-nous achevées, que la brise commença à nous manquer. A trois heures après-midi, il y eut un calme absolu. La lame &

Cook.

Cook. le courant, de concert, nous poussaient au Sud-Ouest vers les brisans, que nous avions encore en vue de ce côté. Ainsi, nous fûmes dans de continuelles appréhensions jusqu'à dix heures, que la brise s'étant levée du Nord-Nord-Ouest, nous gouvernâmes à l'Est-Sud-Est ; cette route était opposée à celle que nous voulions faire, mais nous n'osions pas gouverner au Sud avant le jour.

Le lendemain, 1 Octobre, à trois heures du matin, le vent passa au Sud-Ouest, souffla avec force, & par raffales, suivies de pluie ; nous fûmes contraints de rester à la cape, sous nos voiles majeures, jusqu'au jour, que la montagne des Pins nous restait au Nord : notre distance du rivage dans cette direction était d'environ quatre lieues. Les vents soufflaient alors avec impétuosité du Sud-Sud-Ouest, & la mer devint si grosse, que nous eûmes tout lieu de nous applaudir d'avoir écarté les écueils, avant d'être surpris par ce temps orageux. Quoique tout me fît penser que c'était la mousson de l'Ouest, il est difficile de croire que cela fût réellement. Premièrement il s'en fallait encore près d'un mois que la saison ne fût assez avancée pour ces vents : en second lieu, nous ne savons point si ces mêmes vents régnaient jamais dans ces parages ; & enfin il est très-ordinaire de voir les vents d'Ouest souffler entre les

Tropic
que ce
ni si le
en soit
cingler
après a
nous av
Les v
aucune
alors on
lames de
pagnies
des fréga
Le 3,
passa au
lité, & f
pluie. Je
la terre q
rant la va
parcourir
d'approvis
commença
chions à l'é
accident un
encore une
point qu'il
regagner la
donc, pour

Tropiques. Néanmoins je n'avais jamais trouvé que ces vents soufflassent avec tant de violence, ni si long-temps de la partie du Sud. Quoiqu'il en soit, il ne nous restait d'autre parti, que de cingler au Sud-Est, & c'est aussi ce que je fis, après avoir pris les amures à tribord. A midi, nous avions perdu de vue la terre.

Cook.

Les vents impétueux continuèrent, sans presque aucune altération, jusqu'au lendemain à midi, alors on eut un faible vent du Sud, mais de grosses lames de cette même direction. On vit des compagnies d'oiseaux du Tropic, des boubies & des frégates.

Le 3, vers les huit heures du matin, le vent passa au Sud-Ouest, reprit sa première impétuosité, & fut accompagné de grains violens & de pluie. Je perdis alors toute espérance de rallier la terre que nous venions de quitter. En considérant la vaste étendue de mer que nous avions à parcourir au Sud; l'état du vaisseau, & le défaut d'approvisionnement de première nécessité que je commençais à ressentir; que d'ailleurs nous touchions à l'éte de cette partie du globe, & que tout accident un peu considérable, pourrait nous retenir encore une autre année dans cette mer, je ne pensai point qu'il fût prudent d'essayer de nouveau de regagner la terre. La nécessité nous contraignit donc, pour la première fois, de quitter une côte

Cook.

que j'avais découverte, sans l'avoir entièrement reconnue. Je la nommai la Nouvelle-Calédonie; elle est peut-être, la Nouvelle-Zélande exceptée, la plus grande Isle de la mer Pacifique; elle a environ quatre-vingt sept lieues de long; mais sa largeur n'est pas considérable, & rarement elle excède dix lieues. C'est une contrée toute entrecoupée de montagnes de différentes hauteurs, qui laissent entr'elles des vallées plus ou moins profondes. De ces montagnes, s'il est permis de juger du tout, par les parties que nous avons vues, sortent une infinité de sources dont les eaux qui serpentent dans les plaines, portent par-tout la fertilité, & fournissent aux besoins des Habitans. Les sommets de la plupart de ces montagnes semblent stériles, quoique les flancs soient couverts de bois par-ci par-là, comme le sont les vallées & les plaines. La terre étant ainsi coupée de montagnes, plusieurs parties de la côte, vues dans l'éloignement, paraissent dentelées, on croirait qu'il y a de grandes ouvertures entre les montagnes; mais, en serrant le rivage, nous avons toujours trouvé que la terre est continue, mais basse, & formant une lisière qui règne le long de la côte entre le rivage & le pied des montagnes. C'est du moins ce que nous observâmes par-tout où nous approchâmes de la greve; & il est probable qu'il en est de même sur toute la côte; Je

la crois
partie, c
brisans,
périlleux
la violen
à assurer
une pêch
de bons
La majeu
habitée, s
nous y vin
les côtés.
Isle, je co
qui sont au
Je ne nie p
être liées p
que ce for
donie est t
que mon
rences, &
jecture.
Soit que
soient liées
point du to
leur étendu
le croire,
point avec
qu'ils conse

la crois encore entierement, ou pour la plus grande partie, défendue par des récifs, des basses & des brisans, qui en rendent l'accès très-difficile & très-périlleux, mais qui servent à la mettre à l'abri de la violence des vents, & de la fureur des flots; à assurer aux pirogues une navigation aisée & une pêche abondante, & à former probablement de bons Ports pour le mouillage des vaisseaux. La majeure partie de la côte, sinon le tout, est habitée, sans en excepter l'Isle des Pins, car de jour nous y vîmes de la fumée, & la nuit des feux de tous les côtés. Dans l'étendue que j'ai donnée à cette Isle, je comprends les terres rompues ou isolées, qui sont au Nord-Ouest, comme l'indique la carte. Je ne nie pas que ces différentes côtes ne puissent être liées par des terres basses; cependant je pense que ce sont des Isles, & que la Nouvelle-Calédonie est terminée plus au Sud-Est, mais j'avertis que mon opinion n'est fondée que sur les apparences, & je ne la donne que comme une conjecture.

Soit que ces terres forment des Isles, ou qu'elles soient liées à la Nouvelle-Calédonie, il n'est point du tout certain que nous ayons déterminé leur étendue à l'Ouest. Je penche même à ne pas le croire, puisque les écueils ne se terminaient point avec la terre que nous avions en vue, & qu'ils conservaient leur direction dans le Nord-

Cook.

Ouest au-delà de la route de M. de Bougainville, à la latitude de 15 degrés ou de 15 degrés & demi. Et même il est assez probable qu'une chaîne de banes de sable, de récifs, peut s'étendre à l'Ouest, jusqu'à la Nouvelle-Galles méridionale. L'étendue Orientale des Isles & des brisans à la hauteur de cette côte, entre les 15 & les 23 degrés de latitude, ne nous est pas connue. La ressemblance des deux contrées, la bâture de Diane, reconnue par M. de Bougainville à soixante lieues environ de la côte, les indices qu'il eut de la terre dans le Sud-Est; tout, en un mot, tend à accroître cette probabilité. J'avoue que c'est pousser un peu loin la conjecture, de dire que cette chaîne d'Isles & de brisans, se continue l'espace d'environ deux cens lieues; mais cela devient en quelque maniere indispensable, ne fût-ce que pour mettre les autres Navigateurs sur leur garde.

M. Wales déterminâ la longitude de cette partie de la Nouvelle-Calédonie, que nous reconnûmes par quatre-vingt-seize suites d'observations dont on fit un résultat-moyen, après qu'on les eut rapportées à la montre, qui était notre sûr guide. Je trouvai la déclinaison de l'aimant de 10 degrés 24 minutes vers l'Est. C'était le terme moyen qu'avaient donné nos trois compas azimutaux, qui ne différaient l'un de l'autre, que d'un degré

plus ou
dans la v
parties
excepté
Balade, c
mais je n
mer une
vigateurs
que nous
courans p
Nord-Oue
pas bien se
l'attribuer
qu'à des co
qui séparen
niquent à l
pendant ell
de trois pi
mer à la B
les six heur
être à dix
nique.
M. Forst
les remarqu
la Nouvelle
connu. Nou
Nord; mais
& minérales

plus ou moins. Je n'ai remarqué aucune différence dans la variation de l'aiguille aimantée, entre les parties Nord-Ouest & Sud-Est de cette terre, excepté quand nous étions à l'ancre, devant la Balade, où la déclinaison n'était pas de dix degrés; mais je n'y ai point d'égard, puisque je trouve en mer une telle uniformité, & c'est-là où les Navigateurs ont besoin de connaître la variation. Tant que nous fûmes sur la bande du Nord-Est les courans portaient au Sud-Est & à l'Ouest ou au Nord-Ouest de l'autre côté; mais leur effet n'est pas bien sensible; & peut-être encore faut-il autant l'attribuer aux canaux que forment les marées, qu'à des courans réguliers. Dans les canaux étroits qui séparent les bancs, & dans ceux qui communiquent à la mer, les marées sont très-fortes, cependant elles ne font pas monter les eaux à plus de trois pieds & demi. Le temps de la haute mer à la Balade, dans les Syzygies, arrive vers les six heures, mais nous jugeâmes que ce devait être à dix ou onze heures, à l'Isle de la Botanique.

M. Forster finit la description de ces terres par les remarques suivantes: Le côté méridional de la Nouvelle-Calédonie, n'a point encore été reconnu. Nous avons suivi la direction de sa bande Nord; mais ses productions annuelles, végétales & minérales, sont encore inconnues, & offrent

 Cook.

Cook.

un vaste champ au Naturaliste. L'aspect des pins, dans la partie de l'Est, semble prouver que la nature du sol & les minéraux y sont absolument différens de ceux de Balade, que nous avions examinés en courant; &, d'après ce que nous avons vu sur la petite Isle sablonneuse de la Botanique, de nouvelles plantes doivent y couvrir la terre, & de nouveaux oiseaux habiter les bois; ainsi, les Navigateurs pourront un jour terminer nos découvertes, & employer plus de temps à examiner les richesses de cette contrée. Différens espaces de la mer du Sud, ne se trouvent pas compris dans les routes des premiers vaisseaux; tel par exemple que les parages entre 10 degrés de latitude Sud & la ligne, dans tout l'Océan, depuis l'Amérique à la Nouvelle-Bretagne; celui qui est entre 10 degrés & 14 degrés dans l'intervalle du 140 au 160 degré de longitude Ouest, celui qui est entre les trentième & les vingtième parallèles, & le cent-quarantième & le cent-soixante-quinzième méridien Ouest; enfin l'espace entre la plus méridionale des Isles des Amis & la Nouvelle-Calédonie, & celui qui est entre la Nouvelle-Calédonie & la Nouvelle-Hollande. La route de M. de Surville est la seule qui se trouve entre ces deux pays. Mais la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne & toutes les terres des environs, demandent à être examinées plus en détail. Quand on aura bien par-

couru
sept
Voyag

Le

se ren

couvert

lieux c

Elle est

se proj

autres r

craie jea

à la Nou

morceau

blaient r

en grande

terreau n

y accumul

Nous r

coup d'arb

Nouvelle-

la végétati

sur l'autre

une espèce

abondance.

plus belle e

deux perso

pin est une

Nouvelle-Z

couru tous ces parages de la mer du Sud, la partie septentrionale de la même mer, exigera plusieurs Voyages, avant d'être reconnue en entier.

Cook.

Le 6 Octobre 1774, la Résolution partit pour se rendre à la Nouvelle-Zélande. Le 10, on découvrit une Isle assez haute & d'environ cinq lieues de circuit; on la nomma l'Isle de Norfolk. Elle est inhabitée; plusieurs grands rochers brisés se projetent dans la Mer de tous les côtés: les autres rochers de cette Isle sont de la pierre de craie jaunâtre commune, que nous avons trouvée à la Nouvelle-Zélande. On y trouve de petits morceaux de lave poreuse, rougeâtre, qui semblaient rongés de vétusté. Les végétaux y croissent en grande abondance sur une riche couche de terreau noir, que les arbres & les plantes pourries y accumulent depuis des siècles.

Nous reconnûmes, observe M. Cook, beaucoup d'arbres & de plantes qui croissent à la Nouvelle-Zélande, & spécialement le lin, dont la végétation est ici infiniment plus vigoureuse que sur l'autre terre. Mais la principale production est une espèce de pin de Prusse, qui croît ici en abondance. Ces arbres ont la tige droite & de la plus belle élévation, & il en est plusieurs que deux personnes peuvent à peine embrasser. Ce pin est une espèce moyenne entre ceux de la Nouvelle-Zélande & de la Nouvelle-Calédonie.

 Cook.

Le feuillage diffère en quelque chose des uns & des autres : le bois n'en est pas si dur que celui des premiers, ni si léger, ni le grain si ferré que celui des seconds. Depuis le rivage, dans un espace d'environ deux cens verges, le terrain est tellement fourré d'arbrisseaux & de plantes, que ce n'est qu'avec peine qu'on parvient à pénétrer dans la contrée. Les bois sont entièrement libres & dégagés d'arbrisseaux, le sol paraît fertile & profond.

Nous y trouvâmes la même espèce de pigeons, de perruches, de perroquets qu'à la Nouvelle-Zélande, des râles & des petits oiseaux. On y voyait aussi des poules d'eau, des boubies blanches, des mouettes, &c. qui se multiplient & vivent dans un doux repos sur les rivages de la Mer & sur les rochers. Ces oiseaux produisaient un concert charmant dans ce coin de terre désert.

Cette Isle a des sources d'eau douce : le sol y produit en abondance des choux-palmistes, de l'oseille sauvage, du laiteron, du bacille ou fenouil marin ; toutes ces plantes croissent en quantité sur le rivage : nous rapportâmes à bord toutes celles que le temps nous permit de cueillir. Les Palmistes ne sont pas plus gros que la jambe d'un homme, & n'ont guères que de dix à vingt pieds d'élévation. Ils sont de la classe du cocotier ; comme eux, ils ont de grandes feuilles empen-

nées;

nées: c'
forte t
NouvelEn q
la Nouv
toucher
rafraîchi
de foute
méridion

Le 17

du Mont
l'aspect c
collines
base s'app
tous côté
se termin
qu'occupe
n'est guèrNous n
une anse
auparavan
avaient dé
sensation
contrée :
réparer n
extraordin
des coups
nous nous

Tom

nées : c'est le même palmier que celui de la seconde
 sorte trouvée dans la partie septentrionale de la Cook.
 Nouvelle-Galle méridionale.

En quittant l'Isle de Norfolk, je fis route pour la Nouvelle-Zélande ; mon intention étant de toucher au Canal de la Reine Charlotte, pour rafraîchir l'équipage & mettre le vaisseau en état de soutenir la navigation des hautes latitudes méridionales.

Le 17, au point du jour, nous eûmes la vue du Mont-Egmont, couvert d'une neige éternelle ; l'aspect de cette montagne est majestueux, les collines voisines ressemblent à des mondrains ; la base s'applatit peu-à-peu, elle forme enfin, de tous côtés, une plaine étendue, & son sommet se termine en une petite pointe. D'après l'espace qu'occupe la neige, on suppose que sa hauteur n'est guères inférieure à celle du pic de Ténériff.

Nous mouillâmes, pour la troisième fois, dans une anse, dont nous étions partis onze mois auparavant. La vue des différens objets, qui avaient déjà frappé nos regards, nous causait une sensation agréable, malgré l'aspect sauvage de la contrée : l'espoir de rétablir notre santé & de réparer nos forces, nous inspirait une gaieté extraordinaire : quoique des pluies fréquentes & des coups de vent nous fatigassent sur nos amarres, nous nous trouvions heureux d'être sur les côtes

Cook.

de la Nouvelle-Zélande. La saison n'était pas avancée dans ce climat rigoureux : rien n'annonçait encore la verdure du printemps.

Après-midi, on ne put point lever l'ancre, j'allai avec la scie dans l'anse, pour essayer d'y prendre du poisson. En descendant sur le rivage, je songeai d'abord à visiter l'endroit, où, à mon départ la dernière fois, j'avais laissé une bouteille, qui renfermait des instructions pour l'Aventure. Elle avait été enlevée. Mais était-ce par les Insulaires ou par l'équipage du Capitaine Furneaux ?

Le bruit des mousquets annonça notre arrivée; les Insulaires parurent dans l'anse des Nigauds, & nous hélèrent. Mais, à mesure que nous approchâmes de leurs habitations, ils se retirèrent tous dans les bois, à l'exception de deux ou trois, qui restèrent, les armes à la main, sur une éminence, près du rivage. Au moment de la descente, ils nous reconnurent. La joie prit alors la place de la crainte, & les autres Insulaires accoururent du bois, nous embrassèrent, en frottant leurs nez contre les nôtres, à la manière du pays, ils sautèrent & dansèrent autour de nous, de la manière la plus extravagante; mais j'observai qu'ils ne permirent pas à des femmes, que nous voyions dans l'éloignement, de venir près de nous. On leur fit présent de haches, de couteaux,

de clous
dans le
une grande
il s'en trou
leur dem
craindre,
gue, que
dre, c'est
Ils avaien
fales. Leurs
exhalaient
qu'après nou
ils nous dem
ctions fâché
sincérité de r
nîmes qu'il
Naturels & l
péen, le so
nous employ
agner la co
éussimes.
Le 25, de
endirent à bo
e la veille :
eaux poissons
e Taïti.
L'un d'eux
principal pe

n'était pas
n'annon-

er l'ancre,
flayer d'y
le rivage,
où, à mon
une bou-
pour l'A-
tait-ce par
Capitaine

re arrivée;
Nigauds,
nous appro-
rerent tous
trois, qui
éminence,
escente, ils
la place de
oururent du
leurs nez
pays, ils
ous, de la
j'observai
, que nous
ir près de
couteaux,

DES VOYAGES: 403

de clous, des étoffes de Taïti, que nous avions dans le bateau : ils nous donnerent en retour une grande quantité de poisson. Parmi ces Indiens, il s'en trouvait peu que nous reconnussions. Je leur demandai pourquoi ils avaient paru nous craindre, ils répondirent d'une manière si ambiguë, que tout ce que nous y pûmes comprendre, c'est qu'il était question de meurtre.

Ils avaient des vêtemens vieux, déguenillés & sales. Leurs cheveux flottaient en désordre; ils exhalaient au loin la puanteur. Je remarquai qu'après nous avoir parlé de batailles & de morts, ils nous demandaient de temps en temps, si nous étions fâchés, & ils semblaient douter de la sincérité de nos protestations d'amitié. Nous craignîmes qu'il ne fût arrivé une dispute entre les Naturels & l'équipage de quelque vaisseau Européen, le sort de *l'Aventure* nous inquiétait : nous employâmes tous les moyens possibles pour gagner la confiance des Naturels, & nous y réussîmes.

Le 25, de très-bonne heure, nos Amis se rendirent à bord, conformément à leur promesse de la veille : ils avaient avec eux quantité de beaux poissons, qu'ils échangèrent pour des étoffes de Taïti.

L'un d'eux d'un moyen-âge, qui semblait être le principal personnage de cette petite troupe;

Cook.

nous dit qu'il s'appellait Péeterée , il nous témoigna plus d'amitié que les autres. Nous les quittâmes en admirant leur courage , qui dédaignait de se cacher au moment où ils craignaient que nous ne profitassions de notre supériorité de nombre ; nous ignorions même alors combien ils avaient lieu de craindre notre ressentiment , ce qui donne encore plus d'éclat à leur bravoure.

Ce Chef revint les jours d'après nous vendre du poisson. Nous l'entendîmes souvent chanter à terre , & quelquefois à bord , ainsi que le reste des Naturels. Leur musique est beaucoup plus variée que celle des Isles de la Société & des Isles des Amis ; je crois que les Insulaires de Tanna peuvent seuls entrer en concurrence avec eux sur ce point. Le Lieutenant Burney , a noté celles-ci. Elles suffiront pour donner une idée du goût de ce peuple. Elles surpassent de beaucoup les misérables bourdonnemens des Taitiens & les quatre notes du peuple des Isles des Amis.



Ils chantent les deux premières mesures de ce ton , jusqu'à ce que les paroles de leurs chansons soient prêtes à finir , & alors ils finissent avec

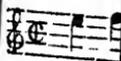
dernier
sus qui
dernier



M. Bu
chant fun
des envire
beaucoup
sont d'une
sent symm
teur de le
fiction de

A
P

Dans les
baille poi
& cette seu
Je ne prête
est agréable



A-gnée

A la fina

derniere. Quelquefois ils chantent un second des-
sus qui est d'un tiers plus bas, excepté les deux
dernieres notes qui sont à l'unisson.

Cook.

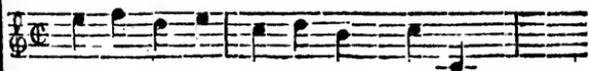


M. Burney y a remarqué aussi une espèce de
chant funèbre sur la mort de Tupia, les Zélandais
des environs de la Baie de Tolaga, semblaient avoir
beaucoup de respect pour ce Taitien. Les paroles
sont d'une simplicité extrême, mais elles paraîs-
sent symétriquement arrangées, & par la len-
teur de leurs mouvemens, elles expriment l'af-
fection des pleureurs.

Aghee, Matte awhay Tupaya!

Parti, mort, hélas, Tupaya!

Dans les premieres effusions de chagrin, on ne
babille point : on n'est occupé que de sa perte,
& cette seule idée prend la forme de la plainte.
Je ne prétends pas décider si la simplicité du ton
est agréable & bien imaginée.



A-ghée Mat-te-a-whay, Tupaya.

A la finale, ils descendent d'ut à l'octave d'en

C c iij

Cook.

bas, par une progression qui ressemble à celle d'un doigt qui glisse le long d'une corde, sur le manche du violon.

Les Naturels nous apportèrent, chaque jour, une assez grande quantité de poissons : on en remplit plusieurs futailles, qui servirent de provision durant notre passage à la Terre de Feu, & qui se conserverent très-bien. Nous eûmes soin d'embarquer aussi des nigauds & les autres oiseaux que nous pouvions trouver, afin de manger le plus long-temps possible des nourritures fraîches.

Dans les trois relâches que nous fîmes à la Nouvelle-Zélande, le pays nous fournit des rafraîchissemens qui dissipèrent tous les symptômes du scorbut, & nous donnerent des forces. Le poisson fut pour nous un aussi bon restaurant que les plantes anti-scorbutiques : l'air vif qu'on y ressent, durant les beaux jours, ne contribua pas peu à raffermir nos fibres relâchées par une longue campagne, dans des climats plus chauds ; & l'exercice que nous y fîmes, nous fut d'ailleurs avantageux à plusieurs égards. Nous arrivions sur cette côte, pâles & défaits, mais la santé reparut bientôt sur nos visages. Si les Naturels ont une grande stature, s'ils sont nerveux & bien propor-

tionnés
pureté
qui sont
semblent
dant sur
née : car
de poisson.
Si-tôt c
mer, & l
ridionale
Nous
M. Forster
campagne
d'ailleurs l
ces latitude
savions que
long Voya
nous croyio
pérance de
& de peines
ardeur.
Le 12, à
linaire, de
personnes l'a
tait long
(a) ? en fau
sics, à cause de

tionnés (a), il faut l'attribuer en partie à la pureté de l'air, & à la simplicité de leurs alimens qui sont faciles à digérer. Plusieurs circonstances semblent prouver que le poisson est assez abondant sur leurs côtes, pour les nourrir toute l'année : car nous avons observé des amas prodigieux de poissons secs pour l'hiver.

Si-tôt que le vaisseau fut réparé, on remit en mer, & l'on dirigea sa route vers la pointe méridionale de l'Amérique, le 10 Novembre 1774.

Nous commençâmes cette navigation, dit M. Forster, avec plus de gaieté que la dernière campagne que nous venions de faire au Sud : d'ailleurs les vents d'Ouest, qui dominent dans ces latitudes, étaient en notre faveur, nous savions que les travaux & les fatigues de notre long Voyage, approchaient de leur fin. Nous nous croyions déjà hors de tout danger, l'espérance de revoir l'Europe, après tant de périls & de peines, semblait nous inspirer une nouvelle ardeur.

Le 12, à midi, on aperçut un poisson extraordinaire, de l'espèce des baleines, quelques personnes l'appellerent *un monstre de mer* : il était long d'environ douze verges ; il avait

(a) ? en faut excepter leurs jambes, qui sont malades, à cause de leur manière de s'asseoir.

Cook.

la tête oblongue & écrasée , & pardeffus des filons longitudinaux & des proéminences qui leur correspondaient. Deux petites ouvertures en demi-lune , lui servaient d'yeux , & par-là il jettait de l'eau. Il était par-tout tacheté de blanc : deux grandes nageoires sortaient de derrière la tête , mais aucune du dos. Ce poisson semble inconnu jusqu'à présent. L'après-midi , les pintades-péterels commencerent à paraître.

Les vents d'Ouest soufflerent avec une violence surprenante ; les vagues étaient d'une extrême grosseur & quelquefois de plusieurs centaines de verges de long ; le roulis du vaisseau extrêmement désagréable , quand le vent venait de l'arrière. On dit communément que l'inclinaison d'un vaisseau , dans le plus grand roulis , ne surpasse jamais vingt degrés , nous l'observâmes de plus de trente degrés , & M. Wales l'observa ensuite de plus de trente-huit. Quoique la *Résolution* fût un lourd voilier , nous fîmes plus de quarante lieues par jour.

Le 21 Décembre , on arriva dans le Canal de Noël. Dès le lendemain , M. Cook envoya les Lieutenans Clerke & Pickersgill , & quelques autres Officiers , examiner & lever le plan du Canal de l'autre côté de l'Isle. Il s'embarqua sur une chaloupe accompagné de MM. Forster & de Docteur Sparrman , afin de reconnaître les parties

septentrion
environ
gées de
vertes d
fondent j
tagnés d'
levées q
dessous d
ns neige
emblât ét
ces hautes
vingt verge
male du Ca
vertes de v
Le roche
d'ardoise ja
tales, couve
sur l'autre I
velles plante
nouvelle esp
rit de poiss
cela a un bec
munément le
huittes ressem
présentées d
seulement el
veaux marins
cation , & qu

septentrionales du passage. Il est très-spacieux & environné au Nord & à l'Est, par plusieurs rangées de hautes montagnes, qui paraissent couvertes d'une neige & d'une glace, qui ne se fondent jamais. Il y a dans la baie plusieurs montagnes d'une hauteur considérable, mais moins levées que celle de la grande terre : celle au-dessous de laquelle mouillait le vaisseau, était sans neige, quoique sa hauteur perpendiculaire eût été d'au-moins deux cens verges. Entre ces hautes Isles, on en observa plusieurs de dix à vingt verges d'élévation, dans la partie septentrionale du Canal, & que, de loin, on jugeait couvertes de verdure.

Le rocher, observe M. Forster, est une espèce d'ardoise jaunâtre, placée en couches horizontales, couverte d'un lit de terreau, plus épais que sur l'autre Isle. Nous y cueillîmes quelques nouvelles plantes, & nous trouvâmes sur la côte une nouvelle espèce d'attrape-mouches, qui se nourrit de poissons à coquille & de vers, & qui pour cela a un bec beaucoup plus fort que l'ont communément les oiseaux de ce genre. La forme des huttes ressemblait à celles qui sont décrites & représentées dans la Collection, d'Hawksworth ; seulement elles n'étaient pas couvertes de peaux de veaux marins, qu'on n'y place peut-être que par occasion, & que les Naturels jugent trop précieuses

 Cook.

 TERRE DE
 FNU

 Canal de
 Noël.

 Cook.

pour les y laisser quand ils quittent le canton. Des branches d'arbres en composaient toute la charpente, il y avait pardessus des feuilles vertes, preuve que les Indiens les avaient quittés depuis peu. L'aspect horrible & sauvage de ce Canal, nous fit supposer, en y entrant, que les habitans de la terre de Feu ne descendent jamais sur cette côte, & qu'ils se bornent à roder autour du détroit de Magellan.

Après avoir pris les relevemens nécessaires, ajoute M. Cook, nous marchâmes autour de l'extrémité orientale de l'Isle Brûlée, jusqu'à une côte, que nous prîmes pour celle de la grande terre de Feu, où nous trouvâmes un très-beau havre, environné de rochers escarpés & fort hauts, sur les flancs desquels roulaient plusieurs courans limpides: il y avait au pied des rochers, des bouquets d'arbres qui n'étaient bons qu'à brûler.

Ce havre, que je distinguerai par le nom de *bassin du Diable*, est divisé en deux parties, l'une intérieure, & la seconde plus en-dehors: elles communiquent l'une à l'autre, par un canal étroit de cinq brasses de profondeur: dans le bassin extérieur, la sonde rapporta treize & dix-sept brasses d'eau, & dans celui du fond, dix-sept & vingt-trois. Cette place est très-sûre, mais extrêmement sombre. L'élévation prodigieuse des

roches pendant
extérieur
mais il
est d'ail
Il gît da
demi de
couvris e
havre, c
lac où d
ment par
En qu
côte à l'O
que je n'o
tous, de
excepté d
pays est u
à une stér
quelques-u
& là, au
part couv
fol, espèc
évidemmen
putréfactio
J'eus occ
observé au
est compos
& petites, &

roches sauvages qui l'entourent, la privent même, pendant le jour, des rayons du soleil. Le havre extérieur a aussi un peu de cet inconvénient ; mais il est beaucoup plus éclairé que l'autre ; il est d'ailleurs plus commode sans être moins sûr. Il gît dans la direction du Nord, à un mille & demi de l'extrémité Est de l'Isle brûlée. Je découvris encore un bon mouillage à l'Ouest de ce havre, devant un courant d'eau qui sort d'un lac ou d'un grand réservoir, entretenu constamment par une cascade qui s'y précipite.

En quittant cette place, nous longeâmes la côte à l'Ouest, & nous aperçûmes d'autres havres que je n'eus pas le temps d'examiner ; il y a dans tous, de l'eau douce & du bois à brûler ; mais, excepté de petites touffes d'arbrisseaux, tout le pays est un rocher nu, condamné par la Nature à une stérilité éternelle. Les Isles basses, & même quelques-unes des hautes qui sont dispersées çà & là, au fond & au bas du canal, sont la plupart couvertes d'arbustes & d'herbages. Le sol, espèce de tourbe noire & pourrie, a été évidemment formé par des végétaux tombés en putréfaction.

J'eus occasion de vérifier ce que nous avons observé au large, savoir, que la côte de la mer est composée d'un certain nombre d'Isles grandes & petites, & que tous les goulets qu'on remarque,

 Cook.

sont formés par la jonction de plusieurs passages;
 Cook, c'est du-moins ce que nous vîmes ici.

Les bords inférieurs du bassin du Diable étaient dentelés par des arbres, plus grands que tous ceux que nous avons vus dans les environs. Un nombre prodigieux d'oiseaux remplissaient chaque branche, & chantaient autour de nous à l'éclat du soleil. Ils étaient d'espèces très-différentes; mais, ne connaissant pas les hommes, ils se juchaient si près de nous, qu'il était impossible de les tirer. Beaucoup de mousse, de fougere & de liserons croissaient entre les arbres, & nous embarrassaient dans notre marche.

Parmi différens canards sauvages, que nous trouvâmes dans un autre port où nous débarquâmes, il y en avait un, en particulier, de la grosseur d'une oie, qui courait sur la surface de la mer, avec une vitesse étonnante, en battant les flots de ses ailes & de ses pieds. Son mouvement était si vite, qu'il fut impossible de le tirer; dans la suite, nous vinmes à bout d'en tuer quelques-uns: il ressemblait au canard, excepté par sa grosseur & l'extrême brièveté de ses ailes. Il avait un plumage gris, & un petit nombre de plumes blanches, le bec & un pied jaune, & deux grandes bosses calleuses nues de la même couleur, à la jointure de chaque aile: nos matelots l'appellerent *cheval de*

course, Falkland - canard - leurs ni Isles.

Nous une Isle chargé d' tites ceri très-bons jusqu'au moules, des roche nâmes de quelques n Nous ap expédition ou trois n ou de pie rivée que rencontré l'autre can tous les de railloit pot En faisa de l'Isle Sh tité de nig rochers. N

course, à cause de sa vitesse; mais aux Isles Falkland, les Anglais lui ont donné le nom de canard - lourdaut : de grosses mouettes faisaient leurs nids dans des herbes seches sur une des Isles.

 Cook.

Nous eûmes le bonheur de descendre sur une Isle, entierement couverte d'un *arbutus*, chargé de fruits rouges, de la grosseur des petites cerises aigrettes & douces : ces fruits étaient très-bons à manger. Les rochers de la même Isle, jusqu'au bord de l'eau, étaient remplis de gros moules, meilleurs que des huitres. Au milieu des roches sauvages de cette contrée, nous dînâmes de ces fruits, de ces coquillages, & de quelques morceaux de biscuit, & de bœuf salé.

Nous aperçûmes peu de gibier pendant cette expédition : nous ne tuâmes qu'un canard, deux ou trois nigauds, & à-peu-près autant de râles ou de pies de mer. L'autre chaloupe était arrivée quelques heures avant nous : elle avait rencontré deux havres sur la côte occidentale de l'autre canal, l'un grand & le second petit, mais tous les deux sûrs & commodes; l'accès en paraissait pourtant un peu embarrassé.

En faisant le tour de l'extrémité méridionale de l'Isle Shagg, je remarquai qu'une grande quantité de nigauds font leurs nids dans les fentes des rochers. Nous en tuâmes plusieurs des vieux,

Cook.

mais nous ne pûmes pas approcher des jeunes. Une multitude innombrable de ces oiseaux construisent leurs nids tout près les uns des autres, & l'instinct leur a appris à choisir, pour cela, les endroits où les rochers se projettent sur la mer, & les côtes perpendiculaires de ces rochers, afin que si les petits tombent, ils ne se blessent point en tombant sur l'eau. L'ardoise dont le rocher est composé dans cette partie de l'Isle, n'est pas très-dure; il est cependant surprenant que ces oiseaux aient pu y faire des trous, & en agrandir assez les cavités naturelles, pour que leurs petits y aient des places suffisantes: ces nigauds retournaient toujours à leurs nids, immédiatement après nos coups de fusil, & ils s'envolaient si pesamment, que nous ne trouvions pas beaucoup de difficulté à les tirer au vol. Les Français les ont appelés, aux Isles Falkland, *nigauds*, à cause de leur stupidité qui paraît si grande, qu'ils ne peuvent pas apprendre à éviter la mort.

Sur le côté Est de l'Isle, nous aperçûmes des oies; à peine avait-on débarqué, que nous en tuâmes trois. Elles étaient remarquables par la différence de couleur entre le mâle & la femelle. Le Jar était un peu moindre qu'une oie ordinaire apprivoisée, & parfaitement blanc, excepté les pieds, qui étaient jaunes, & le bec,

qui était
noire, a
tête gris
blanches.
reuse, ca
les petits
aux fauco
A neuf
à bord: M
m'apprit q
mouillions
pour: que,
des œufs d'
grande Isle
une anse c
tere & de
Ce rappo
entrepren
assé: M. R
erent sur
M. Forster
menace. Le
de la gra
les, & moi
us fûmes a
mes dans le
gards; mais
us continuâ

qui était noir. La femelle, au contraire, était noire, avec des barres blanches en travers, une tête grise, quelques plumes vertes, & d'autres blanches. Il paraît que cette différence est heureuse, car la femelle étant obligée de conduire les petits, sa couleur plus brune la cache mieux aux faucons & aux autres oiseaux de proie.

Cook.

A neuf heures du soir, nous fûmes de retour à bord : M. Pickersgill, qui venait d'y arriver, m'apprit que la terre opposée à l'endroit où nous mouillions, était une Isle dont il avait fait le tour : que, sur une autre plus au Nord, il trouva des œufs d'hirondelle de mer, & qu'en-dehors la grande Isle, entre la côte & la pointe Est, il y avait une anse dans laquelle il vit des oies : il tua une mère & de petits oisons.

Ce rapport de M. Pickersgill nous engagea à entreprendre, le lendemain, deux parties de chasse : M. Pickersgill & ses camarades retournerent sur le canot, & je m'embarquai avec M. Forster & le Docteur Sparrman dans la frégate. Le Lieutenant alla par le côté Nord-Ouest de la grande Isle, qui fut appelée *Isle des Oies*, & moi par le côté Sud-Ouest. Dès que nous fûmes au-dessous de l'Isle, nous aperçûmes dans les rochers, une grande quantité de oies ; mais, sans perdre notre temps à les tirer, nous continuâmes notre route, & bientôt nous

E
s jeunes.
aux conf-
es autres,
our cela,
ent sur la
s rochers,
se blessent
ont le ro-
l'Isle, n'est
renant que
ous, & en
pour que
ifantes : ces
s nids, im-
fusil, & ils
ne trouvions
au vol. Les
es Falkland,
qui paraît si
andre à éviter
aperçûmes
né, que nous
quables par la
& la femelle.
ne oie ordi-
blanc, ex-
, & le bec,

Cook.

vîmes beaucoup d'autre gibier ; car , au Sud de l'Isle , il y a un nombre prodigieux d'oies. Comme c'était la saison de la mue , la plupart changeaient de plumes , & ne pouvaient s'enfuir : une grosse houle rendit notre débarquement très-difficile : il nous fallut ensuite traverser des rochers par de fort mauvais chemins , de sorte que des centaines d'oies nous échappèrent : quelques-unes s'envolèrent dans la mer , & d'autres dans l'Isle. Nous en tuâmes ou prîmes cependant soixante-deux.

Plusieurs cavernes profondes coupaient les rochers , & formaient des voûtes , élevées souvent de trente verges au-dessus de nos têtes ; la houle , se calmant par intervalles , nous pouvions entrer quelquefois dans ces retraites obscures avec le bateau : les oiseaux , qui y étaient , reconnoissaient bien notre peine. Plusieurs de ces cavernes avaient quarante ou cinquante verges de longueur ; les rochers , qui leur servaient de murailles , étaient communément l'asyle de ces niais , auxquels nous ne faisons alors aucune attention. L'ardoise de ces rochers était au-dessus remplie de fentes & de crevasses énormes , qui devenaient fatale aux oies : ces oiseaux trop lourds , ayant rarement la force de traverser l'ouverture , tombaient , & nos matelots les prenaient en vie.

Nous retournâmes

Tome X

Nous
mangeâ
chassé
& son p
avaient
mer & q
tout l'équ
aux Mate
heureuse
que du bo
J'appris
s'étaient re
quelques-un
nécessaire d
ils paraissaien
& ils avaien
Le lenden
m'aperçu
que j'avais v
succès , & que
le nom de P
sonçait à t
s-maigres ;
pression , d
désordre ,
le menton
sur nez rép

Nous retournâmes à bord bien fatigués; nous mangeâmes à souper une partie de ce que la chasse de la veille avait produit. M. Pickersgill & son parti, arrivés quelque temps avant nous, avaient rapporté trois cens œufs d'hirondelles de mer & quatorze oies. Je pus ainsi en distribuer à tout l'équipage; ce qui fit d'autant plus de plaisir aux Matelots, que Noël approchait: sans cette heureuse rencontre, ils n'auraient eu pour régal que du bœuf & du porc salés.

Cook.

J'appris que les Naturels, sur neuf pirogues, s'étaient rendus aux flancs du vaisseau, & que quelques-uns étaient montés à bord: il ne fut pas nécessaire de les presser beaucoup pour cela, car ils paraissaient fort bien connaître les Européens, & ils avaient plusieurs couteaux de fer.

Le lendemain, ils nous firent une autre visite: je m'apperçus qu'ils étaient de la même Nation que j'avais vue autrefois dans la Baie de Bon succès, & que M. de Bougainville distingua, sous le nom de Pessierais; mot que ces Indiens prononçaient à tout moment. Ils sont petits, laids & très-maigres; ils ont des yeux fort petits & sans expression, des cheveux noirs & lissés, flottans en désordre, & barbouillés d'huile; ils n'avaient sur le menton que quelques poils clair-semés; & sur leur nez répandait continuellement du *Mucus*

Cook.

dans leur bouche ouverte : toute leur figure annonçait la misère & la faleté la plus horrible. Leurs épaules & leur estomac sont larges & osseux , & le reste de leur corps si mince & si grêle , qu'en voyant séparément ces différentes parties , nous ne pouvions croire qu'elles appartenissent à la même personne ; leurs jambes étaient courbées , & leurs genoux d'une largeur disproportionnée. Je n'en ai pas vu un seul de grand ; ils étaient presque nus ; une peau de veau marin leur servait de vêtemens ; quelques-uns en portaient deux ou trois cousues ensemble , de manière qu'elles formaient un manteau qui descendait jusqu'au genou ; mais la plupart n'en avaient qu'une seule , assez large pour couvrir leurs épaules ; les parties inférieures du corps étaient absolument découvertes. On nous dit que les femmes se cachent le milieu du corps avec un morceau de peau de veau marin , mais que d'ailleurs elles sont vêtues comme les hommes. Elles resterent dans les pirogues , ainsi que les enfans.

Je remarquai de loin que ces femmes avaient autour de leur col un grand nombre de coquillages , suspendues à un cordon de cuir , & que leur tête était couverte d'une espèce de bonnet composé de grandes plumes d'oies blanches , pointées toutes droites ; de sorte que cette par-

ressemb
siècle.
olivâtre
plusieur
rouge ,
enfans à
les endur
froid. Le
Pesseray,
terme de
expression
tenaient
tôt des ha
je crois qu
d'autres pe
comme le
Je leur
marquai pa
l'avait dit.
cet aliment
viande pou
médailles,
cune de leu
ferraient &
enfans : je
feu dans leu
plutôt afin
terre , par-

ressembloit aux fontanges françoises du dernier siècle. Leur teint naturel paroissoit être un brun olivâtre, luisant comme le cuivre; le visage de plusieurs étoit bariolé de rayures de peinture rouge, & quelquefois blanche. J'observai deux enfans à la mammelle entièrement nus: par-là, on les endurecit, dès leur naissance, à la fatigue & au froid. Les enfans ne prononçoient gueres que le mot *Pesseray*, que nous prîmes quelquefois pour un terme de tendresse, & d'autres fois pour une expression de mal-aise ou de douleur. Ces Indiens tenaient des arcs, des traits & des dards, ou plutôt des harpons d'os, placés au bout d'un bâton: je crois qu'ainsi armés, ils tuent des veaux marins, d'autres poissons, & peut-être aussi des baleines, comme le font les Eskimaux.

Je leur fis donner du biscuit; mais je ne remarquai pas qu'ils l'eussent autant qu'on me l'avait dit. L'instinct leur a peut-être appris que cet aliment n'est pas aussi bon pour eux que la viande pourrie de veau marin. Ils préféroient les médailles, les couteaux, &c. Il y avait dans chacune de leurs pirogues un feu, autour duquel se ferraient & se réchauffaient les femmes & les enfans: je ne puis pas supposer qu'ils portent du feu dans leurs canots uniquement pour cela, mais plutôt afin d'être toujours prêts d'en allumer à terre, par-tout où ils débarquent; car, quelle

 Cook,

que soit leur méthode de s'en procurer quand ils n'en n'ont point, ils ne sont pas sûrs de trouver toujours du bois sec qui s'enflamme à la première étincelle. Ils ont aussi, dans leurs pirogues, de grandes peaux de veaux marins, que je jugeai destinées à les abriter, quand ils sont en mer, & à couvrir leurs huttes à terre : ils les employaient quelquefois comme des voiles. Leurs pirogues étaient très-grossières, & d'écorce d'arbres ; de petits bâtons servaient à maintenir la courbure de l'écorce ; leurs pagayes étaient mauvaises, & ils manœuvraient fort lentement : chaque canot contenoit de cinq à huit personnes, y compris les enfans : bien différens de tous les Insulaires de la Mer du Sud, ils gardaient un profond silence, en approchant du vaisseau. Ceux qui monterent à bord ne témoignèrent pas la moindre curiosité : ils ne parurent charmés de rien, ils acceptèrent des grains de verre sans reconnaissance, & sans y mettre aucun prix ; ils nous abandonnerent avec la même indifférence leurs armes, & leurs peaux de veau marin déguenillées. Ils ne semblaient pas même remarquer notre supériorité sur eux, & nous ne surprîmes pas, dans leurs regards ni dans leurs gestes, un seul signe d'admiration, à la vue de tous ces objets merveilleux que contient un vaisseau, aux yeux des Sauvages.

Tout, e
 touciane
 Quelq
 de mots
 quels je
 de guttur
 blaient te
 bua à ren
 leur fîmes
 bles Insula
 compris : i
 de nous in
 aucune de
 ne prenaie
 prendre.
 Tous ce
 vour, conv
 vus à la Ba
 aise & plus
 était plus ha
 mettait leur
 communicat
 lité : ceux-ci
 indolens & f
 pouvaient p
 temps : je ne
 érable que
 d'être incap

Tout, en eux, annonçait la stupidité & l'incapacité.

Cook.

Quelques-uns préférèrent un petit nombre de mots, outre celui de *Pefferay*, dans lesquels je remarquai beaucoup de consonnes & de gutturales, sur-tout le *Il* des Gallois: ils semblaient tous grassez fortement; ce qui contribua à rendre intelligible ce qu'ils disaient. Nous leur fîmes envain les gestes que les plus misérables Insulaires de la Mer du Sud avaient aisément compris: ils ne montrèrent pas la moindre envie de nous instruire de leur langage; &, comme aucune de nos richesses n'excitait leurs desirs, ils ne prenaient pas de peine pour se faire comprendre.

Tous ceux qui étaient du Voyage de l'Endéavour, convinrent que les Indiens qu'ils avaient vus à la Baie de Bon-Succès, vivaient plus à leur aise & plus heureusement que ceux-ci: leur taille était plus haute; ils portaient des bottines, ce qui mettait leur pied en sûreté; enfin ils étaient plus communicatifs, & ils avaient des idées de civilisation: ceux-ci, au contraire, étaient si stupides, si indolens & si misérables, qu'ils ne voulaient ou ne pouvaient point se préserver de la rigueur du temps: je ne puis pas imaginer un être plus misérable que celui qui est privé de raison au point d'être incapable de combiner de pareilles idées.

Cook.

Ces Sauvages, en mangeant la chair de veau marin pourrie, préféraient la partie huileuse, & la seule attention qu'ils eurent pour les Matelots, fut de leur en offrir. Tous les Peuples des hautes latitudes aiment cette huile par instinct ; on dit qu'elle échauffe leur corps contre la rigueur du froid. La chair, les vêtemens, les armes, les ornemens, les ustensiles, & tout le corps de ces Sauvages, exhalaient une puanteur si insupportable, que nous ne pouvions pas demeurer longtemps parmi eux : les yeux fermés, nous les sentions à une distance considérable. On aura peine à le croire, & cependant c'est un fait, ces mauvaises exhalaisons réprimerent tellement les desirs des Matelots les plus sales & les plus déterminés, qu'ils n'essayerent pas de contracter des liaisons avec les femmes.

Nous n'avons remarqué aucune espèce de subordination parmi ces Sauvages : leur vie approche plus de celle des brutes, que celle d'aucune autre Nation. Il est très-probable que ce sont de malheureux proscrits de quelque tribu voisine qui mène une vie plus douce ; & que, réduits à vivre dans cette partie sauvage de la terre de Feu, ils ont insensiblement perdu toutes leurs idées, excepté celles que renouvellent sans cesse les besoins les plus pressans : ils errent peut-être cherchant de la nourriture d'une Baie ou d'un Golfe

à l'autre
passent
reux de

Ils se
tagerent
personne
teur de
l'appétit
dommage
ches que
donc des
&c. Il no
vin de M
qui se fû
Amis d'A
plus gaien

Les M
veille, b
la plupar
jeter dan
& on les
à l'air.

Le Cap
de Noël,
célébra. I
par 55 de
degrés 16
rection d

à l'autre; car nous avons lieu de croire qu'ils passent leur hiver dans le canton le moins rigoureux de cet horrible pays.

Cook.

Ils se retirèrent tous avant dîner, & ne partagerent pas notre régal de Noël: je crois que personne ne les y invita, car la saleté & la puanteur de leurs personnes, suffisoient pour ôter l'appétit à l'Européen le plus vorace: c'eût été dommage de ne pas profiter des nourritures fraîches que nous avait fourni le hasard. On servit donc des oies rôties & bouillies, des pâtés d'oies, &c. Il nous restait encore quelques bouteilles de vin de Madere, le seul article de nos provisions qui se fût amélioré en mer, de sorte que nos Amis d'Angleterre ne firent peut-être pas Noël plus gaiement.

Les Matelots ayant commencé cette fête la veille, burent encore toute la journée du 26: la plupart étoient morts-ivres; M. Cook les fit jeter dans les chaloupes, comme des animaux, & on les mena à terre, où ils reprirent leurs sens à l'air.

Le Capitaine Cook a donné à ce Canal le nom de Noël, à cause de cette fête que l'équipage y célébra. L'entrée, qui a trois lieues de large, gît par 55 degrés 27 minutes de latitude Sud, & 70 degrés 16 minutes de longitude Ouest, dans la direction du Nord 37 degrés Ouest des Isles de

Cook.

Saint-Ildéphonse à dix lieues. Ces Isles sont le meilleur indice pour les trouver. La Cathédrale d'Yorck, qui est la seule terre remarquable des environs, peut difficilement être reconnue, d'après la description qu'on en donnerait, parce qu'elle change d'aspect, suivant les différentes positions d'où on la voit. Outre le rocher noir qui gît en travers de l'extrémité de l'Isle Shagg (des nigauds), il y en a un autre à-peu-près à moitié chemin, entre cette Isle & la côte orientale. Il est inutile de faire une description détaillée de ce Canal; car peu de Navigateurs en profiteraient: la Carte qui accompagne cette Relation, suffira aux vaisseaux que le hasard conduira dans ce parage. Toutes les anses & tous les Havres offrent du bois, de l'eau douce & des volailles sauvages.

La côte Sud-Ouest de la terre de Feu, relativement aux goulets, Isles, &c. peut être comparée à celle de Norwège; car je ne crois pas qu'il y ait un espace de trois lieues, où on ne trouve un goulet ou Havre, capable de contenir & d'abriter le plus gros vaisseau; seulement jusqu'à ce que ces goulets soient mieux connus, il faut déterrer soi-même un mouillage. Il y a plusieurs rochers cachés sous la côte, mais heureusement aucun n'est éloigné de la terre; la sonde peut en indiquer l'approche, en supposant que le temps obscur empêche de les voir; car, à juger

D
du tout par
il est plus q
le long de l
en un mot,
dangereuse d
La terre d
Nord-Est &
dix lieues de
geur n'est nu
lieues. La cô
paraît former
présente une
s'élèvent à un
de l'extrémité
de ces colline
verte d'arbres
il y avait peu
entre le Cap
de l'Ouest à
direction que
Est du Cap
& leur direct
des Etats; ils s
le long de l
Etats; ils res
Cap Saint-Jean
Nord-Ouest &
dedans & es

du tout par les endroits que nous avons fondés , il est plus que probable qu'il y a des sondes tout le long de la côte , & à plusieurs lieues en mer ; en un mot , cette côte ne me paraît point aussi dangereuse qu'on l'a représentée.

La terre des Etats gît , à-peu-près , Est un quart Nord-Est & Ouest un quart Sud-Ouest : elle a dix lieues de long dans cette direction : sa largeur n'est nulle part de plus de trois ou quatre lieues. La côte est de roche , fort dentelée , & paraît former plusieurs Baies ou goulets. Elle présente une surface de collines escarpées , qui s'élèvent à une hauteur considérable , sur-tout près de l'extrémité occidentale : excepté les sommets de ces collines , la plus grande partie était couverte d'arbres & d'arbrisseaux , ou d'herbages , & il y avait peu ou point de neige. Les courans ; entre le Cap Déséada & le Cap Horn , portent de l'Ouest à l'Est , c'est-à-dire , dans la même direction que la côte , mais ils sont petits. A l'Est du Cap , leur force s'augmente beaucoup & leur direction est Nord-Est vers la terre des Etats ; ils sont rapides au détroit de le Maire , & le long de la côte méridionale de la terre des Etats ; ils ressemblent à un torrent autour du Cap Saint-Jean , où ils prennent une direction Nord-Ouest & continuent à rouler avec force en-dedans & en-dehors des Isles du Nouvel-An.

Cook. Tandis que nous étions à l'ancre en-dedans de cette Ile, j'observai que le courant était plus fort au temps du flot, & qu'à l'Ebbe sa force diminuait tellement que le vaisseau marchait quelquefois devant le vent, quand il soufflait de l'Ouest & de l'Ouest - Nord - Ouest : on doit seulement entendre ceci de l'endroit où la Résolution était à l'ancre ; car, lorsque nous avions un fort courant qui portait à l'Ouest, M. Gilbert en trouva un d'une égale force, près de la côte de la terre des Etats, mais qui portait à l'Est, quoique ce fût probablement un courant de reflux, ou l'effet de la marée.

Si la Lune y régle les marées, le flot arrive près de la côte à cet endroit, aux nouvelles & aux pleines Lunes, à environ quatre heures. L'élévation & la chute perpendiculaire des eaux est très-peu considérable ; elle n'excède pas quatre pieds. Dans le Canal de Noël, la marée est haute à deux heures & demie, les jours de pleine & de nouvelle Lune, & M. Wales observa que les eaux s'y élevaient & s'abaissaient perpendiculairement de trois pieds six pouces, mais c'était durant les basses marées : celles du printemps doivent être plus hautes.

Ces Isles, ajoute M. Cook, sont si différentes de la terre des Etats, qu'elles méritent une Description particulière : celle où nous

débarqu
teur ég
rante p
défendu
est couv
fort lon
deux ou
autant d
composé
parmi ce
tracés pa
retirent a
ment ; car
quelques d
plante, n
une espèce
face est h
voit plusie
nommée g
aux Isles
guinville,
plutôt d'u
Nous a
en animau
oiseaux d
Nous n'av
que leur s
grands n'é

débarquâmes , présente une surface d'une hauteur égale , & élevée d'environ trente à quarante pieds au-dessus de la mer , dont elle est défendue par une côte de roches : l'intérieur est couvert d'une sorte de glayeul très-vert , & fort long , il croît sur de petits mondrains de deux ou trois pieds de diamètre , & d'environ autant d'élévation en grosses touffes , qui paraissent composées de racines de la plante nattées ensemble : parmi ces mondrains , il y a beaucoup de sentiers tracés par les ours de mer & les penguins , qui se retirent au centre de l'Isle. On y marche difficilement ; car les chemins sont si sales , qu'on est quelquefois dans la boue jusqu'au genou. Outre cette plante , nous y remarquâmes d'autres gramens , une espèce de bruyere , & du céleri. Toute la surface est humide ou mouillée , & sur la côte on voit plusieurs courans d'eau. L'herbe , qui fut sur-nommée *glayeul* , semble être la même qui croît aux Isles Falkland , & dont parle M. de Bougainville , comme d'une espèce de *gladiolus* , ou plutôt d'une espèce de gramen.

Nous avons remarqué sur cette petite Terre , en animaux , des lions , des ours de mer , divers oiseaux de mer , & quelques-uns de terre. Nous n'avons apperçu aucun lion de la grosseur que leur suppose Perneti ; la longueur des plus grands n'était pas de plus de douze ou quatorze

 Cook.

Cook.

pieds, & leur circonférence peut être de huit ou dix. Comme c'était le temps des amours & des accouchemens, nous avons vu un mâle, entouré de vingt ou trente femelles, très-occupé à les retenir toutes près de lui, & écartant pour cela, à force de coups, les autres mâles qui voulaient se mêler dans son ferrail. Plusieurs avaient une moindre quantité de lionnes. Quelques-uns n'en avaient qu'une ou deux; & nous en observions çà & là un couché seul, & grondant dans un lieu écarté, sans souffrir que les mâles ni les femelles se tinssent dans les environs: nous jugeâmes que ceux-là étaient vieux & accablés par l'âge.

Les ours de mer ne sont pas, à beaucoup près; aussi gros que les lions, mais ils le sont un peu plus que les veaux marins. Ils n'ont point ce long poil qui distingue le lion; le leur est par-tout d'une longueur égale, & plus beau que celui du lion; il ressemble à celui de la loutre; &, en général, il est gris-de-fer. C'est l'espèce que les Français appellent *loux de mer*, & les Anglais *veaux marins*: ils diffèrent cependant des veaux marins de l'Europe & de l'Amérique septentrionale. Les lions peuvent aussi, sans impropriété, être appelés des veaux marins, qui ont pris toute leur croissance; ils sont les uns & les autres de la même espèce. Il n'était pas dange-

reux d
fuyaien
courait
& la m
précipite
que si v
êtes terr
premons
(car ils c
des) ils
montraien
semblaien
nous avan
Le peng
& j'observ
tités prodig
mions aut
Je ne puis
souvent, da
cellens; ma
Ils ne pon
la saison;
petits.
Les nigau
& nous en e
qu'ils sont b
ains cantons
du bord des r

Cook.

reux de marcher au milieu d'eux ; car ils s'enfuyaient alors, où ils restaient tranquilles. On courait seulement des risques à se placer entr'eux & la mer ; si quelque chose les épouvante, ils se précipitent vers les flots en si grand nombre, que si vous ne sortez pas de leur chemin, vous êtes terrassé. Quelquefois, lorsque nous les surprenons tout-à-coup, ou que nous les éveillons, (car ils dorment beaucoup & ils sont très-stupides) ils élevaient leurs têtes, ils ronflaient & montraient les dents d'un air si farouche, qu'ils semblaient vouloir nous dévorer ; mais, dès que nous avançons sur eux, ils s'enfuyaient.

Le penguin est un oiseau amphibie très-connu ; & j'observerai seulement qu'il y en a des quantités prodigieuses : de sorte que nous en assomons autant qu'il nous plaisait avec un bâton. Je ne puis pas dire qu'ils sont bons à manger : souvent, dans la disette, nous les trouvions excellens ; mais c'était faute d'autres alimens frais. Ils ne pondent pas ici, ou bien ce n'était pas la saison ; car nous n'aperçûmes ni œufs ni petits.

Les nigauds pullulent aussi en grand nombre, & nous en emportâmes beaucoup à bord, parce qu'ils sont bons à manger. Ils s'approprient certains cantons, & y construisent leurs nids près du bord des rochers, sur les petits mondrains où

Cook.

croît le glayul : il y a une autre espèce plus petite que celle-ci, qui pond dans les crevasses des rochers.

Les oies sont de l'espèce que nous trouvâmes au Canal de Noël : nous en aperçûmes peu ; quelques-unes avaient des petits. M. Forster en tua une différente de celles-ci, en ce qu'elle était plus grosse, qu'elle avait un plumage gris & des pieds noirs. Les autres faisaient un bruit exactement pareil à celui du canard. Il y a des canards, mais en petit nombre, & quelques-uns de ceux que nous avons appelés chevaux de course. Ceux que nous tuâmes, pesaient de vingt-neuf à trente livres, & ils étaient assez bons.

Nous comptâmes, en oiseaux de mer, des mouettes, des hirondelles, des poules du Port Egmont, & un grand oiseau brun de la grosseur d'une albatroïe que Pernetty appelle *Quebrantahuessas* : nous lui donnâmes le nom de la mere Carey, & nous le trouvâmes assez bon. Voici les oiseaux de terre : des aigles ou des faucons, des vautours à la tête chauve, ou ce que nos matelots appellent des buses de Turquie, des grives, & quelques petits oiseaux.

J'oubliais de dire qu'il y a des pies de mer, ou des oiseaux, auxquels nous donnions le nom de corlieux, quand nous étions à la Nouvelle-Zélande ; mais nous en vîmes seulement quelque

couple
d'obse-
que M
mais il
tahuess
de la c
poisson
latitude
dans lae
ton : ils
pas trou
de mer
les ours
les nigau
s'établis
quer avec
des lieux
animaux
un troupe
lailles dan
se faire du

(a) Par-
cette Tradu-
crit sous ce
oiseau de l
differe.

couples dispersés çà & là. Il ne sera pas inutile d'observer que les nigauds sont les mêmes oiseaux que M. de Bougainville appelle *bec-scies* (a); mais il s'est trompé, en disant que les *Quebrantahueffas* sont leurs ennemis; car cet oiseau est de la classe des péterels: il ne se nourrit que de poisson, & on le trouve dans toutes les hautes latitudes méridionales. On est étonné de la paix dans laquelle vivent les animaux de ce petit canton: ils paraissent avoir formé une ligue pour ne pas troubler leur tranquillité mutuelle. Les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte; les ours de mer habitent l'intérieur de l'Isle, & les nigauds les rochers plus élevés: les penguins s'établissent où il leur est plus aisé de communiquer avec la mer, & les autres oiseaux choisissent des lieux plus retirés. Nous avons vu tous ces animaux se mêler & marcher ensemble comme un troupeau domestique, ou comme des volailles dans une basse-cour, sans jamais essayer de se faire du mal. J'ai souvent observé les aigles &

Cook.

(a) Par-tout on trouve le mot de *Bec-scies* dans cette Traduction; il s'agit seulement de l'oiseau que décrit sous ce nom M. de Bougainville, & non pas d'un oiseau de la Louisiane, qui est appelé ainsi, mais qui en diffère.

Cook.

les vautours eux-mêmes assis sur les mondrains ; parmi les nigauds, sans que ceux-ci, jeunes ou vieux, fussent alarmés de ce voisinage. On demandera peut-être comment vivent ces oiseaux de proie : je crois qu'ils se nourrissent de carcasses des veaux marins & des oiseaux qui meurent de différentes manières ; il est probable qu'ils ne manquent pas d'alimens.

Des vaisseaux qui entreprendraient des expéditions pareilles à la nôtre, pourraient se rafraîchir sur ces Isles ; quoique la chair des lions de mer & des penguins ne soit pas très-bonne à manger, elle est infiniment plus salutaire que la viande salée ; si on cherchait avec soin les productions de ces différentes terres, il est vraisemblable qu'on y trouverait une quantité suffisante de céleri & de cochléaria pour en fournir à tout un équipage ; car nous avons remarqué ces deux plantes dans nos excursions. Les matelots mangèrent plusieurs jours de petits nigauds & des penguins ; ils comparaient les premiers à de poulets : ils rôtirent aussi plusieurs jeunes veaux marins ; mais la chair avait un degré de mollesse qui la rendait dégoûtante : les jeunes ours, qui avaient pris toute leur croissance, étaient préférables, & d'un goût pareil à celui d'un mauvais bœuf ; mais il était impossible de toucher à celle des vieux lions & des vieux ours de mer.

Après

Après
 vier 17
 res, nou
 Le vent
 six heur
 se chang
 subiteme
 de ferler
 perroque
 bonnette.
 mais le v
 Sud-Est,
 due que
 où l'on pl
 jetais d'att
 afin d'avo
 Doutant u
 route me
 matiere, &
 Océan.
 Le 16,
 çant au N
 à l'Est de
 grande ter
 net entre le
 tier ; à ci
 & j'obser
 milles.

Tome

Après avoir quitté la terre le soir du 3 Janvier 1775, le lendemain, au matin, à trois heures, nous la revîmes qui nous restait à l'Ouest. Le vent continua à souffler grand frais jusqu'à six heures du soir, qu'il futa au Sud-Ouest, & se changea en raffales pesantes, qui tomberent si subitement sur nous, que, n'ayant pas le temps de ferler les voiles, nous perdîmes un mâc de perroquet, le boute-hors d'une bonnette & une bonnette. Le grain finit par une grosse pluie; mais le vent resta au Sud-Ouest. Notre route fut Sud-Est, dans la vue de découvrir la côte étendue que marque M. Dalrymple dans sa carte, & où l'on place le Golfe de Saint-Sébastien. Je projetais d'attaquer la pointe occidentale de ce Golfe, afin d'avoir toutes les autres parties devant moi. Doutant un peu de l'existence de cette côte, cette route me parut la meilleure pour éclaircir cette matière, & reconnaître la partie australe de cet Océan.

Le 16, j'arrivai sur l'Isle de Willis. En avançant au Nord, nous découvrimés une autre Isle à l'Est de l'Isle de Willis, entre celle-ci & la grande terre: remarquant qu'il y avait un passage net entre les deux Isles, je gouvernai pour y entrer; à cinq heures, je me trouvai au milieu, & j'observai qu'il était large d'environ deux milles.

Cook.

L'Isle de Willis est un rocher élevé, peu étendu, près duquel il y a des Iflots de roches; elle gît par 54 degrés de latitude Sud, & 38 degrés 23 minutes de longitude Ouest. L'autre Isle, que je nommai l'Isle *Bird* (de l'Oiseau), à cause du grand nombre d'oiseaux dont elle était remplie, n'est pas si élevée, mais elle est beaucoup plus étendue, & elle est tout près de la pointe Nord-Est de la grande terre que j'appellai le *Cap Nord*.

La côte Sud-Est de cette terre, autant que nous l'apperçûmes, gît dans la direction du Sud 50 degrés Est; elle paraît former plusieurs Baies ou goulets; nous observâmes des masses énormes de neige ou de glace dans le fond, & surtout dans une Baie qui gît à dix milles au Sud-Sud-Est de l'Isle de l'Oiseau.

Après avoir traversé le passage, nous reconûmes que la côte courait Est un quart Nord-Est, l'espace d'environ neuf milles, & ensuite à l'Ouest & à l'Est un peu Sud, jusqu'au Cap Buller, qui est onze milles plus loin. Nous rangeâmes la terre à une lieue de distance, jusqu'à près de dix heures du soir. A deux heures du matin du 17, on fit voile du côté de la terre, avec une jolie brise du Sud-Ouest; à quatre heures, l'Isle Willis nous restait à l'Ouest un quart Sud-Ouest, à trente-deux milles. Nous avions au Sud-Ouest un quart

D
 Ouest le
 quelques I
 plus avanc
 63 degrés I
 à la distance
 heures: voy
 marchâmes
 de la côte,
 laquelle je n
 teur Sparrma
 d'y conduire
 lution, nous
 côté, la son
 continuai à fo
 vrai point de f
 gueur de la li
 cette ligne fut
 Baie, dans tou
 j'observai qu'e
 espace de cinq
 deux milles, &
 es vents; je ju
 nouillage deva
 ont de chaque c
 plate, vers le
 folu de ne pas
 es devoir empl
 ces, car il ne

Ouest le Cap Buller, en travers duquel gissent quelques Ilots de roches : la pointe de terre la plus avancée vers l'Est, nous demeurait au Sud 63 degrés Est. Je gouvernai le long de la côte, à la distance de quatre ou cinq milles, jusqu'à sept heures : voyant alors l'apparence d'un goulet, nous marchâmes dessus. Dès que nous approchâmes de la côte, on mit en mer une chaloupe, sur laquelle je montai avec MM. Forster & le Docteur Sparrman, afin de reconnaître la Baie, avant d'y conduire le vaisseau : quand je quittai la Résolution, nous étions à environ quatre milles de la côte, la sonde rapportait quarante brasses. Je continuai à sonder sur la route, mais je ne trouvai point de fond par trente-quatre brasses, longueur de la ligne que j'avais dans la chaloupe : cette ligne fut aussi trop courte pour sonder la Baie, dans tous les endroits où je la remontai. J'observai qu'elle court Sud-Ouest un quart Sud l'espace de cinq lieues, qu'elle est large d'environ deux milles, & qu'elle est bien à l'abri de tous les vents ; je jugeai qu'il peut y avoir un bon mouillage devant des greves sablonneuses, qui sont de chaque côté, & aussi près d'une Isle basse & plate, vers le fond de la Baie. Comme j'étais résolu de ne pas y mener le vaisseau, je ne crus pas devoir employer mon temps à examiner ces places, car il ne me paroissait pas probable qu'au-

 Cook.

 La Géorgie.

Cook.

cun Navigateur dût profiter de mes découvertes. Je débarquai en trois différens endroits, je déployai notre pavillon, & je pris possession du pays, au nom du Roi d'Angletere, en faisant une décharge de mousqueterie.

Il me sembla que la marée s'élève d'environ quatre ou cinq pieds, & qu'elle est haute, dans les pleines & les nouvelles lunes, à environ onze heures.

Le fond de la Baie, & deux endroits de chaque côté, se terminaient par des rochers de glace perpendiculaires, d'une hauteur considérable. Il s'en détachait continuellement des morceaux; pendant que nous étions dans la Baie, une masse énorme tomba, & fit un bruit pareil à celui d'un canon.

Ces masses sont absolument les mêmes que celles qu'on trouve dans les Havres du Spitzberg: la glace ressembloit beaucoup à ces Isles détachées, que nous avons vu flotter en grande quantité, dans les hautes latitudes méridionales.

L'intérieur du pays n'était ni moins sauvage ni moins affreux. Les rochers perdaient leurs hautes cimes dans les nues, & les vallées étaient couvertes d'une neige éternelle. On ne voyoit pas un arbre, & il n'y avait pas le plus petit arbrisseau; les seuls végétaux que nous y remar-

quâmes,
dont le tr
(Dactyli
(Sanguif
qui sortait

Les roc
tre, en ce
de cette ar
Autant qu
tenaient pa

Les veau
assez nomb
terre des
gueres que
liaient de les

can de cette
mais il em
Rédacteur du
ce nom.

L'un de c
tout le corp
teinte olive,

de l'hémisph
à ces anima
devant, & il
se montraffen
au-delà de f
lot; peut-être

quâmes, furent une sorte de gramen grossier, dont le tuyau était fort & qui croissait en touffes, (*Dactylis Glomerata.*) la pimprenelle des bois, (*Sanguisorba*) & une plante, pareille à la mousse, qui sortait des rochers.

Cook,

Les rochers sont d'une ardoise, d'un gris bleuâtre, en couches horizontales : plusieurs fragmens de cette ardoise, couvraient par-tout la greve. Autant que nous pûmes les examiner, ils ne contenaient pas de minéraux.

Les veaux marins, ou les ours de mer, étaient assez nombreux, mais plus petits que ceux de la terre des Etats : peut-être que nous ne vîmes gueres que des femelles, car les côtes fourmillaient de leurs petits ; nous n'en aperçûmes aucun de cette espèce, que nous appellons lions ; mais il en avait quelques-uns de ceux que le Rédacteur du Voyage du Lord Anson décrit sous ce nom.

L'un de ceux-ci que nous tuâmes, était par-tout le corps d'un gris foncé, & d'une légère teinte olive, à-peu-près comme les veaux marins de l'hémisphère septentrional : il ressemblait aussi à ces animaux, par la forme de ses pieds de devant, & il n'avait pas non plus d'oreilles qui se montraient au-dehors. Son nez se projetait fort au-delà de sa bouche : sa peau était ridée & à flot ; peut-être qu'elle est très-mobile, quand le

Cook,

phoque est en colere, & qu'elle forme alors une espèce de crête, telle que la représente la figure qui est dans le voyage du Lord Anson (a). Celui que nous examinâmes, était long d'environ treize pieds, mais à proportion plus mince que le lion de mer à criniere de la terre des États.

Tous les veaux marins y étaient plus farouches que ceux des Isles du Nouvel-An, & ils ne s'enfuyaient pas pour nous faire place. Les petits aboyaient après nous; ils nous poursuivaient quand nous passions près d'eux, & ils essayaient de nous mordre les jambes.

On a déjà dit qu'on les nomme très-improprement lions; car ils n'ont aucune ressemblance avec le quadrupède qui porte ce nom.

Diverses troupes de penguins, les plus gros que j'aie jamais vus, voltigeaient sur cette terre; nous en rapportâmes à bord quelques-uns qui pesaient de vingt-neuf à trente-huit livres. Ils avaient trente-neuf pouces de long. Leur ventre était d'une grosseur énorme, & couvert d'une grande quantité de graisse: ils portent, de chaque côté de la tête, une tache ovale, d'un jaune brillant, ou de couleur d'orange bordée

(a) Ce lion de mer du Lord Anson (*phoca leonina*. Linn.) semble être le même que les Anglais ont appelé aux Isles Falkland *Clap-matchjeal*.

de noir: tout le ventre, le dessous des corps sont blancs nous fuyaient pour de bâton.

On voit, par la gainville des animaux penguins s'y trouvent exact, lorsqu'il les première classe des albatrosses, des m espèces que j'appelle hirondelles, des nig vel oiseau blanc, & qu'au Cap de Bonne- jaunes: nous en tu excellent goût.

Nous n'apperçûm terre que de petites trêmes aucun quadrupède, observa de la d'un renard, ou de q mal. Les terres, ou ent la côte de la me de neige, comme l'in voir fait ces observati vaisseau avec une

de noir : tout le dos est d'un gris noirâtre ; le ventre, le dessous des nageoires, & l'avant du corps sont blancs ; ils étaient si stupides qu'ils ne nous fuyaient point, & nous les tuâmes à coups de bâton.

—————
Cook.

On voit, par la description que fait M. de Bougainville des animaux des Isles Falkland, que ces penguins s'y trouvent, & je crois qu'il est très-exact, lorsqu'il les désigne sous le nom de la première classe des penguins. Il y avait aussi des albatrosses, des mouêtes communes, & cette espèce que j'appelle poules du Port Egmont, des hirondelles, des nigauds, des plongeurs, le nouvel oiseau blanc, & le petit oiseau pareil à ceux qu'au Cap de Bonne-Espérance on appelle oiseaux jaunes : nous en tuâmes deux qui étaient d'un excellent goût.

Nous n'apperçûmes pas d'autres oiseaux de terre que de petites alouettes : nous n'y rencontrâmes aucun quadrupède. M. Forster, à la vérité, observa de la fiente qu'il jugea être celle d'un renard, ou de quelque autre semblable animal. Les terres, ou plutôt les rochers qui bordent la côte de la mer, n'étaient pas couvertes de neige, comme l'intérieur de la contrée. Après avoir fait ces observations, je me rembarquai pour le vaisseau avec une assez grande quantité de

Cook. veaux marins & de penguins, que je distribuai à l'équipage.

Je donnai le nom de *Baie de Possession* à la côte où nous allâmes : elle gît par 54 degrés 5 minutes de latitude Sud, & 37 degrés 18 minutes de longitude Ouest, & à onze lieues à l'Est du Cap Nord : quelques milles à l'Ouest de la Baie de *Possession*, entre cette Baie & le Cap *Buller*, se trouve la *Baie des Isles*, que j'ai ainsi appelée, à cause de plusieurs petites Isles qui gissent par son travers & dans son intérieur.

Dès que la chaloupe fut remontée, nous fîmes voile le long de la côte qui court Sud 70 degrés 30 minutes Est, l'espace de onze ou douze lieues, jusqu'à une pointe avancée, qui a obtenu le nom du Cap *Saunders*. Au-delà de ce Cap, il a une Baie assez large, que j'ai nommée *Baie Cumberland*. En plusieurs endroits du fond de cette Baie, ainsi que dans quelques autres Baies de moindre étendue qui gissent entre le Cap *Saunders*, & la Baie de *Possession*, il y avait de grandes traînées de neige glacée, ou de glace solide.

L'aspect de la terre est à-peu-près le même par-tout : les montagnes extrêmement élevées au Sud, se partagent en une quantité innombrable de pointes ou de fleches, pareilles aux flammes d'un grand feu.

Le
une no
elle se
reille à
d'autres
l'horizo
observé
des Sud
38 degr
au Sud
rocher
Sandwich
à l'Ouest
rocher, il
nous vîme
Baie Sand
au-dessus
A deux
de la voile
C'est un
d'environ
de la gran
grande te
l'espace de
que j'appel
de ce Cap
méridional
une lieue

Le 19, au lever du Soleil, nous découvrîmes une nouvelle terre restante au Sud-Est-demi-Est: elle se montra d'abord en une seule colline, pareille à un pain de sucre; quelque temps après, d'autres cantons détachés parurent au-dessus de l'horizon, près de la colline. A midi, la latitude observée fut de 54 degrés 42 minutes 30 secondes Sud: nous avions le Cap Charlotte au Nord 38 degrés Ouest à quatre lieues, & l'Isle Cooper au Sud 31 degrés Ouest. Dans cette position, un rocher caché, qui gît en travers de la Baie Sandwich, à cinq milles de la terre, nous restait à l'Ouest-demi-Nord. A un mille & près de ce rocher, il y avait plusieurs brisans. L'après-midi, nous vîmes une chaîne de montagnes derrière la Baie Sandwich; leurs sommets glacés s'élevaient au-dessus des nuages.

A deux heures du matin du 20, nous fîmes de la voile au Sud-Ouest, autour de l'Isle Cooper. C'est un rocher d'une hauteur considérable, d'environ cinq milles de tour, & situé à un mille de la grande terre. A cette Isle, la côte de la grande terre prend une direction Sud-Ouest, l'espace de quatre ou cinq lieues jusqu'à une pointe, que j'appellai *Cap Disappointment*: en travers de ce Cap, il y a trois petites Isles, dont la plus méridionale est verte, basse & plate, & gît à une lieue de la côte.

 Cook.

Cook.

Comme nous avançons au Sud-Ouest, la côte s'ouvrit en travers de cette pointe, dans la direction du Nord 60 degrés Ouest, & à neuf lieues au-delà : c'était une Isle entierement détachée de la grande terre, elle fut appelée Isle *Pickersgill*, du nom de mon troisième Lieutenant; bientôt une pointe de la grande terre, au-delà de cette Isle, se montra dans la direction du Nord 55 degrés Ouest, qui portait le bord de la côte exactement au point où nous l'avions vu, & où nous en avons pris le relevement, le premier jour que nous l'aperçûmes. Il nous fut démontré par-là que cette terre, que nous avons jugé comme faisant partie d'un grand continent, n'est qu'une Isle de soixante-dix lieues de tour.

Qui aurait jamais pensé qu'une terre aussi peu étendue que celle-ci, située entre le cinquante-quatrième & le cinquante-cinquième parallèles, fut, au milieu de l'été, couverte, presque en entier, à plusieurs brasses de profondeur, d'une neige glacée, & sur-tout dans sa partie du Sud-Ouest? Les flancs eux-mêmes & les sommets escarpés des hautes montagnes, étaient enfermés par la neige & la glace; mais la quantité qui se trouva dans les vallées est incroyable, &, au fond des Baies, la côte aboutissait à une muraille de glace, d'une élévation considérable. Sans doute il se forme ici, pendant l'hiver, beaucoup de glaces, qui, au

printemps
mer; mai
dix millie
de forte q
glace se f
m'ont con
appartenait
pérais don
fut avoue
en reconna

Je donna
gie, en ho
entre 53 de
nutes de l
minutes &
Ouest: elle s
Ouest-quart
long dans
largeur est
Baies & de
mais la pro
rendre inac
l'année, ou
mouiller, à
glace. Il faut
nous ne vî
d'eau douce.
tariffent que

printemps, se détachent & se dispersent sur la mer; mais cette Isle ne peut pas produire la dix millieme partie de celle que nous vîmes; de sorte qu'il doit y avoir d'autres terres, où la glace se forme en pleine mer. Ces réflexions m'ont conduit à penser que la terre, vue la veille, appartenait peut-être à une côte étendue: j'espérais donc toujours découvrir un continent. Il faut avouer que je n'e fus pas beaucoup affligé, en reconnaissant que je me trompais.

Je donnai à cette terre le nom d'Isle de *Géorgie*, en honneur de S. M. Georges III: elle gît entre 53 degrés 57 minutes & 54 degrés 57 minutes de latitude Sud, & entre 38 degrés 13 minutes & 35 degrés 34 minutes de longitude Ouest; elle s'étend au Sud-Est-quart-Est & au Nord-Ouest-quart-Ouest; elle a trente & une lieues de long dans cette direction, & sa plus grande largeur est d'environ dix. Elle paraît remplie de Baies & de Havres, sur-tout au côté du Nord-Est; mais la prodigieuse quantité de glaces doit la rendre inaccessible, la plus grande partie de l'année, ou du moins il doit être dangereux d'y mouiller, à cause de la dissolution des rochers de glace. Il faut remarquer que, sur toute la côte, nous ne vîmes pas une rivière, ou un courant d'eau douce. Il est très-possible que les sources y tarissent quelquefois, & que l'intérieur étant fort

 Cook.

élevé, ne jouit jamais d'assez de chaleur pour fondre toute la neige qui serait nécessaire à la formation d'une rivière ou d'un courant d'eau. La côte seule reçoit une chaleur suffisante pour fondre la neige, & cela arrive seulement sur la partie Nord-Est; car l'autre se trouvant exposée aux vents froids du Sud, est un peu privée des rayons du Soleil, par la hauteur extraordinaire des montagnes. J'avais supposé que Bouvet ne découvrit que de grandes Isles de glace, dans la persuasion que la côte d'une terre, située par 54 degrés de latitude, ne pouvait pas, au milieu de l'été, être entièrement couverte de neige; mais, après avoir vu celle-ci, je n'eus plus de doute sur l'existence du Cap de la Circoncision, & je crus que je rencontrerais plus de terre que je ne pourrais en reconnaître: c'est avec ces idées que je quittai la côte, & je dirigeai ma route à l'Est-Sud-Est, vers celle que nous avions vue la veille.

On a supposé, observe M. Forster, que toutes les parties de ce globe, même celles qui sont les plus affreuses & les plus stériles, sont propres à être habitées par des hommes. Avant d'aborder sur cette Isle de la Géorgie, nous n'étions pas éloignés d'adopter cette opinion, puisque les roches sauvages de la terre de Feu sont peuplées; mais le climat de

La terre
celui de
d'au-moi
de l'Amé
assez d'ar
soins des
rigueur d
alimens p
la Nouvel
puisse en t
à une race
qu'à la pla
raient tout
cette nouv
mètre n'a j
dessus du p
séjour sur l
de croire q
en proporti
probable qu
sons, une c
je pense que
qui aurait f
s'il n'avait p
d'autres pré
mais, outre
elle ne para
paissent y at

La terre de Feu est douce , en comparaison de celui de la Géorgie ; car le thermomètre était ici d'au-moins dix degrés plus bas : l'extrémité Sud de l'Amérique a d'ailleurs l'avantage de produire assez d'arbrisseaux & de bois , pour fournir aux besoins des Naturels , qui peuvent se garantir de la rigueur du froid , & rendre , par la cuisson , leurs alimens plus sains. Comme il n'y a aucun bois à la Nouvelle-Géorgie , ni rien de combustible qui puisse en tenir lieu , je crois qu'il serait impossible à une race d'hommes de s'y perpétuer , lors même qu'à la place de la stupidité des *Pesserais* , ils auraient toute l'industrie des Européens. Les étés de cette nouvelle Isle sont très-froids : le thermomètre n'a jamais monté à plus de dix degrés au-dessus du point de congélation , pendant notre séjour sur la côte ; & , quoique nous ayions lieu de croire que les hivers n'y sont pas aussi froids , en proportion , que dans notre hémisphère , il est probable qu'il y a au-moins , entre les deux saisons , une différence de vingt ou trente degrés : je pense que cela suffirait pour tuer tout homme qui aurait survécu aux rigueurs de l'été , sur-tout s'il n'avait pas , contre la rigueur des élémens , d'autres préservatifs que ceux que fournit le pays ; mais , outre que la Géorgie australe est inhabitable , elle ne paraît pas contenir de productions qui puissent y attirer de temps-en-temps les vaisseaux

 Cook.

Cook.

Européens. Les veaux & les lions marins, dont la graisse est un objet de commerce, sont beaucoup plus nombreux sur les côtes désertes de l'Amérique Méridionale, des Isles Falkland & du Nouvel-An; & on les y prend avec bien moins de danger. Si nos pêches annuelles dépeuplent entièrement l'Océan septentrional de baleines, peut-être qu'on recourra à l'autre hémisphère, où il y en a beaucoup; mais il semble qu'il serait peu nécessaire, pour cela, de s'avancer au Sud, jusqu'à la Nouvelle-Géorgie, puisque les Portugais & les Habitans de l'Amérique Nord en ont dernièrement tué une grande quantité sur la côte d'Amérique, sans dépasser les Isles Falkland. Il est donc probable que si jamais la Géorgie Australe devient importante dans l'Histoire du monde, cette époque fort éloignée, n'arrivera peut-être que lorsque la côte des Patagons & la terre de Feu seront civilisées, comme l'Ecosse & la Suède.

Le 15 Janvier 1775, la Résolution quitta cette contrée; on cingla vers l'Est & bientôt les Isles & les glaces flottantes reparurent. Un temps brumeux, accompagné de neige & de pluie, rendait la navigation dangereuse & fatigante; on fut obligé de revirer à l'Ouest, ensuite au Nord-Est.

Tout l'équipage était épuisé. Nous n'avions pénétré, ajoute M. Forster, qu'à quelques mi-

minutes au
La plupart
matifine
de temp
faisaient
thermom
latitudes,
pluies de
daient inf
Dès qu'on
péra que
Nous nous
à l'heure.

Continua
dépassâmes
que nous e
quelque-tem
deux autres b
A six heur
nous marchio
de l'Ouest, l
peu, & nous
milles à l'avan
e vent au N
ouvions pas
bientôt par c
milles de la c
quelques bris

nutes au-delà de 60 degrés Sud, lorsqu'on revira. La plupart des Matelots étaient atteints de rhumatismes & de rhumes ; & quelques-uns avaient de temps-en-temps des maux de cœur, qui les faisaient subitement tomber en défaillance. Le thermomètre se tint à 35 degrés dans ces hautes latitudes, & ce degré de froid, ainsi que les pluies de neige & les brumes humides, retardaient infiniment la convalescence des malades. Dès qu'on eut mis le Cap au Nord, chacun espérait que rien ne laisserait plus notre patience. Nous nous trompions, comme on le verra tout-à-l'heure.

 Cook.

Continuant à cingler au Nord-Est, le 30, nous dépassâmes une des plus grandes Isles de glace, que nous eussions vu pendant le Voyage, & quelque-temps après nous en laissâmes dans l'arrière deux autres beaucoup plus petites.

A six heures du lendemain au matin, comme nous marchions Nord-Nord-Est, avec un vent de l'Ouest, la brume s'éclaircit heureusement un peu, & nous découvrîmes terre à trois ou quatre milles à l'avant. Sur cela, dit M. Cook, je ferai le vent au Nord ; mais, trouvant que nous ne pouvions pas la doubler sur ce bord, je revirai bientôt par cent soixante-quinze brasses à trois milles de la côte & à environ une demi-lieue de quelques brisans. Le Ciel s'éclaircit encore da-

 Cook.

vantage, & nous vîmes assez bien la terre. Nous reconnûmes que c'étaient trois Îlots de roche, d'une hauteur considérable, noirs, caveineux, & perpendiculaires, habités par des troupes de nigans, & battus par des houles terribles : des brouillards épais voilaient la partie supérieure des montagnes. Le plus extérieur des Îlots, se terminait en un pic élevé, pareil à un pain de sucre, & il fut appelé Pic de *Freeze-Land*, du nom de celui qui la découvrit le premier. Tout le monde crut que la hauteur perpendiculaire de ce Pic, n'était gueres moins de deux milles. Notre latitude était de 59 degrés Sud, & notre longitude de 27 degrés Ouest. Derrière & à l'Est de ce Pic, se montrait une côte élevée, dont les sommets couverts de neige, se voyaient au-dessus des nuages; je la nommai Cap *Bristol*. Nous apercevions dans le même-temps au Sud-Ouest un quart Sud, une autre côte élevée, & à midi, celle-ci se prolongeait du Sud-Est au Sud-Sud-Ouest, de quatre à huit lieues de distance : la latitude observée fut de 59 degrés 13 minutes 30 secondes Sud, & la longitude 27 degrés 45 minutes Ouest. J'appellai cette terre *Thulé-Australe*, parce que c'est la terre la plus méridionale, qu'on ait encore découverte : elle présente une surface très-haute, & elle est par-tout couverte de neige. Quelques personnes de l'équi-

 Thulé-Australe.

page cru
Thulé &
que ces
valle est
Baie Fo
A une
doubler T
Nord, &
Land nou
Bientôt ap
nous fûme
houle de
la côte.

Le somm
loppé de b
qui se prolo
rait été dif
une terre ou
creux qui no
noires.

Nous son
brasses ne ra
le temps, qu
fant, nous v
Est-Sud-Est,
au Nord, au
pas appercev
délivra de la
page

Tome X

page crurent voir terre, dans l'espace qui est entre Thulé & le Cap Bristol : il est plus que probable que ces deux terres sont liées, & que cet intervalle est une Baie profonde, que j'ai appelée Baie *Forster*.

Cook.

A une heure, comme nous ne pouvions pas doubler Thulé, nous revirâmes pour porter au Nord, & à quatre heures, le pic de *Freeze-Land* nous restait à l'Est à trois ou quatre lieues. Bientôt après, il n'y eut que peu de vent, & nous fûmes abandonnés à la merci d'une grosse houle de l'Ouest, qui portait directement sur la côte.

Le sommet des hautes montagnes étant enveloppé de brouillards, & les flancs d'une neige, qui se prolongeait jusqu'au bord de l'eau, il aurait été difficile de prononcer si nous voyions une terre ou une Isle de glace, sans les rochers creux qui nous offrirent l'aspect de leurs cavernes noires.

Nous fondâmes, mais une ligne de deux cens brasses ne rapporta point de fond. A huit heures le temps, qui avait été très-brumeux, s'éclaircissant, nous vîmes le Cap Bristol qui nous restait, Est-Sud-Est, & qui se terminait en une pointe au Nord, au-delà de laquelle nous ne pouvions pas appercevoir de terre. Cette découverte nous délivra de la crainte d'être portés par la houle.

Cook.

sur la plus affreuse côte du monde , & nous continuâmes à marcher au Nord , toute la nuit , avec une brise légère de l'Ouest.

Le premier de Février , à quatre heures du matin , nous découvrîmes une nouvelle côte ; qui , à six heures , nous restait au Nord 60 degrés Est : nous reconnûmes ensuite que c'était un promontoire , que je nommai *Cap Montagu* , & à sept ou huit lieues au Nord du Cap Bristol. La terre se montrait , d'espace en espace , entre ces deux Caps ; ce qui me fit conclure que toutes ces côtes sont liées. Je fus fâché de ne pouvoir pas déterminer ce point avec plus de certitude ; mais la prudence ne me permettait pas de me hasarder près d'une côte sujette à des brumes épaisses ; où il n'y avait pas de mouillage , où chaque port était bloqué & rempli de glace , & tout le pays , depuis le sommet des montagnes , jusqu'au bord des rochers qui terminent la côte , couvert , à plusieurs brasses de profondeur , d'une neige éternelle. Les rochers indiquaient seuls qu'il y avait de la terre au-dessous.

Plusieurs grandes Isles de glace paraissaient sur la côte ; l'une d'elles attira mon attention : sa hauteur & son contour étaient d'une étendue considérable ; elle avait une surface plate & des côtes perpendiculaires , sur lesquelles les vagues de la mer n'avaient fait aucune impression , par où je

jugeai
temps
tard de
formée.

A mi
septentri
cinq lieue
douze lie
25 minute
comme no
terre au N
de distance
Sud 66 deg
au Sud 40
quart Sud-
Nord 40 d
crûmes en v
celle-ci.

Après avo
à six heures
perçûmes un
Nord 12 deg
se montrait
étaient que so
nous la perdi
gagné une bri
marchai sur la
avait frappé n

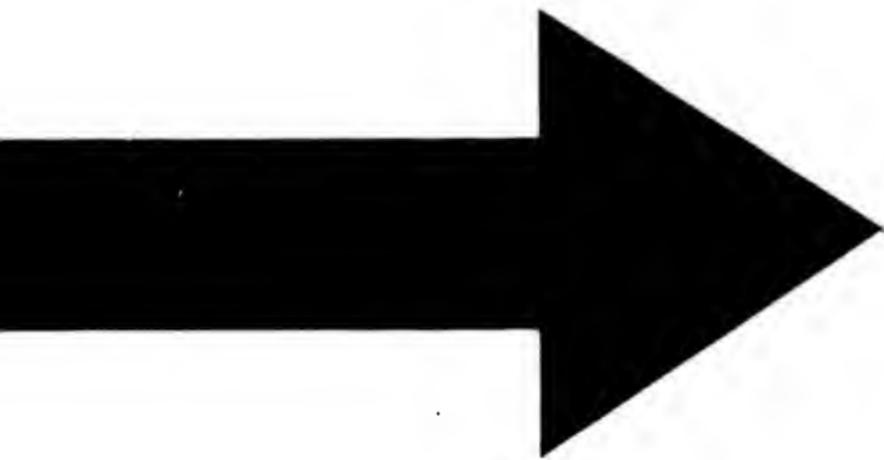
jeuai qu'elle n'était pas détachée depuis longtemps de terre, & qu'elle était peut-être fortie tard de quelque baie sur la côte où elle s'était formée.

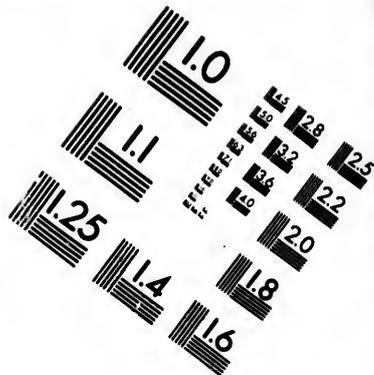
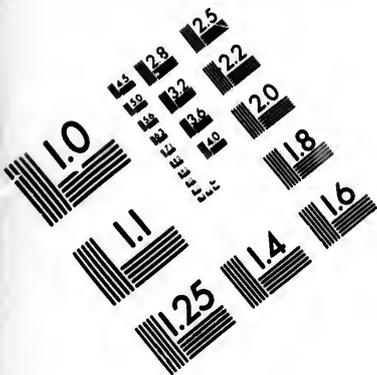
Cook

A midi, nous étions Est & Ouest de la pointe septentrionale du Cap Montagu, éloigné de nous de cinq lieues, & le pic Freeze-Land nous en étoit douze lieues : la latitude observée fut de 58 degrés 25 minutes Sud. A deux heures de l'après-midi, comme nous portions au Nord, nous vîmes une terre au Nord 25 minutes Est, à quatorze lieues de distance. Nous avions alors le Cap Montagu au Sud 66 degrés Est ; à huit heures, nous l'eûmes au Sud 40 degrés Est, le Cap Bristol au Sud, un quart Sud-Est. La nouvelle terre s'étendait du Nord 40 degrés, à 52 degrés Est, & nous crûmes en voir une autre plus à l'Est, & derrière celle-ci.

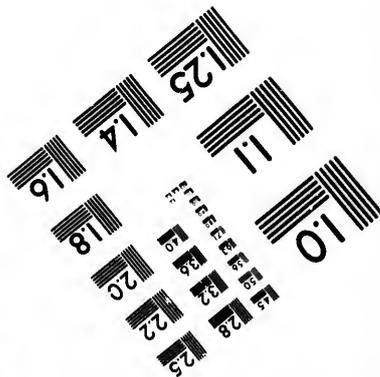
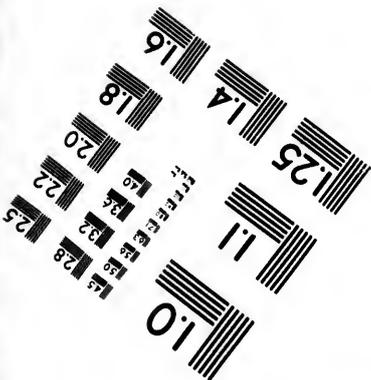
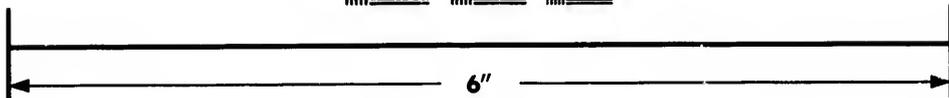
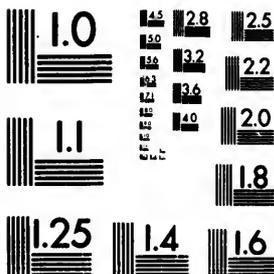
Après avoir gouverné au Nord toute la nuit ; à six heures du lendemain, au matin, nous aperçûmes une nouvelle terre, qui nous restait au Nord 12 degrés Est, à environ dix lieues : elle se montrait en deux mondrains, qui ne faisoient que sortir au-dessus de l'horizon ; mais nous la perdîmes bientôt de vue ; & , ayant gagné une brise fraîche du Nord-Nord-Est, je marchai sur la terre la plus septentrionale qui avait frappé nos regards la veille, & qui nous







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28
16 32
18 22
20
18

11
10
15

Cook.

restait alors à l'Est-Sud-Est : nous l'amènâmes à environ dix heures ; mais nous ne pûmes pas la doubler , & nous fûmes obligés de revirer à trois milles de la côte , qui s'étendait de l'Est un quart Sud-Est au Sud Est , & qui ressembloit beaucoup à une Isle d'environ huit ou dix lieues de tour. Elle présente une surface d'une hauteur considérable , dont le sommet se perdait dans les nuages.

Nous en approchâmes plusieurs fois , & nous observâmes une pente ou greve plate , qui se prolongeait au Nord , & qui était remplie de rochers empilés dans tout le désordre du cahos. Cette côte sembloit privée , même des animaux amphibies qui habitent la Géorgie australe.

Comme toutes les terres voisines , elle était couverte d'une nappe de neige ou de glace , excepté sur une pointe avancée au côté septentrional , & sur deux collines qu'on apercevait au-delà de cette pointe , & qui étaient probablement deux Isles : ces cantons paraissaient revêtus d'un verd gazon. Quelques grandes Isles de glace , gissaient au Nord-Est , & d'autres au Sud.

Ayant porté au large jusqu'à midi , je revirai sur la terre , afin de reconnaître si c'était une Isle. Le ciel , devenu très-nébuleux , se chargea enfin d'une brume épaisse , qui arrêta cette dé

com
côte
le m
je re
Oues
& qu
Ainsi
suppo
Sauna
latitud
gitude
Cap M
A six
nous re
& , à lu
cûmes v
Sud-Est
rions tou
alors dan
peut être
rée ; c'ét
avions vu
il était ne
avant d'av
au Nord.
nous cher
suite pour
de la Char

couverte : il était dangereux de porter sur la côte ; de sorte qu'après avoir couru vers le rivage , le même espace que nous avions couru au large , je revirai de bord , & je mis le Cap au Nord-Ouest , sur la terre que nous avions vue le matin , & qui était encore à une distance considérable. Ainsi , nous fûmes obligés d'abandonner l'autre , supposant que c'était une Isle que j'ai appelée *Isle Saunders*. Elle gît par 57 degrés 49 minutes de latitude Sud , & 26 degrés 44 minutes de longitude Ouest , & , au Nord , à treize lieues du Cap Montagu.

A six heures du soir , le vent sautant à l'Ouest , nous revirâmes , pour mettre le Cap au Nord ; & , à huit heures , la brume s'éclaircissant , nous eûmes vue de l'Isle Saunders , qui s'étendait du Sud-Est un quart Sud , à l'Est-Sud-Est. Nous ignorions toujours si c'est une Isle , car on voyait alors dans l'Est un quart Sud-Est , une terre qui peut être liée avec celle-ci , ou qui en est séparée ; c'était peut-être aussi la même que nous avions vue le soir de la veille. Quoi qu'il en soit , il était nécessaire d'examiner la terre au Nord , avant d'avancer plus loin à l'Est. Je portai donc au Nord. Le 3 , nous aperçûmes la terre que nous cherchions , & que nous reconnûmes ensuite pour être deux Isles. Je les appellai Isles de la *Chandeleur* , à cause du jour où on les a

Cook.

découvertes : elles gissent par 57 degrés 11 minutes de latitude Sud , & 27 degrés 6 minutes de longitude Ouest : elles ne sont pas d'une grande étendue , mais d'une élévation considérable , & une neige en couvrait par-tout la surface. Nous apperçûmes un petit rocher entr'elles ; & peut-être qu'il y en a plusieurs autres , car le temps était si brumeux , que nous perdîmes bientôt ces Isles de vue , & nous ne les revîmes pas jusqu'à midi : elles nous restaient alors à l'Ouest , à la distance de trois ou quatre lieues.

Comme le vent tournait au Sud , nous fûmes obligés de cingler au Nord - Est : pendant cette route , nous rencontrâmes plusieurs grandes Isles de glace , de glaces flottantes , & beaucoup de penguins. A minuit , nous atteignîmes tout-à-coup des vagues d'une eau extraordinairement blanche , qui alarmerent tellement l'Officier de quart qu'il revira de bord sur-le-champ. Quelques hommes crurent que c'était un radeau de glace ; d'autres que c'était un bas-fond ; mais on reconnut ensuite que c'était un banc de poissons.

Nous portâmes au Sud jusqu'à deux heures du lendemain au matin , que nous reprîmes notre route à l'Est avec une brise foible du Sud-Sud-Est , qui ayant fini par un calme à six heures , me fournit l'occasion de mettre une chaloupe en mer ,

pour
connu
jouaien
de pér
quelqu
espèce
des glac
Etats &
quer qu
depuis n
étions ,
Sud & 2
Nous atte
laquelle n
gagner la
à huit heu
revirer de
route , nou
flottantes ;
accompagn
Aucun p
qui me fit c
derriere nou
extrémité se
57 degrés 8
34 minutes
longitude à l'
le vent sauta

pour voir s'il n'y avait pas de courant : on reconnut qu'il n'y en avait point. Quelques baleines jouaient autour de nous, & une grande quantité de péguins nous environnaient : nous tuâmes quelques-uns de ces oiseaux : ils étaient de la même espèce que nous avions vue auparavant au milieu des glaces, & différens de ceux de la terre des Etats & de l'Isle de la Géorgie. Il est à remarquer que nous n'avions pas vu un veau marin depuis notre départ de cette côte. A midi, nous étions, par 56 degrés 44 minutes de latitude Sud & 25 degrés 33 minutes de longitude Ouest. Nous atteignîmes alors une brise de l'Est, avec laquelle nous marchâmes au Sud dans la vue de gagner la côte que nous avions quittée ; mais, à huit heures, le vent sauta au Sud, & il fallut revirer de bord & porter à l'Est : pendant cette route, nous rencontrâmes des Isles & des glaces flottantes : le temps était toujours brumeux, accompagné de neige & de pluie.

Aucun penguin ne frappa nos regards le 5, ce qui me fit conjecturer que nous laissions la Terre derrière nous, & que nous avions déjà vu son extrémité septentrionale. A midi, nous étions par 57 degrés 8 minutes de latitude Sud & 23 degrés 34 minutes de longitude Ouest, à 3 degrés de longitude à l'Est de l'Isle Saunders. L'après-midi, le vent sauta à l'Ouest ; ce qui nous mit en état

Cook.

de forcer de voiles au Sud, & d'atteindre le parallèle de la Terre, si elle courait à l'Est : je voulais l'attaquer de nouveau.

Nous fîmes route au Sud & au Sud-Est jusqu'au lendemain, à midi : étant alors par 58 degrés 15 minutes de latitude Sud, & 21 degrés 34 minutes de longitude Ouest : ne voyant ni terre, ni rien qui en annonçât, je conclus que celle que nous avions apperçue, & que j'ai nommée *Terre de Sandwich*, est un groupé d'Iles, ou une pointe de continent ; car je crois fermement qu'il y a près du Pole une étendue de terre, où se forment la plupart des glaces répandues sur ce vaste Océan Méridional ; il me paraît probable aussi qu'elles se prolongent plus loin, au Nord, vis-à-vis l'Océan Atlantique austral, & vis-à-vis la Mer de l'Inde, parce que nous y en avons toujours trouvé plus au Nord que par-tout ailleurs ; & je crois que cela ne serait pas, s'il n'y avait point de terre au Sud ; je veux dire, s'il n'y avait pas de terre d'une étendue considérable : car, en supposant qu'il n'existe point de pareilles terres, & que la glace peut se former sans elles, il s'ensuivra que le froid doit être par-tout à peu près égal autour du Pole, jusqu'au soixante-dix ou soixantième parallèle, ou assez loin pour être au-delà de l'influence d'aucun des continents connus ; par conséquent nous devons voir de la

glace
enviro
contra
de la g
en avo
degré c
au lieu
de 40 c
nous en
degrés.
& d'autr
plus bass
partie de
y en a u
laire, où
devient i
à reconna
& glacées
sonne ne
& que les
seront jan
brumes ép
aigu, & to
dangereuse
ne peut l'i
Ce Pays est
sentir la ch
rester ensev

glace par-tout sous le même parallèle, ou aux environs ; &, cependant nous avons trouvé le contraire. Très-peu de vaisseaux ont rencontré de la glace en doublant le Cap de Horn ; &, nous en avons vu très-peu au-dessus du soixantième degré de latitude, dans l'Océan Pacifique-Austral ; au lieu que dans cet Océan, entre le Méridien de 40 degrés Ouest, & le 50 ou 60 degrés Est, nous en avons rencontré au Nord jusqu'au 51 degrés. Bouvet en a rencontré par 48 degrés, & d'autres en ont vu dans une latitude beaucoup plus basse ; j'avoue cependant que la plus grande partie de ce continent austral (en supposant qu'il y en a un), doit être en-dedans du Cercle Polaire, où la mer est si remplie de glaces, qu'elle devient inabordable. Le danger qu'on court à reconnaître une côte, dans ces mers inconnues & glacées, est si grand, que j'ose dire que personne ne se hasarda à aller plus loin que moi, & que les terres qui peuvent être au Sud, ne seront jamais reconnues : il faut affronter les brumes épaisses, les ondées de neige, le froid aigu, & tout ce qui peut rendre la Navigation dangereuse : l'aspect des côtes plus horribles qu'on ne peut l'imaginer, accroît encore ces difficultés. Ce Pays est condamné par la Nature, à ne jamais sentir la chaleur des rayons du Soleil ; mais à rester enseveli dans des neiges & des glaces éter-

 Cook.

Cook.

nelles. Les Ports qu'il peut y avoir, sont sûrement remplis de neiges glacés d'une grande profondeur; mais si quelqu'un était assez ouvert pour y admettre un vaisseau, le bâtiment courrait risque d'y rester attaché pour jamais, ou d'en sortir au milieu d'une Isle de glace: les Isles & les radeaux qui sont sur la côte, les gros morceaux de glace qui tombent dans le Port, ou de lourdes & pesantes ondes de neige, accompagnées d'une gelée vive, feraient également funestes.

Après une explication pareille à celle-ci, le Lecteur ne doit pas s'attendre à me trouver désormais dans une latitude plus avancée au Sud: j'avais cependant grande envie d'approcher davantage du Pole; mais il aurait été imprudent de risquer de faire perdre au Public toutes les découvertes de cette expédition, en découvrant & reconnaissant une côte, dont les relevemens ne seraient d'aucune utilité, ni à la Navigation, ni à la Géographie, ni à aucune autre Science. Il nous restait encore à vérifier la découverte qu'on disait avoir été faite par Bouvet: d'ailleurs nous n'étions pas en état d'entreprendre de longues campagnes, & quand le vaisseau aurait été bien équipé & bien pourvu, nous manquions de temps. Les 60 grands tonneaux de fourkrout qu'on avait mis à bord étaient entièrement consumés; tout

le monde
Je me
à mettre
Nord, a
gros flo
voiles éta
obligés d
vent pour
tion, la
en suppor
Le 16
enfin deux
Hollandais
desirions tr
pour faire
Le 18,
à une heure
ce vaisseau
M. Bosch eu
de l'arrack,
Matelots An
bâtiment, ap
était arrivée
année aupara
les chaloupes
Habitans de
le second vai
nous donna

le monde éprouvait un mal-aise de cette privation.

Je me déterminai donc à changer de route, & à mettre le Cap à l'Est avec un vent très-fort du Nord, accompagné de neige, qui tombait en gros flocons. La quantité qui remplissait nos voiles était si grande, que nous étions souvent obligés de jeter le vaisseau dans le milieu du vent pour les en débarrasser : sans cette précaution, la voilure, ni le bâtiment n'auraient pu en supporter le poids.

Le 16 Mars, à la pointe du jour, nous vîmes enfin deux vaisseaux, dont l'un portait pavillon Hollandais, il était à environ deux lieues; mais nous désirions trop avidement des nouvelles d'Europe, pour faire attention à cette distance.

Le 18, je fis mettre la chaloupe en mer, & à une heure après midi elle revint nous dire que ce vaisseau arrivait de Bengale. Le Capitaine, M. Bosch eut la bonté de nous offrir du sucre, de l'arrack, & tout ce qu'il avait d'épargne : des Matelots Anglais, qui se trouvaient à bord de ce bâtiment, apprirent à nos gens que l'Aventure était arrivée au Cap de Bonne-Espérance, une année auparavant, & que l'Equipage d'une de ses chaloupes avait été massacré & mangé par les Habitans de la Nouvelle-Zélande; le lendemain, le second vaisseau vint à nous, il était Anglais, & nous donna du thé, des provisions fraîches &

Cook.

Cook.

de vieilles gazettes , qui eurent à nos yeux le mérite de la nouveauté.

Le 22 Mars 1775 , qui était pour nous le Mercredi ; mais , pour les Habitans du Cap , le Mardi 21 , nous jetâmes l'ancre dans la Baie de la Table où mouillaient plusieurs vaisseaux Hollandois , quelques Français , & la *Cerès* , Capitaine Newte , bâtiment Anglois de la Compagnie des Indes , venant de Chine , & allant directement en Angleterre , j'envoyai par le Capitaine , à l'Amirauté , une copie de mon Journal , avec des Cartes & des Dessins.

Tandis qu'on arrangeait l'ancre , je dépêchai un Officier au Gouverneur , pour l'informer de notre arrivée , & lui demander les munitions & les rafraîchissemens dont nous avions besoin : il les accorda avec empressement. Dès que l'Officier fut de retour , nous saluâmes la garnison de treize coups de canons , & à l'instant on nous rendit ce salut par un égal nombre de coups.

J'appris alors que l'Aventure avait relâché au Cap , en retournant en Angleterre , & j'y trouvai une Lettre du Capitaine Furneaux , qui m'avertissait de la perte de sa chaloupe , & de dix de ses meilleurs hommes , dans le Canal de la Reine Charlotte ; voici la relation qu'il en donne.

Sur la fin de notre séjour à la Nouvelle-Zélande , les Insulaires se rendirent à bord comme au

parava
armes
clous ,
notre fa
nos ten
tion de
qu'ils se
Le 17
l'eau & l
disposé p
alla cueil
M. Rowe
ce petit é
le soir , p
lendemain
même soir
mençai à a
après M. R
le second
telots , &
M. Burney
& ensuite
où M. Row
aucun vesti
Canal , &
Oueft. Com
fort empre
j'étais persu

paravant ; ils nous vendirent du poisson, des armes & des outils de leur fabrique, pour des clous, &c. : ils paraissoient très-bien disposés en notre faveur : cependant ils vinrent deux fois à nos tentes, au milieu de la nuit, dans l'intention de nous voler ; mais on les découvrit, avant qu'ils se fussent emparés de rien.

Cook.

Le 17 de Décembre 1773, après avoir achevé l'eau & le bois dont nous avions besoin, & tout disposé pour un appareillage, le grand canot alla cueillir des plantes comestibles : je chargeai M. Rowe, Officier de Poupe, de commander ce petit équipage, & je lui ordonnai de revenir le soir, parce que je voulais mettre à la voile le lendemain, mais le bateau ne revenant pas le même soir, ni le lendemain, au matin, je commençai à avoir beaucoup d'inquiétude ; j'envoyai après M. Rowe & ses camarades la chaloupe, sous le second Lieutenant, M. Burney, avec des Matelots, & dix Soldats de Marine. Je chargeai M. Burney de bien examiner la Baie orientale, & ensuite de se rendre à l'anse de l'herbe, lieu où M. Rowe avait dû aller, & s'il n'y trouvait aucun vestige du grand canot, de remonter le Canal, & de s'en revenir le long de la côte Ouest. Comme M. Rowe était parti du vaisseau fort empressé, & une heure avant le temps fixé, j'étais persuadé que sa curiosité l'avait conduit dans

 Cook.

la Baie orientale, où personne de l'équipage n'avait jamais été, ou bien que quelque accident était arrivé au canot, qu'il avait été emporté à la dérive, par la négligence de celui qui le gouvernait, ou qu'il s'était brisé au milieu des rochers : voilà ce que pensaient, avec moi, les Officiers & les Matelots; &, d'après cette supposition, l'aide du charpentier s'embarqua sur la longue chaloupe, & prit quelques feuilles de fer blanc. Je ne soupçonnais pas même que nos gens pussent avoir été attaqués par les Naturels; car nos chaloupes avaient souvent été beaucoup plus haut, avec moins de monde. Je reconnus bientôt combien je me trompais; M. Burney de retour, à onze heures le même soir, nous raconta ce qui suit :

« Ayant doublé l'Isle Longue, en-dedans de
 » la pointe longue, j'examinai chaque anse à
 » bas-bord sur ma route, je regardai soigneuse-
 » ment tout autour, avec une lunette que j'a-
 » vais prise pour cela; à une heure & demie,
 » nous nous arrêtâmes à une greve sur le côté
 » gauche, qui se prolongeait vers le haut de la
 » Baie orientale, pour y cuire quelques alimens;
 » car nous n'avions emporté que de la viande
 » crüe. Durant cette opération, je vis sur la
 » côte opposée un Indien qui courait le long
 » du rivage, au fond de la Baie : notre viande

» étant
 » la ch
 » où
 » daise.
 » Co
 » uns d
 » & ils
 » en ret
 » sions a
 » de ton.
 » tirées l
 » coup de
 » qu'on au
 » sons, &
 » les Mate
 » cendis à
 » dats de M
 » tations; n
 » du soupp
 » battus con
 » Maisons;
 » montrer,
 » cales, je
 » nos reche
 » un des In
 » paquet d'he
 » observant d
 » ment, il

» étant apprêtée , nous nous rembarquâmes sur
» la chaloupe , & bientôt nous arrivâmes au fond,
» où nous aperçûmes une bourgade Zélan-
» daïse.

Cook.

» Comme nous nous approchions , quelques-
» uns des Indiens descendirent sur les rochers ;
» & ils nous avertirent , par signes , de nous
» en retourner ; mais , voyant que nous ne fai-
» sions aucune attention à eux , ils changèrent
» de ton. Nous y trouvâmes six grandes pirogues ,
» tirées sur la greve , la plupart doubles & beau-
» coup de Naturels , quoiqu'il n'y en eût pas autant
» qu'on aurait pu l'attendre du nombre des mai-
» sons , & de la grosseur des pirogues ; laissant
» les Matelots pour garder la chaloupe , je des-
» cendis à terre , avec le Caporal , & cinq Sol-
» dats de Marine. J'examinai la plupart des habi-
» tations ; mais je n'y vis rien qui pût me donner
» du soupçon. Trois ou quatre sentiers bien
» battus conduisaient par les bois à plusieurs autres
» Maisons ; mais , les Insulaires continuant à
» montrer , à notre égard , des dispositions ami-
» cales , je crus inutile de pousser plus loin
» nos recherches. En retournant à la greve ,
» un des Indiens apporta , près de nous , un
» paquet d'*hepatoos* , (de longues piques) ; mais ,
» observant que je les examinai avec empresse-
» ment , il les mit de côté , & se promena

Cook.

» sans paraitre prendre beaucoup d'intérêt à ses
 » armes. Quelques-uns de ses Compatriotes sem-
 » blerent effrayés , je donnai un miroir à un ,
 » & un grand clou à un second. De cet endroit
 » la Baie courait, autant que j'ai pu le conjec-
 » turer , au Nord-Nord-Ouest, l'espace d'un bon
 » mille , & elle se terminait en une longue greve
 » sablonneuse. A l'aide de ma lunette , j'examinai
 » tous les environs ; mais je ne vis , ni chaloupe ,
 » ni pirogue , ni rien qui annonçât des Habitans.
 » Je me contentai de tirer des coups de fusil
 » comme j'avais fait dans toutes les anses que je
 » dépassai dans ma route.

» Je rangeai alors de près la côte orientale ,
 » & j'arrivai à un autre établissement où les In-
 » diens nous inviterent à terre : je leur demandai
 » des nouvelles de la chaloupe ; mais ils répondi-
 » rent qu'ils n'en savaient point. Ils semblaient
 » tous bien intentionnés , & ils nous vendirent
 » du poisson. Une heure après notre départ de
 » cette Place , je remarquai sur une petite greve ,
 » jointe à l'anse de l'Herbe , une grande double
 » pirogue , qui venait d'y échouer , avec deux
 » hommes & un chien. Dès que les Naturels nous
 » apperçurent , ils sortirent de leurs pirogues &
 » s'enfuirent dans les Bois ; j'espérais qu'on me
 » donnerait ici des nouvelles du Canot de M. Rowe.
 » Nous allâmes à terre , nous trouvâmes de

» débris

» débr
 » recon
 » un de
 » lots n
 » viande
 » qu'ava
 » en l'ex
 » était fi
 » pagé)
 » de la
 » car j'ig
 » cannibal
 » la plus
 » bientôt.
 » Nous
 » sur la gr
 » uns étaien
 » de racines
 » rels de p
 » nous trou
 » liers , & u
 » le-champ
 » qu'elle rep
 » à la manie
 » aussi les bo
 » mes rien a
 » couvrîmes
 » ment de te

Tome 2

» débris du canot, & des souliers, dont l'un fut
 » reconnu pour appartenir à M. Wood-Houfe,
 » un de nos Officiers de Poupe. L'un des Mate-
 » lots m'apporta en même-temps un morceau de
 » viande, croyant que c'était de la viande salée,
 » qu'avait emporté l'Equipage du Canot; mais,
 » en l'examinant & la sentant, je trouvai qu'elle
 » était fraîche. M. Fannin, (le Maître d'Equi-
 » pagé) qui m'accompagnait, supposa que c'était
 » de la chair de chien; j'adoptai son opinion,
 » car j'ignorais encore que cette Peuplade fût
 » cannibale; mais la preuve la plus horrible &
 » la plus incontestable, nous en convainquit
 » bientôt.

» Nous ouvrîmes environ vingt paniers placés
 » sur la greve, & fermés avec des cordages: les
 » uns étaient remplis de chair rôtie, & d'autres
 » de racines de fougere, qui servent aux Natu-
 » rels de pain. En continuant nos recherches,
 » nous trouvâmes un plus grand nombre de sou-
 » liers, & une main que nous reconnûmes, sur
 » le-champ, pour celle de Thomas Hill, parce
 » qu'elle représentait les lettres *T. H.* tatouées,
 » à la maniere des Taïtiens. Nous remontâmes
 » aussi les bois un peu loin; mais nous n'aperçû-
 » mes rien autre chose. En descendant nous dé-
 » couvrîmes un espace rond, couvert nouvelle-
 » ment de terre, d'environ quatre pieds de dia-

Cook.

» mètre , où quelque chose avait été enterré.
 » Comme nous n'avions point de bêche , nous
 » nous mêmes à creuser avec un coutelas , & sur
 » ces entrefaites , je lançai en mer la pirogue des
 » Zélandais , dans le dessein de la détruire ; mais ,
 » voyant beaucoup de fumée qui s'élevait par-
 » dessus la colline la plus proche , je fis rentrer
 » tout le monde à bord de la chaloupe ; & je me
 » hâtai de profiter du temps qui me restait avant
 » le coucher du Soleil.

» A l'ouverture de la Baie voisine de celle de
 » l'Herbe , nous vîmes quatre pirogues , une sim-
 » ple & trois doubles , & sur le rivage , un grand
 » nombre d'Indiens , qui , à notre approche , se
 » retirèrent sur une petite colline , tout près du
 » bord de l'eau , & d'où ils nous parlerent : il y
 » avait un grand feu au sommet de la haute Terre ,
 » derrière les bois , & de-là jusqu'au bas de la col-
 » line , tout le terrain était rempli de Zélandais ,
 » comme si c'eût été une foire : dès que nous ap-
 » prochâmes , je fis tirer un coup de Mousqueton
 » sur une des pirogues , car je les soupçonnais
 » pleines d'hommes cachés au fond : elles étaient
 » toutes à flot , cependant on ne voyait per-
 » sonne dedans. Les Sauvages sur la petite col-
 » line , poussèrent toujours des cris vers nous , &
 » nous inviterent par signes à débarquer. Dès que
 » nous fûmes près de terre , nous déchargeâmes

» tous n
 » les aff
 » grimpe
 » quelque
 » à tirer
 » perçûm
 » les buiss
 » très-rob
 » lorsqu'ils
 » patriotes
 » coup de f
 » pas de c
 » & , après
 » temps , il
 » paraître b
 » Soldats de
 » derrière po
 » Sur la g
 » céleri , qu
 » charger for
 » fichée en ter
 » leurs pirogu
 » passée ici. Je
 » p'arrière l
 » y était ; &
 » nage s'offrit
 » & les poum
 » étaient répan

enterrés
he, nous
as, & sur
rogue des
re; mais,
avait par-
fis rentrer
, & je me
stait avant

de celle de
, une sim-
, un grand
proche, se
ut près du
erent: il y
ute Terre,
s de la col-
Zélandais,
ue nous ap-
Moufqueton
soupçonna
elles étaient
voyait per-
petite col-
ers nous, &
er. Dès que
échargeâmes

DES VOYAGES.

467

Cook,

» tous nos fusils. La première volée ne parut pas
» les affecter beaucoup; mais à la seconde, ils
» grimperent au haut le plus vite qu'ils purent:
» quelques-uns d'eux hurlèrent. Nous continuâmes
» à tirer des coups de fusil, tant que nous ap-
» perçûmes quelques-uns des Naturels à travers
» les buissons. Parmi les Indiens, il y en eut deux
» très-robustes, qui ne penserent à s'en aller que
» lorsqu'ils furent abandonnés par tous leurs Com-
» patriotes: ils se retirèrent ensuite, avec beau-
» coup de sens froid: leur fierté ne leur permettait
» pas de courir. L'un d'eux cependant tomba,
» &, après avoir resté étendu pendant quelque-
» temps, il se traîna à quatre: l'autre échappa sans
» paraître blessé. Je débarquai ensuite avec les
» Soldats de Marine, & M. Fannin sortit par-
» derrière pour garder la chaloupe.
» Sur la greve, il y avait deux paquets de
» céleri, qu'avait cueilli M. Rowe, pour en
» charger son canot. Une rame brisée était
» fichée en terre, & les Naturels y avaient attaché
» leurs pirogues, preuve que l'attaque s'était
» passée ici. Je fis alors des recherches soigneuses
» par derrière la greve, pour voir si notre canot
» y était; & bientôt une scène affreuse de car-
» nage s'offrit à nos yeux, les têtes, les cœurs;
» & les poumons de plusieurs de nos Gens;
» étaient répandus sur le sable, & à peu de dis-

Cook,

» tance delà , les chiens en rongeaient les
» entrailles.

» Tandis que nous contemplions ces déplo-
» rables restes sans pouvoir nous en séparer,
» M. Fannin nous héla , pour nous avertir qu'il
» voyait les Sauvages se rassembler dans les bois ;
» nous retournâmes sur-le-champ à la chaloupe , &
» traînant avec nous les pirogues des Indiens , nous
» en détruisîmes trois. Sur ces entrefaites , le feu
» du sommet de la colline disparut : nous en-
» tendions les Indiens parlant fort haut dans les
» bois ; je crois qu'ils se disputaient pour savoir
» s'ils nous attaqueraient , & s'ils essayeraient de
» reprendre leurs pirogues. Comme il se faisait
» tard , je descendis de nouveau à terre , & je
» regardai encore une fois derriere la greve ,
» afin de voir si le canot du malheureux M. Rowe ,
» avait été traîné dans les buissons ; mais , comme
» je ne l'apperçus point , je me mis en route pour
» le vaisseau : toutes nos forces auraient à peine
» suffi pour monter la colline , & c'eût été une
» témérité folle , de nous hasarder dans l'intérieur
» du pays , avec la moitié du monde que j'avais
» car il fallait en laisser une moitié pour garder
» la chaloupe.

» En débouquant la partie supérieure du Canal
» nous découvrîmes un très-grand feu , environné
» de trois ou quatre milles plus haut ; il forma

» un
» la co
» rait
» du m
» fûmes
» espéro
» Sauvag
» nous a
» les Ind
» humide
» y a de
» nos mur
» mées ,
» derriere
» savantag
» plus loin
» de la ve
» Passant
» Sud de la
» quelqu'un
» & nous é
» nos oreil
» & tous f
» champ. »
Les malh
étaient M.
Murphy , Q
Thomas Hil

un oval complet : il s'étendait du sommet de
 la colline , presqu'au bord de l'eau , & il entou-
 rait d'une espèce de haie enflammée , l'espace
 du milieu. Je consultai M. Fannin , & nous
 fûmes tous les deux d'avis que nous ne pouvions
 espérer que la triste satisfaction de tuer quelques
 Sauvages de plus. En laissant l'Anse de l'Herbe ,
 nous avions tous tiré vers l'endroit où parlaient
 les Indiens ; mais , comme nos armes étaient
 humides , les fusils ne partirent pas. Ce qu'il
 y a de pis , la pluie commença à tomber ;
 nos munitions étaient plus qu'à moitié consom-
 mées , & nous laissons six grandes pirogues
 derrière nous à un endroit. Avec tant de dé-
 savantages , je ne crus pas devoir m'avancer
 plus loin , uniquement pour goûter le plaisir
 de la vengeance.

Passant entre deux Isles rondes , situées au
 Sud de la Baie orientale , nous crûmes entendre
 quelqu'un qui nous appelait : on cessa de ramer ;
 & nous écoutâmes ; mais aucun bruit ne frappa
 nos oreilles. Il est probable que M. Rowe ,
 & tous ses camarades , furent tués sur-le-
 champ. »

Les malheureux , qui furent ainsi massacrés ;
 étaient M. Rowe , M. Wood-houffe , François
 Murphy , Quartier-Maître ; Guillaume Facey ;
 Thomas Hill , Michel Bell & Edouard Jones ,

Cook.

Jean Cavenaug, Thomas Milton & Jacques Sevilley, Valet du Capitaine. La plupart étaient au nombre des meilleurs Matelots, très-robustes & d'une bonne santé. M. Burney rapporta à bord deux mains; l'une de M. Rowe, qu'on reconnut par une cicatrice, l'autre de Thomas Hill, comme on l'a déjà dit; & la tête de Jacques Sevilley. On les enveloppa dans un hamak, & on les jeta à la mer avec assez de lest & de boulets de canon; pour les faire tomber au fond. M. Burney ne retrouva point d'armes, & seulement des lambeaux d'une paire de culottes, un habit & six fouliers.

On se figure aisément combien les détails de ce malheur durent affecter les gens de l'équipage du Capitaine Cook. Il ne séjourna au Cap de Bonne-Espérance que le temps nécessaire pour se réparer. La Résolution remit à la voile le 27 Mars, toucha le 16 Mai à l'Isle Sainte Hélène, elle arriva le 28 à l'Isle de l'Ascension, le 9 Juin à l'Isle de Fernando, le 14 Juillet à Fayal, l'une des Açores, & le 29 à Portsmouth, après une navigation de trois ans & dix-huit jours.

Tel a été le second Voyage entrepris pour la découverte d'un Continent Austral, par un homme aussi heureux qu'intrépide, aussi humain qu'éclairé, aussi digne de l'admiration & de la

reconnais-
Cortez
doivent
l'Histoire
morale
tériffante
tâché d'i
maux uti
dans les
si l'intellig
on trouve
légumes à
Nouvelle-
aux Isles d
A peine
qu'on lui
expédition
il s'en charg
en mer av
que lui pro
mémorable
la recherche
la Chine fan
& sans trav
aux Marins de
son, & les c
deux points
es efforts de

reconnaissance des siècles, que les Gama, les Cortez & les Colomb. En effet, que ne lui doivent point la Géographie, la Navigation, l'Histoire Naturelle, & même la Philosophie morale ? Outre la multitude d'observations intéressantes dont il nous a enrichi, cet homme a tâché d'introduire encore plusieurs races d'animaux utiles, ainsi que nos graines nutritives, dans les régions diverses qu'il a parcourues : & si l'intelligence des Insulaires seconde ses desseins, on trouvera désormais, en abondance, de bons légumes à la Nouvelle-Zélande, des cochons à la Nouvelle-Calédonie, des chiens & des chèvres aux Isles de la Société.

A peine M. Cook fut-il de retour en Angleterre qu'on lui proposa d'entreprendre une nouvelle expédition plus difficile que les deux précédentes ; il s'en chargea avec le même zèle, & s'est remis en mer avant même d'avoir pu jouir de la gloire que lui promettait la publication du Voyage mémorable qu'on vient de retracer. Il doit faire la recherche d'une nouvelle route qui conduise à la Chine sans doubler le Cap de Bonne-Espérance, & sans traverser la Zone-Torride, si nuisible aux Marins de nos climats tempérés. La Baie d'Hudson, & les côtes du Kamtschatka semblent être les deux points principaux vers lesquels il dirigera ses efforts de son génie, après qu'il aura parcouru

Cook.

une seconde fois les Terres Australes, où l'on soupçonne encore quelque chose à découvrir. Depuis le commencement de l'année 1777 qu'il a relâché au Cap de Bonne-Espérance, jusqu'au moment actuel (Décembre 1779) on n'a rien appris sur le sort de son équipage.

On se rappellera, sans doute avec intérêt, que le Ministère de la Marine Française, craignant que les malheurs de la guerre présente ne s'étendissent jusqu'à ce Navigateur, & regardant, comme un objet sacré, le vaisseau qu'il commande, a fait publier, dans nos Amirautés, l'ordre de respecter son pavillon, & de lui fournir les secours dont il pourrait avoir besoin : faveur non moins honorable pour le Monarque qui l'accorde, que pour l'Etranger qui en est l'objet.

Pour ne laisser rien à désirer sur ce Voyage du Capitaine Cook, on va rassembler ici les principales Observations publiées, dans un Ouvrage particulier, par M. Forster le Pere : ce sont des résultats généraux de Physique & d'Histoire Naturelle : on peut les regarder comme une récapitulation de tous les Voyages autour du Monde, ou comme des conséquences qui en découlent immédiatement.

Des Isles.

TOUTES LES ISLES, que nous avons vues pendant

notre V
ou dans
pique p

Les I
ronnées
la côte c
toutes le
plus élev
Middelbu
& la N
espèce.

Parmi
je compté
Hébrides
& Oghao

Les Ile
sont celles
peut-être
Tethuroa,
Moopehea
merston,
Hébrides,

La natu
mier coup
essentielle.
banes de c
une espèce
cantons sab

notre Voyage, sont situées en-dedans du Tropicque, ou dans les Zones tempérées. Les Isles du Tropicque peuvent se diviser en hautes & basses.

~~_____~~
Cook.

Les hautes Isles du Tropicque sont, ou environnées par des récifs, & ont des plaines, près de la côte de la mer, où elles sont sans récifs; *Taïti*, toutes les Isles de la Société & *Maatla*, les Isles plus élevées des *Amis*, telles que *Amsterdam*, *Middelburgh*, *Anamocka*, l'Isle de la *Tortue*, & la *Nouvelle-Calédonie*, sont de la premiere espèce.

Parmi les hautes Isles du Tropicque, sans récifs, je compte les *Marquises* & toutes les *Nouvelles-Hébrides*, ainsi que l'*Isle Sauvage*, & *Tosfooa*, & *Oghao*, deux des Isles des *Amis*.

Les Isles Basses que nous connaissons un peu, sont celles de la *Chaîne*, & les autres Isles, qui peut-être ont été vues par M. de Bougainville; *Tathuroa*, *Tioukta*, les *Isles de Palliser*, *Tupai*, *Moopehea*, les *Isles d'Howe*, &c. les Isles de *Palmerston*, ainsi qu'*Immer*, l'une des *Nouvelles-Hébrides*, & l'Archipel des Isles Basses des *Amis*.

La nature de ces Isles varie tellement qu'au premier coup-d'œil on est frappé d'une différence essentielle. Les basses sont communément des bancs de corail étroits, qui renferment au milieu une espèce de lagune, & qui ont çà & là, de petits cantons sablonneux, un peu élevé au-dessus de la

Cook.

marque de la marée haute, sur lesquels croissent des cocotiers, & quelques autres plantes : le reste du banc de corail est si bas, que la mer le couvre souvent à la marée haute, & de temps-en-temps, à la marée basse. Plusieurs des grandes Isles de cette espèce sont habitées : les Insulaires des hautes Isles voisines vont, par intervalles, pêcher, tuer des oiseaux & chasser à la tortue, sur quelques-unes des autres, & plusieurs sont toujours inhabitées, quoiqu'elles soient remplies de cocotiers & de volées de frégates, de boubies, d'hirondelles de mer, de goilands & de pétérels.

Les hautes Isles des deux espèces, ressemblent de loin à de grandes collines, qui s'élancent au milieu de l'Océan, & plusieurs sont si élevées, que leur sommet est rarement sans nuages. Celles qui sont entourées d'un récif & d'une plaine fertile le long des côtes de la mer, ont communément une pente plus douce, au-lieu que les autres ont un escarpement brusque. Il faut convenir cependant que les collines de quelques-unes des *Nouvelles-Hébrides* ; savoir, d'*Ambrym*, de l'Isle *Sandwich*, de *Tanna*, &c. sont aussi en divers endroits, d'une pente aisée.

Les Isles de la Mer du Sud, que nous avons vues dans la Zone Tempérée Australe, sont l'Isle de *Pâque*, l'Isle *Norfolk*, & la *Nouvelle-Zélande* : toutes celles-ci sont élevées, & ne sont envi-

ronnées
dant situ
tout-à-l'
nous av
posée de
ont des
nuages ;
on les voi
de vingt
inférieure
par-tout,
cime la pl
La Te
nous avon
d'Isles ;
des goulet
pelées, sou
mets sont c
vers les part
à l'air doux
Oriental, au
pente aisée.
La Terre de
stérile de la
neige au con
au milieu de
La Géorg
quatre-vingts

ronnées d'aucun récif. L'Isle Norfolk est cependant située sur un banc qui s'étend à plus de dix lieues tout-à-l'entour. La Nouvelle-Zélande, autant que nous avons eu occasion de l'examiner, est composée de très-hautes collines, dont quelques-unes ont des sommets presque toujours enveloppés de nuages ; & quand l'œil peut percer ces nuages, on les voit ordinairement couverts de neige à plus de vingt ou trente lieues de distance. Les collines inférieures des mêmes Isles, sont revêtues, presque par-tout, de bois & de forêts, & il n'y a que la cime la plus élevée qui paraisse stérile.

La Terre de Feu, dans les cantons que nous avons apperçus, semble être un groupe d'Isles ; entre-coupées par des canaux & des goulets profonds : on y voit des roches pelées, fourcilleuses & escarpées, dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle, sur-tout vers les parties intérieures qui sont moins exposées à l'air doux & humide de la mer. Son côté le plus Oriental, autour du Détroit de le Maire, a une pente aisée, & il est boisé en quelques endroits. La Terre des Etats a le même aspect que la partie stérile de la Terre de Feu : & on y trouve de la neige au commencement de Janvier ; c'est-à-dire, au milieu de l'été de ce climat.

La Géorgie Australe est une Isle d'environ quatre-vingts lieues d'étendue, composée de hautes

Cook.

Cook. collines toutes couvertes de neige au milieu de Janvier ; si on en excepte quelques rochers du côté de la mer ; tous les havres sont remplis de glaces au fond.

La dernière Terre que nous ayons vue dans ces climats affreux , a été appelée *Terre de Sandwich* , & la partie la plus Méridionale *Terre Australe* : toute cette contrée ou tout ce groupe d'Isles est rempli de glaces , & entièrement caché sous les neiges.

Toutes les Isles Basses du Tropique semblent avoir été produites par des animaux ressemblans aux polypes qui forment les lytophites ; ces animaux élèvent peu-à-peu leur habitation de dessus une base imperceptible , qui s'étend de plus en plus , à mesure que la structure s'élève davantage ; ils emploient pour matériaux une espèce de chaux , mêlée de substances animales : j'ai vu de ces larges structures à tous les degrés de leur construction , & de différentes étendues. Près de l'Isle de la Tortue , il y a à peu de milles de distance , & au-dessous de cette terre , un large récif circulaire , d'une étendue considérable , sur lequel la mer brise par-tout : aucune de ces parties n'est au-dessus de l'eau ; dans les autres , les parties élevées sont liées par des récifs , dont quelques-uns sont secs à la marée basse , & d'autres toujours sous l'eau ; les parties élevées sont d'un

sol lég
de fien
vert de
petit n
parties l
les plan
se trou
mer & la
& renfe
d'excell
verture
dans le ré
assez gran
Le réci
formé par
tes : ils cor
distance de
des algues ,
& d'autres
sommets de
montrent au
jusqu'à ce
des graines
de la mer ;
végétaux , e
duisent des
terreau , qu
mélange du

sol léger noirâtre, formé de végétaux pourris & de fiente d'oiseaux de mer, communément couvert de cocotiers & d'autres arbrisseaux, & d'un petit nombre de plantes anti-scorbutiques; les parties basses n'offrent que quelques arbrisseaux, & les plantes dont on vient de parler; plusieurs qui se trouvent encore plus bas, sont lavées par la mer & la marée haute; toutes ces Isles sont réunies, & renferment au milieu, une lagune pleine d'excellens poissons; quelquefois il y a une ouverture qui admet un bateau, ou une pirogue dans le récif; mais je n'ai jamais aperçu un goulet assez grand pour admettre un vaisseau.

Le récif, premier fondement des Isles, est formé par les animaux qui habitent les lytophites: ils construisent leurs habitations à peu de distance de la surface de la mer: des coquillages, des algues, du sable, de petits morceaux de corail & d'autres choses, s'amoncellent peu-à-peu au sommet de ces rochers de corail, qui enfin se montrent au-dessus de l'eau: ce dépôt s'accumule jusqu'à ce qu'un oiseau ou les vagues y portent des graines de plantes, qui croissent sur la côte de la mer; leur végétation commence alors; ces végétaux, en se pourrissant annuellement, reproduisent des semences, & créent peu-à-peu un terreau, qui s'augmente à chaque saison, par le mélange du sable: une autre vague y porte une

 Cook.

Cook,

noix de cocos, qui conserve long-temps sa puissance végétative dans les flots, & qui croît d'autant plutôt sur cette espèce de sol, que toutes les terres lui sont également bonnes : c'est par ce moyen que ces Isles basses ont pu se couvrir de cocotiers.

Les animalcules, qui bâtissent ces récifs, ont besoin de mettre leurs habitations à l'abri de l'impétuosité des vents & de la fureur des vagues; mais, comme en-dedans des Tropiques, le vent souffle communément du même rhumb, l'instinct ne les porte qu'à travailler de cette manière le banc, en-dedans duquel est une lagune : ils construisent des bancs très-étroits de rochers de corail, pour assurer dans leur milieu une place calme & abritée. Cette théorie me paraît la plus probable de celles qu'on peut donner sur l'origine des Isles basses du Tropique dans la mer du Sud.

Quant aux Isles plus hautes, je dois avouer qu'on en trouve à peine une seule, qui, de manière ou d'autre, n'offre pas des vestiges frappans d'une altération violente, produite à sa surface, par le feu, ou plutôt par un volcan.

On fait que beaucoup d'Isles sont sorties de la mer par l'action d'un feu souterrain, comme le prouvent celles de *Santorini*, & les deux *Kamenis*, dans l'Archipel de la Grèce, & l'Isle formée en 1720, dans les Isles de l'Ouest, qui sem-

blent
tout-à-
abordé
naïses ;
tion, &
volcan :
raient p
d'une alt
duites ou
feu souter
font de
Huaheine,
Waitahu,
Morquises,
Fayal, app
Pâque, *Sai*
Je n'en c
été originai
mens de ter
dire de plus
térieur, & j
au-dessus de
& qu'elles
en partie par
L'Isle de l'
très-curieuses
dans *Cross-B*
haute colline

blent être des espèces de volcans, qui ont paru tout-à-coup au milieu des vagues. Nous avons abordé sur des Isles qui ont encore de ces fournaïses ; d'autres avaient seulement une élévation, & des marques qui annonçaient un ancien volcan : enfin nous en avons trouvé, qui n'offraient point de vestiges de volcan, mais bien d'une altération violente & d'une subversion produites ou par un tremblement de terre, ou par un feu souterrain. *Tofooa, Ambrym, Tanna & Pico*, sont de la première classe. *Maatea, O-Taïti, Huaheine, Uliétéa, O-Taha, Bolabola, Mowrua, Waitahu*, ou *Sainte-Christine*, & le reste des *Marquises*, plusieurs des *Nouvelles-Hébrides*, & *Fayal*, appartiennent à la seconde ; & *l'Isle de Pâque, Sainte-Hélène & l'Ascension*, à la dernière.

Je n'en conclurai pas que toutes ces Isles ont été originairement produites par des tremblemens de terre & des volcans ; mais je puis le dire de plusieurs, à en juger par leur aspect extérieur, & je suis sûr que les autres existaient au-dessus de l'eau, avant d'avoir ces volcans, & qu'elles ont été changées & bouleversées en partie par un feu souterrain.

L'Isle de *l'Ascension* m'a fourni des remarques très-curieuses sur cette matière. Nous mouillâmes dans *Cross-Bay*, & nous aperçûmes la plus haute colline de cette terre à environ cinq milles

Cook.

Cook,

de distance de la côte ; elle est composée d'un tuf de chaux graveleux entremêlé de marne & de sable. Quelques parties de cette pierre dissoutes par le laps de temps, mêlées à un peu de terreau, produisent du pourpier & quelques gramens. Cette colline est à tous égards différente du reste de l'Isle, sur-tout aux environs de *Cross-Bay* ; car, dès que nous eûmes gagné la plaine élevée située entre la Baie & la colline qui est en face de la Baie, nous reconnûmes qu'elle est dans un espace de 2000 de diamètre, couvert de poudre de scorie noire, graveleuse, & en quelques endroits d'un ocre jaunâtre en poussière. A 60 ou 80 verges de distance, la plaine est par-tout remplie de petits mondrains de dix à vingt pieds de haut formés de scories très-hérissées & de fraissil poreux, & de lave ; elle est enfermée d'ailleurs par plusieurs collines de forme conique, d'un brun rougeâtre ou de couleur de rouille, composées entièrement de petites cendres & de scories dissoutes & graveleuses, dont quelques-unes sont noires, & d'autres de nature ocreuse, & de couleur jaune ou rouge. Sur un des côtés de la plaine, il y a une chaîne élevée de rochers hérissés & disposés en masses très-irrégulieres, & qui se terminent d'une manière curieuse en pointes & en poëminences aigues.

Au premier

Au
le Pic
primor
l'Isle, a
lation d
volcan
mêlés à
pluies or
fraissil
rendre sa
versé ent
plus que.
L'aspec
à l'endroit
être enco
celui de l
avancez,
tons intérie
d'arbres &
par-tout de
causé un v
qui peut-ê
l'Isle dans
L'Isle de
même natu
& poreux c
uns ressemb
Tome

Au premier coup-d'œil le Spectateur juge que le Pic élevé du milieu de l'Isle, est une des terres primordiales, & peut-être la seule qui formait l'Isle, avant qu'elle fût parvenue à l'état de désolation où elle se trouve. Les masses sorties du volcan se sont dissoutes peu-à-peu, & ces débris mêlés à des matieres étrangères que les grosses pluies ont détachées des collines de cendres & de fraissils ont contribué à combler le cratere & à rendre sa surface de niveau. Le volcan a bouleversé entierement l'Isle, & on n'y apperçoit plus que la Nature en ruine.

Cook.

L'aspect des bords de *Sainte-Hélène*, sur-tout à l'endroit où mouillent les vaisseaux, est peut-être encore plus horrible & plus informe que celui de l'Ascension; mais, à mesure que vous avancez, le pays est moins affreux, & les cantons intérieurs sont toujours couverts de plantes, d'arbres & de verdure: cependant on apperçoit par-tout des traces d'un bouleversement qu'y a causé un volcan ou un tremblement de terre, qui peut-être a plongé la plus grande partie de l'Isle dans l'Océan.

L'Isle de *Pâque* ou *Waihu*, est aussi de la même nature: tous ses rochers sont noirs, brûlés & poreux comme des rayons de miel; quelques-uns ressemblent parfaitement à des scories; le sol

Cook.

lui-même qui est en très-petite quantité sur les rochers brûlés, est un ocre brun ou jaune. Nous avons découvert beaucoup de pierres vitrifiées noires répandues parmi la grande quantité de pierres communes dont toute l'Isle est couverte; elles sont connues des Minéralogistes sous le nom d'agate d'Islande, & on les trouve toujours près des volcans ou près des endroits exposés à leur violence; ainsi, par exemple, ils abondent en Italie & en Sicile, dans l'Islande, près des volcans, & à l'Ascension. On a déjà dit, dans la Relation, que l'Isle n'offre que peu de végétaux, & quoique j'en aie parcouru la plus grande partie, je n'y ai recueilli qu'environ vingt plantes, y compris les cultivées & aucun arbre, ce qui est remarquable dans une Isle de cette étendue, habitée depuis si long-temps & située sous un aussi beau climat. Lorsque Roggevin la découvrit pour la première fois, en 1722, il y remarqua déjà ces colonnes de pierres que nous avons retrouvées, & qui nous ont paru construites il y a bien des années. Les Rédacteurs du Voyage de Roggevin mettent aussi des bois sur cette Isle; il paraît donc que, depuis cette époque, il lui est arrivé quelque désastre qui a ruiné les bois & abattu plusieurs de ces énormes colonnes de pierres: en effet, nous en avons vu plu-

ficurs
peut-
Callac
terre.
dent se
en 168
rique,
les effe
ment d
Je n'
plie de
car un
par contr
l'homme
formée de
un demi-p
encore au
est très-nat
de bois; d
pieds de h
fidèle. J'aj
les figures
tuf poreux
du feu. Ces
Roggevin;
les couches
& les bouls

sieurs couchées par terre. Cette révolution est peut-être arrivée, en 1746, lorsque Lima & Callao furent bouleversés par un tremblement de terre. On fait que les tremblemens de terre étendent souvent leur action fort loin. Le Cap. Davis, en 1687, étant à 450 lieues du continent d'Amérique, en ressentit un considérable, & on éprouva les effets les plus violens de ce même tremblement de terre à Lima & à Callao.

Je n'insisterai pas sur ce que l'Isle était remplie de bois & de forêts au temps de Roggevin; car un des Rédacteurs de son Voyage finit par contredire son propre récit, en racontant que l'homme qui vint à bord, avait une pirogue formée de petites pièces, dont aucune n'excédait un demi-pied de longueur. Les pirogues sont encore aujourd'hui de la même espèce, & cela est très-naturel, puisque les Insulaires n'ont point de bois; d'ailleurs l'histoire des géans de douze pieds de haut, lui ôte le caractère d'Historien fidèle. J'ajouterai que nous avons trouvé toutes les figures & toutes les colonnes composées d'un tuf poreux, qui avait subi une action violente du feu. Ces colonnes existaient déjà du temps de Roggevin; par conséquent l'Isle, ses pierres & ses couches avaient déjà subi la violence du feu, & les bouleversemens dont il est question, ont

Cook. dû être antérieurs à 1722 , temps du voyage de Roggevin.

Les Isles Tropiques de la mer du Sud , offrent aussi des vestiges incontestables des mêmes révolutions , quoique leur culture actuelle , le beau terreau qui couvre leur surface & les différens végétaux qu'elles produisent , cachent en partie les traces de ces bouleversemens , & ne soient apperçues que par un homme accoutumé à ces recherches. Les sommets excavés des pics de *Maiatea* , *Bola-Eola* & *Mowrua* , les rochers détachés de l'intérieur de *Te-arraboo* ou de la petite Péninsule de Taïti , ainsi que les rochers noirs , poreux comme des rayons de miel , la lave de *Tobronoo* & des *Marquises* , sont des preuves incontestables pour les Naturalistes , & sur-tout pour ceux qui ont examiné les environs des volcans ; de plus , toutes les Nouvelles-Hébrides , les *Marquises* & les Isles de la Société , ainsi que les Açores & les Isles Ouest de la mer Atlantique , attestent plus ou moins de grands bouleversemens arrivés dans les premiers âges ; mais si nous nous souvenons que les tremblemens de terre & les feux souterrains ont , dans tous les temps , tiré des Isles du fond de l'Océan ; si nous lisons l'histoire de l'origine de *Therassia* , d'*Hiera* ou de *Santorini* & de *Volcanello* ou des deux *Ka-*

menis
 Michel
 ture de
 de la M
 nous ce
 encore
 sujettes
 pourrons
 que ces
 tiens &
 semblent
 Suivant le
O-maowe
 Soleil , &
 produit d
 par *O-ma*
Maowe él
 J'imagin
 aussi tirées
 de terre ou
 existé aupa
 avant ces r
 n'ont été d
 parties inter
 Société , di
 duites lorsq
 à travers l'O
 toujours sit

menis, d'une Ile située entre Tercere & Saint-Michel; si nous comparons les couches & la structure de ces nouvelles Isles & de quelques-unes de la Mer Atlantique & des mers du Sud; si nous considérons que plusieurs de ces Isles ont encore des volcans, & que d'autres sont encore sujettes à des tremblemens de terre, nous ne pourrions pas nous empêcher de soupçonner que ces Isles ont eu la même origine. Les Taïtiens & les habitans des Isles de la Société, semblent connaître les tremblemens de terre. Suivant leur Mythologie; il y a un Dieu, appelé *O-maowe*, qu'ils croient être le créateur du Soleil, & qui dans sa colere ébranle la terre, & produit des tremblemens, ce qu'ils expriment par *O-maowe toorore te Whennoa*, c'est-à-dire, *Maowe ébranle la terre*.

J'imagine que toutes les hautes Isles ont été aussi tirées du fond de la mer par un tremblement de terre ou par le feu. Plusieurs peuvent avoir existé auparavant, & elles formaient peut-être, avant ces révolutions, des terres plus grandes qui n'ont été démembrées que par l'affaiblissement des parties intermédiaires. Les Naturels des Isles de la Société, disent que leurs contrées ont été produites lorsque *O-maowe* traîna de l'Ouest à l'Est, à travers l'Océan, une grande terre qu'ils croient toujours située à l'Est de leurs Isles. Ils ajoutent

Cook.

que ces Isles font de petits morceaux qui se font détachés de la grande terre pendant la route, & qui ont été laissés au milieu des flots. Cette tradition semble indiquer que les habitans eux-mêmes conservent l'idée d'une grande révolution. On pourrait en conclure que leur Pays faisait peut-être partie jadis d'un grand continent détruit par des tremblemens de terre & une inondation violente. L'action de traîner la terre à travers la mer, paraît indiquer ces deux bouleversemens.

Des Couches de Terre.

EXCEPTÉ dans quelques crevasses de rochers, on ne voit point de terreau à la Géorgie Australe, par-tout ailleurs c'est une ardoise pesante, remplie de particules ferrugineuses, qui se trouve en couches horizontales ou presque horizontales, & qui, çà & là, est entre-coupée perpendiculairement par des veines de quartz.

Les rochers de la *Terre de Feu*, près de la mer, font de la même nature, & ils offrent, dans les parties plus élevées, des masses de granite grossier.

L'Isle Méridionale de la *Nouvelle-Zélande*, où nous avons abordé en deux différens endroits, est revêtue, à la surface d'une couche d'un beau terreau noir & léger, formé de mousses, de feuilles, & d'arbres tombés en putréfaction. Cette couche

a quel
mais, c
dessous
gilleuse
qui est
été expo
de la g
plus bas
qui se pr
général,
pas par-to
les plus
frappe cor
d'un jaun
verd de t
coupées pe
diculairem
elles renfé
mellée,
les gallets
petit nomb
pèce des
détachés,
gris, ou
font les ar
de corps-à-
ponces, m
dire si elle

a quelquefois dix ou douze pouces d'épaisseur ; mais, en général, elle n'est pas si profonde ; au-dessous, nous avons remarqué une substance argilleuse approchant de la classe des pierres de talc, qui est devenue une espèce de terre, pour avoir été exposée à l'action du Soleil, de l'air, de la pluie, de la gelée, & dont l'épaisseur varie : un peu plus bas, la même substance est durcie en pierre qui se prolonge en couches obliques, & qui, en général, penche du côté du Sud : sa dureté n'est pas par-tout la même ; quelques-uns des morceaux les plus compacts jettent du feu quand on les frappe contre l'acier : sa couleur est communément d'un jaune pâle, & elle a en outre une teinte de verd de temps-en-temps. Ces couches sont entrecoupées perpendiculairement, ou presque perpendiculairement, par des veines de quartz blanc ; elles renferment une espèce de pierre verte lamellée, qui approche des pierres de talc. Sur les gallets, j'ai trouvé (rarement à la vérité) un petit nombre de pierres noires & polies, de l'espèce des pierres à feu, & de gros morceaux détachés, d'une lave solide, pesante, tachetée de gris, ou d'un verd noirâtre, dont les Naturels font les armes qu'ils emploient dans les combats de corps-à-corps : j'ai rassemblé aussi des pierres-ponces, mais en petite quantité : je ne puis pas dire si elles ont été produites par un Volcan des

 Cook.

Cook.

environs , ou si la mer les y a charié d'un parage éloigné. Parmi les productions fossiles de ce pays , il faut compter encore une pierre verte , qui est quelquefois opaque , & d'autres fois absolument transparente , dont les Naturels fabriquent des haches , des ornemens , & qui semble être de l'espèce néphrétique : elle est ordinairement apportée par les Zélandais de l'intérieur du Canal de la Reine Charlotte , dans la partie du Sud-Ouest : nous leur demandâmes où étaient les carrières : ils nous répondirent *poënamoo* , & il est probable que c'est de-là que la partie du Pays qu'on appelle *Tavai Poënamoo* a tiré son nom : près de *Motuario* , sur le petit Ilot , où il y avait jadis un Hippa ou Forteresse , on découvre cependant des veines perpendiculaires ou quelquefois obliques de cette pierre , d'environ deux pouces d'épaisseur , au milieu des couches de pierre de talc grisâtres. La pierre néphrétique est rarement solide ou en grosses masses ; car les morceaux les plus considérables , qui aient frappé nos regards , n'excédaient pas dix ou quinze pouces de largeur , & environ deux d'épaisseur. Sur les côtes , nous rencontrâmes communément une ardoise argilleuse , feuilletée , d'un gris bleuâtre , qui se dissout aisément quand on l'expose à l'air : quelquefois elle est plus solide , plus pesante & d'une couleur plus brune , probablement à cause des particules ferrugineuses

qu'elle
Norfo.
Nouve
lave sp
ferme
oiseaux.
L'Isle
une gra
font noir
des scorie
liere, com
regarder,
zalane, en
de morcea
uns des ro
tuf volcan
rempli de c
neufes. Les
mées de cet
être d'une a
pierre déper
de l'Isle tout
l'espace de p
ou de scorie
fante, d'où l'o
cules de fer :
leurs pierres
sées, sous le

qu'elle contient. Nous avons remarqué sur l'Isle *Norfolk*, presque les mêmes couches qu'à la Nouvelle-Zélande, & en outre des morceaux d'une lave spongieuse, rouge & jaune. Cette Isle renferme aussi les mêmes plantes & les mêmes oiseaux.

 Cook.

L'Isle de *Pâque* paraît avoir subi, depuis peu, une grande altération par le feu : tous les rochers sont noirs, brûlés & caverneux, & ils ressemblent à des scories. Le sol est une terre rougeâtre en poussière, comme s'il avait été brûlé, & on pourrait le regarder, avec raison, comme une espèce de pouzzolane, entremêlée d'une quantité innombrable de morceaux de pierres cavernueuses : quelques-uns des rochers que j'ai examinés, étaient d'un tuf volcanique, ocreux, brun ou rougeâtre, rempli de crevasses, avec des particules ferrugineuses. Les statues gigantesques de l'Isle sont formées de cette substance, & elles ne peuvent pas être d'une antiquité fort reculée, puisque cette pierre déperit promptement. Dans la partie Sud de l'Isle tout le rocher du côté de la mer, dans l'espace de plus d'un quart de mille, est de lave ou de scorie, en rayons de miel, solide & pesante, d'où l'on peut espérer de tirer des particules de fer : nous avons aperçu en outre, plusieurs pierres de verre noir, connue des Minéralogistes, sous le nom d'*agate noire* qu'on trouve

Cook.

en Islande ; près du Vésuve en Italie ; près de l'Étna en Sicile ; & sur l'Isle de l'Ascension ; en un mot, dans tous les environs des Volcans : j'y ai observé encore une espèce de lave spongieuse, pierreuse, légère, d'un gris blanchâtre.

Les Marquises ont une côte de rochers composée d'une argille durcie ; d'une ardoise solide & pesante, d'un gris bleuâtre, contenant des particules de fer, & enfin d'une lave pierreuse, qui est ou grise, spongieuse, avec un *shorl* pentagonal, ou hexagonal feuilleté & vitré, brunâtre, & en quelques endroits verdâtre, ou bien d'une couleur noire, avec un *shorl* étoilé, brun & quelquefois blanc. La surface du sol est une argille revêtue d'une terre que les Naturels marnent avec des coquillages. Sous ce terreau, il y a une substance terreuse & argilleuse, mêlée de pierres caveineuses & de *pozzolane*. Comme nous n'avons relâché que peu de jours aux Marquises, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour examiner les parties les plus élevées de l'Isle.

Taïti, & toutes les Isles de la Société sont, sans doute, de la même nature : leurs côtes sont un rocher de corail qui s'étend du récif qui environne ces Isles jusqu'à la marque de la marée haute ; là, commence le sable formé en divers endroits de petits coquillages, & de morceaux de corail que le frottement a mis en petites pièces

les côtes
vertes
niere
d'autres
lantes, c
cules de
Angleter
des coll
épaisse d
table, de
quand les
planter la
d'étoffe,
au-lieu de
plus basses
terre rouge
foncé que
leurs pirog
j'ai trouvé,
Les collines
argilleuse,
pierre dans
au soleil, à
des vallées,
grosses masses
verfement.
riviere mata
basalte gris,

les côtes de quelques-unes cependant sont couvertes d'un sable noirâtre, composé de la première espèce de sable, mêlée avec ce noir, d'autres fois avec des particules luisantes & brillantes, d'un *Mica* grossier, & çà & là de particules de minéral de fer, réfractaire, appelé en Angleterre *Shim*. Les plaines des côtes au pied des collines, sont revêtues d'une couche très-épaisse de beau terreau noir, entre-mêlé de sable, de l'espèce dont on a parlé plus haut; & quand les Naturels cultivent un canton pour y planter la plante de poivre enivrante, ou la plante d'étoffe, ils se servent souvent de coquillages au-lieu de marnes. Les chaînes de collines les plus basses, sont ordinairement formées d'une terre rouge d'ocre quelquefois d'un rouge si foncé que les Naturels l'emploient à peindre leurs pirogues & leurs étoffes. Dans cette terre, j'ai trouvé, çà & là, des morceaux d'*osteoalles*. Les collines plus élevées sont d'une substance argilleuse, dure & compacte; elle se durcit en pierre dans les couches qui ne sont pas exposées au soleil, à l'air & à la pluie. Il y a au sommet des vallées, le long des bords des rivières, de grosses masses de granite grossier, mélangé diversément. Près d'une cascade que forme la rivière *matavai*, on trouve des colonnes d'un basalte gris, solide, & j'ai aperçu, çà & là, des

Cook.

fragmens d'un basalte noir & solide avec lequel les Naturels font ordinairement leurs battoirs, leurs haches, leurs ciseaux & leurs outils tranchans. A *O-Aiti-piha*, les Naturels m'apportèrent à bord, une espèce de pyrite, qui avoit exactement la forme d'une stalactite, ou d'une substance qui avoit été fondue, & qui s'étoit refroidie en coulant. L'existence de la pyrite sulphureuse confirme ce que m'a appris le savant & habile Docteur Casimiro Gomez Ortéga, Botaniste du Roi d'Espagne, & Intendant du Jardin de Botanique à Madrid, des vaisseaux de guerre Espagnols qui ont été à Taïti, & qui en ont rapporté un gros morceau de soufre natif, transparent & d'une très-belle couleur de crystal. Ce morceau est déposé maintenant dans le Cabinet Royal d'Histoire Naturelle à Madrid. Au sommet des nombreuses vallées, qui entre-coupent ces Isles, il y a de grandes masses de rochers noirs & caverneux, remplis de différentes paillettes de *shorl* blanches & autres, en un mot, de véritable lave: ces rochers sont entre-mêlés aussi d'une lave grise, stalactique & poreuse, qui renferme des *shorls* noirs; enfin nous y avons remarqué une pierre ferrugineuse, argilleuse, lamellée, d'un brun rougeâtre foible.

Je pense que les *Isles des Amis* ont le même sol que celles de la Société, avec cette différen-

seulement
remplie
Anam
Tosooa
flammée
Oghao,
qui s'éle
sient un
brûlée:
remplie,
sient un
chaient l'e
nous rema
fait éviden
le feu. La
sur les côtes
ces Isles fo
des morcea
aux Isles de
pêche de
deux morce
mais je ne p
Moscovie, ou
croire qu'ils
Le sol des
cher beauco
de parler.
A Mallico

seulement qu'elles ne sont pas si élevées ni si remplies de rochers. Quand nous relâchâmes à Anamocka, en 1774, nous aperçûmes sur l'Isle *Tusooa*, une fumée le matin, qui paroissoit enflammée la nuit. En passant entre cette Isle & Oghao, nous vîmes des tourbillons considérables, qui s'élevaient du milieu de l'Isle, & qui produisoient une odeur pareille à celle de la tourbe brûlée : les particules dont l'atmosphère étoit remplie, tombaient sur le vaisseau, & nous causaient une douleur vive dès qu'elles nous touchaient l'œil. Sur le côté Septentrional de l'Isle, nous remarquâmes un canton étendu qui paroissait évidemment avoir été brûlé depuis peu par le feu. La mer vomit souvent des pierres-ponces sur les côtes d'*Anamocka*. Les Naturels de toutes ces Isles font aussi des haches & des outils avec des morceaux de basaltes, noir & solide, comme aux Isles de la Société. Parmi les instrumens de pêche de ces Insulaires, nous avons remarqué deux morceaux coniques d'une pierre calcaire ; mais je ne puis pas dire s'ils étoient de verre de Moscovie, ou de rocher de corail : je suis porté à croire qu'ils étoient de verre de Moscovie.

Le sol des *Nouvelles-Hébrides*, semble approcher beaucoup de celui des Isles dont on vient de parler.

A Mallicolo, il paraît être d'une argille jaunâ-

Cook.

tre, mêlée de sable commun. Les rochers le long de la côte de la mer, sont formés de coraux & de madrépores, & plus avant, dans l'intérieur du Pays, d'une argille durcie : l'Isle d'*Ambrym* a certainement un volcan, & peut-être deux ; on trouve des pierres-ponces sur les côtes de *Mallicolo* opposées à cette Isle. Nous n'avons vu *Iromanga* que de loin, & elle nous a paru ressembler aux premières Isles. *Tanna* a sur ses côtes des rochers de corail, & des madrépores ; les greves sont couvertes d'un sable noirâtre, composé de petits lambeaux de *shorl*, & de pierres-ponces, formées par les cendres que vomit continuellement le volcan sur toute l'Isle. La surface de tout le Pays est donc de cette espèce de sable-ponce entremêlé de terreau noir, qui est produit par les végétaux tombés en putréfaction. Le sable de ponce est très-abondant ; car, en certain temps, à plusieurs lieues de distance, tout autour du volcan, il n'y a pas une feuille d'arbre, pas une plante, pas un gramin, qui ne soit entièrement couvert de cendres que j'ai examinées, & que j'ai reconnues pour ce sable de ponce : cependant elles forment un sol cendreau très-fertile, dans lequel tous les végétaux croissent avec la plus grande profusion. J'y remarquai un petit nombre de pierres de rochers détachées qui étaient un mélange de quartz & de mica

noir :
grossie
de fer.
Les
pu en
le Hav
mineuse
elles on
elles s'éc
y a, dans
molle &
par le vo
une subst
pourrie, c
entre la pi
on vient d
est un mêl
parties hau
vers le volc
blanchâtre,
vapeurs âqu
daient les e
un goût st
neuse ; on a
natif, & plu
cuivre. Au-d
que éruption
plus, considér

noir: l'un des morceaux était même un granite grossier dissous, revêtu d'un minéral noirâtre de fer.

Cook.

Les principales couches de l'Isle, autant que j'ai pu en juger d'après les cantons qui environnent le Havre, sont d'une argille mêlée de terre alumineuse, parsemée de morceaux de craie pure; elles ont environ six pouces, plus ou moins; & elles s'écartent un peu de la ligne horizontale. Il y a, dans quelques endroits, une pierre de sable molle & noirâtre, composée de cendres jetées par le volcan & d'argille. J'ai observé, çà & là, une substance qu'on appelle ordinairement *pierre pourrie*, qui est un tripoli argilleux brun; & entre la pierre pourrie & la pierre de sable dont on vient de faire mention, il y a une couche qui est un mélange de l'une & de l'autre. Dans les parties hautes des flancs des collines, qui sont vers le volcan, j'ai trouvé une substance argilleuse blanchâtre, d'où s'élevaient continuellement des vapeurs âqueuses & sulphureuses, qui en rendaient les environs extrêmement chauds: elle a un goût stiptique, & elle est, je crois, alumineuse; on apperçoit dans cette terre, du soufre natif, & plusieurs paillettes ou taches vertes de cuivre. Au-dessous de ces solfataras, (qui à chaque éruption du volcan, jetaient des quantités plus considérables de vapeurs brûlantes), il y a

Cook.

près de la marque de la marée haute, différens bains chauds, qui cependant ne semblent point du tout être sulphureux. J'ai remarqué aussi aux environs des lieux d'où jaillissaient des vapeurs chaudes, ou des solfataras un ocre rouge, ou une terre vitriolique, semblable au *colchotar vitrioli*, avec laquelle les Naturels se peignent le visage. Tous les cantons de l'Isle offrent des pierres-ponces de couleur pourpre, noire & blanche, & de différentes gravités spécifiques. Au côté Méridional de l'Isle, il y a un rocher, contenant plusieurs morceaux de lave, dont quelques-uns étaient noirs & solides, d'autres poreux & remplis de cristaux de *shorls* verdâtres & blancs : plusieurs étaient gris & poreux, & renfermaient un *shorl* jaune & noir. Nous avons découvert en outre une lave, ou pierre caverneuse noire, très-légère & semblable à une pierre-ponce. Sur les côtes, on voit des *tophi* calcaires, qui renferment plusieurs trous de pholades.

Je suppose que l'Isle voisine d'*Anatom* a des productions volcaniques, aussi-bien que Tanna; les Naturels de cette dernière contrée tenaient des haches d'un basalte noir & solide, qu'il disaient venir d'*Anatom*, pour les distinguer des haches faites d'un coquillage blanc, qu'ils tirent de l'Isle d'*Immer*.

Un récif de corail & de madrépores environne

Nouvelle-Calédonie

Nouv
côtes.
de par
terreau
& il est
le cultiv
nées, s
de petit
pèce de
des coll
Mineurs.
& de gros
est quelq
d'orange,
de notre m
de grosses r
de corne,
morceaux d
d'épingle. E
ça & là, d
transparent,
les interstices
ces pierres d
aigu, & ils s'
Les Insulaires
dans de petit
meuse sine Cl
rondie, époint
Tome 2

Nouvelle-Calédonie & les Iles adjacentes : les côtes sont composées de sable, de coquilles, & de particules de quartz. Le sol des plaines est un terreau mêlé du sable dont on vient de parler, & il est très-fertile, quand on l'arrose & qu'on le cultive. Les flancs des collines, que j'ai examinées, sont d'une argille poreuse, jaune, remplie de petites paillettes d'argent de chat ou d'une espèce de *mica* blanc. Dans les parties les plus élevées des collines, c'est une pierre appelée par les Mineurs Allemands *geselstein*, formée de quartz & de gros morceaux de ce *mica*. L'argent de chat est quelquefois d'un rouge foncé, ou de couleur d'orange, à raison d'un ocre ferrugineux. A l'Ouest de notre mouillage, près de la côte, on rencontre de grosses masses extrêmement dures, d'une pierre de corne, d'un verd noirâtre, rempli de petits morceaux de grenats, de la grosseur d'une tête d'épingle. En plusieurs endroits, on voit dispersés, çà & là, des fragmens de granit blanc, fort transparent, & quelquefois teint de rouge dans les interstices. Les Naturels ont l'adresse de briser ces pierres de manière à leur donner un tranchant aigu, & ils s'en servent pour couper leurs cheveux. Les Insulaires portent des pierres pour leurs frondes dans de petits sacs : elles sont d'une pierre savonneuse *sineclites*, d'une forme oblongue & arrondie, épointées aux deux extrémités : j'y ai dé-

Cook.

Cook.

couvert en outre des asbestes verdâtres, grossiers & fibreux. Si j'en excepte les rochers de corail & les madrépores des côtes de la plupart de ces Isles, je ne puis pas dire que j'aie vu une seule pétrification sur toutes les terres que nous avons visitées durant le cours de l'expédition.

D'après la description que je viens de faire, il est évident, je crois, que toutes les Isles du Tropique de la mer du Sud, ont été soumises à l'action du feu; vérité qu'attestent encore d'une manière frappante les volcans que nous avons observés à Tofooa, Ambrym & Tanna.

On trouve, sans doute, sur plusieurs de ces Isles, des substances pyriteuses & sulphureuses, ainsi que des pierres ferrugineuses & du minéral de cuivre; mais les montagnes de la Nouvelle-Calédonie sont celles qui semblent renfermer les veines métalliques les plus riches, & il me paroît qu'on peut avoir la même idée des montagnes de la Nouvelle-Zélande: car la violence du feu souterrain a probablement détruit & scorifié les substances métalliques, dans toutes les autres Isles volcaniques: celles de la Nouvelle-Calédonie & de la Nouvelle-Zélande paroissent encore intactes; parce que les espèces de fossiles qui y dominent, sont des substances que les Minéralogistes ont regardé jusqu'à présent comme primitives dans lesquelles se trouvent toutes les veines mé-

tallique
rale est
cette m
faite dar
miner pl

IL PAR
dans les
chaîne de
l'Océan éta
font certain
font près l'
tion, elles
montagnes.
une idée d
avons observ
Pendant n
pérance, en
mais avaient
sud de l'Inde
Maurice, & p
voir passé le
vers ce parage
orte à croire
oup. A not
Capitaine C

talliques de notre Globe. Cette conjecture générale est la seule probable qu'on puisse offrir sur cette matière; la courte relâche, que nous avons faite dans ces deux Isles, nous a empêché d'examiner plus en détail leurs productions fossiles.

Cook.

Des Montagnes.

IL PARAÎT que les Isles où nous avons abordé dans les différentes mers, forment toutes une chaîne de montagnes marines: car le fond de l'Océan étant regardé comme une terre, ces Isles sont certainement des élévations, & comme elles sont près l'une de l'autre, & dans la même direction, elles ne peuvent être que des chaînes de montagnes. Je me contenterai donc de donner une idée de ces différentes chaînes que nous avons observées.

Pendant notre relâche au Cap de Bonne-Espérance, en 1772, on nous apprit que les Français avaient découvert une terre dans la mer du Sud de l'Inde aux environs du méridien de l'Isle Maurice, & par 48 degrés de latitude Sud. Après avoir passé le cercle antarctique, nous cinglâmes vers ce parage sans la retrouver; mais tout nous porte à croire que nous en approchâmes beaucoup. A notre retour au Cap, en Mars 1775, le Capitaine Crozet, qui venoit de faire une ex-

Cook.

pédition à la suite du malheureux Capitaine Marion, nous dit qu'il avait découvert plusieurs petites Isles, & une très-considérable, toutes giffantes dans la direction de l'Ouest à l'Est, ou à-peu-près : ces Isles ainsi que celles qu'a vues M. de Kerguelen, sont marquées dans une Carte publiée sous la protection du Duc de Croy, par M. Robert de Vaugondi. Quoique nous n'ayons pas eu le bonheur de les retrouver, nous n'avons pas de raison de douter de leur existence ; & leur position sera vraisemblablement déterminée par M. Cook, qui fait actuellement une troisième expédition. Ces Isles semblent être une suite ou une chaîne de montagnes marines qui se prolongent, à-peu-près, de l'Ouest à l'Est. Les terres qui ont été visitées par nous & par les autres Navigateurs, dans les parties australes de l'Océan Atlantique, sont la terre de Sandwich, la Géorgie Australe, les Isles Falkland, la terre des États ainsi que les terres Brisées, qui dépendent de la terre de Feu, & celles-ci forment par-dessous le mer une autre chaîne de montagnes, qui giffent presque dans la même direction que les premières. Les Isles basses à l'Est de Taïti, ainsi que les Isles de la Société, les Isles des Amis, les Nouvelles-Hébrides, & la Nouvelle-Calédonie, avec les Isles intermédiaires de Scily, Howe, Palliser, Palmerston, Sauvage, la Tortue, & celles

l'Espé
Charlott
autres, a
Bretagne
pardeffou
gnes : ell
qui comp
du Sud.

L'Isle c
semblent a
qui s'échap
& qui se F
cette direct
nes, on les
stabilité &
Globe.

La plus h
nous avons v
moi, le Mo
de la Nouve
couvert de r
des flancs,
nuages. Nous
vois sa cime
En Francé
la ligne de la
auteur d'env
us du niveau

l'Espérance & des Cocos; les Isles de la Reine-Charlotte, du Capitaine Carteret, & plusieurs autres, ainsi que la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne & la Nouvelle-Guinée, forment aussi par-dessous l'Océan une grande chaîne de montagnes: elles s'étendent dans un espace immense qui comprend les trois quarts de toute la mer du Sud.

L'Isle de Norfolk & la Nouvelle-Zélande, semblent appartenir à une chaîne de montagnes, qui s'échappent en rameaux de la grande chaîne, & qui se prolongent du Nord au Sud. D'après cette direction des Isles ou des montagnes marines, on les croirait destinées à donner plus de stabilité & de force à la charpente de notre Globe.

La plus haute de toutes les montagnes que nous avons vues pendant le voyage, est, suivant moi, le Mont-Egmont, sur l'Isle Septentrionale de la Nouvelle-Zélande, dont le sommet était couvert de neige dans un grand espace le long des flancs, & presque toujours enveloppé de nuages. Nous avons cependant apperçu quelquefois la cime d'une manière très-distincte.

En France, par 46 degrés de latitude Nord, la ligne de la neige perpétuelle se trouve à la hauteur d'environ 3280 ou 3400 verges au-dessus du niveau de la mer. Sur le Pic de Teyde à

 Cook.

Cook.

l'Isle de Teyde, à l'Isle de Ténériff, par les 28 degrés de latitude Nord, on rencontre de la neige à la hauteur de 4472 verges. Le Mont-Egmont gît par environ 39 degrés de latitude Sud : mais comme nous avons toujours éprouvé que, dans les latitudes Australes, le froid est beaucoup plus vif que dans les degrés correspondans de l'Hémisphère du Nord, je supposerai le climat du Mont-Egmont égal à celui de la France, & par conséquent que la ligne de la neige perpétuelle est à 3280 verges : comme la neige paroît occuper un tiers de sa hauteur, la montagne sera donc élevée de 4920 verges, ou de 14,760 pieds, ce qui est un peu moins que le Pic de Ténériff (a), suivant la mesure du Docteur Héberden. Les sommets des autres montagnes dans l'intérieur de la Nouvelle-Zélande, tant au Canal de la Reine

(a) Le Chevalier de Borda, au mois d'Août 1776 a mesuré la hauteur du Pic de Ténériff, & il l'a trouvé de 1931 toises de France = 12,340 pieds d'Angleterre. Il a obtenu à-peu-près la même quantité par les mesures de la Trigonométrie. Les opérations du Docteur Héberden donnerent 15,396 pieds d'Angleterre pour la hauteur de ce Pic. *Phil. Transact.* vol. 47 pag. 346. Le même Docteur Héberden remarque que le Pain de Sucre ou le *Pericosa*, est à un huitième de lieue du sommet, & qu'il est couvert de neige la plus

Char.
offert
dans
En
de Ma
tagues
route,
mois d
côté de
traies
Sud-El
prouve
continue
Sud, &
milles pi
montagne
turer ave
métalliqu

grande pa
pieds = un h
de la haute
restera de
la neige n'
déduits de
Chevalier d
verges, pour
grés & quel

Charlotte, qu'à la baie Dusky, se sont toujours offerts à nos yeux, couverts d'une neige éternelle dans un grand espace.

Cook.

En longeant la côte de la baie Dusky, au mois de Mai de l'année 1773, les sommets des montagnes étaient couverts de neige, dans toute la route, & nous avons remarqué la même chose au mois d'Octobre de la même année, de l'autre côté de l'Isle méridionale, lorsque les vents contraires nous portèrent au loin le long de la bande Sud-Est, presque jusqu'à l'Isle Banks; ce qui prouve que ces montagnes forment une chaîne continue qui se prolonge à travers toute l'Isle du Sud, & qu'elles n'ont guères moins de 12 ou 14 milles pieds de hauteur. Cette longue chaîne de montagnes dans la même direction, fait conjecturer avec assez de probabilité, que les veines métalliques que renferment, suivant toute appa-

grande partie de l'année. En déduisant donc 1980 pieds = un huitième de lieue, de 15,396 pieds, le total de la hauteur du Pic, suivant le Docteur Héberden, restera de 13,416 pieds = 4472 verges : on croit que la neige n'y fond jamais. Or, si ces 1980 pieds sont déduits de 12,340, ou de la hauteur trouvée par le Chevalier de Borda, il restera 10,360 pieds = 3453 verges, pour la ligne de neige, par la latitude de 28 degrés & quelques minutes Nord.

~~_____~~ rence, les montagnes de la Nouvelle-Zélande;
Cook, sont très-riches & très-précieuses.

Les collines de la *Terre de Feu*, de la *Terre des États*, de la *Géorgie Australe*, & de la *Terre de Sandwich*, sont toujours couvertes de neiges; les sommets seulement des deux premières avaient de la neige; mais sur les dernières, la neige & la glace s'étendaient dans la plupart des endroits jusqu'au bord de la mer au milieu de l'été: le climat est sûrement d'une rigueur extrême, puisqu'on la ligne de la neige perpétuelle descend si bas. Ce qui est encore plus remarquable, ces Isles sont environnées par une atmosphère douce & humide, qui, sans doute, affoiblit la vivacité du froid, & adoucit la rigueur du climat.

La montagne, au milieu de la grande péninsule de Taïti ou de Tobréonoo, est, je crois, la plus haute de toutes les montagnes des Isles du Tropique: elle a, dans quelques endroits, une pente aisée, & elle est entre-coupée par un grand nombre de vallées très-profondes, qui convergent vers le milieu de l'Isle, où se trouve le sommet. La pointe la plus élevée de cette colline, est, d'après une estimation très-exacte, à environ sept milles de la pointe-Vénus. Suivant la Carte du Capitaine Cook, elle en paroît éloignée de cinq milles; mais, comme j'ai été deux fois au sommet de cette colline, je pense que la distance

marqu
de plu
un peu
presque
partie
notre A
pointe-V
quart de
exacteme
la mer; e
au-dessus
de ces de
de la Tr
pieds de
La petite
a aussi des
sommets se
blent telle
droits, qu
motions vi
rains leur
fidérables.
du Tropiqu

(a) Si on
la hauteur ser
à la distance
pieds de haut

marquée dans cette Carte est un peu trop grande ; de plus, la vallée de la rivière Matavai s'étend un peu au-delà de six milles, & cette vallée est presque à la même distance de la mer que la partie la plus élevée de la colline. M. Wales, notre Astronome, prit de son observatoire sur la pointe-Vénus, la hauteur de la colline, avec le quart de cercle astronomique, & il la trouva exactement de 15 degrés au-dessus du niveau de la mer ; car l'Observatoire n'était qu'à peu de pieds au-dessus de ce niveau. En admettant l'exactitude de ces données, il s'en suivra, d'après les calculs de la Trigonométrie, que cette colline a 9565 pieds de hauteur (a).

La petite péninsule de Taïti, ou de Tobréonoo, a aussi des collines vers son centre ; mais leurs sommets sont si escarpés, & si hérissés, ils ressemblent tellement à des clochers en quelques endroits, qu'à leur aspect on juge que des commotions violentes, & sur-tout des feux souterrains leur ont fait subir des bouleversemens considérables. Les collines de toutes les autres Isles du Tropique sont d'une hauteur modérée, &

(a) Si on tient compte de l'effet de la réfraction, la hauteur sera de 9, 530 pieds ; & si on fait attention à la distance de neuf milles, la colline aura 12, 252 pieds de haut.

Cook. moindre de plus d'un tiers que celles de *Tobréonoo*. Quoiqu'elles soient assez élevées pour attirer les nuages, & souvent pour en charger leurs sommets, elles sont cependant fort éloignées de la ligne de neige perpétuelle qu'au Pérou, sous l'équateur, on a trouvé de 5,340 verges au-dessus de l'Océan.

De la formation du Sol.

LES ISLES DU TROPIQUE paroissent exister & jouir de la fertilité depuis long-temps; mais *les parties les plus méridionales de la Nouvelle-Zélande, la Terre de Feu, la Terre des États, la Géorgie Australe, & la Terre de Sandwich,* se trouvent encore dans cet état informe, où elles sont sorties du premier cahos; plus vous approchez de la ligne & des climats exposés à la douce influence du Soleil, plus vous remarquez de progrès dans la formation & la fécondité du Sol.

Les corps organisés des végétaux & des animaux ornent le monde, & le règne minéral seul répand sur la Nature l'aspect de la stérilité, les horreurs de la désolation & le silence de la mort; le moindre végétal anime la scène, & les mouvemens lourds & pesans des phoques engourdis & des grèves penguins, égayent la scène. Dès que la surface d'un terrain est parsemée de plantes,

&
rec
tio
tem
parl
San
grain
de v
étern
comm
broui
de té
La
Oueft
dans la
rochers
vail de
gere e
mais for
encore d
de pim
A la
l'Oueft,
de l'aspe
Dans les
de roche
serve un
muel des

& embellie par des oiseaux & des animaux, on reconnoit la force de la Nature. Cette observation préliminaire nous met en état de juger exactement chacune des terres informées dont on a parlé. Les roches pelées & stériles de la terre de Sandwich ne paroissent pas couvertes du moindre grain de terreau, & on n'y remarque aucune trace de végétation : des masses immenses d'une neige éternelle, enveloppent à jamais ces rochers, comme s'ils étoient maudits de la Nature, & des brouillards continuels les revêtissent pour toujours de ténèbres.

Cook.

La Géorgie Australe a, sur sa pointe Nord-Ouest, une petite Ile revêtue de gramens, & dans la Baie de Possession, nous avons vu deux rochers où la Nature commence son grand travail de la végétation : elle a déjà formé une légère enveloppe de sol au sommet des rochers ; mais son ouvrage avance si lentement qu'il n'y a encore que deux plantes, un gramin & une espèce de pimprenelle.

A la Terre de Feu, l'Isle la plus voisine à l'Ouest, je joindrai la *Terre des États*, à cause de l'aspect ressemblant de ces deux contrées. Dans les cavités & les crevasses des piles énormes de rochers qui composent ces terres, il se conserve un peu d'humidité, & le frottement continu des morceaux de roc détachés, précipités le

Cook.

long des flancs de ces masses grossières, produisent de petites particules d'une espèce de sable: là, dans une eau stagnante, croissent peu-à-peu quelques plantes du genre des algues; dont les graines y ont été portées par les oiseaux: ces plantes créent à la fin de chaque saison des atomes de terreau qui s'accroît d'une année à l'autre: les oiseaux, la mer & le vent apportent d'une Isle voisine, sur ce commencement de terreau, les grains de quelques-unes des plantes à mouffe qui y végètent durant la belle saison: quoique ces plantes ne soient pas véritablement des mouffes, elles leur ressemblent beaucoup. Je mets de ce nombre l'*ixia pumilla*, une nouvelle plante que nous avons appelé *donatia*, une petite *Melanthium*, une petite *oxalis* & *caléndula*, une autre petite plante de la classe des *dioicaa*, à laquelle nous avons donné le nom de *phillachne*, & le *mnium*: toutes ou du moins la plus grande partie, croissent d'une manière analogue à ces régions, & propre à former du sol & du terreau sur les rochers stériles. A mesure qu'elles s'élèvent, elles se répandent en tiges & en branches, qui se tiennent aussi près l'une de l'autre que cela est possible: elles dispersent ainsi de nouvelles graines, & enfin elles couvrent un large canton; les fibres, les racines, les tuyaux & les feuilles les plus inférieures tombent peu-à-peu en putréfaction.

pro
qui
sol.
midi
aussi
revêt
Isles d
quelq
mer t
qui fo
mets a
un pet
crassula
différen
ria, ou
nelle; le
le *celeri*
les cant
dont on
un nouv
belle *che*
tr'autres
que nous
deux nou
à feuilles
l'écorce d
stériles de
grosieur d

produisent une espèce de tourbe ou de gazon, qui insensiblement se convertit en terreau & en sol. Le tissu ferré de ces plantes empêchant l'humidité qui est au-dessous de s'évaporer, fournit aussi à la nutrition de la partie supérieure, & revêt à la longue toutes les collines & toutes les Isles d'une verdure constante. Parmi ces plantes, quelques-unes plus grandes, commencent à germer sans nuire à l'accroissement des premières, qui sont les créatrices du terreau & du sol. Je mets au nombre de ces plantes un petit *arbutus*, un petit myrthe, un petit *dandelion*, une petite *crassula* rampante, la *pinguicula albina* ordinaire, différentes *viola palustres* jaunes, la *statice armeria*, ou l'*œillet de mer*, une espèce de pimprenelle; le *ranunculus lapponicus*, l'*holcus odoratus*; le *céleri* commun, & l'*arabis heterophylla*. Dans les cantons couverts encore des plantes à mouffe; dont on vient de parler, nous avons observé un nouveau jonc, un joli *amellus*, une très-belle *chelone* écarlate; des arbrisseaux, & entr'autres une fleur écarlate d'un nouveau genre, que nous avons appelée *embothrium coccineum*; deux nouvelles espèces d'épinevittes, un arbuſte à feuilles pointues, & enfin l'arbre qui porte l'écorce de Winter, qui cependant sur ces rochers stériles de la Terre de Feu, n'excède jamais la grosseur d'un arbrisseau ordinaire, au lieu que

Cook.

Cook.

dans la Baie du succès, sur un terrain d'une pente douce, & dans un sol fertile & profond, il a la taille du plus grand bois. Les feuilles qui tombent, les plantes moussieuses qui se pourrissent, & d'autres causes accroissent le terreau, & forment un sol plus profond, qui devient de jour en jour plus en état de produire des plantes; c'est ainsi que se multiplient les végétaux, & qu'on voit sortir du cahos & de l'engourdissement de nouveaux corps animés.

Je ne dois pas oublier de dire comment croît une espèce de gramen sur l'Isle du *Nouvel-An*, près de la Terre des États, & à la Géorgie Australe; c'est le *dactylis glomerata*, qui est très-connu, ou l'une de ses variétés. Il est perpétuel, & il affronte les hivers les plus froids: il vient toujours en touffes ou panaches à quelques distances l'une de l'autre. Chaque année, les bourgeons prennent une nouvelle tête, & élargissent le panache, jusqu'à ce qu'il ait quatre ou cinq pieds de haut, & qu'il soit deux ou trois fois plus large au sommet qu'au pied. Les feuilles & les tiges de ce gramen sont fortes & souvent de trois ou quatre pieds de long. Les phoques & les penguins se réfugient sous ces touffes; &, comme ils sortent souvent de la mer tout mouillés, ils rendent si sales & si boueux les sentiers entre les panaches, qu'un homme ne peut

y ma
à l'a
touff
éjecti
gauds
confid
Dan
Zéland
beauc
plus do
active &
remarqu
Toutes f
moussieu
vastes can
le terreau
porter un
lage se pou
l'on voit e
violente br
leur éclat
de buisson
pourrissent
& de la no
jeunes arbre
faire place
destruction
rations les p

à y marcher qu'en sautant de la cime d'une touffe à l'autre. Ailleurs les nigauds s'emparent de ces touffes & y font leurs nids : ce gramen & les éjections des phoques, des penguins & des nigauds donnent peu-à-peu une élévation plus considérable au sol du pays.

Dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande, la formation du terreau & du sol est beaucoup plus avancée, parce que le climat y est plus doux, l'été plus long, la végétation plus active & plus vigoureuse ; mais en tout on y remarque la même analogie dans le principe. Toutes sortes de fougères & de petites plantes moussueuses, sur-tout les *mnium* occupent de vastes cantons : leur putréfaction annuelle accroît le terreau, & produit ainsi un sol capable de porter un grand nombre d'arbrisseaux. Le feuillage se pourrit chaque année, augmente le sol où l'on voit enfin les plus gros arbres : une tempête violente brise ces arbres affaiblis par l'âge, & dans leur éclat ils écrasent une quantité innombrable de buissons & d'arbrisseaux, qui poussent, se pourrissent ensemble, & fournissent de la place & de la nourriture à une nouvelle génération de jeunes arbres, qui doivent à leur tour tomber & faire place à d'autres. Cette scène apparente de destruction & de désordre, est une des opérations les plus utiles de la Nature : elle entasse

Cook.

ainsi une quantité précieuse de terreau fertile ; pour une race à venir d'hommes , qui tôt ou tard vivront de ses productions.

Des Sources.

NOUS AVONS TROUVÉ aux Isles de la Société des sources très-abondantes de l'eau la plus limpide & la plus fraîche ; l'une de celles d'*Ulittéa* semble pouvoir le disputer au *Fons Blandusia* d'Horace. Les Naturels en ont fait un beau réservoir , environné de grandes pierres. La fontaine est rustique & d'une simplicité agréable. Des groupes d'arbres charmans & d'arbrisseaux fleuris , ainsi que les rochers vénérables d'où jaillit le ruisseau , l'enveloppent d'un ombrage perpétuel , & y entretiennent une fraîcheur délicieuse. Le courant de crystal qui s'échappe du bassin , la verdure des bocages & de plaines des environs , invitent le Voyageur à ranimer , par le bain , ses membres fatigués. Cette ablution lui rend sa vigueur qu'épuise un soleil ardent.

A Tanna , sur le côté du Havre , qui est vers le volcan , j'ai découvert plusieurs sources chaudes que les Naturels appellent *doogoos* : l'eau sort d'une couche noire de pierre de sable , tout près des bords de l'Océan , & à la marée haute , ces sources sont quelquefois couvertes par les flots.

Au fond

Tome

Au fond du Havre, près de la greve, il y a un petit étang, qui contient une eau douce & agréable; elle est un peu brune, & quoique parfaitement bonne quand elle est fraîche, elle contracte bientôt dans les futailles, un plus grand degré de putréfaction & d'odeur fétide, que nous ne l'avons observé en aucune autre pendant le voyage; ce qui, je crois, prouve qu'elle a des particules étrangères, peut-être inflammables. Cét étang se joint pardeffous les buissons, a une ligne d'eaux stagnantes & vaseuses dans l'espace de plus d'un ou deux milles le long de la plaine opposée au havre. Il paraît que ces eaux s'y rassemblent durant la saison des pluies; comme elles n'ont aucun écoulement visible, elles se réunissent, je pense, dans les parties basses, & elles y croupissent; toute la surface du sol de l'Isle étant formée de cendres volcaniques, qui contiennent plus ou moins de particules salines ou sulphureuses, l'eau peut les dissoudre, & prendre d'ailleurs cette couleur brune, en l'extrayant des substances végétales qui y tombent peu-à-peu, ou qui viennent à le toucher. Sur le reste des Isles dépendantes des Nouvelles-Hébrides, nous avons observé souvent de gros courans d'eau, qui forment des cascades sur les flancs escarpés des collines, &

Cook.

Cook. qui se mêlent bientôt avec les flots salés de l'Océan.

Les Isles des Amis paraissent privées de sources: quoiqu'il y ait sur quelques-unes, tels que *Eaowhe* & *An amocka*, de petites collines & des monticules; ces élévations ne sont pas assez hautes pour attirer les nuages, ou produire, par leur humidité constante, un courant continuel d'eau de source. Les Naturels rassemblent l'eau de pluie dans des étangs: quelques-uns de ces étangs sont vastes, mais l'eau est un peu saumâtre, à cause de la proximité de la mer: outre ces étangs d'eau douce, il y a à Anamocka une lagune considérable d'eau salée d'environ, trois milles de long, parsemée de petites Isles, ornées de groupes d'arbres, remplie de canards sauvages, & environnée de mangliers & de collines qui forment un charmant paysage. On trouve aussi sur la pointe nord de *Huaheine*, l'une des Isles de la Société, deux lagunes considérables d'eau salée, dont le fond est très-vaseux: comme elles sont peu profondes, fort avancées dans les terres & entourées de buissons épais & de grands arbres, & par conséquent très-peu agitées par le vent, elles répandent une puanteur excessive, & je crois qu'il en sort des exhalaisons funestes à la santé. Je n'ai remarqué qu'un petit nombre d'ha-

bitation
& elles
observé
crois qu
nous en
Pâque n
en forme
je crois,
saumâtre
plies de
multitude
collines
la vapeur,
sources de
à sûrement
ruisseaux,
sans une
offre plusie
serpentant &
tile, spongie
tombés en
un foncé:
à point de
bien à la mer
très-belles sou
que produit
levés. J'ai o

bitations sur la côte méridionale près des collines, & elles n'étaient pas très-proches des lagunes. J'ai observé une petite source à l'Isle *Norfolk*, & je crois que si nous avions examiné toute l'Isle, nous en aurions trouvé davantage. L'Isle de Pâque n'a d'eau que celle de quelques réservoirs en forme de puits ou d'étangs. Cette eau provient, je crois, de la pluie; elle est stagnante, un peu saumâtre & mauvaise. Les Marquises sont remplies de très-belles sources, qui forment une multitude de courans & de jolies cascades: les collines couvertes de nuages & humectées par la vapeur, entretiennent dans l'abondance les sources de ce climat chaud. La Nouvelle-Zélande a sûrement une grande quantité de sources & de ruisseaux, & il y a à peine un Islet ou rocher sans une source d'eau douce. La baie *Dusky* offre plusieurs belles sources; mais toute l'eau serpente & s'écoulant au milieu d'un sol fertile, spongieux, & mol, composé de végétaux tombés en putréfaction, a pris une couleur d'un brun foncé: cependant elle n'est point sale, elle n'a point de goût particulier, & elle se conserve bien à la mer. La Terre de Feu est remplie de très-belles sources & de vastes étangs d'eau douce que produit la fonte des neiges, sur les rochers élevés. J'ai observé, en différens endroits, de

 Cook.

Cook. grandes & hautes cascades, qui contribuent beaucoup à l'embellissement de ces aspects sauvages.

Nous n'avons point rencontré de sources à la *Géorgie-Australe*, ni à la *Terre de Sandwich*; mais comme il y a beaucoup de glaces dans les environs, & même jusqu'au cinquante-unième parallèle sud au printemps, & au milieu de l'été, & de l'automne, jusques par de-là le 67 & 70 degrés, un Navigateur ne doit pas être en peine de trouver de l'eau dans les hautes latitudes méridionales.

Si j'en excepte l'eau des sources chaudes de *Tanna*, qui contient peut-être des particules salines, à cause de sa foible astringence, nous n'avons observé aucune eau médicinale dans le cours de notre expédition.

Des Ruisseaux.

TOUTES LES SOURCES des Isles de la Société des Marquises & de la Nouvelle-Zélande, forment des ruisseaux; mais aucun n'est assez considérable pour mériter qu'on en fasse une description particulière. A la baie *Dusky*, où tous les goulets de la mer sont très-profonds, nous avons trouvé que par-tout où il y a un courant d'eau

au fond
peu-à-peu
bateaux
la côte
après un
entraîna
reuses ju
déposent
la mer,
pesante e
qui ren
d'autres
dépôt.
On obt
qui forme
qui se pré
tagnes, &
de rencon
avoir le p
pour peind
cascades, a
vions. La
Isles de la
négligée qu
les Naturels
les flancs e
réservoir et
telle hauteur

au fond des baies ou des criques, l'eau diminue peu-à-peu de profondeur, de manière que les bateaux échouent à une assez grande distance de la côte; ce qui suppose, je pense, que ces courans, après une grosse pluie ou la fonte des neiges, entraînant un grand nombre de particules terreuses jusqu'à l'embouchure des ruisseaux les y déposent insensiblement: la résistance de l'eau de la mer, qui est salée, & par conséquent plus pesante que l'eau douce, les vents & les marées qui rencontrent le courant du ruisseau, & d'autres causes pareilles, semblent nécessiter ce dépôt.

On observe, dans les différens goulets & bras qui forment cette baie spacieuse, des cascades, qui se précipitent rapidement du haut des montagnes, & qui parcourent un grand espace avant de rencontrer les différens rochers: il faudrait avoir le pinceau & le génie de Salvator Rosa, pour peindre, avec vérité, quelques-unes de ces cascades, ainsi que la scène pittoresque des environs. La partie supérieure des ruisseaux des Isles de la Société, n'est pas aussi inutile, ou aussi négligée qu'on pourroit l'imaginer. Par-tout où les Naturels observent que la vallée s'élargit entre les flancs escarpés des colines, ils forment un réservoir en entassant de grosses pierres à une telle hauteur, que l'eau est élevée au niveau &

 Cook.

quelquefois au-dessus du niveau de la plaine; ils l'environnent d'un petit rebord qu'ils applanissent & qu'ils garnissent d'*eddoes* ou d'*arum esculentum*, plante qui aime à être sous l'eau, & qui y pousse de larges racines tubéreuses: ils tirent ensuite l'eau du réservoir pour en arroser les plantations, & ils la font couler à l'extrémité opposée, ces réservoirs servent en même-temps de pont aux Naturels qui sont fort adroits à sauter d'une pierre à une autre, lors même qu'ils portent un fardeau sur leur dos.

De l'Océan.

 De la Température de l'Océan.

NOUS AVONS FAIT plusieurs expériences pour déterminer le degré de chaleur de l'eau de la mer à une certaine profondeur. Le thermomètre dont nous nous sommes servi est de la construction de Fahrenheit, avec une échelle d'ivoire, il a été exécuté par M. Ramsdem: nous le mettions toujours dans une boîte cylindrique de fer-blanc, qui avait, à chaque extrémité, une sous-pape admettant l'eau aussi long-temps que descendait l'instrument: cette sous-pape se fermait dès que l'instrument remontait. Le Tableau ci-joint montrera le résultat des Expériences.

Epoque

1772.
Sept. 5.

27.

Octobre
12.Décemb.
15.

23.

1773.
Janvier.
13.

Il paraît
près des
grande pu
latitudes.
quelquefois d
plus chaud
d'environ
érieures d
la directio

Epoques.	Latitude.	Degrés du thermomètre de Fahrenheit.			Profondeur en brasses.	Combien le thermomètre a resté de temps dans la mer.	Temps qu'on a mis à tirer le thermomètre.
		Dans l'air.	à la surface de la mer.	à une certaine profondeur en mer.			
1772. Sept. 5.	52' N.	71 $\frac{1}{2}$	70°	66°	86	30'	27 $\frac{1}{2}$ '
27.	24° 44' S.	72 $\frac{1}{2}$	70°	68	80	15'	7'
Octobre. 12.	34° 48' S.	60°	59°	58°	100	20'	6'
Décemb. 15.	55° S.	30° $\frac{1}{2}$	30°	34	100	17'	5 $\frac{1}{2}$ '
23.	55° 26' S.	33°	32°	34° $\frac{1}{2}$	100	16'	6 $\frac{1}{2}$ '
1773. Janvier. 13.	64° S.	37°	33° $\frac{1}{2}$	32°	100	20'	7'

Il paraît, par cette Table, que sous la ligne & près des Tropiques, l'eau est plus froide à une grande profondeur qu'à la surface dans les hautes latitudes. L'air est quelquefois plus froid, quelquefois d'une température égale, & quelquefois plus chaud que l'eau de la mer à la profondeur d'environ cent brasses, suivant les variations antérieures de la température de l'atmosphère, ou la direction & la violence du vent; car il faut

 Cook.

observer que nos expériences ont toujours eu lieu dans un temps de calme, ou du moins lorsqu'il y avait peu de vent: par un vent fort nous n'aurions pas pu nous tenir dans le bateau. la glace est probablement une autre cause de la différence de la température de l'eau de la mer dans la même latitude élevée: l'eau d'une mer couverte d'Isles de glaces hautes & étendues, doit être plus froide que celle d'une mer qui se trouve éloignée de toute espèce de glace.

 De la Lumière phosphorique de l'eau de la mer.

On fait que l'eau de la mer est quelquefois lumineuse. Plusieurs Ecrivains ont essayé de développer les véritables causes de ce phénomène: quelques-uns ont dessiné un insecte curieux vivant sous mer, qui a du rapport à l'espèce des chevrettes, & qui est lumineux: on a dit que ces insectes produisent la lumière phosphorique de la mer; d'autres l'attribuent à un grand nombre d'animaux de la classe des mollusca, qui nagent par-tout dans l'Océan. Les chevrettes, ainsi que les mollusca, peuvent contribuer à rendre la mer lumineuse. Mais, d'après les différens phénomènes que j'ai observés dans le cours de ce voyage, je n'oserais pas affirmer qu'il n'y a point d'autre cause de la lumière phosphorique.

D'abord j'ai lieu de douter si toutes les mers

lumière
ne s'
sean
seule
qu'au
tache
naire

J'ai
phoric
suivent
temps
premier
des flor
elle y
en mou
lemmen
où le r
s'attache
qui rem
sitôt.

La tra
est, sans
toute la
parce qu
rarement
quillages
y avoir d
phorescer

lumineuses sont de la même nature ; la lumière ne s'étend gueres à une grande distance du vaisseau : la partie qui est près du bâtiment paraît seule lumineuse , & la lumière ne se communique qu'au sommet des vagues voisines, qui s'en détachent obliquement, & cela arrive pour l'ordinaire dans un vent frais.

Cook.

J'ai observé une autre espèce de lumière phosphorique dans un long calme , ou les momens qui suivent immédiatement un long calme, après un temps chaud : elle s'étendait plus au loin que la première , & même elle se mêlait avec la masse des flots : en mettant de cette eau dans un tube, elle y devenait sombre , quand elle n'était plus en mouvement ; mais dès qu'on l'agitait violemment , elle redevenait lumineuse à l'endroit où le mouvement était produit , elle semblait s'attacher un moment au doigt ou à la main qui remuait l'eau ; mais elle disparaissait aussitôt.

La troisième espèce de lumière phosphorique est, sans doute, causée par des mollusca, dont toute la figure peut s'apercevoir dans l'eau parce qu'elles sont lumineuses. J'ai remarqué rarement, à la vérité, que les poissons & les coquillages produisent les mêmes effets ; & il peut y avoir des chevrettes & d'autres insectes phosphorescens, quoique je n'en aie jamais vu. Mais

 Cook.

le phénomène le plus singulier & le plus étonnant de ce genre, frappa nos regards la nuit du 29 au 30 Octobre 1773, quand nous étions à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, à la distance de quelques milles de la côte, & par un vent frais. La nuit eut à peine étendu son voile sur la surface des flots, que la mer parut toute en feu; chaque vague qui se brisait, avait une cime lumineuse; par-tout où les côtés du vaisseau touchaient les vagues, on appercevait une ligne de lumière phosphorique. L'œil découvrait, de toutes parts, cette lumière sur l'Océan; le fond lui-même des lames les plus épaisses, semblait imprégné de cette qualité brillante: nous voyions de grands corps éclairés se mouvoir; quelques-uns marchaient le long du vaisseau, d'autres s'en écartaient avec une vitesse presque égale à celle d'un éclair. La forme de ces corps, annonçait que c'étaient des poissons: plusieurs s'approchaient les uns des autres; & lorsqu'un petit se trouvait à côté d'un plus gros, il s'enfuyait promptement pour échapper au danger. Je tirai un sceau de cette eau lumineuse afin de l'examiner: j'y remarquai un nombre infini de petits corps lumineux ronds, qui s'agitaient avec une vivacité surprenante; après que cette eau se fut reposée un peu de temps, la quantité des petits objets étincelans paraissait diminuer; mais, en remuant

l'eau
venait
celle
diffé
tenait
affec
toujo
de fo
atome
taire
l'eau
bâton
quait l
en tro
phoriqu
étaient
tête d'
moindr
les jug
& un
particul
de tube
ce globe
face: P
sacs inte
vient de
trait les
Je voula

l'eau de rechef, nous observâmes qu'elle redevenait entierement lumineuse; & les petites étincelles se remuerent de nouveau, avec agilité, en différentes directions. Quoique le sceau qui contenait l'eau fût suspendu, afin d'être moins affecté du roulis du bâtiment, on y appercevait toujours des corps étincelans, qui se remuaient, de sorte que je me persuadai d'abord que ces atomes lumineux, avaient un mouvement volontaire absolument indépendant de l'agitation de l'eau ou du vaisseau; mais, dès qu'à l'aide d'un bâton ou du doigt on remuait l'eau, on remarquait bientôt que la lumiere s'accroissoit. Souvent en troublant l'eau, l'une de ces étincelles phosphoriques s'attachait à la main ou au doigt: elles étaient à peine de la grosseur de la plus petite tête d'épingle. En regardant ces atomes avec le moindre grossisseur de mon microscope, nous les jugeâmes globulaires, gélatineux, transparens & un peu brunâtres. J'en observai un plus particulièrement, & je vis d'abord une espèce de tube mince, qui entrait dans la substance de ce globe, par un orifice qui se trouvait à sa surface: l'intérieur était rempli de quatre ou cinq sacs intestinaux oblongs, joints au tube dont on vient de parler. Le plus grand grossisseur montrait les mêmes choses, mais plus distinctement. Je voulais examiner un des animalcules dans l'eau,

Cook.

& ensuite le placer sous le microscope ; mais je n'en pus prendre aucun en vie ; ils mouraient avant que je pusse les séparer du doigt , auquel ils s'étaient attachés. Quand nous quittâmes le Cap de bonne-Espérance , le 22 Novembre , la mer était encore lumineuse , de la même manière , par un vent très-fort : nous découvrîmes alors une nouvelle cause de cette lumière phosphorique : mais , avant de continuer nos remarques , qu'il nous soit permis de faire une réflexion que suggère ce phénomène. L'Océan parsemé de myriades d'animalcules doués de la vie , du mouvement & de la faculté de briller dans les ténèbres , ou de reprendre leur opacité naturelle , pénètre l'esprit du spectateur , d'étonnement & d'admiration , & il est impossible de décrire cette merveille comme elle le mériterait.

La première espèce de lumière semble produite par une cause absolument différente de celle des autres , & s'il m'est permis de dire mon opinion sur ce sujet , je crois que cette lumière provient de l'électricité. On fait que le mouvement d'un vaisseau dans les flots , par un vent frais , est très-vif , & qu'il a beaucoup de frottement ; car la mer , qu'agite un coup de vent , est beaucoup plus chaude que l'air. Les substances bitumineuses qui couvrent les côtés du vaisseau , les clous attachés à la calle , & l'eau qui sert de

con
trig
I
lum
pou
pres
part
l'acid
tous c
vent t
jours
que la
devien
toute
d'un gr
meuren
dans les
souvent
que les
particul
phospho
lange pr
animés ,
des mati
parler , &
au somm
que nous

conducteur, expliquent d'ailleurs ces effets électriques.

Cook.

La seconde espèce paraît être une véritable lumière phosphorique : plusieurs corps animés se pourrissent , & se dissolvent dans l'Océan , & presque chaque partie des corps animés , la plupart des minéraux , & l'air lui-même , contiennent l'acide du phosphore comme partie intégrante ; tous ceux qui ont vu du poisson salé sécher , doivent savoir que ce poisson devient presque toujours phosphorique. C'est aussi un fait bien établi que la mer elle-même , après un long calme , devient puante & très-putride , ce qui , suivant toute apparence , est l'effet de la putréfaction d'un grand nombre de substances animales , qui meurent dans l'Océan , qui y flottent , & qui , dans les jours chauds des calmes , s'y pourrissent souvent tout-à-coup. Il est reconnu également que les poissons & les mollusca renferment des particules huileuses & inflammables ; l'acide du phosphore dégagé par la putréfaction du mélange primitif , qui les retient dans les corps animés , peut se combiner avec quelques-unes des matières inflammables dont on vient de parler , & produire ainsi un phosphore qui flotte au sommet de la mer , & qui opère cette lumière que nous admirons tant.

Cook.

Enfin la troisieme espèce de lumiere phosphorique , est causée par des animaux vivans qui flottent dans la mer : cet effet est dû à leur structure particulière , ou plutôt à la nature de leurs parties intégrantes ; il serait à propos d'en faire l'examen , en analysant , par la Chymie , quelques-unes des mollusca qui sont lumineuses.

De la Glace & de sa formation.

RIEN n'étonne davantage les Navigateurs , qui se trouvent dans les hautes latitudes , que la premiere vue des masses immenses de glaces qui flottent au milieu de la mer ; & quoique j'eusse lu un grand nombre de descriptions sur leur nature , leurs formes & leur étendue , j'ai été vivement frappé du premier coup-d'œil. La magnificence de ce spectacle surpasse de beaucoup l'idée que j'en avais ; nous appercevions quelquefois des Isles de glace d'un ou deux milles de hauteur , & élevées de plus de cent pieds au-dessus du niveau des flots. Supposons qu'un corps de glace qui a des dimensions parallèles , & qui flotte dans la mer , ne monte au-dessus de l'eau que la dixieme partie de sa masse : cette supposition n'est pas trop forte , puisqu' , suivant M. de Mairan , la

glac
deho
Doct
glac
les qu
desso
ment c
cent pi
pieds c
prend i
duit au-
même q
desso
alors à
solides , &
digieux ; l
n'est pas
nombre in
Décembre
de glace de
de moindre
nous étions
glace , ou
que nous ét
Dans ces oc
de petits mo
emples de

glace flottante dans de l'eau douce, présente au-dehors le quatorzième de sa masse, & même le Docteur Irving, a plongé un morceau de la glace la plus solide dans une eau de neige fondue, & les quatorze quinzième de la masse sont tombés au-dessous du niveau. Une Isle de glace d'un mille seulement de longueur, d'un quart de mille de large, & de cent pieds au-dessus de l'eau, contient 696,360,000 pieds cubes de glace solide; mais, comme on ne prend ici que la quantité de la glace qui se produit au-dehors, il faut y ajouter neuf fois cette même quantité, pour ce qui se trouve au-dessous de l'eau; toute la masse doit monter alors à 6,169,600,000 pieds cubes de glace solides, & former par conséquent un corps prodigieux; la grosseur énorme de ces Isles de glace, n'est pas le seul objet digne de surprise; leur nombre infini n'est pas moins étonnant. Le 26 Décembre 1773, nous comptâmes 186 masses de glace du haut des mâts; il n'y en avait aucune de moindre que la calle du vaisseau: d'autre fois, nous étions environnés de toutes parts d'Isles de glace, ou obligés de changer de route, parce que nous étions arrêtés par des plaines immenses. Dans ces occasions, nous appercevions d'abord de petits morceaux de glaces brisées & flottantes, remplis de trous & de pores, pareilles à une

Cook.

éponge , & détachées par les vagues : au-delà nous découvriens de grandes masses plates & solides , d'une immense étendue. Dans l'intervalle , nous observions des Isles d'une largeur & d'une élévation étonnante , très-solides , mais conformées de la manière la plus étrange en pointes , en clochers & en roches brisées. Ces glaces s'étendaient aussi loin que notre vue. Il faut remarquer que nous avons rencontré la glace plutôt ou plus tard dans les différentes années , dans les différentes saisons & dans les différens parages de la mer. Le 10 Décembre 1772 , nous aperçûmes des glaces entre le 50 & 51 degrés de latitude Sud. Le 12 Décembre 1773 , les premières que nous trouvâmes étaient par 62 degrés de latitude Sud , & le 27 Janvier 1775 , les premières , qui frapperent nos regards , étaient par 60 degrés de latitude Sud. Le 24 Février , nous retournâmes sous le même parage , où vingt-six mois auparavant nous avons été arrêtés par une masse de glace si impénétrable que nous fûmes obligés de cingler à l'Est ; mais alors on n'en découvrait pas la moindre trace , non-plus qu'à l'endroit où Bouvet a placé son cap de la Circoncision : car nous avons navigué à diverses reprises sur l'espace qu'il a pris pour une terre. Nous n'avons pu nous tromper sur sa position , puisque nous

nous

Tome 2

nous avons resté sur le même parallèle pendant un temps considérable.

Cook.

Une autre circonstance digne de remarque, c'est que toute la glace flottante en mer, donne de l'eau douce quand elle est fondue : on doit cependant avoir soin de ne jamais prendre celle que l'agitation des vagues a rendu spongieuse & disposé en rayons de miel, parce que cette espèce contient toujours une quantité considérable de saumure dans les interstices, & les cavités poreuses ; & elle paraît encore moins salubre & moins bonne. A la forme & à la position de cette glace, on la distingue aisément de celles qui sont plus solides : communément elle est la plus extérieure dans les grandes traînées de glace, & par conséquent la plus exposée à l'agitation des vagues : sous le vent des grandes masses de glace, on voit dériver pour l'ordinaire des morceaux flottans de différentes grosseurs ; celles qui sont les plus proches de la grande masse, sont en général les plus solides, & par conséquent les plus propres à fournir de l'eau à un vaisseau. On prend de cette glace les morceaux qui peuvent monter plus commodément dans la chaloupe ; on les empile ensuite sur le gaillard d'arrière, où l'eau salée, qui adhère aux côtés extérieurs, s'écoule bientôt : le contact du pont & l'atmosphère plus chaud, contribuent à dissoudre une

Cook.

partie de cette glace ; on en remplit une chaudiere afin qu'elle se fonde plus promptement ; l'on brise les autres pour remplir avec plus d'aïfance les pièces à l'eau , & quand il n'y a plus de place , on met , dans les interstices , de l'eau tirée de la chaudiere , qui fond en peu de temps ces petits morceaux.

Nous avons toujours vu la mer tranquille sous le vent des portions étendues de petites glaces flottantes , ou de celles que les bâtimens qui font la pêche du Groënland appellent *emballée* , c'est-à-dire , sur les bords de laquelle la mer & la pression de la glace entassent d'autres petits morceaux. Nous fîmes cette observation en entrant au milieu des glaces flottantes , le 17 Janvier 1773 , par 65 degrés 15 minutes de latitude Sud ; mais au vent de la glace , il y avait une grosse houle & un ressac considérable. Quand nous approchions d'une large traînée de glace , solide , nous observions , à l'horizon , une réflexion blanche de la neige & de la glace , qu'on appelle sur les vaisseaux du Groënland *le clignotement de la glace* ; de sorte qu'à l'apparition de ce phénomène , nous étions sûrs de rencontrer la glace à peu de lieues ; c'était alors aussi que nous apercevions communément des volées de péterels blancs de la grosseur des pigeons que nous avons appelés péterels de neige.

& qui font les avants-coureurs de la glace.

Cook,

On a observé que les grandes masses de glaces flottantes dans la mer, refroidissent beaucoup l'air; de sorte que, aux environs, on est affecté de ce changement de température.

Le 11 de Décembre 1772, par un jour doux & clair, avant que nous eussions atteint une grande masse de glace d'environ un demi-mille de long & de cent pieds de haut, le thermomètre sur le pont attaché au cabestan se tenait à 41 degrés. Quand nous fûmes sous le vent de la glace, il tomba à 37 degrés & demi, & quand nous l'eûmes dépassée, (il était environ cinq heures de l'après-midi,) il remonta à 41 degrés. Le 13 de Décembre 1772, à la pointe du jour, le thermomètre était à-peu-près à 32 degrés: il avait neigé toute la nuit, & il neigeoit encore: le matin entre sept & huit heures, nous approchâmes d'un grand nombre d'Isles de glaces; dont quelques-unes étaient d'une vaste étendue. A huit heures, le thermomètre indiquait 31 degrés & demi; il se tenait à ce point, au moment où nous étions sous le vent de la plus grande des Isles; & après que nous l'eûmes dépassée, le thermomètre ne s'éleva pas au-dessus de 31 degrés & demi. Je crois que le froid n'avait pas diminué, parce que le pont étant humide de neige, causait une grande évaporation, qui refroidissait

Cook,

l'air : nous étions d'ailleurs environnés de toutes parts de grandes masses de glace, qui avaient tellement refroidi l'atmosphère dans tous les environs, que le thermomètre se tint à la même température. Ces deux exemples semblent donc prouver que les masses de glaces contribuent beaucoup à refroidir l'atmosphère.

La glace flotte dans un Océan, qui au milieu de l'été de l'hémisphère austral, est à plusieurs degrés au-dessus du point de congélation : elle doit donc se fondre & se dissoudre sans cesse, & comme la différence de la gravité spécifique de l'air commun à l'eau douce est de près de 0,001 ou 0,000 un quart, à 1,000; en supposant l'un & l'autre de la même température, il est évident que l'eau douce doit fondre la glace plus que l'air ordinaire, puisque les particules d'eau en contact avec elle, sont plus pesantes, & par la raison que l'eau de la mer est à l'eau douce comme 1,030 à 1,000, l'eau de la mer doit encore plus agir sur la glace que l'eau douce (a). Nous avons eu des occasions fréquentes de voir l'effet

(a) Cependant les grandes masses de glace ont besoin d'un long-temps & d'un climat chaud pour se dissoudre entièrement. Quelquefois par 40 degrés de latitude Nord, on a trouvé des Isles de glace dans la mer Atlantique, & un Officier, qui a passé plusieurs années

D
de l'eau de
faut & met
tend alors un
à un coup de
si peu éloign
écrasés par un
quement en f
versant sans-de
centres de gra
l'Océan, doit
l'eau de la mer
& 60 degrés Su
férens phénomè
Il parait inco
avons trouvée en
ou même 71 de
encore plus loin
près de quelque
le premier cas, i
contrée qui est a
eaux, c'est-à-dire
rés de latitude Su
découvert d'Isle,
Terre-Neuve & dar
rosse Isle de glace vi
& qu'elle y resta to
dans l'été de l'anné

de l'eau de la mer sur la glace, quand elle dis-
sout & met en pièces de grosses masses : on en-
tend alors un craquement, qui n'est pas inférieur
à un coup de canon : quelquefois nous en étions
si peu éloignés que nous courions risque d'être
écrasés par un rocher de glace qui éclatait brus-
quement en pièces, & dont les morceaux se ren-
versant sans-dessus-dessous, prenaient de nouveaux
centres de gravité : la glace fondue, mêlée avec
l'Océan, doit aussi refroidir la température de
l'eau de la mer dans les latitudes qui sont entre 50
& 60 degrés Sud où nous avons observé ces dif-
férens phénomènes.

Cook.

Il paraît incontestable que la glace que nous
avons trouvée en plein Océan par 50 & 67 degrés
ou même 71 degrés de latitude Sud, se forme
encore plus loin au Sud ; car elle a son origine
près de quelque terre, ou en pleine mer. Dans
le premier cas, il est évident qu'elle vient d'une
contrée qui est au-delà de la route de nos vo-
yages, c'est-à-dire, au-delà de 60, 67, & 71 dé-
grés de latitude Sud ; parce que nous n'avons point
découvert d'Isle, où ces énormes quantités de

Terre-Neuve & dans les environs, m'a dit qu'une très-
grosse Isle de glace vint échouer dans le *Détroit de Belle-*
Isle ; qu'elle y resta tout un été, & qu'elle ne fut dissoute
que dans l'été de l'année suivante.

Cook.

glaces aient pu commencer. Dans le 2.^e cas, si la glace s'est formée loin d'une terre, le climat où elle s'est formée doit être aussi plus loin au Sud que la route de nos vaisseaux, parce que nous n'avons jamais rencontré de glaces que nous puissions considérer avec certitude comme permanentes; au contraire, elles étaient pour l'ordinaire en mouvement: enfin les glaces flottantes entre 71 & 50 degrés de latitude Sud doivent être venues de loin; la glace solide étant au-delà de 71 degrés ou dans quelque latitude plus élevée. D'autres Navigateurs ont rencontré, comme nous, des glaces dans les basses latitudes Sud, c'est-à-dire, par 49, 50, 51 & 52 degrés au commencement du printemps & de l'été; il est donc évident qu'elles doivent y être venues d'un parage situé au-delà de 60, 67, & 71 degrés de latitude Sud. Dans les mers du Nord, on observe, presque toutes les années, que la glace se meut vers les climats chauds. Ces exemples semblent prouver qu'il y a un fort courant, une attraction, ou quelque autre cause régulière, qui porte ces grandes masses de glace, des deux poles vers la ligne équinoxiale.

Des Vents.

LES VENTS produisent des changemens remarquables & assez généraux dans notre atmosphère.

Leur h
fera en
blé un a
& parco
le plus
ne se fo
dont la P
a quelqu
système
expérienc
bornerons
ferons aux
tirer, ou d
pour ce q
En-dedar
vé les vents
l'avaient ob
gleterre au
terre nous
nous porta à
la fin d'Aoû
S. S. O. ou
E. ou S.
quand nous
le vent paît
ourna au S.
ingler S. O.
ourna plus à

Leur histoire est encore très-imparfaite, & elle le sera encore long-temps, parce qu'on n'a pas rassemblé un assez grand nombre d'observations exactes, & parce que les hommes étant portés à recueillir le plus tôt possible le fruit de leurs travaux, ils ne se soucient point de préparer des matériaux dont la postérité seule doit faire usage. Dès qu'on a quelques faits, on commence à construire un système sur des conjectures, des soupçons, des expériences inexactes & douteuses. Nous nous bornerons à l'énumération des faits, & nous laisserons aux autres les conséquences qu'il faut en tirer, ou du moins nous offrirons nos conjectures pour ce qu'elles sont.

En-dedans & près des Tropiques nous avons trouvé les vents réguliers, ainsi que les autres Navigateurs l'avaient observé avant nous. Nous partîmes d'Angleterre au mois de Juillet 1772, & au Cap Finisterre nous atteignîmes un vent Nord-Est; qui nous porta à peu de degrés de la Ligne, où vers la fin d'Août nous avions de la pluie & un vent S. S. O. ou S. O. qui nous obligea de marcher S. E. ou S. E. un quart E. Le 8 Septembre, quand nous étions aux environs de l'Équateur, le vent passa au Sud; mais, en deux jours, il tourna au S. S. E. de sorte que nous pouvions singler S. O. & en approchant du Tropique le vent tourna plus à l'Est; il s'établit à l'Est un quart

Gook.

N. E. & même au N. E. & nous portâmes S. E. vers la fin de Septembre, après avoir dépassé le Tropique, Le 11 Octobre, nous pouvions cingler E. un quart S. E. ou à-peu-près dans cette direction, & le 16 du côté de l'Est; le vent était N. & N. un quart N. O. Le 25 Octobre, le vent passa de plus en plus à l'Est; de sorte que nous avançons à grands pas du côté du cap de Bonne-Espérance, & nous eûmes la satisfaction d'entrer dans la Baye de la Table. Nous avions eu un vent frais la nuit précédente. Ce résultat général de notre traversée, montrera d'un coup-d'œil l'étendue & les changemens des vents alisés. Par-tout où ce vent tomboit pour faire place à un autre, nous avions de foibles brises & des calmes qui à la vérité d'iraient peu.

En 1773, dans notre passage de la Nouvelle-Zélande à Taïti, nous eûmes, le 20 Juillet par 36 degrés de latitude septentrionale, un vent S. E. que nous prîmes pour un vent alisé, mais nous fûmes bientôt détrompés par les changemens qui survinrent ensuite dans l'atmosphère, & nous ne rencontrâmes le véritable alisé S. E. fixe que le 7 Août par environ 19 degrés de latitude. Si ce vent souffloit quelquefois avec force, d'autres fois il était plus faible, sur-tout quand nous approchâmes des Isles : il nous porta à Taïti le 16 Août.

Après
cinglâ
l'alisé
ondée
fèrent
véritabl
que terr
que nou
toute la
avons dé
sition ba
l'année
nord de
plusieurs
conduisit
Le mê
notre dépa
des Tropie
tude S. E.
Sud aux I
Est, par e
Mars : il
l'Isle de P
cette Isle.
par environ
le vent nous
après nous
dès qu'elle f

Après avoir quitté les Isles de la Société, nous cinglâmes du côté des Isles des Amis à l'aide de l'alisé S. E. cependant à l'approche d'une grosse ondée de pluie & des éclairs, il fautait en différens points; mais nous gagnâmes bientôt le véritable alisé: peut-être que le voisinage de quelque terre changea la direction du vent; car, quoique nous n'ayons apperçu qu'une Isle basse dans toute la traversée, il est possible que nous en ayons dépassé plusieurs, que la nuit, ou leur position basse nous ont empêché de voir: en effet, l'année suivante, en cinglant un peu plus au nord de cette direction, nous rencontrâmes plusieurs Isles, & ce même vent Sud-Est nous conduisit à Amsterdam & à Middelburg.

Le même vent alisé changea fort peu, après notre départ de Tongatabu, & il nous porta hors des Tropiques, jusqu'à environ 32 degrés de latitude S. En 1774, quand nous retournâmes du Sud aux Isles, nous atteignâmes le vent alisé Sud-Est, par environ 29 degrés de latitude S., le 6 Mars: il fut constant jusqu'à notre arrivée à l'Isle de Pâque, & même après notre départ de cette Isle. Le 21 Mars, à 3 heures après midi, par environ 22 degrés 45 minutes de latitude S. le vent nous prit tout-à-coup de l'avant, & bientôt après nous eûmes une forte ondée de pluie; mais, dès qu'elle fut finie, le vent alisé revint, & souffla

 Cook.

Cook.

frais de la même manière, excepté en quelques autres occasions, où il tomba encore des ondées de pluie : aux environs des Marquises, nous eûmes de la pluie & plusieurs coups de vent.

Après notre départ des Marquises, nous marchâmes S. S. O. ensuite S. O. & enfin O. & demi-Sud ; le même vent alisé S. E. nous poussait en avant. Les cinq Isles basses, que nous rencontrâmes jusqu'à notre arrivée pour la seconde fois à Taïti, nous firent changer de tems en tems notre route.

Dans notre seconde traversée des Isles de la Société à celles des Amis, nous eûmes le même vent alisé S. E. & par intervalles, un vent contraire de l'Ouest, quand nous approchions de terre, ou pendant qu'une grosse ondée de pluie survenait ; quelquefois il y avait calme. Après avoir resté peu de jours à Anamoka, & passé entre Oghao & Tofooa, nous atteignîmes un vent S. E. qui nous empêcha d'aller à Tongatabu, comme nous l'avions d'abord projeté : cette brise varia peu, dura jusqu'à ce que nous rencontrâmes les Nouvelles-Hébrides, où nous eûmes beaucoup de raffales & de pluie, & de tems en tems des calmes : nous eûmes encore des vents d'Est en allant à la Nouvelle-Calédonie, & près de cette terre, nous étions souvent en calme : il y avait de tems à autre des raffales, avec de grosses ondées de pluie. Après notre départ de la Nou-

velle-C
torna
S. O. a
resta ; ce
au Cana
En 17
Espéran
che, qui
& enfin
jusqu'à la
Sud-Est,
Hélène, c
ronha, &
rage où t
part de S
autre des
devinrent
Le calme
pagné de g
avec du t
eûmes une
la nuit, to
Est ; mais,
le vent dev
Après a
que du Car
de l'Est-N
Nord-Est &

velle-Calédonie le vent souffla du Sud; mais il tourna par degrés de l'O. S. O. à l'O. un quart S. O. au Sud & dans le rumb de l'Ouest, où il resta; ce vent nous porta, pour la troisième fois, au Canal de la Reine-Charlotte.

Cook.

En 1775, à notre départ du Cap de Bonne-Espérance, nous avions une brise Sud-Est fraîche, qui devenait quelquefois un peu plus Est, & enfin nous eûmes un calme depuis le 10 Mai, jusqu'à la nuit du 13 : quand le véritable alizé Sud-Est, commença : il nous porta aux Isles Sainte-Hélène, de l'Ascension, de Fernando & de Noronha, & jusqu'à 4 degrés de latitude Nord, passage où un calme nous arrêta : depuis notre départ de Sainte-Hélène, nous eûmes de tems à autre des raffales & des ondées de pluie, qui devinrent plus continues aux environs de la ligne. Le calme dura du 15 au 19 Juin : il fut accompagné de grosses ondées de pluie, & il commença avec du tonnerre & des éclairs; ensuite nous eûmes une nouvelle brise du Nord, qui, pendant la nuit, tourna au Nord Nord-Est & au Nord-Est; mais, à mesure que nous avançâmes au Nord, le vent devint plus fixe.

Après avoir passé une seconde fois le Tropique du Cancer, le vent devint plus Est; il souffla de l'Est-Nord-Est, & même de l'Est un quart Nord-Est & demi-Est jusques par les 27 ou 28

Cook.

degrés de latitude Nord que nous eûmes de nouveau des vents variables.

On peut tirer de ces détails les conséquences suivantes. 1.^o Les vents alifés soufflent quelquefois au-delà des Tropiques, dans les Zones tempérées, sur-tout quand le Soleil est dans le même hémisphère, & l'étendue des vents alifés en-dedans des Tropiques, paraît proportionnée à la distance du Soleil, dans l'hémisphère opposé. 2.^o Les vents alifés dans la mer du Sud, sont quelquefois interrompus par des calmes & des vents d'Ouest contraires; & sur-tout, les pluies & les coups de tonnerre, sont assez communs dans ces changemens de temps. 3.^o On voit aussi les vents alifés interrompus à l'approche de la terre, sur-tout si elle est d'une hauteur considérable. 4.^o Dans les intervalles où un vent disparaît pour faire place à un autre, il survient communément des calmes, & il n'est pas rare qu'il pleuve.

On a dit jusqu'ici que les vents réguliers qui viennent de l'Est, régissent sur l'espace qui est en-dedans des Tropiques dans les grandes mers, & on croit que cet effet provient de ce que le Soleil étant vertical, ou presque vertical en-dedans des Tropiques à midi, raréfie l'air, parce qu'alors son influence est très-puissante; le Soleil s'avancant à chaque instant vers le Méridien d'un autre endroit du globe, la partie raréfiee de

l'athm
l'Oue
par l'
qui se
se pré
produi
dedans
dant n
altérée
forces,
nuage r

Quoi
d'une ét
elles pro
forte que
pendant
de l'Isle;
& il agit
que perp
sous le v
vent alifé
un petit n
la grosseur
telles : la
revenant d
ordinaires
vents d'Est
liere en-de

l'atmosphère, se meut naturellement de l'Est à l'Ouest : dès que la cause de la raréfaction cesse par l'éloignement du Soleil, les colonnes d'air, qui se trouvent aux environs de l'endroit raréfié, se précipitent pour former l'équilibre ; ce courant produit le vent alisé, & maintient sa durée en-dedans & près des Tropiques ; cette règle cependant n'est pas si générale qu'elle ne puisse être altérée par un agent qui aurait beaucoup de forces, tels que le voisinage d'une côte, ou un nuage rempli de vapeurs & de matière électrique.

Quoique les Isles des Mers du Sud ne soient pas d'une étendue considérable, en général cependant elles profitent des brises de mer & de terre ; de sorte que le vent alisé régnant, agit seulement, pendant le jour, sur la bande qui est aux vents de l'Isle ; il prend ensuite la direction des côtes, & il agit par-tout perpendiculairement ou presque perpendiculairement sur ces côtes, même sous le vent de l'Isle ; il devient contraire au vent alisé : mais il ne s'étend en mer, qu'à un petit nombre de milles plus ou moins, suivant la grosseur de la terre & d'autres causes accidentelles : la nuit, le même vent souffle au large, en revenant de la terre, & se tenant dans les limites ordinaires de ces brises alternatives. Comme les vents d'Est régnent avec une constance particulière en-dedans des Tropiques, on a observé qu'en-

Cook.

dehors des Tropiques , les vents d'Ouest sont les plus universels ; mais leur constance pour la force & la direction ne doit jamais être comparée à celle des vents alisés d'Est. En arrivant dans un parage éloigné au Sud , & en-dedans ou près du cercle antarctique , nous reconnûmes de nouveau que les vents d'Est sont les plus constans & durent le plus.

Si donc on doit compter sur ces observations , il est probable que ces vents d'Est ne sont qu'une espèce de vents de révolin , formés par les vents d'Ouest , qui sont plus généraux dans la Zone tempérée. Voici l'explication qu'on pourrait en donner : en-dedans des Tropiques , la grande raréfaction de l'atmosphère causée par la chaleur verticale du Soleil , produit les vents alisés d'Est : ce mouvement constant du *fluide aérien* à l'Est , crée , vers la Zone tempérée , une espèce de révolin , de sorte que les vents tournent peu-à-peu au Sud & au Nord , & enfin à l'Ouest , Rumbs d'où soufflent les vents dominans des deux Zones tempérées : mais ce courant de l'air est encore , dans les Zones glaciales , contre-balancé par une autre espèce de vent à révolins venant de l'Est. Nous avons averti que nos conséquences & nos conjectures ne sont pas aussi sûres que les faits que nous rapportons : les faits serviront de matériaux pour écrire l'Histoire des vents ; & les

conje
engag
un sy
Qu
des v
temp
dire q
Zones
contra
fique ,
Sud ,
reconn
vents c
qu'il y
comme
quatre
5 Juillet
du comp
au Soleil
les vents
soufflaie
mois de
les mers
la Terre
42 au 54
vigateurs
de Feu son
une mer

conjectures sont des opinions particulières, qui engageront peut-être d'autres Ecrivains à former un système plus parfait. Cook.

Quoique nous ayons donné une idée générale des vents, qui dominent le plus dans les Zones tempérées & glaciales, nous ne prétendons pas dire qu'il ne souffle point d'autres vents dans ces Zones; nous allons même citer un exemple du contraire. Quand nous traversâmes la Mer Pacifique, entre les 40 & les 46 degrés de latitude Sud, en 1773, nous fîmes route à l'Est, nous reconnûmes, pendant cette traversée, que les vents contraires d'Est prévalent souvent; &, ce qu'il y a de plus remarquable, quand les vents commencèrent à changer, nous observâmes, à quatre différentes reprises, entre le 5 Juin & le 5 Juillet, qu'ils faisaient, par degrés, le tour du compas; mais toujours dans l'espace opposé au Soleil. Aux environs de la Nouvelle-Zélande, les vents étaient le plus souvent Ouest, & ils soufflaient, pendant l'hiver, avec fureur. Aux mois de Novembre & de Décembre 1774, dans les mers qui sont entre la Nouvelle-Zélande & la Terre de Feu, il régna un vent d'Ouest du 42 au 54 degré de latitude Sud. Les autres Navigateurs ont observé que les environs de la Terre de Feu sont très-orageux; mais nous y avons trouvé une mer d'une tranquillité remarquable, & un

Cook.

ciel doux, & quoique nous ayions essuyé un petit nombre de raffales, elles n'étaient pas plus violentes que celles que nous avons éprouvées auparavant dans d'autres mers.

Du Règne Végétal.

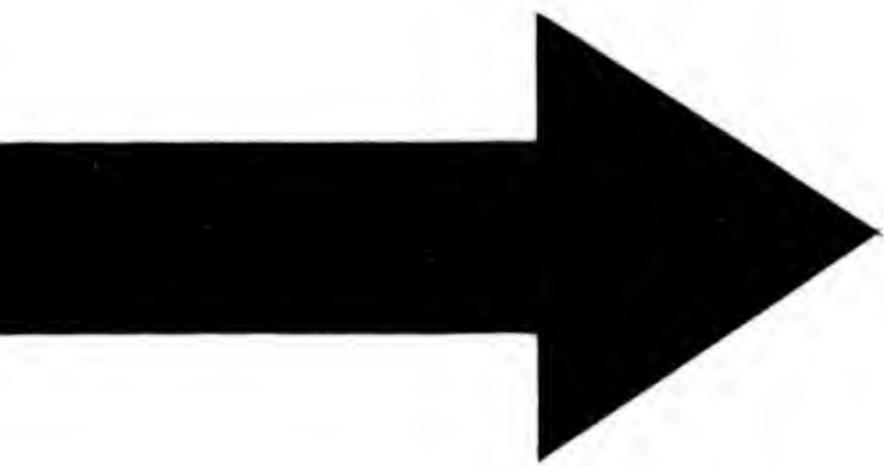
LA VÉGÉTATION varie considérablement dans chaque pays que nous avons examiné; & presque chacune de ces terres présente même un aspect nouveau & singulier: entre le tropique, nous avons rencontré des Isles basses, c'est-à-dire, des rochers de corail, à peine couverts de sable; les Isles de la Société, d'une hauteur considérable, environnés de riches plaines, enfermées dans des récifs de corail; & plusieurs autres groupes d'Isles remplies de montagnes privées de récifs & de plaines. Nous avons remarqué combien la moins belle de ces contrées du tropique surpasse les cantons sauvages de la Nouvelle-Zélande; combien les extrémités de l'Amérique sont plus affreuses encore que la Nouvelle-Zélande; & enfin rien de plus horrible que les côtes Australes que nous avons découvertes. Les plantes de ces différentes terres diffèrent par leur nombre, leur stature, leur beauté & leur usage.

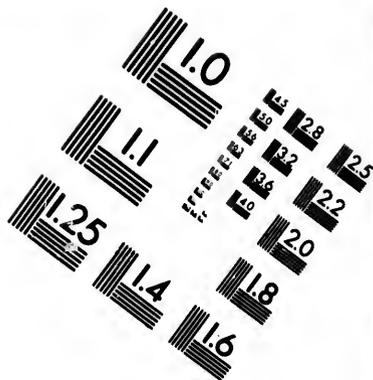
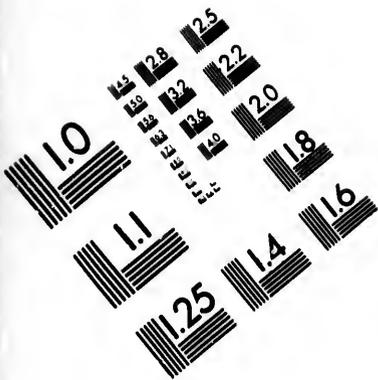
Aux Isles de la Société, la Nature frappe le Spectateur

Specta
vue : u
mes &
chaque
des col
où la re
plaine
pace
sont cou
trémités
prolonger
par des
qu'aucune
informes
passé tout-
bien tenus
& de feuill
sons, des li
parasites; n
la surface,
nonce touj
s'élèvent à d
autres; l'o
abrite la na
Soleil entre
Les habitatio
tage; car el
milieu d'un g
Tome

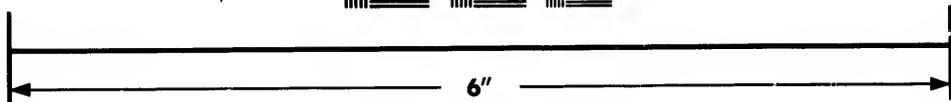
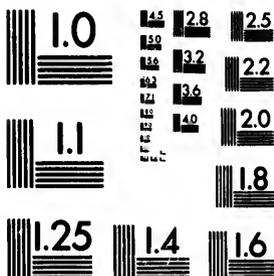
Spectateur par la magnificence des points de vue : un accord brillant de toutes sortes de formes & de couleurs, donne à l'esprit l'idée de chaque espèce de beauté. On y voit des plaines, des collines, une haute chaîne de montagnes, où la vue est variée de mille manières. Les plaines environnent ces Isles offrent plus d'espace que les cantons montueux ; elles sont couvertes de plantations, ainsi que les extrémités les plus éloignées des vallées, qui se prolongent entre les collines ; elles sont habitées par des peuplades nombreuses, plus civilisées qu'aucunes de leurs voisines : du milieu des terres informes de la nature qui n'est pas cultivée, on passe tout-à-coup dans des jardins florissans & bien tenus ; le sol n'est plus chargé de branches & de feuilles pourries, qui nourrissent des buissons, des liserons, des fougères & d'autres plantes parasites ; mais un lit de graméens en pare toute la surface, & forme ce gazon épais, qui annonce toujours la culture ; des arbres fruitiers s'élèvent à des distances convenables les uns des autres ; l'ombre que répand leur feuillage, abrite la nappe de verdure que les rayons du Soleil entre les tropiques, consumerait bientôt. Les habitations des Naturels ont le même avantage ; car elles sont communément placées au milieu d'un groupe d'arbres, & souvent entourées







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8
2.0 2.2
2.5 2.8
3.2 3.6
4.0 4.5

5.0 5.6
6.3 7.1
8.0 9.0

Cook.

rées d'arbrisseaux. La première chaîne de collines en-dedans des plaines, est entièrement privée d'arbres, & le Soleil y dardant ses rayons sans obstacles, ne permet point aux gramens ni à aucune plante tendre d'y croître, de sorte que tout le sol est couvert d'une espèce de fougere très-seche, & de deux espèces d'arbrisseaux, qui peuvent affronter la violence d'un Soleil vertical.

A mesure qu'on avance les flancs des collines commencent à se boiser, enfin on arrive aux sommets les plus élevés, qui dominent entièrement les plus grands arbres des forêts: ces sommets étant souvent enveloppés de nuages, la température de l'air y est douce, & des végétaux de toute espèce y croissent en abondance: parmi beaucoup d'autres, les mousses, les fougères, l'*épidendra* & autres semblables, qui se plaisent sur-tout dans l'humidité revêtissent les troncs & les branches des arbres, & remplissent le terrain.

Les Isles que Mendana a nommées *les Marquises de Mendoza*, gissent au Nord-Est des Isles de la Société: on pourrait les comparer à celles-ci, si elles avaient des récifs & des plaines: les Marquises sont plus boisées; mais il n'y a pas une aussi grande variété de plantes, parce que beaucoup de plantations se trouvent dans les bois.

la
de
qu'
des
paiss
au-de
les m
elles
de la
fort p
grès d
on les
séparen
croire
niste tr
charman
joindre
sauvages
les culti
qu'on ac
terre.
Les I
velles-Héb
différente
plaines &
des pente
étendues:

Après les Isles de la Société, il faut placer pour la richesse des productions & la beauté des points de vue, le groupe découvert par Tasman, & qu'on a appelé avec assez de raison, *les Isles des Amis*, à cause de la bonté & du caractère paisible des Habitans. Elles sont tellement élevées au-dessus du niveau de la mer, qu'on ne peut plus les mettre au nombre des Isles basses; comme elles manquent de montagnes, elles ne sont pas de la même classe que les Isles hautes; elles sont fort peuplées; le terrain est favorable aux progrès de la culture, & d'une extrémité à l'autre, on les a entre-coupé de sentiers & de haies, qui séparent les plantations. D'abord on est porté à croire que cette extrême culture offre au Botaniste très-peu de plantes spontanées; mais ces charmantes terres ont le mérite particulier de joindre l'utile à l'agréable: beaucoup d'espèces sauvages de différentes natures, croissent parmi les cultivées, & offrent cet aimable désordre qu'on admire tant dans les jardins de l'Angleterre.

Les Isles plus Occidentales, appelées *Nouvelles-Hébrides*, présentent une végétation très-différente: elles sont élevées & montueuses sans plaines & sans récifs, quoique leurs collines aient des pentes douces, & que leurs vallées soient étendues: elles sont fertiles, & presque entières-

Cook.

ment couvertes de forêts, au milieu desquelles les plantations des Naturels ne forment que de petits cantons isolés; le nombre des habitans est peu considérable pour l'étendue des terres. Les plantes spontanées occupant un plus grand espace, la variété des espèces y est aussi plus considérable que sur les Isles situées plus à l'Est.

Le sol aride de la Nouvelle-Calédonie, diffère de tous les autres de la mer du Sud, mais il produit un grand nombre de plantes, dont la plupart forment des *genres* très-distincts de ceux qu'on connaissait avant notre expédition: un récif de rochers de corail, y environne les côtes à une distance considérable; de la même manière qu'aux Isles de la Société; les plaines étroites y sont également les seuls cantons cultivés du pays; mais, quoique les Naturels les travaillent beaucoup, il paraît qu'ils en tirent peu de subsistance; ce qui est probablement la cause de leur petit nombre. D'après le témoignage unanime de plusieurs Officiers qui ont fait le voyage sur l'*Endéavour* & sur la *Résolution*, nous avons tout lieu d'assurer que les productions de cette grande Isle (les plaines exceptées) ressemblent, à tous égards, à celles des côtes de la Nouvelle-Hollande, qui n'en est pas éloignée.

La Nouvelle-Zélande, qui gît dans la Zone tempérée offre un aspect très-différent de toute

les co
quoiqu
a cep
Natur
comme
nous b
nale, o
Sud &
plusieur
que l'au
de neig
les vallée
forêts: l
Nord &
nières dég
plus infor
quelques
couverts
mat y est
plantes de
avons semé
l'hiver: le
fique, & la
espèces co
peut-être ja
mière existe
labyrinthes

les contrées du tropique : l'Isle septentrionale, quoique remplie de montagnes comme l'autre, a cependant des pentes très-étendues, dont les Naturels savent tirer parti, en les cultivant; mais, comme nous n'avons pas débarqué sur cette Isle, nous bornerons nos remarques à l'Isle méridionale, où nous avons relâché dans la partie du Sud & dans la partie du Nord; l'œil y apperçoit plusieurs chaînes de montagnes plus élevées l'une que l'autre, & dont la plus haute est couverte de neige à la cime : les côtes sont escarpées, les vallées étroites, & il y a par-tout d'immenses forêts : la seule différence entre les extrémités Nord & Sud de l'Isle, consiste en ce que les dernières dégènerent toujours en rochers de plus en plus informes, tandis que les premières ont, en quelques cantons, des terrains unis, sans bois, couverts de gramens, de joncs, &c. Le climat y est si tempéré que toutes les espèces de plantes de nos jardins d'Europe (que nous y avons semé), y croissent très-bien au milieu de l'hiver : le *Flora* indigene est donc très-prolifique, & la variété des genres & des nouvelles espèces considérable ; mais l'industrie n'ayant peut-être jamais touché à ce pays depuis sa première existence, les forêts y sont de véritables labyrinthes rendus presque impénétrables par une

Cook.

quantité innombrable de lisérons, de buissons & d'arbrisseaux entrelacés, qui d'ailleurs empêchent en grande partie les plantes herbacées de croître; ces dernières ne se trouvent que sur les greves, le long du bord de la vallée; & on n'y compte gueres que des anti-scorbutiques & des herbes potageres.

A mesure qu'on va au Sud, l'aspect des terres devient de plus en plus stérile: celle de Feu, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, gémit sous les rigueurs du froid, & toutes ses côtes occidentales offrent des montagnes de roches pelées, dont les sommets sont toujours couverts de neige. Dans une baie où nous mouillâmes au Nord-Ouest du Cap Horn, il y a à peine quelques traces de végétation, excepté sur de petites Isles basses, dont le gazon peu épais qui cache le rocher est entierement marécageux: au fond des vallées ou dans les crevasses des montagnes, on voit de petits arbrisseaux informes; jamais ils ne s'élèvent assez haut pour mériter le nom d'arbres: les parties les plus élevées des montagnes sont des rochers noirs, entierement nus. Dans le petit nombre de plantes qui y naissent j'ai remarqué le céleri, l'un des meilleurs anti-scorbutiques qu'on connoisse: le côté Nord-Est de la Terre de Feu, est tellement disposé en

pen-
a plus
qué su
En e
Feu, n
freuse;
l'Est, no
l'Isle de
rible, q
pour une
de mont
aussi poin
vertes de
l'eau, tan
pointes qu
nu une te
dans la ba
plantes, l
phere aust
la maigreu
annoncent
Mais, co
vaincre qu
plus hideuse
degrés au S
& absolument
l'excepté su
pable, suiva

penne, qu'il forme une espèce de plaine où il y a plus de végétaux ; mais nous n'avons pas débarqué sur ce canton.

Cook.

En examinant les côtes stériles de la Terre de Feu, nous n'imaginions pas de contrée plus affreuse ; mais, après avoir marché quelque temps à l'Est, nous rencontrâmes dans la même latitude, l'Isle de la Nouvelle-Géorgie, qui paraît si horrible, qu'avant d'y aborder, nous la prenions pour une Isle de glace. Il n'y a pas sur le Globe de montagnes dont la forme soit aussi hachée & aussi pointue : au milieu de l'été, elles sont couvertes de masses de neige, presqu'au bord de l'eau, tandis que le Soleil brillant çà & là sur des pointes qui se projettent dans la mer, montre à nu une terre noire & stérile : nous ne trouvâmes dans la baie de Possession, que deux espèces de plantes, l'une nouvelle, particulière à l'hémisphère austral, & l'autre un gramin déjà connu : la maigreur & la petite taille de toutes les deux, annoncent la misère du pays.

Mais, comme si la Nature eût voulu nous convaincre qu'elle peut produire une terre encore plus hideuse, nous en avons découvert une, quatre degrés au Sud de celle-ci, plus haute en apparence & absolument couverte de glace & de neige, (excepté sur quelques rochers détachés), & incapable, suivant toute apparence, de produire une

 Cook.

seule plante ; elle est enveloppée de brumes presque continuelles ; nous ne pouvions l'apercevoir que par intervalles ; alors même nous n'en voyions que les cantons les plus bas. Un volume immense de nuages , occupe sans cesse le sommet des montagnes ; elle est effrayante par ses horreurs ; mon imagination frissonne encore à son souvenir.

 1.° Nombre des espèces de Plantes.

Il paraît , d'après ce qu'on a dit , que le froid rigoureux des régions antarctiques , empêche presque tout-à-fait les plantes de germer ; que les pays des Zones tempérées , quoique la plus grande partie ne soit pas en culture , produisent une variété de plantes qui n'ont besoin du secours de l'art que pour les contenir dans de justes bornes , & enfin que le climat & la culture donnent aux Isles du Tropicque une végétation abondante. Le nombre des végétaux est communément proportionné à l'étendue du pays , voilà pourquoi les continens ont été remarquables dans tous les temps par l'immensité de leurs richesses botaniques. Celui de la Nouvelle-Hollande entr'autres examiné dernièrement par MM. Banks & Solander , récompensa si bien leurs travaux , qu'ils donnerent à un de ses havres le nom de *Baie de la Botanique*. Ces Isles produisent un nombre plus ou moins grand d'espèces , suivant que leur circonférence est plus ou moins étendue ; ainsi , je

cro
piq
fera
cific
parc
exan
de c
décor
cette
parail
suppo
recher
Nouve
espèces
sur la
ment c
nous y
Dans
espèces
différen
cens vi
dans M.
trois cen
La cultu
ce ; ces
plantes c
apporté
vivaient

crois que la Nouvelle-Zélande & les Isles du Tropicque ont beaucoup de productions végétales. Il serait difficile de déterminer, avec quelque précision, le nombre de celles de la Nouvelle-Zélande, parce que nous avons eu peu d'occasions de les examiner; nous y avons trouvé cependant plus de cent vingt espèces nouvelles; nous n'en avons découvert que six dont parle M. de Linnée, & cette proportion est peu considérable en comparaison des nouvelles; mais on a tout lieu de supposer qu'en y comprenant les deux Isles, des recherches exactes porteraient le *Flora* de la Nouvelle-Zélande à au moins quatre ou cinq cens espèces, sur-tout si les Botanistes y arrivaient sur la fin du printemps, & avant le commencement de l'hiver, les deux seules époques où nous y ayons été.

Dans les Isles du Tropicque la proportion des espèces nouvelles aux espèces connues est très-différente; nous y avons découvert environ deux cens vingt espèces nouvelles, & cent dix décrites dans M. de Linnée. Le nombre total est donc de trois cens trente, dont un tiers était déjà connu. La culture ne contribue pas peu à cette différence; ces terres contiennent probablement des plantes que les premiers habitans de ces Isles ont apporté avec eux des Indes Orientales, où ils vivaient originairement, & d'où les Botanistes

 Cook.

Européens en ont tiré la description. Ces plantes cultivées ont pu produire les semences de plusieurs autres sauvages indigènes également des Indes Orientales, & par conséquent connues des Botanistes. Les nouvelles plantes ne peuvent donc être que des indigènes de ces Isles, & celles qui ont échappé aux observations des Européens dans les Indes.

Les trois cens trente espèces individuelles que nous avons trouvé dans les Isles du Tropicque, ne composent pas tout le Flora de ces terres; car nous n'avons pas eu assez de temps pour faire des recherches de botanique. Je suis porté à croire qu'en parcourant les campagnes attentivement, on en doublerait presque le nombre; mais ce travail exigerait plusieurs années. Les Isles, qui semblent promettre davantage, sont les Nouvelles-Hébrides, parce qu'elles sont vastes, non cultivées, mais très-fertiles. La jalousie des Insulaires ne nous a pas permis d'y faire des découvertes; mais, d'après les bords du pays, nous pouvons juger de l'intérieur: afin de prouver, par exemple, que nous avons eu souvent des indications de nouvelles plantes sans que nous ayons pu les trouver, je ne parlerai que de la muscade sauvage de l'Isle de Tanna; nous nous en sommes procurés plusieurs sans pouvoir jamais trouver l'arbre. La première que nous examinâ-

mes c
venio
suivan
dans l
core c
brillan
couleur
forme
quante
deur. I
d'autres
muscad
du Sain
de la v
comme
bène, d
terre &
à croire
Il y a
qu'elles
nous n'a
rencont
qu'une I
dessus de
elle est c
ils offren
dans les
fol. Nous

mes était dans le jabot d'un pigeon que nous venions de tuer : ce pigeon était de l'espèce qui, suivant Rumphius, sème les véritables muscades dans les Isles des Indes Orientales ; elle était encore environnée d'une membrane d'un rouge brillant qui lui servait de macis, & de même couleur que la véritable muscade, mais d'une forme plus oblongue ; elle avait une saveur piquante & fortement aromatique, mais point d'odeur. Les Naturels nous en apportèrent ensuite d'autres. Quiros a donc raison de compter la muscade au nombre des productions de la terre du Saint-Esprit ; ce qui est une nouvelle preuve de la véracité de ce fameux Navigateur ; & comme il dit aussi qu'il y a de l'argent, de l'ébène, du poivre & du cinnamome sur cette terre & sur les Isles des environs, je suis porté à croire qu'on y en découvrira réellement.

Il y a peu de végétaux sur les Isles basses, parce qu'elles sont extrêmement petites ; cependant nous n'avons débarqué sur aucune sans y en rencontrer de nouveaux. L'Isle *Sauvage* n'est qu'une Isle basse élevée de quelques pieds au-dessus de l'eau ; les rochers nus de corail dont elle est composée en attestent bien l'origine ; ils offrent de nouvelles plantes, qui croissent dans les fentes du corail sans le moindre sol. Nous aurions pu y rassembler plusieurs

 Cook.

Cook.

végétaux rares; mais le caractère farouche des Naturels nous en a empêché. Pour former un contraste avec les Isles du Tropique, nous devons citer l'Isle de Pâque, qui en est si peu éloignée qu'on peut la mettre au nombre de celles qui sont sur la ligne de l'écliptique. Les Hollandais qui l'ont découvert, en ont fait une description très-fausse, ou bien elle a été presque entièrement bouleversée depuis cette époque: son misérable sol chargé d'une quantité innombrable de pierres, n'offre que vingt espèces de plantes; dix seulement sont cultivées; aucune ne parvient à la grandeur d'un arbre, & presque toutes sont petites, ridées & séches. Dans la partie opposée ou dans le parage le plus occidental de la mer du Sud, gît une petite Isle à laquelle nous avons donné le nom d'*Isle Norfolk*: presque toutes ses plantes ont du rapport à celles de la Nouvelle-Zélande dont elle n'est pas fort éloignée. Il y a seulement une différence occasionnée par la douceur plus grande du climat, qui donne à chaque plante plus de fécondité & plus de force: nous y avons découvert un arbre à cône, qui est particulier à cette Isle, & à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Calédonie: les cônes font croire qu'il est de la classe des cyprès; il prend une hauteur & une grosseur considérables, & le bois en est très-pesant.

Co
par l'a
qui cr
celles
ou mo
ou mo
tales p
d'Amé.
sire qu
végétau
cette ré
par exer
qui sont
Oriental
à l'Est des
le *Tacca*
de l'Inde
ciété; d'u
ne frappe
eûmes at
Hébrides,
de la Mer
tinent: un
peut-être
lisés aux I
plantes de
on peut au
espèces spo

Comme la Mer du Sud est bornée, d'un côté, par l'Amérique, & de l'autre, par l'Asie, les plantes qui croissent sur ses Isles, ressemblent en partie à celles de ces deux continens; elles partagent plus ou moins de celui des deux dont elles sont plus ou moins proches; ainsi, les Isles les plus orientales produisent un plus grand nombre de plantes d'Amérique, que de plantes de l'Inde, & à mesure qu'on avance à l'Ouest, la ressemblance des végétaux avec ceux de l'Inde se montre davantage: cette règle générale a cependant des exceptions; par exemple, le *Gardenia* & le *Morus-papyrifera*, qui sont toutes les deux des plantes des Indes Orientales, ne se trouvent que dans les groupes à l'Est des Isles des Amis & des Isles de la Société; le *Tacca* de Rumphius, qui est aussi une espèce de l'Inde, ne se rencontre qu'aux Isles de la Société; d'un autre côté, des espèces d'Amérique ne frapperent nos regards, que lorsque nous eûmes atteint les Isles de l'Ouest, appelées les *Hébrides*, qui sont cependant, de toutes les Isles de la Mer du Sud, les plus éloignées de ce Continent: une partie de ces exceptions provient peut-être de ce que les habitans étant plus civilisés aux Isles de l'Est, ont apporté avec eux des plantes de l'Inde, que les autres ont négligé: on peut aussi expliquer par-là l'introduction des espèces spontanées de l'Inde dans ces Isles les plus

 Cook.

2.^o Lieux
qu'habi-
tent les
Plantes.

Cook.

orientales ; car j'ai déjà observé que probablement elles ont été transportées parmi les semences des espèces cultivées . J'ajouterai , à l'appui de ces conjectures , que les espèces de l'Inde se trouvent communément sur les plaines des Isles de la Société , & les espèces spontanées d'Amérique sur les montagnes. Il y a un petit nombre de plantes communes à tous les climats de la mer du Sud ; le céleri & une espèce de cochléaria , nommé *arabis* , se trouvent l'un & l'autre sur les Isles basses entre les Tropiques , sur les greves de la Nouvelle-Zélande , & sur les Isles brûlées de la Terre de Feu : plusieurs autres espèces semblent participer aux différences du climat , par une taille plus haute ou plus basse : une plante , par exemple , qui occupe les sommets les plus élevés des montagnes de Taïti , comme de tout autre des Isles de la Société , & qui n'y croît qu'en arbrisseau , se trouve à la Nouvelle-Zélande , dans les vallées , & forme un arbre d'une hauteur considérable ; la diversité même est sensible dans les diverses parties de la Nouvelle-Zélande ; ainsi , un bel arbuste de la Baie Duski , ou de l'extrémité méridionale , qui y croît dans la partie la plus basse du pays , n'est plus qu'un très-petit arbrisseau au canal de la Reine-Charlotte , & dans la partie Nord , où on ne le voit que sur les plus hautes montagnes. Une égalité de posi-

tion
resser
les m
duiser
Lappo
La
de vari
de la n
n'est plu
trois, q
dans la
formé à
n'avions
unissent,
toujours
à varier,
uns des p
parties de
plus consta
autres, n'e
variétés qu
quelquefois
peu confide
mat froid,
arbre à la
un sol sablo
qui ont du
des plantes

tion & de climat occasionne quelquefois une ressemblance de végétation, & voilà pourquoi les montagnes froides de la Terre de Feu, produisent des plantes qui, en Europe, habitent la Laponnie, les Pyrénées & les Alpes.

La différence du sol & du climat, produit plus de variétés dans les plantes des Isles du Tropicque de la mer du Sud, que dans aucune autre : rien n'est plus commun que de voir sur ces Isles, deux, trois, quatre & un plus grand nombre de variétés dans la même plante, dont les extrêmes auraient formé à nos yeux de nouvelles espèces, si nous n'avions pas connu les intermédiaires qui les unissent, & qui en montrent la gradation : j'ai toujours remarqué que les parties les plus sujettes à varier, sont les feuilles, les poils, & quelques-uns des péduncules de la fleur ; & que toutes les parties de la fructification sont ce qu'il y a de plus constant : cette règle, ainsi que toutes les autres, n'est pourtant pas sans exception, & les variétés qui proviennent du sol, y produisent quelquefois des différences ; mais elles sont trop peu considérables, pour être rapportées. Un climat froid, où une exposition élevée réduisent un arbre à la taille d'un arbrisseau, & *vice versa* : un sol sablonneux ou pierreux, produit des feuilles qui ont du suc, & donne de pareilles feuilles à des plantes qui, dans un riche sol, en ont de

Cook.

3.^e Variété
des Plantes.

Cook.

maigres & de flâques; une plante, qui est très-amère dans un terrain sec, perd toute son âcreté quand on la trouve dans un canton plus humide; ce qui cause souvent de la différence parmi les variétés de la même espèce aux Isles des Amis & sur les collines des Isles de la Société; car les premiers n'étant pas très-hautes, sont moins humides que celles des dernières terres, couvertes souvent de brumes & de brouillards.

4.^o Culture
des Plantes.

On fait que la culture produit de grandes variétés dans les plantes; mais on le remarque surtout dans les Isles Tropiques de la mer du Sud où l'arbre à pain seul a quatre ou cinq variétés, & le *Dracaëna terminalis* de Linnée, deux; le *Tacca*, dans son état cultivé, a un aspect tout différent du *Tacca* sauvage, & le Plantain, ou le *Musa Paradisiaca*, varie presque à l'infini comme notre pomme: le règne végétal fournit aux Naturels des Terres Tropiques de la mer du Sud, la plus grande partie de ce qui leur est nécessaire pour leur nourriture, leurs habillemens, leur habitation, leurs meubles, & tout ce dont ils ont besoin d'ailleurs. Les habitans de la Nouvelle-Zélande vivent sur-tout de poisson, & les plantes spontanées leur fournissent des vêtemens, de manière qu'ils ne s'occupent point de l'agriculture, particulièrement dans l'Isle Méridionale: la plante dont ils font leurs étoffes, leurs lignes de pêche,

de pêche,
genre,
partien
qu'elle
les glay
où le ch
rels aim
commod
nemens
(à prend
que cinq
en emplo
de travail
tages com
ainsi que p
font que le
Isles, surpa
les Isles pl
le pays éta
très-difficile
pour cela q
les plus néc
bitans font
sol de la
aussi; le peu
se procurer
travaux.

On a obs

Tome X

de pêche, leurs cordages, &c. est d'un nouveau genre, que nous avons appelé *Phormium*, & appartient proprement à la classe des *Coronariæ*, qu'elle réunit de très-près avec les *Ensatæ*, ou les glayculs; mais, dans les Isles du Tropique, où le climat conduit à la civilisation, les Naturels aiment la variété dans les alimens & dans les commodités domestiques, la propreté & les ornemens des habits; il arrive de-là qu'ils cultivent (à prendre toutes les Isles l'une dans l'autre) presque cinquante espèces différentes, outre qu'ils en emploient plusieurs de spontanées. Le peu de travaux qu'entraîne l'agriculture, & les avantages considérables qui en résultent pour eux, ainsi que pour les Insulaires des Isles des Amis; font que le nombre des plantes cultivées sur ces Isles, surpasse de beaucoup celui des autres. Dans les Isles plus à l'Ouest des Nouvelles-Hébrides, le pays étant fort boisé par-tout, il est devenu très-difficile de mettre la terre en culture; c'est pour cela qu'on y a choisi seulement les plantes les plus nécessaires, & que les mœurs des habitans sont plus grossières & plus sauvages; le sol de la Nouvelle-Calédonie paraît mauvais aussi; le peu d'habitans qui y sont, ont peine à se procurer la subsistance, après beaucoup de travaux.

On a observé, depuis long-temps, que la cul-

Tome XXI.

N n

Cook.

5.º Classe
& sexes des
Plantes.

Cook,

ture ôte souvent aux plantes la faculté de pro-
 pager par semence; cela se voit dans la plupart
 des plantations des Isles, & sur-tout dans l'arbre
 à pain, dont les pepins sont amaigris & perdus
 dans une grande quantité de pulpe farineuse: il
 en est aussi de même du plantain ou de la banane,
 qui quelquefois conserve à peine des embryons
 de pepins. La pomme de Taïti, qui a une cap-
 sule dure pour l'ordinaire, ne renferme point de
 pepins dans les divisions; le *Gardenia*, l'*Hibiscus*
 & la *Rosa Sinensis*, donnent presque toujours
 des fleurs où le nombre des pétales se multiplie,
 & aucune d'elles ne renferme de la graine; mais
 l'arbre d'étoffe ou le *Morus papirifera*, est le
 plus extraordinaire de tous, car il ne fleurit
 jamais sur ces Isles; la raison en est simple: les
 naturels ne le laissent jamais croître jusqu'au
 temps des fleurs, parce qu'alors l'écorce leur
 serait inutile: l'extrême fertilité du sol de quel-
 ques-unes des Isles du Tropic, est peut-être
 une des causes pour laquelle un certain nombre
 de leurs plantes appartiennent aux classes appelées
 par M. de Linnée, *Monoecie Dioecie* & *Poly-
 gamie*; & il est à remarquer que les plantes que
 les Botanistes ont trouvées hermaphrodites en
 Amérique, portent des fleurs mâles & femelles
 sur deux individus différens, ce qui peut confir-
 mer l'opinion que la plupart des plantes de

classe
 d'herb
 n'existe
 fection
 chait le
 & si on
 de leur
 bien il
 les classe
 que cela
 brouillée
 vation d
 dans la M
 Pentandr
 de nos m
 principale
 pièce de re
 tes augmen
 trop étendu
 hâter le re
 contribuât
 spect, quar
 Les classes
 dantes, les
 pilionacæ,
 onnatæ &
 genres dans
 classes des E

té de pro-
 s la plupart
 dans l'arbre
 s & perdus
 farineuse : il
 e la banane,
 s embryons
 a une cap-
 me point de
 a, l'*Hibiscus*
 que toujours
 se multiplie,
 graine ; mais
 ifera, est le
 il ne fleurit
 t simple : les
 tre jusqu'au
 l'écorce leur
 fol de quel-
 est peut-être
 rtain nombre
 lassés appelés
 ecie & Poly-
 es plantes que
 phrodites et
 es & femelle
 i peut confir-
 plantes de

DES VOYAGES.

363

classe des *Diocie*, se rencontrent aussi dans l'état
 d'hermaphrodite ; si cela était général, cette classe
 n'existerait plus ; on a cru également qu'on per-
 fectionnerait le système des Sexes, si on retran-
 chait les classes des *Monoecie* & des *Polygamies* ;
 & si on formait leurs genres suivant le nombre
 de leurs étamines : mais, si l'on considère com-
 bien il y en aurait par-là qui tomberaient dans
 les classes qui sont déjà nombreuses, il est clair
 que cela rendrait seulement la science plus em-
 brouillée. Le nombre de cinq, suivant l'obser-
 vation du grand Linnée, est le plus fréquent
 dans la Nature ; c'est pour cela que la classe des
Pentandrie a tant de genres, & que la plupart
 de nos nouvelles découvertes, appartiennent
 principalement à cette classe ; c'est avec une es-
 pèce de regret que nous avons vu tant de plan-
 tes augmenter encore cette classe, qui était déjà
 trop étendue. Comme cette particularité semblait
 hâter le renversement du système des Sexes, elle
 contribua à nous rendre extrêmement circonfus-
 sés, quand il fallait créer de nouveaux genres.
 Les classes qui, en Europe, sont les plus abon-
 dantes, les *Umbellatæ*, les *Syngenesia*, les *Pa-*
lipionacæ, les *Bicornes*, les *Siliquosæ*, les *Per-*
sonnatæ & les *Verticillatæ*, ont très-peu de
 genres dans les Isles du Tropicque ; les belles
 classes des *Ensatæ*, des *Coronariæ*, des *Sarmen-*

Cook.

Cook.

taceæ, sont également rares; les gramens ne sont pas nombreux, & sur-tout dans la classe des *Polygamies*; les *Piperitæ*, *Scitamineæ*, les *Hesperideæ*, *luridæ*, *contortæ*, *columniferæ* & *tricoeæ*, composent principalement le *Flora* de ces Isles: parmi les *orchidæ*, un grand nombre d'*Epidendræ* très-variés, habitent les cantons incultes; la plupart de celles-ci sont nouvelles, & leurs fleurs si différentes, qu'on pourrait les distinguer en autant de genres, avec la même facilité que les Botanistes ont séparé le *convolvulus* & l'*ipomæa*, ou le *nyctanthes*, & le *jasminum*, seulement d'après de petites différences dans la forme de la fleur. Les espèces des *convolvuli* sont très-abondantes dans les Isles de la Mer du Sud, & jointes de si près l'une à l'autre, qu'il est très-difficile de les déterminer. M. Linnée a placé le genre des pipéracées parmi les *diandria*, quoique la plus grande partie de ce qu'il dit sur cette classe soit tiré du Plumier. Nous avons eu occasion d'en examiner plusieurs espèces, & nous avons toujours trouvé le nombre des étamines irrégulier & indéterminé, & la forme & le nombre des stigmates différens dans presque chaque espèce. Il est donc juste de rendre ce genre à la classe des *gynandries*, à laquelle il appartient véritablement, & avec lequel sa fructification est parfaitement d'accord; mais, en supposant même

que d
deux
pas po
voyons
tum, l
liere me
chaque
la classe
Tel d
classifica
que ren
jouterai
les défini
qu'en gé
pour les
pour cell
je vais tâ
d'Amériq
propre so
siècle, fe
M. Jacqu
sieu, &c.
sur-tout co
tions inex
tifiques de
ciples de
plantes sur
été bornés

que des espèces de pipéracées ont régulièrement deux étamines à chaque germe, cela ne suffira pas pour les ôter de cette classe, puisque nous voyons l'*arum séguinum*, *macrorizon* & *esculentum*, le *dracontium* & le *pothos*, qui ont régulièrement quatre, six ou sept étamines autour de chaque germe, rester toujours cependant dans la classe des *gynandrie-polyandrie*.

 Cook.

Tel est le résultat de nos Observations sur la classification des plantes, & des classes principales que renferment les Isles de la Mer du Sud. J'ajouterai seulement, touchant les descriptions & les définitions des espèces données par M. Linnée, qu'en général nous les avons trouvées exactes pour les plantes d'Amérique, mais un peu moins pour celles des Indes Orientales; différence dont je vais tâcher d'expliquer l'origine. Les plantes d'Amérique ont été examinées & décrites sur leur propre sol, par les plus habiles Botanistes de ce siècle, feu M. Loeffling, Disciple de Linnée, M. Jacquin, le Docteur P. Browne; M. de Jussieu, &c. : au contraire, celles de l'Inde sont sur-tout connues par les Herbiers, & les descriptions inexactes, infidelles & point du tout scientifiques des Botanistes du dernier siècle; les Disciples de Linnée n'ont décrit que peu de ces plantes sur les lieux; leurs voyages ayant presque été bornés à celui de la Chine. Pendant leurs

Cook.

petites expéditions ils allaient rarement à terre, où ils faisaient peu de séjour dans ces contrées dignes de l'attention d'un Observateur curieux : on peut en conclure que l'Inde & les Isles de cette partie du monde, attendent un nouvel Observateur exact, qui soit accompagné d'un fidèle Dessinateur, accoutumé à faire des dessins d'Histoire Naturelle, afin de nous mieux montrer les trésors de ces vastes Pays : puisque l'empire de la Grande-Bretagne dans l'Inde est si étendu, si respecté, & que ses Sujets sont si riches & si puissans, il est à désirer que quelques-uns de nos Compatriotes s'y occupent de ces recherches, & y étudient les différens objets relatifs aux Sciences & aux Arts.

On a déjà remarqué, dans ce Voyage, combien les algues marines sont des indices peu sûrs de la proximité des terres : sans parler des immenses lits d'algues, qu'on trouve annuellement au milieu de la Mer Atlantique, la Mer du Sud, dans la Zone tempérée, a au moins 1500 lieues de la Nouvelle-Zélande en Amérique, & nous sommes sûrs qu'il n'y a point de terre dans un si grand espace, quoique nous ayons vu de temps à autre, des morceaux de goëssimon dans chaque parage. Il est très-probable que quelques algues ne prennent jamais racine, & croissent en flottant sur la mer, ainsi que d'autres plantes

aquatique
il est aisé
presque
algues &
une fois
à tomber
de l'état
former un
des terres

LES T
Australes,
d'animaux
à un petit
par quels
charmant
stérilité de
règne anim
entre les T
& pauvre
en parcour
à chaque p
plus agréab
richesse. On
troupeaux d
de chaque H
de son férai

aquatiques. Mais, en supposant que cela n'est pas, il est aisé de concevoir que les gros vents d'Ouest, presque constans sur ces parages, détachent ces algues & les portent par-tout l'Océan; les algues une fois arrachées, commencent probablement à tomber en dissolution; & , à la seule inspection de l'état de ces plantes, on pourrait peut-être former une conjecture hasardée sur le voisinage des terres.

~~_____~~
Cook.

Du Règne animal.

LES TERRES de la Mer du Sud & les Côtes Australes, contiennent une variété considérable d'animaux, quoique ces animaux soient bornés à un petit nombre de classes. Nous avons vu par quels degrés la Nature descend de l'émail charmant des Isles de la Société, à l'horrible stérilité de *la Terre de Sandwich*; de même le règne animal, magnifique, enchanteur, riche, entre les Tropiques, est difforme, dégoûtant, & pauvre sur les Côtes Australes. On est ravi, en parcourant les bocages de Taïti, qui offrent à chaque pas les points de vue champêtres les plus agréables; on apperçoit le bonheur & la richesse. On ne voit, de tous côtés, que des troupeaux de cochons, des chiens couchés près de chaque hutte, & le coq y déploie, au milieu de son férail, son joli plumage, ou il se juche

Cook.

sur les arbres fruitiers pour s'y reposer : les petits oiseaux gazouillent tout le jour sur les branches, & de temps-en-temps le roucoulement amoureux des pigeons frappe l'oreille, comme au milieu de nos bois. Les Naturels s'occupent au bord de la mer à pêcher. Ils prennent des poissons dont les couleurs mourantes varient à chaque instant, ou ils ramassent sur les récifs, des coquillages connus, à la vérité, des Naturalistes, mais dignes de l'attention du Philosophe, qui admire l'élégance merveilleuse de la Nature dans ses productions les plus communes comme dans les plus rares ; ce qui accroît encore le charme de ce spectacle, c'est qu'il n'y a point d'insecte incommode dans cet heureux pays ; les moucheron & les mousquites n'y infestent pas les Habitans, comme dans les autres contrées du Tropicque ; les bêtes de proie & les reptiles vénéneux, n'y troublent jamais leur tranquillité.

Si nous passons de-là dans la Zone tempérée ; quel brusque changement, & quelle différence entre ces campagnes riantes, séjour de la félicité domestique, & les déserts de la Nouvelle-Zélande ? ici les montagnes de roches, les forêts, la Nature humaine, tout porte l'empreinte de l'état sauvage : les animaux y sont moins heureux qu'entre les Tropiques ; les faucons & les chouettes, les tyrans de bois, y dévorent à loisir les oiseaux faibles &

fans de
le char
gnols,
marcha
menfe
taires v
subsistan
dionale
affreuse
des hom
arbriffear
tours, de
les airs,
la plupar
sur quelq
occupés p
raiffent m
des autres
Les clas
seuls nom
vifités : ce
n'offrent qu
nues : cell
vers, ne se
premieres
chofe de n
Il n'y a,
efpèces de

sans défense : cependant un ramage continué dont le charme pourrait le disputer à celui de nos rossignols, se fait entendre sur toute la contrée. En marchant au Sud & en traversant un Océan immense, au milieu duquel quelques oiseaux solitaires voltigent sur les vagues, & cherchent une subsistance précaire, on arrive à l'extrémité méridionale de l'Amérique ; on aperçoit une côte affreuse & stérile, habitée par les plus misérables des hommes, & parsemée seulement de quelques arbrisseaux difformes : un grand nombre de vautours, de faucons, d'aigles, toujours planans dans les airs, y guettent leur proie. On observe que la plupart des autres oiseaux vivent en troupes sur quelques cantons, tandis que les rochers sont occupés par une race de veaux marins, qui paraissent monstrueux & informes en comparaison des autres animaux.

 Cook.

Les classes des oiseaux & des poissons sont les seuls nombreuses dans les pays que nous avons visités : celles des quadrupèdes & des insectes, n'offrent qu'une quantité très-petite d'espèces connues : celles des cétacées, des amphibies & des vers, ne sont pas abondantes non plus, & les deux premières sur-tout, présentent à peine quelque chose de nouveau.

Il n'y a, aux Isles du Tropicque, que quatre espèces de quadrupèdes, dont deux sont domes-

 Quadru-
pèdes.

Cook.

tiques : le vampire & le rat ordinaire ne le font pas. Ce dernier habite les Marquises, les Isles de la Société, les Isles des Amis, & les Nouvelles-Hébrides : on le trouve aussi à la Nouvelle-Zélande ; mais on ne sait pas s'il y a été porté par nos vaisseaux : nous ne l'avons pas aperçu à la Nouvelle-Calédonie. Il y en a une quantité incroyable aux Isles de la Société, & sur-tout à Taïti, où ils vivent des restes d'alimens que les Naturels laissent dans leurs huttes, des fleurs & des coques de *Erythrina corallodendron*, de bananes & d'autres fruits, &, à ce défaut, d'excrémens de toute sorte : leur hardiesse va jusqu'à mordre quelquefois les pieds des Naturels endormis. Ils sont beaucoup plus rares aux Marquises & aux Isles des Amis, & on les voit rarement aux Nouvelles-Hébrides.

Le vampire, qui est la plus grande espèce de chauve-souris connue, ne se voit qu'aux Isles plus à l'Ouest. Aux Isles des Amis, ces vampires marchent en troupes de plusieurs centaines, & toute la journée on en trouve qui volent : j'en ai aperçu sur un grand *casuarina*, plus de 500 en différentes attitudes. Les uns étaient suspendus par les pieds de derrière, les autres par les pieds de devant : ils se nourrissent principalement de fruits : ils effleurent l'eau avec une agilité singulière, &, quoique nous en ayons remarqué un qui nageait,

je ne
qu'ils
à l'eau
barasser
peau : le
on les
ils ne
groses
miriades
avons vu
pu en pren
turels de
& des gla
chauve-sou
gramen do
Les deux
cochon & l
ont le bonh
Nouvelle-Zé
des chiens ;
les Nouvelle
& l'Isle de F
privées de to
celle appelée
jambes courte
terre, les ore
j'en ai jamais
te & la gra

je ne crois pas que cela suffise pour en conclure qu'ils plongent bien : on fait qu'ils se jettent à l'eau afin de laver les ordures ou se débarasser de la vermine qui s'attache à leur peau : leur odeur est un peu désagréable : quand on les irrite, ils mordent avec fureur ; mais ils ne font d'ailleurs aucun mal. Outre ces grosses chauves-fouris, il y a, à Tanna, des miriades de chauve-fouris plus petites, nous les avons vus & entendus ; mais nous n'avons pas pu en prendre une seule pour l'examiner. Les Naturels de la Nouvelle-Calédonie font des cordes & des glands de massues du poil des grosses chauve-fouris, qu'ils entrelacent avec les fils d'un gramen dont il se servent pour cela.

Les deux quadrupèdes domestiques sont le cochon & le chien : les Isles de la Société seules ont le bonheur de posséder l'un & l'autre : à la Nouvelle-Zélande & aux Isles Basses, il n'y a que des chiens ; les Marquises, les Isles des Amis & les Nouvelles-Hébrides n'ont que des cochons, & l'Isle de Pâque & la Nouvelle-Calédonie, sont privées de tous les deux. La race des cochons, est celle appelée *Chinoise*. Ils ont le corps & les jambes courtes, le ventre pendant presque jusqu'à terre, les oreilles droites, & très-peu de foie : je n'en ai jamais mangé dont la chair fût aussi succulente & la graisse aussi agréable ; cette qualité ne

 Cook.

Cook.

peut être attribuée qu'à l'excellente nourriture qu'ils prennent : ils se nourrissent sur-tout de fruit à pain frais, ou de la pâte aigrie de ce fruit, d'ignames, d'eddoës, &c. Il y en a une grande quantité aux Isles de la Société ; on en voit autour de presque toutes les maisons, & quelques-unes des cabanes en ont un nombre considérable : ils sont abondans aussi aux Marquises, à Amsterdam, l'une des Isles des Amis, mais ils sont plus rares aux Isles Occidentales des Nouvelles-Hébrides. La race des chiens de la Mer du Sud, est singulière ; ils ressemblent beaucoup aux chiens de Village ordinaire ; mais leur tête est prodigieusement grosse ; ils ont des yeux d'une petitesse remarquable, des oreilles pointues, le poil long & une queue courte & touffue : ils se nourrissent sur-tout de fruits aux Isles de la Société ; mais sur les Isles Basses & à la Nouvelle-Zélande, ils ne mangent que du poisson : leur stupidité est extrême, ils aboient rarement, ou presque jamais, mais ils heurlent de temps-en-temps ; ils ont l'odorat très-faible, & ils sont excessivement paresseux : les Naturels les engraisent pour leur chair, qu'ils aiment passionnément & qu'ils préfèrent à celle du cochon ; ils fabriquent d'ailleurs, avec leurs soies, des ornemens ; ils en font des franges, des cuirasses aux Isles de la Société, & ils en garnissent tous leurs vêtemens à la Nouvelle-Zélande.

Outre
autres q
petite c
& le qu
Lord A
Com
nouveau
Sud, cet
ne le sup
que nous
est vraie
jamais ren
sur les p
que, de l
Hollande
& c'est-là
Naturalist
Les an
la mer du
teille, le
des Ancie
tout l'Océ
laire antarc
seule fem
ment aux
Elle fut ha
Les oise
de Feu so

Outre le chien, la Nouvelle-Zélande a quatre autres quadrupèdes : l'un est le rat ; le second une petite chauve-fouris ; le troisième est l'ours de mer, & le quatrième, l'animal appelé *lion de mer* par Lord Anson.

 Cook.

Comme il n'y a point d'animal absolument nouveau parmi les huit quadrupèdes de la Mer du Sud, cette classe parait être plus complète qu'on ne le suppose communément ; mais l'observation, que nous avons déjà faite par rapport aux plantes, est vraie aussi dans le règne animal ; car on n'a jamais remarqué une grande variété de quadrupèdes sur les petites Isles : c'est de l'intérieur de l'Afrique, de l'Inde, & peut-être aussi de la Nouvelle-Hollande, qu'il faut attendre de nouvelles espèces, & c'est-là que les Princes devraient envoyer des Naturalistes.

Les animaux cétacés, que nous avons vu dans la mer du Sud, sont la baleine au nez de bouteille, le grampuse, le marsouin & le dauphin des Anciens. Les deux derniers se trouvent partout l'Océan depuis la Ligne jusqu'au Cercle polaire antarctique ; nous n'avons pu examiner qu'une seule femelle de Dauphin qui répondait parfaitement aux descriptions des différens Zoologistes. Elle fut harponnée, & nous la mangeâmes.

 Cétacées.

Les oiseaux de la mer du Sud & de la Terre de Feu sont nombreux, & offrent une variété

 Oiseaux.

 Cook.

considérable d'espèces : on y remarque deux genres absolument nouveaux , & un troisième (le penguin), qu'on a jusqu'ici confondu avec d'autres : ils vivent tranquilles dans chaque buisson & sur chaque arbre ; les Naturels ne les troublent presque jamais : ils égayent les bois par des chants continuels , & leur plumage varié contribue à la splendeur de la Nature. On croit communément que les oiseaux de beaucoup de couleurs ne chantent pas bien ; mais , sans parler du chardonneret ordinaire , qui est peut-être un des plus beaux oiseaux du Globe , dont la voix est très-mélodieuse , il est facile de citer d'ailleurs un grand nombre d'exemples du contraire. L'harmonie des oiseaux retentit également dans les forêts sauvages de la Nouvelle-Zélande & les bocages cultivés de Taïti. A proprement parler , il n'y a qu'une espèce apprivoisée d'oiseaux aux Isles du Tropique de la Mer du Sud , le coq ordinaire & la poule. L'Isle de Pâque est remplie d'oiseaux , & il n'y a pas d'autres animaux domestiques ; on n'en trouve également aux Isles de la Société & aux Isles des Amis , & sur ces dernières terres leur grosseur est prodigieuse. Ils ne sont pas rares aux Marquises , aux Nouvelles-Hébrides , à la Nouvelle-Calédonie ; mais les Isles Basses & celles de la Zone tempérée en manquent tout-à-fait. On ne peut pas compter les perroquets & les pigeons parmi

les an
 rels d
 appriv
 mais d
 nouve
 sept au
 la mer
 rique &
 est ain
 tique.
 trente d
 vingt fo
 ne les av
 pas rasse
 pays. La
 étonnant
 Naturalis
 pérances
 examinés.
 breux , c
 vation qu
 plique au
 plus abon
 richi : à c
 nouvelles e
 à celui des
 les oiseaux
 nouveaux
 mouches.

les animaux domestiques ; car , quoique les Natures des Isles des Amis & des Isles de la Société, apprivoisent quelques individus , ils n'en ont jamais des couvées. Nous avons compté trente-sept nouveaux oiseaux à la Nouvelle-Zélande, quarante-sept aux Isles du Tropic, & plus de vingt sur la mer, aux extrémités méridionales de l'Amérique & sur les terres australes : le nombre total est ainsi de cent quatre, dont la moitié est aquatique. Nous avons remarqué en outre environ trente des espèces de M. de Linnée, dont plus de vingt sont aquatiques. Je suis persuadé que nous ne les avons pas toutes vues, comme nous n'avons pas rassemblé un Flora complet de chacun de ces pays. La quantité des nouveaux oiseaux est donc étonnante, comparée à celle qui était connue des Naturalistes. On peut former delà de grandes espérances sur ces Continens, qu'on n'a pas encore examinés. Les genres aquatiques sont très-nombreux, comme nous l'avons déjà dit, & l'observation que nous avons faite sur les plantes s'applique aussi aux oiseaux ; c'est que les genres les plus abondans, sont ceux que nous avons le plus enrichi : à celui du canard, nous avons ajouté neuf nouvelles espèces ; cinq à celui du pélican, & douze à celui des hirondelles de mer : de même parmi les oiseaux de terre, nous avons rassemblé sept nouveaux perroquets, six pigeons & huit attrape-mouches.

Cook. Le peu d'animaux amphibies, que nous avons trouvé dans la Mer du Sud, habitent les pays du Tropic. 1.° Le carret, qui donne l'écaille propre aux Fabriques. 2.° La tortue verte, qui est bonne à manger. 3.° Le lézard commun. 4.° Le gecko. 5.° Le serpent amphibie. Et 6.° l'*anguis platura*, de Linnée. Aucun d'eux n'est vénimeux.

Poissons. La Mer du Sud est riche en poissons, & on y trouve une grande variété d'espèces. Nous avons eu toutes les peines du monde de faire des collections dans cette branche de l'Histoire Naturelle, parce que notre relâche a été courte sur la plupart des Isles, & qu'il nous a fallu tirer presque entièrement cet article des Naturels des différens pays, car nous manquions à bord de pêcheurs habiles; cependant j'ai rassemblé, en différens endroits, soixante-quatorze espèces diverses, & environ quarante autres décrites dans le Systême de la Nature du célèbre Linnée. Nous n'avons découvert qu'un nouveau genre, qui, jusqu'à ce Voyage, avait été caché parmi les *chatodontes*, mais qu'il faut en séparer. L'habile Professeur Forskal, dont tous les Naturalistes doivent déplorer la mort prématurée en Arabie, avait eu la même idée; mais je n'en savais rien, car son Ouvrage n'a été publié qu'après mon retour en Europe; il donne à ce nouveau genre le nom d'*acanthurus*, & je l'ai appelé *harpurus*.

La plupart

La
bons
petit
font n
Il
moins
Mer du
en avon
regards
lédonic
grande
effet de
dois obl
Isles Tro
plus com
Isles de l
apperçu u
rel qui nav
dit qu'il n
armé préc
autres espè
par quelle
de l'aiguille
vénimeux
semblent a
espèce, ne
& que le r
plus ou mo
Tome

La plupart des poissons de la Mer du Sud sont bons à manger : plusieurs sont délicieux ; un petit nombre seulement des *Branchioflegueux*, sont nuisibles.

 Cook.

Il n'y a point de terres où l'on trouve moins d'espèces d'insectes, que sur celles de la Mer du Sud : il est étonnant combien peu nous en avons remarqué, & celles qui ont frappé nos regards, étaient déjà connues. La Nouvelle-Calédonie est la seule Isle où il y en ait une assez grande quantité, & je soupçonne que c'est un effet de sa proximité de la Nouvelle-Hollande. Je dois observer qu'il y a un petit scorpion aux Isles Tropiques de la Mer du Sud, mais qu'il est plus commun dans les Isles occidentales, qu'aux Isles de la Société, & que même je n'en ai pas aperçu un seul sur ces dernières. *Edidée*, le Natural qui navigua avec nous pendant huit mois, nous dit qu'il ne fait point de mal ; cependant il est armé précisément de la même manière que les autres espèces co-génériques ; il reste à découvrir par quelles circonstances accidentelles, le *virus* de l'aiguillon du scorpion, devient plus ou moins vénimeux : les expériences de M. de Maupertuis semblent annoncer que les individus de la même espèce, ne sont pas tous également vénimeux, & que le même individu est, à différens temps, plus ou moins dangereux.

 Insectes.

 Cook.

 Coquillages & vers.

Les coquillages de la Mer du Sud sont moins variés qu'on n'aurait lieu de l'attendre, & les récifs des Isles du Tropicque, donnent, en général, les coquillages les plus ordinaires dont parle M. de Linnée, tels que les *Cawries*, les Mitres d'Evêque, les *Murices Tritonis*, les *Buccins* les plus communs, les *Vis*, & les *Neritæ*. Il y a peu d'espèces nouvelles à la Nouvelle-Zélande, & la plus grande partie sont petites : le peu de Mollusca nouvelles que nous avons découvertes, ont été trouvées dans la Mer Atlantique, & nous n'avons rien découvert dans les autres classes.

 1.^o Nombre des animaux.

Le nombre total des espèces des plus grandes classes d'animaux; savoir, des quadrupèdes, des cétacées, des amphibiens, des oiseaux & des poissons que nous avons vu dans la Mer du Sud, monte, d'après l'énumération faite ci-dessus, entre 260 & 270, dont le tiers était déjà connu; supposons que cette quantité forme les deux tiers des animaux de ces classes, qui se trouvent actuellement sur les terres ou dans les eaux de la mer du Sud, (quoique nous ayons lieu de croire que le *Fauna*, est beaucoup plus étendu), il y en aura plus de 400, & en supposant les classes des Insectes & des Vers de seulement 150 espèces, tout le *Fauna* des Isles de la Mer du Sud, fera composé au-moins de 550 espèces, quantité prodigieuse, comparée à celle du *Flora*.

Quo
Zéland
leurs d
folk, (c
espèces
oiseaux
qui pro
sur les
pêcheur
du Sud,
sont bea
Nouvelle
climat fo
chauds fo
ceux des p
sans cesse
plumes, d
pinguins, e
sont courte
de l'autre,
en même-t
qui les met
de même de
maux aqua
seaux de te
piques, co
excepté la ca
qui a les mo

Quoique la plupart des oiseaux de la Nouvelle-Zélande, soient remarquables par les jolies couleurs de leur plumage; cependant, à l'Isle *Norfolk*, (laquelle contient exactement les mêmes espèces que la Nouvelle-Zélande), le plumage des oiseaux y a des teintes plus vives & plus animées; ce qui prouve que le climat influe prodigieusement sur les couleurs. Il y a une espèce de martin-pêcheur, commun sur toutes les Isles de la Mer du Sud, dont les variétés, entre les Tropiques, sont beaucoup plus brillantes que celles de la Nouvelle-Zélande. Le plumage dépend aussi du climat sous un autre rapport. Les oiseaux des pays chauds sont médiocrement couverts, tandis que ceux des pays froids, & ceux sur-tout qui voltigent sans cesse sur la mer, ont une quantité infinie de plumes, dont chacune est double: les plumes des pingvins, qui vivent presque toujours dans l'eau, sont courtes, oblongues, placées aussi près l'une de l'autre, que les écailles des poissons; ils ont en même-temps une enveloppe épaisse de graisse, qui les met en état de résister au froid: il en est de même des phoques, des oies & des autres animaux aquatiques des Terres Australes. Les oiseaux de terre en-dedans & en-dehors des Tropiques, construisent leurs nids sur les arbres, excepté la caille ordinaire de la Nouvelle-Zélande, qui a les mœurs & les habitudes de la caille d'Eu-

 Cook.

 2.° Lieux
 qu'habi-
 tent les ani-
 maux.

 Cook.

rope : quelques-uns des oiseaux aquatiques font leurs nids à terre , tels que les *Grallæ* , qui ne vivent que deux ensemble , tandis que plusieurs espèces de nigauds vivent en troupes , les uns dans les arbres , & les autres dans les crevasses des rochers : les pétérels s'enfoncent , par milliers , dans des trous sous terre : ils y nourrissent leurs petits , & ils s'y retirent toutes les nuits. L'espèce la plus prolifique de la Mer du Sud , est celle des canards , qui font plusieurs œufs par couvée , & quoique les nigauds , les penguins & les pétérels n'en fassent qu'un ou deux ; ou tout , au-plus trois à-la-fois ; cependant , comme on ne les trouble jamais , & qu'ils se tiennent toujours en troupes considérables , ils sont devenus les plus communs & les plus nombreux : l'espèce de poisson la plus agréable à manger : est aussi la plus prolifique ; mais il faut observer qu'aucune Isle de la Mer du Sud , n'offre autant de poissons que la Nouvelle-Zélande ; voilà pourquoi le poisson est devenu la principale nourriture des Naturels , qui ont trouvé cette maniere de se nourrir plus commode & plus aisée , & par conséquent plus analogue à ce caractère indolent qu'ils partagent avec toutes les Nations barbares.

 2.° Variété
des Ani-
maux.

Il ne paraît pas que les individus du règne animal , soient aussi sujets à varier dans les mers du Sud que ceux du règne végétal ; d'abord la

domi
parmi
chon
dome
Les c
leur g
ce qu'
de ce
pas de
tretien
pas obl
ces anim
pays po
la journ
heures ,
ne perd
facultés
à celles
l'effet de
point la
chiens. L
riétés. De
quets , un
d'attrape
naïsse dan
quelques
nous réput
distinctes ,

domesticité qui a fait dégénérer tant d'espèces parmi nous, est ici bornée à trois, celle du cochon, du chien & du coq; secondement cette domesticité ne diffère guères de l'état de nature. Les cochons & la plupart des volailles, rodent à leur gré tout le jour. Les volailles sur-tout font ce qu'elles veulent, car elles vivent uniquement de ce qu'elles recueillent, & on ne leur donne pas de nourriture régulière: les Insulaires n'entretenant le chien que pour le manger, il n'est pas obligé de subir le joug de l'esclavage auquel ces animaux sont forcés de se soumettre dans nos pays policés; il reste couché, s'il lui plaît, toute la journée; on lui jette des alimens à certaines heures, & on n'exige de lui aucun service. Il ne perd donc rien de son état de nature. Ses facultés sensitives sont probablement inférieures à celles du chien sauvage (ce qui peut être l'effet des alimens dont il se nourrit); il n'a point la sagacité & la perception vive de nos chiens. Les oiseaux sauvages ont très-peu de variétés. Deux espèces de pigeons, deux de perroquets, un de martin-pêcheur, & une ou deux d'attrape-mouches, sont les seules que je connoisse dans les différentes Isles; & relativement à quelques autres, on ne fait pas encore si ce que nous réputons variétés ne sont pas, ou des espèces distinctes, ou seulement des sexes différens d'une

 Cook.

même espèce. Ces détails demandent une longue suite d'observations, qui ne peuvent pas se faire en courant. Les variétés des autres classes ne sont pas même aussi considérables.

 4.° Classi-
fication des
animaux.

Nous avons déjà observé que la plupart des animaux de la mer du Sud, sont des nouvelles espèces : les espèces déjà connues, que nous avons remarquées entre les Tropiques, se voient communément sur toute la partie de l'Océan, qui est dans la Zone torride : celles de la Zone tempérée étant principalement aquatiques, se trouvent à ces latitudes dans chaque mer, ou bien ce sont des espèces d'Europe. En tout nous n'avons découvert que deux genres différens de ceux qu'on connaissait déjà, & toutes les autres espèces se rangent sous les anciens genres ; mais il n'est pas possible de les rapporter aux deux continens de l'Asie & de l'Amérique, comme nous l'avons fait pour les plantes, parce qu'il y a des genres qui ne se rencontrent ni sur l'un, ni sur l'autre ; nous bornerons, pour le présent, nos remarques sur les classes des animaux, aux oiseaux aquatiques de la mer du Sud, & au nouveau genre de poissons que nous avons établi : le genre des pétrels, qui ne contient que six espèces, suivant le dernier système de Linnée, a douze nouvelles espèces dans les mers du Sud ; la plus grosse est l'oiseau que les Espagnols appellent *Quebranta-*

hueffos,
est égal
mer du
M. Bris
son, pou
divisé les
connues,
différence
moindre
avec auss
l'Albatro
duit à ce
ble espèce
& sans qu
l'oiseau qu
turalistes t
espèces in
générale de
faut attrib
commises
combinaiso
attention s
d'autres on
la classificat
parfait de
milieu entr
Linnée a a
donné des

huessos, la dernière est l'oiseau des tempêtes qui est également dans la mer du Nord & dans la mer du Sud, à presque toutes les latitudes. M. Brisson, que M. de Buffon critique avec raison, pour avoir multiplié les espèces, & sous-divisé les genres, a divisé le petit nombre d'espèces connues, en deux genres, d'après quelques légères différences dans le bec, qui ne méritent pas la moindre attention: d'un côté, M. Scopoli, avec aussi peu de raison, unit le *Diomedea*, ou l'Albatros, avec les *Procellariæ*, & il a été conduit à cette manière de classer, par une véritable espèce du dernier genre, qu'il prend à tort, & sans que je sache sur quel fondement, pour l'oiseau que Linnée appelle *Diomedea*. Les Naturalistes se sont trop attachés à découvrir les espèces individuelles, sans examiner la chaîne générale de la Nature; c'est à cette omission qu'il faut attribuer les erreurs nombreuses qu'on a commises dans la sous-division, ou dans la combinaison des genres, en fixant sans cesse leur attention sur les vues générales de la Nature; d'autres ont oublié de descendre aux détails de la classification, qu'exigeoit cependant l'état imparfait de la science: c'est en tenant un juste milieu entre ces deux extrémités, que l'illustre Linnée a acquis tant de réputation, & qu'il a donné des méthodes de toutes les productions

 Cook.

Cook,

de la Nature, avec tant de jugement, que la postérité le reconnaîtra pour le créateur de la science; c'est pour avoir commis la première faute que les Naturalistes, qui n'ont jamais voyagé, chargent leurs livres d'énumérations de variétés, au-lieu d'espèces; d'un autre côté, l'éloquent M. de Buffon, occupé du soin de contempler son sujet dans toute sa grandeur, s'abandonne çà & là à de petites négligences; les siècles futurs perfectionneront l'Histoire Naturelle, en réunissant ce qu'il y a de bon dans ces deux manières de la traiter: quelque grande que soit la perte de M. de Linnée, elle ne sera pas extrêmement sentie, tant qu'il nous restera des Botanistes aussi éclairés que M. Banks & le Docteur Solander & des Zoologistes, doués d'autant de sagacité que M. de Buffon & le Professeur Pallas. M. Pennant a rétabli à sa véritable place le genre des pinguis, qui avait été confondu parmi les genres des *Diomedea* & des *Phaëtons*, qui lui sont absolument étrangers: le pinguin Magellanique de M. Pennant, les deux espèces mal classées de M. de Linnée., & nos trois nouvelles espèces l'ont augmenté considérablement: quoique l'épaisseur du bec varie, il a cependant le même caractère dans tous, excepté que quelques espèces ont l'inférieur tronqué; les narines sont toujours des ouvertures linéaires, ce

qui prou
Diomedea
 la même
 des ailes
 & couve
 autres, q
 la forme
 leurs d'e
 sont quel
 parce qu'
 qu'elles e
 pinguis e
 longues, é
 une côte
 cuirasse le
 de vivre p
 ils sont co
 du moins j
 ques: le ge
 diviser en
 n'en ont e
 sous-divisi
 rent de tou
 Mouette &
 ment une au
 Nigaud sont
 teres du pie
 les yeux, éta

qui prouve de nouveau qu'ils sont distingués des *Diomedea*. Ils ont tous les pieds exactement de la même forme; ils ont seulement les moignons des ailes étendus en nageoires par une membrane, & couverts de plumes placées si près les unes des autres, qu'elles ressemblent à des écailles: outre la forme du bec & du pied, cela distingue d'ailleurs d'eux le genre des *alcaë*; car ces dernières sont quelquefois incapables de voler, non pas parce qu'elles manquent de plumes, mais parce qu'elles en ont de trop courtes: le corps des pinguis est entièrement couvert de plumes oblongues, épaisses, dures & luisantes, qui forment une côte de mail impénétrable à l'eau: cette cuirasse leur est nécessaire, car ils sont obligés de vivre presque continuellement dans la mer; ils sont confinés aux Zones tempérées & froides, du moins je n'en connois point entre les Tropiques: le genre des pélicans pourroit peut-être se diviser en trois, pour de meilleures raisons que n'en ont eu les Auteurs de faire tant d'autres sous-divisions. Le véritable pélican est fort différent de tout le reste de l'espèce; la frégate, la Mouette & les Boobies de différentes sortes, forment une autre division, dont le Cormoran & le Nigaud sont encore fort différens; mais les caractères du pied & de la peau nue, qui renferme les yeux, étant communs à tous, on peut les lais-

Cook.

ser dans un même genre. Quoique les Mouettes & les Boobies semblent faire leurs couvées dans des endroits particuliers, ils ne vivent pas en troupes comme les différentes espèces de Nigauds : une troupe considérable de quelques-uns de ceux-ci construisent leurs nids sur le même arbre ; d'autres se placent par milliers dans les crevasses des rochers suspendus le long des côtes de la mer. des Myriades d'une autre espèce, établissent leurs nids à terre tout à côté les uns des autres.

Parmi les poissons, nous n'avons séparé qu'un genre du *Chatodon*, dont il diffère, en ce que les nageoires manquent d'écaillés ; en ce qu'il a une épine de chaque côté de la queue, & un nombre différent de rayons, *Branchiostegex*. Ce genre, auquel j'ai donné le nom d'*Harpurus*, a sept espèces, dont trois sont nouvelles. Nous avons aussi augmenté de huit nouvelles espèces le genre que Linnée a appelé *Sciæna*. Ces huit espèces ont chacune les mêmes caractères génériques, de sorte que ce genre est aujourd'hui mieux affermi parmi les autres auxquels il a rapport. Les genres de *Labrus* & de *Sparus* méritent la plus grande attention de la part des Naturalistes, puisque chaque Écrivain nous en donne des caractéristiques différens, & souvent contradictoires, comme on peut le voir en comparant les définitions de Linnée.

De la

LES H
grandes,
de la me
excepte
qui renfe
milieu d
encore te
Les habit
au milieu
de la mer
beaux, ni
rain est co
on apperç
de jeunes n
étouffés, &
ignames, le
A l'ombre
templez, d
maisons, qu
mais qui suf
bri de la plu
de l'air : ces
les plus gra
De quelque

De la Population des Isles de la Mer du Sud.

LES HAUTES COLLINES DE TAÏTI, l'une des plus grandes, des plus peuplées & des mieux cultivées de la mer du Sud, sont sans habitans, & si on en excepte quelques vallées fertiles & bien arrosées, qui renferment un petit nombre de cabanes au milieu des montagnes, l'intérieur du pays est encore tel qu'il sortit des mains de la Nature. Les habitations des Insulaires se trouvent sur-tout au milieu des plaines qui environnent l'Isle près de la mer, & on ne saurait voir de champs plus beaux, ni mieux cultivés & plus fertiles : le terrain est couvert de cocotiers & d'arbres à pain : on aperçoit par-tout des plantations de bananes, de jeunes meuriers, qui servent à la fabrique des étoffes, & d'autres plantes utiles, telles que les ignames, les eddoës, les cannes à sucre, &c. &c. A l'ombre de ces charmans bocages, vous contemplez, de toutes parts, une multitude de maisons, qui paraissent n'être que des hangards ; mais qui suffisent pour mettre les Naturels à l'abri de la pluie, de l'humidité, & de l'inclémence de l'air : ces maisons sont remplies de monde, & les plus grandes contiennent plusieurs familles. De quelque côté que nous portassions nos pas,

 Cook.

Cook.

nous trouvions les chemins bordés d'Indiens; sans cependant qu'aucune des habitations fût déserte, & quoique nous eussions laissé d'ailleurs une foule nombreuse sur les côtes opposées au vaisseau. La population est extraordinaire dans cette Métropole des Isles du Tropic, & tout concourt à l'augmenter.

Le climat est doux & tempéré, & les brises de terre & de mer, en arrêtant l'action trop vive du Soleil, excitent le développement des végétaux: cette heureuse combinaison est favorable aussi à l'organisation humaine en quelque manière. Telle est la profusion des excellens fruits qui y croissent sans culture, que personne n'est embarrassé de pourvoir à sa subsistance. La mer est d'ailleurs une grande ressource pour les habitans de cette Isle, & pour ceux de toutes les Isles de la Société: ils prennent quantité de très-gros poissons, de coquillages, d'écrevisses, d'ourfins de mer, & plusieurs espèces de méduses, le long des récifs, le jour & la nuit: ils vont souvent sur les Isles basses situées à peu de lieues au large, pour en rapporter des *cavias*, des tortues & des oiseaux aquatiques. Autour de chaque maison ou cabane, vous observez un chien, plusieurs coqs & poules, souvent deux ou trois cochons; l'écorce du *morus papyrifera*, l'arbre à pain, & d'autres, fournissent la matière

d'un vê-
rent de
différent
ment la
deux pre
pour ces
besoins f
tion ont

La Nat
heure dan
choisissent
se voir rep
Tant d'ava
peuples civ
ter afin de
les peines
mariages, f
lation doit
tunées. Je
faire une
tion de cet
vions.

Lors de
mois d'Avri
paradis pou
Moréa, dist
flotte de pi
petits bâtim

d'un vêtement léger & chaud, qu'ils manufacturent de différentes qualités, & qu'ils teignent de différentes couleurs. Ils se procurent donc aisément la nourriture & le vêtement, qui sont les deux premiers besoins des hommes, & les seuls pour ces Insulaires, qui n'ont encore aucun des besoins factices que le luxe, l'avarice & l'ambition ont introduit parmi les Européens.

La Nature rapproche les deux sexes de bonne heure dans cet agréable climat : les hommes se choisissent bientôt une compagne : ils aiment à se voir reproduits dans une postérité nombreuse. Tant d'avantages comparés aux besoins infinis des peuples civilisés ; les travaux qu'il nous faut supporter afin de pourvoir à ces besoins ; les obstacles & les peines qui précèdent & accompagnent nos mariages, suffiraient pour prouver que la population doit être considérable dans ces Isles fortunées. Je vais mettre le Lecteur en état de faire une estimation rapprochée de la population de cette Isle, & de toutes celles des environs.

Lors de notre seconde relâche à Taïti, au mois d'Avril 1774, les habitans faisaient des préparatifs pour une grande expedition navale contre Moréa, district d'Eiméo. Nous aperçûmes une flotte de pirogues de guerre, & beaucoup de petits bâtimens ; nous vîmes les Naturels préparer

Cook.

d'autres pirogues de guerre en quelques endroits : les rameurs & les guerriers s'exerçaient , & l'armement de deux districts passait déjà en revue devant la maison du principal Chef à O-Parré : le district d'Ottahooroo est un des plus grands , & celui de Tittahaw , un des plus petits : le premier avoit équipé 159 pirogues de guerre , & environ 70 petits bâtimens destinés aux Chefs, aux malades & aux blessés , & probablement aussi à porter des provisions : le second district envoyoit 44 pirogues de guerre , & 20 ou 30 petites. Cette partie de Taïti qu'on appelle *T'Obréonoo* , ou la grande Péninsule , contient 24 districts ; la plus petite Péninsule , ou *Te-Arraboo* , en a 19 : supposé que chaque district de *T'Obréonoo* , peut armer une quantité de pirogues de guerre , moyenne entre la plus grande & la plus petite de celles dont on vient de parler , cette quantité seroit de cent. Pour faire un calcul plus modéré , supposons que chaque district peut seulement envoyer 50 pirogues de guerre , & 25 petits bâtimens de suite , toutes les pirogues de guerre de *T'Obréonoo* seront de 1200 , & les petits bâtimens de 600. Nous comptâmes 50 hommes dans les grandes pirogues de guerre , en y comprenant les guerriers , les rameurs , & ceux qui gouvernent , & environ 30 sur les plus petites : (quelques-unes

des pirogues
144 rameurs
pour commander
guerriers
y a seulement
grandeurs
changer
sur chaque
ceux qui
1200 bâtimens
petits bâtimens
hommes ;
les petites
tant 25 bâtimens
un nombre
ment des pirogues
supposons d'ailleurs
est marié ,
total des hommes
cun conviendrait
possible , &
bréonoo est
Insulaires ne
lent pas à la guerre
vieillards restés
& ce n'est
enfant à cha

LE

endroits :
 t, & Par-
 en revue
 O-Parré :
 is grands,
 s : le pre-
 guerre, &
 ux Chefs,
 ablement
 nd district
 20 ou 30
 n appelle
 e, contient
 e, ou Te-
 que district
 quantité de
 plus grande
 ent de par-
 ur faire un
 chaque dif-
 pirogues de
 s, toutes les
 seront de
 600. Nou
 andes piro
 s guerriers
 t, & envi
 quelques-une

des pirogues de guerre exigeoient, à la vérité,
 144 rameurs, huit hommes pour gouverner, un
 pour commander les pagayeurs, & environ 30
 guerriers pour la plate-forme ; mais, comme il
 y a seulement un ou deux bâtimens de cette
 grandeur à chaque Isle, ce n'est pas la peine de
 changer notre supposition) en mettant 20 hommes
 sur chaque pirogue de guerre, le nombre de
 ceux qu'il faut pour défendre & manœuvrer
 1200 bâtimens, sera de 24000 : chacun des
 petits bâtimens de suite contenait environ cinq
 hommes ; par conséquent les équipages de toutes
 les petites pirogues des 24 districts, (en comp-
 tant 25 bâtimens par chaque district) forment
 un nombre de 3000, qui, ajoutés au complé-
 ment des pirogues de guerre, donnent 27000 ;
 supposons d'ailleurs que chacun de ces hommes
 est marié, & qu'il a un enfant, le nombre
 total des Insulaires sera donc de 81000. Cha-
 cun conviendra que ce calcul est le moindre
 possible, & que le nombre des habitans de T'O-
 bréonoo est au-moins double : en effet, tous ces
 Insulaires ne sont pas guerriers, tous ne travail-
 lent pas à la manœuvre des pirogues ; plusieurs
 vieillards restent d'ailleurs dans les habitations ;
 & ce n'est sûrement pas assez de donner un
 enfant à chaque époux ; ils en produisent ordi-

 Cook.

nairement beaucoup plus: j'en ai vu six à huit dans plus d'une famille: *Happai*, pere d'*O-100*, Roi actuel de *T'Obréonoo*, en avoit huit, dont sept vivoient quand nous relâchâmes à Taïti: une multitude d'autres familles avoit de trois à cinq enfans.

On demandera peut-être comment une si prodigieuse quantité d'hommes rassemblés sur un si petit espace, peut trouver assez de subsistance; voici ma réponse: nous avons souvent parlé, avec étonnement, de la fertilité de ces terres: les Naturels des Isles de la Société nous ont répété fréquemment, que trois gros arbres à pain suffisoient pour nourrir un homme pendant la saison du fruit à pain, c'est-à-dire, pendant huit mois. Les plus gros de ces arbres avec leurs branches, occupent un espace de 40 pieds en diamètre, par conséquent chaque arbre occupe 1600 pieds quarrés, ou s'il est rond, 1286 pieds deux tiers: un acre d'Angleterre contient 43,560 pieds quarrés; il s'ensuit que plus de 27 des premiers gros arbres se placent sur un acre & 35 des seconds: leurs fruits nourrissent 10 personnes l'espace de huit mois, dans le premier cas, & 12 dans le second: durant les quatre mois d'hiver, les Naturels vivent de racines d'ignames & d'eddoës, de bananes & de plantains de cheval, dont ils ont

ont des
des mo
espèce d
qui se g
agréable
tunés à s
à la plus
une lieue
arpens, n
dans les c
pays de vi
a besoin p
dans les de
pour la sul
Isles de la S
huit mois s
d'Angleterr
quarrés, au
pieds quarr
qu'un hom
près ce calc
les terrains
Taïti est à
17 est à 1.
l'Isle de Taï
glais plantés
n'est pas trop
de 640 acre

Tome

ont des plantations immenses dans les vallées des montagnes inhabitées; ils font aussi une espèce de pâte aigre de fruit à pain fermenté, qui se garde plusieurs mois, & qui est saine & agréable pour ceux qui se font une fois accoutumés à son goût acide. Comparons cette fertilité à la plus grande qu'on connoisse: en France, une lieue carrée, qui contient environ 4867 arpens, ne peut nourrir que 1390 personnes dans les cantons de labourage, & 2604 dans les pays de vignoble: dans les premiers, un homme a besoin pour vivre de trois arpens & demi, & dans les derniers, il faut près de deux arpens pour la subsistance d'un individu: à Taïti & aux Isles de la Société, dix ou douze personnes vivent huit mois sur un espace de terre égal à un acre d'Angleterre, c'est-à-dire, sur 43,560 pieds carrés, au-lieu que l'arpent qui est de 51,550 pieds carrés (mesure d'Angleterre) ne nourrit qu'un homme pendant six mois en France. D'après ce calcul, en prenant, de part & d'autre, les terrains les mieux cultivés, la population de Taïti est à celle de France, à-peu-près comme 17 est à 1. De plus, supposons que, sur toute l'Isle de Taïti, il n'y a que 40 mille carrés Anglais plantés d'arbres à pain, cette supposition n'est pas trop forte; chaque mille étant composé de 640 acres, 40 mille font 25,600 acres, dix

Cook.

Cook,

à douze hommes vivent huit mois sur un acre; par conséquent 30 ou 36 hommes subsistent le même espace de temps sur trois acres, & 20 ou 24 trouveront leur subsistance pendant une année entière sur trois acres; & sur toute l'étendue de 25,600 acres, 170,660 personnes, suivant la première supposition, ou 234,800, suivant la seconde, peuvent y vivre annuellement; mais on a vu, plus haut, que le premier calcul ne suppose, à Taïti, que 14,125 individus, ce qui est près de 26,535 de moins que la terre ne peut en nourrir dans le premier cas, ou 60,675 dans le second.

TE-ARRABOO, qui a 19 ou 20 districts, est aussi-bien cultivé & aussi peuplé, car les habitans ont non-seulement affronté toute la puissance de *T'Obréonoo*, ils ont même battu les forces, & ravagé les côtes de cette péninsule; on peut croire qu'elle est très-peu inférieure en ressource de guerre & en population, à l'autre, si même elle ne l'égale pas: en n'y comptant que la moitié des habitans de *T'Obréonoo*, il y en aura 40,500.

IMÉO est une Ile petite, très-bien cultivée; fournie au Roi de *T'Obréonoo*. Suivant ce que racontent les Taïtiens, elle a affronté & vaincu toutes les forces de *Te-Arrahoo*, & les armemens considérables que nous avons vus à *T'Obréonoo*.

pour
fance
comp
T'O
qui,
& au
font.
bre to
Tou
de T'
ait un
too: si
& à In
Les I
de Bol
& de M
car les
cultivées
Roi de I
il est trè
équent
doivent,
subjugué
200,000
Les ci
peuplées

pour la réduction d'*Iméo*, prouvent que sa puissance n'est pas méprisée ; cependant nous n'y compterons que le quart de la population de *T'Obréonoo*, c'est-à-dire, 20,250

qui, ajoutés aux.....40,500 de T'Araboo ;
& aux.....81,000 de T'Obréonoo,

font.....141,750, pour le nombre total des habitans de Taïti & d'*Iméo*.

Tous ces Insulaires sont sujets d'O-too, Roi de T'Obréonoo ; car, quoique Te-Arraboo ait un Roi particulier, ce Prince est vassal d'O-too : si donc on compte 150,000 ames à Taïti & à Iméo, ce calcul ne sera pas trop fort.

Les Isles de Huaheine, d'O-Raiétéa, d'O-Taha ; de Bola-bola, de Mourua, de Tabur-a-manoo & de Maatéa, sont certainement très-peuplées, car les trois que nous avons vues, étaient bien cultivées & remplies d'Insulaires, & comme le Roi de Bola-bola a conquis O-Raiétéa & O-Taha, il est très-probable que sa puissance, & par conséquent la population de Bola-bola & de Mourua doivent, à-peu-près, égaler celles des deux Isles subjuguées, & ce n'est pas trop de compter 200,000 habitans pour ces sept Isles.

Les cinq Isles des Marquises sont aussi fort peuplées, car les Naturels cultivent & habitent

Cook, tous les penchans des collines : entre ces Isles & celles de la Société, on trouve un grand nombre d'Isles basses remplies d'habitans : les terres, qui sont à l'Est & au Sud-Est de Taïti, en ont encore une plus grande quantité. Nous en avons découvert cinq en 1773, & au moins autant en 1774 : l'Endéavour en découvrit beaucoup d'autres, & les Capitaines Wallis & Carteret en rencontrèrent aussi plusieurs ; on peut supposer que toutes ces Isles, jointes aux Marquises, contiennent 100,000 habitans.

Plus loin, à l'Ouest, on trouve le groupe des Isles que nous avons appelé *Isles des Amis* : Tonga-tabu, la plus considérable, est très-bien cultivée : excepté les bords sablonneux de la mer, & le chemin qui conduit à travers l'Isle, tout le reste semble appartenir, en propriété, à des particuliers : chacun des cantons est enfermé de haies, & habité par un peuple nombreux, industrieux, & d'un bon caractère. E-aowe, qui est d'une moindre étendue, n'est pas entièrement cultivée, non-plus qu'A-namocka ; il y a cependant dans l'une & dans l'autre, une population considérable : un groupe de petites Isles remplies d'habitations, gît autour d'A-namocka, & si on consulte Tasman, on remarque que le même archipel se continue sous le nom d'*Isles du Prince Guillaume* : j'évalue la population

de to
Plu
grand
nom
soient
les Ill
cepen
tienne
l'une c
& si o
d'après
peuplé
Pentec
du Sain
portion
bitation
Colline
& Sand
semble
reconnu
ment,
lation r
mer &
toutes le
ames.
Si on
donie &
ne diffè

de toutes ces Isles à environ 200,000 ames.

Cook.

Plus à l'Ouest, on découvre le groupe de grandes Isles auxquelles nous avons donné le nom de *Nouvelles-Hébrides* : quoiqu'elles ne soient pas, à beaucoup près, aussi peuplées que les Isles de la Société & des Amis, elles sont cependant infiniment plus étendues, & elles contiennent un nombre considérable d'habitans : l'une d'elles, Mallicolo, était remplie d'Insulaires, & si on peut juger de la population d'Ambrym d'après sa culture, elle doit être au-moins aussi peuplée : les Isles d'Aurore, des Lépreux, de la Pentecôte, paraissent moins peuplées ; la Terre du Saint-Esprit est vaste, & peut-être, en proportion de sa grandeur, a-t-elle beaucoup d'habitations ; les Isles de Pa-oom, A-pée, Trois-Collines, Shépherd, Montague, Hinchinbrook & Sandwich, sont toutes habitées, & la dernière semble très-fertile & très-peuplée : nous avons reconnu qu'Irromanga & Tanna le sont également, & on nous a dit à Tanna, que la population n'est pas moins grande sur les Isles d'Immer & d'Anatom ; on peut donc supposer, sur toutes les Nouvelles-Hébrides, au-moins 200,000 ames.

Si on en compte 50,000 à la Nouvelle-Calédonie & sur les Isles adjacentes, cette évaluation ne différera pas beaucoup de la véritable ; car,

Cook,

quoique ces terres ne soient pas aussi peuplées que d'autres de la mer du Sud, il faut remarquer qu'elles ont quatre-vingt lieues de longueur.

L'Isle méridionale de la Nouvelle-Zélande est peu habitée ; mais la plus septentrionale, suivant ce que nous a appris le Capitaine Cook, & suivant ce que nous avons vu à différens cantons devant lesquels nous passâmes, est mieux peuplée, & même en quelques endroits, elle l'est beaucoup : je compte 100,000 ames sur les deux Isles.

La somme totale des Insulaires de la Mer du Sud se-	}	150,000 Ames à Taïti & à Iméo.
		200,000 aux Isles de la Société.
		100,000 aux Marquises & aux Isles basses.
		200,000 aux Isles des Amis.
		200,000 aux Nouvelles-Hébrides.
		50,000 à la Nouvelle-Calédonie.
		100,000 à la Nouvelle-Zélande,

radone de. 1,000,000

La Terre de Feu a très-peu d'habitans ; les Naturels y vivent en si petites troupes, que je ne crois pas qu'en tout ils excèdent 2000, sur un pays au-moins aussi étendu que la moitié de l'Irlande.

J'ajouterai deux remarques à cet état de la population des Isles de la mer du Sud, que nous avons visitées. 1.^o Je ne prétends pas que mes

évaluati
font qu
autant
avons e
fantives
le font
Calédon
à propo
ce n'est
véritable
lation. J
Dès que
borné au
gés de cu
& que l
plus, ils
vail d'une
contraints
racines, &
truire leur
lement co
les autres.
elles prod
tions de r
de crédit d
les homme
différence
rament &

évaluations faient parfaitement exactes ; ce ne sont que des conjectures approchant de la vérité autant que l'ont permis les données que nous avons eu occasion de recueillir ; elles sont plutôt fautives en moins qu'en plus ; & si quelques-unes le sont en plus , ce doit être celles de la Nouvelle-Calédonie. 2.^o La population des pays augmente à proportion de la civilisation & de la culture : ce n'est pas que la civilisation & la culture soient véritablement des causes d'une plus grande population. Je crois plutôt qu'elles en sont les effets. Dès que le nombre d'hommes dans un espace borné augmente à un tel degré qu'ils sont obligés de cultiver des plantes pour leur nourriture , & que les productions spontanées ne suffisent plus , ils imaginent des moyens de faire ce travail d'une manière aisée & commode ; ils sont contraints d'acheter ailleurs des graines & des racines , & de stipuler entre eux de ne pas détruire leurs plantations , de se défendre mutuellement contre les invasions , & de s'aider les uns les autres. Tel est l'effet des Sociétés civiles ; elles produisent plus tôt ou plus tard des distinctions de rang & les différens degrés de puissance , de crédit & de richesse qui se remarquent parmi les hommes ; elles produisent même souvent une différence essentielle dans la couleur , le tempérament & le caractère de l'espèce humaine.

Cook.

Nous allons traiter plus au long de ces divers objets.

Des Variétés de l'Espèce Humaine.

NOUS AVONS OBSERVÉ sur-tout deux grandes variétés parmi les Insulaires des mers du Sud, une race plus blanche, a les membres bien faits, est forte, d'une belle taille & d'un caractère doux & bienfaisant; l'autre, qui est plus noire, a des cheveux qui commencent à devenir laineux & crépus, le corps grêle & court; elle est d'un caractère vif & animé, mais un peu désiant. La première habite Taïti & les Isles de la Société, les Marquises, les Isles des Amis, l'Isle de Pâque & la Nouvelle-Zélande. La seconde se trouve à la Nouvelle-Calédonie, à Tanna & aux Nouvelles-Hébrides, & sur-tout à Mallicolo. Les Pêcherais de la Terre de Feu ne me paroissent pas devoir être mis au rang des Insulaires de la mer du Sud; car il est sûr qu'ils viennent originaiement du continent d'Amérique. Chacune de ces deux races se sous-divise en plusieurs variétés, formant des gradations qui s'approchent de l'autre race; c'est pour cela que quelques Insulaires de la première, sont presque aussi noirs & aussi minces que ceux de la seconde; & , parmi cette seconde race, il y a des hommes forts & vigou-

reux qui de la pre comme il dans une première assigner un extrêmes de l'étend dispersées.

I.° Taïti offrent les race; la Na tion des h fusion & à parmi les v seul protot peuple y est fait toutes force dans pêche, dans maisons & des aliments individus de conservent c totype orig perfection p Insulaires d' moins basané

reux qui pourraient presque le disputer à ceux de la première par la taille & la grosseur ; mais, comme il y a bien des raisons de comprendre dans une seule Tribu tous les Insulaires de la première race, nous ne craindrons pas de leur assigner un caractère général, dont les deux extrêmes doivent être fort éloignés à cause de l'étendue dans laquelle ces Nations sont dispersées.

I.^o Taïti & les Isles voisines de la Société, offrent les plus beaux individus de la première race ; la Nature semble s'y livrer dans la formation des hommes à cette richesse, à cette profusion & à cette variété que nous avons observées parmi les végétaux : elle ne se borne pas à un seul prototype, ou à un seul modèle. Le bas-peuple y est plus exposé à l'air & au Soleil ; il fait toutes sortes d'ouvrages sales ; il déploie sa force dans les travaux de l'Agriculture, de la pêche, dans l'art de ramer & de construire des maisons & des pirogues ; enfin il n'a pas toujours des alimens à discrétion. Voilà pourquoi les individus dégèrent vers la seconde race ; ils conservent cependant toujours des restes du prototype original, qui se montre dans toute sa perfection parmi les Chefs ou Arrées & les Insulaires d'un rang distingué. Leur peau est moins basanée que celle d'un Espagnol, & n'est

Cook.

 Cook.

pas aussi jaune que celle d'un Américain. Elle est d'une nuance plus légère que le teint le plus blanc d'un habitant des Isles des Indes Orientales : en un mot, c'est un blanc mêlé d'un jaune brunâtre ; mais la teinte n'est pas assez forte pour que, sur la joue la plus blanche de leurs femmes, on ne distingue aisément les progrès de la rougeur. On aperçoit ensuite toutes les nuances intermédiaires jusqu'au brun vif, qui touche au teint brun-noir de la seconde race. Leurs cheveux sont communément noirs, forts ; ils flottent naturellement en boucles charmantes ; & l'huile parfumée de cocos qu'on y répand les rend très-luisans. J'en ai vu peu d'un brun-jaunâtre ou couleur de sable : souvent les extrémités seules étaient jaunâtres, & les racines d'un brun plus foncé. Je n'ai remarqué qu'un homme à O-Taha dont les cheveux fussent parfaitement roux : son teint plus blanc que celui de ses compatriotes, était parsemé de rousseurs. En général, ils ont les traits du visage réguliers, doux & agréables ; le nez est un peu large en-dessous. La physionomie des femmes est ouverte & gaie, & leurs yeux sont pleins, vifs & étincelans ; elles ont le visage plus rond qu'oval, les traits d'une symétrie extraordinaire, & embellies par un sourire qui est impossible de décrire. Le corps au-dessus de la ceinture est bien proportionné, les contours

ont un ch
 plupart de
 à des athlè
 toujours qu
 un peu larg
 reste du co
 ment bien
 membres &
 femmes son
 même des fo
 & leurs doig
 & sépareraie
 ment l'hab
 bonne des j
 général, la taille
 leurs de six pi
 quatre, & il y
 de ces statur
 une petite ta
 ne les hom
 de six pie
 En général,
 ent à rire & à
 posé à la bon
 une longue a
 possible de fi
 e fixer du vis
 un Soleil arc

Elle ont un charme & une grace inexprimables. La plupart des Arées & des Manahounes ressemblent à des athlètes par la taille ; mais on leur remarque toujours quelque chose d'efféminé : les pieds sont un peu larges, & ils s'écartent des proportions du reste du corps. Le bas-peuple est aussi communément bien taillé ; mais il est plus actif, & ses membres & ses jointures ont plus de souplesse. Les femmes sont belles pour l'ordinaire, & elles ont même des formes délicates : leurs bras, leurs mains & leurs doigts sont si potelés & si beaux, qu'ils ne dépareraient pas la Vénus de Médicis. Malheureusement l'habitude de marcher pieds nus leur donne des jambes grosses & mal tournées. En général, la taille des Arées est haute. J'en ai vu plusieurs de six pieds trois pouces, & un de six pieds quatre, & il y a quelquefois, parmi le bas-peuple, de ces statures gigantesques. Les femmes sont d'une petite taille, il y en a peu d'aussi hautes que les hommes ; quoique j'aie rencontré une seule de six pieds & d'autres très-grandes.

En général, les Insulaires sont vifs & gais ; ils aiment à rire & à s'amuser ; leur caractère est franc & disposé à la bonté ; leur légèreté les empêche de prêter une longue attention à une seule chose. Il est aussi impossible de fixer leur esprit sur le même sujet, que de fixer du vif-argent. Leur organisation relâchée par un Soleil ardent, produit une extrême indolence

Cook.

& une aversion insurmontable pour le travail. Ceux qui sont riches & puissans mangent tout le jour, & leur vie n'est qu'une suite continuelle de voluptés. Leur inactivité va jusqu'à ne pas porter eux-mêmes les alimens à leur bouche, & on leur donne à manger comme aux enfans. La quantité de nourritures excellentes, le charme du climat, la beauté de leurs femmes, leur inspire de l'ardeur pour les jouissances de l'amour. Ils commencent de bonne heure à se livrer à la débauche. Leur chansons, leurs danses, leurs spectacles dramatiques respirent la volupté. L'hospitalité est d'ailleurs une de leurs vertus; & s'ils aiment à voir les étrangers, c'est parce que les trésors qu'ils offrent à leurs yeux excitent des tentations violentes. A la guerre, ils se battent avec bravoure & avec valeur: en un mot, ils sont aussi aimables qu'on peut l'être une Nation sortie récemment de l'état de Nature.

2.^o Les habitans des Marquises sont les plus beaux hommes de la Mer du Sud, après ceux des Isles de la Société: en général, leur teint est plus basané, parce qu'ils se trouvent neuf degrés cinquante-sept minutes plus près de la ligne; ils sont d'ailleurs plus accoutumés à ne point se couvrir le corps: il y a cependant parmi eux des individus un peu plus blancs; leurs femmes, qui sont communément

couvertes, des Isles de hommes et aussi charn vient de P crois, de c plupart viv hautes collin des repain cessibles des avoir le corps souvent ces un air fort vi enveloppées & de beaux gens ont des visage oval; r corps & leur signes, en éc près les une rité, elles ont, pour l'or excellens mo nomie des out leur corp site, les ext es mammelle tale à la sta

E
 ail. Ceux
 le jour,
 de volup-
 rter eux-
 on leur
 a quantité
 du climat
 de l'ardeur
 mmençent
 che. Leur
 les drama-
 ité est d'ail-
 ent à vole-
 réfors qu'o-
 ns violente
 oure & ave-
 aimables qu-
 ment de l'é-
 sont les p-
 , après ce-
 général, le-
 s se trouve-
 tes plus p-
 plus accou-
 bs : il y a
 un peu p-
 communém-

ouvertes , sont presqu'aussi blanches que celles
 des Isles de la Société ; en général, la stature des
 hommes est forte & nerveuse ; mais aucun n'est
 aussi charnu que les habitans des Isles dont on
 vient de parler ; cette différence provient , je
 crois, de ce qu'ils ont plus d'activité : comme la
 plupart vivent sur les flancs & au sommet des
 hautes collines, où leurs habitations ressemblent
 à des repaires d'aigles placés sur les cimes inac-
 cessibles des rochers, ils doivent naturellement
 avoir le corps grêle & mince, puisqu'ils gravissent
 souvent ces montagnes élevées, & qu'ils respirent
 un air fort vif dans des cabanes presque toujours
 enveloppées de nuages : ils ont une barbe noire
 & de beaux cheveux, les femmes & les jeunes
 gens ont des traits réguliers & agréables, & un
 visage oval ; mais les hommes faits, tatouent leurs
 corps & leurs visages en bandes, en cercles, en
 lignes, en échiquiers, & ils serrent ces figures
 près les unes des autres que, malgré leur régu-
 larité, elles les rendent laids ; les jeunes gens
 sont, pour l'ordinaire, très-beaux, ils serviraient
 d'excellens modèles pour un Ganymède ; la phy-
 sionomie des femmes est douce & intéressante,
 tout leur corps est de la symmétrie la plus par-
 faite, les extrémités des doigts, des épaules &
 des mammelles, sont admirables ; leur stature est
 égale à la stature moyenne des hommes ; il y

Cook.

en a très-peu, & peut-être aucune qu'on puisse appeller petites ; les Naturels nous ont paru affables, civils & hospitaliers ; ils ont beaucoup de curiosité, & cette légereté, qui forme le caractère général des Nations placées sous le Tropique : mais notre relâche parmi eux, ayant été très-courte, nous ne pouvons pas donner des détails plus particuliers.

Nous n'avons resté qu'une demi-heure à *Téoukea*, l'une des Isles basses situées entre les Marquises & Taïti, & nous avons observé que les Naturels des deux sexes, sont d'une couleur très-brune, qu'ils sont robustes, & qu'ils ont des membres forts & proportionnés, & des cheveux noirs : ils portent sur la poitrine, sur le corps & quelquefois sur les mains, des figures tatouées & sont d'une stature moyenne : ils nous accueillirent avec bonté, ils échangèrent des noix de cocos & des chiens contre des clous, quoiqu'ils sont très-nombreux & bien armés, ils n'essayerent point de nous insulter ; je ne fais pas cependant ce qu'ils auraient fait, si nous avions demeuré davantage à terre, car leur nombre augmentait à chaque moment.

3.° La beauté des habitans des Isles des Amériques n'est gueres inférieure, si elle n'égale pas celle des Insulaires des Marquises ; leur teint est plus brun que celui du commun des Naturels des Isles & la physiologie

de la
cline
cuivre
sur-tout
la plupa
de celu
taille m
gouliers ;
croître ju
avec deu
percées d
un petit
sont pas
Illes de
robustes,
plus pronc
taille des
hommes :
gras- & d'au
de la Socié
traits réguli
yeux pleins
leur physion
leurs actions
avons observ
jeune fille d'e
des traits d'un
& la physiologie

de la Société ; suivant moi , ce brun-vif incline beaucoup vers le roux ou la couleur de cuivre ; mais un grand nombre d'individus , & sur-tout les plus riches & les plus distingués , & la plupart des femmes , ont un teint qui approche de celui des belles Taïtiennes : ils sont d'une taille moyenne , leurs traits sont mâles & réguliers ; les hommes laissent rarement leur barbe croître jusqu'à une certaine longueur ; ils la coupent avec deux coquilles aigues ; leurs oreilles sont percées de deux trous , dans lesquels ils placent un petit bâton ; les contours de leurs corps ne sont pas aussi arrondis que ceux des Chefs des Isles de la Société ; mais ils ont des membres robustes , bien proportionnés , plus musculeux & plus prononcés , effets d'un travail modéré : la taille des femmes est presque égale à celle des hommes : il n'y a parmi eux , personne d'aussi gras & d'aussi lourd , que les individus des Isles de la Société : leur teint brun convient à leurs traits réguliers , à leurs visages ronds , à leurs yeux pleins & animés ; un sourire agréable égale leur physionomie ; leur taille est élégante , toutes leurs actions ont de l'aisance & de la liberté. Nous avons observé dans la foule , à Tongatabu , une jeune fille d'environ dix ou douze ans , qui avait des traits d'une régularité parfaite , un visage oval , & la physionomie la plus intéressante ; ses yeux

Cook.

étaient vis, brillans, pleins d'expression; ses longs cheveux frisés, flottaient négligemment sur ses épaules, des fleurs odoriférantes leur servaient de parure; ses mouvemens étaient pleins de graces; elle tenait en ses mains cinq pommes qu'elle jetait, & qu'elle rattrapait en l'air, avec une habileté & une adresse étonnantes: ces peuplades sont réellement aimables; leur conduite bienfaisante à notre égard, quoique nous leur fussions absolument étrangers, ferait honneur à la Nation la plus civilisée; chaque famille nous présentait des alimens & de l'eau de cocos, avec une hospitalité vraiment patriarcale; toutes leurs actions annonçaient une ame généreuse & une charmante simplicité de mœurs; ils ont cependant quelques-uns des petits défauts que nous avons observés parmi les Taïtiens. Leurs meubles, leurs armes, leurs manufactures, leur agriculture & leur musique, supposent un esprit inventif & un goût élégant.

4.° En quittant cette Nation, nous arrivâmes à l'Isle de Pâque, habitée par une peuplade peu nombreuse, car elle n'est pas de plus de 900 individus, fort inférieure à tous égards aux Insulaires dont j'ai déjà parlé: leur teint est brun, mais plus foncé que celui des Naturels des Isles des Amis: les hommes se couvrent à peine les reins d'un morceau d'étoffe; mais les femmes ont,

pour l'ordinaire,

pour
taille
minces
ne font
plus pe
font tat
percées
du nez
& pacifi
pitalité
pureté d
au vol.
y a des
de cannes
le bois &
pays. Les
& de l'ant
restes de p
colonnes
cimetieres
leurs. Héro
mens ont
sculptés av
tion, font
de font go
5.° Loin
de la Mer
d'hommes,
Tome

pour l'ordinaire, un vêtement plus étendu; la taille des Naturels est de cinq à six pieds; ils sont minces, mais bien proportionnés, leurs traits ne sont pas beaux; les femmes, qui sont un peu plus petites, n'ont rien de désagréable: les hommes sont tatoués sur tout le corps; ils ont les oreilles percées d'une grande ouverture, & le cartilage du nez coupé en deux; ce peuple est bienfaisant & pacifique; quelques individus exercent l'hospitalité dans toute son étendue, & avec toute la pureté des anciens temps; mais ils sont fort portés au vol. Sur le sol, qui est compact & stérile, il y a des vastes plantations de pommes de terre, de cannes à sucre, de bananes & d'eddoës, quoique le bois & l'eau soient très-rares dans ce pauvre pays. Les seuls vestiges de la première grandeur & de l'antique population de cette Isle, sont des restes de plantations sur les collines; les énormes colonnes ou masses de pierres érigées, près des cimetières à la mémoire de leurs Chefs & de leurs Héros morts: quelques-uns de ces monumens ont 27 pieds de haut. Les petits meubles sculptés avec grace, qu'on voit chez cette Nation, sont des preuves évidentes de son esprit & de son goût.

5.^o Loin de cette Terre & de toutes les autres de la Mer du Sud, habitées par la première race d'hommes, on trouve, près de l'extrémité Sud-

Cook.

Quest de cette spacieuse mer, les deux grandes Isles de la Nouvelle-Zélande peuplées par la même race : le visage des Naturels y est tatoué, & leur teint est encore rembruni par l'usage où ils sont de le tatouer, ou plutôt de le découper en sillons réguliers, qui empêchent un peu la barbe de croître ; en général, ils sont d'une grande taille, robustes & formés pour la fatigue ; leurs membres sont bien proportionnés & bien liés, excepté les genoux qui sont fort élargis, parce qu'ils s'appuient trop sur leurs jambes dans leurs pirogues ; la taille des femmes est communément mince ; il n'y en a qu'un petit nombre dont les traits soient supportables ; leurs genoux sont aussi larges que ceux des hommes, & elles sont très-maltraitées par leurs maris, qui les chargent de tous les travaux pénibles, comme chez tous les Sauvages : cette Nation est hospitalière, sincère & généreuse ; les guerriers y sont intrépides & hardis ; leur inimitié est implacable & cruelle, & leur vengeance est telle, qu'ils mangent leurs captifs ; en général, les individus ont un jugement sain, du goût & de l'industrie.

Quant aux variétés des hommes de la seconde race des Insulaires des mers du Sud, elles sont toutes en-dedans des Tropiques.

1.^o Le pays étendu de la Nouvelle-Calédonie, quoique proche du continent de la Nouvelle-

Holla
solum
terre,
pluseu
nant à
orient
de la
bustes,
ordina
travaux
commu
teint br
ils ont
mâles &
reille, &
l'Isle de
pendans
mètre &
de beaux
& nerve
sont gro
lèvres ép
peu don
ont cep
cheveux b
pas fait d'
est sûrem
prêt à fai

Hollande, est habitée par une race d'hommes absolument différente des Naturels de cette dernière terre, qui sont très-minces, & ils diffèrent, à plusieurs égards, de tous les Insulaires appartenant à la première race répandue sur les Isles orientales de la mer du Sud; la plupart des habitans de la Nouvelle-Calédonie sont grands & robustes, il n'y en a point au-dessous d'une taille ordinaire; mais les femmes qu'on y soumet aux travaux les plus pénibles & les plus vils, sont communément petites. Tous les Insulaires ont le teint brûlé, les cheveux crépus, mais peu laineux, ils ont des barbes vénérables; leurs traits sont mâles & prononcés, ils se coupent le bas de l'oreille, & ils l'élargissent comme les habitans de l'Isle de Pâque: j'ai vu un homme qui y portait 18 pendans d'écaille de tortue d'un pouce de diamètre & de trois quarts de pouce de largeur: de beaux contours dessinent leurs membres forts & nerveux; en général, les traits des femmes sont grossiers; elles ont des visages ronds, des lèvres épaissies, une large bouche; il y en a peu dont la physionomie soit agréable; elles ont cependant les dents belles, les yeux vifs, des cheveux bien bouclés, & le corps de celles qui n'ont pas fait d'enfans, est bien proportionné; ce peuple est sûrement d'un caractère doux & bienfaisant, prêt à faire pour les étrangers, tout ce qui peut

Cook.

leur être agréable ; mais un fol ingrat leur fournissant à peine une maigre subsistance , ne pouvait nous donner ni racines, ni végétaux : nous y avons laissé un chien & une chienne, avec un verrat & une truie ; ces animaux fourniront peut-être un jour de nouveaux alimens à ces Insulaires.

2.^o Le teint des habitans de *Tanna*, l'une des Nouvelles-Hébrides, est presque aussi brûlé que celui des Insulaires dont on vient de parler ; quelques-uns seulement l'ont plus clair ; les extrémités des cheveux de ceux-ci, sont d'un brun jaunâtre ; les cheveux & la barbe des autres sont toujours noirs & crépus, & quelquefois laineux ; en général, ce peuple est très-robuste & bien fait ; il n'y a aucun individu de corpulent ou de gras ; la plupart ont des traits mâles & hardis, & il y en a peu d'une physionomie désagréable : le teint des femmes est le même : avant d'avoir accouché, les contours de leurs membres ont de la grace ; mais elles sont peu jolies, & il y en a de très-laidés ; je n'en ai aperçu que deux qui eussent des traits doux & le sourire sur le visage ; les deux sexes ont les oreilles percées de grands trous, ils y portent plusieurs gros anneaux d'écailles de tortue : le *Septimum narium* est troué aussi, & ils y placent un petit bâton, ou une pierre blanchâtre, cylindri-

que. Le
de piqu
velopper
tachées
leur cein
poitrines
des plant
reste de
& très-ho
les comb
étaient m
un seul h
plaçait fo
un détach
pénétrer p
jaloux ; ma
de leur lan
que nous
nous laiss
fait plusie
accompagn
je ne saeh
déroberé : i
légereté q
Sud, quor
graves ; ma
rendre tous
à donner to

que. Leur tête ressemble à un porc épic couvert de piquans; leur corps est nu; seulement ils enveloppent leurs parties naturelles de feuilles attachées à une corde, qu'ils portent autour de leur ceinture: ils ont gravé des figures sur leurs poitrines & sur leurs bras, & ils y appliquent des plantes qui élèvent la cicatrice au-dessus du reste de la peau; ils sont bienfaisans, honnêtes & très-hospitaliers; ils paroissent être braves dans les combats: avant de connaître que nos armes étoient meilleures & plus meurtrieres que les leurs, un seul homme avec un dard ou une fronde, se plaçait souvent dans un sentier, & empêchait un détachement de huit ou dix d'entre nous de pénétrer plus avant: ils furent d'abord défiâns & jaloux; mais, dès que nous sûmes quelques mots de leur langue, & que nous les eûmes convaincus que nous ne voulions pas leur faire de mal, ils nous laissèrent passer & repasser en liberté: j'ai fait plusieurs milles vers le milieu des terres, accompagné d'une ou deux personnes seulement; je ne sache pas qu'ils nous aient jamais rien dérobé: ils montraient quelquefois autant de légèreté que les autres nations des mers du Sud, quoiqu'en général ils me paroissent plus graves; mais ils sont vifs, animés, & prêts à rendre tous les services qui dépendent d'eux, & à donner toutes les informations qu'on demande.

 Cook.

Cook.

3.^o Les Naturels de Mallicolo sont petits ; agiles , minces , noirs & laids , & de tous les hommes que j'ai vus , ce sont ceux qui approchent le plus des singes ; leur crâne est d'une construction très-singulière : depuis la racine du nez , en arriere , il est beaucoup plus bas que celui des autres peuples que nous avons eu occasion d'examiner : leurs femmes sont difformes & laides , & obligées , comme tant d'autres , de servir de bêtes de somme ; elles portent les provisions de leurs maris fainéans , & elles soignent seules les plantations ; la plupart des individus de cette peuplade , ont les cheveux laineux & frisés , les oreilles & le nez percés ; ils mettent de gros anneaux dans les oreilles , & de petits bâtons ou des pierres dans le nez ; ils ont le teint couleur de singe , les traits grossiers , les os des joues & la face larges , toute la physionomie extrêmement désagréable , les membres minces , quoique d'une belle forme , & le ventre tellement pressé par une corde , qu'aucun Européen ne pourrait supporter ce pénible état , sans tomber malade ; les parties naturelles sont enveloppées & relevées vers la ceinture , suivant la méthode des habitans de Tanna & de la Nouvelle-Calédonie ; l'un de leurs bras est orné d'un bracelet , qu'on leur met quand ils sont jeunes , de manière qu'on ne peut plus l'ôter dans la force

de l'âge
de po
& j'ai
Nouvel
muans ;
mauvais
faïfance
le plaisir
Quoique
les chiens
être sont
tenaient
d'empres
la pointe
voir d'all
draient ta
résineuse
la même
y sont er
cruels & in
tice , j'ob
principes d
de grands
raisons de
que leurs
lités , qu'i
d'une prem
des repré

de l'âge. J'ai apperçu plusieurs individus, couverts de poils sur tout le corps, sans excepter le dos, & j'ai fait la même remarque à Tanna & à la Nouvelle-Calédonie : ils sont agiles, vifs & remuans ; quelques-uns semblent méchans & d'un mauvais caractère ; mais la plupart ont de la bienfaisance & de la générosité. Ils aiment la joie & le plaisir, la musique, les chansons & la danse. Quoique leurs traits empoisonnés n'aient pas tué les chiens sur lesquels nous les essayâmes, peut-être sont-ils vénéneux ; car les Naturels nous retenaient la main avec beaucoup d'inquiétude & d'empressement, quand nous voulions en essayer la pointe sur nos doigts ; je ne puis pas concevoir d'ailleurs pour quelle autre raison ils prendraient tant de soin de conserver la substance résineuse dont ils les enduisent : Quiros, qui vit la même Nation, soupçonna aussi que les traits y sont empoisonnés : je les crois des ennemis cruels & implacables ; mais, pour leur rendre justice, j'observerai qu'ils ne manquent pas de principes d'humanité. La plupart d'entr'eux prirent de grands soins pour ne pas nous donner des raisons de plainte, & ils craignaient tellement que leurs Compatriotes commençassent les hostilités, qu'ils nous ont paru sentir l'importance d'une première agression, qui pouvoit entraîner des représailles de notre côté : de plus, ils ont

 Cook.

Cook, employé souvent des précautions pour ne pas nous causer de l'ombrage.

Quoique les Habitans de la Terre de Feu n'appartiennent à aucune des races de la mer du Sud, & qu'ils descendent probablement des Habitans de l'Amérique Méridionale, nous ne pouvons pas nous dispenser d'en parler; mais comme la plupart des Voyageurs, & même des Auteurs qui ont fait usage des différentes Relations, confondent souvent les Nations diverses, qui habitent l'extrémité de l'Amérique Méridionale, je tâcherai d'abord de fixer les idées sur les Peuplades de cette partie du monde.

Le Capitaine Wallis, qui a mesuré les Naturels qui vivent à l'entrée du détroit de Magellan, a trouvé que la plupart avaient de cinq pieds, dix pouces à six pieds de haut, & plusieurs de six pieds cinq pouces & de six pieds six pouces, & un des plus grands avait six pieds sept pouces, (mesure d'Angleterre); M. de Bougainville n'en a vu aucun qui eût moins de cinq pieds cinq ou six pouces (mesure de France), & aucun qui eût plus de cinq pieds neuf ou dix pouces: mais l'Equipage de l'*Etoile* en avait rencontré auparavant plusieurs de six pieds. M. de la Giraudais, qui commandait cette *Flûte*, dit que le moindre de ceux qu'il apperçut, en 1766, avait cinq pieds sept pouces de France. M. Duclou,

Guyot, q
apprend d
en 1766
France,
grands. S
vaisseau l
au Port S
pieds d'E
quatre po
avec sir T
Port Desir
mes, c'est-
ptant 4 pie
Richards F
du Port S
d'une si har
naient souv
gnols ont p
a une peup
mais, comm
qu'il n'est a
le comptero
le continent
Vierge-Mar
villais font d
quable; qu'a
dix pouces
plus de six

Guyot, qui commandait la Frégate l'*Aigle*, nous apprend que les plus petits de ceux qu'il rencontra en 1766, avaient cinq pieds sept pouces de France, & que les autres étaient beaucoup plus grands. Si on en croit Pigafetta, qui était sur le vaisseau la *Victoire*, il vit, ainsi que Magellan, au Port Saint Julien, un peuple haut de huit pieds d'Espagne, c'est-à-dire, de neuf pieds quatre pouces d'Angleterre. Knivet, qui alla avec sir Thomas Cavendish, en 1592, dans le Port Désiré, y trouva des hommes de seize palmes, c'est-à-dire, de six pieds Anglais, en comptant 4 pieds & un demi-pouce pour une palme. Richards Hawkins, parle aussi des Américains du Port Saint Julien, en 1593, qui étaient d'une si haute taille, que les Voyageurs les prenaient souvent pour des Géants. Quelques Espagnols ont prétendu que derrière le Chili, il y a une peuplade haute de dix ou douze pieds; mais, comme ce témoignage est trop vague, & qu'il n'est appuyé sur aucune autorité, nous ne le compterons pour rien. Il paraît donc que sur le continent d'Amérique, près du Cap de la Vierge-Marie, il y a une Nation dont les indiens sont d'une taille & d'une stature remarquable; qu'aucun d'eux n'a moins de cinq pieds six pouces (d'Angleterre); que plusieurs ont plus de six pieds; qu'un individu mesuré avait

 Cook.

Cook.

six pieds sept pouces, & même que, suivant Pigafetta, quelques-uns ont sept pieds quatre pouces. Dans l'intérieur de l'Amérique, on trouve des peuplades d'une taille encore plus haute que celles que mesura le Capitaine Wallis; car M. Falkner, qui passa plusieurs années au milieu de ces Nations, dit que le grand Cacique Cangapol, qui résidait à Huichin, sur la rivière noire, avait sept pieds quelques pouces de haut, parce qu'en se levant sur la pointe de ses pieds, il ne pouvait pas lui toucher le sommet de la tête: il ajoute qu'il ne se souvient pas d'avoir jamais vu un Indien qui eut un pouce ou deux de plus que Cangapol: le frère de ce Cacique avait environ six pieds: ces deux frères étaient de la Tribu des *Puelches*. Ces Nations vont rarement vers les bords de la mer, ou aux environs du Détroit de Magellan, & par conséquent elles sont peu connues des Navigateurs qui touchent sur ces côtes; c'est un étrange phénomène pour nous que de voir toute une Nation conserver une stature d'une grandeur si remarquable; dans nos sociétés, un commerce perpétuel avec des étrangers, fait que la pureté des races est impossible; la corruption & la débauche des peuples polis, rend d'ailleurs la confusion des races encore plus fréquente: cette dépravation est portée si loin qu'Omaï lui-même est devenu l'objet

de la cor-
rang. Le
Patagons
par des
voisins,
Plata, ay-
eux; ils o-
par les in-
gereux en-
tance de la
sur un sol
immense,
contrées pa-
position en-
race. Les m-
individus d-
la force du c-
nées d'une
oublier que
aussi des alim-
concourt de
& plus grand
gibier; le c-
leurs des vêt-
ils sont rarer
immenses de
la Plata jusq-
tent à chev-

de la convoitise de quelques Angloises de haut rang. Les *Puelches* au contraire, & les autres Patagons, vivent dans un pays peu fréquenté par des Nations différentes de la leur : leurs voisins, les Espagnols du Chili & de Rio de la Plata, ayant très-peu de communication avec eux; ils ont le bonheur de n'être pas troublés par les incursions & les déprédations de ces dangereux ennemis. Ils tirent aisément leur subsistance de la chasse & de leur nombreux troupeaux sur un sol fertile en pâturages, d'une étendue immense, borné par la mer, & séparé des autres contrées par de hautes chaînes de montagnes; cette position empêche l'abâtardissement de leur noble race. Les mariages se faisant toujours parmi des individus d'une grande taille, la haute stature & la force du corps deviennent plus fixe, & déterminées d'une manière plus invariable; il ne faut pas oublier que, comme la croissance du corps dépend aussi *des alimens, du climat, & de l'exercice*, tout concourt donc à les rendre plus forts, plus robustes & plus grands. La chasse leur procure toute sorte de gibier; le climat est assez doux, & ils ont d'ailleurs des vêtements de peaux & de fourrures. Enfin ils sont rarement en repos, ils rodent sur les terres immenses de l'Amérique au Sud de la rivière de la Plata jusqu'au Détroit de Magellan : ils montent à cheval : ils s'habituent à l'usage de leurs

 Cook.

Cook.

armes, & ces exercices leur donnent de la force & de la consistance, sans que des travaux trop prématurés & trop violens rapetissent leurs corps, & sans que la disette & la faim amaigrissent leurs organes. Le Nord présente un exemple curieux de ces vérités. Les Gardes du feu Roi de Prusse, & même ceux du Monarque actuel, qui sont d'une taille peu commune, vivent à *Potzdam* depuis plus de cinquante ans; un grand nombre des Bourgeois de cette Ville sont aujourd'hui d'une très-haute taille, & on est sur-tout frappé de la stature gigantesque de beaucoup de femmes: cela provient sûrement des liaisons & des mariages des Gardes avec les Bourgeoises. D'après tous ces témoignages, il me paraît injuste & indécent de se moquer de ceux qui croient encore qu'il y a, à l'extrémité de l'Amérique Méridionale, des peuplades d'une taille extraordinaire.

Au Sud du détroit de Magellan, sur la Terre de Feu, on rencontre une peuplade fort abâtardie, & dégénérée en apparence, des Nations qui vivent sur le Continent: elle a les épaules, la poitrine & la tête larges; la grandeur générale de ses traits, prouverait qu'elle descend des Patagons, si un Observateur intelligent & exact, ne nous avait appris qu'elle appartient aux *Yacanna-Cunnées*: il paraît par les relations

ci-dessus
race vue
taine W
dais & M
les bourg
c'est mêm
canna-Cu
ceux qu'o
premier v
landais &
& naviguo
corse, l'as
plus en plu
habitans de
de Feu, c
Huilliches,
Moluches,
mais gros &
rencontrés
blaient réell
trapue; elle
unâtre, le
es os des jo
lat, les nar
onomie fan
tées, qui pe
iere choqu
ourte, tou

ci-dessus, que tous les individus de la grande race vue par le Commodore-Byron, le Capitaine Wallis, M. de Bougainville, M. de la Giraudais & M. Duclos-Guyot, avaient des chevaux : les bourgades des *Yacanna-Cunnées* n'en ont pas, c'est même de-là qu'ils tirent leur nom ; car *Yacanna-Cunnée*, signifie *homme à pied* ; & , comme ceux qu'ont observé le Capitaine Cook dans son premier voyage, & plusieurs Navigateurs Hollandais & Français, n'avaient point de chevaux, & naviguoient ordinairement sur des canots d'écorce, l'assertion de M. Falkner se confirme de plus en plus : il est cependant possible que les habitans des parties plus occidentales de la Terre de Feu, descendent des *Key-yus*, tribu des *Huilliches*, qui appartiennent à la Nation des *Moluches*, & qui sont d'une taille un peu basse, mais gros & épais. Les individus que nous avons rencontrés dans la baie de Noël, leur ressembloient réellement un peu : c'est une race courte, trapue ; elle a la tête large, le teint d'un brun jaunâtre, les traits grossiers, le visage étendu, les os des joues élevés & proëminens, le nez plat, les narines & la bouche grandes, la physionomie sans expression, les cheveux noirs & courts, qui pendent autour de la tête d'une manière choquante, une barbe peu fournie & courte, tout le haut du corps annonçant la force,

Cook.

Cook.

les épaules & la poitrine larges , le ventre étroit & aplati , le scrotum très-long , les cuisses minces & maigres , les jambes pliées , les genoux larges , & les pointes du pied tournées en-dedans ; ces pieds ne sont point proportionnés aux parties supérieures : ils sont absolument nus , & ne portent qu'un petit morceau de peau de phoques sur le dos ; les femmes ont à-peu-près les mêmes traits , le même teint & les mêmes formes ; en général , elles ont de longues mammelles pendantes , & outre la peau de phoque ordinaire , un petit morceau de peau d'oiseau ou de phoque , couvrent leurs parties naturelles : la physionomie de tous annonce la misère ; ils paraissent , pacifiques & hospitaliers ; mais leur stupidité est extrême ; ils ne comprenaient aucun de nos signes , très-intelligibles d'ailleurs pour les Nations de la mer du Sud. De tous les mots qu'ils prononçaient , nous n'avons distingué que celui de *pa-férai* , qu'ils répétaient souvent de manière à nous faire croire qu'ils voulaient exprimer leur amitié pour nous ; & qu'ils trouvaient une telle chose bien. Quand ils parlaient , j'observai que leur langue comprend *l'r* & *l'l* , précédée d'un *th* Anglois , & qui ressemble un peu à *Ll* des habitans du pays de Galles , & plusieurs autres sont grassés ; ils sentaient l'huile de baleine , & exhalaient une puanteur insupportable , de manière que nous

les se-
tremb

Tel

qui fo-

que no-

du Sud

posées,

ne proc

car les

Espéran

& pareil

compar

partie du

vivre , &

pas même

quelques-u

éloignés de

la même fa

ils ont de

errante , ils

ils vivent d

de la chai

donc le cli

il faut un l

fances sur le

parfaites , &

ques sur ce

les sentions de loin; dans les plus beaux jours, ils
tremblaient de froid.

Cook.

Telles sont les différences les plus remarquables
qui forment les variétés des deux grandes races
que nous avons observées dans les Isles de la mer
du Sud; je conviens que les causes que j'ai ex-
posées, ne sont pas les seules, & que le climat
ne produit pas des effets aussi extraordinaires;
car les Hollandais établis au Cap de Bonne-
Espérance depuis 120 ans, sont toujours blancs
& pareils aux Européens à tous égards: en les
comparant avec les Hottentots, naturels de cette
partie du monde, on voit que la maniere de
vivre, & les alimens joints au climat, ne suffisent
pas même pour produire cette différence, puisque
quelques-uns des Fermiers Hollandais les plus
éloignés de la Ville du Cap, vivent presque de
la même façon que les Hottentots leurs voisins.
Ils ont de misérables huttes: ils mènent une vie
errante, ils suivent tout le jour leurs troupeaux;
ils vivent de lait, du produit de leur chasse &
de la chair des animaux qu'ils nourrissent. Si
donc le climat opere une altération essentielle,
il faut un long espace de temps; & nos connoi-
ssances sur les migrations des peuples étant si im-
parfaites, & toutes nos Observations Philosophi-
ques sur cette matiere, très-modernes, nous

Cook.

ne pouvons gueres donner ici que des con-

Il faut observer pourtant que , lorsque les peuples blancs du Nord vont habiter les climats chauds du Tropiques , ils changent bientôt , ainsi que leurs enfans , & que peu-à-peu , ils se rapprochent par la couleur & par d'autres rapports des anciens habitans ; il est cependant toujours aisé de les distinguer de ces peuplades aborigènes : il est vrai aussi que les Nations , qui s'éloignent du voisinage de la ligne vers les Poles , gardent leur teint naturel plus long-temps que les peuples qui vivent dans des climats plus froids , & qui vont habiter des pays plus chauds ; mais , dans ces comparaisons , il faut toujours avoir égard aux mêmes circonstances : car si deux Européens également blancs , se retirent dans le même climat chaud , & que l'un bien vêtu , évite autant qu'il lui est possible , de s'exposer à l'air & au Soleil , tandis que l'autre , obligé de travailler en plein air , jouit à peine de quelques guenilles pour se couvrir , il est naturel que bientôt ils diffèrent beaucoup de couleur : si cette diversité dans la maniere de vivre , a lieu pendant plusieurs générations , les descendans de ces deux hommes ne se ressemblent plus gueres. Les Habitans du Danemarck sont d'une blancheur remarquable ; ils ont

ils ont
blonds :
& en gé
le teint
châtains
peuples
les prem
cette dif
dans les
les plus ar
quent ils
peu-à-peu
rons , & ils
mer des n
tions situées
brun & de
aromates
taient jadis
temps étab
Noire , pay
fiécle , ils se
ils se répand
qu'ils occup
jours le car
singularité s
à une époqu
autres peup
davantage av

Tome

ils ont des yeux bleus & des cheveux roux ou blonds : les Bohémiens, les Polonais, les Russes, & en général toutes les Nations Esclavonnes ont le teint brun, des yeux noirs, & des cheveux châtons ou noirs, quoique quelques-uns de ces peuples habitent des latitudes plus hautes que les premiers: il faut chercher ici l'origine de cette différence, non pas dans le climat, mais dans les migrations: les Goths sont, sans doute, les plus anciens Habitans du Nord, & par conséquent ils ont eu plus de temps pour se blanchir peu-à-peu, que les Tribus Européennes des environs, & ils ont eu aussi moins d'occasions de former des mariages & des alliances avec les Nations situées plus au Sud, qui avaient un teint brun & des cheveux noirs. Les Esclavons ou les Aromates, descendent des Mèdes, qui habitaient jadis la Perse moderne: ils furent longtemps établis au Nord du Caucase & de la mer Noire, pays très-chaud en été; &, au cinquième siècle, ils se trouverent près du Danube, d'où ils se répandirent insensiblement dans les contrées qu'ils occupent aujourd'hui: s'ils conservent toujours le caractère d'une peuplade du Sud, cette singularité s'explique par-là. Ils quitterent le Sud à une époque plus éloignée que les Goths & les autres peuplades de Teutons, & ils se sont mêlés davantage avec les Tribus Asiatiques d'un teint plus

Copt.

Cook.

brun que les Danois & les Goths du Nord. Il paraît s'ensuivre que les plus blancs exposés à un Soleil vif dans les climats chauds, prennent bientôt un teint plus brun; mais, quand ils ont une fois pris un caractère fixe, ils le conservent avec très-peu d'altération: je suppose qu'ils ne changent point leurs alimens, leur maniere de vivre & de s'habiller, & qu'ils ne se mêlent pas avec des Nègres, des Mulâtres, & d'autres peuplades aborigènes ou mêlées de climats chauds; autrement il y a tout lieu de croire que leur tempérament & leur teint dégénéraient insensiblement: mais si les Nègres ou d'autres peuplades au teint brun, se transplantent dans des climats tempérés, ou presque froids, ils ne changent pas tout-de-suite, & il ne leur est pas aisé de devenir plus blancs; s'ils ne font pas d'alliance hors de leur propre race, les premières générations offrent à peine des altérations parmi les enfans. Le passage du brun au blanc, paraît en effet plus difficile que celui du blanc au brun; l'épiderme admet les rayons du Soleil, & l'action de l'air jusqu'à ce que le *reticulum mucosum*, soit coloré de brun; mais, dès qu'il est coloré une fois, rien n'est assez fort pour en arracher la teinte brune: l'expérience journaliere paraît confirmer cette vérité; un homme qui s'expose seulement un jour à un Soleil ardent

brunit beaucoup
caution & de
pour le blanch
miers germes de
de la taille, de
parens & que de
époques, & par
climat, mais co
de vivre, & p
différentes, acq
palpable dans l
l'habitude du co
En appliquant
rentes tribus de
avec assez de vr
de deux différen
vivent à-peu-prè
conservées une c
de forme & d'l
prouver qu'elles
différentes races
Les meilleurs
les Nations, qui
langue, sont de
peuplade, à mo
thentique d'un E
consulté des anc
plus, ne déposen

brunit beaucoup; & six ou huit mois de précaution & de soin ne fuffifent quelquefois pas pour le blanchir: il est probable que les premiers germes de l'embryon tiennent de la couleur, de la taille, de la forme & du tempérament des parens & que deux peuplades venant à différentes époques, & par différentes voies dans le même climat, mais conservant une maniere différente de vivre, & prenant des nourritures un peu différentes, acquierent cependant une différence palpable dans le teint, la taille, la forme & l'habitude du corps.

 Cook.

En appliquant cette induction aux deux différentes tribus de la mer du Sud, on jugera, avec assez de vraisemblance, qu'elles descendent de deux différentes races d'hommes: quoiqu'elles vivent à-peu-près dans le même climat, elles ont conservées une différence de couleur, de taille, de forme & d'habitude de corps. Tâchons de prouver qu'elles viennent réellement de deux différentes races d'hommes.

Les meilleurs Historiens ont toujours cru que les Nations, qui, en général, parlent *la même langue*, sont de la même race ou de la même peuplade, à moins que le témoignage bien authentique d'un Ecrivain contemporain, ou qui a consulté des anciens monumens, qui n'existent plus, ne déposent du contraire. Par *la même lan-*

Cook. *gue, en général*, je comprends les dialectes divers d'une langue: il est sûr, par exemple, que le Hollandais, le bas Allemand, le Danois, le Suédois, le Norvégien, l'Irlandais & l'Anglais, (dans les mots qui dérivent de l'Anglo-Saxon) ont des dialectes subordonnés à la même langue primitive, ainsi que le haut Allemand, actuellement en usage, & les restes du Gothique qui se trouvent dans le Nouveau Testament d'Ulfila: ces dialectes different pourtant à beaucoup d'égards: chacun a des mots particuliers, pour des idées que la Nation a acquise, après s'être séparée de la mere-tribu, & d'autres dont elle s'est enrichie par la conquête d'un peuple, ou par ses liaisons avec un nouveau peuple. La plupart des mots, quoiqu'un peu altérés, conservent toujours assez du type original pour persuader aux Etymologistes, que ce sont des dialectes de la même langue. Comme les cinq peuplades, que j'ai dit appartenir à la première tribu, parlent toutes des dialectes qui ont une affinité frappante dans la plupart de leurs mots, elles paraissent descendre originairement de la même Nation.

J'ai recueilli des mots de la langue de chaque peuple que nous avons visité, afin de pouvoir juger jusqu'où ces différens langages se ressemblent. J'ai remarqué qu'en général les langues des cinq Nations dont il a été question

tout-à-
bre de
ces mo
conson
les mên
descend
Les diff
ment de
que quel
tandis qu
entiereme
trouva d
poissons &
donner d
exister dan
de ces ar
on tiroit
veaux vête
noms.
Pour pr
tions de la
de celles d
variétés, il
non-seulem
verfel dont
font aussi t
rait dire pe
Nations dif

tout-à-l'heure, ne diffèrent qu'en un petit nombre de mots, que la différence de la plupart de ces mots consiste en deux ou trois voyelles ou consonnes, & qu'il y en a beaucoup d'absolument les mêmes dans tous les dialectes. Ces Nations descendent donc toutes de la même peuplade. Les différences des dialectes proviennent seulement de la difficulté de prononcer des consonnes, que quelques Insulaires prononcent plus aisément, tandis que d'autres les ont changées, ou les ont entièrement omises. Quand une race émigrante trouva dans sa nouvelle contrée de nouveaux poissons & de nouvelles plantes, il fallut leur donner de nouveaux noms, qui ne peuvent exister dans aucun des autres dialectes. Les qualités de ces animaux, les nouveaux végétaux dont on tiroit de nouvelles nourritures ou de nouveaux vêtemens, exigeaient nécessairement d'autres noms.

Pour prouver maintenant que les autres Nations de la mer du Sud, sont d'une race différente de celles des peuples qui forment les premières variétés, il suffit de recourir à leurs langages, qui non-seulement diffèrent en tout de l'idiome universel dont il a été question plus haut, mais qui sont aussi très-distincts l'un de l'autre; on pourrait dire peut-être qu'ils descendent d'autant de Nations différentes, s'il n'était pas inutile de les

Cook.

multiplier sans nécessité, puisqu'en effet on aperçoit quelque ressemblance dans les usages, dans la couleur, les formes & l'attitude du corps.

Si le Lecteur veut remonter jusqu'au continent ou jusqu'aux terres des environs, pour suivre les traces de ces différens Insulaires, il n'a qu'à jeter les yeux sur une carte de la mer du Sud : on voit que cette mer est bornée à l'Est par l'Amérique, à l'Ouest par l'Asie, par les Isles de l'Inde au Nord, & par la Nouvelle-Hollande au Sud. On est d'abord porté à croire que les Habitans des Isles du Tropique viennent originairement d'Amérique, parce que les vents d'Est sont ceux qui dominent le plus dans ces parages, & que les misérables petites embarquations des Naturels peuvent à peine naviguer contre le vent. Mais, après un peu de réflexion, on voit que l'Amérique n'a pas été peuplée bien avant l'époque où elle fut découverte par les Espagnols. On ne trouva sur cet immense continent que deux Etats ou Royaumes qui fussent un peu nombreux, & qui eussent fait des progrès un peu considérables dans la civilisation. L'origine de ces gouvernemens ne remontait qu'à trois ou quatre cens ans au-delà de l'arrivée de Colomb. Le reste du pays était occupé par quelques familles errantes, dispersées sur cette vaste étendue de terres, de sorte

que sou
quarant
& il y a
déserts ;
rent qu
peu d'a
de l'Am
qu'elles
probable
que. Si
Mexique
langues
semblanc
Isles de
les forme
peuples d
absolument
de six cen
licues, qu
que & la
de la petit
pirogues,
incontestab
d'Amériqu
Voyons
mer du S
çons par l
Navigateur

que souvent il n'y avait pas plus de trente ou quarante personnes sur un espace de cent lieues, & il y avait même de longs intervalles absolument déserts; de plus, quand les Espagnols découvrirent quelques-unes des Isles de la mer du Sud, peu d'années après la découverte du continent de l'Amérique, ils les trouverent aussi peuplées qu'elles le sont aujourd'hui; il n'est donc pas probable que leur population vienne d'Amérique. Si on consulte d'ailleurs les vocabulaires du Mexique, du Pérou, du Chili, & ceux des autres langues Américaines, on n'apperçoit aucune ressemblance, même éloignée, avec les langues des Isles de la mer du Sud. La couleur, les traits, les formes, le tempérament & les usages des peuples d'Amérique & de ces Insulaires, sont absolument différens. J'ajouterai que les distances de six cens, sept cens, huit cens ou même mille lieues, qui sont entre le continent de l'Amérique & la plus orientale de ces Isles, rapprochés de la petitesse & de la mauvaise qualité de leurs pirogues, prouvent, suivant moi, d'une manière incontestable, que les habitans ne sont jamais venus d'Amérique.

Voyons donc si la population des Isles de la mer du Sud ne vient pas de l'Ouest; commençons par la Nouvelle-Hollande. Tous les anciens Navigateurs, & sur-tout le Capitaine Cook, en

 Cook.

1770, ont trouvé très-peu de monde sur cet immense continent. La taille rapetissée de ses habitans, la singularité de leurs usages & de leurs habitudes, la privation totale des noix de cocos, des bananes cultivées, & des cochons, ainsi que l'état misérable de leurs huttes & de leurs pirogues, annoncent assez que les Insulaires de la mer du Sud ne descendent pas de la Nouvelle-Hollande ; mais ce qui est encore plus convaincant, leur langue est entièrement différente, ainsi qu'on le voit dans le Vocabulaire que le Capitaine Cook a bien voulu me prêter.

Du côté du Nord, les Isles de la mer du Sud se trouvent, pour ainsi dire, liées aux Isles des Indes Orientales. La plupart de ces dernières terres sont habitées par deux différentes races d'hommes : sur quelques-unes des Moluques, il y a une race plus noire, qui a des cheveux laineux, qui est haute & mince, qui parle une langue particulière, & qui habite les collines de l'intérieur du pays : sur différentes Isles, ces individus sont appelés *Alfoories*. Les côtes de ces Isles sont habitées par une autre Nation, dont les individus ont le teint brun, des formes plus agréables, des cheveux longs & bouclés, & une langue différente, qui est un dialecte du Malais. Les montagnes de l'intérieur de toutes les Philippines sont habitées par un peuple noir, qui a les che-

Rette
Carr
Kahā
Kāfā
Kari
Me-rā
Andā
Sārasī
.....

LE SUUD,

fférie ces

	<i>Nouv. Hollan.</i>	<i>Chilois.</i>
Rette	Quyn.
Carr	Eppo.
Kahá	Quila.
Kâfa	Meli.
Kari	Quechu.
Me-ri
Andé Maragai	{ Butawampa (<i>navis.</i>)
Sâras	{ Pichampo (<i>navicula.</i>)
.....	{ Dolio, (<i>lembus, canoa</i>)
.....	Bura.
.....	Pichi

T A B L E

DES DIFFÉRENTES LANGUES

Comparées avec celles des différentes Nations situées

François.	Iles de la Société.	Iles des Amis.	Nouv.-Zélande.	Isl. de Pépé, des Marquises.	Nouv.-Célonie.	Tanna.	Molucces.	Midiy.	
Les Nombres.	1 A-Tahai.....	A-tahaw.....	Tahai.....	Ko-tahai.....	Bo-dahai.....	Parii.....	Rétée.....	Thlai.....	Sa.....
	2 A-Rooa.....	Looa.....	Rooa.....	Rooa.....	Bo-hooa.....	Pá roo.....	Cáaroo.....	Ery.....	Dua.....
	3 a-Toroa.....	Toloo.....	Toroa.....	Toroa.....	Bo-do-oo.....	Pár-ghen.....	Káhár.....	Erey.....	Teega.....
	4 a-Haa.....	T'fa.....	T'fa.....	Haa.....	Bo-hi.....	Par-bai.....	Káá.....	Ebáts.....	Ampar.....
	5 a-Réemá.....	Neema.....	Reema.....	Reema.....	Bo heemá.....	Pánim.....	Karirum.....	Erimh.....	Leema.....
	6 a-Hono.....	Vano.....	Honoo.....	Hono.....	Bo-ni.....	Pánim-ghée.....	Me-ridde.....	Tékai.....	Nam, a nam.....
	7 a-Hiddoo.....	Hidda.....	Widdoo.....	Hiddoo.....	Bo-hiddoo.....	Pánim-roo.....	Me-cáaroo.....	Gourey.....	Toojoo.....
	8 a-Wároo.....	Vároo.....	Wároo.....	Vároo.....	Bo-wároo.....	Pánim-ghén.....	Me-kákár.....	Goo-réy.....	Delapan.....
	9 a-Héevá.....	Heevá.....	Heevá.....	Heevá.....	Bo-heevá.....	Pánim-bá.....	Me-káfa.....	Goodbat.....	Sambelan.....
	10 a-Hóoroo.....	Ongofóoroo.....	Angáhóoroo.....	Angáhóoroo.....	Bo-nahoo.....	Paroonék.....	Karirrom-karirrom.....	Senéam.....	Sapooloo.....
Un Chef.....	A-Réeh.....	Háreékee.....	Háreékee.....	A ka ái.....	Aledghée.....	Areékee.....	Raja.....	
La barbe.....	Oómeé.....	Ooméméca.....	Goómee.....	Jomee.....	Oámee.....	Poon-wáng.....	Na-ghoomoom.....	Jaagoot.....	
L'œil.....	Mattá.....	Mittá.....	Mittá.....	Mattá.....	Teewanya.....	No-see, neém.....	Máitang.....	Máta.....	
Les oreilles.....	Tarréhá.....	Táringá.....	Táringá.....	Tárréain.....	Poncenohé.....	Galiaga.....	Téwéag.....	Tálingan.....	Télinga.....
Le pied.....	áwái.....	Awái.....	Wái-wái.....	Awái.....	Awái.....	hia.....	Nafúoo.....	Reéan.....	Cak-kee.....
La tête.....	a-ópo.....	Oopo.....	Oopo.....	A ópo.....	Oopo.....
La bouche.....	Oótoo.....	Mótoo.....	Oótoo.....	Oótoo.....	Mótoo.....	Noo-ánya.....	Ta-óoze.....	Bangoon.....	Mooloot.....
Le nez.....	Eyhoo.....	Eéhoó.....	Eheéoo.....	Eéyoo.....	Eyoo.....	Mama-ya.....	Baife-angom.....	Noofum.....	Edong.....
Poil, cheveux.....	aróuroo, hoóroo-hoóroo.....	Lo-óoroo.....	Hoóroo.....	Oowho.....	oon.....	Groncom.....	Membrun-bálung.....	Ramboet.....
Le ventre.....	obco.....	Fáttoo.....	K-ópoó.....	Oboó.....	Opoó.....	D-oooom.....	Bá-Gabrian.....	Froot, Pooroo.....
Le bras ou la main.....	Réemá.....	Neémá.....	Ringá.....	Reémá.....	Heémá.....	Tangan, Ligan.....
Un ami.....	hoá, Táio.....	Whóá.....	Hóá.....	Heéó.....	Alee, mállé.....	Tomar, tomano.....	Sobat, Toolan.....
Un homme.....	Téh-tá.....	Tingátá.....	Pápá.....	Teétee.....	At.....	Aironan.....	Barang.....	Manufia, Oran.....
Une femme.....	Wáheine.....	Fefeine.....	Wáheine.....	Wáheine.....	Tamá.....	Bran.....	Rábia.....	Pataupocang.....
Le Soleil.....	Eri.....	Eloó.....	Herá.....	Eri.....	At.....	Mery.....	Ma-ty-o.....	Maré-hanee.....
Terre.....	Whennooá.....	Iannooá.....	Whennooá.....	Hannooá.....	Whennooá.....	Fennooá.....	Na-on.....	Da ar.....
La Lune.....	Máramá.....	Márimá.....	Márimá.....	Máramári.....	Mákok, Máheem.....	Mágoóá.....	Boolan.....
Eau.....	Evai.....	Evai.....	Evai.....	Evai.....	Evai.....	T-evai, oos.....	T-avai.....	Ergéur.....	Ayer.....
La mer.....	Tái.....	Tái.....	Moánná.....	Dállán.....	Tafée.....	Naus.....	Laoot.....
Mort, mourir, tuer.....	mátte.....	Mátte.....	Matte.....	Halleck.....	Marooéce.....	Mats.....	fCa-mata ar, (Patay, mattee.....
Manger.....	ai.....	E-kái.....	Ekái.....	Magho.....	Máá, (Cáman).....	hoót.....	Anné.....	Amgam.....	Macan.....
Boire.....	Ainoo.....	Ainoo.....	Ainoo.....	Hynoo.....	Aiaoo.....	Hyndoo.....	Nooce.....	No-ai.....	Miamam.....
Un chien.....	Ooroc.....	Ch-oorée.....	Ch-oorée.....	Anging.....
Un poisson.....	Eya.....	Eeka.....	Léki.....	Eeka.....	Eya.....	Ta-éka.....	Tá-éka.....	Telan.....
Un cochon.....	Boó.....	Booáca.....	Booáca.....	Boóga.....	Berrouis.....	Babá, Bobbe.....
Une maison.....	te-wharre.....	Háire.....	Te-fure.....	Te-hare.....	Te-wharre.....	Ooná.....	Neema.....	Náéno.....	Kooma.....
Une bache.....	Toé.....	Toéhe.....	Toéhe.....	Toé.....	Bábbánw.....	Ehú.....	Bálon, Kapal.....
Potatoes douces.....	Goomuro.....	Goomalla.....	G. om rá.....	Ooby, kécheel.....
Ignames.....	Oowhee.....	Ooúce.....	Ooúce.....	Ooúce.....	Ooúce.....	Noo-ook.....	Namán.....	Ooby, kéheer.....
Noix de cocos.....	Néca.....	Néno.....	Néno.....	Néno.....	Néno.....	Néno.....	Nánoo.....	Nécor.....
Le fruit à pain.....	Ooroo.....	Méce.....	Ooroo, Mace.....	G'oo,oo.....	E'arabe.....	Socum, (Ram.....
Une pirogue.....	Wá'á.....	Wá'á.....	Te-wá'á.....	Wá'á.....	Wá'á.....	Te-wá'á.....	Andeta.....	Atay.....	Pa'w.....
Grand.....	Aráhat, noce.....	Aráhat.....	Aráhat, noce.....	Noce.....	Sarashore.....	E'ure.....
Petit.....	Rétee.....	Rétee.....	Rétee.....	Fétee.....	fkech, el (Ben art).....

B L E

NGUÉS DE LA MER DU SUD,

Nations situées à l'Est & à l'Ouest de ces Isles.

Mallucou.	Malay.	Tigalas.	Pampangos.	Noav, Hollande.	Mexicain.	Péruvien.	Chilois.
Thkii	Sa	Yla	Ila, Metong		Ce		Quyn.
Ery	Dua	Dalava, dalova	Au-cha		Ome		Eppo.
Lrey	Teega	Tad, yto	At-lo		Jei		Quia.
Ebâts	Ampat	Apa	Apat		Nahuy		Meli.
Erimh	Leema	Lima	Lima				Quechu.
Tf-kai	Nam, a nam	Aniu	Anam				Cuyn.
Goory	Toojoo	Pito	Fitu				Relgi.
Goo-rèy	Delapan	Valo	Valo				Pura.
Goodbât	Sambelan	Siyam	Siam				Ailla.
Sendâm	Sapooloo	Polo, poba	Apalo			Chunca	
	Raja	Hari	Ari			Apu dominus	fApò. {Cunaca (dominus.)
	Jangoot	Gami, baba	Gumi (barbado) Baba	Waller			Iajun.
Maitang	Mata	Mata	Matta	Menl			Ne.
Talingan	T. luga	Taynga	Balug-bug, Talinga (oreilles trouées)	Melea			Pilum.
Redân	Cak-kec	Calis (nid d'un animal)	Bitis	Edamal			Namon.
Bâ-cene	Capula	Olo	Buntuc	Wagghegece		Tzontecotli	Lonco. {Towongen.
Bângoon	Mooloot	Bunga	Bunganga, Asboc	Yembe, Jembi		Chal	Cun.
Noofsûm	Edong	Ylong	Arung	Bonjoo			Ju.
Membrum-bâfung	Ramboot	Bohoc	Enac, Cavad	Morye			Lonco.
Eâ-Gabrum	Proot, Pooroot	Tijan	Artian, Butad				Iuc.
	Tangan, Lingan	Camats	Camavo			Maqui	{Philpa Erachium.) {Cue (manus.)
Tomar, tomarro	Sobat, Toolin	{Tapis, jagoyo, Ingoma, {Caroto, Calagoma, {Calagoya, Cali...	{Lugud, Passya {Cutang, Dugo				
Barang	Manusia, Orang	Tavo	Tavo	Emmâ		Rema	Wento.
Râbia	Panamporang	Bibaye	Babai	Mootel			Demo.
Ma-Ry-o	Mara-hurree	Arao	Aldao	Galau		Intu	Ante.
Na-on	Darat	Lupa	Iahnad, Gabon			Ian	Iaça
	Eoolan		Bolan				Tue.
Ergour	Ayer	{Hribg. {Tambang (Pseudoce) {Lafik (au falc	{Tabang (au douce {Aar (au falc	Poorai		Adl	Cuilla. Unuy
Nâas	Laoot	{Daggat {Haut, miralta {Patay, mattee	{Dayat {Haut miralta				Ko.
Mâts	{Ca-mata an {Patay, mattee	{Ca-matayan, ha'humolan {paty (joer)	Matai				Lonquen. {lay mot.) {Langawyn (necare.)
Angam	Magan	Cau	Can, afan, putat	Bootna			Jen.
No-â	Mianum	Ynom	Inum	Ehuchala			Butun.
	Anjuga	Datapova	Dapur	Rotta			Tewa.
	Ielan	Yla	Aian				Challua.
Berros	Babli, Bobbe	Babuy	Babi				Cuchy.
Nâcimo	Rooma	Balay	Balay				
	balong, Sapaki, Campa	Paras, pan-dara	Duras				
	Ooby, kechel						
Nanram	Ooby, bearr	Obi	Ubi				
Maroo	Necor	Nieg, Nijeg	Ungor				
Eh-ribe	Socema (Bompf)						
May	Fia	Berai (au peçeno)	Pangga, Lunday	Marag an			Lutawan pa novis. {Puchango (navicula) {Dolo (lembas, canoa)
	Bstire	Daquila	Dacul			Hatum	Bara. Pichj
	{Puchel {Bouat f en quant.	Otri, bali-bal	Intak, liti				

veux f
qui et
ticulier
sur les
plus b
parle d
des no
pangos
Les pr
dernier
tribus
Iles de
Europée
ment pl
de For
dans l'i
d'homme
la face la
du pays
Les habi
de la N
Irlande ,
les coutu
ressemble
velle - Ca
c'est-à-dir
la mer d
Guinée or

veux frisés, qui est grand, qui a de l'embonpoint, qui est très-guerrier, & qui parle une langue particulière, différente de celle de ses voisins; mais sur les bords de la mer, il y a une race infiniment plus blanche, qui a de longs cheveux, & qui parle différens idiomes: on donne à ces peuplades des noms divers, mais les *Tag-les* les *Pampangos*, & les *Bissayas*, sont les plus fameux. Les premières sont les plus anciennes, & les dernières sont certainement alliées des différentes tribus Malaises, qui avaient rempli toutes les Isles des Indes Orientales, avant l'arrivée des Européens dans ces mers. Leur langue a également plusieurs rapports à celle des Malais. L'Isle de Formose ou de Tai-Ovan renferme aussi, dans l'intérieur de ses montagnes, une race d'hommes bruns, qui ont les cheveux frisés & la face large; mais les Chinois occupent les côtes du pays, sur-tout les cantons qui sont au Nord. Les habitans des Isles de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne & de la Nouvelle-Irlande, ont un teint noir, & par les mœurs, les coutumes, le tempérament & les formes, ils ressemblent beaucoup aux Insulaires de la Nouvelle-Calédonie, de Tanna & de Mallicolo, c'est-à-dire, à la seconde race des Habitans de la mer du Sud; & ces noms de la Nouvelle-Guinée ont beaucoup de rapport avec ceux des

 Cook.

Cook.

Moluques & des Philippines. Les Larrons & les Carolines nouvellement découvertes, sont habitées par une race d'hommes, qui a une grande ressemblance à la première race de la mer du Sud : leur taille, leur tempérament, leurs mœurs & leurs usages, tout annonce cette affinité ; & , suivant quelques Ecrivains, ils ressemblent presque à tous égards, aux *Tagales* de Luçon ou de Manille : de sorte qu'on peut suivre la ligne des migrations par une suite continuelle d'Isles, dont la plupart ne sont pas éloignées de plus de cent lieues l'une de l'autre.

Des Mœurs & des progrès de la civilisation chez les Peuples de la Mer du Sud.

Le rang où l'on place les femmes dans la société domestique, a une extrême influence sur la civilisation, & plus une Nation est misérable & grossière, & plus elles sont traitées durement : celles de la Terre de Feu, détachent des rochers les moules qui servent de principale nourriture à la peuplade : celles de la Nouvelle-Zélande rassemblent les racines de fougère, qui sont bonnes à manger ; telles que le *pteris esculenta*, le *polypodium medullare* ; elles apprêtent les alimens, préparent la plante de lin ; elles en font

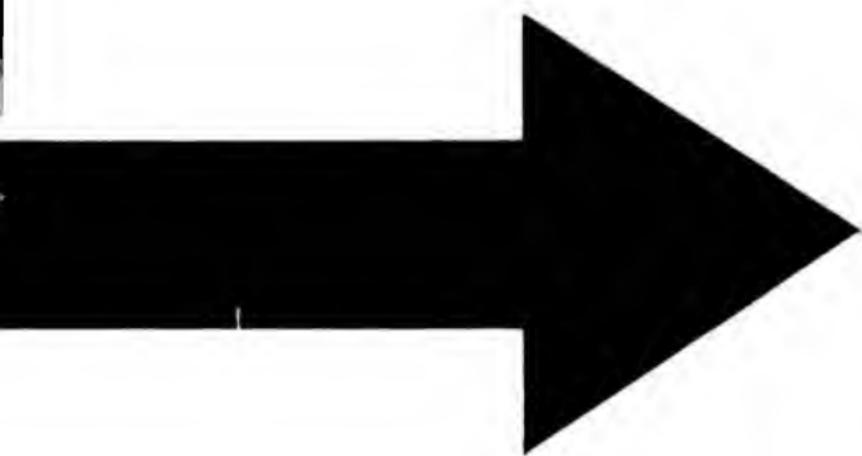
des v
pêche
tandis
de le
moind
perme
qui fo
les ba
du per
on les
sans le
volonté

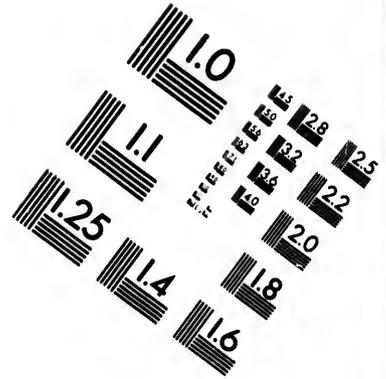
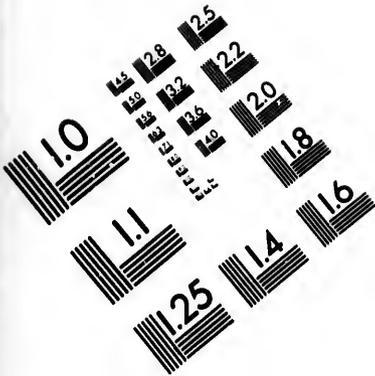
Les
Nouvel
férables
battues
elles po
tout le
grosfier
égard,
& des
leurs fa
côté de
au-dessu
des im
elles fo
observer
des cho

des vêtemens; elles fabriquent les filets pour la pêche, & elles n'ont jamais un moment de repos, tandis que leurs maris passent la plus grande partie de leur temps dans l'oïfiveté: ce sont-là les moindres maux de ces malheureuses. On ne leur permet pas même de punir leurs enfans, qui souvent jettent des pierres à leurs mères ou les battent sous les yeux & du commandement du pere: dévouées à la brutalité des hommes, on les traite comme des bêtes de charge, sans leur laisser le moindre exercice de leur volonté.

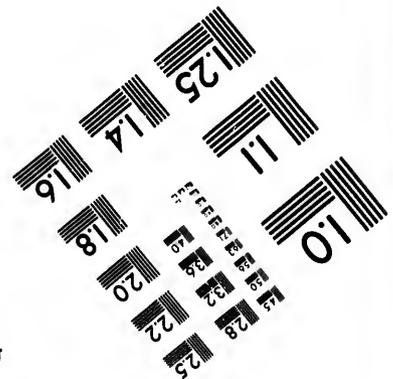
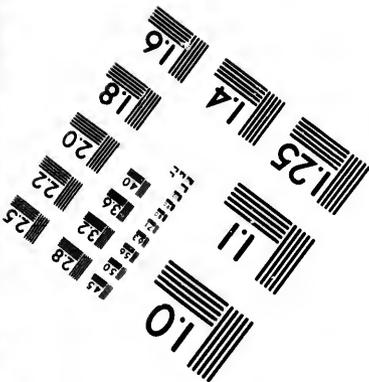
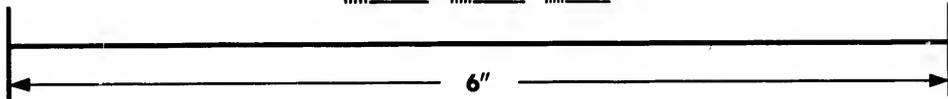
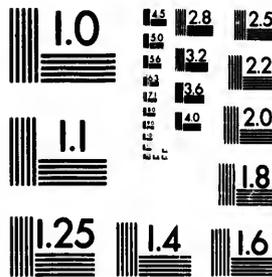
Les femmes de *Tanna*, de *Mallicolo* & de la *Nouvelle-Calédonie*, ne sont gueres moins misérables; quoique nous ne les ayons jamais vues battues ou outragées par leurs propres enfans, elles portent cependant les fardeaux, & elles font tout le travail domestique. L'oppression & la grossiereté qu'on emploie constamment à leur égard, jointes à une constitution plus délicate, & des nerfs plus irritables, ont perfectionné leurs facultés intellectuelles, & les ont mis, du côté de la pénétration & de la sagacité, fort au-dessus des hommes. Comme elles reçoivent des impressions plus promptes & plus vives, elles sont plus portées à l'imitation, & elles observent plutôt les propriétés & les rapports des choses; leur mémoire en conserve mieux







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8
2.0 2.2
2.5 2.8
3.2 3.6
4.0

5
5.0
5.6

 Cook.

le souvenir; leurs facultés deviennent ainsi plus en état de les comparer & de tirer de leurs perceptions, des idées générales. Elles simplifient leurs différens travaux & souvent elles font de nouvelles inventions dans cette partie des Arts. Habitues à se soumettre, sans réserve, aux caprices des hommes, on leur a appris de bonne-heure à craindre les écarts des passions: leur réflexion est plus calme & plus froide; elles cherchent à mériter l'approbation par la douceur & par les caresses: elles contribueront, avec le temps, à diminuer cette dureté de mœurs, naturelle aux Barbares; elles disposent ainsi ces peuplades à la civilisation. Les Zélandais regardent si bien leurs femmes comme leur propriété, que les peres & les plus proches parens, vendaient habituellement les faveurs de ces malheureuses à notre équipage: les peres eux-mêmes traînaient souvent ces victimes de force dans les lieux écartés du vaisseau, & ils les abandonnaient à la brutalité des Matelots, qui ne rougissaient pas de leur faire violence, quoiqu'elles fussent tremblantes & qu'elles versassent un torrent de larmes. Si ces Sauvages défendent quelquefois à leurs femmes un commerce avec d'autres hommes, & s'ils punissent avec sévérité la transgression de cet ordre, ce n'est pas par des principes d'équité, de modestie & de délicatesse, mais

afin
 tori
 I
 des
 moi
 son f
 ne se
 les p
 une
 femm
 la pe
 social
 ont d
 vif, u
 de la
 tere,
 jointe
 charm
 figure
 de te
 homm
 dans l
 se (inè
 perme
 avec t
 ainsi l
 l'objet
 prendr

afin d'exercer leur droit de propriété & leur autorité sur elles.

Cook.

Les femmes de Taïti, des Isles de la Société, des Isles des Amis & des Marquises, sont moins tyrannisées par les hommes; cette raison seule suffisait pour prouver que ces Insulaires ne sont plus dans l'état des Sauvages & qu'il faut les placer un peu au-dessous des Barbares. Par une suite de ce qu'on a dit plus haut, plus les femmes sont estimées, plus on remarque dans la peuplade de sentimens humains, & de vertus sociales. Les femmes de Taïti & des environs, ont des organes extrêmement délicats, un esprit vif, une imagination brillante, de la pénétration; de la sensibilité, de la douceur dans le caractère, & un grand desir de plaire: ces qualités, jointes à la simplicité du pays, à une franchise charmante, à une belle taille, & à une belle figure, à un sourire affable, à des yeux pleins de tendresse & de feu, captivent le cœur des hommes, & maintiennent l'influence du sexe dans les affaires domestiques & publiques: elles se mêlent dans toutes les assemblées; on leur permet de converser librement & sans réserve avec tout le monde; elles cultivent & polissent ainsi leur esprit, & celui des jeunes gens: car l'objet principal de leur éducation étant d'apprendre le grand art de plaire, on les instruit

Cook.

sur tous les moyens de gagner l'attachement des hommes, & d'acquérir une amabilité de caractère. Leurs chants, leurs danses, leurs rires innocens & leur gaieté badine, tout concourt à enflammer d'amour les jeunes Insulaires, & à cimenter des unions qui ne finissent qu'à la mort.

Il faut remarquer cependant que, quoique les Taïtiennes aient déjà beaucoup poli les mœurs de leurs compatriotes, il reste encore des usages qui semblent prouver que le beau sexe n'a pas toujours joui de l'estime & de l'égalité qu'on lui accorde aujourd'hui. Chez les peuples, qui ne regardent les femmes que comme des domestiques, elles sont réduites à prendre leurs repas loin de leurs Maîtres orgueilleux. Il en est de même à Taïti & sur toutes les Isles de la Société, & je n'ai jamais pu découvrir l'origine de ces coutumes; je crois que c'est un reste de l'état d'avilissement dans lequel vivaient jadis ces Taïtiennes, avant qu'elles eussent acquis l'estime & l'égalité dont elles jouissent maintenant.

La Monogamie est universelle chez toutes les Nations de la Mer du Sud. Quelques individus, sur-tout parmi ceux d'un rang distingué, ont, il est vrai, des liaisons avec plusieurs filles, toujours prêtes à se livrer à la première demande; mais je n'ai jamais oui dire qu'une femme mariée ait cédé aux desirs d'aucun amant.

Qu
clima
femm
maris
trodui
sous u
des pr
aux pl
ni sur
dant o
peut r
que les
plus po
d'honn
épouse
avons e
O-A
femme
avait pr
necou,
teherea
d'Oraie
soit tou
hommes
nature d
ser plus
portion
& cetui

Quoique la polygamie soit si commune dans les climats chauds & chez les Nations barbares, où les femmes sont censées appartenir en propriété aux maris, il est à remarquer qu'elle ne s'est pas introduite sur les Isles de la Mer du Sud, situées sous un climat chaud, & où le luxe a déjà fait des progrès, & dont les habitans sont fort portés aux plaisirs, non plus qu'à la Nouvelle-Zélande, ni sur les Isles qui sont plus à l'Ouest, où cependant on estime moins les femmes. Je crois qu'on peut rendre raison de ce phénomène, en disant que les mœurs des femmes sont plus douces & plus polies; qu'il n'y a pas plus de femmes que d'hommes, & enfin qu'il est facile de quitter une épouse & d'en prendre une autre, comme nous avons eu occasion d'en voir plusieurs exemples.

O-Amo, mari d'*O-Pooréa*, avait répudié sa femme quand nous arrivâmes à Taïti, & *O-Pooréa* avait pris un autre mari. *Potatou* avait pris *Wainecou*, & il s'était séparé de son épouse *Polateherea*, qui vivait avec Mahine, jeune Chef d'Oraïedéa. Je ne crois pas que la monogamie soit toujours une proportion des femmes & des hommes; je pense au contraire qu'en Afrique la nature des alimens & du climat, & l'usage d'épouser plusieurs femmes, ont produit une disproportion considérable entre le nombre des hommes & celui des femmes; de sorte que maintenant il

 Cook.

Cook.

y naît plusieurs femmes pour un seul mâle. On a observé que chez tous les animaux, les accouplements produisent le plus communément le sexe de celui qui est le plus vigoureux & le plus chaud; si, par exemple, l'étalon est plus chaud & plus vigoureux que les jumens, il naîtra plus de poulains mâles; mais si les jumens sont plus vigoureuses, si l'étalon est vieux, & épuisé par trop de service, il naîtra une plus grande quantité de jumens. Appliquons cette remarque aux Habitans de l'Afrique: il est évident que des hommes accoutumés à la polygamie, énervés par l'usage des femmes, sont moins forts, tandis que les femmes conservent un tempérament plus chaud, parce qu'elles ont des nerfs & des organes plus sensibles, & une imagination plus vive, & parce qu'ouï leur rend moins souvent le devoir conjugal. Il n'est donc pas étonnant qu'elles fassent plus de filles que de garçons. Les faits sont d'accord avec cette théorie, car les Voyageurs conviennent tous que la polygamie se retrouve chez tous les peuples d'Afrique: aucun d'eux ne remarque qu'on y trouve beaucoup d'hommes sans femmes; chacun d'eux en a au-moins une. Quand un peuple adonné à la polygamie, vit dans le voisinage des Nations monogames, il est probable qu'il tire de ses voisins, de force; ou par le commerce, les femmes dont il a besoin; les Africains, qui sont tous polygames,

polyg
pas p
naître
mâles
Qu
Espér
servé
de fer
du cli
des je
quanti
Madag
& de l
cations
de bon
lascives
mariag
la Colo
& poin
& un te
chent d
qu'au E
pour u
de faire
qu'on
des faits
On a
morts,
To

polygames, & qui se marient tous, ne peuvent pas profiter de cet avantage, il faut donc qu'il naisse, parmi eux, plus de femelles que de mâles.

Quoique les Colons établis au Cap de Bonne-Espérance, ne prennent qu'une épouse, j'ai observé qu'à la Ville & à la campagne, il y a plus de femmes que d'hommes; ce peut être un effet du climat & de la nourriture; mais le libertinage des jeunes gens en est la principale raison: la quantité de femmes esclaves qu'on y importe de Madagascar, de Bengale, de Java, des Moluques & de la Côte des Papous, leur donne tant d'occasions de débauches, & tant de facilité de former de bonne-heure des liaisons avec ces femmes lascives, que les hommes sont épuisés avant le mariage: il arrive que les jeunes Hollandaises de la Colonie, nées sous un ciel chaud, bien nourries, & point affaiblies par le travail, ont plus de force & un tempérament plus ardent, & qu'elles accouchent de plus de filles que de garçons. On assure qu'au Royaume de Bantain, il naît dix femmes pour un homme. Les remarques que je viens de faire ne sont que des conjectures, & je souhaite qu'on recueille, à l'avenir, avec plus de soin, des faits sur cette partie de l'Histoire de l'Homme.

On a prouvé, par des listes très-exactes des morts, que, dans la plupart des pays de l'Europe,

Cook.

la proportion des hommes aux femmes est à-peu-près égale, ou s'il y a de la différence, que le nombre des mâles est plus considérable dans la proportion de 105 à 100. Si c'est-là la mesure générale de la Nature, l'habitude de la polygamie l'a dérangée dans l'Asie & dans l'Afrique, en énervant l'espèce des mâles. La polygamie étant ainsi établie sur une partie du Globe; & la monogamie sur une autre, nous avons lieu de soupçonner que la pluralité des maris est actuellement à l'Isle de Pâque. On dit qu'anciennement les femmes des Mèdes avaient plusieurs maris à-la-fois, & que celles qui n'en avaient que cinq, étaient réputées mal pourvues; chez les anciens Bretons, dix ou douze hommes n'avaient qu'une seule femme. On permet aux femmes de qualité, sur la Côte de Malabar; d'épouser autant d'hommes qu'il leur plaît; & enfin un Voyageur nous a assuré, dernièrement, qu'au Royaume de Thibet, plusieurs hommes, sur-tout les freres & les parens, se réunissent pour entretenir une épouse commune, & qu'ils s'excusent en disant, qu'il n'y a pas dans leur pays un assez grand nombre de femmes. Quelqu'étrange que soit cet usage, il n'en est pas moins sûr, & il a, sans doute, des causes particulières. Dans les pays voisins de la Chine, de la Bukarie & de l'Inde, où les hommes prennent plus d'une épouse, il doit y

avoir p
force, c
n'est do
aient un
Pâque f
plusieurs
1770, y
1774, il
de popu
plus rem
il ne faut
de forte
femmes
ou un fe
des Habit
taine Dav
terre viol
de-là. Les
terre, & il
Divinité p
cette con
les Habit
leurs habit
par des n
plein jour
hommes é
tandis que
l'habitation

avoir peu de femmes, parée qu'on les enlève de force, ou par adresse, ou par le commerce; il n'est donc pas surprenant que plusieurs hommes aient une femme en commun. Quand l'Isle de Pâque fut découverte, en 1722, elle contenait plusieurs milliers d'Habitans. Les Espagnols, en 1770, y en trouverent environ 3000; & en 1774, il y en avait à peine 900; ce décroissement de population est singulier; mais ce qu'il y a de plus remarquable, parmi ces neuf cêns Habitans, il ne faut compter que cinquante femmes en tout; de sorte que le nombre des hommes est à celui des femmes comme 17 à 1. L'éruption d'un volcan ou un feu souterrain, ont pu détruire la plupart des Habitans de cette Isle: effectivement le Capitaine Davis, en 1687, ressentit un tremblement de terre violent dans ces parages, & à peu de distance de-là. Les Taïtiens connaissent les tremblemens de terre, & ils croient qu'ils sont sous la direction d'une Divinité particulière, appelée *Maoowe*; d'ailleurs cette conjecture est d'autant plus probable, que les Habitans de l'Isle de Pâque construisent encore leurs habitations sous terre, & qu'ils les soutiennent par des murailles seches: si ce désastre arriva en plein jour, il est vraisemblable que la plupart des hommes étant hors des cabanes, furent sauvés, tandis que les femmes, qui gardent ordinairement l'habitation, périrent toutes, excepté celles qui

Cook.

Cook.

se trouverent dans la campagne. Ces femmes servent, suivant toute apparence, à plusieurs maris ; elles ne craignent pas de se prostituer à une foule de matelots dans la même heure : cette débauche leur est peut être habituelle. Si la théorie, dont on a parlé plus haut, était confirmée par les faits & par l'expérience, il y naîtrait plus de garçons que de filles ; mais un trop grand nombre connaissant la même femme, elle ferait peu d'enfans, comme il arrive aux malheureuses qui servent aux plaisirs du public.

Tous les peuples de la Mer du Sud, étant monogames quoiqu'ils descendent des Nations du Continent de l'Inde, presque toutes adonnées à la polygamie, il paraît que ce n'est ni la sagesse ni la vertu qui les ont porté à cette réforme ; les premières peuplades, qui s'établirent sur ces Isles, amenerent probablement autant de femmes que d'hommes ; & ce hasard leur fit renoncer à la polygamie à laquelle ils étaient accoutumés dans leur patrie. La médiocre étendue de ces terres rendit nécessaire la continuation de cette conduite ; car si, dans une petite Isle, un homme s'appropriait les droits de plusieurs hommes, en prenant pour lui seul les femmes qui doivent servir à plusieurs, on s'en appercevrait bientôt ; on ne tarderait pas à se venger de cette usurpation injurieuse & chaque individu rentrerait dans les droits dont on voulait le priver.

Les
virois
à plusie
pour l
n'ont p
le jeun
être le
mere,
homme
craigne
amans.

Penda
Boba,
Un jour
sœurs qu
pirogue,
gacea à l
arrivée. J
en serai
tant les
montra
elle répé
Je m'info
j'appris q
reproche
avoir de n
paraissent
une opér

Les jeunes femmes de Taïti & des Isles des environs, prodiguent, sans scrupule, leurs charmes à plusieurs amans, cette conduite suffirait ailleurs pour les écarter du mariage ; mais ces peuples n'ont pas les mêmes idées. Si elles font un enfant, le jeune-homme avec qui elles vivent est censé en être le pere, & il jouit, dès-lors, ainsi que la mere, de tous les privilèges du mariage. Les hommes les plus distingués de la peuplade ne craignent pas d'épouser les filles qui ont eu des amans.

Cook.

Pendant notre seconde relâche à *O Raïedea*, *Boba*, Chef d'*O-Taha*, venait nous voir souvent. Un jour qu'il était sur notre bord, il aperçut ses sœurs qui s'avançaient vers le vaisseau dans une pirogue, & me montrant la plus jeune, il m'engagea à lui dire *veheina poowa*, dès qu'elle serait arrivée. Je fis ce qu'il voulait, sans savoir qu'elles en seraient les suites ; la sœur aînée releva à l'instant les vêtemens de sa sœur cadette ; elle me montra qu'elle avait des marques de puberté ; elle répéta cette cérémonie deux ou trois fois. Je m'informai alors de l'objet de cette action, & j'appris que sur ces Isles, c'est une espèce de reproche, ou un manque de dignité, de ne pas avoir de marques de puberté. Dès que ces marques paraissent, les jeunes femmes sont obligées de subir une opération très-douloureuse. On *tatoue* sur leurs

Cook.

feilles de grandes rayures arquées. Ces rayures sont honorables, & c'est une espèce de prééminence de pouvoir faire des enfans. Si un homme accuse une femme de ne pas porter ces marques, elle ne peut pas, en honneur, se dispenser d'en mettre la preuve sous ses yeux (a). J'ignore qu'elle est l'origine de ces étranges coutumes : il suffit d'avoir exposé le fait.

Il paraît que les hommes n'ont habité que malgré eux les extrémités des Zones tempérées, & qu'ils n'ont choisi que fort tard, pour leurs demeures, ces climats rigoureux : la douceur du ciel en-dedans & aux environs des Tropiques, l'accroissement rapide qu'y prennent les animaux & les végétaux, la facilité de se procurer de la subsistance & un abri contre l'inclémence du ciel, la profusion des fruits & des racines qui y croissent spontanément, tout porte à croire que c'est dans cette partie de la terre que l'homme s'établit d'abord : ce qui confirme cette opinion, c'est

(a) Les Thraces ne s'embarraffaient point de la chasteté de leurs filles, qui admettaient, dans leurs bras, tous les hommes qu'elles voulaient ; mais ils étoient avec soin, la conduite de leurs femmes, qu'ils achetaient fort cher de leurs parens. Ils s'imprimaient déjà une espèce de *tatouage*, qui étoit réputée une marque de noblesse ; ceux qui n'étaient pas tatoués, passaient pour être nés dans l'abjection. Hérodote. *Lib. V, cap. 6.*

que l'
les vic
trionau
ou l'a
bafard
fixer l
contrée
Quo
point d
remarq
à tous d
des pôl
& plus
spacieu
climats
comme
sociétés
établie
nieres p
de la m
pratiq
tion : il
suprême
tout para
& comm
miserable
la Zone
les êtres

que l'homme sauvage nu, ne peut pas affronter
 les vicissitudes & les rigueurs des bords septen-
 trionaux & méridionaux de la Zone tempérée, Cook.
 ou l'âpreté des deux Zones glaciales, & que le
 hafard, ou une nécessité cruelle, ont pu seules
 fixer les peuplades à vivre dans ces misérables
 contrées.

Quoique les Insulaires de la Mer du Sud n'aient
 point de liaison avec des peuples très-policiés, on
 remarque que leur civilisation est plus avancée,
 à tous égards, suivant qu'ils se trouvent plus loin
 des pôles : ils jouissent d'une subsistance plus variée
 & plus abondante, ils ont des habitations plus
 spacieuses, plus propres & mieux adaptées aux
 climats ; leurs vêtemens sont plus légers, plus
 commodes, leur population plus nombreuse, les
 sociétés mieux réglées, la sûreté publique mieux
 établie contre les invasions étrangères, leurs ma-
 nieres plus civiles & plus raffinées, les principes
 de la morale plus connus & plus généralement
 pratiqués, les esprits susceptibles de plus d'instruc-
 tion : ils ont quelques idées vagues d'un Etre
 suprême, d'une vie à venir, de l'origine du monde ;
 tout parait tendre à leur bonheur comme individus
 & comme membre d'une Nation ; au contraire les
 misérables Sauvages, qui habitent les environs de
 la Zone glaciale, sont les plus dégradés de tous
 les êtres humains ; le peu d'alimens qu'ils se pro-

Cook.

curent, est dégoûtant ; ils se réfugient dans les plus mauvaises cabanes qu'on puisse imaginer ; leurs grossiers vêtemens ne les mettent pas à l'abri des rigueurs du climat ; les peuplades sont peu nombreuses : sans liens & sans affections réciproques, exposés à toutes les insultes des usurpateurs, ils se retirent dans d'affreux rochers, & paraissent insensibles à tout ce qui porte l'empreinte de la grandeur & de l'industrie : une stupidité brutale forme leur caractère ; quand ils sont les plus forts, ils sont perfides, & agissent contre tous les principes de l'humanité.

En comparant la situation des Naturels de la Terre de Feu & de la Nouvelle-Zélande, avec celle de leurs voisins, on voit encore mieux que les peuplades qui habitent les extrémités glaciales de notre Globe, ne jouissent pas d'autant de bonheur que les Nations du Tropicque. Aux environs de la Baie de Noël ils sont en petite quantité, & à en juger parce qu'en ont vu les autres Navigateurs, & par l'aspect général du pays, la population ne peut pas y être considérable : ces terres sont les plus méridionales de celles où nous avons trouvé des hommes ; mais ces sauvages nous ont paru sentir leur misère & la vie affreuse qu'ils mènent. Plusieurs chaloupes remplies vinrent à notre vaisseau, & ceux qui les montaient, n'avaient d'autres vêtemens qu'un

morce
pas ad
fesses,
corps
au mi
nous
l'air é
therme
les fem
ils exh
effet d
vent se
qu'ils
de leur
cette o
bâtons
coquille
ils joig
environ
seche,
de pho
de tout
une po
servé d
qu'un p
d'os, a
destiné
are ma

morceau de peau de phoque, qui ne descendait pas assez bas pour couvrir la moitié de leurs fesses; leur tête, leurs pieds & le reste de leur corps étaient exposés à un degré de froid qui, au milieu de l'été, nous paroissait vif, quoique nous fussions bien habillés; la température de l'air était communément de 46 à 50 degré du thermomètre de Fahrenheit; ni les hommes, ni les femmes ne cachaient leurs parties naturelles; ils exhalaient tous une puanteur insupportable, effet de l'huile de baleine rance dont ils se servent souvent, & de la chair pourrie de phoques qu'ils mangent; je pense que toute la texture de leur corps est profondément imprégnée de cette odeur désagréable; leurs cabanes sont des bâtons liés ensemble, qui forment une espèce de coquille pour une hutte, basse, ouverte & ronde; ils joignent & rapprochent les arbrisseaux des environs, & ils couvrent le tout avec de l'herbe sèche, & çà & là avec des morceaux de peau de phoque; la cinquième ou la sixième partie de toute la circonférence, est laissée libre pour une porte & pour un foyer; nous n'y avons observé d'autres ustensiles & d'autres meubles, qu'un panier, un petit sac de natte, un crochet d'os, attaché à un long bâton d'un bois léger, destiné à détacher les coquilles des rochers, un arc mal fait, & quelques traits; leurs pirogues

 Cook.

font de l'écorce, pliée tout autour d'une pièce de bois, qui tient lieu de platbord : quelques autres bâtons d'environ un demi-pouce d'épaisseur, placés dans l'intérieur de la pirogue, tout près l'un de l'autre, de manière à former une espèce de pont, sont destinés tout-à-la-fois à tenir ouverte la cavité de la pirogue, & à empêcher qu'on ne brise le fend en marchant dessus : dans un coin de ces misérables embarcations, ils mettent un monceau de terre, & par-dessus ils entretiennent un feu perpétuel, même en été : outre la chair de phoques, dont on a déjà parlé, ils se nourrissent de coquillages qu'ils font griller; ils frissonnent & paroissent fort affectés du froid, ils regardaient le vaisseau & ses différentes parties d'un air indolent & stupide, que nous n'avons remarqué dans aucune des Nations des mers du Sud.

La Baie Dusky est la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Zélande où nous soyons abordés. L'observatoire de l'Astronome était fixé à un canton, qui gît par 45 degrés 47 minutes de latitude Sud. Cette Baie, qui a plusieurs lieues d'étendue, se divise en goulets spacieux & remplis d'oiseaux de différentes espèces, d'une quantité prodigieuse d'excellens poissons : des troupeaux nombreux de phoques couvrent ses rochers. Ces ressources devraient inviter les Insulaires à

s'y éta
trois
en te
Les N
de pla
la part
& les
contre
qui fo
trême
dantes
de la B
ou cin
uns av
que T
paraiss
pas mo
il était
tiques,
perçu c
y aient
est vêt
mier c
Hippas
propres
il n'y a
les nor
bitans

s'y établir : nous n'y avons cependant trouvé que trois familles. Leurs huttes sont des bâtons fichés en terre & mal couverts de gayeuls & de joncs. Les Naturels n'ont aucune idée de culture ou de plantations; leurs vêtemens ne couvrent que la partie supérieure du corps, & laissent les jambes & les cuisses exposées à l'air; ils s'accroupissent contre terre pour les cacher sous leurs manteaux, qui sont communément d'une malpropreté extrême : ces trois familles semblaient indépendantes les unes des autres. En arrivant au canal de la Reine Charlotte, nous rencontrâmes quatre ou cinq cens Insulaires sur les côtes; quelques-uns avaient du respect pour des vieillards tels que Tringoboohé, Goobaya & Tairato, qui paraisaient être leurs Chefs. Le poisson n'y est pas moins abondant qu'à la Baie de Duski; mais il était moins bon : les oiseaux, sur-tout les aquatiques, y sont plus rares, & nous n'y avons aperçu qu'un phoque, quoique nos deux vaisseaux y aient relâché en différens temps. Le peuple y est vêtu de la même manière que dans le premier canton; ses habitations, sur-tout celles des Hippas, ou des forteresses sont meilleures, plus propres, & garnies de roseaux dans l'intérieur. Il n'y a point de plantations; mais on n'y connaît les noms de *Tarro* & de *Gormalla*, que les Habitans des Isles du Tropique donnent à l'*Arum*

 Cook.

Cook.

Esculentum & au *Convolvulus Batatas* ; ce qui annonce que cette peuplade descend d'une Tribu qui cultivait ces deux plantes, & que les émigrans ont perdu ou négligé ce moyen de subsistance, ou parce qu'ils ont trouvé une plus grande quantité de poisson, ou de nourritures animales ; ou parce qu'ils ont fui si précipitamment de leur première Patrie, qu'ils n'ont pas pu emporter des racines avec eux, ou enfin par pure stupidité & par indolence ; car nous les avons vu manger de la racine de fougere, qui est très-grossière & très-mauvaise. Le climat, qui est par 41 degrés 5 minutes de latitude Sud, ferait favorable à la culture des *eddoës* & des *patates*, & il est évident que les Naturels ont été autrefois plus heureux. Les Zélandais de l'Isle Septentrionale, qui vinrent à notre bord, avaient de meilleures pirogues & des vêtemens plus beaux ; nous ne pûmes pas faire d'observations sur leur état, parce que nous ne les vîmes qu'en passant ; mais d'après ce qu'on a dit dans la Relation du premier Voyage de M. Cook, & d'après ce que m'a confirmé de bouche ce célèbre Navigateur, il est sûr qu'ils ont des plantations bien cultivées, très-étendues, régulières, enfermées de haies de ronces très-fortes & très-belles ; qu'un district d'au-moins quatre-vingt lieues, reconnaît un Chef suprême ; que des Chefs inférieurs y

admi
semb
sance
de l'
Ce
le ger
près
extrém
porté
font p
vilifiée
moins
gions
haut :
le corp
tent u
gourd
cœurs
la ver
incapa
To
Métro
heureu
toutes
que la
tion d
que d
grand

administrent la Justice, & que les Insulaires semblent vivre avec plus de sûreté & plus d'aï-
 sance dans ce canton que dans aucune autre partie
 de l'Isle.

 Cook.

Ce qu'on vient de dire semble prouver que le genre humain est très-multiplié en dedans ou près des Tropiques, & très-clair-semé vers les extrémités du Globe. Les exemples qu'on a rapportés, prouvent aussi que les peuplades, qui sont privées de liaisons avec les Nations très-civilisées, ont les facultés physiques & morales moins avancées à mesure qu'on s'éloigne des régions du Tropique, comme on l'a déjà dit plus haut : il est donc probable que les fibres & tout le corps des Sauvages des climats froids contractent une dureté ou une rigidité qui cause l'engourdissement, l'indolence & la stupidité; leurs cœurs deviennent insensibles aux mouvemens de la vertu, de l'honneur & de la conscience, & incapables d'attachement & de tendresse.

Tournons maintenant nos yeux vers Taïti, la Métropole des Isles du Tropique & vers ses heureux habitans, & portons nos regards sur toutes les Isles de la Société & des Amis. Quoique la population y soit considérable à proportion de l'étendue du Pays, il y a lieu de croire que ces Isles pourraient nourrir un bien plus grand nombre d'hommes, & que dans les temps

Cook.

à venir, on y remarquera un accroissement de l'espèce, s'il n'arrive point d'accidens, ou si on n'y établit pas des usages & des Réglemens, qui tendent à ralentir ou à arrêter la propagation. La fertilité du sol, des plaines & des vallées, la végétation rapide & la succession non-interrompue des noix de cocos, des fruits à pain, des pommes, des bananes, des plantains, des eddoës, des patates, des ignames & de plusieurs autres fruits excellens; la division des terres en propriétés particulières, le soin qu'y prennent les Naturels, des cochons, des chiens & des volailles; l'aisance & la propreté de leurs maisons & de leurs pirogues; les moyens ingénieux qu'ils emploient pour pêcher; le goût & l'élégance qu'on remarque dans plusieurs de leurs ustensiles & de leurs meubles; leurs vêtemens, si bien adaptés au climat, & variés d'une manière si adroite dans le tissu & les couleurs; la courtoisie, la politesse & la délicatesse de leurs manières; leur caractère franc & joyeux, leur hospitalité & la bonté de leur cœur; la connaissance qu'ils ont des plantes, des oiseaux, des poissons, des coquillages, des insectes, des vers, &c. des étoiles, & de leurs mouvemens, des vents & des saisons; leur Poésie, leurs chansons, leurs danses & leurs ouvrages dramatiques; leur théogonie & leur cosmogonie; les rangs & les usages divers de leur

société
du pay
tout an
Tribus

Le c
tages, &
c'en est
avons d
Isles for
tude, c
avancés
de la v
cette dif

Les i
les Scien
sociale,
comme l
genre-hu
peuplade
entre elle
des com
peu des r
qui se tra
les Arts,
principes
furent ad
transmire
ont retrou

société civile; leurs établissemens pour la défense du pays & le châtement des peuplades ennemies, tout annonce qu'ils sont infiniment supérieurs aux Tribus dont on a parlé plus haut.

Cook.

Le climat contribue, sans doute, à ces avantages, & on pourroit même dire, avec raison, que c'en est la principale cause; mais, comme nous avons découvert, plus à l'Ouest, de nouvelles Isles sous le même climat & par la même latitude, dont les Insulaires étaient bien moins avancés dans la civilisation & dans les jouissances de la vie, il faut chercher ailleurs l'origine de cette différence.

Les idées & les progrès des hommes dans les Sciences, les Arts, les Manufactures, la vie sociale, & même la morale, doivent être regardés *comme la somme totale des efforts qu'a fait le genre-humain depuis son existence.* Les premières peuplades entreprirent sûrement des liaisons entre elles; elles propagerent & amassèrent ainsi des connoissances utiles & formèrent peu-à-peu des réglemens & des professions mécaniques, qui se transmirent à la postérité. Les Sciences, les Arts, les Manufactures, les réglemens & les principes de l'Egypte & des Nations de l'Orient furent adoptés, en partie, par les Grecs qui les transmirent aux Romains; les peuples modernes ont retrouvé plusieurs découvertes qui avaient été

Cook.

perdues long-temps depuis les Anciens. Deux systêmes remarquables sortirent de la Chaldée & de l'Égypte, & se répandirent, l'un dans l'Inde, à la Chine, & aux extrémités de l'Orient, & le second à l'Ouest & au Nord. On en aperçoit encore çà & là des restes ; mais dans l'intérieur du Sud de l'Afrique, & sur-tout le continent de l'Amérique, on n'en a point découvert de vestiges, ou du moins très-peu. Plus une peuplade ou une Nation a conservé de restes des anciens systêmes, plus elle les a modifiés & adaptés à sa position particulière ; plus elle a créé de nouvelles idées & de nouveaux principes sur cette première base, & plus cette peuplade doit être avancée dans la civilisation & dans le bonheur ; au contraire, elle doit être plus ou moins misérable, suivant que les circonstances l'auront obligé à oublier les anciens systêmes, sur-tout si elle n'a pas réparé cette perte par de nouveaux principes & de nouvelles idées, fondée sur le même plan. Différentes causes peuvent avoir produit, dans les émigrans, l'oubli des idées que la mère-patrie conservait toujours : des haines intestines, par exemple, obligent des hommes à abandonner leur pays, & le climat dans lequel ils ont été élevés ; pour se mettre à l'abri du pouvoir ou des outrages de leurs ennemis, ils errent sur un grand espace de terres non-occupées, qui

qui se
vent p
sponta
fourni
de cul
offrent
parce
aussi ra
par le l
division
fixer en
hivers e
vivaces
obligés
pays qu'
sûrs au
mais, ne
spontané
& là av
tâchent
animaux
poisson
circonsta
de vivre
dirais p
plus les
jamais le
faites da
Ton

qui sont dans un climat plus froid ; ils ne trouvent plus les fruits du Tropique , qui croissent spontanément dans leur patrie ; les racines , qui fournissaient une subsistance abondante , avec peu de culture , exigent des travaux fort pénibles , & offrent à peine les simples besoins de la vie , parce que la végétation n'y est pas aussi forte & aussi rapide. Supposons que cette tribu devient , par le laps du temps , une Nation ; de nouvelles divisions en détachent une autre partie , qui va se fixer encore plus loin du Soleil , où la rigueur des hivers empêche les racines & les fruits les plus vivaces de croître : quoique ces hommes fussent obligés de travailler un certain temps dans le pays qu'ils habitaient avant leur fuite , ils étaient sûrs au moins de se procurer de la nourriture ; mais , ne connaissant pas encore les productions spontanées de ce nouveau climat , ils errent çà & là avec peine pour chercher des alimens ; ils tâchent de tuer par force ou par adresse , des animaux ou des oiseaux , ou de prendre du poisson dans les rivières ou dans les mers. Ces circonstances changent absolument leur manière de vivre , leurs habitudes , leur langage , & je dirais presque leur nature ; leurs idées ne sont plus les mêmes ; ils négligent ou ils perdent à jamais le souvenir des découvertes qu'ils avaient faites dans leur premier état ; l'arbre dont ils

 Cook.

Cook.

tiraient jadis leur vêtement, ne croît plus dans cette nouvelle contrée; leur retraite a été si brusque, qu'ils n'ont emporté avec eux ni plantes; ni graines, ni aucun des animaux domestiques dont ils employaient jadis les peaux; ils sont cependant obligés de se procurer quelque couverture pour se préserver des rigueurs du climat; & de l'inclémence du vent & de la pluie: ils se servent donc des gramens ou des filamens de quelque autre plante, ou des peaux d'oiseaux ou de phoques: la vie errante qu'ils mènent, en cherchant leur subsistance, les contraint à changer de demeures aussi souvent que le gibier ou le poisson deviennent rares; ils croient que ce n'est pas la peine de bâtir des maisons vastes & commodes; une hutte qu'on élève au besoin, suffit pour les mettre à l'abri des vents froids, de la pluie, de la neige & de la grêle. Les vieillards conservent peut-être les noms & les idées des choses dont ils jouissaient autrefois; mais leurs enfans en perdent le souvenir, & à la troisième ou quatrième génération, ils en oublient jusqu'aux noms; les nouveaux objets qu'ils découvrent, & dont ils commencent à se servir, les forcent à imaginer de nouveaux termes, tant pour les objets eux-mêmes, que pour la manière dont ils les emploient: c'est ainsi que leur langue elle-même s'altère. N'ayant d'autres moyens de subsister que

par
vro
aut
de
raie
leur
fréq
d'un
seco
sés à
être
d'ent
effor
leur
genc
un h
des n
la vi
cette
n'ont
elle d
inent
inven
d'exer
maine
étrang
habitu
lité &

par la chasse & la pêche, ils sont obligés de vivre en petites tribus, éloignées les unes de autres; plus rassemblés autrefois, ils donnaient plus de momens à la société, ils s'aidaient, se secouraient mutuellement, & se communiquaient leurs découvertes; maintenant ils ne peuvent fréquenter que les individus d'une famille ou d'une petite tribu, ils ne peuvent espérer du secours ou de la protection de personne; exposés à la voracité des animaux farouches, & peut-être à la barbarie des autres Sauvages; incapables d'entreprendre un ouvrage qui demande les efforts réunis d'une multitude, le progrès de leur industrie est proportionné à leur intelligence bornée, il est rare que le hasard fasse naître un homme de génie parmi eux. Toujours occupé des moyens de pourvoir aux premiers besoins de la vie, leur esprit ne pense pas à autre chose: cette race perd absolument toutes les idées qui n'ont point de rapport à la chasse ou à la pêche: elle doit donc dégénérer & s'abrutir insensiblement, & tout ce que la raison & l'esprit ont pu inventer pendant des siècles s'anéantit: faute d'exercer leur intelligence, ces créatures humaines redeviennent à la condition des animaux; étrangers aux vertus sociales, ils s'atroupent par habitude; tous leurs desirs se bornent à la sensualité & à des jouissances brutales, & l'on retrouve à

Cook.

peine en eux quelques restes de cette image brillante de la Divinité.

Tout bon esprit, accoutumé à réfléchir & à placer chaque chose en son rang, reconnaitra, sans peine, que la vie des Sauvages tient moins de l'homme que de la brute ; que leurs jouissances sont basses & fugitives ; que leur misère est habituelle & souvent affreuse : loin d'envier leur sort, il se félicitera des progrès qu'ont déjà fait, dans la civilisation, les peuples parmi lesquels il a le bonheur de vivre ; il n'aura plus que du mépris ou de la pitié pour ces Sophistes atrabilaires qui, dominés par un farouche orgueil & par la manie de l'indépendance, ne cessent de nous vanter la félicité prétendue de l'homme errant à travers les forêts : système bizarre & meurtrier, qui, plaçant l'état sauvage au-dessus de l'état social, effacerait pour jamais le seul caractère qui nous distingue des autres animaux, la perfectibilité de l'espèce.

Des connaissances Astronomiques, & des opinions Religieuses des Habitans des Isles de la Société.

TOUTE LA SAISON du fruit à ... jointe au temps où ces Insulaires en manquent, s'appelle *Tào*, & répond, par conséquent, à une année.

Il
leur
de
dit
taie
écou
ven
que
ann
à l'é
aigr
quan
très-
nom
comp
en o
de t
mett
lunai
inter
mois
1.
2. C
(a)
scatio
autres
le bes

Ils comptent les révolutions de la lune, & ils leur donnent, comme à cette planète, le nom de *Murama* ou de *Malama*, après m'avoir dit treize noms de lunes ou de lunaïsons, ils ajoutaient, *Hàre-te-tàoo*, c'est-à-dire, l'année s'est écoulée : & ensuite *Oomànnoo*, souvent, souvent, beaucoup de fois, ce qui semble annoncer que le cycle des lunaïsons doit se répéter chaque année. Ils commencent l'année à-peu-près en Mars, à l'époque où ils font du *Mahée*, ou de la pâte aigre du fruit à pain : on en cueille alors des quantités immenses pour cela, ce qui le rend très-rare. D'après la seule énumération des treize noms de mois, je ne puis croire que leur année comprenne treize lunaïsons : je pense plutôt qu'ils en ont seulement douze ; mais qu'ils intercalent de temps en temps un treizième mois, afin de mettre de l'accord entre l'année solaire & l'année lunaire ; je ne fais pas s'ils répètent souvent cette intercalation ; voici les noms qu'ils donnent aux mois :

1. O-porore-o-modà (*a*), Mars.
2. O-porore-o-moòree, Avril.

(*a*) Quelques-uns des mois ont des noms d'une signification connue ; mais j'ignore ce que signifient les autres. O-Porore-O-Mooa, signifie la première faim ou le besoin. 2. O-Porore-Moòree, signifie la dernière faim :

Cook,

3. Mooreha, Mai.
4. Ooohec-èiya, Juin.
5. Hooree-àma (owhirrec-oma), Juillet.
6. Tàowa, Août.
7. Hooree-èrre-èrre (owhirrec-errec-errec), Sept.
8. O-Te - arec, Octob.
9. O-Te-Tai, Nov.
10. Warehoo, (Owaahew, suivant
Hawkefvorih,) } Déc.
11. Wac-ahou, Janvier,
12. Pipirrec, Février,
13. A-oo noonoo.

Chaque mois, suivant ce qu'on m'a dit, est de vingt-neuf jours, ce qui approche de la durée d'une lunaison. Si leur année n'a que douze mois,

le fruit à pain étant au temps de sa maturité, quand on en cueille des quantités considérables pour en faire de la pâte aigre, on peut expliquer pourquoi on a donné ces noms à ces deux mois. Le quatrième mois *Cohée-Eya* a certainement rapport à la pêche à la ligne. Le huitième mois *O-Te-Arèce*, est ainsi nommé à cause des Isles nouvelles de cocos, qui probablement sont alors très-abondantes. Le neuvième mois, *O-Te-Tai*, fait allusion à la mer. Le onzième *Wae-Ahou*, à leur étoffe. Le douzième *Pipire*, à une sorte de désir ou de rareté peut-être dans les alimens. Les mots renfermés entre deux parenthèses, sont les différentes manières d'écrire les noms par les différentes personnes qui les ont entendus,

elle r
mais
cens
a dou
en a
fait c
connu
lunain
que c
nom
mois c
parait
jours,
matte
exacte
quefois
que la
s'ils co
un mo
nouve
dire d
lune e
Cha
nuit ég
de les
mais i
le con
la haut

elle ne contient que trois cens quarante-huit jours ; mais, en y ajoutant un treizieme, elle en a trois cens soixante-dix-sept. Dans le premier cas, elle a douze jours de moins ; &, dans le second, elle en a douze de plus que l'année solaire ; ce qui me fait croire qu'ils ont un moyen qui nous est inconnu de mettre d'accord l'année solaire & l'année lunaire. Ce qu'il y a de plus remarquable, j'ai trouvé que chacun des vingt-neuf jours du mois, a un nom particulier, comme chez les Persans. Leur mois commence dès le moment où la nouvelle lune paraît, &, après le vingt-huit & le vingt-neuvieme jours, ils disent que la lune est morte, *Marama matte* ; ce qui prouve que leurs mois ne sont pas exactement de vingt-neuf jours ; qu'ils en ont quelquefois trente, & d'autrefois vingt-neuf, suivant que la lune se montre plutôt ou plus tard ; car s'ils comptaient exactement vingt-neuf jours pour un mois, il serait bientôt plus court que la nouvelle lune, & alors ils ne pourraient pas dire des deux derniers jours, *Marama matte*, la lune est morte.

Chaque jour est divisé en six heures, & la nuit également. Pendant les jours, ils se contentent de les mesurer à-peu-près par la hauteur du Soleil ; mais il y en a bien peu qui puissent déterminer le commencement & la fin de ces divisions, par la hauteur des étoiles pendant la nuit. Ces heures,

 Cook.

qui répondent à deux des nôtres, ont des noms particuliers, & elles sont de la même longueur que celles des Chinois. Je n'ai appris les noms que de quelques-unes : ils appellent minuit *otoo-rahai-po* ; depuis minuit jusqu'à la pointe du jour, *oetai-yaow* ; la pointe du jour, *ootata-taheita* ; le lever du Soleil, *era-ooao* ; quand le Soleil devient chaud, ils donnent à cette heure le nom de *era-t-ooowerra* ; quand il est midi, ils disent, *era-t-ooowate*. La partie du soir, avant le coucher du Soleil, est nommée, par eux, *ooaheihei* ; & celle qui est après le coucher du Soleil, *era-oo-opò*.

Avec ces divisions de temps, ils observent les corps célestes d'une manière plus exacte ; ils savent que les étoiles fixes ne changent pas de position, l'une à l'égard de l'autre ; une longue expérience leur a fait découvrir celles qui se lèvent & se couchent à certaines saisons de l'année, ils déterminent par-là le mouvement progressif des Planètes : & les points du compas pendant la nuit. Tupia était si habile sur ces matières, que, dans une navigation de près d'un an, au milieu d'une mer inconnue, il ne se trompa jamais en montrant à M. Cook de quel côté était Taïti ; ils distinguent chacune des Planètes & différentes étoiles, par des noms particuliers : le Soleil s'appelle *Era*, & la Lune, *Marama* ; Vénus, *Tou-*

roaa
 les f
owha
roa ;
 appel
 & un
too w
 une é
 croier
 rapide
 ceux
 étrang
 ne s'ét
 de Ta
 l'aspe
 Cepen
 pirogu
 empêc

(a) J
 la signif
 donner
e-whetto
 probable
 position
 signifie
 raison. Z
 voile. E-
 brûlante

roaa; Jupiter, *Matàrèe*, & Saturne, *Na-ta-héa*; les sept étoiles portent le nom de *E-whettoa-owhàa* (a); Sirius, ou le Chien, *Ta-whettoo-roa*; les étoiles formant la ceinture d'Orion, sont appelées *E-whettoo mahoo*; la voix lactée *t'éya*, & une comète, ou une étoile brûlante, *E-whettoo werra*. Les Naturels ont aussi un nom pour une étoile tombante, qu'ils appellent *Epo*, ils croient que c'est un mauvais Génie, qui passe rapidement à travers les cieux. D'autres étoiles que ceux dont on vient de parler, ne leur sont pas étrangères; mais leurs connaissances astronomiques ne s'étendent qu'aux parties du monde qui sont près de Taïti; car, à quelque distance de cette Isle, l'aspect varierait, & ils ne s'y reconnaitraient plus. Cependant une Astronomie aussi bornée & des pirogues aussi légères que les leurs, ne les ont pas empêché de s'instruire de la position des Isles &

Cook.

(a) Je ne fais pas assez la langue de Taïti pour donner la signification littérale de tous ces noms; mais je puis la donner de quelques-uns. Les sept étoiles sont appelées *e-whetto-owhàa*, ou *les étoiles du nid*. Les Naturels ont probablement cru appercevoir la figure d'un nid dans la position de ces étoiles. *Ta-whettoo*, nom du chien, signifie *la grande étoile*; ils lui ont donné ce nom avec raison. *T'éiya*, nom de la voix lactée, semble signifier une voile. *E-whettoo-werra*, nom d'une comète, signifie *l'étoile brûlante*.

 Cook.

de leurs environs. Tupia , le plus intelligent des Indiens qu'aient jamais rencontré les Navigateurs Européens sur ces Isles, avait été à dix ou douze jours de voile d'*O-raiedéa*; & , suivant le calcul du Capitaine Cook, il avait parcouru environ quatre cens lieues, ou vingt degrés de longitude; tandis qu'il était sur l'Endéavour, il raconta l'histoire de ses Voyages, & il donna les noms de plus de quatre-vingts Isles qu'il connaissait; il décrit leur grandeur & leur position; il avait été sur la plupart de ces terres, & comme il remarqua bientôt, parmi les Officiers du bord, l'utilité des Cartes, il donna les directions nécessaires pour en tracer une suivant ce qu'il disait. Il indiquait toujours la partie des cieux où chaque Isle est située; il disait en même-temps, si elle est plus grande ou plus petite que Taïti; si elle est haute ou basse, peuplée ou non, & il ajoutait, de temps-en-temps, des particularités curieuses sur le pays.

Leur système actuel de Religion est un des polythéismes les moins révoltans qu'on ait inventés. L'acception d'*Eatoda* emporte une très-grande étendue; quoiqu'à proprement parler ce terme signifie la Divinité, on peut aussi le traduire par le mot de *Génie*. Ils admettent un Etre, qu'ils appellent *Eatoda-Rahai*, qui est le Dieu Suprême, ou celui qui domine sur tous les autres. Chacune des Isles qui environnent Taïti, a sa

Divinité
dire. a
sous la
préside
à O-T
Mauro
Tabua
ticulier
dressé
du Pri
Divinité
divins
mêlé p
trouve
voilà p
une cor
inférieur
nion de
féminin
grande
mo; *la*
n'est pa
que c'e
appelle
procréé
& qui l
au mil
Tarai,

Divinité particulière, ou (comme on pourrait le dire. avec raison) sa Divinité tutélaire. Taïti est sous la direction particulière de *Orua-Attoo*; *Tane* préside à Huaheine; *O-roo*, à *O-Raiedéa*; *Orra*, à *O-Taha*; *Tadotoo*, à *Borabora*; *O-too*, à *Maurooa*, & *Taroà* est la Divinité principale de *Tabuamānoo*. C'est toujours à cette Divinité particulière que le Grand-Prêtre de chaque Isle s'adresse dans les prières qu'il fait au Grand-Maraï du Prince de l'Isle. Ils croient que la grande Divinité est la première cause de tous les Etres divins & humains, & comme ces peuples ont mêlé par-tout l'idée de la génération, on la retrouve dans l'origine de leurs Dieux inférieurs: voilà pourquoi ils donnent à l'*Eatoda-Rahai*, une compagne du sexe féminin: tous les *Eatodas* inférieurs, & même les hommes viennent de l'union de l'*Eatoda-Rahai*, avec cet Etre du Sexe féminin; sous ce point de vue, ils donnent à la grande Divinité, le nom de *Ta-roa-Téay-Etod-mo*; la grande tige génératrice; mais sa femme n'est pas de la même nature que lui; ils croient que c'est une substance matérielle & dure, qu'ils appellent *O-Te-Pāpa*, un Rocher. Ce couple a procréé *O-heēna*, la Déesse qui a créé la Lune, & qui habite dans un nuage noir, & qu'on voit au milieu de cette Planète; *Te-Whettoo-Ma-Tarai*, le Créateur des étoiles; *Oomarreeo*, le

Cook.

 Cook.

Dieu & le Créateur des Mers; *Orre-Orre* (a), qui est le Dieu des vents. Mais la mer est sous la direction de treize Dieux, qui ont tous des fonctions particulières comme leurs noms semblent l'indiquer. Voici comment on les appelle : 1.^o *Ooroo-Haddoo*; 2.^o *Tamaodee*; 3.^o *Ta-àpée*; 4.^o *Atoo-Areèono*; 5.^o *Tanéèo*; 6.^o *Tahou-Me-Onna*; 7.^o *Ota-Ma-Ou-We* (b); 8.^o *Owhai* (c); 9.^o *O-Whatta*; 10.^o *Ta-Hooa*; 11.^o *Taoo-T-Eiya* (d); 12.^o *Oma-Hòoroo*; 13.^o *O-Whaddoo*. Le grand Dieu, *Taroa-T'Eay-Etoòmoo*, habite le Soleil, qui a été créé par lui; chacun le représente comme un homme qui a de beaux cheveux pendans jusqu'à terre; il passe pour être la cause des tremblemens de terre; les Naturels l'appellent alors *O-Maouwe*. Lorsque le Capitaine Cook fit, en 1769, le tour de Taïti dans une chaloupe, il aperçut une figure grossière de ce Dieu, sous l'attribut d'*O-Maouwe*; elle était dorée & couverte de plumes noires & blanches. C'est la seule fois que j'ai entendu parler d'une

(a) *Orrée*, signifie le vent.

(b) *Ma-Ou*, signifie un goulu de mer.

(c) *Owhai*, est le nom d'une pierre ou d'un caillou.

(d) *T'Eiya*, est le nom d'un poisson ou d'une voile de pirogue.

Image ou d'une statue de leurs Dieux, & le Capitaine Cook ne dit pas qu'on ait du respect pour cette grossiere figure de *Maouwe*. Suivant une tradition des Naturels, la grande Divinité a créé les Divinités inférieures, dont chacune forme la partie du monde qui lui a été confiée; l'un produisit les mers, un autre la Lune, les étoiles, les oiseaux, les poissons, &c. &c. *O-Maouwe*, après avoir créé le Soleil, saisit l'immense rocher *O-Te-Pàpa* sa femme, qu'il traîna de l'Ouest à l'Est à travers les mers: c'est alors que les Isles qu'ils habitent maintenant, se détacherent de la grande masse; *O-Maouwe* laissa ensuite cette grande terre à l'Est, où elle existe maintenant; c'est à ce temps qu'on confia, à chacune des Divinités inférieures dont on a parlé plus haut, le soin d'une Isle en particulier. On ne s'adresse pas au Dieu *Tane* plus particulièrement qu'aux autres Divinités, & on ne suppose pas qu'il a une plus grande part aux affaires du monde, si ce n'est à *Huaheine*, parce que cette Isle est sous son inspection, & qu'il y est révéré comme la Divinité tutélaire du pays. Outre ces Dieux de la seconde classe, il y en a d'autres d'un rang encore plus inférieur; l'un de ces petits Dieux appelé *Orometood*, est d'un caractère méchant; il habite sur-tout près des *Marais*, & des *Toopapous*, (des Cimetières) dans ou près des petites caisses

 Cook.

E
 rre (a) ;
 est sous
 tous des
 semblent
 belle : 1.^o
 Ta-àpée ;
 ahou-Me-
 Owhdi (c)
 Taoo-T-
 Whaddoo.
 oo, habite
 aucun le re-
 beaux che-
 pour être
 les Naturels
 le Capitaine
 ti dans une
 offiere de co
 ; elle était
 & blanches.
 parler d'une

 rre ou d'un
 ou d'une voile

Cook.

qui renferment les têtes de leurs amis défunts ; chacune de ces caisses ou boîtes est appelée , à cause de cela , *Te-Wharre no-te Orometood* ; la maison du mauvais Génie *Orometood*. Le Peuple de Taïti croit que le mauvais Génie , invoqué par les Prêtres , tue d'une manière subite , celui sur qui ils veulent faire tomber la vengeance de ce Dieu. Je ne pense pas que leurs Prêtres soient très-intègres ; si on les corrompt , ils empoisonnent sans scrupule , l'homme qu'on leur indique , & ils attribuent ensuite cette mort subite à la malignité d'*Orometood* : cette conjecture est d'autant plus probable qu'on m'a assuré qu'il n'est pas rare de voir les prières des Prêtres à *Orometood* s'accomplir. J'ai entendu parler d'un autre Génie , ou d'un Dieu inférieur , appelé *Oromehouhouwe* , qui a aussi le pouvoir de tuer les hommes , avec cette différence qu'on ne s'adresse pas à lui en le priant , mais seulement en sifflant. Les Génies de la dernière classe sont appelés *Téchée* ; les Naturels nous ont dit que c'est l'Être qui voit , qui entend , qui a la sensation de l'odorat , du goût , & du toucher , qui forme les pensées en-dedans de nous ; qu'après la mort il existe séparé du corps , mais qu'il vit près des cimetières , & qu'il rode autour du cadavre ou des os qui y sont déposés ; ils le respectent beaucoup , quoiqu'ils ne s'adressent à lui qu'en sifflant ; ils nous ont appris d'ailleurs que ces *Té-*

chée
qu'
fem
les
gliss
man
dorn
gion
tude
absur

LÈ

s défunts ;
ée, à cause
la maison
de Taïti
ué par les
lui sur qui
le ce Dieu.
ent très-in-
onment sans
, & ils at-
a malignité
autant plus
pas rare de
où s'accom-
Génie, ou
uhouwe, qui
, avec cette
en le priant,
de la dernière
els nous ont
tend, qui a
du toucher,
ous ; qu'après
qu'il vit près
du cadavre
e respectent
à lui qu'en
que ces *Té-*

DES VOYAGES: 671

chées habitent principalement les figures de bois qu'on place près des Marais ; & qu'ils sont mâles ou femelles, suivant le sexe de la personne défunte ; ils les redoutent ; car ils croient que ces Génies se glissent pendant la nuit, dans les maisons , qu'ils mangent le cœur & les entrailles de ceux qui dorment & qu'ils les font mourir. Ainsi la Religion, dans ces contrées, comme dans une multitude d'autres, ne sert qu'à rendre l'homme plus absurde & plus malheureux.

Cook.

Fin du dernier Volume,



